UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

UNE COMMUNAUTÉ RURALE DE L'IRLANDE

PAR

ROBERT CRESSWELL

CHARGÉ DE RECHERCHE
AU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

THÈSE PRINCIPALE

POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PARIS
INSTITUT D'ETHNOLOGIE
MUSÉE DE L'HOMME, PALAIS DE CHAILLOT, PLACE DU TROCADÉRO (16e)

1968

1969

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41523705_0002

UNE COMMUNAUTÉ RURALE DE L'IRLANDE

UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

UNE COMMUNAUTÉ RURALE DE L'IRLANDE

PAR

ROBERT CRESSWELL

CHARGÉ DE RECHERCHE
AU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

THÈSE PRINCIPALE

POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PARIS
INSTITUT D'ETHNOLOGIE
MUSÉE DE L'HOMME, PALAIS DE CHAILLOT, PLACE DU TROCADÉRO (16e)

—

1969

UNIV.
LEIDEN
BIBL.

© INSTITUT D'ETHNOLOGIE, 1969.

« ... ; et j'ai mieux aimé m'exposer à la critique... que de ne pas produire le résultat de mon travail et de mes veilles ; bien disposé néanmoins et très-résolu de corriger, de changer, d'effacer même ce que j'ai écrit tout ou en partie, aussitôt que quelqu'un... voudra bien me faire remarquer les fautes qui se sont glissées... »

P. F. Grégoire de Rostrenen,
Grammaire Français-Celtique, An III.

1. *Erin, that island of saints and scholars.*

AVANT-PROPOS

L'Irlande. Pour les uns pays de fées et de lutins, pour d'autres dernier centre, mais encore vivant, de la tradition celte ; pour certains berceau de l'Irlandais farfelu joué par Barry Fitzgerald dans « L'Homme tranquille », pour d'autres un des foyers de la culture européenne actuelle. Pays en marge de la vie moderne, aux coutumes « folkloriques » curieuses, ou pays ayant gardé ouverte la porte au monde invisible tout en s'intégrant au XX^e siècle ; l'île d'émeraude est à coup sûr évocatrice de sentiments souvent opposés, rarement indifférents. Kathleen Ni Houlahan nous montre toutes les facettes de ce que certains affirment être la véritable nature féminine, et chacune des facettes est autant qu'une autre, elle.

Mes raisons du choix de l'Irlande comme terrain d'étude sont aussi multiples que les aspects du pays, et certaines ne sont que personnellement justifiables. Bien entendu, le fait que peu d'études proprement ethnologiques y aient été faites a joué un rôle important sinon déterminant, mais mon attachement profond à tout ce qui est irlandais date de mon enfance. Tout ethnologue partant sur le terrain a des motivations extra-scientifiques, une chimère qu'il poursuit, une fuite, un romantisme mal taillé, que sais-je. Il faut donc au lecteur, conscient de ses propres motivations, la connaissance de celles-là pour pouvoir faire rentrer tous les facteurs humains dans l'évaluation de l'œuvre. Quand les disciplines psychologiques viendront à maturité, peut-être pourront-elles fournir de chaque ethnologue un profil permettant de juger objectivement de l'influence de la personnalité du travailleur sur les faits qu'il rapporte et sur les conclusions qu'il en tire ; en attendant cet « An Mille », admettons dans un ordre d'importance décroissant : un intérêt familial et personnel soutenu par la littérature irlandaise de langue anglaise, une série de nourrices et gouvernantes originaires du comté où se trouve la paroisse étudiée, une résonance profonde à ce qui semble avoir été un côté mystérieux et sauvage des liens entre les Celtes et leur milieu naturel, et un lointain ancêtre irlandais. Dans le domaine scientifique, il faut que je confesse une

croyance dans l'objectivité possible, sinon toujours réalisable, du travail ethnologique, dans l'existence de chaines logiques de cause à effet dans les relations entre eux des faits sociaux, aussi entremêlées que soient les chaines et difficile à découvrir leur logique, et enfin une adhérence aux méthodes de travail et aux bases conceptuelles de l'école ethnologique française dont les fondations furent posées par Marcel Mauss.

Un dernier facteur dont il faudrait tenir compte est commun à tous les ethnologues au retour du terrain. Il est impossible de passer un an dans une communauté dont on essaie de pénétrer l'ethos et l'eidos sans former de liens d'amitié durables. Or, si au début du travail on cherche des liens en fonction du travail à faire, il est certain qu'on les approfondit davantage avec les gens pour lesquels on ressent une certaine sympathie. A la fin du séjour donc, non seulement on est devenu membre participant de la communauté, si l'on a bien fait son travail ethnologique, ce qui confère une certaine partialité, mais encore on a tendance à rapporter les vues de ceux dont la nature correspond plus ou moins avec la sienne. J'attire donc l'attention sur ce défaut presqu'inévitable, j'ajoute que j'ai essayé, autant que j'ai pu, de pallier mes préjugés possibles. Et je n'avoue aucun sentiment de culpabilité.

Parler de mes amis m'amène à la reconnaissance de mes dettes. Dans le travail même qui suit, j'ai déguisé les noms, sauf dans une section, non parce que j'ai colporté des méchancetés ou émis des jugements de valeur, mais par déférence à l'égard de cette pensée irlandaise qu'a exprimée Shane Dunlevy « ..... *and neither luck nor good fortune ever attended anything that runs in people's talk.* »[1] Et d'ailleurs lequel d'entre nous peut dire le contraire ? Mais ici, que ces amis me permettent de les sortir à moitié de l'anonymat pour qu'ils sachent à qui je m'adresse quand je me tourne vers vous, Kieran, et vous, Canon Garrahy, et John, et Bertie et Matt, que son âme repose en paix, et Bernie, pour vous dire que sans votre gentillesse et votre intérêt ce travail n'aurait pu être envisagé. Je voudrais aussi remercier Colie, Mick, Jack, Mattie, Paddy, ... mais la liste serait bien trop longue — sachez donc tous combien je me sens endetté envers vous, et combien profondément je ressens l'amitié que vous m'avez témoignée.

Au Dr. Seamus O'Duilearga, Director of the Irish Folklore Commission, pour l'intérêt qu'il a toujours porté à mon travail et les suggestions fructueuses qu'il m'a faites, va toute ma reconnaissance, et aussi à M. T. Barrett, « Collector » local à Galway de la Commission. Que le Professeur J. P. Haughton trouve ici mes remerciements pour son accueil et l'aide qu'il m'a donnée. Je remercie également M. K. R. O'Shiel, S. C., Land Commissioner, des facilités qu'il m'a accordées pour la recherche dans

1. T. O'Crohan, 1951, p. 214.

les archives de la Land Commission de plans terriers (« *estate maps* ») de la région qui m'intéressait.

Sans les subventions du Centre National de la Recherche Scientifique, ce travail n'aurait pu être ni entrepris, ni mené à bonne fin. Que ceux de ses membres qui ont connu et soutenu ce travail acceptent mes profonds remerciements.

Je ne saurais oublier mon parrain de recherches au C.N.R.S., M. Robert Auzelle, dont les conseils, surtout pour la partie graphique, m'ont été fort utiles.

J'arrive enfin à ceux qui, sans le savoir, sans peut-être même le vouloir, sont à l'origine de cette œuvre, ceux qui ont formé ma pensée en ethnologie, notamment les Professeurs Claude Lévi-Strauss et André Leroi-Gourhan. Celui-ci, en plus, a suivi depuis le début ce travail avec un œil fructueusement critique, me faisant profiter de son expérience et de son érudition ethnologique. Qu'ils veuillent bien accepter ma très profonde reconnaissance.

A Yves Paul Margueritte, qui a lu le manuscrit et m'a fait profiter de ses sages conseils, vont tous mes remerciements.

Que ma femme sache combien j'apprécie sa patience à subir les feux de tourbe et à supporter en contrecoup les problèmes de la rédaction.

Robert Cresswell

AUTORISATION DE REPRODUCTION DE DOCUMENTS

Toutes les cartes et les fonds de carte sont tirés des feuilles appropriées de l'*Ordnance Survey* avec la permission du gouvernement de la République d'Irlande (Permis 1004).

Les photographies aériennes verticales sont reproduites avec la permission du *Controller, Stationery Office, Dublin.*

Les photographies aériennes obliques sont reproduites avec la permission du *Committee for Aerial Photography, University of Cambridge,* Grande-Bretagne.

Les deux lignes du poème de W. B. Yeats, « The Lake Isle of Innisfree », citées en légende à la photographie nº 28, sont reproduites avec la permission de M. M. B. Yeats.

SOMMAIRE

I. — Introduction. 15

II. — Description du cadre . . . . . .

Chapitre 1. — Les éléments de base 25

Chapitre 2. — Les structures générales 70

Chapitre 3. — La terre et les hommes 125

III. — Analyse de la paroisse . . . . . .

Chapitre 4. — Le paysage et la population 157

Chapitre 5. — La production 255

Chapitre 6. — La distribution et la consommation . . . 446

Chapitre 7. — L'organisation sociale. 477

Chapitre 8. — Concepts, signes et symboles 507

IV. — Conclusion. 521

Bibliographie 533

INTRODUCTION

Pour filer l'écheveau d'un travail ethnologique il faut expliciter les concepts de base qui ont déterminé les grandes lignes de l'enquête sur le terrain et de l'analyse des matériaux : examinons donc le cadre de référence conceptuel de celle-là et la méthode de celle-ci.

Cette étude monographique d'une communauté irlandaise est destinée à fournir une partie des documents sur lesquels s'appuiera un travail théorique concernant la structure sociale [1]. Si, donc, la théorie doit émaner des faits, comme dans toute recherche qui se veut scientifique, il n'en est pas moins vrai que ce travail est orienté dès le départ dans une certaine direction de recherche et qu'il est bâti sur des hypothèses spécifiques qui n'ont pu manquer d'influencer la collecte des faits et l'observation des comportements sur le terrain. Bien qu'aucune argumentation ne soit développée ici, ni pour justifier ces hypothèses, ni pour étayer les concepts de base, une telle argumentation ayant sa place ailleurs, il faut dire de quelles hypothèses, de quels concepts, il s'agit.

Le but général du travail, tryptique dont l'étude de cette communauté irlandaise est l'un des volets, est de contribuer à la mise en lumière des relations de cause à effet entre les faits sociaux. Plus spécifiquement il s'agit d'une étude des liaisons, ou du manque de liaisons, entre deux ou plusieurs de ces phénomènes par lesquels s'expriment les structures qui sont à la fois le cadre et l'étoffe de notre vie sociale. D'où l'importance des structures dans les pages qui suivent. Ce but doit être atteint sans recours à un déterminisme unique, l'histoire de la théorie sociologique et ethnologique étant là pour nous en écarter, si besoin était, comme d'une simplification n'ayant qu'une valeur d'orientation discutable. Mais nous pouvons postuler, en première hypothèse de travail, qu'en général, la structure techno-économique détermine les formes que prendront les autres structures sociales. Cette infrastructure est elle-même le résultant du

1. V. *infra* : définitions p. 19.

fonctionnement passé et actuel de toutes les structures, et reflète en plus le milieu géographique. En particulier, le comportement d'un individu ou d'un groupe d'individus est le résultat d'un faisceau d'influences passées et futures, où l'infrastructure techno-économique peut ne tenir qu'une place minime. L'étude de ces relations de cause à effet doit pouvoir aboutir à l'élaboration de lois de fonctionnement et de développement d'une société, à condition de ne pas confondre lois sociales et lois naturelles. Celles-ci, en effet, n'admettent pas d'exception, elles ne s'expriment jamais par des pourcentages. La loi de la gravitation, par exemple, est *toujours* opérante. Les lois de développement social, par contre, ne peuvent exprimer que des tendances, dont il reste à établir les seuils statistiques au-delà desquels il nous est permis de parler de lois.

L'un des moyens le plus efficace pour atteindre ce but, cette explicitation des relations de cause à effet, est la construction de modèles. Ceux-ci permettent de souligner les relations dynamiques d'une partie à une autre d'une même structure, car ils mettent en relief la partie statique de celle-ci. De même, le modèle qui est déjà situé sur un niveau éloigné de la réalité sociale d'au moins un degré de par sa synthétisation permet des comparaisons inter- et intra-culturelles.

Mais, et c'est ici la troisième hypothèse de travail, ces comparaisons, pour essentielles qu'elles soient pour l'isolement de variables dans les études ethnologiques, ne peuvent être faites qu'à condition d'une rigoureuse identité de niveaux d'abstraction ou de synthétisation, soit entre les différentes parties d'un même modèle, soit entre les modèles eux-mêmes. On ne peut incorporer dans un même modèle le comportement marginal d'un névropathe et les tendances électorales d'une nation depuis cent ans, pas plus que l'on ne peut faire de comparaisons valables entre le modèle de structure techno-économique d'une ferme et celui de systèmes d'échange dans les communautés agricoles. Les degrés de synthétisation ne correspondent pas. De cette troisième hypothèse découle le souci constant dans ce travail de distinguer entre les faits, l'analyse et l'interprétation, et de rester conscient des différents degrés de synthèse des deux dernières opérations. Les faits traités ici sont des phénomènes, des comportements, des données tangibles qui auraient pu être observés par n'importe qui. A ce niveau, la personnalité de l'observateur n'agit que dans le choix de ce qui est pertinent et ce qui ne l'est pas. L'analyse est l'ordonnancement de ces faits dans des ensembles structurés et, à ce palier, le chercheur imprime sa marque personnelle sur son travail de façon indéniable. L'interprétation traite de la signification des faits et de leur analyse et fait intervenir les données psychologiques du savant. Cette désarticulation des parties constitutives du travail, souvent emmêlées dans les études ethnologiques, vise à rendre aussi évidente que possible l'intervention subjective de l'auteur et en même temps à atteindre la qualité

intrinsèque de toute discipline qui se veut scientifique : la possibilité d'utilisation par d'autres.

En somme, cette monographie, en particulier en ce qui concerne la paroisse irlandaise, vise l'isolement des ensembles structurés de la vie sociale, la détermination des degrés de synthétisation ou d'abstraction de ces structures, et l'étude des relations entre les structures. Le travail en général dans lequel s'insère la monographie cherche à vérifier les conclusions par des comparaisons avec d'autres sociétés et éventuellement, à isoler les variables-clés.

La méthodologie adoptée pour poursuivre ce but revêt deux aspects : conceptuel et pratique. En ce qui concerne la conceptualisation, le point de départ du travail est l'étude des cycles. Le concept de cycle, tel qu'il est employé ici, est celui d'une série de faits d'un même ordre qui se répètent périodiquement. Ce point de départ se jutifie pour deux raisons principales. Premièrement, l'étude s'intéressant plus particulièrement aux phénomènes de dynamisme social, il était plus logique que le concept de base du travail sur le terrain soit dynamique. Ensuite, un cycle donné met toujours en jeu plusieurs structures. Par exemple, le cycle des travaux agricoles relève à la fois de la structure économique et d'une ou plusieurs structures sociales, et forme déjà un trait d'union entre ces deux structures. La collecte des matériaux, donc, fut réalisée en fonction des hypothèses de travail et de cette recherche sur les phénomènes cycliques, mais sans pour autant négliger l'aspect monographique d'une étude de communauté. Depuis les travaux de Mauss démontrant le caractère total des faits sociaux, il serait difficile, d'ailleurs, d'estimer réussie une étude de communauté sans qu'elle soit en grande partie monographique.

Du point de vue pratique, l'enquête fut fondée sur la méthode ethnologique de recherche sur le terrain, c'est-à-dire fut menée comme s'il s'agissait d'une culture inconnue. Les premières observations furent extensives et ce ne fut qu'au fur et à mesure de la progression de l'enquête qu'elles devinrent sélectives. Parallèlement, mais non pas exclusivement, la recherche se porta d'abord sur les phénomènes tangibles pour passer progressivement à l'observation des phénomènes intangibles ; elle utilisa en quelque sorte l'eidos pour découvrir l'ethos. En même temps, les traits culturels, les comportements, les écrits, les données matérielles, etc., furent utilisés pour élaborer des trames, des régularités, des « patterns » et des structures. En d'autres termes, cet aspect de l'enquête cherche à mettre en relief le caractère total des faits observés et se porte sur l'analyse des ensembles.

Mais en même temps le travail sur le terrain s'inspira des méthodes d'autres sciences de l'homme, et notamment de la sociologie. Un certain nombre de questionnaires basés sur des concepts *a priori* furent employés dans un but heuristique (e. g. l'ordonnancement et l'explication des faits

socio-économiques par une infra- et superstructure), et des statistiques furent recueillies et utilisées dans la mesure du possible.

Terminons la méthodologie de l'enquête par le choix du terrain. D'une série d'entretiens avec des personnalités irlandaises, il résulta une liste de paroisses possibles ou intéressantes pour diverses raisons. Une visite à chacune des localités suivit ces entretiens ; des statistiques économiques et démographiques furent consultées et, par élimination, Kinvarra resta seule. S'il est question de ce choix ici, c'est bien sûr, pour critiquer la façon dans laquelle il fut opéré. Il est évident qu'une tournée plus prolongée dans la campagne irlandaise aurait mis au jour des paroisses, non nécessairement plus près des normes irlandaises que Kinvarra, mais plus homogènes et plus positives dans leurs structures. Kinvarra se trouve dans un certain état d'anomie et elle ne montre plus, de toute façon, un faciès très traditionnel de la vie irlandaise. On ne peut répondre aux critiques qu'en invoquant l'intérêt que présente toute communauté humaine pour l'ethnologue, quelles que soient les difficultés pratiques ou théoriques de la recherche.

Dans l'appréciation d'un travail ethnologique, la connaissance de la méthodologie utilisée pour l'analyse des matériaux rapportés du terrain est primordiale. Ici, il faut commencer par justifier la séparation de la discussion en deux parties distinctes : la description de l'ensemble et l'analyse de la paroisse. Il y a à celà plusieurs raisons, mais la principale est peut-être le souci de faciliter la compréhension des phénomènes. L'interaction entre eux des faits, des structures, des comportements sur le plan national est essentielle pour la compréhension de ce qui est observé au niveau de la paroisse. Par exemple, pour saisir la signification du comportement politique des paroissiens de Kinvarra, il ne suffit pas de démontrer leur adhésion aux grands partis nationaux et de résumer sommairement les buts et les méthodes de ceux-ci. Il faut encore démontrer les incidences des structures sociales, des données économiques, des phénomènes religieux sur les partis politiques au niveau de la nation avant de pouvoir traiter de la politique au niveau de la paroisse. Donc, pour éviter une dispersion dans le discours qui se serait traduite par des redites, il fut décidé de traiter d'abord en bloc l'Irlande, utilisant comme base la région où se trouve Kinvarra. Nous commencerons par situer le phénomène en question dans la région, la description et l'étude se spécifiant jusqu'à atteindre les limites de la paroisse. L'analyse se poursuivra jusqu'à l'échelon supérieur (la hiérarchisation se fera, soit selon des niveaux de synthétisation, soit selon des niveaux concrets) qui permet la compréhension du phénomène, mais sans inclure l'étude de tous les autres faits à chaque niveau. Par exemple, les fonctions du *Galway Local Government* seront étudiées, de même que son insertion dans l'ensemble gouvernemental de la nation, du double point de vue des textes et des actions, mais les

gouvernements locaux des vingt-cinq autres comtés d'Eire ne seront pas analysés.

Cette description générale sera suivie par une analyse de la paroisse qui se voudrait monographique. Dans la rédaction, un effort fut fait pour tenir un équilibre scientifiquement équitable entre l'organisation des matériaux par eux-mêmes et l'organisation dans des catégories *a priori*.

Tout travail ethnologique traite de domaines qui sont propres à d'autres disciplines dans les sciences de l'homme : l'anthropologie physique, la linguistique, l'histoire, l'économie politique, la géographie naturelle ou humaine, l'urbanisme, et la psychologie, pour ne mentionner que les principales. Il n'est évidemment pas besoin de justifier l'emploi de certains procédés, par exemple, celui d'un modèle ou d'un graphisme démographique dans l'étude de la population, ou de l'analyse mécanique dans l'étude des techniques, mais il semble indiqué de spécifier les emprunts méthodologiques ou conceptuels plus profonds. Ces emprunts viendront surtout de deux disciplines : l'urbanisme et la géographie, qui vont être mises à large contribution. Non seulement pour tous leurs concepts sur l'interaction de l'homme avec son milieu physique, pour leurs études sur les principes écologiques qui jouent un rôle important dans le développement des sociétés humaines, mais aussi pour leurs méthodes cartographiques et graphiques, utilisées pour illustrer et étudier l'insertion géographique, historique, sociologique, politique, économique, etc., de la paroisse dans la région et dans la nation.

Il faut expliquer pourquoi deux disciplines : l'anthropologie physique et la linguistique, ordinairement représentées dans une monographie ethnologique, brillent par leur absence. La même raison principale préside à cette double exclusion. De nombreux travaux de spécialistes traitent de l'anthropologie physique et de la linguistique irlandaise (V. bibliographie), et il eût été présomptueux pour un novice dans ces disciplines de vouloir les imiter. Par ailleurs, les données anthropologiques ou linguistiques, surtout en ce qui concerne la morphologie structurale ou la lexicographie, seront utilisées là où elles projettent une lumière, résolvent un problème, ou soulèvent une question.

Pour clore la partie introductive de cette étude, il ne reste plus qu'à définir certains termes employés. Il ne s'agit nullement de proclamer que ces définitions sont les seules défendables, ni de proposer qu'elles soient les seules utilisées, ni même, enfin, de suggérer qu'elles sont les meilleures. Le seul but est d'éviter qu'une discussion éventuelle sur des points soulevés par ce travail soit sémantique au lieu d'être ethnologique. Par exemple de discuter sur le caractère structuré ou non-structuré d'une série de phénomènes, sans un accord préalable sur ce qui est entendu par le mot structure. Ces termes, donc, vont être employés avec les sens qui

sont donnés ici. La discussion sur le bien-fondé des définitions est réservée à un travail ultérieur.

Une *structure* est un système de relations qui lie dans un ensemble cohérent une série d'entités discrètes et qui présente une régularité opérationnelle. Afin de distinguer d'abord entre des phénomènes structurés et des phénomènes simplement configurationnels (v. définition *infra*), et ensuite pour déterminer à quelle structure appartient telle ou telle relation, une grille observationnelle et analytique est employée. Les régularités sont considérées comme étant concrètes ou abstraites, et statiques ou dynamiques. Ces catégories sont utilisées heuristiquement, sans vouloir faire des découpages arbitraires et injustifiables dans la réalité sociale, et sans chercher à ranimer de vieilles querelles, mais simplement en reconnaissant, notamment en ce qui concerne le statique et le dynamique, que tout mouvement et toute évolution a un point de départ et un point d'arrivée, un état initial et un état final, et qu'il est parfois commode de les séparer dans l'analyse. Les régularités concrètes statiques sont constituées par toute disposition immobile dans la continuum espace-temps qui est significative (par exemple la disposition des habitations sur le territoire), et sera identifiée dans ce travail par le terme : *trame*. Une régularité concrète dynamique est une disposition du même genre, mais dont la signification découle de son élément mobile (par exemple les chemins de fer ou les routes marines), et sera identifiée par le terme : *réseau*. Les régularités abstraites sont celles auxquelles se référera le terme : *structure sociale*. Une hiérarchie politique est une structure sociale statique, un système d'échange quelconque est une structure sociale dynamique. Bien entendu, aucune de ces catégories n'est étanche. Une structure sociale peut fort bien s'exprimer par une trame ou un réseau, de même qu'une trame ou un réseau peut être en état d'interaction constante avec plusieurs structures sociales, par exemple, dans l'urbanisme. Par ailleurs, aucune structure n'est entièrement caractérisée par une étiquette analytique ; une structure politique présente des aspects économiques, religieux, etc., aspects dont il faut tenir compte pour comprendre la structure.

Une *organisation* est entendue ici comme étant tout arrangement qui n'est pas dû au hasard.

Une *institution* prend le sens que lui donne Herskovits [2] : les réponses formalisées et sanctionnées aux nécessités de la vie.

De même, une *configuration* prend le sens que donne le même auteur [3] au mot *pattern* : les formes ou les dessins pris par les éléments de la culture qui donnent cohérence et continuité à cette culture et la distinguent d'autres cultures.

2. Herskovits 1949, p. 229.
3. Herskovits 1949, p. 202.

La *culture* est employée dans cette étude avec son sens ethnologique : dans le milieu où vit l'homme, la partie qui est créée par lui.

Aucune définition ne sera donnée ni de l'ethnologie, ni de la sociologie, car ce travail vise à s'insérer dans l'étude de l'homme, de l'homme en tant qu'animal social, porteur de culture. Il est espéré que le lecteur pourra, sans trop de difficulté, déterminer quelle méthode de travail sur le terrain, quel procédé d'analyse relèvent de quelles disciplines, disciplines que cette étude voudrait aider à devenir les sciences sociales.

PREMIÈRE PARTIE

DESCRIPTION DU CADRE

CHAPITRE 1

LES ÉLÉMENTS DE BASE

A. — *GÉOGRAPHIE*

La paroisse de Kinvarra se situe dans l'ouest de l'Irlande, sur la baie de Galway, à la limite du comté de Galway, dans la province de Connacht, et du comté de Clare, dans la province de Munster. Cette phrase donne explicitement les coordonnées spatiales du groupe humain qui est l'objet de cette étude ; nous allons développer ce qui est implicite successivement du point de vue de la géographie, des populations, et de l'histoire. Cette description s'opérera sur trois paliers : d'abord au niveau de la région, puis de la paroisse par rapport à la région, et enfin de la région et son insertion dans la nation.

Au premier abord, pour le voyageur venant de Galway, le paysage est peu intéressant, voire monotone, assez nivelé, sans arbre, avec une dominante de roche calcaire. La palette naturelle renforce cet aspect, où le gris des murs de pierres en vrac renvoie le gris d'un ciel nuageux, brumeux, pluvieux. Cette grisaille ne fait que rendre plus poignantes les éclaircies, où la beauté, qui éclôt dans les couleurs du ciel, de la terre et de la mer, ravit dans le sens propre du mot. La nostalgie du pays des enfants émigrés ne devient inéluctable qu'au fur et à mesure du séjour.

La paroisse de Kinvarra fait partie de ce que Freeman appelle la région d'East Connacht [1], une des onze régions en lesquelles cet auteur divise l'Irlande. East Connacht se caractérise par un climat humide et un sol pauvre, par de petites exploitations agricoles, et par tous les problèmes qui sont le résultat d'une forte densité de population sur un terrain inadéquat [2]. Dans cette région, Kinvarra tient une position frontalière et marginale, et nous aurons à revenir plusieurs fois sur les conséquences de cette situation. La sous-région d'East Connacht où se trouve Kinvarra se distingue en outre par sa vocation pour l'élevage ovin, beaucoup plus

1. Freeman, 1960, pp. 388 et seq.
2. Malgré la chute spectaculaire de la population depuis 115 ans, et des densités actuelles très faibles par rapport à d'autres pays.

carte 1

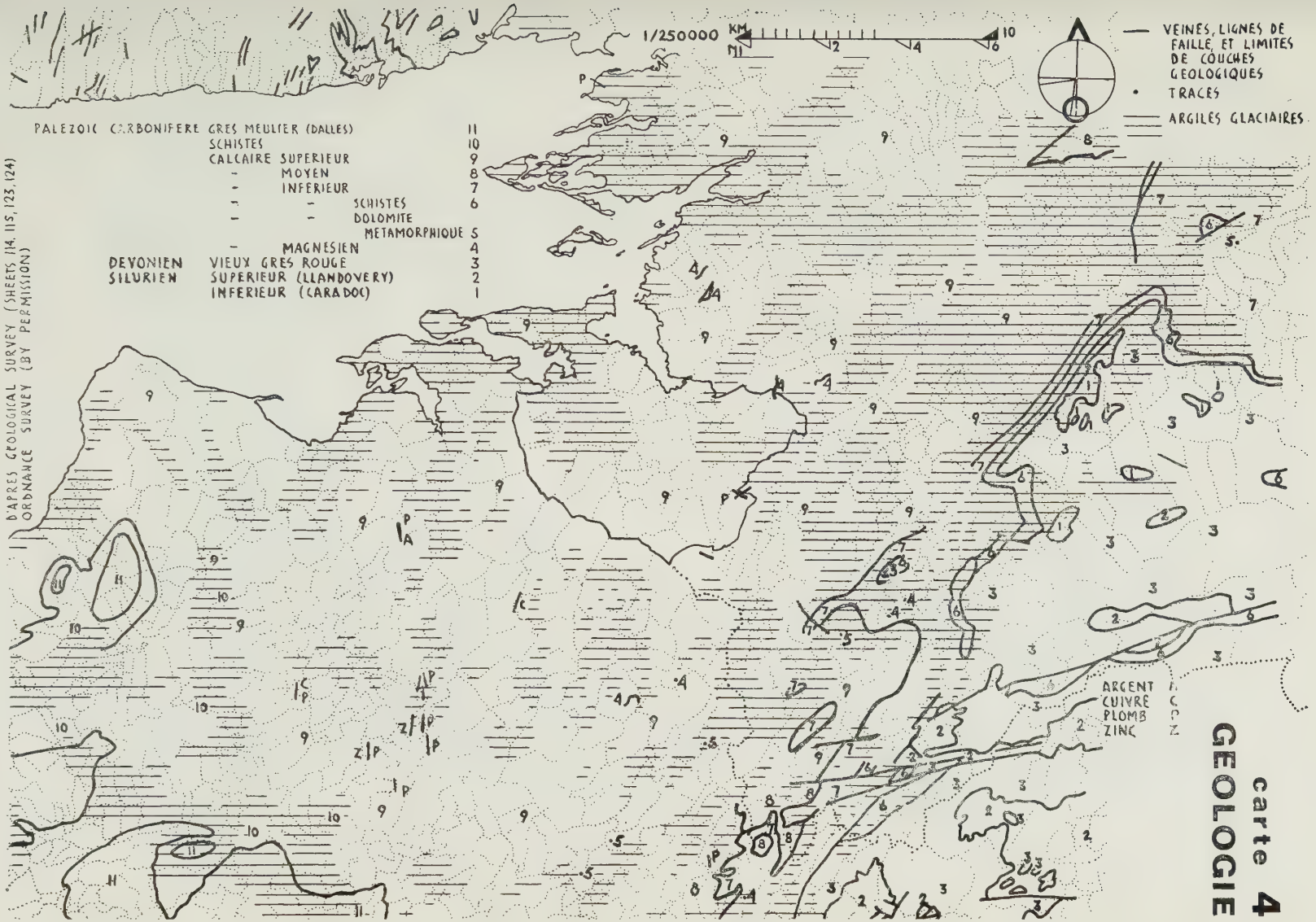
L'IRLANDE

ORDNANCE SURVEY (BY PERMISSION)

ORDNANCE SURVEY (BY PERMISSION)

carte 3

LA PAROISSE


1/250000
KM
VEINES, LIGNES DE FAILLE, ET LIMITES DE COUCHES GEOLOGIQUES
TRACES
ARGILES GLACIAIRES
PALEZOIC CARBONIFERE GRES MEULIER (DALLES) 11
SCHISTES 10
CALCAIRE SUPERIEUR 9
- MOYEN 8
- INFERIEUR 7
- - SCHISTES 6
- - DOLOMITE METAMORPHIQUE 5
- MAGNESIEN 4
DEVONIEN VIEUX GRES ROUGE 3
SILURIEN SUPERIEUR (LLANDOVERY) 2
INFERIEUR (CARADOC) 1
D'APRES GEOLOGICAL SURVEY (SHEETS 114, 115, 123, 124)
ORDNANCE SURVEY (BY PERMISSION)
ARGENT
CUIVRE
PLOMB
ZINC
carte 4
GEOLOGIE

développé ici qu'ailleurs en Irlande. Environ 300.000 têtes, plus du quart de la population ovine de toute la province de Connacht, y sont dénombrées.

East Connacht, West Connacht et la partie occidentale de la ceinture de *drumlins* et de *drift*, toutes des régions décrites par Freeman, forment à peu de choses près la province historique de Connacht. Ulster dans le Nord, Leinster dans l'Est, Munster dans le Sud, et Connacht dans l'Ouest sont quatre des « cinquièmes » d'Irlande [3]. De toutes ces divisions du pays, Connacht correspond peut-être le mieux à une région géographiquement délimitée, car c'est toute la contrée au-delà du Shannon, avec une vocation agricole nettement différenciée de celle de la province de Leinster à l'Est.

Malgré les différences régionales, l'Irlande garde une unité géographique nationale. Environ les deux tiers du pays sont de la terre agricole, que l'on regarde l'ensemble ou les différentes régions, et les montagnes de Connemara sont bien moins différenciées des plaines de Meath que les plaines de la Beauce le sont des Alpes Maritimes.

Géologie.

Avant de passer à l'examen des différentes cartes de la région où se trouve Kinvarra, il faut justifier les limites de l'aire dessinée. Ces limites furent déterminées d'après des critères purement sociologiques, ce qui explique pourquoi elles ne correspondent pas aux frontières des géographes et des historiens. Chaque phénomène ethnologique qui intéresse Kinvarra sur un plan régional peut y trouver place. Dans la plupart des cas, les limites sont plus grandes que nécessaire, car ces cartes doivent jouer un rôle autant heuristique qu'illustratif.

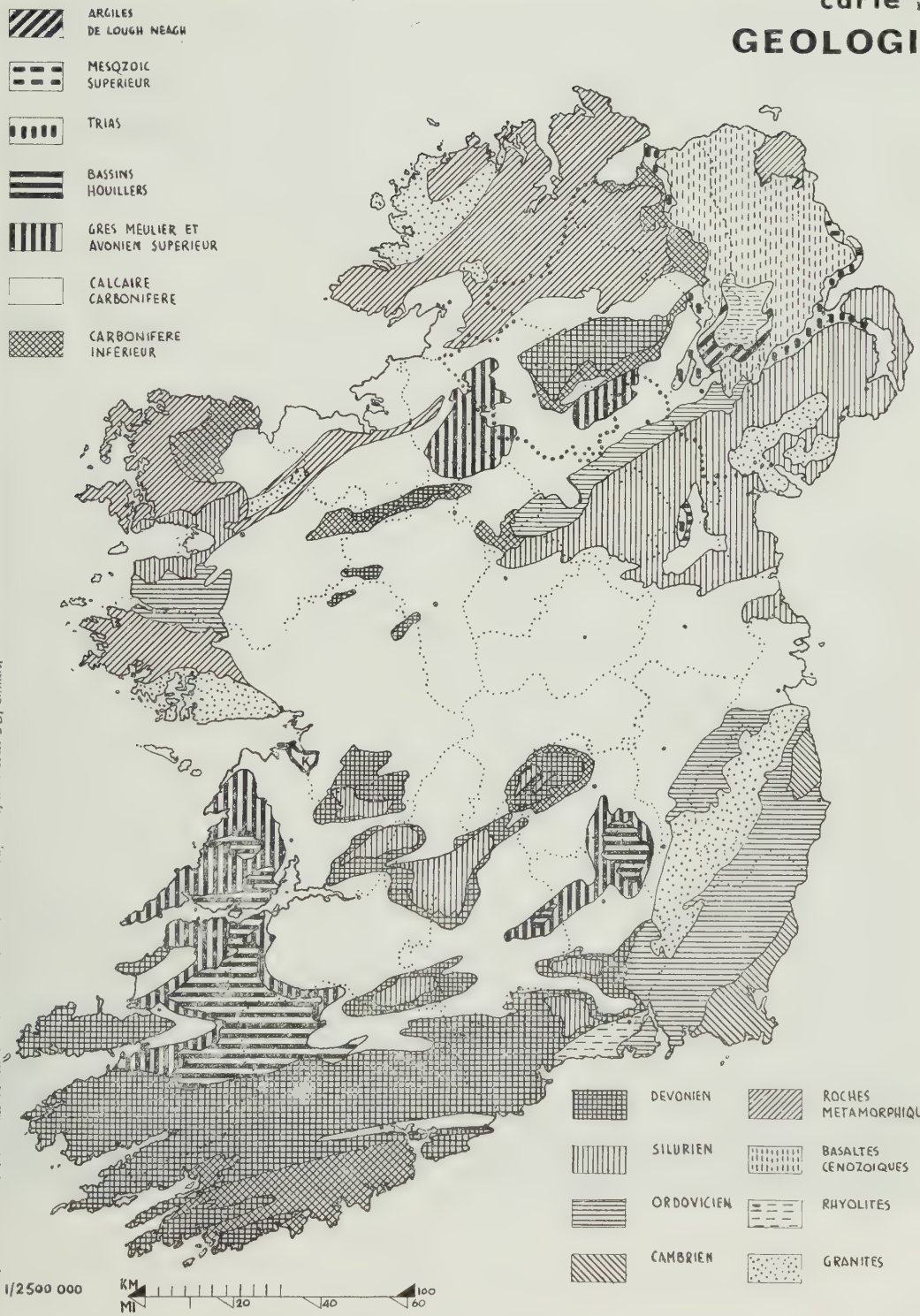
La carte 4 situe la paroisse de Kinvarra dans une zone de calcaire carbonifère bordée au sud-est par le vieux grès rouge du Dévonien et des couches du Silurien supérieur, et au sud-ouest par du grès meulier et des schistes du Carbonifère. Le calcaire carbonifère de l'Irlande est bleuâtre ou gris, très compact, et composé d'un carbonate de calcium presque pur [4]. Ses couches sont traversées de maintes veines de calcite. Le calcaire supérieur prévalant dans cette région se distingue en outre par des couches massives sans schistes et une texture granulaire [5].

L'absence d'argiles glaciaires en général dans la région et sur plus de la moitié du territoire de la paroisse est frappante. On attribue ce manque de *drift*, soit à l'absence de débris au centre du glacier du Nord Connacht qui couvrit la région, soit en partie à une dénudation glaciaire [6]. Quelles qu'en

3. Le gaelique *cioced* pour province signifie cinquième.
4. Charlesworth, 1953, p. 73.
5. Gill, 1956, p. 77.
6. Freeman, 1960, p. 389.

10 9 8° O GREENWICH 7 6

carte 5
GEOLOGIE



D'APRES CARTE GEOLOGIQUE SIMPLIFIEE DU LEXIQUE STRATIGRAPHIQUE INTERNATIONAL, VOL I, FASCICULE 3B, C.N.R.S.

10 9 8 7 6

2. Photographie aérienne verticale (20 avril 1953, 1.640 m) de la région occidentale de la paroisse de Kinvarra. Les affleurements calcaires, les landes, les trois types de champs, et le village-rue se distinguent nettement. (V. carte 2).

soient les raisons, le résultat est que les cultures et les villages sont pratiquement concentrés sur les aires où se trouvent les quelques décamètres d'argiles glaciaires. Charlesworth indique dans la région deux *eskers*, ces crêtes de quelques dix mètres de haut de graviers morainiques typiques du paysage irlandais, l'un sur la limite septentrionale de la paroisse, l'autre commençant sur la côte occidentale de la baie de Kinvarra et décrivant une grande courbe infléchie vers le Sud [7].

Cette région (carte 5) se trouve sur le bord occidental de la grande étendue centrale de calcaire carbonifère, limitée au nord par les roches métamorphiques du Mézozoïque et au sud par celles du Paléozoïque inférieur.

Pédologie.

Il n'existe en Irlande que peu d'études et de cartes pédologiques, d'où le caractère fragmentaires de cette partie de la description du cadre. Pourtant la carte 6 est révélatrice. Nous y voyons la paroisse adossée à l'Ouest à une grande étendue de terrains « non cultivés ». En général, celà signifie, dans le langage de l'*Ordnance Survey of Ireland*, des terrains en tourbières et landes, donc pratiquement incultivables, car on ne prend plus guère la peine de défricher quelques ares de tourbière ou lande pour planter ses pommes de terre. Dans le cas présent, il s'agit des terrasses de calcaire nu du Burren, qui forment une réelle barrière entre la paroisse et les terres fertiles du comté de Clare au sud-ouest. Il faut noter aussi l'absence de tourbières dans la région.

Quant à la composition du sol, il est mal-aisé de dire quelque chose de précis. En général, les auteurs soulignent l'importance du *drift* pour l'agriculture, surtout en ce qui concerne les calcaires supérieurs [8], et Freeman dit que le Burren est une image de ce que serait l'Irlande sans le *drift* [9]. Image de stérilité si jamais il en fût. Certains prétendraient que le *drift* détruit toute liaison entre les roches-mères et les sols [10]. Les conditions climatiques de l'ouest irlandais (humidité très élevée et éclairement réduit), dans les cas les plus favorables, selon Flatrès, créent des sols podzoliques [11]. Le même auteur utilise l'isochyète de 1.000 mm pour séparer les sols podzoliques à niveau d'alios ferrugineux des sols bruns [12], ce qui place

7. Charlesworth, 1953, p. 208.
8. Kilroe, 1907, pp. 35, 103.
9. Freeman, 1960, p. 27.
10. Par exemple, Kilroe cite un *Guide to the Principles of Land Valuation* : « ... ' *the relations between the soils and the underlying rocks is such that any classification of the rocks... can be of no agricultural importance whatever.* ' », dont il trouve la conclusion un peu extrême. Kilroe, 1907, p. 34.
11. Flatrès, 1957, p. 27, et Gallagher et Walsh, 1942, p. 205.
12. Flatrès, 1957, p. 33. Un échantillon pris 2 km au sud de Kilcolgan (carte 6) donne les caractéristiques suivants : 25 cm de sol gris-brun avant d'atteindre

carte 6

SOLS

1/250000 KM MI 2 4 6 10

ARGILES GLACIERES

TERRAINS NON-CULTIVÉS

"TURLOUGH", MARECAGE 1,2 ECHANTILLON DE SOL (CHAP. I, NOTE 12)

T TOURBIERE

A ALLUVIONS

D'APRES ORDNANCE SURVEY (BY PERMISSION)

la paroisse dans la région de ceux-là. Pour résumer, toute la partie centrale de Kinvarra se trouve dans une bande sans *drift*, donc peu propice à l'agriculture, entre les sols bruns sur *drift* à l'est et les podzols et calcaire nu du Burren à l'ouest.

Orographie.

La carte 7 fait apparaître de nouveau le caractère excentrique de Kinvarra. Le long de sa frontière occidentale, qui est en même temps celle du comté et de la province, se lèvent les premières pentes du Burren, plis armoricains du Carbonifère, assez abruptes (envinron 35 %). Celles-ci deviennent même un escarpement autour des deux vallées nord-sud sur la côte à l'ouest de Kinvarra. Au sud-est se trouvent les montagnes Slieve Aughty, et entre Kinvarra et celles-ci une sorte de couloir de terres basses qui fait partie d'une suite de terrains karstiques s'étendant entre le centre de County Clare et le nord de County Galway. Freeman décrit l'ensemble de ces structures tectoniques comme étant de peu de valeur économique et sans distinction esthétique, une suite de plateaux du Carbonifère supérieur entre la baie de Galway et Killarney en dehors des routes principales commerciales et touristiques [13].

La position orographique de Kinvarra par rapport au reste de l'Irlande présente une particularité qui mérite de s'y arrêter un instant. Il est devenu un lieu commun de décrire l'Irlande comme une espèce de soucoupe, une plaine centrale entourée de montagnes. Tel ne paraît pas le cas sur la carte 8 ; il s'agit donc d'un choix de courbes de niveau. En général, dans une carte à petite échelle du pays, la courbe de 200 m est soulignée, ce qui accentue les montagnes septentrionales et méridionales et escamote le relief de la plaine centrale. Or, la courbe de 76 m utilisée ici est très voisine de l'une des trois courbes de 61, 245 et 610 m que Freeman considère comme pouvant fournir une des clefs à la géographie régionale irlandaise [14]. Cette courbe de 76 m nous permet de constater que la paroisse se situe dans une sorte de couloir de basses terres orienté nord-sud, qui court le long de la côte ouest, séparées par une chaine de collines, peu élevées il est vrai, de la vallée du Shannon.

la roche-mère, recouvert de gazon à graminés, avec fougères et fourmillères. De 0 à 13 cm le pH est de 7,2, de 13 à 25 cm 8,1. L'analyse mécanique montre 25,8 % d'argile, 27,8 % de limon, 23,8 % de sable fin, et 13 % de sable grossier. Un échantillon pris près d'Ardrahan montre 13 cm de sol gris-brun avant d'atteindre la roche-mère, un pH de 6, et 17 % d'argile, 29 % de sable fin, 15 % de sable grossier, et 23,9 % de limon. Gallagher et Walsh, 1942, p. 222.

13. Freeman, 1960, p. 10.

14. Freeman, 1960, p. 12.

carte 7

OROGRAPHIE

OROGRAPHIE

8° O GREENWICH
55°
N
54
53
52
COURBES DE 76 ET 304 M
1/2 500 000
KM
MI
20
40
60
100
10
9
8
7
6

3 Photographie aérienne verticale (20 avril 1953, 1 040 m) du Nord-Est du Burren. Les ruines au centre de la photographie, à l'ouest, sont celles des églises d'Oughtmama. Au sud les traces d'enclos indiquent l'emplacement d'un ancien fort celte. (V. carte 2).

Hydrographie.

Le caractère karstique de l'étendue sans *drift* où se trouve la paroisse apparaît très nettement sur la carte hydrographique de la région (carte 9). Le bassin dont font partie les deux tiers de Kinvarra comprend le réseau de drainage de toutes les pentes septentrionales de Slieve Aughty, mais les trois collecteurs principaux ne font que peu de chemin, avant de disparaître, après avoir quitté le vieux grès rouge. Indubitablement ils traversent souterrainement la paroisse, car la sortie dans la baie de Kinvarra près du bourg est connue, mais sur le territoire même de la paroisse il n'y a pas d'eau courante. On remarque dans le sud de la région les *turloughs*, lacs sans entrée ni sortie, caractéristique d'une région à réseau de drainage souterrain.

L'ensemble du pays (carte 10) fait apparaître le manque de fleuves importants dans la région. Enfin, les rivières et fleuves irlandais ont des cours séniles, ne se rajeunissant qu'à proximité de la mer.

Climat.

Du point de vue climatologique Kinvarra se trouve dans le quartier nord-ouest des Iles Britanniques, ce qui signifie des hivers doux et des étés frais. Les trois facteurs les plus importants dans la détermination de ce climat sont le Gulf Stream, les vents d'Ouest dominants, et le profond découpages de la côte, qui fait que l'influence maritime se fait sentir dans la plupart du territoire [15].

Avant de rentrer dans le détail du climat régional, le diagramme utilisé (figure 1) pour en exposer les données appelle une remarque. Pour permettre au lecteur de mieux saisir les nuances du climat, le graphique des données parisiennes a été dressé à titre de comparaison. Par ailleurs, les données de deux stations météorologiques irlandaises sont rapportées, car Kinvarra est à peu près à mi-chemin entre ces stations.

Il faut noter tout d'abord le peu de jours d'orage et de brouillard. Ceci peut surprendre, mais ce qui pour des Européens du Continent passe souvent pour du brouillard dans les contrées occidentales des Iles Britanniques est en réalité un nuage au sol. La fréquence de ces nuages est parfois considérée comme la condition climatique la plus néfaste [16].

Ce qu'il faut remarquer du point de vue de l'humidité n'est pas tellement sa valeur, mais sa stabilité ; les pourcentages varient peu tout le long de l'année, et au cours de la journée. De même la température a de

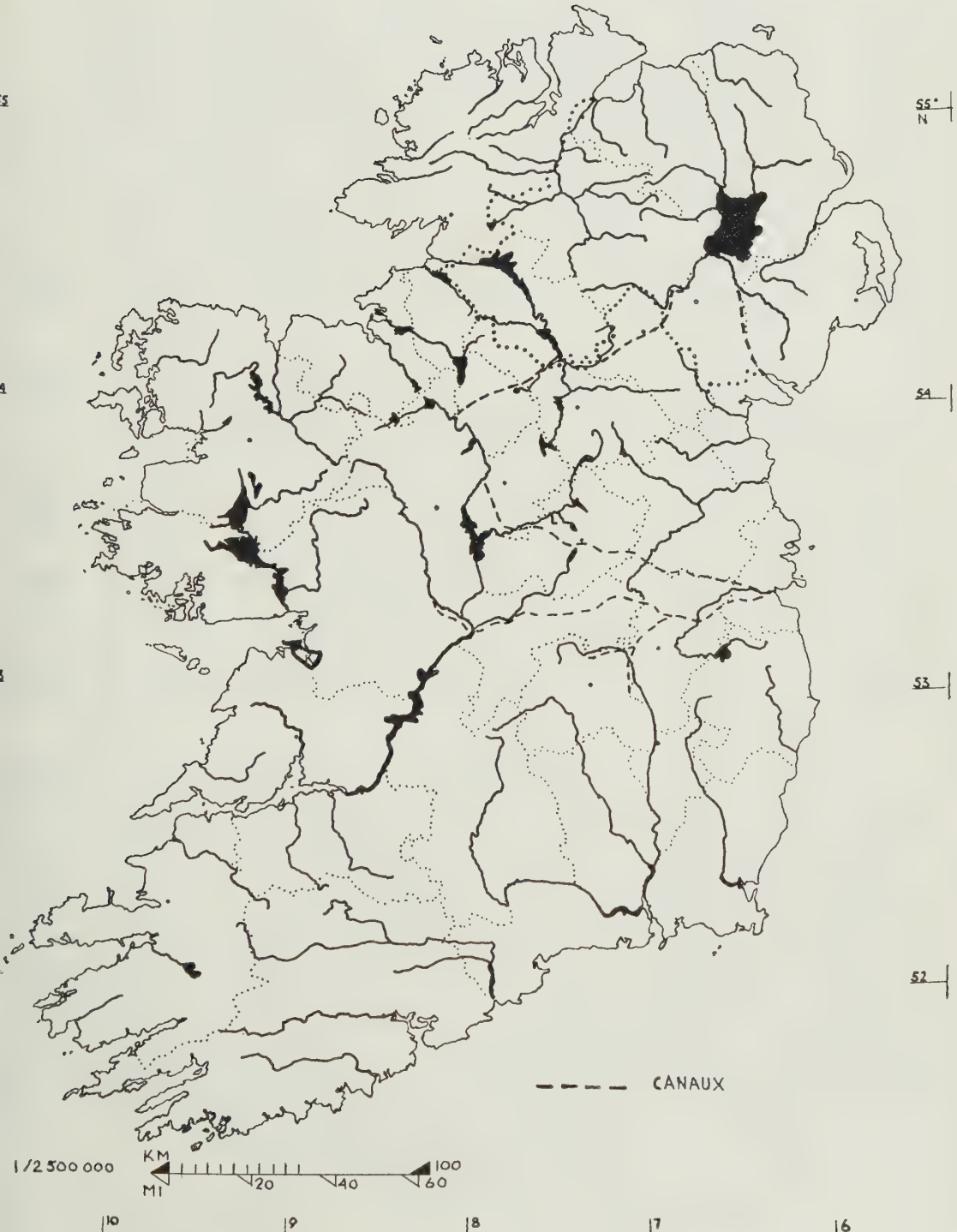
15. Stamp & Beaver, 1954, p. 60.
16. Flatrès, 1957, p. 26.

carte 9

HYDROGRAPHIE

T10 T9 T8° O GREENWICH T7 T6

carte 10
HYDROGRAPHIE



10 9 8 7 6

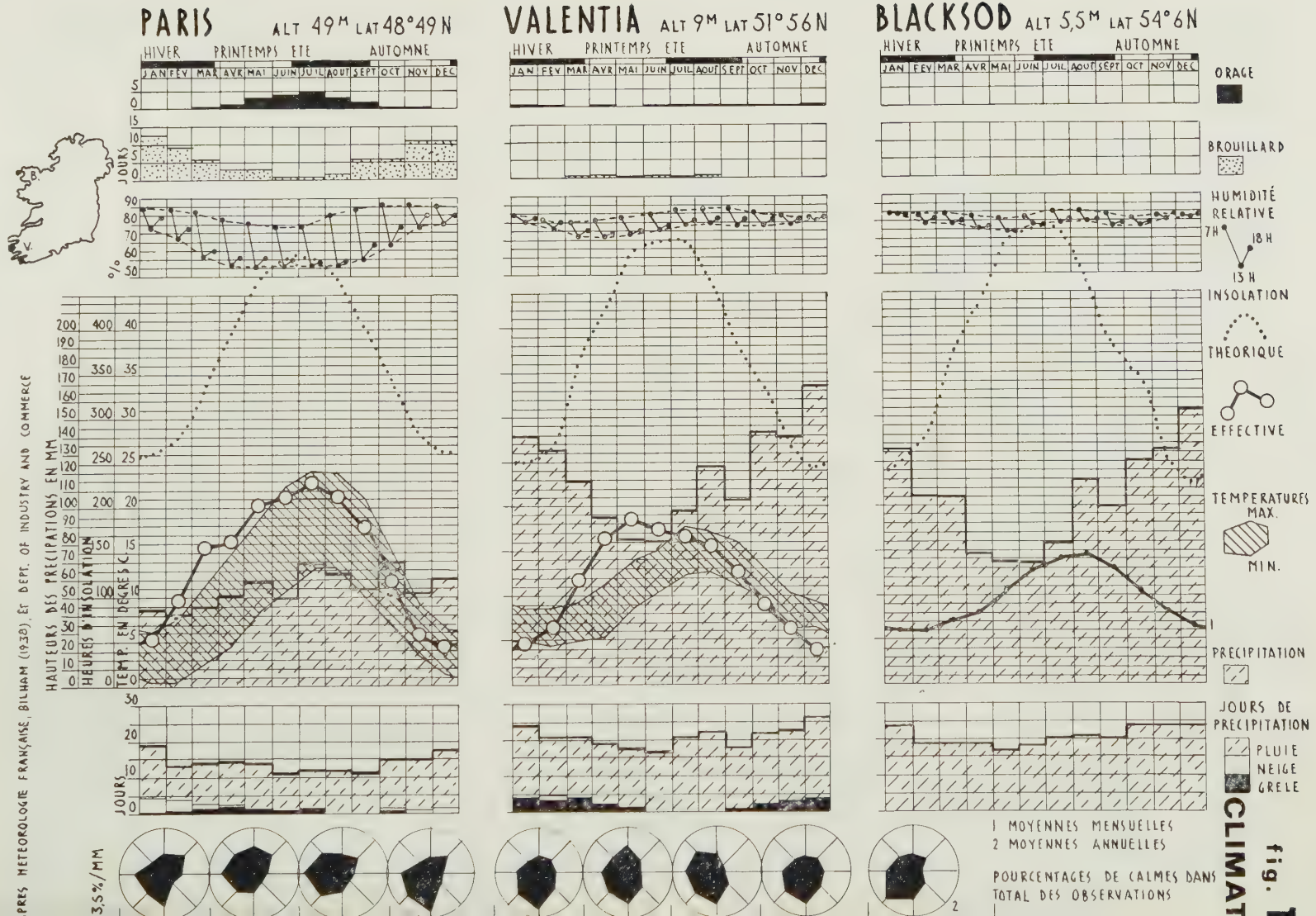


fig. 1 CLIMATOGRAMMES

PRES METEOROLOGIE FRANÇAISE, BILHAM (1938), ET DEPT. OF INDUSTRY AND COMMERCE

petites variations diurnes et annuelles. La hauteur des précipitations ne présente rien de particulier à part sa valeur absolue — annuellement à peu près le double de celle de Paris — mais par contre, étant donné cette valeur, le nombre de jours de précipitations — 50 % de plus qu'à Paris — souligne un trait du climat irlandais : les averses y sont plus fréquentes que l'on pourrait le croire. La rose des vents fait apparaître la dominance des vents du Sud et de l'Ouest. Il faut ajouter que la force moyenne des vents à Valentia est de l'ordre de 22 km/heure en hiver (44 % entre 21 et 39 km/heure) et 16 km/heure en été (44 % entre 6 et 19 km/heure) [17]. La force des vents limite la croissance des arbres, et gêne l'agriculture. Si les prairies autour de Ballyvaghan sont riches, c'est parce que la vallée est orientée nord-sud et donc protégée du vent dominant [18].

Quand ces données sont spatialement traduites, la position de Kinvarra et de sa région par rapport à la nation devient évidente. La carte des hauteurs des précipitations (carte 11), par exemple, place Kinvarra dans la moins pluvieuse des zones de fortes pluies des côtes occidentale et méridionale. Par ailleurs, elle est rattachée à toute la partie centrale en ce qui concerne la durée des précipitations en jours (carte 12). (Bien entendu, les limites des différentes zones dans les deux cas sont beaucoup plus imprécises qu'elles ne le paraissent sur les cartes, et on ne peut en tirer que des tendances et non pas des conclusions absolues). On pourrait indiquer ici le peu de variation des pluies d'une année à l'autre, la variation moyenne étant de l'ordre de 7 à 8 %. Entre 1865 et 1940, 80 % des années avaient entre 94 et 110 % de la hauteur moyenne, avec deux années seulement à moins de 80 % et deux années avec plus de 120 %.

Les cartes de température (cartes 13-17, 19-21) n'appellent pas de commentaire particulier, sauf, peut-être, la situation de Kinvarra dans une région où la température maximum moyenne ne dépasse pas 23°. Si les hypothèses de Sorre à propos des mécanismes thermogénétiques et thermolytiques sont exactes [19], les habitants de Kinvarra voient rarement déclencher leurs mécanismes thermolytiques. Par ailleurs, la faiblesse des écarts diurnes moyens n'est certainement pas sans effets biologiques.

Le même auteur attire l'attention sur les conséquences pour l'organisme humain d'une atténuation de la lumière ; citant l'atonie ou l'irritabilité, la dyspepsie, etc., des Esquimaux pendant la nuit polaire [20]. Il ne s'agit pas de tels extrêmes parmi les paroissiens, mais il faut tout de même noter qu'en décembre il n'y a qu'un peu plus d'une heure de soleil par jour (cartes 19-21).

17. Bilham, 1938, pp. 56 et 60.
18. Freeman, 1960, p. 377.
19. Sorre, 1948-52, tome I, p. 27.
20. Sorre, 1948-52, tome I, p. 53.

PLUIE ANNUELLE

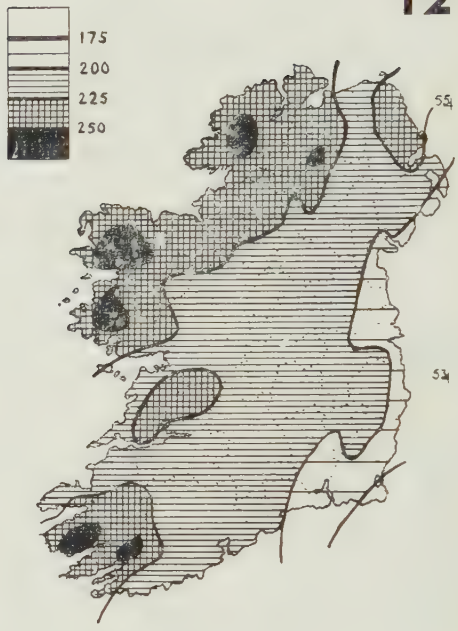
HAUTEUR EN MM

11

D'APRÈS BILHAM (1938)

DUREE EN JOURS

12



D'APRÈS BILHAM (1938)

1/6 250 000

KM 0 50 100 150 200 250

MI 0 50 100 150

TEMPERATURE

ISOTHERMES DE JANVIER

13

D'APRÈS BILHAM (1938)

ISOTHERMES DE JUILLET

14

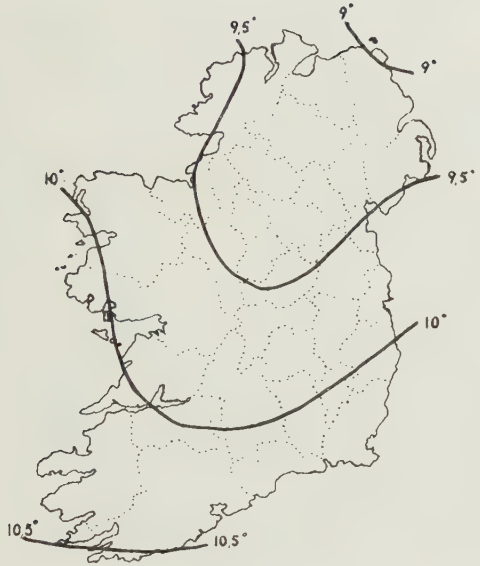
D'APRÈS BILHAM (1938)

TEMPERATURE

cartes

MOYENNE ANNUELLE
RAMENÉE AU NIVEAU
DE LA MER

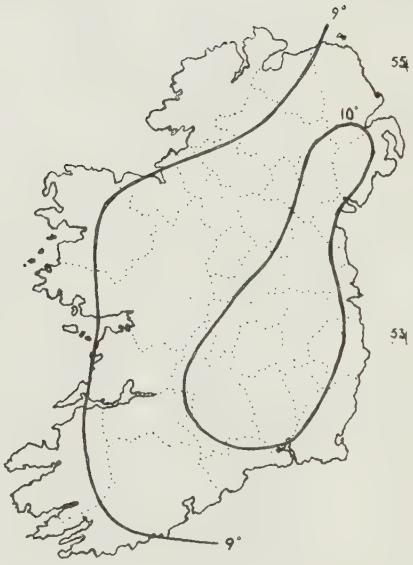
15



D'APRÈS BILHAM (1938)

VARIATION ANNUELLE
DES MOYENNES

16



D'APRÈS BILHAM (1938)

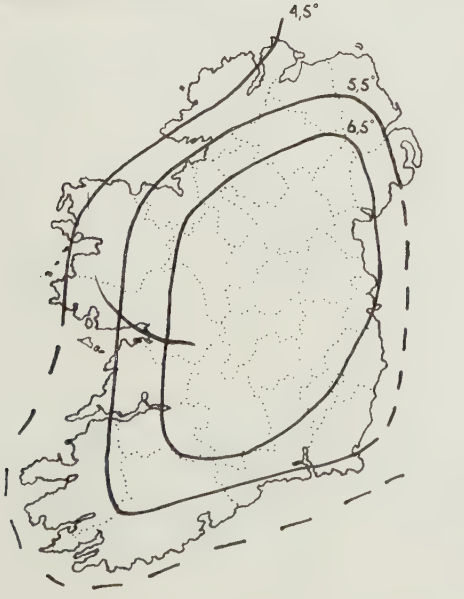
1/6 250 000

KM 50 100 150 200 250

MI 50 100 150

VARIATION DIURNE MOYENNE
(ANNUELLE)
MAX. DU JOUR MOINS MIN. DE LA NUIT

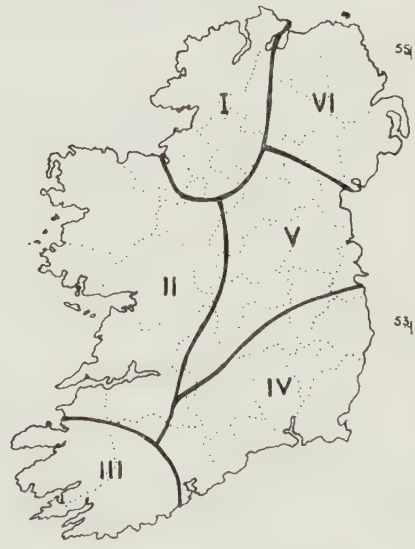
17



D'APRÈS BILHAM (1938)

REGIONS CLIMATOLOGIQUES

18



D'APRÈS FREEMAN (1950)

INSOLATION

19

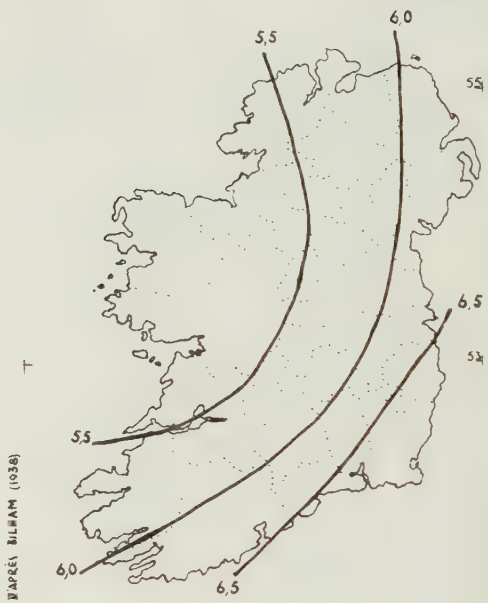
INSOLATION DIURNE MOYENNE (ANNUELLE)

HEURES

D'APRÈS BILHAM (1938)

20

INSOLATION DIURNE MOYENNE JUIN



D'APRÈS BILHAM (1938)

1/6 000 000

KM 0 100 200 250
MI 0 50 100 150

21

INSOLATION DIURNE MOYENNE DECEMBRE

D'APRÈS BILHAM (1938)

Pour résumer, car l'énumération des différents facteurs du climat ne rend pas compte du temps, seule donnée intéressante du point de vue de l'écologie [21], Kinvarra se situe dans une région d'humidité élevée, de température hivernale douce et estivale fraîche, à faible variation diurne, à forts vents d'ouest, à insolation faible et, enfin, à forte pluviosité à la fois en quantité et en durée. Quant aux rapports de cette région avec l'ensemble du pays, il faut se souvenir que les différences entre les zones climatologiques irlandaises (carte 18) sont minimes.

On ne saurait terminer une discussion des données climatologiques de l'Irlande sans invoquer les liaisons possibles entre climat et psyché. Si les facteurs climatologiques trouvent ici un développement quelque peu insistant, il faut l'imputer aux innombrables allusions dans la littérature. On en appelle au climat pour expliquer pourquoi les Irlandais sont paresseux chez eux et travailleurs acharnés ailleurs, pourquoi l'âge de mariage le plus tardif de l'Europe ne crée ni traumatisme, ni relations clandestines, pourquoi leurs sentiments sont à fleur de peau, ou pourquoi ils se laissent exploiter sans réagir. (Comme nous pouvons l'imaginer, aucune de ces constatations n'est tout à fait exacte). Malheureusement, dans l'état actuel des connaissances, on ne peut qu'évoquer des problèmes. Il existe une littérature déjà abondante sur cette nouvelle discipline qu'est la biométéorologie [22], mais les auteurs sérieux ne traitent scientifiquement que les effets physiologiques du climat sur l'organisme humain, et limitent à des généralités la discussion sur les répercussions de ces effets physiologiques sur le psychisme. Avec beaucoup de prudence, nous pouvons retenir que les faibles variations d'une température plutôt fraiche, l'humidité élevée et peu variable, la faible insolation, et la basse pression barométrique (l'Irlande est directement sur le chemin, été comme hiver, des dépressions atlantiques prévalentes) [23], convergent pour favoriser une nature humaine généralement amorphe, mais facilement excitable.

En guise de conclusion à cette mise en place géographique, on ne peut mieux faire que de citer Flatrès, qui conclut qu'encore une fois la « recherche des liens entre géographie physique et géographie humaine ne donne que des résultats partiels » [24]. L'intention ici a été de donner les éléments nécessaires à discerner les liens entre les deux ordres de faits, sans faire plus que suggérer la nature de ces liens.

21. Sorre, 1948-52, tome I, p. 20.
22. V. par exemple Tromp, 1963, qui contient une bonne bibliographie, et aussi Sorre, 1948-52, qui donne des indications bibliographiques.
23. Stamp & Beaver, 1954, pp. 62-65.
24. Flatrès, 1957, p. 58.

B. — *LES POPULATIONS*

Flore.

La retraite de la dernière glaciation des Iles Britanniques fut suivie du repeuplement par la flore et la faune continentales passant par les terres à sec de la Manche. Vers le septième millénaire avant J.-C. la transgression maritime rompit cette liaison, inondant en même temps les terres entre la Grande-Bretagne et l'Irlande, pour former la Mer d'Irlande. La flore irlandaise ressemble donc beaucoup à une flore anglaise appauvrie.

Du point de vue botanique l'Irlande se divise en trois zones : ouest, centre et est. La première va de Donegal à Waterford et comprend tous les comtés de la côte occidentale, avec des centres dans le Kerry, dans le Clare, et dans Connemara. Ses plantes ont des centres de dispersion, soit dans la Méditerrannée, soit dans les Pyrénées, soit sur le continent nord-américain. Kinvarra est au centre d'une région de plantes calcicoles, qui comprend Clare (712 espèces), le sud-est (662 espèces) et le nord-est de Galway [25].

La végétation naturelle de la région de Kinvarra comprend des bruyères sur les sols pauvres des landes, et des broussailles (tels l'aubépine, le prunier épineux et le noisetier) sur les sols calcaires et le *drift*. A cause de leur importance pour l'agriculture, il faut citer aussi les chardons, les fougères et les ronces. Il y a peu d'arbres, à part quelques frênes et chênes, en dehors de ceux plantés autour des manoirs. En général les arbres ont cessé de pousser sur les plaines occidentales depuis environ 500 avant J.-C. quand le climat, de Boréal, est devenu Atlantique [26]. On ne peut pas quitter la flore sans faire allusion au Burren, qui est une sorte de musée botanique où se trouvent mélangées à l'état naturel des flores alpine, méditerranéenne (lusitanienne) et américaine.

Faune.

De même que la flore, la faune irlandaise est semblable, en plus pauvre, à la faune anglaise. Un certain nombre d'animaux n'arrivèrent pas à temps sur la côte occidentale de la Grande-Bretagne pour pouvoir traverser à pied sec la future Mer d'Irlande. Parmi ceux-ci se trouvèrent la taupe, le compagnol, le crapaud, le lièvre (l'Irlande possède le lièvre arctique), et tous les serpents [27]. D'autres animaux ont disparu depuis, tels le cerf,

25. Praeger, 1901.
26. Charlesworth, 1953, p. 253.

10 9 8° O GREENWICH 7 6

carte 22

ANTHROPOLOGIE

DOMINANCES D'APRES HOOTON (1955)

- NORDIQUE - MEDITERRANEENE CELTIQUE } 55,4 - 61%
- CELTIQUE NORDIQUE - MEDITERRANEENE } 55,4 - 67,4%
- DINARIQUE NORDIQUE - MEDITERRANEENE } 51,6 - 52,1%
- NORDIQUE - MEDITERRANEENE DINARIQUE } 51,5 - 52,3%
- NORDIQUE - MEDITERRANEENE NORDIQUE - ALPINE } 48,7 - 52,9%

55° N

54

53

52

1/2 500 000

KM 20 40 100

MI 60

10 9 8 7 6

le cerf irlandais, le loup et l'ours. Vers 1950 la myxomatose supprima le lapin.

Anthropologie physique.

La carte 22 fait apparaître une certaine diversité dans la composition raciale de l'Irlande actuelle. Trois races sont bien représentées : celle que Hooton appelle la nordique-méditerranéenne, la celtique et la dinarique ; et une quatrième, la nordique-alpine, prend une certaine importance dans le sud. Trois remarques sont suscitées par la lecture de cette carte : anthropologiquement Kinvarra se rattache à la très grande majorité des Irlandais, qui combinent d'une façon ou d'une autre les traits des races nordique-méditerranéenne et celtique ; la paroisse se trouve de nouveau sur une frontière ; les Celtes sont prédominants dans la partie de l'Irlande qui est la plus anglicisée.

C. — *HISTOIRE*

Jusqu'au II^e siècle ap. J.-C.

La tradition irlandaise est la plus ancienne parmi celles de tous les peuples au nord et à l'ouest des Alpes, et la seule à être écrite dans sa langue d'origine [28]. Ce titre de noblesse, malheureusement, complique passablement la tâche de reconstitution des périodes pré- et proto-historiques du pays. Selon la tradition, les occupants actuels de l'île sont les descendants de la dernière des cinq vagues d'envahisseurs, : la déesse Cessair et les siens, Partholon, Nemed, les Fir Bolg, (des gens courts et noirauds) et les Tuatha De Danann, la tribu de la déesse Danann. Enfin, les fils de Mileadh, venant d'Espagne, auraient battu les Tuatha De Danann, qui, cherchant refuge dans la terre et dans l'autre monde, seraient devenus les fées d'aujourd'hui.

Rees et Rees voient dans ces cinq invasions un symbolisme typiquement celtique, quatre unités et une cinquième excentrique ou centrale (provinces, fonctions sociales, etc.) et ils vont jusqu'à suggérer un parallèle avec le système de caste hindou tel que Hocarts (Caste, 1938) l'analyse. Cessair correspondrait aux aborigènes, Partholon aux profanes, Nemed aux pourvoyeurs, les Fir Bolg à l'aristocratie, et les Tuatha De Danann aux prêtres [29].

Le sol nous livre un certain nombre de données qui ne sont pas toujours faciles à intégrer avec la tradition, pas plus d'ailleurs qu'avec les données

27. Charlesworth, 1953, p. 252.
28. Curtis, 1943, p. 1.
29. Rees et Rees, 1961, p. 117.

PRE- ET PROTOHISTOIRE

23

SITES PRINCIPAUX
MESOLITHIQUE
NEOLITHIQUE
BRONZE
FER
IMMIGRATIONS
P-CELTES
1 CRUITHIN
2 FIR BOLG
3 LAGIN
Q-CELTES
4 GOIDELS

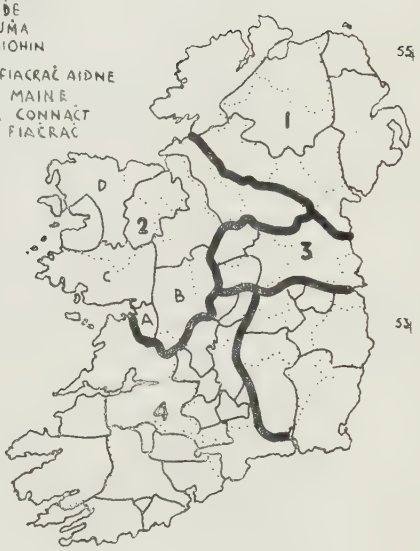
D'APRÈS O'RAHILLY (1946), HOUTON (1955)

1150

24

ROYAUMES
1 ULAD
2 CONNACT
3 MIDE
4 MUMA
5 LAIGHIN

ATIR FIACRAC AIDNE
B-UI MAINE
C-IAR CONNACT
D-UI FIACRAC



D'APRÈS POOLE (1902)

1/6 250 000

KM 0 50 100 100 200 150 250
MI 0 50 100 150

1640

25

COLONISATION

"THE PALE"
PLANTATIONS
ELIZABETH
JAMES I
ECOSSAIS
INDIGENE

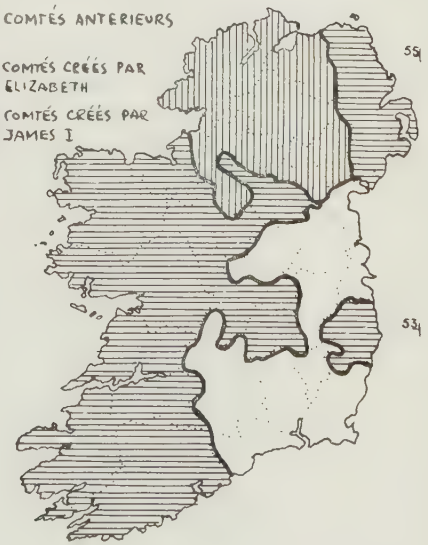
D'APRÈS POOLE (1902)

1541-1641

26

STRUCTURE POLITIQUE

COMTÉS ANTERIEURS
COMTÉS CRÉÉS PAR ELIZABETH
COMTÉS CRÉÉS PAR JAMES I



D'APRÈS POOLE (1902)

linguistiques. Au Mésolithique nous trouvons un centre culturel dans le nord-est du pays, dont on soupçonne une origine nord-britannique, et des sites de plages et de gués. A la fin du Mésolithique, la transgression maritime isola les Irlandais qui ne durent pas être suffisamment autonomes pour subsister, car le Néolithique paraît être une superposition et non point le résultat d'une évolution. Vers la fin du IIe millénaire arrivèrent les missionnaires d'un culte nouveau qui trouva son expression dans des tombeaux mégalithiques. Venant de la péninsule ibérique, ils n'introduisirent pas en Irlande, ou ailleurs, de culture nouvelle, pas plus que d'objets nouveaux, sauf, peut-être, le vrai *metate* [30]. Vers le début du Ier millénaire, les gens des *Beakers* firent leur apparition, puis mille ans plus tard les cultures de Hallstatt et de la Tène [31]. C'est de cette époque que date la première référence écrite à l'Irlande, dans un document (le Periplus massiliote) du VIe siècle avant J.-C., cité dans un poème, Ora Maritima, du IVe siècle de notre ère [32].

Il reste à tenir compte des données linguistiques. Le Professeur O'Rahilly suggère que l'état présent des études philologiques permet de proposer quatre invasions (carte 23). La première viendrait du nord de la Grande Bretagne et serait le fait des Cruithin, ou des Pictes. La deuxième invasion serait celle des Fir Bolg, une branche des Belgae, venant également de Grande-Bretagne. Ensuite, dans le IIIe siècle avant J.-C. un groupe de tribus serait venu de la Gaule pour s'établir surtout en Leinster et en Connacht, les Lagin, les Galioin et les Fir Domnann. Enfin, dans le Ier siècle avant J.-C. aurait eu lieu la seule invasion de Q-Celtes, les Goidels, venant directement de la Gaule [33]. Il serait tentant d'essayer d'établir les correspondances entre les données traditionnelles, archéologiques et linguistiques, mais une telle construction serait très nettement en dehors du cadre de cette étude et au-delà des compétences de l'auteur. Ce qu'il faut retenir est la position de Connacht en général et de Kinvarra en particulier, position dont on pourrait résumer métaphoriquement le caractère en disant qu'elle se trouve sur la ligne de plus haute marée des vagues successives des invasions.

Nous pouvons ajouter que dans la région les seuls sites archéologiques examinés tant soit peu scientifiquement se trouvent dans le Burren, à l'ouest de la paroisse. Ce sont les tombeaux « galerie » mégalithiques en forme de coin, que l'on situe au début de l'Age de Bronze à cause de la poterie « Beaker » que l'on trouve souvent en association. On y verrait une introduction directe de France plutôt que de Grande-Bretagne [34].

30. Childe, 1940, p. 76.
31. Macalister, 1949.
32. Powell, 1958, p. 25.
33. Dillon, 1954, p. 18.
34. O'Riordain, 1953, pp. 62 et seq.

200 ap. J.-C. à 1166.

200 après J.-C. marque la division en deux de l'Irlande entre Conn et Mogh qui laissa Kinvarra dans la moitié sud et séparé du reste de Connacht et le début de la puissance de Connacht, qui allait fournir dorénavant la plupart des *Ard-Ri*, les rois suprêmes.

Il faudrait peut-être ajouter que jusqu'en 130 après J.-C. non seulement Kinvarra, mais aussi tout le comté de Clare se trouvaient dans la province de Connacht. En 130, au moment où Tuathal annexa la région de Meath à Connacht, après l'écrasement de la révolte des peuples pré-celtiques, parmi plusieurs changements territoriaux se trouve celui qui donne Clare à Munster [35].

Cormac (275-300) codifia les lois, unifia la nation, construisit Tara, et créa les Fianna, armée permanente. Niall des Neuf Otages (380-405) annexa la plupart d'Ulster à Connacht, qui comprenait à ce moment le royaume de Meath. Au Ve siècle les Gaël firent la conquête du Pays de Galles, qu'ils perdirent, et de l'Écosse, qu'ils gardèrent et dont ils gaëlicisèrent les habitants, les Pictes. Au Ve siècle eut lieu également la christianisation de l'Irlande par Saint Patrick qui ne réussit pourtant pas à installer une organisation ecclésiastique du type continental avec des évêques puissants dans des diocèses bien circonscrits. La configuration de la société irlandaise imposa le monastère comme base de la structure religieuse. Société païenne de l'Age de Fer en 460, l'Irlande est devenue en 560 une nation chrétienne latinisée [36], à tel point que du VIIe au IXe siècle elle fut la dépositaire de la civilisation occidentale.

Du point de vue religieux sa vocation fut déjà claire, car ses missionnaires parcoururent l'Europe rallumant des foyers de foi et de connaissances. Les sites religieux qui acquirent des souvenirs irlandais entre le Ve et le XIIe siècle s'échelonnent de Poitiers, en France, à Vienne, en Autriche, et d'Eu à Fiesole. Les *Scoti* du Moyen Age furent les précurseurs de ceux qui, depuis les « Oies Sauvages » et Fontenoy jusqu'au Macmahon et Wall, laissèrent la marque indélibile de l'Irlande sur l'Europe.

Au début du IXe siècle apparurent les Scandinaves en Irlande, comme ailleurs en Europe. Ils rendirent les mers et les côtes peu sûres et remontèrent les nombreux fleuves pour dévaster l'intérieur du pays. Ils fondèrent des villes (Limerick, Cork, Waterford, Wexford et Dublin) d'où ils essayèrent d'établir leur domination sur tout le pays. Après deux siècles de lutte, ils furent finalement défaits à Clontarf en 1014 par Brian Boru, mais non sans avoir influencé fortement le cours futur de l'histoire irlandaise. Exacer-

35. Joyce, 1913, vol. I, p. 38.
36. de Paor, 1958, p. 48.

ber la faiblesse intrinsèque de la structure politique irlandaise ne fut pas la moindre de ces influences. Les failles de cette structure furent indirectement élargies par les Nordiques, et les luttes intestines continuèrent après leur défaite, aboutissant à cet acte lourd de conséquences historiques : le voyage de Dermot à Bristol en 1166 à la recherche d'une aide des barons normands qui avaient conquis le Pays de Galles celtique. Henry II approuva cette aide et Adrien IV aurait déjà sanctionné l'ingérence normande en Irlande (en 1155 avec la Bulle « Laudibiliter »). Dès 1171, Strongbow (Richard Fitz Gilbert, Earl of Pembroke) fut roi de Leinster de par sa femme, fille de Dermot, et de par ses armes, vainqueur des forces royales irlandaises.

Il serait opportun maintenant de résumer ce que nous savons de la société celtique, car certaines des configurations de cette société disparaissent seulement aujourd'hui. Sir Cyril Fox postule que cette lenteur au changement est caractéristique de cultures des « Highlands », dont le type d'organisation sociale est tardive mais tenace [37]. L'invasion des Normands représente un instant propice pour saisir cette société, car elle marque le début de la « déceltisation ».

L'un des traits les plus remarquables de cette société irlandaise est le sentiment « national » qui ressort des premières œuvres de la littérature. Les historiens et les poètes ne composèrent pas en l'honneur des Goidels ou des Lagins ou d'autres peuples, mais l'honneur des Irlandais [38]. Mais les liens politiques entre les différentes parties de cette nation étaient lâches. L'unité de base était le *túath* dont il y avait environ 100, groupés en sept royaumes [39]. A l'origine ce mot signifiait « peuple », et Joyce propose que primitivement le tuath ait été une unité de population, car dans les lois Brehon un roi de *túath* est défini comme ayant à sa disposition 700 hommes d'armes [40]. Ces mêmes lois donnent une définition territoriale du *túath* comme ayant environ 430 km², définition qu'il faut considérer comme très théorique. Le *túath* correspond à peu de choses près à la baronnie, les seigneurs normands ayant simplement adopté les unités territoriales existantes. Pour des raisons nationalistes beaucoup d'historiens irlandais refusent le terme, mais la traduction du *túath* par « tribu » peut se justifier.

A la tête du *túath* se trouvait un roi, élu par les nobles parmi un groupe de parenté comprenant tous les descendants d'un arrière-grand-père. Le roi était censé être l'époux de la déesse du terroir, et son couronnement était au fond un mariage avec elle. Théoriquement, quand il vieillis-

37. Cité dans Freeman, 1960, p. 78.
38. De Paor, 1958, p. 19.
39. De Paor, 1958, p. 73. Macalister, 1935, réduit ce chiffre à 80.
40. Joyce, 1913, vol. I, p. 39.

sait, il devait mourir violemment pour que la terre puisse retrouver sa fertilité par le mariage de la déesse rajeunie avec le nouveau roi [41]. Pour éviter les querelles de succession, on nommait en même temps que le roi son héritier, le *tánaiste*. Le roi lui-même nommait dans chaque *baile*, ou groupe d'habitations, un chef choisi dans la classe de paysans, dont les fonctions sont mal connues [42].

L'organisation et la structure sociales celtiques en Irlande étaient assez complexes. Il y avait trois catégories sociales : les plébiens, les nobles, et les *aesdána*, catégorie comprenant les druides, les bardes, et certains des artisans. Il y avait trois statuts possibles : sacré (*nemed*), libre (*saor*), et asservi. Par ailleurs, il y avait : les chefs (*aire*) ; les nobles, propriétaires du sol ; les roturiers libres, possesseurs des seuls biens meubles ; les locataires (*céile*) et les fermiers (*féine*), hommes libres avec ou sans biens qui louaient des terres aux nobles ; et les asservis qui se divisaient en deux classes, ceux qui faisaient partie de la tribu et ceux qui y étaient étrangers. Enfin, il faut encore tenir compte d'une autre division : ceux qui avaient la franchise, les propriétaires du sol et l'*aesdána* ; et ceux qui ne l'avaient pas. En dehors de toutes ces catégories, les droits et les devoirs d'un homme découlaient de son appartenance à différents groupes de parenté, groupes qui étaient tous patrilinéaires [43]. Peut-être le plus important de ces groupes était le *derbfine* qui comprenait tous les descendants d'un arrière-grand-père, mais il y en avait trois autres : un plus réduit, le *geilfine*, et deux plus importants, l'*iarfine* et l'*innfine*. Les descriptions laissent penser que cette société ne permettait pas beaucoup de mobilité verticale, surtout s'il est possible de déduire qu'une très forte ambiance de tabou entourait les membres des classes élevées de la société irlandaise, englobant jusqu'aux biens et aux maisons, avec une intensité comparable à celle de la société Maori [44]. En tous cas il semble hors de doute que, comme dit Binchey [45], cette société tribale, rurale, familiale, et hiérarchique ne favorisait guère le développement de l'appareil politique, administratif et judiciaire d'un état. Dans ce cas, on peut se demander la portée du sentiment national exprimé dans la littérature.

Un homme n'était rien en dehors de son *túath*, mais les membres de l'*aesdána*, et surtout les druides, pouvaient circuler librement à travers l'île. Puisqu'ils étaient les interprètes des lois et les ultimes juges pour résoudre les difficultés survenues dans les relations sociales, deux *túaths* avaient sensiblement la même structure sociale, aussi indépendants l'un de l'autre qu'ils fussent.

41. Powell, 1958, p. 121.
42. Joyce, 1913, vol. I, p. 160.
43. Binchy dans Dillon, 1954, p. 58.
44. Macalister, 1949, p. 266.
45. Binchy, dans Dillon, 1954, p. 59.

La base techno-économique de cette société était le bétail bovin : valeur unitaire d'échange, principal élément d'alimentation, et objet des incursions faites par les *túaths* les uns contre les autres.

La culture, principalement du blé et de l'orge, se pratiquait aussi. Le système de cultures était celui d'*infield-outfield*, où les terres « intérieures » étaient cultivées la moitié de l'année et laissées ouvertes au bétail le reste du temps, et les terres « extérieures » avaient des clôtures temporaires. Ce système, qui persista en Irlande jusqu'à récemment sous le nom de *rundale*, est la base d'un mode de vie pastoral et patriarcal, familistique et flexible, relativement indépendant mais lié à une structure tribale [46].

La propriété du sol était entre les mains d'un groupe de parenté et non pas d'un chef d'exploitation. Des considérations extra-historiques viennent souvent rendre confuse l'intégration des conclusions sur la propriété, tirées de sources différentes, mais il est probable qu'à l'origine le sol appartenait à l'ensemble du *túath* et que seulement peu à peu la partie réservée à l'usage des nobles fût considérée comme leur appartenant en propre.

La société celtique irlandaise était pastorale, mais point nomade. De même que les Gaulois avant les Romains, les Irlandais habitaient en général des petits hameaux entourés de leurs cultures et pâturages. Les 30.000 *raths*, ou fossé et rempart de terre entourant un espace circulaire, sont probablement les ruines des demeures des plus importants exploitants. Il y avait des hameaux et des « domaines », par contre les villes n'apparaissent qu'avec les envahisseurs scandinaves, de même que la plupart des éléments d'architecture [47].

Il est peut-être exagéré d'accuser les Scandinaves d'avoir détruit les structures gaéliques avec l'établissement des villes, comme le fait Greene [48], car ce furent surtout les Anglais qui couvrirent le pays d'un réseau de petites villes d'où ils administraient les habitants.

Le système de parenté celtique irlandais comprenait quatre groupes de parents. Un premier, le *geilfine*, se composait d'un homme, de ses fils et de ses petits-fils, ce qui donne cinq individus distincts en ce qui concerne les termes de parenté. Le groupe suivant, le *derbfine*, englobe le premier et ajoute quatre individus en ce qui concerne les termes de parenté. L'*iarfine* et l'*innfine*, de treize et de dix-sept personnes, ajoutent de même quatre individus chaque fois. La polygynie existait, une des femmes étant considérée comme la principale [49]. L'homme payait une certaine somme pour sa femme, mais celle-ci apportait au mariage une fraction déterminée de la fortune de son mari.

46. Evans, 1956, p. 231.
47. Dillon, 1954, p. 20.
48. Greene dans Dillon, 1954, p. 81.
49. Powell, 1958, p. 84.

Aucune description d'une société ne serait complète ou compréhensible sans une analyse de ses relations avec le surnaturel, mais il faut nous limiter ici à quelque chose de très sommaire, et ceci pour plusieurs raisons. Tout d'abord, comme dans beaucoup de religions à traditions principalement orales, les croyances furent peu hiérarchisées, donc longues à décrire pour un travail qui n'est centré pas sur cet aspect de la vie celtique. Ensuite, l'Église expurgea toute trace d'Ogotemmeli irlandais qui auraient pu organiser ces croyances au moment de les consigner par écrit.

Pour les Celtes le monde surnaturel était juxtaposé au monde naturel, et les passages entre les deux mondes étaient nombreux dans le temps et dans l'espace et concernaient tous les domaines de la vie sociale. Les Celtes ne remerciaient pas les dieux des biens ou des services octroyés, mais concevaient la pratique de la religion comme une mise en mouvement rituelle de processus magiques, dont le résultat était sûr si le pratiquant avait œuvré correctement. A l'époque où nous essayons de saisir cette société, au moment de l'invasion normande, le christianisme a complètement remplacé la pratique formelle de la religion celte (sans pour autant faire disparaître les multiples pratiques et croyances de la vie quotidienne), ce qui renvoie la pertinence du côté organisé de cette religion dans le domaine de l'intérêt archéologique.

Il reste à caractériser cette société avant de passer à la suite des événements politiques et sociaux. Cet effort est rendu quelque peu difficile pour des raisons politiques, car les historiens irlandais ont tendance à nier l'existence de tout aspect qu'ils considèrent, eux, comme primitif. Néanmoins, tout se passe comme si, à l'origine, la société celte irlandaise avait adopté la forme d'un nomadisme restreint. Puis, bien que le bétail restât un élément important dans l'économie, la société se stabilisa et se sédentarisa. Au VII^e^ siècle après J.-C. les Lois de Statut et de Franchise nous montrent un mode de vie qui n'est ni nomade, ni tout à fait pastoral [50]. A vrai dire, cette société qui est polygyne et esclavagiste (ces deux traits ne disparaîtront qu'au XII^e^ siècle), rigide et conservatrice, où le statut de chacun et le prix de son honneur sont fixés d'avance, avec sa classe de guerriers-nobles, dont les poètes dans des chansons de geste exaltent les qualités de voleur de bétail, rappelle par plus d'un trait l'Arabie décrite par C. M. Doughty [51]. Le nationalisme n'existe que sur le plan culturel,

50. De Paor, 1958, p. 79.

51. Depuis que ces lignes ont été écrites, j'ai pris connaissance de ce que M. P. Flatrès avait écrit déjà en 1957. « Dans ces lois, dans ces documents juridiques, nous découvrons avec étonnement tous les traits d'un régime tribal, analogue à ceux qui sont encore en vigueur actuellement en certains points du Maghreb (85) 85. Berque, 1955 » Flatrès, 1957, p. 86. Ce n'est point pour réclamer une reconnaissance non méritée, mais pour étayer la validité de l'observation, que je souligne que deux auteurs connaissant à la fois l'Irlande et les sociétés nomades sont arrivés indépendamment à la même conclusion.

et point sur le plan politique, ce qui explique la conquête anglo-normande, tout autant que les armures, les armes lourdes et les donjons de pierre (carte 24).

1166 à 1534.

Après la défaite des principales forces qui pouvaient s'opposer à eux, les Anglo-Normands se mirent en devoir d'organiser le pays. Soit le roi d'un *tuath* jurait foi et hommage aux représentants du roi d'Angleterre et recevait un titre anglais (titre à la nature précaire duquel on fera appel au moment des grandes spoliations ultérieures), ou bien un baron anglais se substituait au chef irlandais. Des donjons furent construits ; des manoirs mis en place avec leurs *betaghs*, ou serfs irlandais ; des évêques nommés et des diocèses délimités (carte 27) ; bref, l'armature de la société féodale se substituait à celle de la société celtique. En 1227 Richard de Burgo se fit octroyer Connacht. Il fortifia Galway, village de pêche et, probablement, de commerce [52], prit pour lui toutes les terres entre Lough Corrib et le Shannon (étendue connue par la suite comme Clanrickard), et établit son principal manoir à Loughrea. La région qui nous intéresse fut donc nominativement sous domination anglaise très tôt, mais en réalité, une fois franchie l'enceinte fortifiée de Galway, on s'apercevait peu de la conquête. D'ailleurs, il y eût peu d'établissements normands à l'ouest du Shannon. Galway et Athenry firent exception.

Les Anglo-Normands étaient trop disséminés et la culture irlandaise trop forte. Au bout d'un siècle, avant que les vainqueurs ne soient complètement absorbés par les vaincus, il fallut promulguer les Statuts de Kilkenny (1366), qui, entre autres, prohibèrent le mariage avec des Irlandais et la pratique de la langue irlandaise, défendirent aux Anglo-Normands d'entretenir des bardes ou de se conformer aux lois des Brehons, commandèrent à tous, y compris les Irlandais, de prendre des noms anglais, de couleur, de métier, etc., dans la partie du pays sous contrôle anglais, excluront les Irlandais des bénéfices religieux, et, enfin, déclarèrent les Irlandais les ennemis des Anglais.

Moins de cent ans plus tard, l'Irlande fut mêlée à la Guerre des Roses en Angleterre et se déclara pour York. Ainsi débuta pour elle une longue carrière de participation à des troubles dont les causes furent parfaitement étrangères à ses propres problèmes, optant, en général, pour le parti en opposition au pouvoir établi, et choisissant le côté perdant. Le résultat de l'intervention du côté de York fût le « Parlement de Poynings » de 1495 qui anéantit les efforts des nobles anglo-irlandais à établir un *Home Rule*. Dublin fut subordonné à Londres.

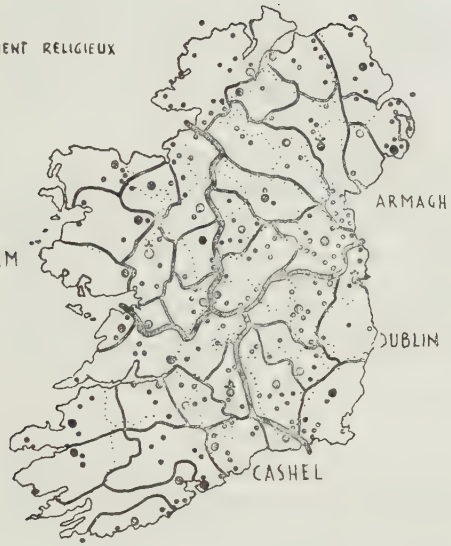
52. Hardiman, 1820, p. 3.

1500

PROVINCES ET DIOCESES

27

- ✝ ARCHEVECHÉ
- ● EVECHÉ
- • ETABLISSEMENT RELIGIEUX



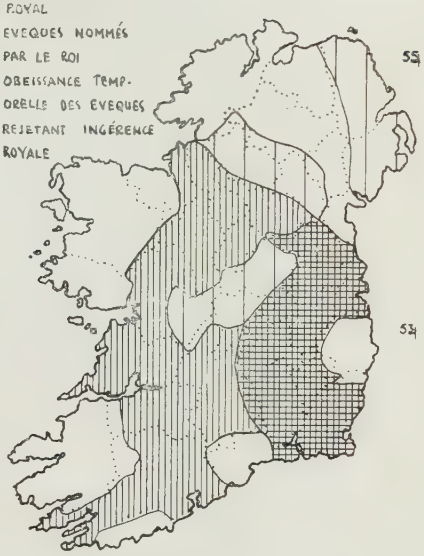
D'APRÈS POOLE (1902)

1534

LE SCHISME ANGLICAN

28

- SOUS CONTROLE ROYAL
- EVEQUES NOMMÉS PAR LE ROI
- OBEISSANCE TEMP. ORELLE DES EVEQUES
- REJETANT INGÉRENCE ROYALE



D'APRÈS EDWARDS (1935)

1/6 250 000

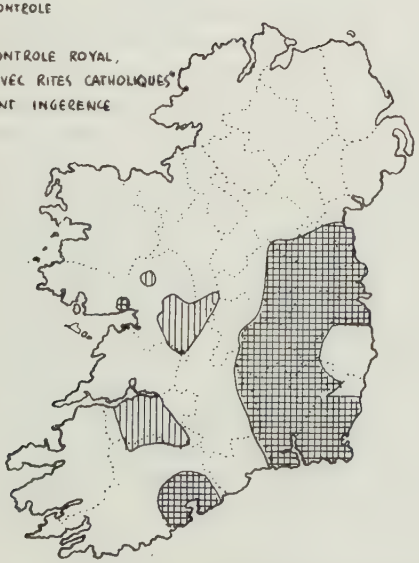
KM 50 100 250
MI 150

1570

L'EGLISE IRLANDAISE

29

- SOUS CONTROLE ROYAL
- SOUS CONTROLE ROYAL, MAIS AVEC RITES CATHOLIQUES
- REJETANT INGERENCE ROYALE



D'APRÈS EDWARDS (1935)

L'avènement des Tudors clôt une époque de l'histoire irlandaise, bien qu'il soit plus juste de situer la fin de cette période en 1534 sous le règne d'Henry VIII. La tutelle des Plantagenets changea la face du pays et modifia les structures sociales (cartes 25 et 26) bien que les envahisseurs restés en Irlande soient devenus des « Anglo-Irlandais » à peine distinguables de leurs prédécesseurs celtes.

En 1529 Henry VIII commença le procédé de rupture avec Rome, consommé en 1534 par l'Acte de Suprématie, le déclarant seul chef sur terre de l'Église anglaise. L'opposition en Irlande fut en partie d'ordre spirituel, mais surtout politique, comme, d'ailleurs, en Angleterre, et la plupart des membres du clergé prêtèrent le serment de Suprématie (carte 18). Et de même qu'en Angleterre, les nombreux bénéficiaires en terres et en argent de la destruction des abbayes et monastères irlandais ne s'en plaignirent pas.

1534 à 1691.

Henry VIII, Fidei Defensor, ne toucha ni aux dogmes ni aux rites catholiques romains. Par contre, sous le règne d'Edward VI les doctrines de la Réforme triomphèrent et aboutirent à la transformation des livres de prières. L'opposition irlandaise s'endurcit et en 1570 le Protestantisme en Irlande n'est effectif que dans les régions sous contrôle militaire anglais (carte 29). En partie à cause de cette opposition qui, pour toute spirituelle qu'elle fût, ne se traduisit pas moins par des actes de trahison contre le roi, l'Angleterre commença à penser à la confiscation des terres. Déjà les Tudors avaient essayé la politique de *Surrender and Regrant*, où les chefs irlandais rendaient leurs terres au roi et puis les recevaient de ses mains avec un titre anglais. Cette politique ne réussit pas à créer une population loyale mais introduisit un nouveau régime de propriété. Dans l'ancienne loi irlandaise, le sol appartenait à l'ensemble de la communauté. Le *Surrender and Regrant*, en tant qu'expression du droit féodal, sous-entendait que le sol était la propriété exclusive du chef. La déposition du chef amenait donc l'aliénation du sol. Les Tudors, par la confiscation des terres et leur plantation ultérieure par des colons anglais loyaux, pensaient venir à bout des révoltes irlandaises. Cette politique ne fut réellement mise en œuvre qu'en 1586, après le soulèvement de Munster de 1580-1583, mais il faut noter que la première grande confiscation eut lieu sous le règne de Mary, reine catholique, ce qui souligne le fait que pendant toute la longue histoire des relations anglo-irlandaises, quels que fussent les sentiments qui pouvaient lier le souverain anglais à ses sujets irlandais, en fin de compte, l'intérêt anglais primait toujours sur l'intérêt irlandais.

En 1585 eut lieu la « *Composition of Connacht* ». Cet acte confirma dans

les comtés de Connacht et Clare les titres des descendants des Normands et des chefs irlandais, établit la primogéniture, proscrit le paiement des loyers autrement qu'en argent, et détermina le service militaire et les loyers redevables à la Couronne. Le caractère incontestablement juste de cet acte, en permettant la continuation des traditions et des lois gaéliques et en prévenant l'esprit de révolte des nobles, lié au fait que Cromwell laissa cette région aux Irlandais, fit que celle-ci resta gaélique et normande jusqu'aux temps présents [53]. Mais partout ailleurs le système anglais prévalut et en 1607 la *Flight of the Earls* marqua la fin des institutions gaéliques.

La période des deux premiers Stuarts, malgré les sentiments religieux de James I et Charles II, n'amena pas d'amélioration à la condition des Irlandais. La Confiscation et la Plantation d'Ulster eut lieu, les bénéfices de l'Église anglicane furent distribués, et les droits féodaux des grands nobles terriens abrogés en faveur de la puissance royale. Quand la guerre entre Charles I et le Parlement éclata les Irlandais prirent fait et cause pour le roi, ce qui aboutit au débarquement de Cromwell en 1649 à Dublin. Dans trois ans la résistance irlandaise fut écrasée, Cromwell permet à entre 30.000 et 40.000 soldats et officiers de s'exiler sur le continent, et par ailleurs transporta des milliers d'autres aux Indes occidentales. La population d'Irlande tomba à environ 500.000 personnes [54]. Si l'on peut accepter ce chiffre, il signifie que la densité globale du pays était tombée à 6 hab/km², là où elle atteindra 99 hab/km² en 1841, pour être actuellement à 52 hab/km² en 1951. On pourrait légitimement parler de désert.

L'*Act of Settlement* d'août 1652, proclamé en Irlande par l'*Act of Satisfaction* en septembre 1653, déclara tout le pays forfait. Ceux qui pouvaient obtenir un pardon furent bannis au-delà du Shannon (carte 31), où le gouvernement leur donna des terres. Ceux qui ne pouvaient prétendre à un pardon devaient s'exiler ou être exécutés. Par contre, tous les paysans et artisans furent spécifiquement pardonnés et devaient rester travailler pour les nouveaux propriétaires anglais. La carte 31 illustre bien les résultats spatiaux de ce décret du Parlement, ce décret qui laissait aux Irlandais la possibilité d'aller *to hell or to Connacht.* Et encore les plus durs parmi les conseillers de Cromwell n'acquiescèrent à cette politique, qu'ils qualifièrent d'une bienveillance peu méritée, qu'en étant assurés que presque partout en Connacht il n'y avait pas « assez d'eau pour noyer un homme, ni de bois pour le pendre, ni de terre pour l'ensevelir ». En ce qui concerne la paroisse, elle se trouvait dans la région où devaient s'établir les ressortissants de Cork et de Wexford, mais en fait elle était forfaite comme le reste de l'Irlande, car sur huit kilomètres de profondeur la

53. Curtis, 1943, p. 203.
54. Curtis, 1943, p. 251. Coonan, 1954 cite un chiffre de Petty : 616.000.

1641

30

POURCENTAGE DE TERRES POSSEDÉES PAR DES CATHOLIQUES

59%

1653

31

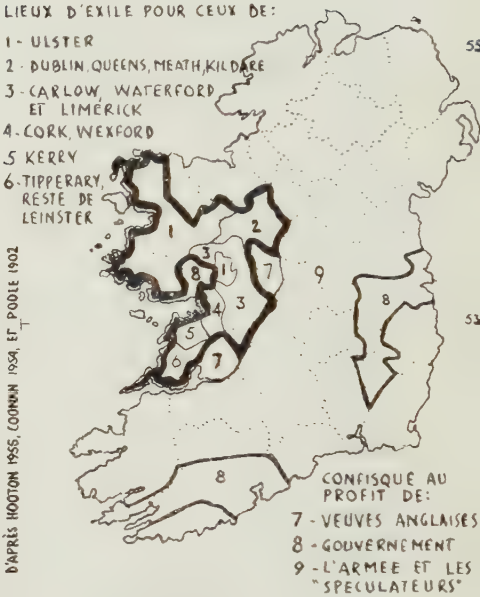
ACT OF SETTLEMENT

LIEUX D'EXILE POUR CEUX DE:

1 - ULSTER
2 - DUBLIN, QUEENS, MEATH, KILDARE
3 - CARLOW, WATERFORD ET LIMERICK
4 - CORK, WEXFORD
5 KERRY
6 - TIPPERARY, RESTE DE LEINSTER

CONFISQUE AU PROFIT DE:

7 - VEUVES ANGLAISES
8 - GOUVERNEMENT
9 - L'ARMEE ET LES "SPECULATEURS"



D'APRÈS HOOTON 1956, COONAN 1959, ET POOLE 1902

1/6 250 000

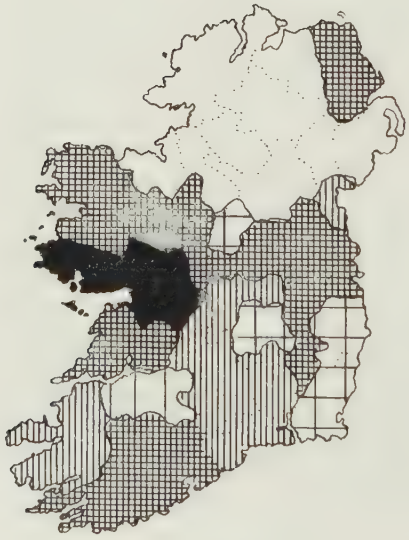
KM 0 50 100 150 200 250

MI 0 100 150

1688

32

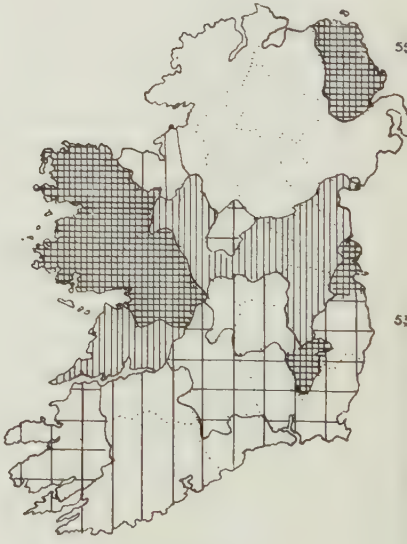
22%



1703

33

14%



0-4 | 5-9 | 10-14 | 15-24 | 25-49 | 50-100

D'APRÈS SIMMS 1956

côte fut confisquée pour prévenir d'éventuels débarquements royalistes.

Les conséquences de ce décret furent énormes, et nous reviendrons sur deux des plus graves dans les sections sur le régime de propriété et les problèmes agricoles. La rupture entre Catholique et Protestant fut consacrée et, pis encore, les lignes de partage passaient toutes entre les deux communautés. D'un côté les Catholiques, dépossédés, pauvres, et irlandais, de l'autre les Protestants, propriétaires, riches, et anglais. Les Irlandais parlent couramment de huit cents ans d'occupation anglaise, ce qui est quelque peu exagéré, mais à partir de 1653 et jusqu'en 1782 le terme est juste. Et les sentiments nés de cette époque ne sont guère encore morts. A Kinvarra la mémoire des temps de Cromwell est fraîche, et la richesse des détails dans les récits est telle que l'étranger commence toujours par croire qu'il écoute une histoire de la guerre de 1922-23.

Mais le nadir était encore à atteindre. Le retour des Stuarts en Angleterre souleva l'espoir d'un redressement de torts. Cependant les exigences de la politique intérieure anglaise firent que Charles II ne réinstalla même pas ceux qui avaient servi sous ses ordres sur le continent, et les institutions religieuses restèrent aux mains des Anglicans. En 1672 Petty estima que sur 4.850.000 ha de terres dont on pouvait tirer un profit, 1.820.000 ha étaient restés entre les mains de colons de Cromwell, 1.620.000 ha appartenaient aux Protestants de vieille souche, et 1.410.000 ha étaient propriété de Catholiques [55]. Dans la courte guerre qui opposa James II à William III les Irlandais se battirent avec les Jacobites, et subirent avec eux la défaite. Mais les chefs militaires irlandais obtinrent des termes satisfaisants, et en 1691 le Traité de Limerick fut signé par un roi qui cherchait à donner quelque protection à ses sujets catholiques irlandais.

1691 à 1845.

Cependant l'accession au trône de William III changea la nature de la monarchie anglaise : d'absolue elle devint constitutionnelle. Le Parlement anglais pouvait passer par dessus les désirs du roi, et c'est ce qu'il fit en ce qui concerne l'Irlande, interprétant les termes du Traité de Limerick dans un sens aussi étroit que possible, non seulement réduisant le nombre de Catholiques auxquels il était octroyé un pardon pour leur soutien du roi légal, mais confisquant encore quelques 400.000 ha. Puis, entre 1695 et 1727, les deux Parlements, anglais et irlandais, passèrent une série de décrets connus sous le nom de « Lois pénales ». Aux Catholiques il fut expressément défendu de porter des armes, de partir chercher une éducation à l'étranger ou d'établir des écoles en Irlande, d'obtenir des diplômes à l'Université de Dublin. Au début ils pouvaient exercer la loi, voter ou

55. Cité par Curtis, 1943, p. 258.

être élus au Parlement, à condition d'abjurer le dogme romain, mais en 1727 le vote leur fut retiré. Les évêques et le clergé régulier étaient passibles d'une accusation de trahison, mais en 1703 une loi permit aux prêtres de célébrer la Messe à condition simplement de jurer fidélité au roi. Enfin, il fut défendu aux Catholiques d'hériter des Protestants, et la propriété d'un Catholique à sa mort devait être divisée en parts égales entre tous ses enfants. La seule lueur d'espoir était le passage d'un certain nombre de décrets touchant au commerce et aux droits politiques des Irlandais en tant qu'Irlandais, frappant les Protestants autant que les Catholiques. Il ne faudrait naturellement pas sortir ces Lois Pénales de leur contexte historique, pour leur appliquer des jugements de valeur erronés. Aussi dures et oppressives qu'elles fussent, et cette qualification ne peut soulever aucune objection, elles ne singularisent pas la nation anglaise. Les « dragonnades » datent de 1680, l'autorisation de convertir des enfants protestants à la religion catholique à partir de l'âge de sept ans, l'interdiction des fonctions publiques et des professions libérales de 1681, et la révocation totale de l'Édit de Nantes de 1685.

La Guerre d'Indépendance américaine et, treize ans plus tard, la Révolution française ainsi que les Guerres Napoléoniennes, rendirent l'Irlande plus insistante et l'Angleterre plus attentive. De 1778 à 1829 la plus grande partie des Lois pénales fut abrogée, et les Catholiques de l'aristocratie et des classes moyennes pouvaient de nouveau jouir des droits d'un citoyen. Les paysans durent attendre encore une soixantaine d'années avant que des remèdes fussent apportés à leurs problèmes. Mais le siècle d'oppression avait fait son œuvre, non seulement l'Irlandais catholique se sentait détaché de la Couronne, mais aussi il avait acquis une totale méfiance de la loi [56].

Il s'ensuivit une certaine période de prospérité, d'autant plus que la *Corn Law* de 1784 transforma l'agriculture, substituant les cultures à l'élevage, et permettant au pays de s'enrichir pendant la lutte entre l'Angleterre et Napoléon.

Cette prospérité relative n'empêcha pas un mécontentement agraire, car elle était effectivement relative. Young, dans sa tournée en Irlande en 1776, observa de petits exploitants arrivant difficilement à subsister, forcés par un manque de capital de cultiver de l'avoine et du blé uniquement pour vendre en Angleterre et à restreindre la culture alimentaire à la pomme de terre, vivant dans des maisons de torchis dont la seule porte constituait la fenêtre et la cheminée [57].

La fin de la guerre sur le continent vit la montée sur la scène politique de Daniel O'Connell, le « grand libérateur ». Celui-ci galvanisa les masses

56. Curtis, 1943, p. 317.
57. Cité dans Freeman, 1960, p. 100.

irlandaises, mais préconisa l'émancipation et la conquête du pouvoir par des moyens pacifiques. Il serait hors les limites de ce résumé de l'histoire irlandaise de retracer sa carrière ; il suffit de noter ici que largement dû à ses efforts le décret d'émancipation fut voté par le Parlement anglais en 1829. Les Catholiques pouvaient accéder aux postes administratifs et politiques, et un « parti irlandais », sous la conduite d'O'Connell, fit son apparition à la Chambre de Communes. O'Connell ne parvint pas à faire abroger l'*Act of Union*, mais un des aspects de sa politique devait avoir des conséquences lointaines. Il menait toujours sa lutte à l'intérieur des structures existantes et légales, et pour rendre cette lutte plus efficace, prônait l'abandon de la langue gaélique. Une des sources des difficultés actuelles à faire renaître cette langue se situe dans la pensée politique d'O'Connell.

En septembre 1845 la maladie de la pomme de terre s'installa et en 1848, à la fin de la « Grande Famine », le pays avait perdu un million cinq cent mille personnes.

1845 à 1922.

A partir d'ici nous allons passer rapidement en revue les principaux évènements historiques, sans discuter les aspects sociologiques que nous retrouverons dans les chapitres suivants. Il faut simplement établir un cadre chronologique général dans lequel insérer les discussions sur les structures et configurations actuelles qui toutes sont fortement enracinées dans cette période des cent dernières années. Dans ce cadre quatre dates sont de toute première importance : 1845, la Famine, dont le résultat est un chiffre de mortalité d'entre cinq cent mille et un million, et un chiffre d'émigration d'environ un million au bout de cinq ans ; 1869, le désétablissement de l'Église anglicane irlandaise ; 1891, le premier des décrets donnant la possibilité d'achat des terres par les usufruitiers ; et 1921, la division de l'Irlande en deux [58].

La Famine, outre la misère humaine qu'elle provoqua, ruina maints propriétaires, les forçant à vendre leurs propriétés. Une des conséquences en était d'installer une classe de propriétaires n'ayant aucune connaissance de la loi coutumière et souvent absentéistes, donc agissant par le truchement d'agents dont l'intérêt était non point d'améliorer mais de tirer le plus de profit des terres. Dans de multiples cas le propriétaire était une société ayant son siège en Angleterre. Dorénavant, le débat politique tournera autour des questions agraires et de l'Indépendance. L'agitation dans les campagnes aboutit en 1891 au premier des *Land Purchase Acts*,

58. Freeman, 1960, p. 107.

l'acceptation des propriétaires étant assurée, car ils considéraient que l'Angleterre les avait abandonnés.

En ce qui concerne la politique, il faut noter la fondation de l'*Irish Republican Brotherhood* en 1858, l'établissement des *County Councils* en 1898 qui permit aux Catholiques de faire entendre leurs opinions de façon efficace sur des problèmes locaux, et en 1906, après l'arrivée au pouvoir des Libéraux en Angleterre, le vote de l'*Old Age Pensions Act* et d'autres mesures sociales. Vers cette époque l'Irlande cessa de se suffire financièrement à elle-même pour la première fois depuis un siècle. En 1910 l'Angleterre y dépensa plus d'argent qu'elle n'en retira.

En 1875 Charles Stewart Parnell siégea aux Communes pour la première fois et pendant quinze ans il sera l'héritier d'O'Connell et « le roi non-couronné de l'Irlande », malgré son origine de propriétaire et Protestant, et, surtout, malgré ses instincts conservateurs profonds en opposition aux buts révolutionnaires des masses dont il était le chef. « Bien qu'en en étant le chef, il était le frein d'une révolution » [59]. Mais comme il dit lui-même, « nul homme n'a le droit de fixer des limites à la marche en avant d'une nation » [59].

Parnell s'allia avec Gladstone, et, par le prestige de celui-ci, l'obstructionnisme parlementaire et l'agitation locale de celui-là, ils réussirent à rendre constamment actuel le problème de l'indépendance de l'Irlande.

Après des échecs en 1886 et 1892, et malgré la chute de Parnell, en 1913, le *Third Home Rule Bill* passa à la Chambre des Communes, ce qui signifia que la législation devait entrer automatiquement en vigueur en 1914. Mais la guerre intervint et la promulgation de cette législation fut différée pendant sa durée.

Les Irlandais n'étaient pas disposés à attendre. Depuis la disparition de Parnell, la séparation entre extrêmistes et modérés dans le mouvement nationaliste, était devenu de plus en plus profonde. Cette séparation fut creusée davantage par les actions des Unionistes d'Ulster qui, ne voulant pas une Irlande unifiée avec une majorité Catholique, formèrent des milices et proférèrent des menaces de guerre civile. Les réactions des nationalistes ne se firent pas attendre : des milices furent formées et armées. Le lundi de Pâques 1916 ces milices saisirent un certain nombre de bâtiments publics à Dublin et proclamèrent la République d'Irlande. La révolte fut écrasée et les chefs fusillés, mais l'opinion publique fut galvanisée, et l'esprit de *Sinn Fein* (« Nous-mêmes ») devint général.

Dans l'élection générale de 1919, Sinn Fein, devenu entretemps un parti politique, remporta 73 sièges (plus de 70 %), mais refusa de siéger à Westminster. Ceux des députés qui ne furent pas dans les geôles anglaises se rencontrèrent et se constituèrent en *Dail Eireann* et proclamèrent

59. Curtis, 1943, p. 381.

Saorstat Eireann (l'État libre). La même année le *Home Rule Bill* fut promulgué, mais avec un amendement qui en exclut six des comtés d'Ulster. La situation se précipita ; dans l'Irlande du Sud deux administrations politiques et judiciaires fonctionnaient (celle de Sinn Fein et celle du gouvernement anglais), les partisans armés de Sinn Fein résistaient par le feu aux efforts pour les neutraliser, Dublin Castle importa des mercenaires et la guerre s'intensifia. L'Irlande du Nord élit son Parlement et la partition fut achevée. Lloyd George fit venir les chefs de la rébellion à Londres en 1921 pour une conférence, d'où sortit le Traité qui reconnut à l'État libre la qualité de Dominion de l'Empire britannique. Une partie des députés de Dail Eireann, sous la conduite d'Eamon de Valera, firent des objections aux termes du Traité, mais ils furent mis en minorité et se retirèrent.

Avant de terminer la chronique de cette période, il faut ajouter quelques considérations sur l'Irlande du Nord, d'autant plus que nous ne reviendrons plus spécifiquement sur ce problème sousjacent à maints aspects de la vie actuelle. Au XVI^e^ siècle, Ulster fut le cœur de la résistance irlandaise au pouvoir anglais, ce qui lui valut la destitution de ses chefs et la dévastation de ses terres. Au début du XVII^e^ eut lieu la « plantation » d'Écossais presbytériens sous le règne de James I, la seule, d'ailleurs, qui eût un réel succès. Mais la stabilisation du pouvoir après l'avènement au trône de William III mena au renforcement des Tories [60] en Irlande. Les lignes de partage entre les communautés, dont il a déjà été question, passaient certes entre les Catholiques et les Protestants, mais les Tories détestaient toute non-conformité à la religion anglicane, ce qui rejetait en partie les presbytériens dans le camp des Catholiques. En plus, les tenanciers d'Ulster étaient pauvres, bien que jouissant d'un statut de métayage meilleur que ceux d'origine irlandaise. A tel point, d'ailleurs, qu'à partir de 1718 un grand nombre émigrèrent en Amérique. Mais l'industrialisation du Nord, un climat d'opinion plus libéral, et le désétablissement en 1869 les firent changer peu à peu de camp. L'atténuation de l'esprit anti-nonconformiste en Angleterre et la prospérité du Nord ne laissèrent que la division catholique-protestante. En 1914, quand il fallait choisir, le slogan *Home Rule is Rome Rule* était devenu leur cri de bataille. Depuis, le fossé n'a pas été comblé, et, d'ailleurs, dans des conversations privées, les Irlandais catholiques actuels admettent que leurs co-religionnaires d'Ulster, qui jouissent d'avantages économiques certains du fait du régime social anglais, ne cherchent à unifier l'Irlande qu'en paroles. Ce qui ne simplifie

60. Il est curieux de noter que le mot Tory vient de *toraidhe*, un mot gaélique qui signifie bandit, et qui fut appliqué sans distinction aux rebelles catholiques à partir du XVII^e^ siècle. Il fut utilisé pour la première fois en Angleterre comme épithète injurieux par les hommes politiques cherchant à discréditer les conseillers et les hommes de la cour de Charles II.

pas le problème, car tant qu'existe la Partition, la coopération entre l'Angleterre et l'Irlande, qui serait d'un grand avantage aux deux pays, restera particulièrement difficile à réaliser. Et tant qu'existe la Partition, l'Irlande ne retrouvera pas l'équilibre harmonieux entre un Nord industriel et un Sud agricole.

1922 à 1956.

Après la retraite de De Valera et ses partisans, Griffith fut élu Président du Conseil Exécutif, mais avant que le Gouvernement pût fonctionner, il fallait rétablir son pouvoir réel, ce qu'il ne pouvait faire sans mettre à la raison les éléments armés qui soutenaient la position de De Valera. L'Armée Républicaine fut délogée des *Four Courts* — ce qui acheva la destruction des archives anciennes qui avaient échappé à la semaine de Pâques de 1916 — et la guerre civile commença qui dura jusqu'en juillet 1923. *Cumann na nGaedhal* avec Cosgrave à sa tête prit le pouvoir et chercha à réduire le chaos. Ce qui ne fut pas facile, car il fallait non seulement créer toute une nouvelle législation et remettre sur pied une administration sombrée dans l'anarchie, mais en même temps régler le problème des liens indispensables avec l'Angleterre sans offenser l'esprit nationaliste. Pendant ce temps De Valera se sépara peu à peu de ses partisans les plus extrêmistes et fonda le parti de *Fianna Fail.* Ils se présentèrent aux élections de 1927 et entrèrent au Dail, prêtant le serment d'allégeance au roi, un des points du Traité qui justifiait à leur yeux son refus. En 1932 *Fianna Fail* remporta soixante-douze sièges sur cent cinquante trois, ce qui lui donna la majorité absolue au pouvoir, étant donné son alliance avec les huit travaillistes. De Valera accéda au pouvoir, fit voter la supression du serment, et annula les paiements d'annuités foncières à Londres. Le gouvernement anglais rétorqua en imposant des tarifs très élevés sur les produits irlandais, ce qui amena l'imposition de tarifs irlandais sur les produits anglais. Pour contourner les difficultés de cette « Guerre économique », De Valera chercha à rendre le pays économiquement indépendant, en étendant la surface de cultures et en développant les ressources d'énergie. En même temps il frappa ses adversaires à l'intérieur. Il fit voter l'abolition du Sénat, désarma ses anciens camarades de l'I.R.A., et interdit la Garde Nationale, association d'extrêmistes de droite.

De Valera saisit l'occasion de l'abdication d'Edward VIII pour réduire le contrôle anglais des affaires intérieures irlandaises, puis en 1937 fit voter une nouvelle Constitution qui y mit fin. En 1938 De Valera alla à Londres, et un accord fut signé réglant les litiges économiques. L'Irlande versa £ 10.000.000 pour clore le compte des annuités foncières, s'engagea à verser £ 250.000 par an jusqu'en 1978 pour rembourser les dommages aux biens (£ 12.250.000), réduisit les tarifs sur les produits anglais, admit

la libre importation du charbon, et s'engagea à régler ses exportations vers l'Angleterre de façon à ne pas compromettre la stabilité du marché anglais. En retour, les tarifs anglais sur les produits irlandais furent abrogés.

Pendant la guerre 1939-1945 l'Irlande maintint une stricte neutralité officielle, ce qui n'empêcha pas à plus de 150.000 irlandais de combattre dans les rangs britanniques, y compris 4.000 déserteurs de l'Armée régulière irlandaise (10 % des effectifs), et à plus de 170.000 ouvriers de partir travailler dans les usines anglaises.[61]

En 1949 la dernière attache avec l'Angleterre, concernant les relations extérieures de l'Eire, fut rompue et la République proclamée. Cette mesure fut votée par un gouvernement de *Fine Gael*, les héritiers de *Cumann na nGaedhal*, qui avait remplacé *Fianna Fail* après les élections de 1947. Eire ne rentra aux Nations Unies qu'en 1955.

61. L'Irlande, la Documentation Franc., 1949, p. 13.

CHAPITRE 2

LES STRUCTURES GÉNÉRALES

A. — *POLITIQUES*

Il s'agit maintenant de décrire les structures générales de la société globale irlandaise, et pour ce faire nous allons examiner les structures politiques, administratives, religieuses, économiques, et sociales. La raison de la séparation, qui peut paraître arbitraire, entre les structures politiques et administratives est trop profondément liée à l'histoire et à l'état actuel de la philosophie politique européenne pour que nous puissions l'examiner en détail ici ; il suffit de noter que la configuration du pouvoir politique en Irlande, comme ailleurs dans le monde occidental, est pyramidale et hiérarchique, et nous traiterons d'abord des structures « abstractrices » et centralisatrices (e. g. choix et élection des candidats), et ensuite des structures qui permettent aux décisions du pouvoir central de s'infiltrer à travers la pyramide jusqu'à atteindre sa base : la nation.

Le régime irlandais est une république dont la loi fondamentale est la constitution de 1937. Pour définir l'esprit de ce document, il n'y a pas de moyen meilleur que de citer le Préambule.

> « In the Name of the Most Holy Trinity, from Whom is all authority and to whom, as our final end, all actions both of men and States must be referred, we, the people of Eire, humbly acknowledging all our obligations to our Divine Lord, Jesus Christ, Who sustained our fathers through centuries of trial, gratefully remembering their heroic and unremitting struggle to regain the rightful independence of our Nation, and seeking to promote the common good, with due observance of Prudence, Justice and Charity, so that the dignity and freedom of the individual may be assured, true social order attained, the unity of our country restored, and concord established with other nations, do hereby adopt, enact, and give to ourselves this Constitution [1] ».

1. Bunreacht na hEireann, 1951. Texte officiel anglais, l'une des deux langues officielles de la nation.

Ce Préambule rend patentes les sources spirituelles de la nation, résume les derniers huit siècles d'histoire irlandaise, et élabore le programme politique de l'avenir. La Constitution même dérive de la pratique constitutionnelle anglaise et s'inspire du document américain, mais les pouvoirs de l'État sont plus étendus que dans les deux nations anglo-saxonnes, car l'étatisme est une doctrine commune à tous les partis politiques irlandais [2]. Le document débute par plusieurs articles dont la justification se trouve dans la situation particulière de l'Irlande : le droit absolu du pays à choisir la forme du gouvernement qui lui plaît, et la stipulation que le territoire national est entendu comme comprenant toute l'île. Puis la Constitution définit le Parlement national, composé du Président, du *Dáil* et du Sénat. Ensuite elle traite de l'appareil du Gouvernement dont les droits et les devoirs sont spécifiquement indiqués. Suivent des articles sur les relations internationales, le Procureur (*Attorney-General*), le Contrôleur des Comptes (*Comptroller and Auditor General*) et l'appareil judiciaire. Les droits fondamentaux des citoyens sont spécifiés, et la Constitution se termine sur des conseils de politique sociale.

Les droits des citoyens sont ceux des lois fondamentales américaine et anglaise et incluent l'*habeas corpus*, l'égalité devant la loi, inviolabilité des demeures, la prohibition des lois *ex post facto*, les assemblées des citoyens, la liberté de la presse et de religion, avec un alinéa sur la place spéciale qu'occupe le rite Catholique Romain. Le document irlandais considère la famille comme méritant une attention spéciale. Il la déclare l'unité primaire et naturelle de la société, ayant des droits antécédents et supérieurs à toute loi formelle. Pour cette raison non seulement tout divorce est prohibé, mais l'État doit faire tout en son pouvoir pour éviter que les épouses et mères soient forcées de travailler par nécessité économique. Le droit de posséder des biens privés est reconnu comme une loi naturelle. Enfin, les conseils de politique sociale incluent le droit au travail et la prohibition des monopoles.

La Constitution de 1922 contenait deux prévisions pour la consultation directe du peuple : l'initiative et le référendum, mais seul le référendum fut retenu dans la constitution de 1937.

La représentation en Irlande est proportionnelle. Le système électoral est compliqué, et les explications qu'en donnent les votants mêmes sont rarement complètes. Ceux-ci comprennent bien que l'électeur doit remplir son bulletin de vote avec le même nombre de noms qu'il y a de sièges à pourvoir, écrits dans l'ordre de son choix, qu'il y a un quota dans chaque circonscription à atteindre pour être élu, et que les voix en surplus d'un candidat élu sont transférées aux candidats de second choix. En réalité, il faut savoir que le quota est établi d'après le nombre de bulletins valables,

2. Rivoallan, 1950, p. 162.

nombre que l'on divise par le nombre de sièges plus un et auquel on ajoute un. Par exemple, dans une circonscription de trois sièges où deux cents bulletins sont valides, le quota sera cinquante et un, $\frac{200}{3 + 1} + 1 = 51$. Les voix en surplus sont distribuées en prenant tous les bulletins du ou des candidats élus et en les reclassant sous les noms des seconds choix. On crédite alors ces candidats avec la même proportion de voix que le candidat élu avait de surplus. Si, par exemple, le quota est 9.000 voix et que A en reçoit 18.000, ces 18.000 seront classées selon les seconds choix, disons 9.000 à B, 6.000 à C, et 3.000 à D. On prend alors la moitié des bulletins sous chaque nouveau nom car $\frac{9.000}{18.000} = \frac{1}{2}$, et B reçoit 4.500 voix ; C : 3.000 et D : 1.500. Ce processus continue jusqu'à ce que tous les sièges soient pourvus. Si les voix en surplus des candidats élus ne suffisent pas à pourvoir les sièges, on élimine le candidat en bas de la liste et on redistribue ses bulletins [3].

Ce système, à première vue, semblerait mener à la formation de gouvernements instables en favorisant la multiplication de partis, dont aucun n'aurait une nette majorité au Parlement. En fait, la division de l'Irlande en ceux qui étaient contre le Traité et ceux qui étaient pour le Traité favorisa la formation de deux partis, et il est probable que tant que persiste la Partition, cette configuration de la politique restera. Par ailleurs, ce système n'est réellement proportionnel que dans les circonscriptions ayant un grand nombre de sièges. Dans une circonscription n'ayant que trois sièges il suffit qu'un parti remporte 50 % des voix pour obtenir deux des trois sièges [4]. Or, en 1957 il y avait 23 circonscriptions sur 40 avec trois sièges.

Les électeurs sont tous les citoyens, sans distinction de sexe, âgés de plus de vingt et un ans. Le choix des candidats se fait essentiellement de la même façon dans tous les partis ; la description de la procédure de Fianna Fail suffira. D'abord l'exécutif national décide du nombre de candidats à présenter dans chaque circonscription. Si le temps qui reste avant l'élection le permet, chaque branche locale dans une circonscription envoie une liste de noms à l'exécutif national qui a le droit d'ajouter un nom ou des noms si bon lui semble. Une copie de la liste amendée est ensuite renvoyée aux branches locales. Puis une convention est convoquée pour chaque circonscription où l'on vote sur les noms proposés, ou s'il n'a pas été possible de faire faire la navette pour les différentes listes, on choisit tout de suite les candidats. En général, l'exécutif national laisse

3. McCracken, 1958, p. 68, & Election Results..., 1957, p. 57.
4. McCracken, 1958, p. 70.

une assez large initiative aux branches locales qui se cabrent contre une ingérence trop poussée de l'organisation centrale [5].

En 1956 de tous les partis politiques *Fianna Fail* est le plus grand. *Fianna Fail* (« les guerriers du destin ») est sorti de la dernière scission entre les extrêmistes et les modérés dans les partis nationalistes irlandais. Rappelons brièvement son histoire. En 1899 Arthur Griffith fonda le journal *United Irishman* qui chercha à propager l'idée de l'indépendance irlandaise. En 1900 il participa à la fondation d'une société culturelle *Cumann na nGaedhal*, et à la convention annuelle de celle-ci en 1902 il proposa l'adoption de ce qu'il appella la politique « hongroise », c'est-à-dire le refus par les élus irlandais de participer à la politique ou à l'administration anglaise. En 1906 *Sinn Fein* devint le nom du journal, remplaçant *United Irishman*, et le nom, qui signifie « nous-mêmes », devint un programme politique. Griffith et ses partisans proposèrent de créer une structure politique parallèle et d'ignorer les Anglais.

Les Pâques de 1916 et l'état latent d'insurrection qui les suivit forgèrent un parti unique de tous les groupes politiques et toutes les milices armées (à l'exception toutefois du parti parlementaire) sous la bannière de *Sinn Fein*. Plusieurs élections partielles furent contestées avec succès en 1917. A ce moment apparut la nécessité d'adopter un programme politique commun à tous ces groupes, qui n'avaient jusqu'alors pour ciment que la lutte contre l'Angleterre, ce qui se fit à la convention nationale d'octobre 1917. L'indépendance fut déclarée être le but principal du parti, après quoi le peuple d'Irlande choisirait librement sa forme de gouvernement. En fait, on ne résolut que sur le papier les différences profondes entre des tendances politiques allant des socialistes aux conservateurs. De Valera fut choisi comme président du *Sinn Fein* en même temps qu'il fut nommé commandant des milices armées. Le Traité de 1921 scinda *Sinn Fein* en deux, d'un côté les partisans de Griffith et Cosgrave, plutôt conservateurs, mais à coup sûr réalistes, de l'autre côté les partisans de De Valera qui voulaient poursuivre la lutte jusqu'au bout. Cependant, un certain nombre de ceux-ci, y compris leur chef, étaient des hommes politiques suffisamment réalistes pour se rendre compte après leur défaite dans la guerre civile que non seulement ils poursuivaient une action stérile, mais encore qu'ils étaient coupés du pays. En 1926 De Valera fonda *Fianna Fáil* et rentra au Parlement l'année suivante.

Du programme original du parti il ne reste que l'unification de l'Irlande à réaliser, ce qui rapproche les positions de *Fianna Fáil* de celles de l'autre grand parti, *Fine Gael*. *Fianna Fáil* est peut-être moins conservateur, sinon plus autoritaire que *Fine Gael*, cherche plus à se libérer d'une certaine dépendance économique de la Grande-Bretagne. On pourrait sans

5. McCracken, 1958, p. 81.

trop se tromper le comparer à l'aile marchante de l'Église Catholique, plus intolérant à l'opposition mais plus dynamique, plus dictatorial mais peut-être plus pur d'intention. Il favorise en tout cas un contrôle assez direct de l'État sur les affaires de la nation. En fait, pendant très longtemps les programmes électoraux concernaient beaucoup plus le problème des relations avec l'Angleterre que les problèmes locaux, sauf dans des termes vagues. Les élections irlandaises se font beaucoup plus autour de personnalités qu'autour de programmes, tout le monde étant plus ou moins d'accord sur ce qu'il convient de faire pour le pays. Dans toutes les élections *Fianna Fáil* préconise l'extension de la langue irlandaise, le développement des industries locales à l'aide d'une protection douanière, et un meilleur équilibre entre les cultures et l'élevage.

Au moment de la bataille sur la question du Traité, *Fianna Fáil* attira surtout une clientèle de commerçants, de petits fermiers, et une partie des travailleurs et artisans [6]. Quand il adopta des méthodes constitutionnelles il attira le soutien d'un bien plus large secteur de l'éventail social. Si la composition du groupe des 157 députés élus au Dail jusqu'en 1948 reflète la composition de la population qui les élirent, on peut dire que sur cent électeurs *Fianna Fáil*, 27 émanèrent des professions libérales, 22 du commerce et de la finance, 31 étaient agriculteurs, et 11 avaient divers métiers (travailleurs, artisans, services). Sa puissance actuelle a ses sources, tout au moins dans le milieu rural qui est celui de la paroisse, dans son identification avec tout ce qu'il y avait de glorieux et d'héroïque dans la lutte contre les Anglais, dans le souvenir de son intransigeance dans la poursuite des buts pour lesquels la nation fut mobilisée, dans le personnage de De Valera, dans l'aspect unitaire du parti. Enfin, son ambiance autoritaire exerce un certain appel théorique sur ces Irlandais qui n'acceptèrent et n'accepteront jamais quoi que ce soit qui ressemble ou ressemblerait à une dictature.

Aussi autoritaire que soit *Fianna Fáil*, son organisation est assez démocratique. La base de cette organisation est la « branche locale » dont il existe une par paroisse ou par section de vote (ou par quartier dans les villes). Le *cómhairle ceanntair* fonctionne dans chaque circonscription électorale d'un comté, groupant deux membres de chaque branche. Dans chaque région électorale du *Dáil* se trouve un exécutif de circonscription formé de trois délégués de chaque *cómhairle ceanntair*, des députés du *Dáil* de la circonscription, du délégué de l'exécutif à l'exécutif national, et parfois de trois délégués nommés. L'organisme souverain du parti est l'*árd fheis* annuel constitué de l'exécutif national, de tous les députés du parti au Dail, et des représentants des organisations locales. Les affaires courantes sont expédiées par l'exécutif national, formé de tous les députés,

6. McCracken, 1958, p. 114.

de quinze membres nommés par l'*árd fheis*, d'un délégué de chaque circonscription électorale du *Dáil*, et de cinq membres nommés. Les fonds du parti sont tirés de contributions versées par les députés et par les membres des branches locales ; de souscriptions ; et, principalement, d'une collecte faite annuellement après la messe de dimanche aux portes des églises. En 1949 *Fianna Fáil* obtint de cette manière £ 11,951 (187.500 Fr.) [7].

Fine Gael, le deuxième parti irlandais, est l'héritier de l'ancien *Cumann na nGaedhal*, ou, plus exactement ce qui est resté de *Sinn Fein* après que les éléments les plus révolutionnaires en soient partis. Ses programmes électoraux jusqu'en 1932, où il fut évincé du pouvoir, prônaient toujours la stabilité que ses membres apportaient au pays, sans traiter des grands problèmes ; sauf, bien entendu, la promesse d'œuvrer pour l'indépendance et l'unification de l'Irlande. La meilleure preuve de ressemblance de son programme avec celui de *Fianna Fáil* est le fait qu'en 1949, après avoir remplacé celui-ci au pouvoir, le gouvernement de Coalition dont *Fine Gael* est le principal élément rompit le dernier lien politique avec l'Angleterre. Ceci dit, *Fine Gael* cherche moins à rendre l'Irlande économiquement indépendante, reconnaissant implicitement que sans le marché britannique l'économie irlandaise péricliterait. Sa clientèle dans les campagnes se recrute parmi les éléments plus aisés ou conservateurs. L'organisation du parti sur le plan national ressemble suffisamment à celle de *Fianna Fáil* pour qu'il ne soit pas nécessaire d'en donner les détails ici ; nous y reviendrons quand il en sera question au niveau de la paroisse.

Un seul des autres partis est organisé à l'échelle nationale, bien que ne présentant pas de candidats dans chaque circonscription électorale dans les élections pour le *Dáil* : le *Labour*. Ce parti a une longue histoire de participation dans la lutte pour l'indépendance, mais les théories socialistes auxquelles adhéraient ses fondateurs furent progressivement abandonnées jusqu'à ce que son programme ressemblât à ceux des autres partis. L'analyse de ceux qui votent pour les travaillistes révèle qu'ils ont peu de partisans parmi les travailleurs dans les villes, n'ont pas de soutien dans les classes moyennes comme les travaillistes anglais, qu'ils attirent les votes surtout des petits fermiers et des ouvriers agricoles, et ceux principalement dans le Sud [8].

Clann na Poblachta est le dernier né des partis politiques irlandais. En 1946 un groupe de ceux qui avaient refusé de suivre De Valera décida que le temps était venu de rentrer dans la légalité. Les buts de ce parti sont : la réunification de l'Irlande, l'établissement d'une justice sociale fondée sur des principes chrétiens, et la restauration du gaélique comme langue parlée. Sa clientèle se recrute parmi les anciens membres de l'I.R.A.

7. McCracken, 1958, p. 113.
8. McCracken, 1958, p. 118.

et des partisans désabusés de *Fianna Fáil*. Sa puissance vient en partie du nom prestigieux de son chef, Sean MacBride, personnalité marquante, mais en partie aussi de la justesse de ses critiques : à savoir « les autres partis, corrompus par l'exercice du pouvoir comme le veut l'épigramme de Lord Acton, ont laissé dégénérer leur action dans un stérile jeu politique quotidien ». L'analyse montrerait peut-être que ce parti cherche à éluder les deux exigences par lesquelles les deux grands partis sont enserrés : le nationalisme religieux et la réalité économique.

L'actuel *Sinn Fein* est la dernière retraite des intransigeants. Son programme se dit révolutionnaire, mais ne comporte pas de clauses que l'on ne trouve dans ceux des autres partis. Ce qui le différencie est de faire sincèrement appel à l'esprit pur et glorieux d'autrefois, et de préconiser la force comme seul moyen de faire lâcher l'Irlande du Nord par l'Angleterre. Ses tactiques — lancements de bombes, incendies de guérites, font paraître son nom de temps en temps à la première page des journaux. Il reste une aura de mystère autour de ce parti, car il garde des attaches avec la nouvelle I.R.A. qui est officiellement, entièrement clandestine. Dans les campagnes ses orateurs trouvent assez souvent un public enthousiaste, prêt à les écouter toute la nuit ; et à ne les suivre nulle part.

Il reste plusieurs petits partis qui ne jouent pas un grand rôle, mais qu'il faut mentionner afin de compléter ce tableau. Il y a tout d'abord le *Clann na Talmhan*, qui fut fondé en 1938 par des délégués principalement des régions occidentales. Son programme est l'aménagement culturel des campagnes, la réclamation des mauvaises terres, et le soulagement de l'imposition pour les agriculteurs. Il y a ensuite les Indépendants, qui représentent des intérêts spéciaux, et qui ont neuf députés dans le *Dáil* issu des élections de 1947. Il faut citer enfin un mouvement extrêmiste de droite, qui n'eut jamais de représentants au Parlement, mais qui joua un certain rôle politique. Ce sont les Chemises Bleues du Général O'Duffy qui se constituèrent en mouvement organisé pour contrebalancer, disaient-ils, les tendances révolutionnaires de l'I.R.A.

Pour terminer cette description des partis politiques, il convient de signaler un groupement qui n'est pas un parti : la Coalition. Dans les élections précédant celles de 1957, *Fianna Fáil* n'eut pas la majorité absolue et, suivant ses principes tactiques, refusa de former un gouvernement. Tous les autres partis s'allièrent pour le constituer ; les postes les plus importants allant à *Fine Gael*, à l'exception du Ministère des Affaires Étrangères, donné à MacBride, le chef de *Clann na Poblachta*. Ce gouvernement souffrit de la faiblesse inhérente à toute coalition : la nécessité de fondre en une seule des politiques profondément différentes et parfois contradictoires. Le conservatisme et le « laisser-faire » de *Fine Gael*, la politique d'aide et de subventions des autres partis, l'intensification de l'industrialisation demandée par les travaillistes, sont des pointsde vue suffi-

samment éloignés les uns des autres pour qu'une politique commune ne puisse guère se départir de l'immobilisme.

Nous avons examiné le régime politique et les partis, qui sont l'expression concrète des forces en équilibre à l'intérieur du régime ; nous allons maintenant passer à la description des structures. Le point de départ, suivant la méthodologie présentée dans l'introduction, sera la région où se situe Kinvarra. Or, la première unité que nous pouvons qualifier de politique est le comté. Ce fait mérite une courte discussion.

L'Irlande ne comporte pas au niveau de la commune française, tant du point de vue de la surface que de la population, d'organisme politique ou administratif. Il est évidemment sans grande signification de comparer des unités venant de contextes culturels, géographiques, et historiques différents, mais il peut être utile d'établir des ordres de grandeur. Si nous prenons cinq départements français (Aisne, Aveyron, Eure et Loire, Mayenne et Finistère) nous trouvons que les surfaces des communes varient entre 9 km² et 28 km², ce qui correspond plus ou moins aux surfaces des *District Electoral Divisions* dans les régions qui nous intéressent, divisions qui ne jouent aucun rôle politique ou administratif. La paroisse de Kinvarra a environ 65 km², et il n'existe toujours pas d'organisme de gouvernement local. Ensuite viennent les cantons français, entre 160 km² et 200 km². Les arrondissements français varient entre 1.500 et 3.000 km², ce qui correspond à peu près aux circonscriptions électorales qui envoient des députés au *Dáil* et des conseillers au Conseil de comté. Par contre, les comtés irlandais sont plus petits que les départements français. Pour donner un ordre de grandeur, un comté moyen a environ la même surface que le département du Rhône. Du point de vue de la population, les conseils de comté ont à gérer les affaires de beaucoup moins d'habitants, la densité de la population totale étant du même ordre de grandeur que celle de la Corrèze. Ce qui est beaucoup plus important, c'est de constater que si le pouvoir central a une base électorale directe, par contre la gestion des affaires paroissiales ne l'a pas. Au niveau de l'unité de base sociologique il n'existe ni organisme politique ni organisme administratif.

Au niveau du comté, donc, nous trouvons la première organisation élue : le *County Council*, le Conseil de comté. Celui qui nous intéresse ici, le *Galway County Council*, est composé de 31 membres, dont six élus depuis le *County Electoral Area* de Loughrea qui contient la paroisse de Kinvarra. D'après le recensement de 1951, chaque membre représente 5.127 personnes. Un des membres est également un des neuf députés du comté de Galway au *Dáil*, dont trois, siègent au *County Council*. Cet organisme, comme tous les conseils de comtés, a une multiplicité de pouvoirs et attributions qui excluent une description complète, mais étant donné que c'est le premier organisme politique et administratif dans lequel la paroisse s'insère directement, il faut en donner quelques détails.

La configuration actuelle du gouvernement local est l'aboutissement d'une série de lois et de décrets qui débute en 1838 avec le *Poor Relief (Ireland) Act* et se termine avec le *County Management Act de 1940* [9]. En 1838 l'Irlande fut divisée en *Poor Law Unions* dont la grandeur fut calculée de façon à permettre aux administrateurs, élus par les contribuables, d'assister aux réunions hebdomadaires et de rentrer chez eux dans la journée [10]. En 1898 ces *Unions*, divisées entre-temps en *Dispensary Districts*, se transformèrent en *Rural Districts*, avec un conseil élu. Ces conseils se chargeaient dorénavant des travaux des anciens *Grand Juries*, *Poor Law Boards*, et *Boards of Works* ; et de ceux des magistrats locaux, y compris le *Lord Lieutenant* et le *sheriff*. Le conseil était présidé par un juge de paix et était composé de deux conseillers de chaque *District Electoral Division*. Il s'occupait des routes et des ponts, des affaires de pêche, de la santé de la population, mais ne levait aucun impôt [11]. En 1925 les *Rural Districts* furent dissous en tant qu'unités administratives.

Les Conseils de Comté datent aussi de 1898. Théoriquement le Conseil dispose d'un pouvoir assez étendu, étant donné qu'il vote le taux d'impôt foncier afin de procurer l'argent du budget local. En réalité ce pouvoir est limité par plusieurs conditions. Premièrement, le gouvernement central alloue des fonds aux communautés pour permettre la réalisation des programmes. En 1952, par exemple, les autorités locales eurent des recettes d'environ £ 11.000.000 venant de l'impôt foncier, £ 4.000.000 venant de sources variées, et £ 11.000.000 du pouvoir central [12]. Dans ces conditions il est facile de voir le levier dont dispose le gouvernement pour imposer sa volonté. Par ailleurs, le Ministre du Gouvernement local a le droit de déposer un conseiller, voire tous les conseillers, sans en publier les raisons. C'est un cas qui se produit rarement, car il est de l'intérêt de tout le monde d'éviter une situation dont la solution n'a d'autre issue que l'utilisation de ce pouvoir.

Nous pouvons noter ici, pour pouvoir en reprendre la discussion dans un travail théorique ultérieur, le danger qui consisterait à ignorer les valeurs et les comportements humains dans une analyse structurale. Les lois permettraient l'imposition, sans recours, des volontés du pouvoir central. Les intérêts des deux partis en présence, qui ne peuvent apparaître dans une analyse structurale car ils sont en général réfractaires à la structuration, empêchent cette situation de se produire. L'intérêt du Conseil en tant qu'unité, sans parler des intérêts individuels de ses membres, est d'obtenir de l'argent pour accomplir des projets satisfaisant la popu-

9. Dooge, dans King, 1954, p. 218.
10. Collins, 1963, *passim*.
11. Muldoon & M'Sweeney, 1899, pp. 69 et seq.
12. Dooge, dans King, 1954, p. 219.

lation qui l'a élu ; l'intérêt du Ministre est de ne pas offenser cette même population qui élit la majorité au *Dáil* dont dépend le gouvernement. L'analyse de cette structure montrerait probablement que là où la culture française demande des lois spécifiques définissant des cadres rigides d'action afin de prévenir d'éventuels abus de pouvoir, la culture irlandaise préfère donner des armes puissantes aux deux partis en présence, estimant que les armes, de ce fait, ne seront pas utilisées.

Certaines fonctions sont explicitement réservées au Conseil. Il détermine le taux de l'impôt foncier, emprunte de l'argent, discute de la pertinence pour le comté de certaine législation adoptée par le *Dáil* et, dans certaines conditions, il a le droit de suspendre de ses fonctions le *Manager* qui est le chef administratif du comté, nommé par le pouvoir central. Le Conseil peut ordonner au *Manager* d'accomplir un acte spécifique, mais n'a pas le droit de lui imposer une ligne de conduite dans l'exercice de ses fonctions. En général, de l'avis d'un personnage non-politique qui est membre du *Dublin County Council*, bien que ses pouvoirs soient très limités, un conseil exerce une influence considérable sur le fonctionnement du gouvernement local. D'après son expérience les Conseils se trouvent bien plus frustrés dans leurs efforts par les différents départements du gouvernement central que par le fonctionnement du système des *Managers* [13].

Il faudrait, peut-être, qualifier cette opinion en faisant remarquer que le *Manager* fait partie aussi de l'Administration et probablement n'éprouve pas de grandes difficultés à suggérer une ligne d'action, dont il ne veut pas être ouvertement responsable, à un collègue d'un autre département. Cette opinion est certainement davantage fondée au moment d'un gouvernement de coalition où les Ministères sont tenus par des hommes d'obédiences politiques différentes.

L'échelon supérieur aux comtés est le gouvernement central, dont la partie proprement politique est l'*Oireachtas*, c'est-à-dire le *Dáil*, le *Seanad* et le Président. Le Gouvernement n'est pas choisi par le *Dáil*, mais le Président doit proposer le poste de *Taoiseach* (Premier Ministre) au chef du parti qui détient la majorité dans le *Dáil*. Le *Taoiseach* choisit son *Tánaiste* (Vice Premier Ministre) et nomme entre sept et quinze membres du Gouvernement [14]. Le *Taoiseach*, le *Tánaiste*, et le Ministre des Finances doivent obligatoirement être des députés au *Dáil*, les autres ministres peuvent être soit députés, soit sénateurs, à condition que pas plus de deux ne soient sénateurs [15]. Le *Dáil* propose des projets de lois et il est seul habilité à traiter des finances. Il n'est pas nécessaire de rentrer dans le

13. Dooge, dans King, 1954, p. 224.
14. Bunreacht na hEireann, 1951, p. 86, Art. 28. 1.
15. Bunreacht na hEireann, 1951, p. 92, Art. 28. 7. 1. & 2.

détail de la procédure parlementaire irlandaise, mais il est intéressant de noter les catégories dans lesquelles sont classées les affaires du *Dáil* : questions aux ministres, affaires privées (projets soutenus par des agents extérieurs au bénéfice d'un seul individu ou une seule communauté — ces projets doivent obligatoirement être déposés au *Seanad*), projets privés des membres (projets concernant des affaires publiques introduits par des députés), et affaires publiques (projets introduits par le gouvernement).

Dans l'esprit des auteurs de la Constitution le *Dáil* était censé être la source de tout pouvoir politique dans la nation. En fait, étant donné que le pouvoir exécutif est recruté parmi les membres de la majorité au *Dáil*, et que la discipline de parti est imposée d'une façon très stricte dans les partis politiques irlandais [16], le *Dáil* est devenu ce que le député Thrift appela « *the instrument for registering and recording the decision of the executive council* » [17].

Afin de comprendre la nature de la structure politique irlandaise, il est nécessaire de connaître la représentativité du Parlement. En 1922 30 % des députés venaient des professions libérales (avocats, enseignants, journalistes, etc.) mais ces professions ne représentaient que 3 % de la population active de plus de quatorze ans. En 1948 leur pourcentage au *Dáil* tombe à 21 % et leur pourcentage dans le pays, en général, monte à 5 %. Les députés actifs dans le commerce et la finance sont 15 % du total en 1922 et 20 % en 1948. (Les pourcentages dans toute la population active sont 9 % et 12 %). En 1922, 11 % des députés sont agriculteurs pour un pays où 53 % de la population active est agricole. En 1948, les pourcentages se rapprochent, 25 % pour les députés et 40 % pour la population active [18]. Il pourrait sembler donc que la ville soit davantage représentée au Parlement que la campagne de l'est. Ceci n'est pas tout à fait vrai, car, d'une manière générale, depuis le premier *Dáil* 60 % des députés sont nés dans les circonscriptions électorales qu'ils représentent, et 80 % à 85 % y résident au moment de leur élection. Étant donné la place qu'eut l'agriculture et la campagne dans la vie irlandaise, il est tout

16. McCracken, 1958, p. 113.

17. In Dail Debates li 2011, cité par McCracken, 1958, p. 167.

18. McCracken, 1958, p. 100, cite des chiffres dont on ne comprend pas l'origine. Il donne 31 % et 29 % pour le pourcentage de la population active engagée dans l'agriculture en 1926 et 1936 là où le Recensement officiel donne 53 % et 49 %. Étant donné que le recensement exclut déjà les femmes agriculteurs qui se déclarent comme ménagères, on voit mal la valeur des chiffres obtenus en excluant encore d'autres catégories d'agriculteurs. Si l'on ne prend que les chefs d'exploitation et les ouvriers salariés, on obtient les chiffres de McCracken. Mais les parents travaillant sur les exploitations ont également droit à la représentation au Parlement.

a fait juste de dire, comme McCracken, que le *Dáil* a une représentativité satisfaisante [19].

Enfin, bien que la Constitution spécifie qu'il doit y avoir au moins un député pour 30.000 personnes, mais pas plus d'un pour 20.000 [20], la première répartition de sièges attribua 21 députés sur 40 à moins de 20.000 électeurs. Le mouvement de la population et l'évolution démographique naturelle ont fait qu'en 1956, 32 des 40 circonscriptions ont moins de 20.000 personnes par député, et deux seulement en ont plus de 30.000 : Dublin et Dun Laoghaire. South Galway a 16.575 personnes par député ; seuls Cavan et North Mayo ont moins.

L'historien des évènements politiques, ou l'étudiant en économie politique, trouvera donc que malgré une certaine prépondérance de non-agriculteurs, le pays est bien représenté dans le *Dáil*. L'ethnologue va deviner une certaine réticence vis-à-vis du *Dáil* parmi les notables des petits bourgs de province et apercevoir un réel fossé entre les députés et les paysans. En même temps il va découvrir des réseaux de relations directes entre la campagne et le Parlement que l'historien ignore. D'où vient cette différence ?

L'historien étudie les textes et les résultats. La Constitution, les débats du *Dáil*, la législation adoptée, les interactions des députés avec les partis politiques, avec le Gouvernement, la composition humaine du *Dáil*, la situation économique du pays lui suffisent pour se faire une image assez précise d'un état de départ et d'un aboutissement : voici les données, en voici les résultats. L'ethnologue a une vue à la fois plus synthétique et plus détaillée des choses. En plus du *pourquoi* il veut savoir le *comment*. Il n'est évidemment pas question de pratiquer un « impérialisme ethnologique » quelconque ; l'historien utilise des outils et des méthodes qui sont en dehors des compétences de l'ethnologue pour aboutir à des conclusions dont l'ethnologue ne peut se passer, mais ce cas précis illustre un danger de l'approche unidisciplinaire de la réalité sociale. La conclusion de l'historien, dans l'ensemble, n'est pas fausse : le *Dáil* est représentatif de la nation irlandaise, si l'on fait abstraction de certaines valeurs et concepts du milieu paysan sur lesquels nous reviendrons ; mais ses raisons pour atteindre cette conclusion sont, en quelque sorte, fausses. C'est un raisonnement de ce qui *devrait* être, étant donné les conditions, et non pas de ce qui *est*, quelles que soient les conditions, raisonnement typiquement a-scientifique. Le *Dáil* est représentatif, d'après l'analyse des matériaux ramassés pour ce travail, parce que les électeurs communiquent directement avec les députés. Donc, quelles que soient l'origine natale, l'appartenance politique ou la profession du député, il est amené à connaître les

19. McCracken, 1958, p. 101.
20. Bunreacht na hEireann, 1951, p. 44, Art. 16. 2. 2.

personnes et savoir les désirs d'un certain nombre de ses électeurs. Par ailleurs, la nature des affaires qu'il traite directement ainsi est en général personnelle et très spécifique, lui laissant les mains plus libres pour les questions de politique nationale, voire régionale. Par exemple, dans la session du *Dáil* de 1923-24 Tomas O'Conaill demande si le Ministère des Finance a remboursé à Pat Hynes de Kinvarra les £ 50 de dommages que lui ont infligé les forces britanniques [21]. Et en 1926 le même député de Galway, Tomas O'Conaill, demande au Ministère des Terres s'il sait qu'il doit à M. Kilkelly £ 250, dédommagement d'une maison brûlée par les Anglais [22].

Par contre, le *Seanad* n'a que peu de relations officielles avec la grande masse de la population. Cette assemblée a une histoire difficile. A ses débuts elle devait être un corps délibératif, refrénant les tendances révolutionnaires du *Dáil*. Mais la composition du *Seanad* de Saorstat Eireann, la plupart de ses membres étant nommés et non pas élus, le rendit suspect aux yeux des nationalistes. Après l'avènement au pouvoir de *Fianna Fáil* en 1932, le gouvernement et le *Dáil* ignorèrent le *Seanad*, et en 1936 l'abolirent. Néanmoins le sentiment général était en faveur d'un Sénat et une seconde chambre fut prévue dans la Constitution de 1937. Le *Seanad* actuel a soixante membres, dont onze sont nommés par le *Taoiseach*. Les autres sont élus par les deux Universités (6), et par un corps électoral de notables choisissant 43 sénateurs nommés par cinq groupes professionnels : éducation et culture, agriculture, industrie et commerce, travail et administration. Le système très compliqué d'élection fait qu'en réalité ces groupes sont peu représentés, la plupart des sénateurs sont d'anciens députés ou des candidats battus dans les élections au *Dáil*. Le *Seanad* a peu de pouvoir et peu de relations directes avec le pays, mais on pourrait dire qu'il sert de plateforme aux intérêt spéciaux de la nation.

Le Président est le troisième élément du gouvernement central. Il est élu directement, mais il joue en fait le rôle d'arbitre entre les différentes parties du gouvernement, et entre celles-ci et la nation. Il est partie constituante du Parlement national [23], la seule qui soit en fonction pour une période fixe de sept ans, quel que soit le sort de la majorité gouvernementale. Il représente donc l'élément stable de la fonction législative. Néanmoins, le Président n'appartient pas à la branche exécutive et ne possède pas de pouvoirs exécutifs réels indépendants du Gouvernement [24].

21. Dail Eireann, Diosboireachtai..., vol. VII, Col. 2849.
22. Dail Eireann, Diosboireachtai..., vol. XIV, Col. 878.
23. Bunreacht na hEireann, 1951, p. 32, Art. 15. 1.
24. McDunphy, 1945, p. 43.

B. — *ADMINISTRATIVES*

L'organe central de ce qui est, au sens propre, la structure administrative est le Conseil des ministres, sous la présidence du *Taoiseach*. Les ministres sont obligatoirement des députés ou des sénateurs. Dans l'esprit des auteurs de la Constitution le *Dáil* était ainsi en mesure d'imposer ses décisions et pouvait détenir réellement le pouvoir. Pour diverses raisons c'est exactement le contraire qui se produisit, bien que ni le *Taoiseach* ni le Président de la République n'aient la possibilité d'imposer un veto. Par contre les ministres ont le droit de statuer sur certains sujets sans en référer au Parlement et même, dans certains cas, d'amender ou de suspendre certaines provisions d'un acte de législation voté par le *Dáil* [25]. On donne parfois comme raison de ce retournement des intentions le fait indubitable que les Irlandais sont séduits par une personnalité forte, et c'est à qui ressortira les maints exemples de leur passé [26]. L'histoire récente mondiale est là pour nous faire réserver l'opinion que les Irlandais sont particuliers à cet égard.

Chaque ministre a directement sous ses ordres un département administratif, et un certain nombre d'organisations plus ou moins autonomes. Par exemple, la Land Commission, organisme chargé des problèmes du régime de propriété et de la redistribution des terres, est nominalement rattachée au Ministère des Terres, mais jouit en fait d'une autonomie assez large.

Il serait trop fastidieux d'énumérer toutes les organisations administratives, et de toute façon peu intéressant, car la plupart ne jouent qu'un rôle mineur à l'échelon de la paroisse. Nous nous bornerons à énumérer les ministères et les organisations les plus importantes. Entre sept et quinze Ministres siègent au Conseil : Finances, Agriculture, Défense, Éducation, Affaires Sociales, Gouvernement local, Affaires Étrangères, Terres, Justice, *Gaeltacht* (les régions où le gaélique est la langue parlée), Industrie et Commerce, Santé et Postes et Télégraphes. Parmi les organisations plus ou moins autonomes, il faut citer : l'*Electricity Supply Board* qui est rattaché au Ministère de l'Industrie et Commerce administrativement, mais qui jouit d'une autonomie presque totale vis-à-vis du gouvernement ; la *Land Commission*, qui a la même autonomie vis-à-vis du Ministère des Terres ; la Commission des Travaux Publics ; *Bord na Mona*, qui exploite les ressources tourbières du pays ; *Comhlucht Siuicre Eireann*, qui fabrique du sucre de betterave ; et la Banque Centrale. Il faut ajouter

25. McCracken, 1958, p. 167.
26. Par exemple, McCracken, 1958, p. 166.

que la plupart de ces organismes, y compris d'ailleurs les Conseils de comté, sont des « corporations », au sens où l'entend le droit administratif anglais. Il ne s'agit pas ici d'entamer une discussion sur la nature de ces organismes dont l'origine remonte à la charte royale créant la Compagnie des Indes Orientales, et qui sont, de par leur existence, en dehors des personnes humaines qui les constituent, assimilés aux sociétés anonymes, mais il faut en noter certains traits afin de mieux comprendre le fonctionnement des structures politiques et administratives, même à l'échelon de la paroisse. Les officiers de ces corporations sont nommés par le gouvernement et leur financement assuré par le Parlement, mais leur fonctionnement n'est pas soumis au contrôle de l'autorité politique centrale. En agissant de la sorte on veut éviter l'inefficacité et les lenteurs bureaucratiques de l'Administration civile, échapper à un contrôle multicéphale, et en même temps intervenir dans un domaine où l'intérêt public est fortement engagé. Le danger est que certains de ces organismes, qui sont en réalité des industries nationalisées, ne deviennent des récompenses politiques à distribuer par les partis vainqueurs, ce qui revient à détourner les fonds publics au profit des individus [27].

Nous allons revenir sur les activités d'un certain nombre de ces organismes, mais au moment où ils seront le plus directement liés à la discussion. L'*Electricity Supply Board* nous servira d'exemple ici, car, bien qu'elle ait une influence sur la vie de la paroisse, l'organisation en est tout à fait extérieur et n'y intervient qu'une seule fois.

Quand l'Irlande attint à l'indépendance, elle occupait une position inférieure dans l'échelle des pays européens quant à la production et la consommation de la force électrique. En 1927, quand les installations à Ardnacrusha sur le Shannon approchaient de leur finition, l'Oireachtas passa un acte créant l'*Electricity Supply Board*. Le Board est financé par le *Central Fund*, qui est la dette publique irlandaise. Le Ministre de l'Industrie et du Commerce en est responsable, mais le Board est en fait entièrement libre d'agir à sa guise en ce qui concerne l'avancement de ses travaux et le prix auquel il vend de l'électricité.

Pour les besoins de l'électrification rurale, le pays est divisé en huit districts ruraux, lesquels sont divisés en sous-districts qui correspondent autant que possible aux paroisses. Quand l'ingénieur en chef décide qu'il est possible de procéder à l'électrification, les surfaces de toutes les maisons du district sont mesurées et l'on recense les habitants qui veulent l'électricité. On constitue alors des groupes de maisons dans la paroisse, groupes qui sont faits d'après des critères techniques mais qui correspondent aux hameaux. On élimine les groupes que l'on ne pourrait électrifier qu'à perte, et il faut que dans le sous-district 96 % des gens veuillent l'électri-

27. King dans King, 1949, p. 7.

cité. Il arrive souvent qu'un curé demande un nouveau recensement si le pourcentage est trop bas. De toute façon un nouveau recensement est fait et à ce moment là on permet aux groupes qui ont moins de 96 % d'acceptations d'obtenir le courant, si toutefois 75 % en veulent et s'ils acceptent de payer un forfait supplémentaire. De l'avis de l'ingénieur qui s'est occupé de la paroisse de Kinvarra, les femmes veulent en général l'électricité et souvent jouent un rôle prépondérant dans la décision du fermier. On procède à l'installation électrique dans les maisons pour éviter des refus de dernière minute, car le contrat entre en vigueur après la pose du compteur. Le courant (220 volts, 50 cycles) est vendu par tranches de neuf semaines à 2,5 *pennies* le kilowatt-heure pour les premiers quatre-vingts kilowatts-heures, 1 *penny* pour les 280 kWh suivants, et 0,75 penny pour l'excédent, en dehors d'une somme fixe annuelle qui est généralement inférieure à 6 livres [28]. Il faut noter enfin que la campagne d'électrification de 1955 concernait la partie orientale de la paroisse de Kinvarra, la partie occidentale d'Ardrahan, et la partie méridionale de Kilcolgan, le bourg de Kinvarra étant déjà électrifié.

Il faut anticiper quelque peu sur les conclusions de cette étude pour faire ressortir l'intérêt sociologique de l'électrification rurale. Sans chercher à justifier ici l'interprétation des faits qui mène à cette conclusion, notons simplement que cette région de l'Irlande se trouve dans un état qui touche à l'anomie, en tous cas en période de restructuration. Là où presque tout pousse à la rupture des contacts sociaux à l'échelon des hameaux disséminés dans la paroisse, l'électrification rurale se fait remarquer par la nécessité où elle met les habitants d'agir en commun. Il faut ajouter que la pression qu'exerce l'*Electricity Supply Board* sur les paysans est loin d'être négligeable, car le climat d'opinion est fortement en faveur de l'électrification rurale et l'aversion traditionnelle du paysan irlandais à attirer l'attention sur lui fait que seules les personnalités les plus fortes oseront tenir tête à un désir aussi généralisé. Il ne faut naturellement pas exagérer l'importance de ce processus, car la plupart des habitants désirent réellement l'électricité et, comme le montre le tableau ci-après, seulement 7 % des familles l'ayant demandée changèrent d'avis après le premier recensement. On doit se garder par ailleurs de comparer cette opération à celle du remembrement, malgré une certaine similitude formelle, en ce sens que dans les deux cas il s'agit d'introduire un changement qui améliore la vie et d'obtenir un accord entre les personnes concernées pour ce faire. Le remembrement, par opposition à l'électrification, n'ajoute rien, en effet, car les terres sont les même avant et après, et l'amélioration reste impalpable au moment des tractations, les gains de temps et de rendement n'intervenant que par la suite. Par ailleurs, les objets utilisés comme

28. V. appendice pour table de conversion.

moyen d'échange ont des valeurs qui ne sont pas comparables, dans l'un des cas il s'agit de l'argent, qui n'a au plus qu'une valeur économique, dans l'autre cas il s'agit de la terre, qui possède, en plus de sa valeur économique, une valeur traditionnelle ou sentimentale.

Pour les besoins de l'électrification, la région fut divisée en 41 groupes, dont 18 dans la paroisse de Kinvarra. Trois groupes furent tout de suite éliminés à cause du haut pourcentage de refus, tous à l'ouest de la route nord-sud qui scinde la paroisse en deux. Un autre groupe fut éliminé à cause des difficultés techniques qui auraient rendu son électrification non-rentable.

Tableau 1. — ÉLECTRIFICATION RURALE

	Total		Kinvarra		Hors Kinvarra	Éliminé
	N	%	N	%	%	%
Acceptent la première fois.	136	81,5	73	86	82,5	59
Ne savent pas, puis acceptent	5	3	2	2,5	4,5	
Refusent puis acceptent	4	2,5	3	3,5	1,5	
Acceptent, puis ne savent pas, puis acceptent.	1	0,5	1	1		
Ne savent pas, puis refusent, puis acceptent	2	1			3	
Refusent, puis ne savent pas, puis acceptent.	1	0,5			1,5	
Refusent permission de mesurer la maison, puis acceptent.	2	1			3	
		90		93	96	59
Ne savent pas	3	2	2	2,5		6
Refusent	11	7	4	4,5	1,5	35
Refusent permission de mesurer la maison	2	1			3	
Totaux	167	100	85	100	100	100

Passons à l'examen de l'appareil judiciaire. Le droit sur lequel s'appuie l'appareil de justice irlandais dérive de plusieurs sources : le droit commun anglais, le droit canonique romain, et puis ce que l'on appelle *Statute Law* et *Case Law*. Celui-là consiste en des actes passés par l'ancien Parlement irlandais et par le Parlement Impérial, et celui-ci en des décisions des tribunaux.

Il n'existe pas dans le système juridique anglais de droit administratif, et l'Irlande tient une position à mi-chemin entre le droit anglais et les droits continentaux à cet égard. Le droit irlandais permet donc à certains agents de l'exécutif des fonctions judiciaires [29], utilisées pour trancher quantité de questions, notamment dans le domaine de la législation sociale. Pour pallier l'injustice d'une situation où l'exécutif est à la fois juge et parti, la Constitution contient une clause aux termes de laquelle la Haute Cour a le droit de passer en revue toute décision d'un tribunal inférieur [30], mais le Ministre a toujours tout loisir de faire passer des lois par le *Dáil*, même rétroactives, justifiant les actions de ses subordonnés [31].

Le tribunal qui coiffe la structure juridique de l'Irlande est la Cour Suprême (*Supreme Court*) dont les décisions sont sans appel, et qui est seule habilitée à prononcer sur la constitutionalité des lois et des actes de l'*Oireachtas* [32].

La Haute Cour (*High Court*) a juridiction dans tous les procès sauf dans les procès criminels. Elle entend directement les procès importants et les procès civils des *Circuit Courts* qui font appel. Ceux-ci (il y a dix juges de *Circuit Courts* [33]) correspondent au criminel aux Cours d'Assises françaises et leurs décisions sur les faits sont sans appel. Après les *Circuit Courts* viennent les trente *District Courts* qui jugent les délits mineurs. Il y a un *Central Criminal Court* où sont entendus les procès criminels importants. Les *Court of Criminal Appeals* prononcent sur les appels faits des décisions de la *Central Criminal Court* et parfois des *Circuit Courts*. En dehors de ce système judiciaire il existe des tribunaux spéciaux tels la *Land Commission Court*, ou les *Special Commissioners* qui jugent des litiges de l'impôt sur le revenu.

La force qui maintient l'ordre en Irlande s'appelle le *Garda Siochana*. Elle est organisée avec une administration centrale dont dépendent 41 divisions dans le pays. La division du District de *Galway*, *West Riding*, a six *District Headquarters Stations* sous ses ordres. Le *District Headquarters Station* de Gort supervise les activités de six *Stations* : Ardrahan, Craughwell, Kilcolgan, Kinvarra, Peterswell, et Shanaglish. La *Station* de Kinvarra a un sergent et trois gardes. Outre leurs activités policières, ces officiers sont chargés de toutes les tâches statistiques concernant leur district, dont les plus importantes sont la tenue à jour des listes nominatives de recensement, la collecte des données agricoles, et de celles concernant la santé de la population. Ils doivent également surveiller la fréquentation de l'école.

29. Bunreacht na hEireann, 1951, p. 122, Art. 37.
30. Bunreacht na hEireann, 1951, p. 112, Art. 34. 3. 1.
31. Grogan, dans King, 1954, p. 46.
32. La section qui suit est basée sur Moloney dans King, 1944, pp. 199-213.
33. Garda Directory, 1955, p. 153.

La dernière catégorie administrative dont il faut s'occuper est celle du gouvernement local. Celui-ci est représenté au niveau du comté par le *Manager* dont nous avons déjà étudié les relations avec le Conseil de Comté. Les fonctions des managers sont définies dans le *County Management Act* de 1940, où sont définies également les « fonctions réservées » qui ne peuvent être exercées que par les élus locaux sur le Conseil de comté. On ne peut mieux décrire les tâches du *Manager* qu'en citant Rivoallan : « au fourmillement des institutions, disparates et inefficaces, légué par l'Angleterre, s'est substituée peu à peu une centralisation à l'intérieur de chaque comté, de toutes les fonctions d'assistance et de service social entre les mains d'un Bureau de Santé ; ... [34] ». Il s'agit du Bureau de Santé, mais en fait cette phrase est applicable à l'ensemble des fonctions du *Manager*, fonctions qui dérivent plus d'une philosophie centraliste de gouvernement que d'une philosophie fédéraliste. Si les lignes de force administratives en général partent du gouvernement central pour aboutir à l'échelon de la paroisse, soit directement, soit par le truchement du manager, le Conseil de comté peut néanmoins jouer un rôle indirect. Par exemple, les nominations aux comités locaux pour les pensions de vieillesse sont pratiquement des récompenses données aux notables ayant beaucoup travaillé pour le parti politique vainqueur dans les élections, ce qui laisse aux conseillers une prépondérance dans le choix.

Les divisions administratives géographiques reflètent toute l'histoire de l'Irlande. L'unité la plus petite est le *townland*, qui n'a plus aucune signification politique, et n'est guère utilisé que pour la compilation des statistiques du recensement, bien que l'on ne publie plus les données par *townland* depuis 1911. L'origine de cette unité remonte probablement à l'époque celtique, mais sa signification n'est qu'imparfaitement comprise, et les documents que ce travail peut amener pour contribuer à son étude, sont fragmentaires et peu originaux. Les habitants de la paroisse font équivaloir *townland* et village, et les 58 *townlands* de la paroisse sont connus comme les 50 villages de la paroisse, (les habitants ne font pas la différence entre des *townlands* qui ont le même nom mais qui sont est ou ouest, nord ou sud). Les *townlands* semblent, d'ailleurs, « perpétuer de très anciennes dénominations » [35], bien que ce nom ne leur soit donné qu'au début du XIX[e] siècle, au moment où l'*Ordnance Survey* transforma la plupart de leurs noms. Ils seraient le résultat d'une double tendance chez les anciens Irlandais, celle de fractionner les unités territoriales minutieusement pour les besoins du *gavelkind* ou partages tribaux, et celle de trouver une unité de base [36]. Cette unité de base est devenue par la suite l'unité

34. Rivoallan, 1950, p. 83.
35. Flatrès, 1957, p. 210.
36. Flatrès, 1957, p. 207.

de propriété. Il est très rare de trouver dans les archives des plans terriers où un *townland* est subdivisé entre deux propriétaires. D'ailleurs, lors du *Down Survey* en 1654, Petty adopta le *townland* comme unité cadastrale justement parce que ses limites semblaient coïncider avec les limites foncières, rendant ainsi plus aisée la confiscation des terres [37]. Il faut noter que les *townlands* des montagnes sont en général plus grands que ceux des plaines, fait qui concorderait assez bien avec une origine foncière. La différence entre la plus grande de ces unités et la plus petite est énorme : 2.850 ha pour Sheskin, Co. Mayo, et 51 ares pour Mill Tenement, Co. Antrim [38].

Les *townlands*, unités administratives fondamentales mais invisibles, si l'on peut dire, adresses postales, sont groupés en des *District Electoral Divisions*, unités de base de la statistique nationale publiée. Ces unités, à l'origine, on s'en souvient, les *Election Districts* pour les *Poor Law Unions*, puis devenues en 1898 des *District Electoral Divisions*, sont d'un découpage géographique excessivement arbitraire. Il y a quelque fondement à penser que parfois on a cherché à réunir dans un seul district toutes les terres d'un grand propriétaire [39]. S'il en était ainsi, il faudrait alors admettre que dans notre région grande propriété et ancienne paroisse se confondaient.

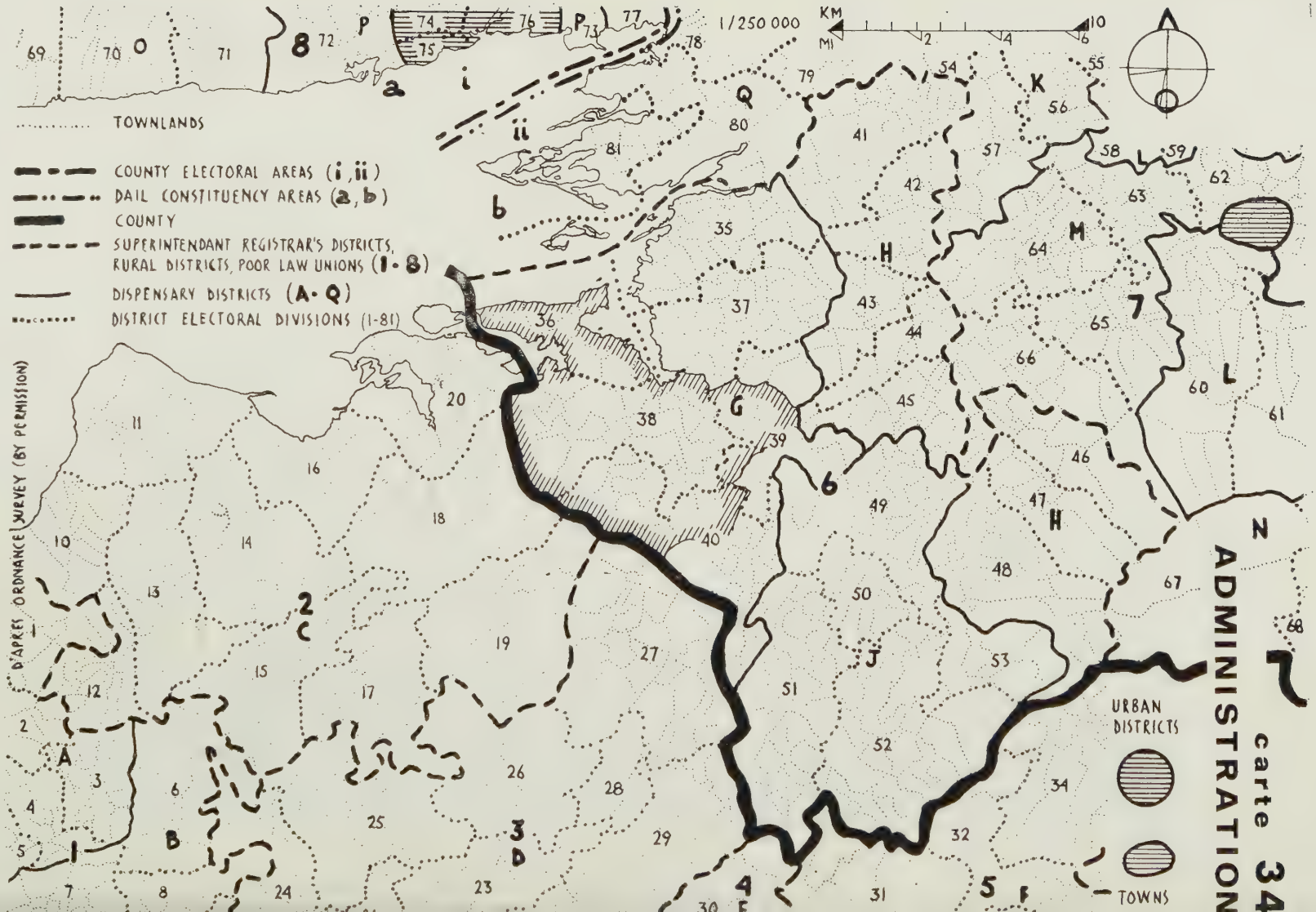
Comme on peut voir sur la carte 34 la paroisse de Kinvarra comprend deux *District Electoral Divisions (D.E.D.)*, et une partie de deux autres. Les *D.E.D.'s*, qui ne jouent plus de rôle dans les élections depuis 1919, sont groupées en des *Dispensary Districts*, dont la fonction est évidente. Les *Superintendent Registrar's Districts*, les *Rural Districts* et les *Poor Law Unions*, groupant les *Dispensary Districts*, sont des unités qui datent de la fin du siècle dernier, comme nous l'avons vu, au moment de toute la législation anglaise destinée à remédier aux conditions économiques et sociales. De ce fait elles se conforment parfois aux divisions naturelles, comme, par exemple, les *Rural Districts* de Gort ou de Ballyvaghan. Toutes ces unités sont utilisées pour donner une existence spatiale à diverses fonctions administratives : les *Dispensary Districts* ont chacun un comité pour les pensions de vieillesse, par exemple, ou les *Rural Districts* un agent agricole du Gouvernement.

Les divisions administratives anciennes appellent plusieurs remarques (carte 35). Si les paroisses « anciennes » sont beaucoup plus nombreuses que les modernes, c'est sans doute parce que celles-là furent délimitées à un moment où la population était plus nombreuse et où la fonction des paroisses officielles était de fournir des bénéfices à un clergé anglican,

37. Goblet, 1930 *a*, p. 88. Ce qui n'empêche que l'unité de travail fut l'exploitation tenue en commun, comme le fait remarquer Macourt (1954), dont il pouvait y avoir plusieurs dans un même *townland*.

38. Reeves, 1862, p. 476.

39. Newman, 1964, p. 292.


1/250 000
KM
MI
TOWNLANDS
COUNTY ELECTORAL AREAS (i, ii)
DAIL CONSTITUENCY AREAS (a, b)
COUNTY
SUPERINTENDANT REGISTRAR'S DISTRICTS, RURAL DISTRICTS, POOR LAW UNIONS (1-8)
DISPENSARY DISTRICTS (A-Q)
DISTRICT ELECTORAL DIVISIONS (1-81)
D'APRES ORDNANCE SURVEY (BY PERMISSION)
URBAN DISTRICTS
TOWNS
carte 34
ADMINISTRATION

surtout dans cette région entièrement catholique. La comparaison de cette carte avec celle de l'orographie (carte 7) fait ressortir que la plupart de ces paroisses anciennes semblent être orientées perpendiculairement à la ligne de crête des montagnes, ayant pour ainsi dire, un pied dans la plaine et un pied dans la montagne. La paroisse d'Ardrahan est particulièrement significative à cet égard.

Les baronnies datent du XII^e^ et XIII^e^ siècle, après l'invasion normande. Hors des régions féodalisées elles correspondent à des territoires de tribus ou *túath* [40]. Si elle était encore au XVIII^e^ une unité dont les gens étaient conscients [41], elle ne l'est plus.

Au-delà de toutes ces unités il y a le comté et la province dont l'importance a déjà été soulignée dans la section historique du chapitre I, et qui continuent à être une marque distinctive de la personnalité humaine.

Légende de la carte N° 34 — Administration.

Comtés : Clare (à l'ouest), Galway (à l'est).

County Electoral Areas (Galway) : i — Galway, ii — Loughrea.

Dail Constituency Areas (Galway) : a — Galway West, b — Galway South.

Superintendant Registrar's Districts, Rural Districts, Poor Law Unions : 1 — Ennistymon, 2 — Ballyvaghan, 3 — Corrofin, 4 — Ennis, 5 — Tulla, 6 — Gort, 7 — Loughrea, 8 — Galway.

Dispensary Districts : A — Roadford, B — Ennistymon, C — Ballyvaghan, D — Corrofin, E — Crusheen, F — Tulla, G — Kinvarra, H — Ardrahan, J — Gort, K — Athenry, L — Bullaun, M — Loughrea, N — Woodford, O — Spiddal, P — Galway, Q — Oranmore.

District Electoral Divisions : 1 — Cloghaun, 2 — Lurraga, 3 — Smithstown, 4 — Kilshanny, 5 — Killaspuglonane, 6 — Kilfenora, 7 — Ennistymon, 8 — Ballagh, 9 — Clooney, 10 — Derreen, 11 — Gleninagh, 12 — Lisdoonvarna, 13 — Mount Elva, 14 — Rathborney, 15 — Noughaval, 16 — Drumcreehy, 17 — Castletown, 18 — Oughtmama, 19 — Carran, 20 — Abbey, 21 — Rath, 22 — Ruan, 23 — Corrofin, 24 — Kiltoraght, 25 — Killinaboy, 26 — Glenroe, 27 — Boston, 28 — Ballyeighter, 29 — Muckanagh, 20 — Crusheen, 31 — Caher, 32 — Loughea, 33 — Glendree, 34 — Killanena, 35 — Drumacoo, 36 — Doorus, 37 — Killeenavarra, 38 — Kinvarra, 39 — Cahermore, 40 — Killinny, 41 — Killeely, 42 — Rahasane, 43 — Castletaylor, 44 — Ardrahan, 45 — Skehanagh, 46 — Kilthomas, 47 — Cappard, 48 — Ballycahalan, 49 — Kiltartan, 50 — Gort, 51 — Beagh, 52 — Ardamullivan, 53 — Kilbeacanty, 54 — Greethill, 55 — Kiltullagh, 56 — Moyode, 57 — Craughwell, 58 — Kilconierin, 59 — Lackalea, 60 — Aille, 61 — Mountain, 62 — Loughrea Rural, 63 — Kilconicky, 64 — Killogilleen, 65 — Kilchreest, 66 — Castleboy, 67 — Derrylaur, 68 — Marblehill, 69 — Killannin, 70 — Spiddal, 71 — Furbogh, 72 — Barna, 73 — Galway Rural, 74 — Galway West Urban, 75 — Galway South Urban, 76 — Galway East Urban, 77 — Ballintemple, 78 — Oranmore, 79 — Stradbally, 80 — Clarinbridge 81 — Ballynacourty.

carte 35
ADMINISTRATION ANCIENNE

En dehors de sa paroisse un homme est connu d'abord par le comté d'où il vient, et accessoirement par sa province d'origine. Au dehors du comté de Galway, la question « d'où vient-il ? » posée au sujet d'un de ses habitants attirera la réponse : « il vient du comté de Galway ». A l'intérieur des frontières du comté de Galway, on répondra : « Galway », à l'interlocuteur qui n'est pas de Galway ; et par le nom de la paroisse, au natif de Galway.

Il y a plusieurs divisions administratives qui ne nous intéressent pas ici. Les *towns* et *urban districts* d'abord, qui sont représentés dans notre région par Loughrea à l'est et Galway au nord. Le *Fior Gaeltacht*, ensuite, où 80 % de la population parle irlandais en première langue, et le *Breac Gaeltacht* où le pourcentage est de 25 à 80. En 1936 Kinvarra se trouvait dans le *Breac Gaeltacht* à l'intérieur d'une bande côtière où entre 50 et 80 % de la population parlait irlandais. A l'heure actuelle, mettre le chiffre de gaélicisants dans la paroisse à 5 % est faire preuve d'une forte indulgence statistique. Ces divisions ont un intérêt autre que linguistique, car le gouvernement accorde des subventions et encourage l'amélioration agricole tout particulièrement dans le *Gaeltacht*.

Nous venons de mettre en place la structure politique et administrative ; pour conclure, il faut dire un mot de son fonctionnement. On peut le résumer en disant que les lignes de communication et d'action administratives prévues dans la structure sont constamment abandonnées en

40. Flatrès, 1957, p. 201.
41. Young, 1776 (1892), p. 446.

Légende de la carte N° 35 — Administration ancienne.

Baronnies : 1 — Moycullen, 2 — Galway, 3 — Athenry, 4 — Dunkellin, 5 — Burren, 6 — Kiltartan, 7 — Loughrea, 8 — Corcomroe, 9 — Inchiquin, 10 — Bunratty Upper, 11 — Tulla Upper.

Paroisses : 1 — Moycullen, 2 — Rahoon, 3 — St. Nicolas, 4 — Oranmore, 5 — Athenry, 6 — Ballynacourty, 7 — Stradbally, 8 — Killeeneen, 9 — Killora, 10 — Kilconierin, 11 — Kiltullagh, 12 — Lickerrig, 13 — Drumacoo, 14 — Kilcolgan, 15 — Killeely, 16 — Killogilleen, 17 — Kilconickny, 18 — Isertkelly, 19 — Kilchreest, 20 — Loughrea, 21 — Killinan, 22 — Killeenavarra, 23 — Kinvarradoorus, 24 — Ardrahan, 25 — Killinny, 26 — Kiltartan, 27 — Kilthomas, 28 — Kilmacduagh, 29 — Beagh, 30 — Kilbeacanty, 31 — Killeenadeema, 32 — Gleninagh, 33 — Drumcreehy, 34 — Abbey, 35 — Oughtmama, 36 — Killonaghan, 37 — Kilmoon, 38 — Rathborney, 39 — Killeany, 40 — Kilcorney, 41 — Carran, 42 — Noughaval, 43 — Killilagh, 44 — Killaspuglonane, 45 — Kilshanny, 46 — Kilmanaheen, 47 — Kilfenora, 48 — Clooney, 49 — Kiltoraght, 50 — Killinaboy, 51 — Rath, 52— Kilkeedy, 53 — Ruan, 54 — Inchicronan, 55 — Tulla, 56 — Feakle.

faveur de l'intervention directe, et que le cercle de ses connaissances est parfois plus important pour le demandeur que les mérites de sa demande. Au *Dáil* même il y eut des débats sur la regrettable habitude des députés d'importuner les Ministères à propos des problèmes de leurs électeurs, mais il fut convenu que cette habitude était trop entrée dans les mœurs pour pouvoir l'en déloger [42]. Si quelqu'un n'est pas satisfait, disons, d'une décision du comité des pensions de vieillesse, au lieu de passer par les organisations locales afin de faire transmettre ses doléances au Ministère, et que le pouvoir de la décision ultime soit assigné à l'un quelconque des échelons administratifs, il ira directement à son député et attendra que celui-ci fasse pression sur un ami personnel au Ministère, et attendra encore que l'agent du Ministère communique directement à l'intéressé la décision.

Deux causes principales sont à l'origine de cette situation. D'abord, malgré son inclusion dans les Iles Britanniques hautement industrialisées, l'Irlande possède une culture qui reste fortement rurale. Dans ce genre de culture les relations *de visu* sont beaucoup plus importantes que les autres. Comme le dit Evans en parlant du paysan de l'Europe occidentale, le monde extérieur doit pouvoir être manipulé sur une base personnelle [43]. De plus, la notion de rôle est différemment accentuée dans le monde rural. On s'attend à une conformité de comportement, quel que soit le rôle de l'individu. Un directeur de banque, un agent de police, voire un Ministre, ne constituent pas, aux yeux des paysans, des rôles auxquels sont associés des comportements toujours semblables, quel que soit l'individu qui est directeur de banque, agent de police ou Ministre. Au contraire, un individu, dont la seule définition est celle qui le place à un point donné dans les structures de parenté, dans les réseaux d'échange, etc., doit toujours avoir le même comportement, qu'il soit directeur de banque, agent de police, ou Ministre. La relation qui est censée s'établir entre deux personnes est celle de don et contre-don. Ce système de valeurs s'accorde mal avec l'anonymat (le mot est juste, ce sont des rôles en action sans noms propres) nécessaire au bon fonctionnement des structures adaptées aux sociétés industrielles, mais dans un pay où, pour diverses raisons, l'anonymat propre à l'industrialisation n'existe qu'à un très faible degré, on voit mal un autre système.

Un deuxième fait renforce en Irlande cet état de choses. Depuis longtemps l'Irlandais devait opérer contre ou en dehors des lois pour assurer son existence, ce qui lui a laissé une certaine méfiance, voire un manque de respect, vis-à-vis du cadre légal de sa vie. Il préfère emprunter les voies de dérivation, les voies de contact direct, plutôt que de se fier aux voies formelles.

42. McCracken, 1958, p. 113.
43. Evans, 1956, p. 234.

C. — *STRUCTURES RELIGIEUSES*

En ce qui concerne les structures générales religieuses de la société globale irlandaise, nous ne nous occuperons pas d'autres rites que celui de l'Église catholique romaine, car il n'existe pas de Protestants dans la région où se trouve Kinvarra, et ils ne sont qu'une petite minorité dans la nation. Dans le comté de Galway, en 1946, la dernière année pour laquelle les statistiques sont publiées, sur une population totale de 165.201, 163.715 sont catholiques (99 %). En Eire, 2.786.033 (1946) catholiques forment 94 % de la population. Si l'on prend toute l'île, la majorité protestante dans l'Irlande du Nord (66 % en 1951) ramène la prépondérance catholique à 75 %.

Puisque nous en sommes à parler des statistiques religieuses, le moment est peut-être venu d'exorciser un fantôme. On dit souvent que l'Irlande est un pays rempli de prêtres, exploité par le clergé, écrasé par la domination de l'Église [44]. Or, quelle que soit la puissance des représentants officiels du catholicisme romain en Irlande, et nous en reparlerons, la source de cette puissance n'est pas le nombre excessif de religieux. Comme on le voir dans le tableau 2 ci-dessous, le nombre d'habitants catholiques par religieux atteint 171, soit un tiers de plus que le nombre de catholiques américains par religieux catholique américain.

Tableau 2. — POURCENTAGES DE RELIGIEUX DANS LA POPULATION.

Habitants catholiques par :	Irlande	U.S.A.
Diocèse	99.500	193.500
Paroisse	2.440	2.145
Prêtre	509	694
Curé	2.550	—
Religieux	171	134

Si, par contre, le nombre d'habitants par prêtre est d'un tiers plus élevé aux États-Unis qu'en Irlande, ceci tient à ce que plus d'un tiers des catholiques américains habitent de très grandes villes où les paroisses peuvent atteindre jusqu'à 12.000 fidèles [45] et que l'Irlande est essentiellement un pays de paroisses rurales. D'ailleurs, le nombre moyen de catho-

44. Ces jugements de valeur sont trop extrêmes pour être portés en général par la même personne, mais résument les attitudes qui vont de la charge humoristique de Liam O'Flaherty, 1929, à l'accusation de bigoterie de P. Blanshard 1953.

45. Jammes, 1957, p. 113.

liques par paroisse est légèrement plus élevé en Irlande, et si l'on considère le nombre de paroissiens par curé et non plus par cure, on s'aperçoit que ce foyer de la chrétienté possède des paroisses sans prêtre. Il est intéressant de noter qu'en acceptant le chiffre de 1387 prêtres pour le 27 juillet 1697 [46] et 1.034.102 pour la population totale de l'Irlande, donc comprenant Protestants autant que Catholiques [47], le nombre d'habitants par prêtre est 745, chiffre assez voisin des chiffres modernes. Mieux encore, si nous prenons le chiffre de la population de 1841 de ce qui devint Saorstat Eireann, c'est-à-dire en excluant l'Ulster à prédominance protestante, et le chiffre dénombrant les prêtres catholiques romains de cette même année, nous obtenons 2.145 prêtres pour 6.528.799 personnes, ou 1 prêtre pour 3.043 âmes après un siècle et demi de « Lois pénales ». Il est donc inexact de prétendre que la puissance du clergé irlandais découle de son nombre, ou que cette puissance impose un nombre exagéré de religieux sur la population, bien que ceux au service de l'Église représentent 30 % des professions libérales [48].

Kinvarra est une des neuf paroisses du diocèse de Kilmacduagh (carte 36). Ce diocèse est administré par l'évêque de Galway, conjointement avec le diocèse de Galway (14 paroisses), tous les deux dans la province de Tuam, et celui de Kilfenora (8 paroisses) dans la province de Cashel, dont

46. MacCaffrey, 1915, vol. II, p. 431.

47. South, Captain, « An Estimate of the Number of People that were in Ireland January 10th 1695 », Phil. Trans. Roy. Soc., 1700, cité par Connell, 1950, p. 4.

48. Freeman, 1960, p. 159, et Census of Population of Ireland, vol. III par. 1.

Légende de la carte N° 36 — Administration religieuse.

Provinces : I — Tuam, II — Cashel.

Diocèses : A — Tuam, B — Clonfert, C — Galway, D — Kilmacduagh, E — Kilfenora (les diocèses de Galway et Kilmacduagh sont du ressort du même évêque, qui est également Administrateur apostolique de Kilfenora), F — Killaloe.

Paroisses : 1 — Athenry, 2 — Loughrea, 3 — Kilconicky, Kilconieran, Lickerrig, 4 — Kilimordaly et Killtullagh, 5 — Kilnadeema et Kilteskill, 6 — Ballinakill, 7 — St. Nicolas North and East, 8 — St. Nicolas South and West, 9 — Rahoon, 10 — Killannin, 11 — Spiddal, 12 — Kilcameen et Ballynacourta, 13 — Kinvarra, 14 — Ardrahan, 15 — Kilcolgan, Drumacoo et Killeenavarra, 16 — Beagh, 17 — Killora et Killogileen, 18 — Kilbeacanty, 19 — Kilchreest, 20 — Kilcornan, 21 — Kilmacduagh et Kiltartan, 22 — Kilthomas, 23 — Kilcronin et Kilcorny, 24 — Kilmasheen et Clooney, 25 — Glanaragh, 26 — Kilfenora, 27 — Kilshanny, 28 — Glanamanagh, 29 — Killeany, Killymoon et Killilagh, 30 — Kilmacreehy et Killaspuglonane, 31 — Corrofin, 32 — Kilkeedy, 33 — Crusheen, 34 — Feakle Lower.

carte 36
ADMINISTRATION RELIGIEUSE

EGLISE PAROISSIALE
PROVINCE
DIOCESE
PAROISSE

1/250000 KM MI

D'APRES ORDNANCE SURVEY (BY PERMISSION)

l'évêque de Galway est Administrateur apostolique. Kinvarra est donc dans un ensemble faisant partie de deux des quatre provinces de l'Irlande. L'Archevêque d'Armagh, qui se trouve dans l'Irlande du Nord, est le Primat de toute l'Irlande, et l'Archevêque de Dublin est Primat d'Irlande.

La structure hiérarchique irlandaise ne présente rien de spécifique qu'il faille signaler, mais, par contre, il y a lieu d'indiquer le rôle des paroisses dans la vie sociale. Flatrès dit que « le sentiment d'appartenir à une paroisse est assez faible, malgré la piété intense des Irlandais » [49]. Or, les documents ramassés tout au long de ce travail semblent indiquer le contraire. Il est exact, comme le dit cet auteur, que dans l'ouest du pays les paroisses sont très grandes et les églises dispersées, mais celà n'empêche pas les habitants de s'identifier à leur paroisse. D'ailleurs ils en connaissent très exactement les limites, ce qui, dans la partie orientale de Kinvarra, présente certaines difficultés, les frontières ne coïncidant ni avec des limites de *townlands* ni avec les limites des *District Electoral Divisions*.

Deux exemples permettront de situer ce sentiment d'appartenance. Le premier concerne les dons à l'Église. Autrefois, les gens venaient de très loin à pied pour aller à l'église centrale de la paroisse — il faut dire que les magasins et les bars du bourg y étaient pour quelque chose — maintenant « ils ne viennent guère sur un vélo » (lire : il leur faut une voiture), et vont à l'église la plus proche. Mais ils font toujours une donation supplémentaire à l'église de leur paroisse. Le curé, évidemment, ne fait qu'encourager ce témoignage du sentiment d'appartenance.

Le deuxième exemple est fourni par un incident qui s'est répété plusieurs fois. On disait de quelqu'un : « il n'est pas d'ici », car, bien qu'habitant la paroisse depuis parfois plus de quatorze ans, il était originaire d'une autre paroisse. D'ailleurs, si à Dublin, on demande à quelqu'un d'où il vient dans le comté, il répond par le nom de la paroisse.

Cette importance de la paroisse n'est pas sans cause, bien que celle-ci ne paraisse pas avoir d'origine lointaine. En effet, la tradition religieuse celtique était particulière parce que centrée sur les monastères. Il n'y avait pas de villes pouvant servir de nucleus à un évêché puissant [50]. De toute façon, la structure politique et sociale du pays eût freiné le développement d'une unité administrative plus grande que le *tuáth*, et celui-ci n'était guère de taille à fournir la base d'un diocèse [51]. Avec l'arrivée des Anglo-Normands et l'introduction de la féodalité, le découpage du pays en paroisses se fit [52], événement évidemment tardif dans l'histoire religieuse du pays. En Connacht les paroisses furent vraisemblablement utilisées pour la première fois comme unités administratives civiles en 1574,

49. Flatrès, 1957, p. 210.
50. Evans, 1957, p. 7.
51. Greene, dans Dillon, 1954, p. 87.
52. Flatrès, 1957, p. 202.

certainement en 1636. Dans le reste du pays cette utilisation ne date que de 1654-56 [53]. Autant de raisons à faire déconsidérer la paroisse.

Mais ce que l'on oublie facilement est la période des « Lois pénales », quand les prêtres étaient pourchassés et les évêques interdits, quand les évêques devaient avoir recours à des ruses telle celle de l'évêque de Kilmore qui donna le sacrement de la confirmation à la foire, déguisé en joueur de cornemuse, « expert à cet art qu'il était » [54]. Pendant cette période, la structure ecclésiastique catholique se réduisait pratiquement à la paroisse et faisait du curé le pilier de la foi. Il est alors normal, sinon nécessaire, que la paroisse soit devenue l'unité sociologique de base.

L'administration du diocèse est assurée par le chapitre de Galway, dont dix sur douze des chanoines sont des curés. Il existe dans ce diocèse 59.355 Catholiques pour une population totale de 59.716, sept communautés de clergé régulier, cinq de frères, et seize communautés de nonnes et sœurs. Ces communautés, parmi d'autres occupations, enseignent dans quinze écoles secondaires, quatre écoles techniques, et quatre séminaires.

La hiérarchie irlandaise semble structurée d'une façon particulièrement rigide. Les provinces de Tuam et de Cashel sont soumises à l'autorité de l'Archevêque de Dublin, qui lui même est inférieur à l'Archevêque de la province d'Armagh. Pourtant, quand on considère les relations de la hiérarchie avec Rome, on s'aperçoit tout de suite d'une caractéristique mitigeant la rigidité de cette structure presque linéaire. Ce trait est l'indépendance traditionnelle des évêques irlandais, qui ont acquis la réputation d'être dans leurs diocèses comme autant de papes. Cette description venant de l'un des paroissiens, qui l'explique par l'époque des « Lois Pénales », est assez justifiée par les faits. Parmi d'autres, en 1774 les évêques de Munster rédigèrent une déclaration niant le pouvoir du Pape à déposer les rois, sans d'ailleurs consulter Rome. Cette déclaration fut acceptée par la plupart du clergé catholique irlandais [55]. En 1814 Monseigneur Quarantotti, au nom du Pape, approuva le droit de la Couronne anglaise à opposer un véto aux nominations papales. Les évêques irlandais protestèrent et le projet de loi d'émancipation mourut [56]. Enfin, les évêques irlandais soutinrent, modérément il est vrai, toute la campagne de boycott, de refus et d'intimidation envers les propriétaires des années d'agitation agraire, malgré la condamnation formelle de ces méthodes par le Pape. On peut dire que « les Irlandais tiennent leur religion de Rome et leur action politique d'Irlande », mais celà n'empêche pas que, ce faisant, les évêques contreviennent parfois aux désirs ou aux ordres de Rome.

Le trait le plus remarquable des relations de l'Église irlandaise avec

53. Choille, 1962, p. xl.
54. Maxwell, 1949, p. 349.
55. Curtis, 1943, p. 310.
56. Curtis, 1943, p. 356.

le monde découle de la tradition maintes fois séculaire de la vocation missionnaire du pays. Que ce soit en Afrique ou en Extrême-Orient, les missionnaires irlandais sont partout. Sans parler des ordres religieux, chaque année sont ordonnés trop de prêtres pour qu'ils puissent tous rester en Irlande. Par exemple, en 1956 des dix séminaires sont sortis 207 prêtres [57]. Environ un quart seront pris par les diocèses (en règle générale par celui de leur origine), les autres vont rentrer dans l'enseignement et, surtout, partir en mission.

Quant aux relations de l'Église avec le gouvernement, deux exemples concrets décriront leur nature mieux que tout autre procédé. En 1951, le Ministre de la Santé, alarmé par le taux de mortalité infantile, voulut déposer un projet de loi instituant des soins médicaux gratuits pour les mères et les nouveaux-nés, malgré une lettre que la Hiérarchie avait déjà envoyée au Premier Ministre exprimant son désaccord avec un projet qui tendrait à soustraire à l'Église le contrôle de toute éducation concernant les relations sexuelles, la chasteté et le mariage. Quand le Ministre de la Santé voulut persévérer, il fut obligé de démissionner.

L'autre exemple est un peu plus ancien et concerne la censure des livres. En 1931 une Protestante est nommée bibliothécaire dans un des comtés occidentaux. Le comité local des bibliothèques, sous l'impulsion de son chef, un évêque, vote contre sa nomination en disant qu'on ne pouvait envisager qu'un Protestant puisse conseiller des Catholiques sur le choix de leurs lectures. Le Conseil de comté soutint le comité et refusa de procéder à l'installation de la bibliothécaire. Le Gouvernement révoqua le Conseil de comté, mais sous la menace d'une grève d'impôts, non seulement dans le comté en question, mais ailleurs dans le pays, dut céder et nommer la personne ailleurs.

En dehors des activités du clergé séculier, il faut compter avec l'influence des actions prosélytiques au niveau de la paroisse des nombreux ordres et congrégations du clergé régulier. Il en existe 29 pour des prêtres et 8 pour des frères, dont 15 entretiennent à l'étranger, surtout en Afrique, des établissements missionnaires importants. La tradition monastique et la tradition missionnaire se conjuguent ici pour produire un courant très favorable aux vocations. En même temps, ces ordres fournissent la grande majorité des enseignants du second degré. Il faut dire que ces deux traditions sont mêlées depuis le début du monasticisme irlandais, car celui-ci était un monasticisme d'érudits.

Les structures religieuses englobent la plupart des systèmes d'éducation en Eire. Le concept de base est que l'éducation doit être « gaélique, religieuse et démocratique » [58]. Les écoles sont donc confessionnelles, ce

57. Irish Catholic Directory and Almanac, 1957, pp. 605 et seq.
58. Mescal, 1957, p. 23.

qui signifie que la plupart sont catholiques. Là où existe un nombre suffisant de protestants, une école protestante fonctionne suivant le même système que pour les Catholiques.

Selon la philosophie catholique, l'État doit aider les parents et l'Église à éduquer l'enfant, mais ne doit pas intervenir auprès des éducateurs reconnus et ne doit pas chercher à être lui-même l'éducateur [59]. Chaque paroisse doit prendre l'initiative pour construire et équiper son école primaire et doit fournir un tiers de l'argent nécessaire à la construction, l'État subventionnant les deux-tiers manquant. Le curé est le directeur de l'école, assisté par un conseil scolaire local dont il est le Président. Ce conseil choisit le ou les instituteurs. A ce point l'État intervient, car il assure les salaires des instituteurs, l'entretien des installations, l'inspection pédagogique, et l'examen des élèves. Le diocèse de Galway, Kilmacduagh et Kilfenora diffère légèrement des autres, car son évêque actuel ne croit en aucune forme de dirigisme et exige que les biens meubles soient effectivement assignés à la paroisse et non pas aux Travaux Publics, comme d'habitude. Enfin, il faut noter que depuis 1926 l'enseignement est obligatoire pour les enfants entre 6 et 14 ans.

Le système secondaire est organisé sur une base diocésaine, et les écoles sont la propriété des autorités diocésaines ou ordres religieux qui les font fonctionner. L'État n'assure que les salaires de base des professeurs, l'inspection pédagogique, et les examens. Le seul domaine où l'on peut réellement parler d'écoles d'État concerne l'instruction technique. Enfin, il assure la formation d'enseignants. En ce qui concerne l'enseignement supérieur il existe une université d'origine anglaise et protestante : Trinity College, à Dublin, et trois collèges de l'Université Nationale à Galway, Cork et Dublin.

L'éducation est donc religieuse dans le sens strict du mot, mais l'est aussi dans le sens le plus large. L'instituteur doit inculquer à ses élèves une morale catholique, non pas par des cours spécifiques, mais à travers l'enseignement de tous les sujets séculiers [60]. La spiritualité fait partie du programme scolaire et n'est pas simplement l'objet d'une leçon. Le but visé est davantage l'enseignement d'une culture catholique qu'une compréhension des principes et une connaissance du rituel, lesquelles d'ailleurs sont apprises dans les cours d'instruction religieuse.

Le catholicisme en Irlande est sousjacent à toutes les manifestations culturelles et sociales [61]. Tout Irlandais le sent, plus ou moins consciemment, et il est fier de sa religion nationale, bien qu'il n'aille pas toujours

59. Mescal, 1957, pp. 9 et 19.

60. Department of Education, Programme of Primary Instruction, 1926, cité par Mescal, 1957, p. 123.

61. Les avertissements d'usage contre les généralisations sont pertinents

jusqu'à dire, comme le Rédemptoriste venu faire une mission à Kinvarra en octobre 1956, « l'Irlande est le seul pays qui n'ait jamais perdu la foi ». Et le discours de l'évêque Fulton Sheen de New York n'est pas un phénomène isolé, quand il dit que l'Irlande est le dernier bastion de la civilisation européenne, dans un monde qui a perdu la foi [62].

Une partie de la force du catholicisme en Irlande vient de son identification avec la cause nationaliste. Ce phénomène est assez complexe, mais on pourrait résumer la situation en disant qu'il y eut permutation de certains traits intrinsèques aux deux courants. La plupart des mouvements nationalistes européens du XIX^e siècle étaient en même temps des mouvements révolutionnaires. Ceci non seulement parce que les mouvements sociaux étaient des alliés naturels pour ceux à la recherche d'un changement du *statu quo*, mais aussi parce qu'il est difficile de combattre pour la liberté dans un domaine, sans être sensible aux appels pour la liberté dans d'autres. Par contre, l'Église catholique pendant cette période était à tendance conservatrice, cherchant à maintenir le *statu quo*. Elle ne dérogeait pas à ce principe en Irlande, où elle n'approuvait pas, par exemple, les ruptures de contrat et les attaques contre la propriété privée préconisée dans toutes les campagnes contre les propriétaires terriens anglais. Chaque manifestation de violence dans la lutte contre l'Anglais, depuis les « *Whiteboys* » jusqu'à Sinn Fein, fut désapprouvée par la Hiérarchie. Mais celle-ci devait combattre en même temps des conditions tendant à nier l'existence spirituelle et civique de tout catholique, ce qui l'amena forcément à se ranger du côté des nationalistes. De plus, et peut-être surtout, la Hiérarchie fût débordée par ses propres troupes. Il ne faut pas oublier que les prêtres dans les paroisses partageaient l'existence misérable de leurs ouailles. Bien que les conditions de vie de ces curés se soient améliorées tout au long du XIX^e siècle, la lutte des paysans pour de meilleures conditions de vue allait de pair avec celle des prêtres pour le droit de dire la messe ailleurs que dans les champs, et pour la possibilité de tenir les écoles ailleurs qu'à l'ombre des haies. Le catholicisme et le nationalisme s'associèrent à la base, et dans la victoire l'un et l'autre profitèrent de leur association.

Depuis cette victoire la Hiérarchie a réaffirmé son conservatisme naturel, mais parfois les positions politiques qu'elle assume ne sont pas dictées par une situation intérieure irlandaise, mais par des vues plus larges sur une situation mondiale. Par exemple, si elle condamne rigoureusement les activités terroristes de la nouvelle I.R.A., c'est en partie à cause de son opposition normale à la violence, mais c'est également à cause de son

ici. Par exemple, les trains de dimanche furent supprimés en 1941 non pas par excès de spiritualité, mais par défaut de charbon.

62. Discours prononcé à Croghan, Co. Roscommon, rapporté par l'Irish Weekly Independent le 26 avril 1952, cité par Mescal, 1957, p. 200.

désir de ne pas ternir l'image de l'Irlande aux yeux des Anglais. L'Église irlandaise fait un énorme effort missionnaire en Angleterre, et ne désespère pas de reconvertir cette « fille perdue ». Cette raison explique aussi la grande prudence avec laquelle l'Église traite des problèmes de l'Irlande du Nord.

Ou encore son attitude vis-à-vis de certains problèmes sociaux irlandais, tel l'émigration. La Hiérarchie voudrait arrêter cette saignée, comme de bien entendu, mais pas à n'importe quel prix, car dans le fond elle n'est pas fâchée de voir partir les éléments turbulents, et ce sont ceux-ci qui émigrent avant les autres. L'exemple de l'époque de la guerre, quand les ports furent fermés et quand personne ne put partir, est ce qui fait craindre aux curés de campagne le chômage en Angleterre, car les Irlandais sont les premiers renvoyés en périodes de manque d'emplois. Et certains prélats voient l'émigration comme voulue par le Christ pour étendre la sphère de l'influence catholique [63].

D. — *STRUCTURES ECONOMIQUES*

Les structures économiques, que nous allons aborder : production, distribution et finances, relèvent surtout de l'agriculture. La paroisse de Kinvarra se situe dans une région où 70 % à 80 % de la population active travaille sur des fermes, et cette région elle-même se trouve dans une province, Connacht, où la population agricole constitue plus de 80 % de la population active [64].

Dans cette région l'un des traits distinctifs de l'agriculture est la grandeur des exploitations. En 1946, 57 % des exploitants travaillaient sur moins de 12 ha, et 29 %, sur 12 à 20 ha [65]. Et déjà ces chiffres représentant une certaine amélioration. En 1926, 67 % des exploitations avaient moins de 12 ha et 21 %, de 12 à 20 ha. En 1926 et 1936 il y avait 36.000, exploitants dans la région et en 1946, 30.500. Malgré cette évolution vers des exploitations de 12 à 20 ha, en 1946 il restait 5.030 exploitations avec moins de 6 ha : des 9.544 de cette catégorie en 1926.

Cette évolution s'incrit bien dans celle de la nation. Entre 1931 et 1949, il y eut une diminution de 5 % de nombre d'exploitations. A cet égard la province de Connacht se détache nettement du reste de la nation. Elle accuse une forte diminution du nombre de fermes de moins de 6 ha (— 18 %) comme les autres provinces, mais elle est la seule province à avoir augmenté le nombre d'exploitations de 12 à 20 ha (+ 6 %), la seule à avoir diminué

63. Irish Independant, April 29, 1956.
64. Freeman, 1960, p. 133.
65. Ces chiffres et ceux qui suivent sont de Freeman, 1960, pp. 398 et seq.

le nombre d'exploitations de 40 à 81 ha, et elle dépasse de très loin le pourcentage de diminution d'exploitations de plus de 81 ha (20 % contre 7 et 8 %) [66].

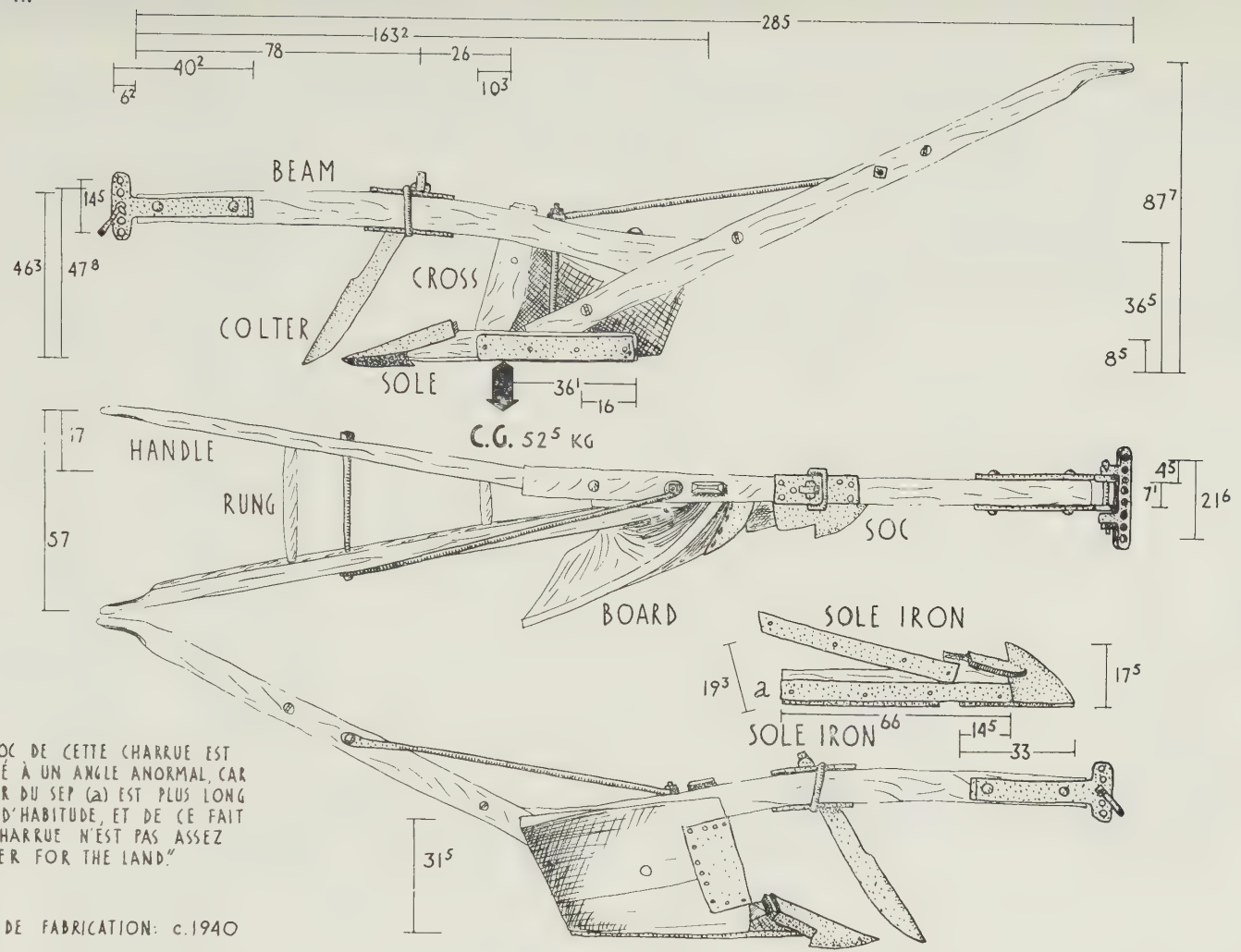
Avec 45,3 % de sa population active engagée dans l'agriculture, l'Irlande occupe la sixième place sur une liste de 18 pays européens, derrière la Roumanie, la Yougoslavie, le Portugal, l'Italie et l'Islande [67]. Ce qui rend d'autant plus étonnant le fait qu'elle occupe la même place quant à la proportion de sa population dans les services. Cette proportion, 36,8 %, la situe immédiatement après des pays aussi hautement industrialisés que le Danemark, 40,8 %, la Suède, 37,7 %, les Pays-Bas, 47,3 %, l'Écosse, 46 % et la Grande-Bretagne, 48,2 %. Nous y reviendrons.

L'agriculture en Irlande a une longue histoire et dérive du système *outfield-infield* celtique. Celui-ci a évolué vers les longs *leys* bien adaptés au climat humide, où des cultures trop intenses ont tendance à lessiver et acidifier le sol [68]. Mais cette évolution ne s'est pas faite sans difficultés, celles-ci provenant souvent de l'épuisement des terres *infield*. Ce système départage les terres du groupe ; une partie, plus fertile, en général groupée autour des habitations, est en cultures permanentes et l'autre partie, l'*outfield*, sert de pâturage que l'on cultive sporadiquement. Ce système persistait encore en Irlande à la fin du XIX^e^ siècle sous le nom de *rundale*.

A vrai dire, le système *infield-outfield* ne put évoluer réellement vers le *ley farming* tant que les anciennes structures sociales et le régime de propriété qui en était l'expression ne se désagrégèrent pas, car les meilleures terres n'étaient utilisées pour le pâturage qu'en hiver entre deux récoltes.

Jusqu'au milieu du XVII^e^ siècle, le paysan irlandais cultivait surtout de l'avoine pour sa nourriture et celle de ses bêtes, mais à partir de 1653, la pomme de terre se substitua aux céréales comme denrée principale du régime alimentaire. Cela tenait non seulement à la facilité de sa culture et de son rendement, mais aussi, et peut-être davantage, à un fait d'ordre social. Le paysan irlandais n'avait pas d'argent liquide et devait payer ses loyers en nature. Les propriétaires exigeaient des paiements en blé et en bétail, qui trouvaient de très bons marchés en Angleterre, surtout après les Corn Laws de la fin du XVIII^e^. Or, la culture du blé était de rendement incertain dans le climat irlandais, ce qui faisait que le paysan ne pouvait compter qu'il lui en resterait assez pour sa nourriture après le paiement des termes. D'où extension de la culture de la pomme de terre [69].

66. Commission on Emigration and other Population Problems, 1954, p. 45.
67. Commission on Emigration and other Population Problems, 1954, p. 32.
68. Evans, 1956, p. 236.
69. Coonan, 1954, p. 325.



LE SOC DE CETTE CHARRUE EST AJUSTÉ À UN ANGLE ANORMAL, CAR LE FER DU SEP (a) EST PLUS LONG QUE D'HABITUDE, ET DE CE FAIT LA CHARRUE N'EST PAS ASSEZ "EAGER FOR THE LAND."

DATE DE FABRICATION: c.1940

dessin I

CHARRUE EN BOIS

Cette extension était rendue possible par l'introduction de la bêche d'acier de fabrication artisanale, car les façons culturales de la pomme de terre étaient adaptées de celles de l'avoine, c'est-à-dire les planches de l'avoine devenaient les *lazy-beds* plus étroits de la pomme de terre [70]. De même l'introduction de la charrue en acier sans roues au début du XIX[e] siècle transforma de nouveau les techniques agricoles irlandaises, et peut-être contribua beaucoup à l'évolution de l'*infield-outfield* vers le *ley*, car elle permit la culture plus intensive des terres froides de l'*outfield* aux mottes de gazon coriaces. Vers la même époque une charrue en bois se généralisa, remplaçant, surtout dans les régions éloignées, une sorte d'araire-reille [71]. Il n'est pas impossible que la charrue en bois ait été inspirée par la nouvelle charrue en fer, comme les haches polies furent des copies en pierre des haches en bronze. Son travail se situe en tout cas à mi-chemin entre celui d'une charrue et celui d'une araire, car la terre, tout en étant rejetée d'un côté de l'instrument, n'est ni retournée ni tassée. Ces traits, qui conviendraient mieux à la culture de la pomme de terre que ceux de la charrue en acier, font que quelques charrues en bois sont encore utilisées dans la paroisse (dessin 1).

Il n'est point besoin de revenir sur les mauvaises récoltes de pommes de terre qui provoquèrent la Grande Famine, mais il faut noter que depuis cet événement le pourcentage des terres cultivées a baissé de moitié. En 1851, 29 % des terres furent travaillées par la charrue, 9 % furent utilisées pour le foin, et 62 % pour le pâturage. En 1951 ces pourcentages furent de 15 %, 17 %, 68 %. (Il s'agit uniquement des terres employées pour les cultures et le pâturage) [72]. Pendant la même période le nombre de bovins doubla, 2.327.000 à 4.376.000, le nombre d'ovins augmenta de 50 %, 1.971.000 à 2.616.000, le nombre de porcins baissa de 35 %, 902.000 à 558.000. La basse-cour tripla.

Cette évolution ne se poursuivit naturellement pas en ligne droite, et en même temps que ces changements quantitatifs il y eut des changements qualitatifs, en ce sens que, selon la grandeur des exploitations, le type d'agriculture pratiquée ne fut plus le même. Par exemple, bien que les terres en cultures aient diminué à peu près de moitié, depuis cent ans, cette diminution s'est opérée surtout sur les fermes de moins de 20 ha, et l'ancienne vocation des petites exploitations d'élever de jeunes bovins et des vaches à lait semble avoir évolué vers l'élevage de bovins de plus de 2 ans. Il n'est pas de notre propos d'examiner en détail les chiffres caractérisant

70. Evans, 1956, p. 233.

71. Evans, 1957, p. 130.

72. Commission on Emigration and other Population Problems, 1954, p. 38 et seq.

l'agriculture irlandaise sur le plan national depuis 1912 [73], mais nous pouvons peut-être résumer la situation en quelques lignes.

Plus la ferme est grande, plus est faible le pourcentage de terres mises en culture, bien que ce pourcentage soit en augmentation depuis 1912, particulièrement depuis 1931. Plus la ferme est grande, moins il y a de pourcentage de terres fournissant du foin, et moins il y a de diminution de ce pourcentage. Il y a environ trois fois plus de vaches à lait par hectare sur les petites fermes que sur les grandes, avec une diminution progressive à travers les cinq catégories d'exploitation, mais en 1912 il y en avait cinq fois plus — une baisse de 14 % pour les petites et une augmentation de 38 % pour les grandes. Plus l'exploitation est petite, plus le nombre de bovins de plus de deux ans a augmenté, mais les exploitations de plus de 81 ha ont deux fois et demi le nombre de celles de moins de 12 ha, et la situation est exactement l'inverse pour les bovins de moins d'un an. Assez curieusement en ce qui concerne le nombre total de bovins, plus l'exploitation est petite, plus il y a de bovins à l'hectare, les fermes de moins de 12 ha en ayant 28 % de plus que les fermes de plus de 81 ha. Quant aux autres animaux d'élevage, plus l'exploitation est grande, plus elle compte d'ovins, bien que la tendance générale depuis 1912 soit une diminution de l'ordre de 30 à 40 %. Plus l'exploitation est petite, plus il y a de porcins, mais alors qu'en 1954 la proportion entre grandes et petites exploitations est d'1 à 2,5, en 1912 elle était d'1 à 9,5. Enfin, plus la ferme est petite, plus il y a de basse-cour, et aucune tendance ne semble se dessiner, sinon qu'en période de crise les petites fermes paraissent se débarrasser de leur volaille plus facilement que les grandes, ce qui est tout à fait normal. En résumé, cette agriculture semble non seulement très axée sur les marchés et influencée par les fluctuations économiques, bien qu'elle garde certains aspects de la physionomie d'une économie de subsistance dans les régions occidentales et septentrionales ; mais aussi très sensible aux événements qui sont tout à fait extérieurs au pays, ce qui met le pays dans une situation d'infériorité quant au maniement de son propre destin.

Nous avons traité jusqu'ici la région ou l'exploitation, mais pour comprendre le système agricole dominant en Irlande, il faut descendre au niveau du champ, que certains auteurs appellent l'unité de base de l'agriculture dans les pays celtiques [74]. Il y en a trois sortes : le champ labouré constamment, le champ où les cultures sont en alternance avec le pâturage et le champ en herbage permanent. Il est rare de trouver les trois sortes sur une même exploitation, en général il n'y en a que deux. Dans notre région les champs labourés constamment constituent un cas un peu

73. Commission on Emigration and other Population Problems, 1954, pp. 46-7.

74. Flatrès, 1957, p. 151.

spécial, car ils se trouvent tous au bord de la mer et l'épuisement du sol n'est évité que grace à un amendement constant d'algues. Le *ley farming*, qui est une rotation comprenant cinq à six ans de cultures suivies de cinq à six ans d'herbage, n'est pas une innovation en Irlande. Déjà, à la fin du XVIII[e] siècle, il était considéré comme parfaitement normal [75]. Il est possible que cette rotation dérive en partie d'une répugnance à labourer de bonnes pâtures, répugnance due autant à une tradition pastorale qu'au climat [76]. Quoiqu'il en soit, on considère cette solution comme la meilleure, compte tenu des facteurs du sol, du climat, et des marchés, comme le souligne le rapport d'une commission gouvernementale sur l'agriculture en 1945. La période de cultures comprend une rotation alternée de céréales et de racines.

En général, tout l'élevage irlandais suit un même processus, quelle que soit l'espèce. Les bêtes naissent et sont élevées jusqu'à environ un an dans les régions occidentales aux sols plutôt maigres, puis sont vendues aux exploitants de la plaine centrale. Les animaux terminent leur périple chez le « finisseur », soit en Irlande, soit en Angleterre. Quand une très petite ferme est à l'origine du cycle, le nombre d'intermédiaires peut augmenter. Ce système d'élevage à multiple points de contacts entre acheteur et vendeur explique en partie la persistance de maintes foires rurales. Celles-ci existaient à côté des marchés hebdomadaires autrefois, mais depuis la Famine la plupart des marchés ont disparus.

Quand on projette ce système sur une carte, des régions agricoles se dessinent, mais la corrélation des différents facteurs est malaisée à établir. La carte dressée par Freeman [77] fait apparaître une grande zone de production laitière dans le sud et le sud-ouest, mais également dans le nord. L'agriculture polyvalente fait trois grandes taches, mais encore faut-il distinguer entre les régions où l'accent est sur l'élevage et celles où l'accent est sur les cultures. Peut-être les deux seules régions agricoles qui correspondent aux données pédologiques ou climatologiques sont les plaines fertiles du centre-est, où prédominent les fermes à engraissage, et celle du centre-ouest, consacrée surtout à l'élevage ovin. Kinvarra se trouve incluse dans cette région, bien que dans une position très limitrophe.

Une des raisons qui rend difficile la corrélation entre le découpage du pays d'après les types prédominants d'agriculture et d'autres critères, et caractérise cette carte comme descriptive et non pas synthétique, est la séparation de l'île en deux zones : les grandes et les petites exploitations, dessinant deux parties dont chacune contient chaque type agricole. Cette séparation est historique ; dans le sud et l'est, région de grandes exploi-

75. Flatrès, 1957, p. 133.
76. Flatrès, 1957, p. 152.
77. Freeman, 1960, p. 193.

tations, le « landlordisme » succéda à la féodalité avec ses fiefs, ses manoirs, sa primogéniture, etc., tandis que dans le nord et l'ouest ce « landlordisme » succéda aux vieilles coutumes indigènes [78].

Il faut décrire brièvement l'aspect économique de ces systèmes agricoles, surtout en ce qui concerne notre région [79]. Le *National Farm Survey* divisa le pays en trois zones : 1° le Sud, 2° le Nord et l'Ouest, 3° l'Est et le Centre, Kinvarra étant incluse dans celle-ci. L'étude distingue six catégories d'exploitation selon leur grandeur, et classe les revenus des fermes dans chaque catégorie comme étant en-dessous de la moyenne, et au-dessus de la moyenne.

Le classement des revenus par catégorie d'exploitation est différent comme le montre le tableau suivant :

Tableau 3. — PRODUCTION EN LIVRES STERLING PAR HECTARE, PAR CATÉGORIE D'EXPLOITATION.

Catégorie de ferme	En dessous de la moyenne	La moyenne	Au dessus de la moyenne
—	—	—	—
2 à 6 ha	0 à 25 £/ha	25 à 45 £/ha	45 à x £/ha
6 à 12 ha	0 à 25 £/ha	25 à 35 £/ha	35 à x £/ha
12 à 20 ha	0 à 25 £/ha	25 à 35 £/ha	35 à x £/ha
20 à 40 ha	0 à 20 £/ha	20 à 30 £/ha	30 à x £/ha
40 à 81 ha	0 à 15 £/ha	15 à 25 £/ha	25 à x £/ha
81 à x ha	0 à 10 £/ha	10 à 20 £/ha	20 à x £/ha

On peut résumer ainsi les conclusions concernant la zone englobant Kinvarra. Sur les fermes de 2 à 6 ha, 50 % des exploitations ont des revenus (y compris ce qui est consommé sur la ferme) en dessous de la moyenne nationale. Ensuite, le rapport signale que dans ces fermes à revenus inférieurs à la moyenne, un tiers de ces revenus proviennent de la production céréalière et un tiers de la production de l'élevage bovin ; tandis que sur les fermes aux revenus supérieurs à la moyenne, 32 % proviennent des cultures et 24 % de la production laitière.

Sur les exploitations de 6 à 12 ha il y a proportionnellement moins de fermes dont les revenus sont inférieurs à la moyenne, mais il n'y en a que 40 % dans la catégorie moyenne. Et nous notons que pour obtenir des revenus supérieurs, il faut produire relativement plus de céréales et de produits laitiers. Notons encore que seulement la moitié des exploitations de 2-6 ha et 20 % de celles de 6-12 ha sont qualifiées d'exploitations

78. Flatrès, 195 7, pp. 64 et seq.

79. Les chiffres qui suivent sont tirés du Interim Report, National Farm Survey 1955-56, 1956, et du Final Report, National Farm Survey, 1955-56, 1957-58, 1962.

de « subsistance », c'est-à-dire des fermes sans activités agricoles commerciales.

Dans la catégorie supérieure, 12-20 ha, les exploitations les moins rentables obtiennent 40 % de leurs revenus de l'élevage bovin, et 19 % des cultures, là où les plus rentables ont 22 % et 35 % respectivement. Sur les fermes de 20 à 40 ha, 38 % des exploitations ont des revenus inférieurs à la moyenne. Ici encore les fermes les plus rentables ont un tiers de moins d'élevage bovin. Dans la catégorie de fermes de 40 à 81 ha nous voyons apparaître pour la première fois une part importante d'élevage ovin, mais il faut ajouter que cette part entre pour 17 % dans les revenus des fermes les moins rentables, ce qui représente 42 % des exploitations étudiées, et seulement pour 8 % dans les fermes à revenus supérieurs à la moyenne. Enfin, dans la dernière catégorie, qui comprend les grands *ranchs* du Centre, 26 % des exploitations sont en dessous de la moyenne quant aux revenus, et obtiennent 48 % de ces revenus de la production bovine et 15 % des ovins, tandis que les 33 % des fermes aux revenus supérieurs à la moyenne tirent 36 % de ceux-ci des cultures, 23 % de l'élevage de bovins, 23 % de la production laitière et 7 % de l'élevage ovin. Il faut signaler que si l'augmentation de surface d'une catégorie à celle supérieure relève d'une progression géométrique, l'augmentation des unités de travail (le travail d'un adulte pendant 52 semaines) par ferme d'une catégorie à une autre est à peine arithmétique. Les exploitations de 2-6 ha ont en moyenne une unité de travail et celles de plus de 81 ha en ont 5.

Mais par rapport au travail à accomplir ces unités expriment une condition de sous-emploi. La comparaison du nombre « d'hommes-années » nécessaires pour les différents types d'élevage ou de culture et du nombre d'hommes dans la population active agricole démontre que les exploitations de moins de 40 ha en Connacht et Ulster ont plus d'une fois et demi la main d'œuvre nécessaire à leur fonctionnement. Les exploitations de moins de 6 ha satisfont de 315 % à 388 % de leurs besoins en main d'œuvre d'œuvre [80]. Nous reviendrons sur ce problème du temps libre du paysan.

Il faut tirer de ce très rapide survol une conclusion et un avertissement. La conclusion est que l'agriculture irlandaise est très dépendante des marchés. En 1955 et 1956, par exemple, les prix de la viande de bœuf baissèrent, d'où la rentabilité diminuée de la production bovine. L'avertissement est un corollaire de cette constatation. L'agriculture irlandaise est hautement intégrée, car on ne peut en modifier une partie sans en affecter profondément toutes les autres. Il ne s'agit pas de préconiser un délaissement de l'élevage bovin, par exemple, en faveur d'une inten-

80. Report of the Inter-Departmental Committee on the Problems of Small Western Farms, 1963, p. 42.

sification des cultures, sans savoir que le système de rotation des cultures sera bouleversé et, partant, l'équilibre économique, déjà assez instable chez le petit exploitant. D'ailleurs, le gouvernement fut forcé, pendant la deuxième Guerre mondiale, de mener campagne pour une intensification des cultures, et cette campagne ne peut guère être qualifiée de pleine réussite. Les solutions relèvent, évidemment, de la compétence des agronomes, mais il est probable que le salut de l'agriculture irlandaise dépend autant de la solution de problèmes politiques et sociaux que de problèmes purement techniques.

Et l'agriculture irlandaise a des problèmes, que nous allons rapidement évoquer. Le climat en est un, car la pluviosité rend incertaine la culture du blé et de l'orge, et problèmatique la récolte du foin. Par ailleurs, ce même climat permet aux fermiers irlandais de laisser leur bétail dans les champs dix mois sur douze, fournissant ainsi un frein à l'intensification de l'agriculture selon des voies semblables à celles de l'agriculture danoise, que l'on pose souvent en modèle à l'Irlande, puisque l'exploitant n'est pas obligé de cultiver de quoi nourrir son bétail. Un autre problème en Irlande est celui de la mécanisation. En 1932 elle était inexistante et en 1939 il n'y avait que 2.067 tracteurs contre 48.750 en Angleterre et au Pays de Galles, ne représentant pourtant que deux fois la surface agricole de l'Irlande. La situation s'est légèrement améliorée depuis, et en 1950 on put dénombrer 12.000 tracteurs, mais il existe tout de même entre 70.000 et 80.000 exploitants avec plus de 20 ha, qui semble être la limite inférieure de rentabilité pour un tracteur [81].

Une des solutions proposées est l'extension des organisations coopératives. Celles-ci existent en grand nombre dans le sud du pays, région de production laitière, mais malgré les activités multiples des coopérateurs laitiers en dehors de celles liées à la production du beurre, l'idée d'association coopérative ne rencontre pas de succès ailleurs.

Nous avons déjà noté la dépendance de l'agriculture irlandaise par rapport aux événements extérieurs ; il faut ajouter que toutes les études qui ont été faites considèrent cette dépendance comme un des grands problèmes irlandais. On cite 1929-30, quand 51 % de la production agricole était exporté, 27 % consommé sur les fermes et 22 % entré dans les circuits de distribution intérieurs. Dans de pareils cas l'écoulement des produits, et partant de la production, reste tributaire de données sur lesquelles le pays n'a aucun moyen d'agir. Par exemple, une amélioration des méthodes de production du beurre au Danemark ferma le marché britannique au beurre irlandais [82].

Mais il ne faut pas sous-estimer l'agriculture irlandaise. Ses rendements

81. Johnston, 1951, pp. 116 et seq.
82. Commission on Emigration and other Population Problems, 1954, p. 25.

sont bons : par exemple, en 1951, le rendement du blé à l'hectare était de 22 qx [83], là où la France n'eut que 16,7 qx/ha [84]. Et par ailleurs il est convenu que le niveau de vie de la communauté rurale s'est amélioré au moins de 65 % entre 1938 et 1950 [85].

La situation industrielle de l'Irlande ne nous occupera pas parce que la région qui nous intéresse n'a que peu d'attaches avec l'industrie, et parce que l'industrie irlandaise ne représente qu'une faible partie des activités nationales. En 1946 sur une liste de 18 nations européennes, l'Irlande tenait la 16e position quant à la proportion de sa population active engagée dans l'industrie avec 17,9 % [86]. Ce pourcentage, il est vrai, représentait une augmentation par rapport aux années précédentes. Entre 1926 et 1951, le pourcentage de la population active engagée dans l'industrie augmenta de 5,6 %, passant de 13,5 % à 19,1 %. En même temps le pourcentage dans l'agriculture baissa de 53 % à 40,5 % [87]. Pendant cet intervalle la population active resta à peu près stationnaire. Cette industrialisation limitée, pourtant, ne résolut pas les problèmes d'émigration. En 1945 et 1951, 40.000 postes en usine furent créés, mais dans la même période, 40.000 personnes par an émigrèrent. L'origine des difficultés dans l'industrialisation de l'Irlande est simple. Non seulement le pays ne possède pas de ressources de matières premières industrielles, mais aussi il ne possède que peu de ressources d'énergie. Celles-ci sont utilisées surtout pour la production de l'électricité. En 1955-56, 1.570.000 kilowatts-heure furent produits, ce qui représente déjà le double de la production de 1948 [88], mais il faut pourvoir aux besoins de l'électrification rurale avant de pouvoir consacrer des ressources importantes d'énergie électrique aux industries, et la tâche est loin d'être terminée. On peut noter que trois lignes électriques traversent la région qui nous intéresse, une de 110 kilovolts, et deux de 38 kilovolts, allant d'Ardnacrusha sur le Shannon, à Galway.

Il n'est donc pas étonnant de découvrir que la presque totalité d'usines de transformation traite des produits alimentaires. Nous le devons, je suppose, à une certaine réputation du pays de traiter en premier des dis-

83. Statistical Abstract of Ireland, 1954, p. 61.

84. Gonde et al., 1953, pp. 456-7. Il ne faut pas exagérer l'importance de la différence. 11.400 ha de blé seulement furent semés en Irlande contre 4.250.400 ha en France ; il est impossible de tenir compte des variations d'humidité ; les meilleurs rendements français sont en général plus élevés que les meilleurs rendements irlandais, etc.

85. Freeman, 1960, p. 180.

86. Commission on Emigration and other Population Problems, 1954, p. 32.

87. Census of Population of Ireland, 1951, pp. 2-3 et Commission on Emigration and other Population Problems, 1954, p. 31.

88. Statistical Abstract of Ireland, 1954, p. 284, et Irish Trade Journal and Statistical Bulletin, sept. 1956, p. 193.

tilleries et des brasseries. Ces installations se concentrent dans le sud et l'est et absorbent une grande partie de la production d'orge. Il faut ajouter, pour nuancer cette réputation, qu'en face des quelques 29 usines de maltage, distilleries, et brasseries, on doit inscrire 40 fabriques d'eaux minérales, dont le succès découle des campagnes de tempérance menées par le P. Mathew au XIX^e siècle et par l'Association des Pionniers actuelle.

Une autre industrie qui a de l'importance dans la production agricole au niveau de la paroisse est celle de la fabrication du sucre de betterave. Cette production date de 1925 et s'est étendue sous la triple impulsion du désir de rendre indépendante la jeune république, des restrictions de la guerre, et de l'apport d'argent liquide aux paysans. Il existe quatre usines, dont une à Tuam.

Quarante usines pour la production d'aliments d'origine porcine reçurent en 1953 1.046.458 bêtes sur une population totale de 1.197.000 porcs [89]. Environ la moitié de cette production était destinée à l'exportation. Une centaine d'usines travaillent dans les industries de la laine, et une soixantaine dans les industries de cuir, dont cinq tanneries concentrées dans le sud-est.

Le reste de l'industrie dépend en très grande partie de l'importation des matières premières ; nous concerne, donc, beaucoup moins, et consiste surtout en usines de montage : automobiles, machine agricoles, mécanique électrique, etc.

Nous avons déjà remarqué une proportion particulièrement forte de la population active de l'Irlande engagée dans les services. Sur cette liste de 18 pays européens dont il a déjà été question, l'Irlande tient la sixième place, tout de suite après des pays hautement industrialisés. Il faut maintenant caractériser ce phénomène en traitant du commerce intérieur. Tout d'abord, on peut constater que cette liste se partage assez facilement en deux constellations : l'une comprenant les nations ayant une forte proportion de leur population active dans l'industrie et dans les services et un faible pourcentage dans l'agriculture, l'autre celles ayant une forte proportion dans l'agriculture et de faibles pourcentages dans l'industrie et dans les services [90]. Celle-là comprend évidemment les pays industriels tels l'Angleterre, la Suède ; celle-ci les nations essentiellement agricoles, telles la France, l'Italie, le Portugal, etc. Chacun de ces groupes peut s'attacher deux sous-groupes, l'un avec un faible pourcentage en industrie et un fort pourcentage en services et l'autre avec un fort pourcentage en industrie et un faible pourcentage en services. De ces deux sous-groupes, celui-là semble correspondre aux pays importateurs, celui-ci aux pays

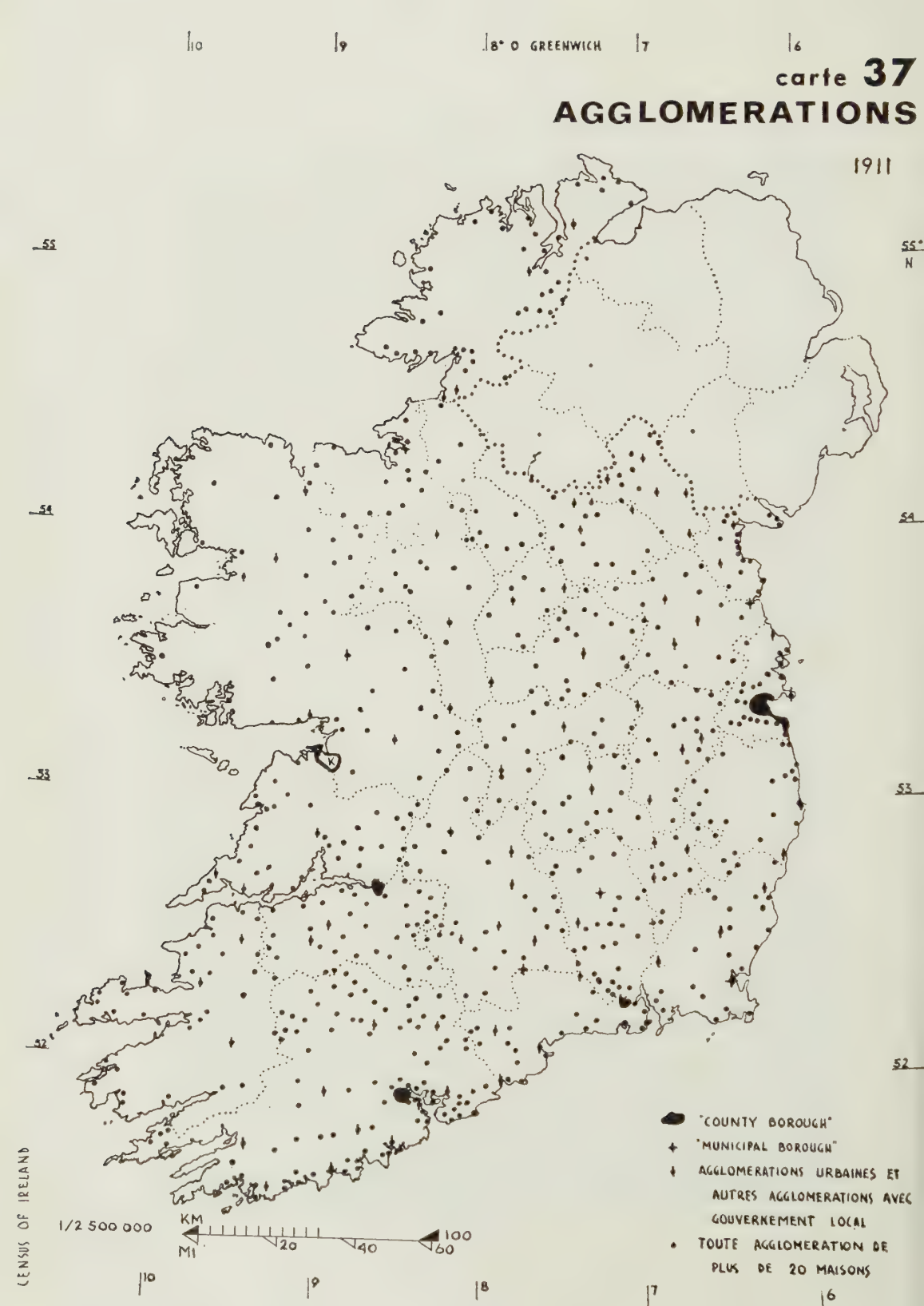
89. Statistical Abstract of Ireland, 1954, pp. 81 et 83.

90. Ces termes sont utilisés plutôt que ceux de secteurs primaire, secondaire et tertiaire, parce que les catégories utilisées pour élaborer les statistiques irlandaises ne semblent pas correspondre tout à fait aux catégories françaises.

carte 37

AGGLOMERATIONS

1911

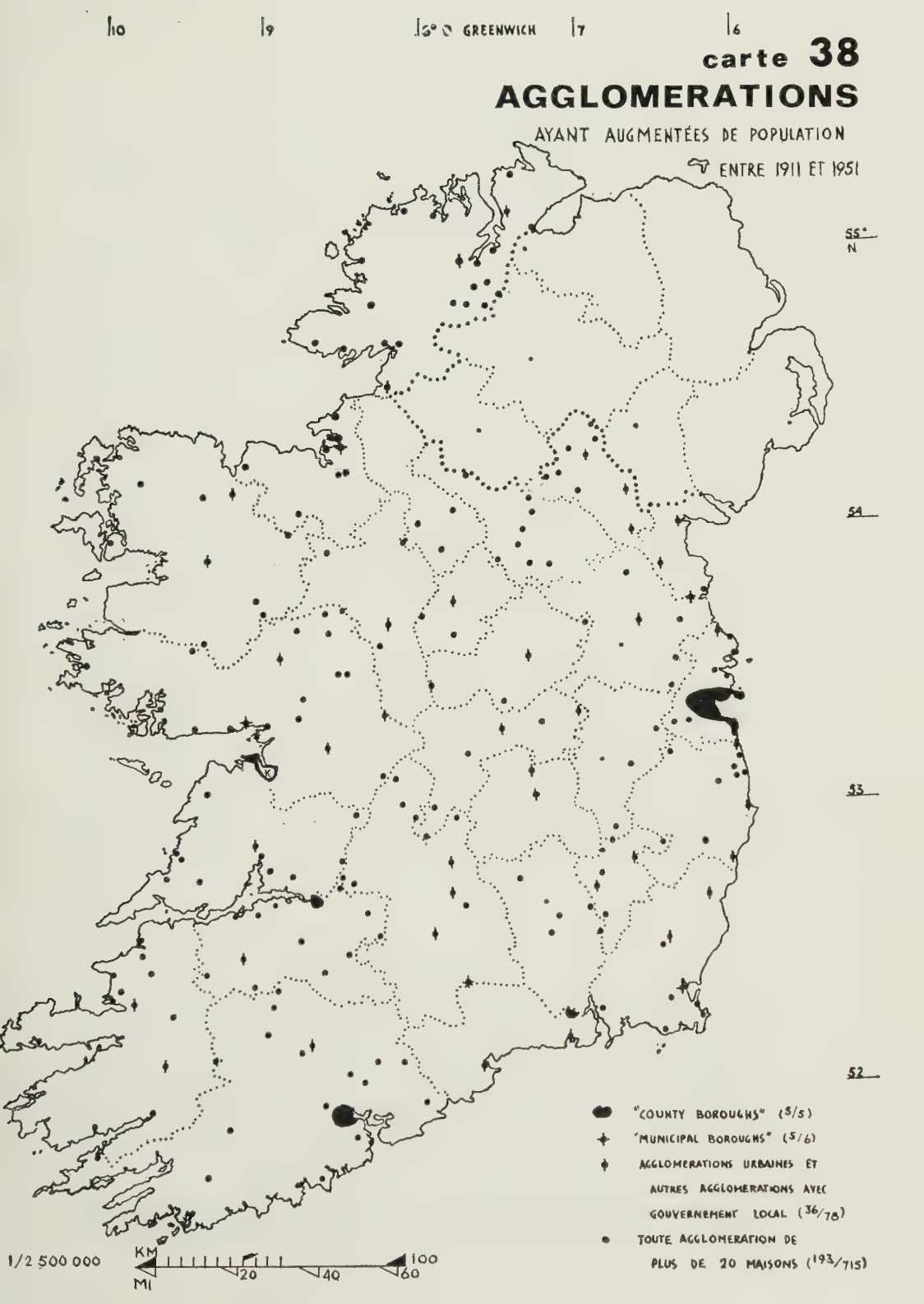


CENSUS OF IRELAND

carte 38

AGGLOMERATIONS

AYANT AUGMENTÉES DE POPULATION ENTRE 1911 ET 1951



exportateurs. Cette observation, qui est basée sur des données non-nuancées, ne trouve une justification quelconque qu'en ce qu'elle illustre une fois de plus la position dépendante de l'Irlande : pays importateur dans une constellation de pays industrialisés.

Les centres importants de commerce intérieur se situent sur les cartes 37 et 38. La première montre le nombre d'agglomérations de vingt maisons ou plus, existant dans le pays en 1911. La deuxième carte donne les agglomérations ayant augmenté de population entre 1911 et 1951. Nous y voyons que les cinq grandes villes et cinq sur six des « *municipal boroughs* » continuent à jouer un rôle économique et politique, car on peut postuler que seules augmentèrent de population, après la disparition de l'administration anglaise, les agglomérations restées viables. Il n'y a que 36 sur 78 des agglomérations urbaines et agglomérations à gouvernement local qui semblent correspondre à un centre rural fonctionnel. Quant aux agglomérations de plus de vingt maisons, il n'y en a qu'environ un quart suffisamment importantes soit pour justifier une immigration, soit pour freiner l'émigration. Il est naturel de trouver une certaine corrélation entre la trame de ces agglomérations et les réseaux de communications naturelles et humaines.

La plupart des phénomènes associés au commerce extérieur irlandais ne nous intéresse pas ici, mais il faut noter que 90 % des exportations partent en direction de l'Angleterre et de l'Irlande du Nord, et 50 % des importations en proviennent [91]. Par ailleurs, non seulement les produits fabriqués en Irlande partent pour l'étranger, mais aussi le capital et le travail. Celui-ci s'expatrie pour des raisons évidentes, et celui-là part chercher des marchés et des possibilités d'investissements qui n'existent pas dans le pays. Dans une certaine mesure cette expatriation des capitaux a permis la modernisation du pays en ce qui concerne les biens de consommation, mais par ailleurs, elle a contribué à créer une balance de paiements très défavorable.

Par exemple, en 1951, la valeur des exportations était de l'ordre de 60 millions de livres sterling, et celle des importations, 129 millions de livres. Le déficit fut en partie comblé par des revenus du tourisme, 28 millions, et les mandats envoyés par les émigrés, 10 millions, mais il n'en reste pas moins que l'année s'était soldée par un déficit de 10 millions de livres [91]. Le problème serait d'investir les bénéfices réalisés par l'exportation dans des industries domestiques de façon à réduire l'importation de biens de consommation, mais outre les difficultés de création d'une main-d'œuvre spécialisée, de formation de cadres, d'importation de matières

91. Commission on Emigration and other Population Problems, 1954, p. 52.
92. Notes et Études Documentaires, 1953, p. 20.

premières, la structure financière actuelle freine toute mobilisation de capitaux.

En effet, la plupart des industries sont des affaires de famille, et les propriétaires préfèrent en garder le contrôle plutôt que de chercher une expansion par un financement extérieur. De ce fait, il existe très peu de possibilités sur le marché irlandais pour un acheteur éventuel de titres, et les capitaux ont tendance à s'investir à l'étranger. Le résultat en est, outre le sous-développement industriel du pays, que l'Irlande est une des nations créditrices avec le plus d'avoirs, ceux-ci s'élevant à quelques 450 millions de livres sterling [93]. La contradiction n'est qu'apparente entre ce fait et la balance de paiements ; celui-là décrit une situation actuellement favorable ; celle-ci représente une évolution alarmante.

Le revenu national irlandais a augmenté de £ 50 par habitant en 1938 à £ 136 en 1952, mais comme en même temps la monnaie se dévaluait, le pouvoir d'achat n'était que d'un sixième plus élevé en 1952 qu'en 1938 [94]. Cependant, la part revenant à la communauté agricole augmentait de 22 à 30 %, et ceci surtout parmi les paysans propriétaires [95]. En partie à cause de ce bas niveau de revenus, le budget public joua, et joue toujours, un rôle considérable dans la redistribution de la richesse nationale [96]. Par exemple, en 1951, les dépenses publiques, y compris celles des collectivités locales, se montèrent à £ 32 par habitant, ce qui représentait 27 % du revenu moyen de cette année [96]. Ces dépenses publiques furent réparties entre les services sociaux — 18 %, les subventions sur les produits alimentaires — 12 %, la santé publique — 9 %, l'enseignement — 10 %, le service de la dette publique — 9 %, l'armée — 4 %, et divers — 38 % [96].

85 % des fonds nécessaires à financer les dépenses publiques proviennent des impôts, en majeure partie indirects — 69 %. En effet, pour des raisons de politique nationale le fermier est à peu de choses près exempt d'impôt direct, ce qui rejette le poids du financement public sur les taxes sur le tabac, les boissons, l'essence, etc.

E. — *CONFIGURATIONS*

Il est difficile d'aborder le sujet des configurations culturelles sans soulever à nouveau des problèmes sémantiques. En premier lieu pourquoi s'agit-il de configurations dans un chapitre consacré aux structures ? D'après la définition déjà donnée les configurations sont les formes et dessins qui donnent une cohérence à la vie culturelle et sociale et couvrent

93. Notes et Études Documentaires, 1953, p. 12.
94. Commission on Emigration and other Population Problems, 1954, p. 56.
95. Commission on Emigration and other Population Problems, 1954, p. 56.
96. Notes et Études Documentaires, 3 février 1953, p. 10.

donc un domaine autre que celui des structures. Mais dans l'analyse des documents il est parfois malaisé de distinguer entre configurations et structures. Sans vouloir entamer une subtile discussion sur ce sujet qui nous mènerait non seulement à préciser le rapport entre configuration et structure, mais aussi entre définitions verbales et réalité sociale, nous allons prendre les configurations, lorsqu'il s'agira de la partie de leur domaine coextensive au domaine des structures, comme étant le degré intermédiaire entre les relations sociales et les structures. En d'autres termes, c'est, à un premier niveau d'abstraction, la généralisation psychologique des comportements, l'ensemble de comportements moyens, le dénominateur commun des motivations. Les configurations impriment aux structures analytiques d'une société le sceau d'une individualité propre.

Le plus grave obstacle à l'emploi scientifique du concept de configuration est l'impossibilité de lui assigner une valeur de pondération. On constate la présence ou l'absence d'un trait pour caractériser une configuration, ce qui fait que deux chercheurs peuvent décrire une même configuration de façon différente. Sans parler des prolèmes philosophiques soulevés par la réduction systèmatique de la réalité à des oppositions uniquement polaires. Mais par ailleurs, il n'est peut-être pas inutile dans l'état actuel de la discipline de garder disponible un concept analytique un peu flou.

En fait, après avoir discuté des structures sociales générales telles les structures politiques générales, les structures religieuses générales, et les structures économiques générales, nous en venons aux comportements et relations qui dans la littérature sont aussi traités sous les titres d'organisation sociale, ou de structure sociale. Ni l'un ni l'autre de ces termes ne nous est disponible, car structure sociale est le terme général déjà utilisé pour décrire les structures que nous venons de traiter, et organisation est l'une des formes structurales dont il faut parler dans cette section. Il s'agit ici de toutes les relations interpersonnelles structurées, mais non institutionalisées, et ne comportant pas d'échange d'objet matériel. Par ailleurs, ces structures sont souvent caractérisées par un manque de hiérarchisation. Les groupes de parenté, par exemple, sont juxtaposés dans l'espace social, mais ne sont pas hiérarchisés comme le sont les groupes qui constituent les structures politiques ou religieuses. Autrement dit, ce sont toutes les structures dont l'inclusion dans un chapitre sur les structures générales ne se justifie que parce que la configuration générale de la culture s'exprime à travers elles, et qu'elles sont en fait généralisées.

Cela dit, il ne faut pas considérer cette section comme une rubrique « divers » qui doit traiter des phénomènes difficilement classables ailleurs. Le fait que l'on n'y trouvera que quelques phénomènes traités sommairement découle logiquement de ce qui est dit dans les paragraphes d'introduction à propos de la méthodologie. La plupart des phénomènes qui

relèveraient d'une étude des configurations sont parfaitement compréhensibles au niveau de la paroisse, étant saisissables dans leur totalité à ce niveau. L'étude des configurations sera donc réservée à la deuxième partie de ce travail, en ce qui concerne la plupart des faits, sans toutefois s'y trouver nécessairement de façon nominale.

L'un des phénomènes qu'il convient de décrire à l'échelon national est celui des classes sociales, vues sous l'apect de caste ou de prestige, et non pas uniquement sous l'aspect politique, religieux, ou économique. Il est souvent dit par les apologistes que la nation irlandaise est un exemple de société chrétienne, une société sans classes. Des savants plus impartiaux ont dit la même chose : Evans, par exemple, appelle l'Irlande une société égalitaire, dont la vertu est la modestie [97]. Il est un fait qu'il y existe une remarquable homogénéité.

Cela ne veut pas dire qu'il soit impossible de classer les membres de la société irlandaise en strates auxquelles se rattachent des différences de statut et de prestige. Si l'on définit des classes sociales comme étant des groupes arrangés hiérarchiquement selon le degré de prestige et de puissance dont ils jouissent, il est possible d'opérer des divisions dans la société irlandaise suivant des critères économiques, professionnels, etc., Par exemple, des différences de ressources financières existent, bien que leurs manifestations n'en soient pas exagérément visibles, et une fortune confère à son possesseur le droit au respect de ses concitoyens. De même l'exercice d'une profession dans laquelle ceux qui réussissent gagnent beaucoup d'argent, est source de prestige sinon de puissance.

Mais la pauvreté peut être également source de prestige pour certaines professions, par exemple pour un homme de lettres ou pour un prêtre. Ou plus exactement le statut d'un *scholar* ou d'un religieux ne dépend absolument pas de son état financier, et son prestige est aussi fort que celui de l'industriel ou du financier. Si l'on prend la nation entière, on peut certainement parler de stratification sociale générale, bien que probablement il ne soit pas possible de trouver autant de divisions que dans d'autres pays occidentaux. Autrement dit, il existe une classe supérieure, une classe moyenne comprenant peut-être des strates, une classe inférieure, et les habitants savent d'instinct à quelle classe appartient telle personne. Là-dessus rien qui singularise les Irlandais.

Néanmoins, plusieurs aspects de ces classes sociales semblent être particuliers à l'Irlande. Tout d'abord, bien que comme dans toutes les sociétés de la civilisation industrielle européenne, la base économique des classes soit extrêmement importante, l'appartenance et le recrutement s'opèrent dans une large mesure selon d'autres critères. Comme corollaire, il y a une assez grande mobilité verticale. Ensuite, il n'existe qu'un minimum

97. Evans, 1956, p. 237.

de différences culturelles entre les classes, que ce soit dans l'expression extérieure telle les vêtements et le langage, ou dans le comportement interindividuel. Le pauvre hère en haillons à côté de vous peut être l'homme le plus riche de la paroisse, ou celui dont l'opinion est la plus écoutée ; ce qui, d'ailleurs, ne l'empêchera pas de vous traiter avec autant de courtoisie que si vous étiez son égal. En résumé, si l'on emploie tous les critères à la fois par lesquels le prestige est déterminé en Irlande, on aboutit à une société dont les classes sociales sont très estompées.

En passant des groupements analytiques aux groupements organisés consciemment par les participants, nous rencontrons une organisation qui ne se laisse pas ranger dans une catégorie unique : *Muintir na Tire*. Ce mouvement fut fondé en 1931 par un prêtre en tant qu'essai pour empêcher l'émigration. Au début, ce fut une organisation de producteurs et un mouvement fédératif pour différentes associations agricoles spécialisées. Dans cette forme *Muintir na Tire* n'eut pas beaucoup de succès, et en 1937, il fut élargi pour comprendre tous les gens vivant à la campagne, et réorganisé sur la base de la paroisse, étant donné l'importance de celle-ci dans la vie sociale irlandaise. Aujourd'hui, dans chaque paroisse où *Muintir na Tire* est présent, il existe un *guild* ouvert à tous ceux qui veulent y appartenir. Cette corporation est divisée en sections selon les intérêts professionnels : fermiers, ouvriers agricoles, commerçants, etc. Chaque section élit des membres au conseil du *guild* qui gère d'une façon active les affaires du *guild*. Il existe un exécutif national et des conseils nationaux.

Les buts poursuivis par *Muintir na Tire* sont très larges, car il s'agit d'organiser la vie rurale toute entière, et, ce faisant, de diriger toute la vie de la nation selon des principes sociaux chrétiens. Le fondateur de *Muintir na Tire* décrit le but de l'organisation comme étant l'établissement de *muintearas*, des rapports de bon voisin. Spécifiquement on doit effacer les traces d'antagonisme entre les classes et réduire la propension à l'individualisme politique qui sont les résultats des luttes agraires et des rapports suivis avec la Grande-Bretagne [98]. Par ailleurs, *Muintir na Tire* cherche à mettre entre les mains des *guilds* le règlement de toutes les affaires mineures qui concernent la paroisse, en accord avec l'encyclique *Quadragesimo Anno* qui cherche à limiter l'étendue du pouvoir central [98]. Ce dernier point est évidemment extrêmement important, car, comme nous l'avons déjà vu, il n'existe pas de pouvoir politique au niveau de la paroisse. En fait, à la différence des organisations comme *Macra na Feirme* ou les différentes sociétés coopératives, qui cherchent à améliorer la vie des ruraux en s'attaquant uniquement aux conditions économiques, *Muintir na Tire* examine l'ensemble des conditions de la vie rurale et

98. Toner, 1955, pp. 54-56.

cherche à ranimer un sens de communauté dans les unités sociologiques de base.

Est-il possible maintenant, en guise de conclusion non seulement à ces paragraphes, mais aussi à ce chapitre, de dégager une configuration, ou des configurations globales ? Et cela tout en reconnaissant que dans l'état actuel de la question chercher des configurations équivaut à chercher à la fois ce qui sous-tend les structures et ce qui les englobe, équivaut à chercher à la fois le trait qui particularise divers comportements culturels, et en même temps le « dessin » qui lie valeur, fonction, et structure. Et tout en soulignant que ce qui suit relève de l'interprétation, fondée dans la mesure du possible sur l'analyse, sinon sur les faits.

La configuration globale de la culture irlandaise actuelle semble être apollonienne, pour utiliser les termes que Benedict emprunta à Nietzsche [99]. Mais apollonienne par défaut, si l'on peut dire, étant davantage le résultat de la transformation et de l'appauvrissement d'une culture dionysienne que de la construction et de l'intégration d'une culture fondée sur la mesure et la raison. Les Irlandais eux-mêmes invoquent souvent la présence d'un courant janséniste dans leur histoire pour expliquer un certain puritanisme [100], en effet remarquable dans ce pays si catholique, bien qu'en réalité, les forces influentes de l'histoire religieuse irlandaise soient d'origine plutôt jésuite. Il est probable que ce puritanisme existe parce que la culture tend à s'extérioriser à travers la religion. Dans une autre culture les mêmes forces qui produisirent le rigorisme moral irlandais auraient pu s'exprimer par un formalisme légal très poussé, ou par un régime d'alliances matrimoniales très strict, ou par un ethique spartiate. Quoiqu'il en soit, il semble possible de développer l'argument que la configuration actuelle — différente de celle de la société celtique, personne n'en doutera — n'est apollonienne qu'en apparence, qu'à cause de la disparition d'un certain nombre d'éléments d'une configuration dionysienne.

Pour illustrer ce processus, construisons un modèle de l'évolution sociale. Chaque société fonctionne sur la base de quelques thèmes fondamentaux, qui correspondent, dans le milieu donné, aux types élémentaires de réactions, psychologiques ou autres, aux stimuli extérieurs. Ces thèmes sont véhiculés à travers le temps et l'espace, ou, si l'on préfère, s'expriment, au moyen d'éléments que l'on pourrait appeler des vecteurs sociaux. Il en résulte des traits culturels, qui peuvent éventuellement fermer la boucle en devenant à leur tour des vecteurs, voire des thèmes. Cet ensemble dynamique voyage dans la dimension temporelle, mais l'analogie géométrique de son chemin serait une courbe sinusoïdale, et non pas un cercle. Les transformations inéluctables d'origine interne et externe — en un

99. Benedict, 1934, *passim*.

100. Le R. P. Murphy y voit l'une des causes du bas taux de mariages en Irlande. O'Brien, p. 105.

mot l'histoire — font que la boucle ne se ferme jamais réellement, que les processus sociaux ne retournent jamais à leur point d'origine. Ce modèle ressemble au modèle classique où la société est réduite par l'analyse à une infrastructure et une superstructure, en ce sens que les vecteurs sociaux, qui déterminent en grande partie les traits culturels, comprennent les modes de production sociale et les types de propriété de ceux-ci, mais avec la différence que ces vecteurs comprennent aussi les structures analytiques fondamentales de certaines catégories de la vie sociale telles la religion, le régime politique, etc., tout en rangeant dans la catégorie des traits culturels le fonctionnement spécifique de ces mêmes structures. Avec la différence aussi que les thèmes et les traits peuvent à la longue transformer les vecteurs.

Sans chercher à élaborer un modèle exhaustif et définitif, substituons maintenant quelques données de l'ancienne société irlandaise aux donnée abstraites que nous venons de décrire. Parmi les thèmes principaux du monde irlandais figuraient une attitude fataliste envers les événements, un concept de deux mondes, visible et invisible, en juxtaposition, un concept quelque peu mécaniste du fonctionnement de ces mondes [101], et des réactions psychologiques vives et spontanées, aussi bien sur le plan collectif que sur le plan individuel. Les vecteurs sociaux comprenaient — outre des données naturelles concernant la géographie, la météorologie et la biologie humaine — le type celtique d'agriculture et d'élevage, l'organisation de la société en petites unités, et les structures fondamentales de la religion chrétienne.

Encore moins que pour les thèmes et les vecteurs pouvons-nous énumérer tous les traits culturels de ce monde irlandais disparu, mais nous pouvons noter, parmi d'autres et sans chercher à établir un ordre logique : une structure sociale assez élaborée accompagnée de lois prescrivant le comportement à tenir dans un grand nombre de situations ; un grand respect pour le verbe ; des sentiments égalitaires ; une mobilité sociale poussée dans certaines circonstances, à la fois verticale dans un sens abstrait, et horizontale dans un sens spatial ; la nature précaire de toute alliance dépassant les limites du *túath*, etc.

Ces traits peuvent paraître parfois contradictoires, mais ne traduisent nullement une dysfonction. Par exemple, la coexistence d'une structure sociale élaborée et explicite, d'un sentiment national à l'échelon de l'île, et de l'impossibilité de réaliser l'unité politique de l'île ne posait pas de problème de logique sociale. Tous ces aspects de la vie irlandaise d'alors prenaient naissance, à travers des vecteurs sociaux intégrés, dans des thèmes parfaitement en harmonie les uns avec les autres. Et si le besoin se faisait sentir, par exemple, d'expliquer les conflits et les difficultés

101. V. *supra*, p. 57.

politiques surgissant à l'échelon national, on faisait appel à d'autres traits culturels, par exemple aux sentiments égalitaires ou à l'individualisme, plutôt qu'à un éventuel mauvais fonctionnement du système social. La société était donc intégrée, et sa configuration totale était une configuration dionysienne [102].

Les sept siècles et demi d'administration anglaise ne détruisirent jamais cette homogénéité de la culture irlandaise ; il a fallu la réussite de la lutte nationaliste et le contrecoup de l'émigration pour le faire. Du milieu du XII^e^ siècle au milieu du XVI^e^ la culture indigène assimila les envahisseurs ; du milieu du XVI^e^ à la fin du XVII^e^ elle lutta presque jusqu'à sa propre disparition ; de la fin du XVII^e^ au début du XX^e^ elle se releva de sa défaite pour aboutir au triomphe politique. Mais ces trois étapes furent accomplies sans sacrifier l'unité de la culture et sans transformer radicalement sa configuration totale. Arthur Young et Tomas O'Crohan, Synge, Joyce, Yeats, O'Casey et O'Connor en sont les témoins et les chroniqueurs.

Par contre ce triomphe déclencha en quelque sorte une autre série de phénomènes qui ont abouti à une mutation de la culture. En premier lieu, comme nous avons déjà vu, l'Église s'attaqua aux manifestations aussi bien temporelles que spirituelles qui ne prenaient pas leur source dans le dogme et le rituel catholique. L'un des résultats en fut de déplacer le monde invisible. Autrefois jouissant d'une coexistence parallèle, ce monde devint uniquement un lieu retrouvé à la fin de la vie. On fait certes appel aux saints et aux anges qui peuplent ce nouveau monde afin qu'ils interviennent dans les affaires de la vie quotidienne, mais ce n'est plus l'intervention d'un être qui, bien que surnaturel, partage votre temps et votre espace. Les portes menant au monde de ces êtres-ci sont maintenant fermées, et le monde qui a été substitué est un « au-delà » dans tous les sens du terme. Ce déplacement n'eût peut-être pas eu d'effet notable si en même temps d'autres manifestations culturelles n'eussent pas été supprimées parce que liées à ce concept de deux mondes juxtaposés. Or, la supression et la substitution ne se sont pas opérées sur le même plan. A un monde intuitif où les actions et les réactions, les comportements individuels et les manifestations collectives, sont spontanés, entiers, et vitaux dans un sens bergsonien, fut substitué un monde avec lequel on entretient des rapports par la raison. L'au-delà se situe sur un plan métaphysique, voire mystique, mais ayant séparé l'au-delà de l'ici-bas, ayant conçu leurs localisations respectives de façon linéaire et non plus parallèle, l'être humain doit fonder ses rapports avec l'au-delà beaucoup plus sur ce qui est « mieux » que sur ce qui est « naturel ». En fin de compte, donc, il n'y eut ni une transformation, ni même un remplacement, de certains éléments dionysiens de la culture irlandaise, mais leur suppression.

102. Cf. Ramnoux 1947, en particulier en ce qui concerne les contradictions.

Pendant la même période, la mutation du fatalisme celtique atteignit son point culminant. Ce fatalisme se situait à l'échelle cosmique, mais n'inhibait pas des initiatives individuelles. En partie sous l'influence de la culture américaine, agissant par le truchement des immigrés irlandais, culture dont les thèmes comprennent : un concept tout à fait mécaniste de l'univers, celui de la possibilité pour l'homme d'exercer un contrôle sur cet univers, et celui de l'avenir comme l'aspect le plus important de la dimension temporelle [103] ; en partie sous l'influence des enseignements de l'Église ; ce fatalisme perdit tout caractère métaphysique, et même parfois, avec l'émigration des hommes les plus dynamiques, il assuma le visage de l'apathie. En ce qui concerne les vecteurs sociaux, il faut ajouter, dans le domaine techno-économique, un profond remaniement des structures et procédés de l'agriculture et, dans le domaine de l'organisation sociale rurale, une certaine anomie.

En conclusion, nous observons une culture dont les éléments dionysiens ont été supprimés, ou ont disparu, sans être réellement remplacés. Restent, donc, les éléments qui confèrent une facture apollonienne à la culture globale, ce qui fausse quelque peu la configuration totale de cette culture, car il en résulte un manque d'harmonie entre un certain nombre d'éléments, que cela soit au niveau des traits ou au niveau des vecteurs, sans pour autant que ces discordances prennent racine dans un thème commun, comme ce fut le cas pour la société irlandaise traditionnelle. Mais le rigorisme moral, les réactions apathiques, la pression, non pas tant du groupe lui-même que de ses représentants détenteurs du pouvoir, vers une conformité moyenne de comportement de chaque individu, ne subsisteront comme éléments principaux, sinon uniques, de la configuration totale que tant que n'auront pas pris forme les nouvelles structures et modes de production, et tant que n'aura pas recu de nouvelles impulsions — les Irlandais courent encore sur l'élan de leur triomphe politique du début du siècle — l'inertie d'évolution sociale irlandaise. « *Naturam expelles furca, tamen usque recurret.* »

103. Du Bois, 1955, p. 1233.

CHAPITRE 3

LA TERRE ET LES HOMMES

A. — *LE RÉGIME DE PROPRIÉTÉ*

Le régime de propriété a une telle importance pour la compréhension du passé, du présent et du devenir irlandais qu'il mérite que nous résumions brièvement son évolution [1]. Dans le régime celtique il y avait cinq tenures, la terre étant considérée dans son ensemble comme appartenant à la tribu [2]. Le roi, *qua* roi, en avait une partie. Chaque noble et chaque membre des classes assimilées aux nobles était propriétaire terrien. Ceux-ci louaient leurs terres, généralement pour une période de sept ans, à des tenanciers qui avaient le droit de sous-louer. La quatrième catégorie de tenure était constituée par le reste des terres arables, qui étaient divisées entre les hommes libres et dont les parcelles changeaient de propriétaire tous les trois ou quatre ans. Enfin, il y avait toutes les terres non-arables qui étaient tenues en commun et sur lesquelles chaque homme libre avait le droit de faire paître son troupeau. La mort d'un propriétaire chef de famille amenait la redistribution des terres parmi tous les membres de la famille, pratique à laquelle il ne fut mis fin qu'au début du XVII[e] siècle.

L'introduction de la féodalité ne nous concerne pas beaucoup, étant donné que la structure féodale ne fut jamais implantée en profondeur en Connaught. En réalité en ce qui concerne le régime d'appropriation et d'exploitation du sol, l'époque féodale laissa des traces dans une région très restreinte de la nation, et le système de *rundale*, qui est dérivé directement du régime de propriété et du système de cultures *outfield-infield* celtiques, est encore attesté partout au XVII[e] siècle [3].

S'il est vrai que le mode traditionnel d'exploitation du sol resta inchangé jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, par contre le régime de propriété subit

1. Dans la section qui suit l'excellent article d'O'Shiel et O'Brien qui fait partie de Irish Land Commissioners, Report, 1956, est utilisé comme source principale, et sauf exception, ne sera cité que cette seule fois.
2. Joyce, 1913, vol. I, pp. 184 et seq.
3. Evans, 1957, p. 53.

deux coups au XVII^e siècle : l'expropriation de Cromwell et la confiscation de Guillaume. Ces deux aliénations changèrent le cours de l'histoire irlandaise. Les cartes 30 à 33 en expriment les résultats. En 1641, plus de 59 % du sol appartenait à des propriétaires catholiques. Les précédentes confiscations avaient été dirigées contre les propriétaires d'ascendance gaélique, mais ne touchèrent pas aux propriétés appartenant à des propriétaires catholiques descendants des Anglo-normands. Cromwell décida d'en finir avec le problème des « Papistes » irlandais par une solution définitive. Déclarant la terre d'Irlande forfaite, il exila la plupart des propriétaires catholiques au-delà du Shannon. La Restauration ne pût, pour des raisons que nous avons déjà vues, rendre beaucoup de propriétés confisquées, et en 1688, 78 % des terres étaient entre les mains des Protestants. Le Parlement de Guillaume acheva le travail commencé par Cromwell et, à l'exception de Galway et Mayo, au début du XVIII^e 86 %des terres étaient aux Protestants, généralement de souche anglaise récente.

Cette série de spoliations eut des résultats lointains et profonds. Non pas tant par l'institution d'une classe de *landlords*, mais parce que cette classe était séparée de ses tenanciers par la religion et la nationalité. En partie pour cette raison les tenanciers irlandais jouissaient de très peu de protection, n'ayant pas le droit de récupérer les frais d'amélioration des locaux ou des terres à terminaison du bail. Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle les terres étaient louées pour des durées soit de deux vies ou vingt et un ans, soit de trois vies ou trente et un ans, mais l'inflation consécutive aux guerres napoléoniennes poussa les propriétaires à refuser des baux pour des périodes aussi longues, sans possibilité d'augmenter les loyers. La pratique de baux verbaux reconduits d'année en année, consentis à l'enchérisseur le plus offrant, sans considération spéciale pour l'ancien tenancier, devint courante. La lutte pour les trois « F », *Free Sale, Fair Rent, Fixity of Tenure,* devint le point de ralliement des paysans irlandais résolus à ne pas accepter cette condition de semi-esclavage. Mais tous les efforts d'amélioration, qui prenaient souvent la forme d'agitation et crimes agraires — 15.000 environ entre 1845 et 1870 [4], soit 600 par an, consistant en meurtres, dispersion du bétail, etc., ne trouvèrent une expression organisée qu'en 1879 avec la formation de la *Land League* de Davitt. Celle-ci employait le boycott et le refus de payer le loyer et, en 1886, le *Plan of Campaign* de Dillon et O'Brien introduisit la collecte de fonds pour permettre au paysan de lutter contre les propriétaires. La *Land League* tira sa force d'un mouvement d'opinion beaucoup plus vaste, né à partir de la Famine de 1845, qui visait à régler le « problème irlandais » dont une des données essentielles était le régime de propriété. A partir de 1870 une série de lois furent votées par le Parlement, dont le résultat fut de transférer et

4. Thom's Directory.

la propriété et la possession du sol irlandais aux exploitants effectifs.

Résumons brièvement les traits essentiels du régime de propriété en 1870. Trois points de comparaison sont nécessaires pour pouvoir le situer dans son contexte social : les relations entre propriétaires et tenanciers en Angleterre, en Ulster, et dans le reste de l'Irlande. En Angleterre, le propriétaire terrien louait une ferme et non pas simplement l'usufruit du sol comme en Irlande. Il était responsable de l'état des bâtiments et il avait un intérêt certain à cette époque à les tenir en bonne condition, car l'industrialisation fournissait un marché grandissant pour ceux qui ne désiraient pas rester à la campagne. De plus, la même nationalité et la même religion créaient des liens de solidarité entre propriétaire et tenancier, ce qui jouait à côté de considérations purement matérielles dans les abattements de loyer en temps de crise agricole. En Ulster, où propriétaire et tenancier étaient de souche écossaise, le tenancier louait le sol et devait constuire et entretenir les bâtiments de l'exploitation. Néanmoins, il avait le droit de récupérer ses dépenses s'il en venait à quitter la ferme, il ne pouvait être évincé tant qu'il continuait à payer le loyer, et le propriétaire ne pouvait augmenter celui-ci d'une façon déraisonnable.

Dans le reste de l'Irlande le tenancier avait la position légale d'un *tenant-at-will*, un fermier dont la situation dépendait du bon vouloir annuel du propriétaire, et l'historien Frederick von Raumer le décrit vers 1870 comme un « serf renvoyable » [5]. En 1870 il y avait 526.628 fermes qui se louaient sur une base annuelle, avec possibilité de renvoi sans compensation, après un préavis de six mois, sur un total de 682.237 fermes que comptait l'île, soit 77 % [6]. Le propriétaire irlandais était souvent absentéiste, ce qui non seulement impliquait un intermédiaire entre propriétaire et tenancier, intermédiaire surtout intéressé par la rentrée des loyers, compte tenu du mode de tenure, mais impliquait aussi que l'argent représentant une grande partie de la production du sol sortait du pays. En 1870, parmi les propriétaires de plus de 40 ha (12.054 sur un total de 19.547) 50,5 % soit résidaient en Irlande ou ailleurs sans jamais visiter leurs domaines, soit résidaient ailleurs et visitaient leurs domaines de temps à autre (cette dernière catégorie est constituée par 180 sur 6.088 propriétaires). Ces propriétaires possédaient 3.550.000 ha, soit 44 % du total.

Mais il y avait plus grave. La possibilité de subdivision des tenures irlandaises, qui fut une des causes qui permirent l'explosion démographique des cent années précédant 1840, fut largement exploitée, devenant ainsi un des effets de cette même explosion dans une relation de *feedback*. Le résultat en fut un extrême morcellement de la propriété irlandaise. Avant la Famine, 45 % des fermes avaient moins de 2 ha [7], et en 1841, 93 %

5. Cité dans Irish Land Commissioners, Report, 1956, p. 42.
6. Johnston, 1951, p. 5.
7. Bonn, cité par Johnston, 1951, p. 10.

avaient moins de 12 ha [8]. Cette condition fut aggravée dans les années post-Famine par le retour au pâturage de bien des terres, ce qui contribua à créer de véritables régions de surpeuplement dans l'Ouest du pays, La subdivision, le surpeuplement, et le régime de *rundale* créèrent, dans certains cas, une appropriation du sol si compliquée que 25 ans d'efforts continus de remembrement n'en sont pas encore venu à bout. *Rundale* dérive directement de l'ancien système celtique d'*infield-outfield*, mais à partir de l'époque des mouvements massifs d'émigration, à cause du départ d'un grand nombre d'ayant-droits, les redistributions périodiques des parcelles se firent progressivement de plus en plus rares. Le résultat ne se fit pas attendre. Déjà en 1846 on put décrire un champ de 2.000 m² qui fut la propriété de 26 personnes, ce qui fait 77 m² par personne [9]. Freeman cite un village qui exploitait 52 ha de « communs » et 48 ha de cultures. Celles-ci étaient la propriété de 19 personnes, et divisées en 265 parcelles. Ce qui fait une moyenne de 2,5 ha et 14 parcelles par propriétaire, et donne comme surface moyenne d'une parcelle, 1.800 m² [10]. Nous savons que ce système existait dans notre région, car Wakefield cite spécifiquement Galway en disant que les propriétaires donnaient des baux consentis à un nombre indéfini de preneurs [11].

A la liste de chiffres nous devons ajouter qu'en 1860, 35 % des propriétés avaient plus de 4.000 ha et que 20 % des propriétaires possédaient 80 % des terres cultivables [12].

Tenures dont les conditions s'approchaient de l'esclavage, propriétaires absentéistes, concentration de la propriété étaient des éléments d'une situation explosive. On essaya pour la première fois d'y porter remède en 1870, en obligeant le propriétaire à payer une compensation pour les améliorations faites par le fermier si celui-ci en venait à partir. Des facilités furent accordées au fermier pour acheter son exploitation.

Néanmoins, le mal était trop profond et le remède fut trop superficiel. En 1881 on légalisa les trois « F » (*fair rent, fixity of tenure, free sale*), la *Land Commission* fut créée, et la part du fermier acheteur fut réduite à un quart du prix d'achat. Les loyers équitables établis par cette loi furent utilisés comme base pour les annuités d'achat ultérieures. Sous ces lois (les *Gladstone Acts*), 1.600 fermes furent achetées.

A partir de 1885 une série de lois (*Ashbourne Acts*) marqua la fin de l'essai de substituer une double possession de la terre — propriétaire et tenancier — à la possession unique, et le retour au principe de celle-ci, mais cette fois pour créer une nation de paysans-propriétaires. Les délais

8. Freeman, 1950, p. 183.
9. Lord George Hill, Gweedore, 1846, cité par Evans, 1957, p. 24.
10. Freeman, 1960, p. 181.
11. Wakefield, 1812, cité par Connell, 1950, p. 76.
12. Thom's Directory, et Freeman, 1960, p. 177.

des annuités furent allongés, l'État prêtait le prix total de l'achat, et le taux d'intérêt fut baissé. Sous cette loi 16.000 fermes dans les 26 comtés furent achetées. En 1891, le paiement en bons garantis par le gouvernement (*Guaranteed Land Stock*) remplaça le paiement en argent. Malgré la réticence des propriétaires à accepter des bons vendus à escompte en Bourse, 42.000 fermes furent achetées. Cette même loi de 1891 faisait pour la première fois une différence entre les fermes rentables et les fermes « non-économiques », qui se trouvaient surtout dans l'Ouest, et institua un Office pour traiter les problèmes des régions surpeuplées (*Congested Districts Board*).

En 1903 la Commission des Terres acquit le pouvoir d'acheter en bloc un domaine en vue d'un remembrement. Sous cette loi 195.000 fermes furent achetées. En 1909 la *Land Commission* acquit le droit de réquisition. Pour résumer, jusqu'en 1922, 316.000 fermes représentant 4.400.000 ha furent achetées et 300.000 ha de terres non-fermées acquises et distribuées à 35.000 tenanciers de propriétés trop petites. La loi de 1923 (*Hogan Act*) donna à la seule Commission des Terres les pouvoirs de régler tous les problèmes du régime de propriété et d'éliminer les exploitations trop petites pour être rentables. De plus, la Commission acquit le droit de s'opposer à la subdivision. En 1933 les annuités furent réduites de moitié, ce qui alluma la guerre économique avec l'Angleterre.

La Commission des Terres est actuellement composée de quatre Commissaires, dont un juge de la Haute Cour, et d'un personnel d'environ mille personnes. La Commission fait partie d'un département ministériel, celui des Terres. La politique globale et les affaires générales d'administration sont réglées par les directives du Ministre responsable, mais seule la Commission est compétente pour statuer sur un cas spécifique.

Le travail accompli grâce aux diverses lois sur les terres est considérable, car, en dehors de tous les problèmes administratifs qu'il y eut à régler, la structure de l'appropriation et de l'exploitation du sol fut complètement changée en quelques soixante-quinze ans. L'Irlande est devenue une nation de paysans-propriétaires, condition qui attire les critiques de certains agronomes.

Le problème le plus difficile qui reste à la Commission des Terres est celui des fermes non-rentables. En effet, bien qu'il n'y ait plus que 54 % de fermes ayant entre 0,4 et 12 ha, au lieu de 93 % en 1841 et 69 % en 1881 [13], la Commission estime qu'il existe encore 270.000 exploitations non-rentables, dont 100.000 dans les neuf comtés surpeuplés. La Commission s'efforce d'établir un certain nombre de familles dans les riches terres de l'Est, ce qui pallie le surpeuplement dans l'ouest sans faire perdre des bras au pays. Malheureusement, cette solution comporte un grave incon-

13. Freeman, 1960, p. 183.

vénient. Trouver de la place pour tous, impose une politique de petites fermes, et implique dans certains cas la redistribution des terres des grandes fermes. Or, cette politique rend parfois impossible la mécanisation agricole, et l'on accuse la Comission de créer un système agricole sans possibilité de modernisation, bien que meilleur que l'ancien. La Commission répond avec les chiffres de l'Irlande du Nord, où les fermes sont en général plus petites, mais où la production agricole est en pleine expansion et la population en augmentation [14].

Le travail de la Commission eut un autre inconvénient qu'il faut signaler. Toutes les exploitations, pour des raisons relevant du droit anglo-saxon, achetées sous les diverses lois sur la terre sont considérées comme propriété personnelle et non comme biens immeubles, ce qui divise l'héritage entre proches parents au lieu de le passer intact à l'héritier en cas de mort intestat [15].

B. — *DÉMOGRAPHIE*

Freeman dit que tous les problèmes irlandais ont une source commune dans le rapport population — ressources [16]. Il est impossible, naturellement, de n'admettre ainsi qu'une seule cause aux problèmes irlandais, mais il est certain que toute discussion sur l'Irlande touche tôt ou tard aux données démographiques.

La donnée primordiale est la baisse de moitié de la population depuis cent ans. D'au moins 8.300.000 en 1845 [17], elle est tombée à 4.329.587 en 1951. Si l'on considère seulement les 26 comtés, la perte est encore plus prononcée. En 1841 la population fut de 6.529.000 personnes, en 1956 elle n'est plus que de 2.898.000 [18]. La comparaison avec l'Angleterre (figure 2) est saisissante.

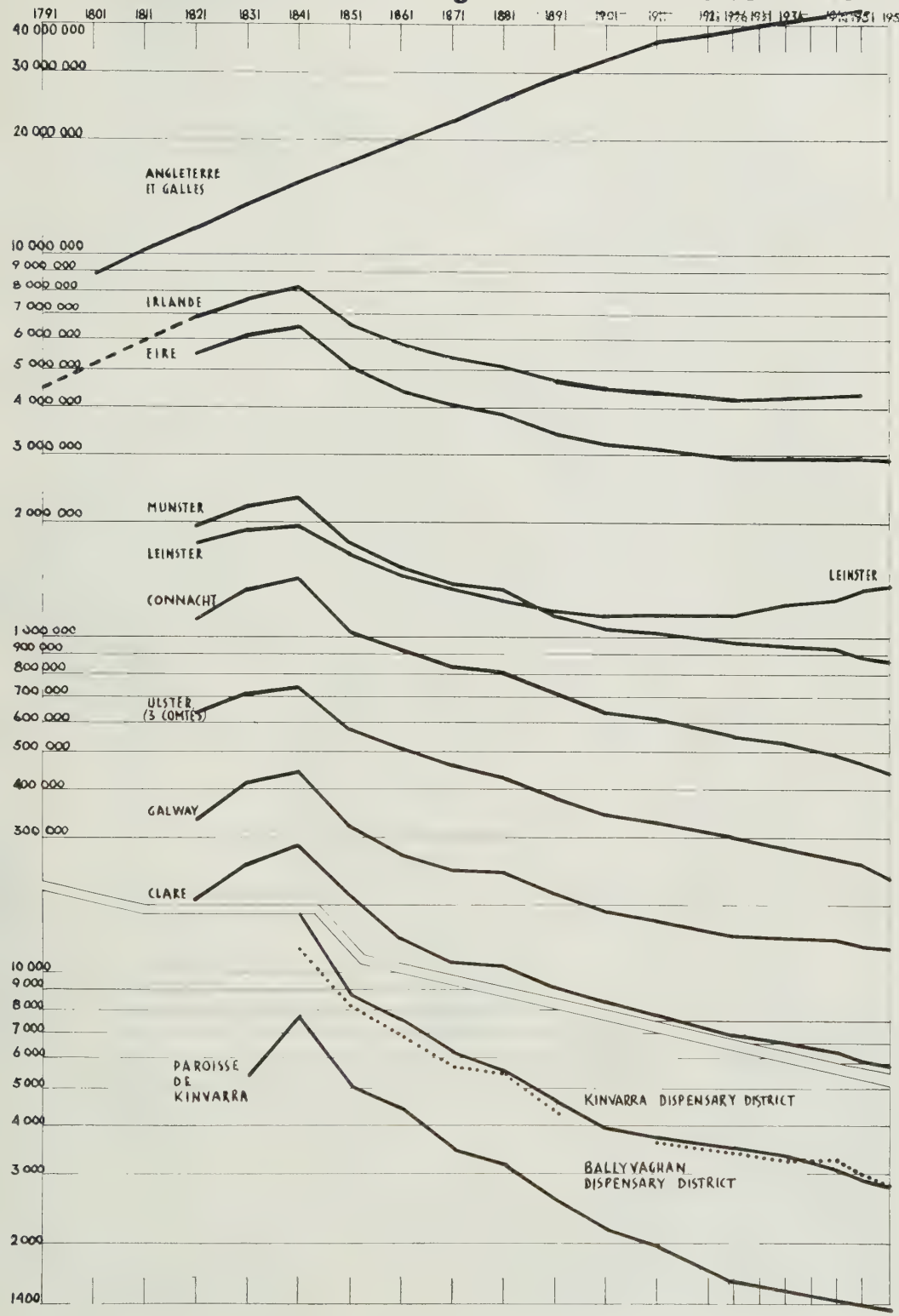
Il y a trois périodes qui se distinguent. Tout d'abord la rapide chute à la suite de la Famine de 1846-7, suivie d'une certaine tendance à la stabilisation vers 1870. Les mauvaises récoltes de 1879 et 1880 inaugurèrent une nouvelle période avec une augmentation du taux de la perte. Enfin, depuis 1926 de nouveau une tendance à la stabilisation.

Cette tendance disparaît si l'on prend séparément les provinces, car Leinster a elle seule suffit à compenser la chute continue des trois autres. On remarque aussi que les pertes humaines dues à la Famine furent plus fortes en Connacht que dans les autres provinces : au moins 27 % dans

14. O'Shiel, 1952, p. 11.
15. Commission on Emigration and other Problems, 1954, p. 86.
16. Freeman, 1960, p. 107.
17. Freeman, 1960, p. 120.
18. Census of Population of Ireland, 1956, p. xi.

EVOLUTION DE LA POPULATION · GRANDES UNITÉS

fig. 2 DEMOGRAPHIE



chaque comté, contre une moyenne de 22 % pour Munster (26 % en Clare), 16 % pour Ulster, et 15 % en Leinster [19]. L'évolution du comté de Galway ne démontre rien de particulier (le ralentissement de la chute depuis 1926 est dû à l'accroissement de la ville de Galway), et la similarité de sa courbe et de celle de Clare démontre que la paroisse est dans une région démographiquement homogène.

Les pentes des graphiques des unités plus petites sont plus raides au début mais autrement ne se différencient pas de la pente générale. En ce qui concerne la période de 1891 à 1951, toute la région de la paroisse, y compris le Burren, subit un déclin de 30 à 40 %. Au sud se trouve une région de 40 à 50 % et au nord une de 20 à 30 % [20]. La misère et l'émigration ne sont pas nécessairement corrélatives ; les districts les plus pauvres n'étant pas toujours ceux qui subirent le plus grand déclin depuis 1891 [21].

Cette chute de la population se traduit aussi par des densités en diminution. Cette diminution est tellement marquée qu'il est impossible d'utiliser la même échelle de valeurs graphiques sur la carte de densité rurale en 1841 (carte 39) et sur les cartes de densité en 1911 et 1951 (cartes 40 à 43). En 1841 Doorus, Kinvarra et Killinny avaient des densités de 147, 101, et 63 personnes au km^2 respectivement. En 1951 les mêmes chiffres sont éloquemment 31, 17, et 12. Sur la carte de 1841 il faut noter la zone de haute densité s'étendant du sud au nord entre Gort et Galway et les densités relativement plus fortes sur les côtes de la baie de Galway. Le dessin des densités reste substantiellement le même entre 1841 et 1911, à part le déplacement vers l'est de la zone de fortes densités nord-sud, déplacement qui correspond probablement au développement de l'élevage ovin.

En 1911, en ce qui concerne la population rurale, Kinvarra se trouvait dans une zone de 16 à 20 personnes au kilomètre carré, et en 1951 la moitié de cette zone est tombée dans la catégorie inférieure. Il faut noter en 1911 la bande de plus haute densité entre Gort et Galway, la forte densité sur les grès à l'ouest de Clare, et surtout l'îlot de haute densité qui persiste à Doorus. Quand les densités de cette région sont comparées avec celles du reste de la nation, nous apercevons que Kinvarra se situe sur une frontière sans signification. Par ailleurs, nous voyons que le comté de Galway a une densité rurale légèrement moins élevée que les comtés au nord-ouest et au sud-ouest.

Quarante ans plus tard la plupart des *District Electoral Divisions* ont atteint la densité de Kinvarra, bien qu'il subsiste des îlots de densité plus élevée, notamment Doorus. Le même phénomène s'est reproduit

19. Freeman, 1960, p. 120 et Census of Population, 1926, vol. I, p. 7.
20. Freeman, 1960, p. 124.
21. Freeman, 1960, p. 122, fig. 19, et p. 124, fig. 20.

carte 39
DENSITÉ RURALE

HAB / KM² - NOMBRE DE DISTRICT ELECTORAL DIVISIONS

0-20 - 2	7	61-65 - 7	17	106-110	3
21-25 - 4		66-70 - 3		111-115	
26-30 - 1		71-75 - 7		116-120 - 3	
31-35 - 2	10	76-80 - 7	13	121-125 - 1	3
36-40 - 4		81-85 - 3		126-130 - 1	
41-45 - 4		86-90 - 3		131-135 - 1	
46-50 - 10	18	91-95 - 3	8		
51-55 - 5		96-100 - 1		140 - x - 2	2
56-60 - 3		101-105 - 4			

POPULATION AGGLOMERÉE NON-COMPRISE

(RÉTABLISSEMENT IRELAND GEOGRAPHICAL SURVEY (BY PERMISSION)

carte 40
DENSITÉ RURALE

1911

1/250 000

KM
MI

0 2 4 6 10

HAB / KM² - NO. DE D.E.D.

1 - 2 - 3 - 4 - 1
5 - 6 - 3
7 - 1 - 1
8 - 2
9 - 10 - 1
11 - 1
12 - 2
13 - 4
14 - 2
15 - 2
16 - 3
17 - 1
18 - 3
19 - 4
20 - 4

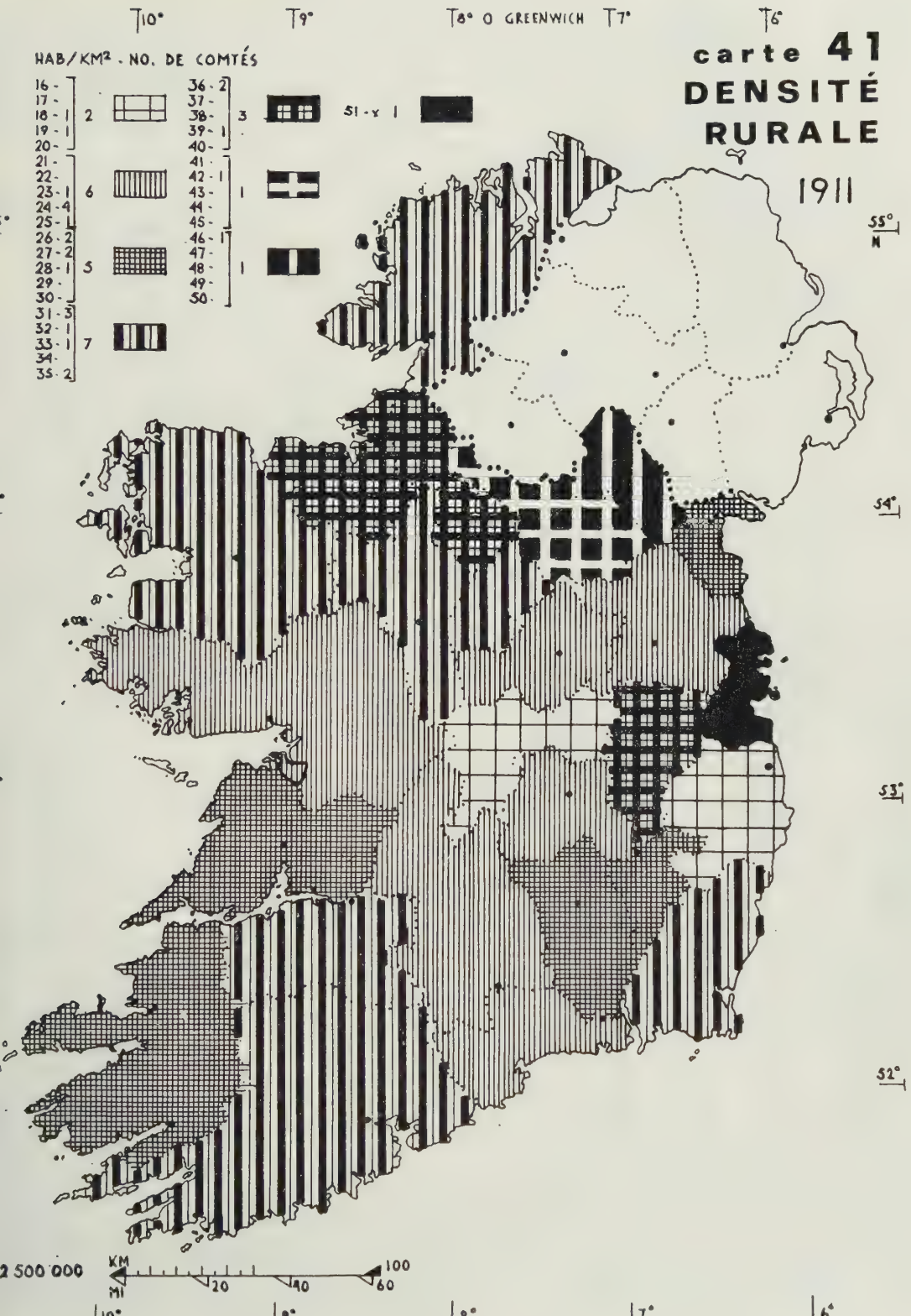
21 - 22 - 3 — 13
23 - 3
24 - 4
25 - 3
26 - 5 — 7
27 - 4
28 - 3
29 - 1
30 - 2 — 15
31 - 1
32 - 1 — 11
33 - 1
34 - 2
35 - 2 — 5

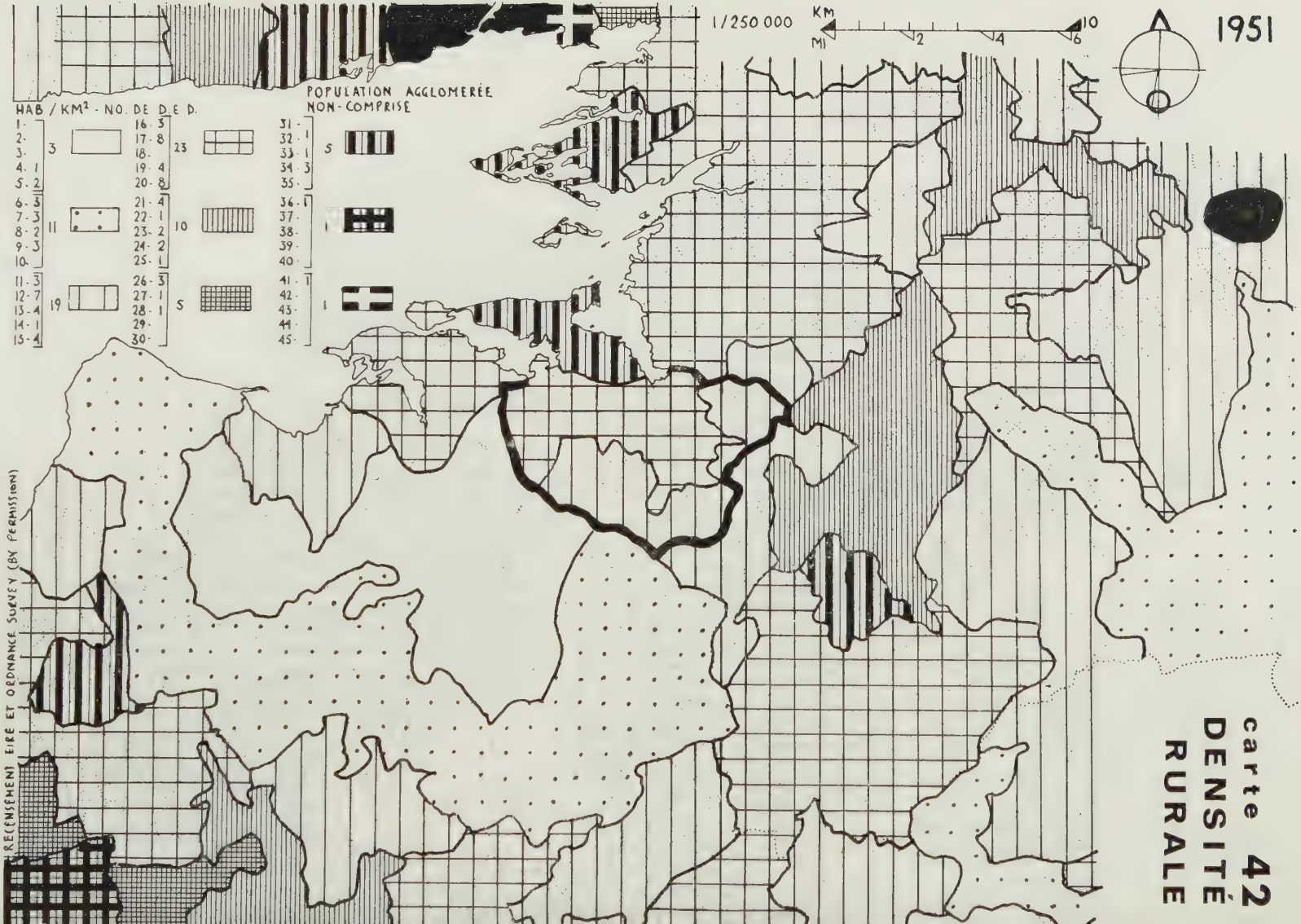
POPULATION AGGLOMERÉE NON-COMPRISE

36 - 37 - 38 - 1 — 3
39 - 2
40 - 41 - 42 - 2 — 2
43 - 44 - 45 - 46 - 47 - 48 - 49 - 1 — 1
50 - 51 - x 1

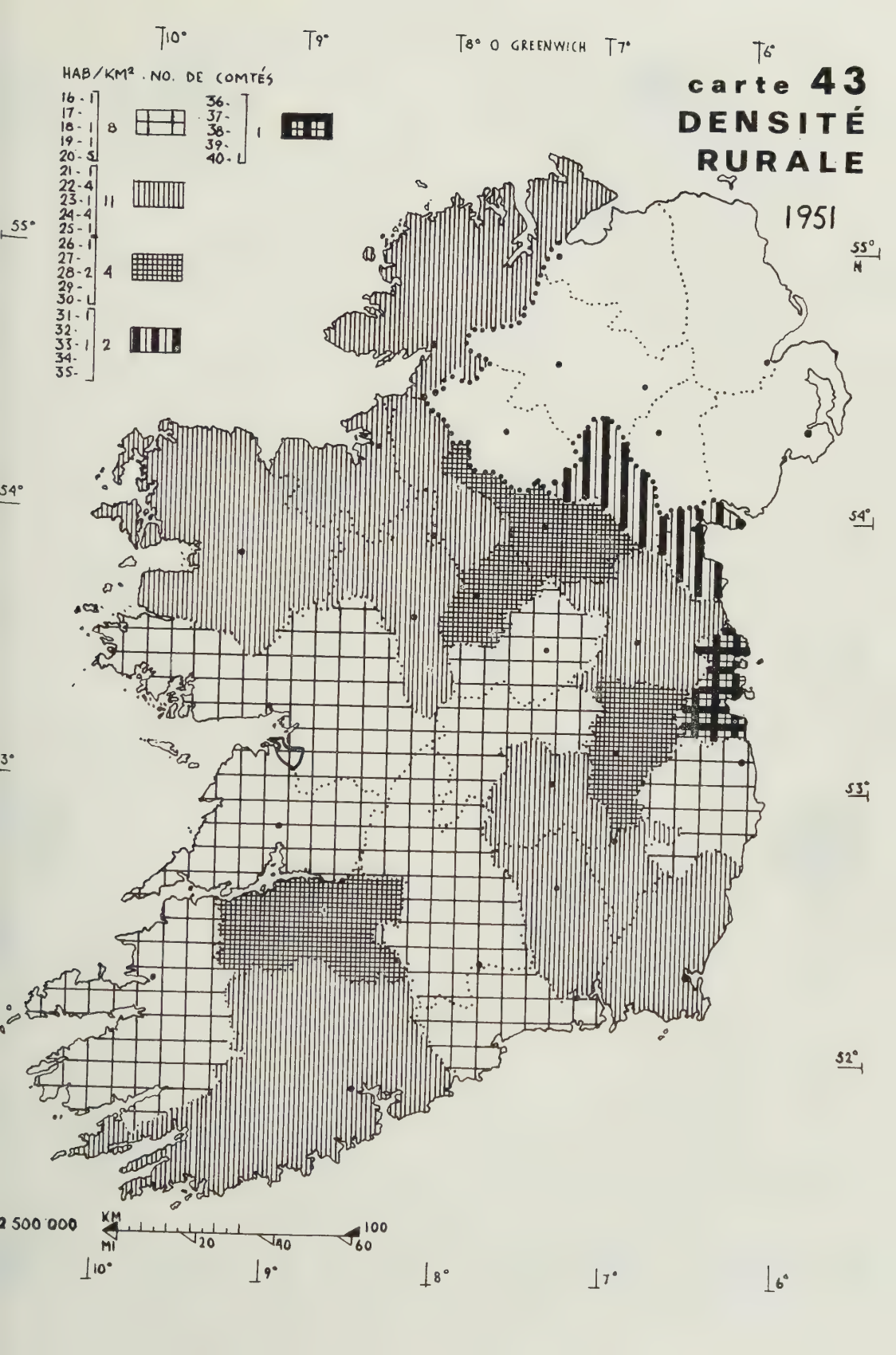
ARRANGEMENT IRELAND ET ORDNANCE SURVEY (BY PERMISSION)

carte 41
DENSITÉ RURALE
1911




1/250 000
KM
MI
2
4
6
10
1951
POPULATION AGGLOMEREE NON-COMPRISE
HAB / KM² - NO. DE D.
E D.
carte 42
DENSITÉ RURALE
RECENSEMENT EIRE ET ORDNANCE SURVEY (BY PERMISSION)

carte 43
DENSITÉ RURALE
1951



carte 44

POPULATION AGGLOMERÉE

1841

1/250000

KM 10 5 2 1

MI 6 4 2 1

POPULATION
DIAMETRE DE LA SPHERE

100 200 300 400 500 600 700 800 900 1000 2000 3000 4000 5000 6000 7000 8000 9000 10000 20000

carte 45
POPULATION AGGLOMERÉE

POPULATION
DIAMETRE DE LA SPHERE

100 200 300 400 500 600 700 800 900 1000 2000 3000 4000 5000 6000 7000 8000 9000 10000 20000

RECENSEMENT IRELAND (1951) ET ORDNANCE SURVEY (BY PERMISSION)

RECENSEMENT EIRE (1951) ET ORDNANCE SURVEY (BY PERMISSION)

à l'échelle nationale et l'on peut se demander si le chiffre de 16 à 20 hab/km² ne représente pas, toute proportion gardée, la densité qui concilie actuellement l'état techno-économique et le standard de vie souhaité. Remarquons, enfin, sur les deux cartes à 1/250.000e (39 et 41) qu'une région de très basse densité limite Kinvarra au sud-ouest, à l'exception de deux districts côtiers.

L'Irlande a donc une densité rurale très peu élevée, et pourtant présente deux symptômes de surpeuplement : le chômage et l'émigration [22]. Même si seules les terres propres à l'agriculture sont considérées, les densités restent basses. Par exemple, le Connacht oriental, dont la densité globale est de 22 hab/km², n'a que 31 hab/km² de terres cultivables en 1956, où il y en avait 51 en 1891 [23]. Et en 1841 Kinvarra se trouva dans une zone de 117 à 156 hab/km² [24].

Nous ne pouvons pas quitter le domaine des densités rurales sans souligner le côté fallacieux de certains arguments et conclusions qui sont parfois tirés de ces données. La plus répandue est celle qui met en simple rapport la surface et la population. Par exemple, on note que l'Irlande d'il y a cent ans avait 93 hab/km² (toute la population est comptée) et venait en quatrième place dans une liste de 15 pays, derrière la Belgique, la Grande-Bretagne, et l'actuelle Irlande du Nord. Elle a maintenant 42 hab/km² et seules la Suède et la Norvège en ont moins. Si l'on ne compte que les terres agricoles, il y a cent ans l'Irlande avait 134 hab/km², derrière la Belgique, le Portugal, les 6 comtés, la Grande-Bretagne, et l'Écosse. Aujourd'hui elle en a 52 et se trouve en dernière position. Enfin, si l'on ne compte que la population rurale par terres agricoles l'Irlande a actuellement 13 personnes par km² et se trouve au onzième rang, devant l'Espagne et la Grande-Bretagne. Dans cette dernière catégorie le Portugal est en première place devant la Hollande [25]. Or, il est évident que des raisons diamétralement opposées placent le Portugal et la Hollande en tête de la liste et l'Espagne et la Grande-Bretagne à la fin. En somme, bien que les densités irlandaises soient effectivement basses, il est impossible de tirer des conclusions, à plus forte raison des remèdes, sans tenir compte à la fois de la richesse du sol, du système techno-économique, et des besoins psychologiques de la population en ce qui concerne le standard de vie.

Il ne nous est pas nécessaire d'étudier les densités urbaines irlandaises, mais par contre il est utile de regarder la situation géographique des agglomérations autour de Kinvarra (cartes 44 et 45). En 1841 on distingue

22. Commission on Emigration and other Population Problems, 1954, p. 133.

23. Freeman, 1960, p. 397.

24. Freeman, 1960, p. 108.

25. Tous ces chiffres sont tirés de Commission on Emigration and other Population Problems, 1954, p. 28.

aisément la zone peu développée de la Burren, et on peut noter surtout que Kinvarra tient une position centrale par rapport aux agglomérations plus à l'ouest. La barrière que représente la Burren apparaît de nouveau clairement, de même que l'importance de Galway. Mais Kinvarra tient maintenant une position excentrique et ne peut donc pas servir efficacement de pôle d'attraction commercial pour la région environnante.

En se tournant vers les problèmes de mortalité et de natalité, nous constatons une fois de plus que l'Irlande se singularise. Le taux de mortalité brut est de 13,5 pour mille pour la période 1946-51, ce qui est le taux le plus élevé de 22 pays comprenant l'Europe, les États-Unis et le Commonwealth [26]. Pour la période 1926-35, l'Irlande n'était qu'en septième place parmi les 22 pays, ce qui indiquerait, parmi d'autres choses, que la population de l'Irlande vieillit. En effet, le taux brut de mortalité indique mieux la distribution par âges de la population qu'il ne reflète des conditions médicales.

L'espérance de vie à la naissance est de 60,5 ans pour les hommes et de 62,4 ans pour les femmes pour la période de 1945-7 [27]. Les causes principales de mort sont les maladies de cœur (23,9 %), la sénilité (14,3 %), le cancer (9,7 %), et la tuberculose (8,5 %) [28]. On peut noter, enfin, que l'âge moyen à la mort dans les Districts ruraux du Connacht en 1831-41 était de 26,1 ans pour les hommes et de 24,3 ans pour les femmes [29].

En ce qui concerne la mortalité infantile, la position de l'Irlande n'est pas bien meilleure, car entre 1930-32 et 1949-51 la réduction du taux n'est que de 31 %, la plus petite, avec la France et le Portugal, des 22 pays [30]. On estime que la cause la plus importante de la mortalité infantile (48 pour mille) est le manque de connaissance des principes de l'hygiène infantile [31].

Le taux brut de natalité, 21,8 pour mille (1952), bien que moins élevé qu'il y a un siècle (25,8 pour mille en 1864-70) ne présente pas de particularité. Son caractère normal par rapport à d'autres pays est pourtant le résultat d'un taux de fertilité particulièrement élevé en 1950-52, 254 pour mille femmes mariées âgées de 15 à 44 ans [32]. Cette fertilité élevée n'est

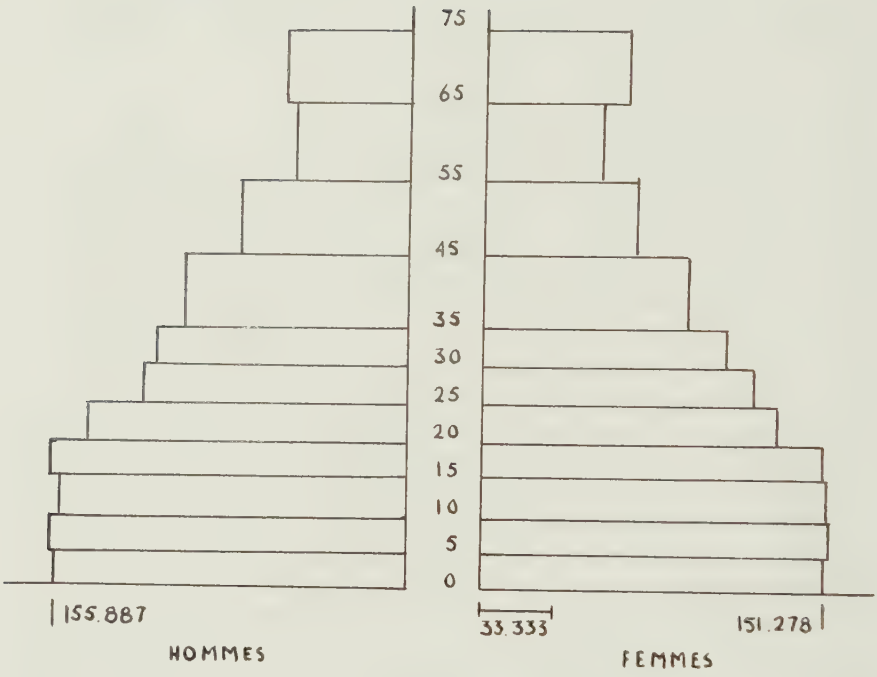
26. Commission on Emigration and other Population Problems, 1954, p. 104.
27. Commission on Emigration and other Population Problems, 1954, p. 106.
28. Commission on Emigration and other Population Problems, 1954, p. 109.
29. Connell, 1950, p. 191.
30. Commission on Emigration and other Population Problems, 1954, p. 112.
31. Commission on Emigration and other Population Problems, 1954, p. 113.
32. Commission on Emigration and other Population Problems, 1954, p. 92.

fig. 3

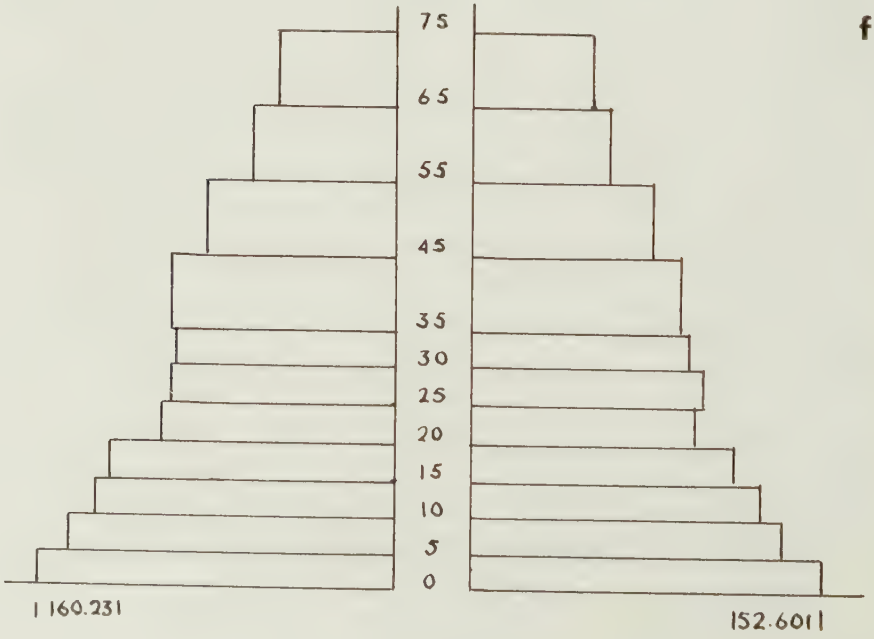
PYRAMIDES D'AGES

IRLANDE

1911



1951



CENSUS OF IRELAND (1911, 1951)

fig. 4

certainement pas un fait nouveau. Connell y voit l'explication de l'explosion démographique de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e. En 1841 il y a 167 enfants âgés de moins d'un an en Irlande pour 100 en Angleterre [33]. Connell compare également la fertilité pendant une période de dix ans entre l'Irlande de 1841 et l'Angleterre de 1911. Les femmes irlandaises mariées entre les âges de 26 et 45 ans ont 30 % plus d'enfants que le même groupe anglais. Enfin, le taux net de reproduction des femmes, bien que représentant l'inconvénient de varier sensiblement d'année en année, place l'Irlande en première place parmi dix nations européennes en 1935 avec 1,21, et en deuxième place en 1946 avec 1,38.

Il y a en Irlande, comme ailleurs, des différences de fertilité et de grandeur de famille selon le groupe social et le lieu d'habitation. Par exemple, depuis 1935 le taux de fertilité des femmes mariées âgées de 15 à 44 ans est de façon constante plus élevé dans les campagnes que dans les villes : en 1949-51 le taux urbain est de 239 pour mille, le taux rural est de 263 pour mille [34].

Les pyramides d'âge présentent un certain nombre de points intéressants. Celles de 1871 et 1911 (figure 3) de l'Irlande montrent assez clairement les effets de la Famine, et de l'émigration qui la suivit. Celle de 1951 (figure 4) démontre un vieillissement de la population. Ces graphiques peuvent être traduits d'une autre façon. En 1841, 45,9 % de la population a entre 15 et 44 ans, 38 % entre 0 et 14 ans, et 16 % plus de 45 ans. En 1951, 28,9 % a entre 0 et 14 ans, 41 % entre 15 et 44 ans, et 30 % plus de 45 ans [35]. Autrement dit, la population en-dessous de 14 ans a baissé de 10 % et celle au-dessus de 45 ans a augmenté de 14 %. Ou encore, ces chiffres signifient que deux personnes sur cinq n'appartiennent pas à la population active, ce qui rehausse l'importance du niveau de productivité.

Résumons. Malgré un indice de fertilité élevé, et un indice de mortalité normal, la population irlandaise vieillit progressivement. Il faut en chercher les causes dans le taux de mariages, l'âge des conjoints au mariage, et l'émigration. L'Irlande dépasse de très loin tous les autres 22 pays qui ont été cités dans cette section sur la démographie dans le pourcentage de ses célibataires. 79,7 % des hommes entre les âges de 25 et 29 ans n'ont jamais été mariés. Ce chiffre est de 25 % plus élevé que le pourcentage le plus fort des autres pays et deux fois le pourcentage le plus faible. (France : 44,2 %). Des hommes entre 30 et 34 ans, 61 % sont célibataires, deux fois le pourcentage le plus élevé des autres pays et quatre fois le plus faible. (France : 25,2 %). 47,3 % entre 35 et 39 ans sont célibataires (France : 16,5 %), ce qui est de nouveau deux fois le pourcentage le plus

33. Connell, 1950, p. 30.
34. Commission on Emigration and other Population Problems, 1954, p. 97.
35. Commission on Emigration and other Population Problems, 1954, p. 17.

fort, mais six fois le pourcentage inférieur. Enfin, 35,7 % de célibataires entre 40 et 49 ans (France : 11, 1 %), respectivement deux fois et sept fois les chiffres supérieurs et inférieurs des autres pays [36]. En 1951, 53 % des hommes de plus de 15 ans et 43 % des femmes, étaient célibataires [37]. Ces chiffres sont encore aggravés en milieu rural. 60,6 % de tous les hommes de plus de 14 ans, engagés dans l'agriculture, sont célibataires [38]. En 1841 les mêmes pourcentages étaient de 45 % et 38 %. Le nombre moyen annuel de mariages pour 1.000 célibataires entre 15 et 49 ans est de 34 pour les hommes et 43,4 pour les femmes, le plus bas des 22 pays, dont la liste est menée par la France avec respectivement 102,2 et 108,7 [39]. La Commission sur l'émigration que nous avons citée tout au long de cette section estime qu'une forte proportion de célibataires dans une population engendre des attitudes peu dynamiques envers la société.

Non seulement trop d'Irlandais restent célibataires, mais aussi ceux qui se marient le font trop tard. L'âge moyen du mariage pour les hommes est 33,1 ans et pour les femmes 28 ans (1945-6). Cet âge est déjà plus avancé que la plupart des pays, mais la différence devient encore plus sensible si l'on ne considère que le milieu rural. Pour les fermiers et les femmes de fermiers, les âges respectifs sont 38,2 et 30,3 ans [40]. Pour toute l'Irlande 41 % des hommes sont mariés avant d'atteindre l'âge de 30 ans, et 82 % avant 40 ans. 50 % se marient entre 25 et 35 ans. Pour les femmes, 67 % se marient avant 30 ans et 87 % avant 35 ans. De nouveau les milieux ruraux sont en retard par rapport à ces chiffres. 31 % seulement des hommes sont mariés avant 30 ans, et 78 % avant 40 ans et, pour les femmes, 62 % avant 30 ans, et 85 % avant 35 ans [41]. Une idée populaire en Irlande veut que les maris soient en règle générale bien plus âgés que les femmes. Les statistiques ne confirment pas ce point de vue, bien qu'elles indiquent que dans les régions rurales 28 % des maris sont plus âgés que leurs femmes de 10 ans et plus [42].

Il faut s'arrêter ici un instant pour détruire une fausse idée. L'âge tardif du mariage et le nombre élevé de célibataires devraient poser des problèmes sexuels. Un certain nombre d'auteurs expliquent le manque apparent de problèmes en invoquant le climat lénifiant ou le caractère saint des Irlandais, d'autres nient l'existence de ces problèmes. Les uns et les

36. Commission on Emigration and other Population Problems, 1954, p. 305.
37. Commission on Emigration and other Population Problems, 1954, p. 71.
38. Commission on Emigration and other Population Problems, 1954, p. 73.
39. Commission on Emigration and other Population Problems, 1954, p. 66.
40. Commission on Emigration and other Population Problems, 1954, pp. 69 et 78.
41. Commission on Emigration and other Population Problems, 1954, p. 67.
42. Commission on Emigration and other Population Problems, 1954, p. 71.

autres écrivent comme s'ils traitaient quelque chose d'intrinsèque à la nature irlandaise. Or, il y a un peu plus de cent ans, ce que l'on considérait comme un des problème irlandais était l'âge précoce au mariage. En 1830-40, 1 % des femmes se marièrent avant d'atteindre l'âge de 17 ans, 28 % avant 20 ans (en Angleterre à cette même époque, 11 % des épouses avaient moins de 20 ans), et 84,5 % avant 30 ans. En Connacht en 1831, 7,2 % des épouses n'avaient pas 17 ans et 84 % se marièrent avant 26 ans [43]. Et en 1819 Mason put publier cette remarque d'un bénéficier dans le diocèse de Kilfenora, « ... *many thoughtless couples, under the age of sixteen, pay (the fee) with cheerfulness, when they have not another penny in their possession* » [44]. Connell attribue à ces mariages précoces trois raisons : la possibilité de subdivision des fermes, la culture de la pomme de terre qui permettait de subsister sur quelques mètres carrés de montagne ou de tourbière, et les conditions de vie réellement misérables sans aucun espoir d'amélioration, ce qui poussaient les êtres à trouver un compagnon de misère, sans que l'homme soit freiné par le désir d'accumuler auparavant un petit capital [45].

La situation que traduisent ces données sur le mariage n'est pas en elle responsable du déclin de la population, car sans l'émigration, celle-ci eût augmenté depuis 1871 d'environ 200.000 personnes [46]. Depuis 1871 (les premières statistiques sur les naissances et les morts datent de 1864), l'augmentation naturelle (naissances moins les morts) et une partie de la population d'origine disparaissent pendant chaque décennie de recensement. Par exemple, entre 1881 et 1891, l'augmentation naturelle est de 19.600 personnes, ou 0,53 %, mais la population diminue pendant cette même période de 40.133 personnes, ou 1,09 %, ce qui indique une émigration nette de 59.733, ou 1,63 %. Entre 1946 et 1951 la population augmenta de 0,04 %, mais il y eut une augmentation naturelle de 0,86 %.

L'émigration massive irlandaise existe depuis bien avant 1871, même bien avant la Famine, contrairement à ce qui est souvent avancé. Entre 1780 et 1845, plus de 1.700.000 personnes quittèrent l'Irlande (population en 1781 : environ 4.000.000 [47]), dont environ un million vers les États-Unis et le Canada [48]. Entre 1825 et 1925, 6.320.000 personnes émigrèrent (la Grande-Bretagne, l'Europe et la région méditerranéenne non incluses), et des statistiques incomplètes indiquent qu'environ 4.200.000

43. Ces chiffres sont tirés de Connell, 1950, pp. 39-40.
44. Mason, 1819, vol. III, p. 458.
45. Connell, 1950, chap. III.
46. Chiffre obtenu en appliquant à la population au début de chaque décennie de recensement le taux d'augmentation naturel effectivement observé pour cette période, chiffre donc probablement inférieur à la vérité.
47. Connell, 1950, p. 25.
48. Freeman, 1960, p. 119.

Irlandais partirent en Grande-Bretagne entre 1832 et 1921 [49]. Un des résultats de ces mouvements est qu'en 1881, 38 % de toutes les personnes nées en Irlande vivaient en dehors du pays, et en 1931, 29 % [50]. Ce qui aggrave encore les conséquences néfastes d'une telle saignée est l'importance croissante d'émigrés tirés de la population active. Le pourcentage d'émigrés entre les âges de 15 et 35 ans est passé de 64 % en 1852-54 à 82,4 % en 1911-21, d'émigrées de 64 à 84,2 % [51].

Il faut noter aussi que la destination des émigrés a changé depuis trente ans. Depuis l'institution des quotas américains en 1924 et 1929, et la crise économique mondiale de 1930, la plupart des émigrés partent en Grande-Bretagne — parfois pour pouvoir s'inscrire sur le quota britannique, rarement épuisé par les Anglais — ce qui peut-être les perd moins irrémédiablement pour la patrie.

Officiellement les Irlandais estiment la stagnation de la population comme mauvaise, et cherchent à enrayer l'émigration et à stimuler le mariage. La Commission sur l'Émigration recommande une amélioration de la productivité agricole, le développement de la pêche et des industries, en particulier celles orientées vers les marchés extérieurs, et l'amélioration des conditions de vie : habitation, éducation, etc. [52].

Le paysan et certains auteurs ne souscrivent pas toujours à cette condamnation de l'émigration. A la campagne, un homme qui reste sur une ferme dont il ne pourrait jamais être l'héritier, est sévèrement critiqué par les voisins. Et Freeman considère que sans l'émigration des années passées et celle des années à venir, les conditions dans l'Ouest seraient sans espoir [53].

***

L'analyse des problèmes démographiques irlandais suggère qu'il faudrait traiter l'émigration irlandaise autant comme un problème d'exode rural que comme un problème d'expatriement. Les émigrés s'établissent presqu'exclusivement dans les villes américaines (ou britanniques), à la grande différence, par exemple, des autres émigrés de l'Europe du Nord [54].

49. Commission on Emigration and other Population Problems, 1954, pp. 118 et seq.
50. Commission on Emigration and other Population Problems, 1954, p. 126.
51. Commission on Emigration and other Population Problems, 1954, p. 122.
52. Commission on Emigration and other Population Problems, 1954, pp. 134 et seq.
53. Freeman, 1960, p. 123.
54. Morison and Commager, 1940, vol. II, p. 178.

Donc une politique irlandaise de développement des bourgs et des villes, alliée à une modernisation de l'agriculture aurait des possibilités de succès.

Par ailleurs, signalons un effet du dépeuplement dont les auteurs ne semblent pas se rendre compte. Qu'un pays surpeuplé, quelles qu'en soient les raisons, présente un fort taux d'émigration est parfaitement normal, et la structure sociale n'en souffre pas. Mais dans un pays sous-peuplé comme l'Irlande, il arrive un moment où l'émigration touche aux parties essentielles de sa structure sociale, et celle-ci commence à se désagréger, ce qui se passe dans certaines campagnes de l'Ouest. Et le processus est difficile à renverser.

C. — *GÉOGRAPHIE HUMAINE ET URBANISME*

Nous allons terminer la mise en place du milieu dans lequel évolue la paroisse de Kinvarra par une description rapide des modifications apportées au paysage irlandais par l'homme. Nous en avons déjà parlé, mais il est utile de rappeler que bien des auteurs considèrent le *townland* comme la base du peuplement et de la vie agricole. Flatrès fait remarquer que partout dans les pays celtiques il y a un mot qui désigne à la fois le foyer, un groupement dont la grandeur varie entre la ferme et le village, et le terroir agricole. En Irlande ce mot est *baile* : *townland* [55]. De même que la petite taille de divisions territoriales de base, la coexistence de l'habitation dispersée et agglomérée, et des champs ouverts et enclos, marquent ce que cet auteur appelle le complexe rural atlantique [56]. Arensberg caractérise le système agricole celte, fondé sur l'élevage et les jardins potagers, par sa trame d'habitation ouverte, que l'on retrouve aussi bien dans les régions américaines colonisées par les Écossais et les Irlandais, que dans l'Écosse et l'Irlande actuelles [57]. Evans parle des habitations agglomérées comme caractéristiquement irlandaises.

Peut-être pouvons-nous suggérer une théorie qui résoudra ces contradictions apparentes. Ce que nous savons du nomadisme en général et de l'histoire irlandaise permet d'envisager les fractions de la tribu qu'était le *túath* passant de l'hivernage dans la plaine à l'estivage dans la montagne, selon des parcours rigoureusement déterminés. Au fur et à mesure de la sédentarisation, les lieux de résidence des fractions se cristallisèrent en unités de travail et de propriété : les *townlands*. La dissémination de ces petits unités à travers le paysage apparaît alors comme une trame

55. Flatrès, 1957, p. 219.
56. Flatrès, 1957, p. 561.
57. Arensberg, 1955, p. 1155.

d'habitations dispersées, d'autant plus que les villes furent rares. Mais à l'intérieur de ces unités, de ces cellules de la vie irlandaise, si une métaphore est permise, les habitations étaient groupées ou dispersées selon des critères propres à chaque unité. Dispersion générale, donc, d'unités fondamentales, et trames d'habitation plus ou moins lâches à l'intérieur de chaque unité. La conquête anglo-normande trouva commode dans les régions où elle ne put installer la féodalité de traiter ces groupes en unités de propriété, et cette pratique fut adoptée par les grands propriétaires terriens qui suivirent.

A l'intérieur de ces unités le système agricole celte, l'*infield-outfield*, favorisa le groupement des maisons en *clachans*, et les propriétaires terriens jusqu'à la fin du XVIII^e ne firent rien pour le décourager. L'introduction de la charrue sans roues (inventée en 1768) transforma les habitations groupées et les champs ouverts en habitations dispersées et champs clos. [58] L'encouragement donné à la culture du blé à cette époque favorisa cette transformation, de même que le désir de meilleures conditions de vie que celles dans les *clachans* [59], qui alla de pair avec la lutte nationaliste. Enfin, les « rubanages » du XIX^e siècle, dont le but était de donner à chaque parcelle, ou à chaque morceau, le même échantillonage des différents types de terres, en allongeant les champs perpendiculairement aux courbes de niveau, complète la liste de facteurs poussant à l'habitation dispersée [60]. La politique d'enrubanage fut instituée par les propriétaires terriens, et continuée par l'Office des régions surpeuplées et la Commission des terres, en partie pour remplacer les champs ouverts à parcelles entremêlées.

Conjointement à la dispersion des habitations va l'élaboration du réseau routier, base actuelle du système de communications irlandaises. La dépendance des paysans envers la tourbe comme combustible, de même que les subventions accordées à partir de 1760 par les comtés pour la contruction de routes, aidèrent à la multiplication des chemins carrossables [61].

La carte des communications de la région (carte 46) non seulement illustre l'étendue du réseau routier, mais aussi fait apparaître une des raisons du déclin commercial de Kinvarra. Avant la première Guerre mondiale, Kinvarra fut un carrefour où se rencontrèrent routes terrestres et routes maritimes. Avec l'avènement du chemin de fer à la fin du XIX^e siècle, Ardrahan commença à prendre la place de Kinvarra, et dès avant la deuxième Guerre mondiale les routes maritimes avaient perdu la plus

58. Evans, 1956, p. 236.
59. Evans, 1957, p. 12.
60. Flatrès, 1957, pp. 275 et seq.
61. Freeman, 1960, pp. 229 et seq.

carte 46

COMMUNICATIONS

grande partie de leur importance. Depuis, la rapidité et la commodité du transport par la route ont fait disparaître le transport par mer, et Kinvarra n'est plus centre, mais lieu de passage.

La route de rocade, plus ou moins parallèle au chemin de fer, a donc vu croître encore son importance. Cette route relie Galway à Ennis et Limerick, et déjà en 1835 fut une des routes des « *bians* » [62].

La carte des communications du pays (carte 47) montre l'importance de Dublin, la prévalence des croisements à trois branches, et la position excentrique de Kinvarra.

Les grandes villes en Irlande sont un don des Scandinaves, et les petites villes et les bourgs de la campagne le fait des Anglo-Normands. Ceux-ci furent implantés d'abord pour protéger la Conquête, et devinrent ensuite l'instrument d'anglicisation [63]. Jusqu'en 1921 ces bourgs [64] devaient leur importance surtout aux organismes de l'administration anglaise qu'ils abritaient : casernes de police, tribunaux, bureaux de l'impôt, etc.

Trois cartes illustrent ce phénomène. La première (carte 48) montre le pourcentage de la population rurale habitant des agglomérations. Les chiffres d'urbanisation sont obtenus en déduisant de la population totale d'un comté, la population déclarée légalement urbaine, ce qui indique la population rurale, puis en exprimant le pourcentage de cette population qui habite des agglomérations de plus de vingt maisons. Quelles que soient les imperfections de cette méthode, elle montre clairement la zone de très forte dispersion de l'habitation à l'ouest du Shannon, la région qui est restée la plus irlandaise [65].

Les deuxième et troisième cartes (cartes 37 et 38) montrent les agglomérations qui ont augmenté de population entre 1911 et 1951. Parmi les 804 *County Boroughs* (5), *Municipal Boroughs* (6), agglomérations urbaines ou autres agglomérations avec gouvernement local(78), et agglomérations avec plus de vingt maisons, seules 239 montrèrent quelque vigueur après le départ de l'administration anglaise. Les bourgs ne sont pas des centres d'immigration, mais d'émigration, et ceux qui ne montrent pas un déclin sont des centres de distribution, dont l'importance croît au fur et à mesure de l'augmentation du pouvoir d'achat des masses rurales [66].

62. Voitures à cheval inventées par Charles Bianconi.

63. Evans, 1957, p. 8.

64. Flatrès (1957, p. 262) démontre que le bourg n'est pas chose irlandaise. Bien que son origine ne soit pas irlandaise, il semble préférable de garder le terme « bourg », qui signifie « grand village où se tiennent des marchés », du Latin *burgus* pour désigner ce qui, dans la campagne irlandaise, est appelé *town*.

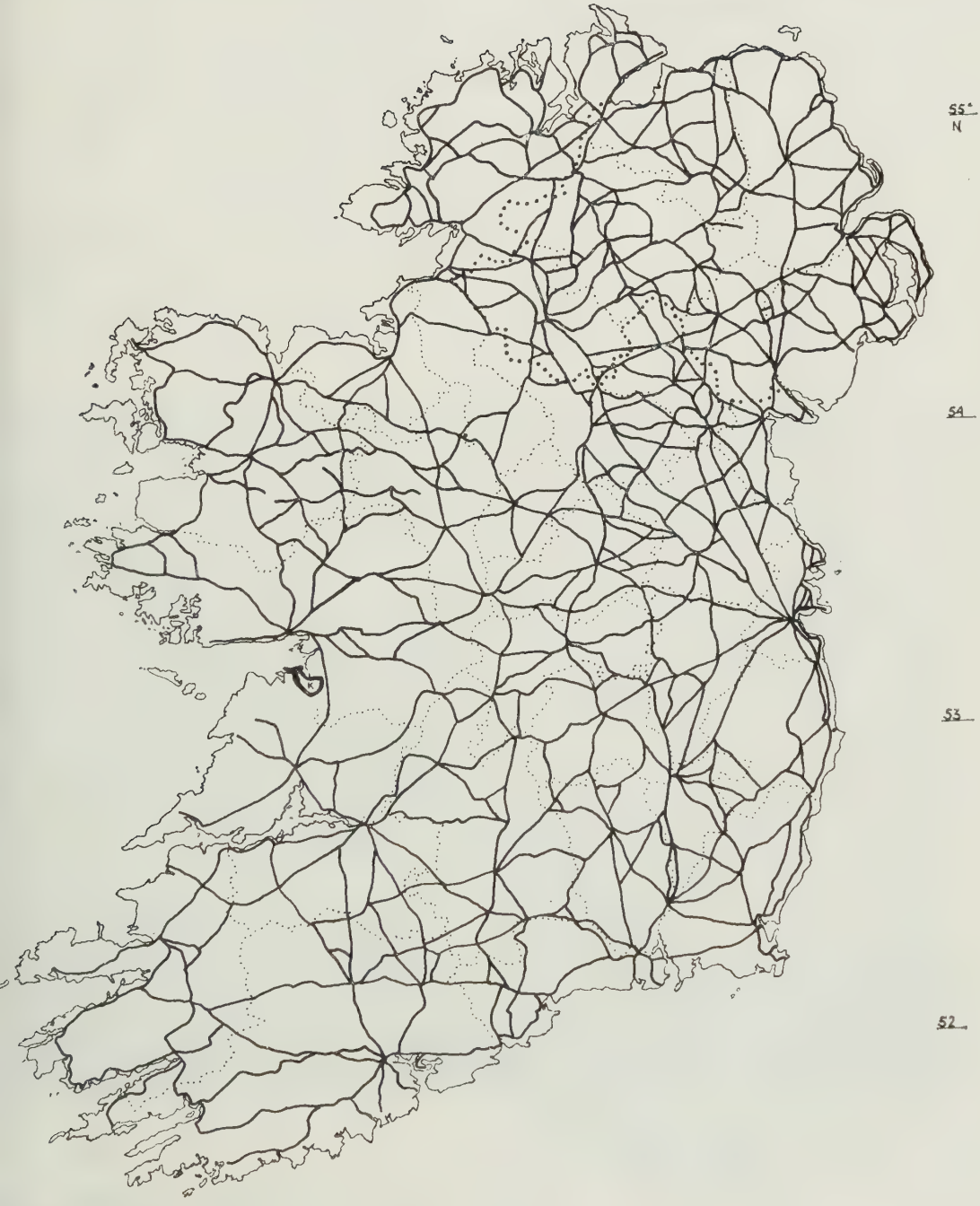
65. Cette carte ne doit pas être confondue avec celles de Flatrès (1957, p. 290) ou de Freeman (1957, p. 32) qui montrent tout à fait autre chose : le degré de dispersion de l'habitation à l'intérieur des *townlands*.

66. Commission on Emigration and other Population Problems, 1954, p. 14.

10 9 8° 0 GREENWICH 7 6

carte **47**

COMMUNICATIONS



1/2 500 000

KM 0 20 40 100
MI 0 20 40 60

10 9 8 7 6

10 9 8° 0 GREENWICH 7 6

carte 48

URBANISATION

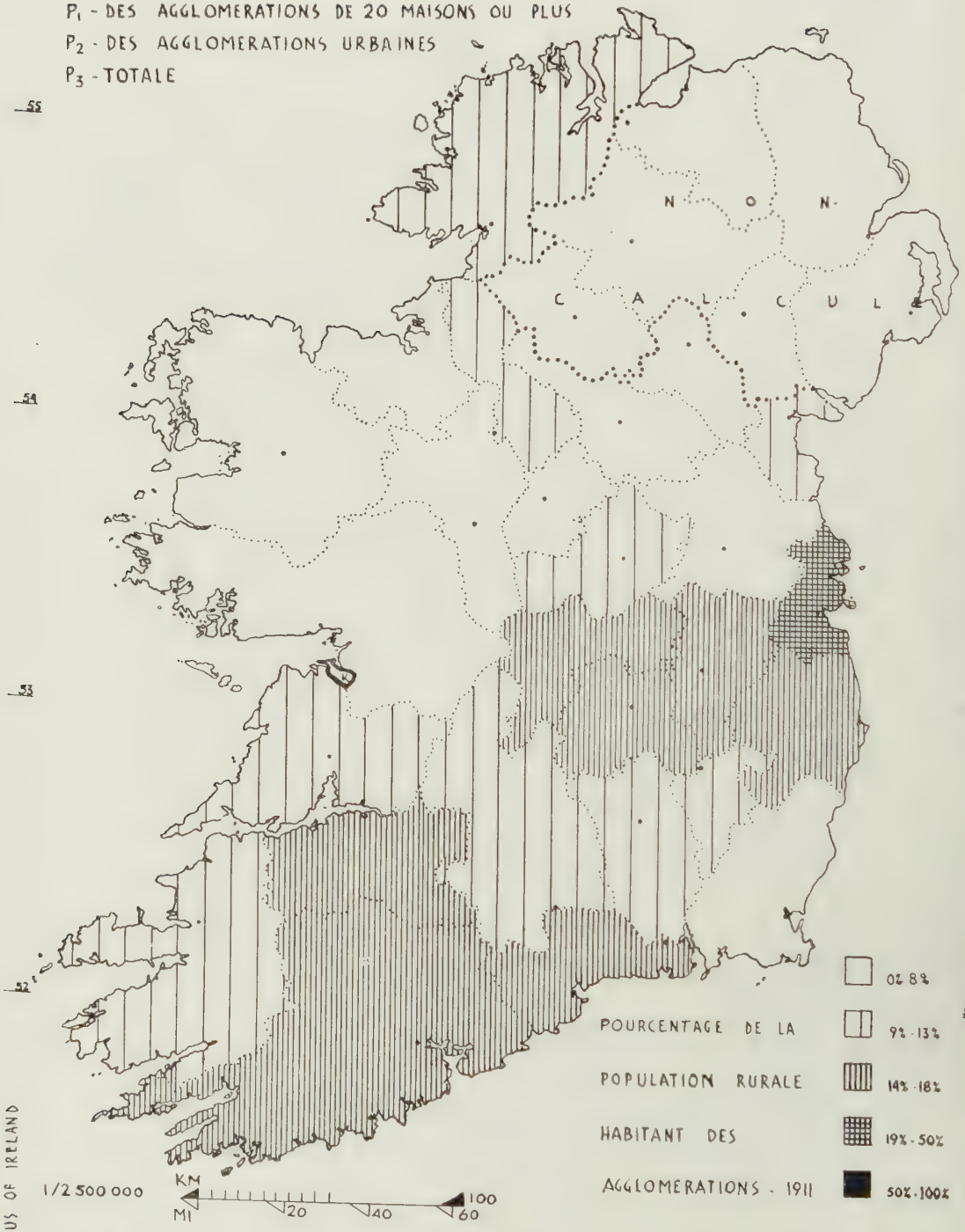
$\frac{P_1 - P_2}{P_3 - P_2} = \%$

POPULATION:

P_1 - DES AGGLOMERATIONS DE 20 MAISONS OU PLUS

P_2 - DES AGGLOMERATIONS URBAINES

P_3 - TOTALE



CENSUS OF IRELAND

10 9 8 7 6

4. Les vents dominants viennent de l'Ouest.

DEUXIÈME PARTIE

ANALYSE DE LA PAROISSE

CHAPITRE 4

LE PAYSAGE ET LA POPULATION

A. — *INTRODUCTION*

Nous en arrivons maintenant à l'analyse de la paroisse, dont nous venons de voir le cadre. Avant de commencer, il faut expliquer pourquoi l'organisation des matériaux n'est pas celle des monographies classiques ethnographiques (technologie, organisation sociale, religion, etc.). La commodité de l'exposé a fait choisir l'organisation présente, mais le choix se justifie par la doctrine de recherche à la base de ce travail. En ce qui concerne la commodité, les documents qui soutiennent cette analyse furent recherchés et élaborés sur le terrain selon les critères des hypothèses de travail dont il a été question dans l'introduction générale. Ces mêmes critères ont donc été utilisés pour classer les documents dans les catégories employées ici. Quant à la justification, non seulement le classement des documents dans des catégories de « terrain » contribue à éviter, dans la mesure du possible, les récifs des concepts *a priori*, mais aussi le soin apporté à séparer les faits des analyses et des interprétations, et l'index très détaillé doivent permettre éventuellement un classement ultérieur différent. (Le désir de permettre une utilisation différente est à l'origine de la décision de publier des documents bruts, parfois assez rébarbatifs pour les lecteurs.)

Tout au long de ces chapitres des hypothèses, des conclusions, des interprétations vont être présentées. Puisque les documents sur lesquels est fondée cette étude sont pour la plupart originaux, il faut préciser quelle sera la méthode employée pour élaborer les hypothèses et conclusions, en dehors du soin apporté à séparer faits et interprétations. Chaque fois qu'une explication sera avancée pour rendre compte d'un phénomène, elle le sera de telle façon que la réfutation en soit possible. Par exemple, quand l'augmentation de population entre 1871 et 1881 d'*Abbey District Electoral Division* est expliquée par une croissance temporaire de son importance pour le commerce maritime, il est toujours possible de réfuter cette proposition en examinant l'évolution démographique des *District Electoral Divisions* de la région pendant cette période. En somme, chaque

hypothèse ou conclusion est au moins implicitement le résultat d'un travail « d'exclusion » : toutes les hypothèses possibles pour expliquer un phénomène sont élaborées, puis rejetées une par une jusqu'à la dernière, qui est gardée, si, toutefois, la réfutation en est envisageable [1].

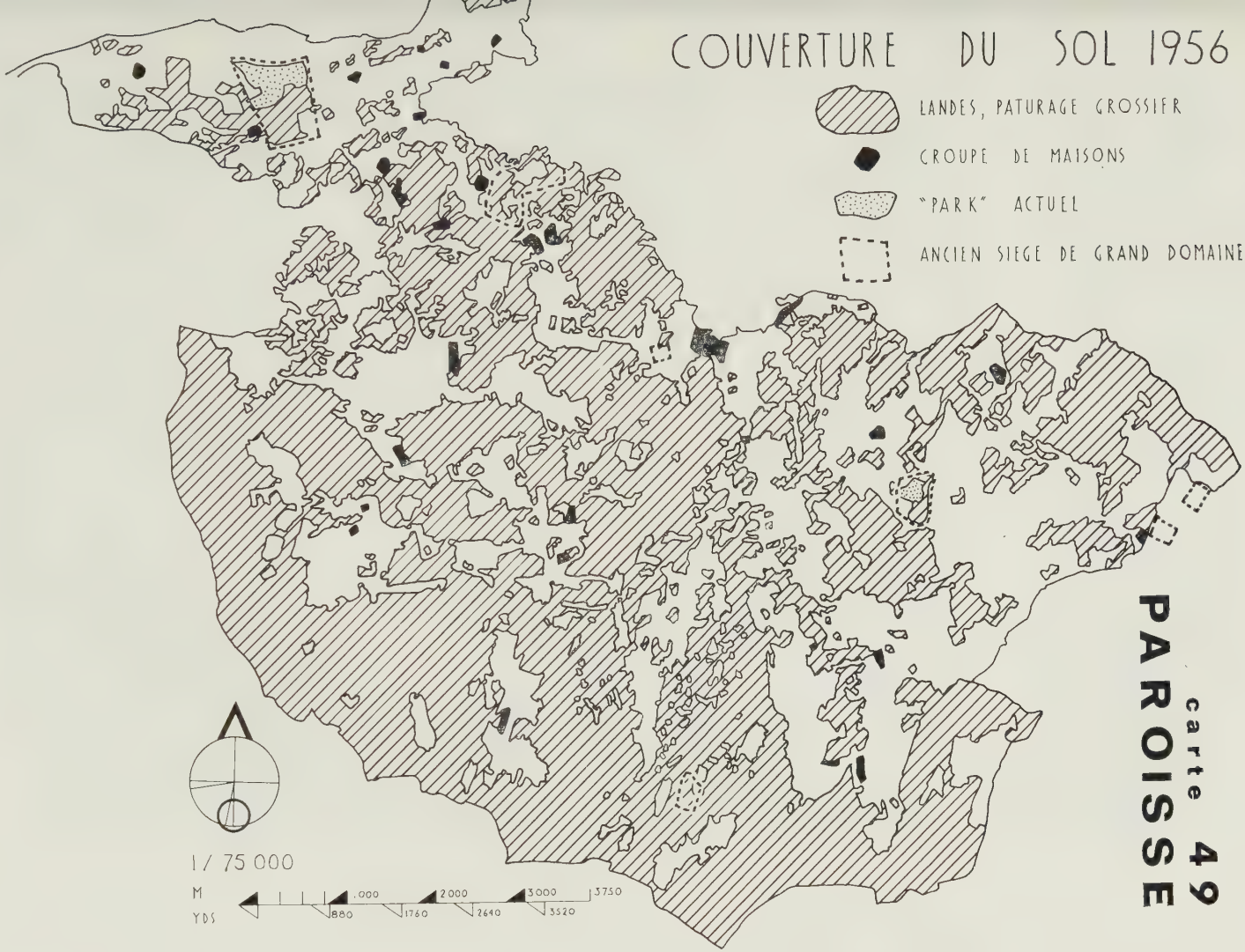
B. — *LA TERRE*

Rappelons brièvement la situation géographique de Kinvarra. A l'extrémité occidentale de la baie de Galway, sur la côte méridionale, la paroisse se trouve à la frontière entre Galway et Clare, et de ce fait entre les provinces de Connacht et Munster. Si la façade sur la mer n'occupe que sept kilomètres environ de l'axe est-ouest de la baie de Galway, par contre la paroisse a plus de trente kilomètres de côtes, dont la presque totalité entoure la presqu'île et l'isthme de Doorus. Le reste de la paroisse, qui a une forme sommairement triangulaire, est adossée au sud-ouest aux montagnes du Burren, excepté le passage côtier qui permet la communication avec les localités plus à l'ouest dans le comté de Clare : New Quay, Abbey, et Ballyvaughan. Notons que la pointe occidentale de Doorus se trouve également dans le comté de Clare, car Aughinish fut autrefois une île appartenant à Clare. A l'est, Kinvarra ne présente pas de délimitation apparente avec les paroisses voisines.

Cette situation est reflétée dans la couverture du sol. Le sous-sol de toute cette région est calcaire, et la carte 49 montre combien ce sous-sol affleure dans la paroisse même. Trois zones apparaissent : Doorus, dont la majeure partie est en terres cultivables ; l'isthme et la partie sud-ouest où les terres cultivables sont des taches au milieu des cailloux et des roches ; et la région orientale, où de nouveau les terres cultivables sont en majorité. La terre « cultivable » est, il faut bien le dire, souvent un euphémisme, car en maints endroits la couche fertile ne dépasse pas trente ou quarante centimètres. Les petits enclos dans le sud de la paroisse sont le témoignage des efforts faits pendant la Famine pour mettre en culture chaque pouce de terrain susceptible de produire de la nourriture.

On remarquera l'absence de forêts ou bois. Apparemment il n'en fut pas toujours ainsi. Un document de 1608 mentionne Killoveyeragh, le pays « d'O'Hein », comme l'une des régions de la baronie de Kiltaraght, et la situe où se trouve l'actuelle paroisse. Or, Killoveyeragh semble être un mauvais orthographe de « Coill O'bhFiachrach », ou le bois d'Hy Fiachrach [2]. Mais, si aux temps de l'occupation de cette région par les Hy Fiach-

1. Une discussion de cette méthode « inférentielle » est donnée par Platt, 1964, pp. 347-353.
2. O'Donovan, 1928 (1839), vol. II, p. 148.



carte 49

PAROISSE

rach Aidhne le sud-ouest de la paroisse était boisé, il n'en était plus ainsi en 1641. Les *Books of Survey and Distribution* ne décrivent que deux *townlands* avec de petits bois [3].

Le micro-climat de Kinvarra ne présente pas de grands écarts avec le climat régional, mais le tableau suivant des vents dominants, dressé selon les renseignements des habitants, rendra peut-être plus vivants les simples chiffres.

Tableau 4. — Traits associés aux vents.

Vent	Temps qui s'y associe	Couleur correspondante [4]
Nord	Averses et froid	Noir
Est	Temps dur et sec	Rouge
Sud	Pluie, temps doux (*mild and soft*)	Blanc
Sud-ouest	Le maximum de pluie	
Ouest (dominant)	Humidité et averses	Brun
Nord-ouest	Averses drues, grêle	

Les habitants ajoutent que lorsque le vent se stabilise après un changement, quelle que soit sa direction, il amène la pluie. L'arc-en-ciel est connu sous le nom de *madra-geehy*, c'est-à-dire le chien de vent, celui qui le suit [5].

Seule l'abondance des pluies rend possible l'agriculture dans la paroisse. Étant donné le sol calcaire, et la nature karstique de la région qui en est une des conséquences, sans pluies constantes les cultures deviendraient impossibles. L'eau venant des montagnes au sud et à l'ouest disparaît dans le sol longtemps avant d'atteindre les frontières de la paroisse, et ne reparaît qu'à la mer. Les puits sont concentrés sur la côte, et surtout dans Doorus, et il existe assez peu de *turloughs*, ces dépressions si caractéristiques du Galway oriental, qui se remplissent au moment de l'élévation de la nappe phréatique. L'eau pour l'arrosage des champs et pour l'alimentation humaine vient du ciel dans la paroisse de Kinvarra.

3. Choille, 1962, p. 45.

4. Ces couleurs m'ont été données par l'informateur, mais il est impossible de dire qu'il ne les a pas obtenues de Radio Eireann, ou d'une lecture quelconque. Il serait peut-être opportun d'ajouter ici que je n'ai fait aucun effort, en général, pour obtenir des renseignements sur les données qui relèvent communément du domaine folklorique, bien que je livre ce que j'ai obtenu, car courir sur les brisées de la *Coimisiun Bealoideasa Eireann* serait à la fois présomptueux et inefficace. Quand ce fut possible, j'ai consulté les travaux faits par la Commission dans la paroisse, mais ceux-ci sont peu nombreux, car la Commission, avec raison, s'occupe de recueillir avant que ce ne soit trop tard le folklore en langue irlandaise, et il ne reste dans Kinvarra qu'un ou deux « *Irish-speakers* ».

5. L'orthographe est celui de l'informateur. L'orthographe correct est *madra gaoithe*, O Suilleabhain, 1963, p. 261.

Mais pour résumer les problèmes associés au climat et à la nature du sol en ce qui concerne l'agriculture et le genre de vie, il faut laisser la parole à un jeune exploitant : « *This part of the country should be made into wood, and all moved to Meath* ».

C. — *HISTOIRE*

Il est déjà difficile de tracer les courants préhistoriques ou protohistoriques d'une grande région ; il est à peu près impossible de le faire pour une étendue aussi petite que celle de Kinvarra. Nous ne pouvons qu'examiner les faits dont nous disposons pour voir s'ils supportent une analyse et une interprétation utilisables.

La carte des antiquités (carte 50) fait apparaître une zone de forte concentration de *raths*, ces « forts » dont il a déjà été question, à l'est et au nord-est de la paroisse, et un petit groupe à l'extrémité de la péninsule de Doorus. Parmi les ruines du début de l'ère chrétienne irlandaise, il faut citer le chateau de Guaire, roi de Connacht au VII^e^ siècle, situé sur une petite île à l'est du bourg. Les anciennes églises sont difficiles à dater de façon précise, mais il est peu vraisemblable qu'il y en eut de construites avant celle qui se trouve au milieu du bourg, dont l'origine ne remonte guère au-delà du milieu du XIV^e^ siècle. O'Donovan, à qui nous devons cette appréciation, dit pourtant que l'église de Killinny fut l'une des plus anciennes qu'il eut jamais vues. Il ajouta que celle de Doorus, du XIV^e^, fut certainement bâtie sur le site d'une église primitive, probablement dédiée à St. Breccan, car à côté se trouvait un puits dont il était le patron [6]. Ce fut à cette église que la famille French, qui s'installa à Doorus au XVI^e^, ajouta un monastère franciscain [7].

Les donjons carrés datent probablement aussi de cette époque, bien que certains aient pu être construits au cours des deux siècles précédents. A l'ouest de la paroisse dans le comté de Clare se situe un groupe important de ruines chrétiennes, l'abbaye de Corcomroe, fondée par des Cisterciens de Furness vers 1182. Enfin, certains des puits concentrés à Doorus ont des noms qui indiquent une origine plus ancienne que le christianisme irlandais.

La notion d'échelle est souvent ignorée dans les études historiques. Les histoires nationales remontent plus loin que les histoires régionales, et celles-ci acquièrent des bases réelles et détaillées bien avant les histoires des communautés locales. Kinvarra ne fait pas exception. Elle sort à peine

6. O'Donovan, 1928 (1839), vol. II, p. 61.
7. Blake, 1918.

de sa période préhistorique à la fin du XVI^e siècle, et sa période protohistorique dure à peu près jusqu'au milieu du XIX^e. Tout au long de ces périodes des faits sûrs viendront de temps en temps éclairer un paysage formé de suppositions parfois fondées, parfois fantaisistes.

Le territoire dans laquelle se trouve englobée Kinvarra appartenait à une branche cadette d'une grande tribu qui occupait une vaste région dans le comté de Mayo et le nord du comté de Galway : les Hy-Fiacrach. Les familles les plus importantes de cette branche méridionale s'appelaient O'Heyne, MacGillikelly (qui deviendra Kilkelly), et O'Clery, tous parents. Plus tard une autre famille, parente aussi, les O'Shaughnessy, s'empara de la partie sud des terres des Hy-Fiacrach Aidhne [8]. Dans les Annales des Quatre Maîtres les lieux de Kinvarra qui sont cités sont : Doorus, Kinvarra, Dungory, Killinny, et Cahererillan [9].

En 1588 Hugh Buidhe (le Jaune) renonça à ses possessions en faveur de la Couronne, afin qu'elle les lui rende avec un titre de propriété. D'après les noms de *townlands* sa propriété comprenait la paroisse actuelle et des portions considérables des paroisses immédiatement au sud, à l'est et au nord-est. En 1608 sa propriété aurait compris environ 8.640 *acres*, ce qui correspond à l'étendue décrite (5.800 ha), si l'on considère les *acres* comme étant des *acres* irlandaises [10]. Il reçut le titre de Seigneur de Hy Fiachrach Aidhne. Ses résidences principales étaient Lydecane et Dungory. Ce n'est qu'à cette époque, quatre cents ans environs après la conquête de Galway par de Burgo, que les lois anglaises commencèrent à remplacer les lois traditionnelles.

En effet, ce ne fut qu'en 1574 que Connacht fut divisé en baronies. L'opération, nommée la *Composition of Connacht*, ne se matérialisa qu'en 1585. Avant cette date Galway se partageait entre les « pays » de Clanrickarde, d'Iar Connaught, d'Hy Many, de Syllanchy, de Clanconway, et de Cerkomoe. Clanrickarde, le territoire des Burgo normands, fut divisé en six baronies : Loughrea, Dunkellin, Athenry, Clare, Leitrim, et Kiltartan [11]. Nous pouvons noter aussi en 1574 une description des baronies, et une liste des châteaux s'y trouvant, faites à l'intention de Sir Henry Sidney, qui prépara la *Composition*. Citons : « *The baronie of Kiltaraght (Kiltartan) containing Lynaly, Eeraghtreamon, and Krelovieragh x myles longe & six broade and is after like rate plowlands xv Oshaghnes M^cRemon Oheyn and Owen Manhtagh Ohein cheife in the same.* » Parmi les paroisses

8. O'Donovan, 1844.

9. O'Donovan, 1843, carte hors-texte.

10. Fahey, 1893. En ce qui concerne la propriété de Hugh le Jaune, Fahey semblerait avoir été quelque peu optimiste. Les noms des *townlands* en question sont cités dans O'Donovan, 1844, pp. 404 et seq. et à peine plus de la moitié en sont identifiables (carte 50).

11. Choille, 1962, pp. XXXVI et seq.

carte 50

ANTIQUITÉS

1/75 000

M 1000 2000 3000 3750

YDS 880 1760 2640 3520

PUITS

DONJON NORMAND

CHATEAU FORT IRLANDAIS

EGLISE

CALVAIRE

ATTRIBUTION CHRETIENNE

ROUTE MODERNE

DOLMEN

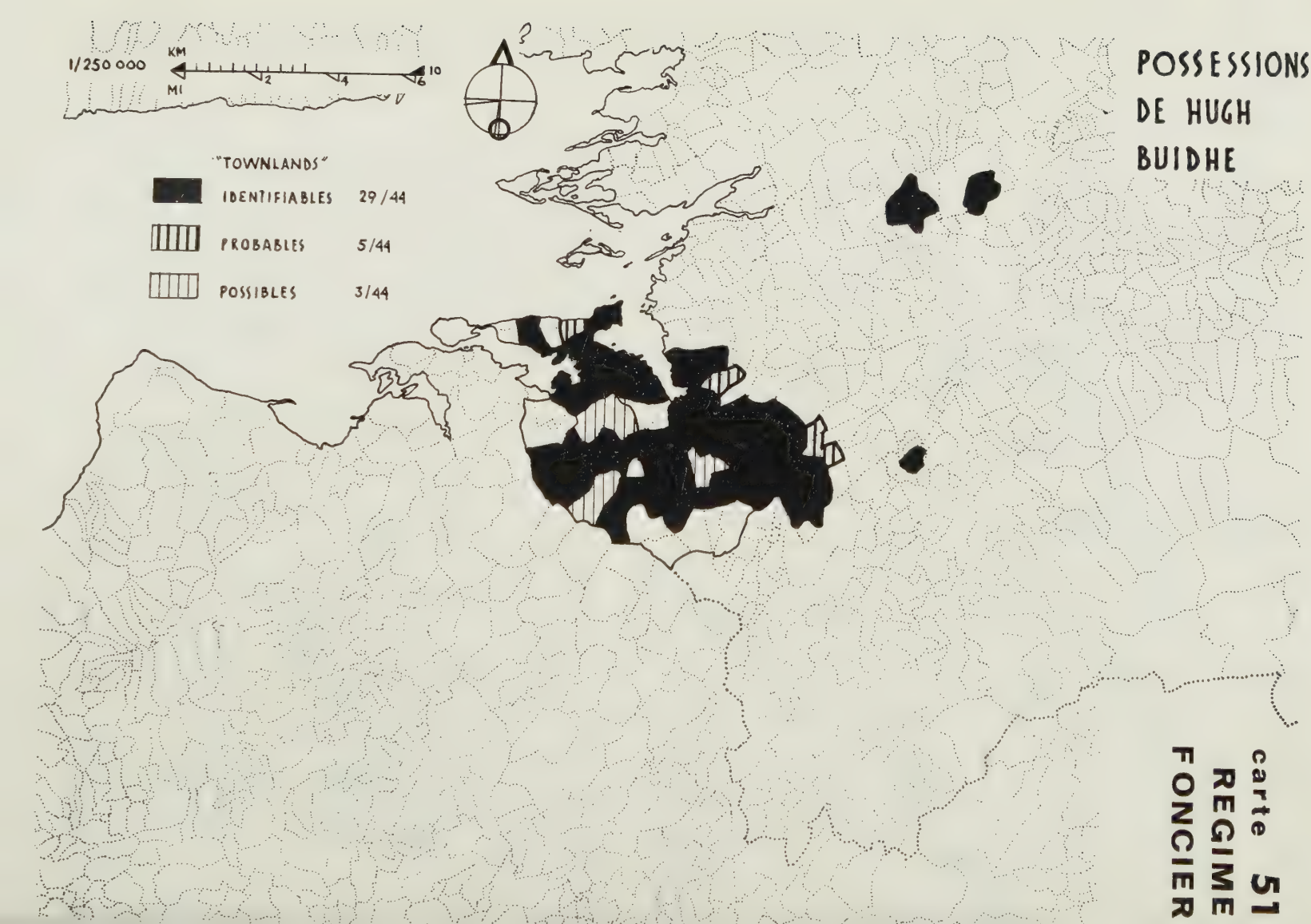
MOULIN (m = A MARÉE)

DUIT A SAUMON

Lu PROBABLEMENT SITE DE L'ANCIENNE FETE DE LUGHNASA

MINE

D'APRES ORDNANCE SURVEY GALWAY 6" (25") CII (14.16), CIII (13.15), CVII (1.16), CVIII (1.16), CVXI (1.16), CXXII (1.16), ET L'AUTEUR



carte 51
REGIME FONCIER

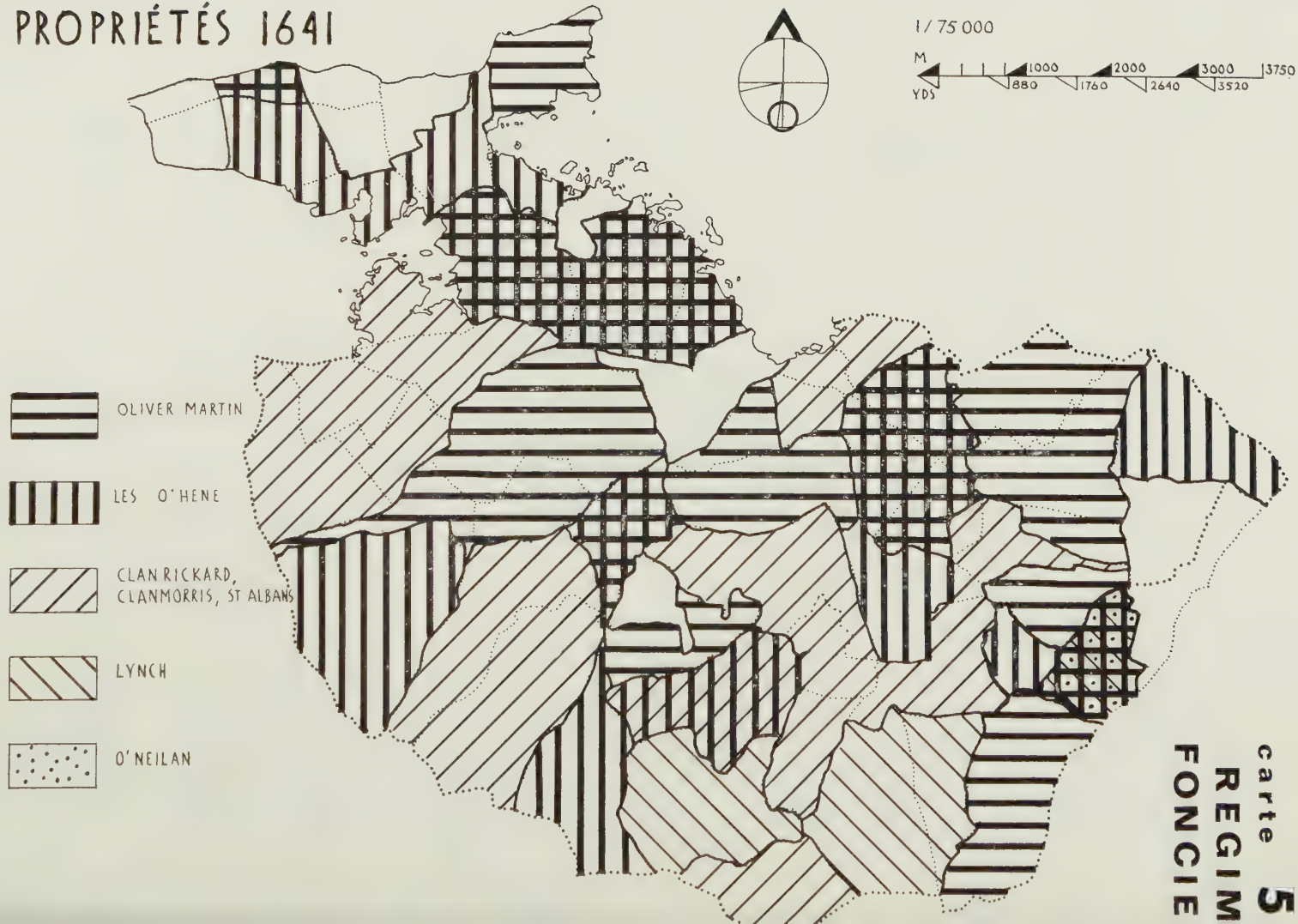
nous trouvons : « *Dures..... Keillovieragh..... Kylvine* », et parmi les chateaux : « *Oheyne at Cahirellenayn, Owen Mantagh Oheyne at Kynvare, Oheyn at Caherglassan, fferigh Oheyn at Dvngwory* »[12]. Il faut ajouter que les donjons carrés de la paroisse, dont les plans sont classiques pour ce type de construction irlandaise, venaient certainement tout juste d'être bâtis au moment de la *Composition*[13].

En 1641 treize familles d'O'Hyne habitaient la paroisse, pour la plupart dans Doorus. Par ailleurs, les familles importantes de la région se nommaient French, Blake, Martyn, et Lynch. Celles-ci figurent parmi les quatorze anciennes familles appelées les « quatorze tribus de Galway », qui se marièrent tant entre elles qu'il leur fallut souvent des dispenses spéciales. Les Martyn sont de descendance normande ou indigène ; les Blake et les Lynch sont d'origine normande, arrivés dans le Galway au milieu du XIII^e siècle ; une branche des French arriva vers 1425, l'autre branche et les Darcy vers la fin du XV^e. Après la conquête de Cromwell, Doorus fut déclaré forfait et donné à Col. Carey Dillon, qui a dû le céder à Major John Walcott, car le petit-fils de celui-ci vendit la propriété à un membre de la famille French[15].

Les *Books of Survey and Distribution* nous indiquent l'état de la propriété dans la paroisse en 1641 et 1697, après les deux confiscations. La transformation paraît sur les cartes 52 et 53. Nous reviendrons sur ce problème dans le chapitre consacré à la propriété foncière, mais nous pouvons noter dès maintenant que, déjà en 1641, à en juger par les noms des propriétaires et le morcellement, l'imposition d'une tenure féodale, qui n'était plus adaptée aux conditions techno-économiques du pays qui l'imposait, et qui ne l'avait jamais été à celles de l'Irlande, avait eu pour résultat l'instauration d'un système de propriétaires absentéistes. Et que si nous trouvons encore en 1641 quelques O'Hyne, propriétaires et, il est permis de le supposer, résidents, en 1697 nous ne trouvons plus que des descendants d'Anglo-normands, ou d'anciens Puritains ayant pu se réconcilier avec la Restauration.

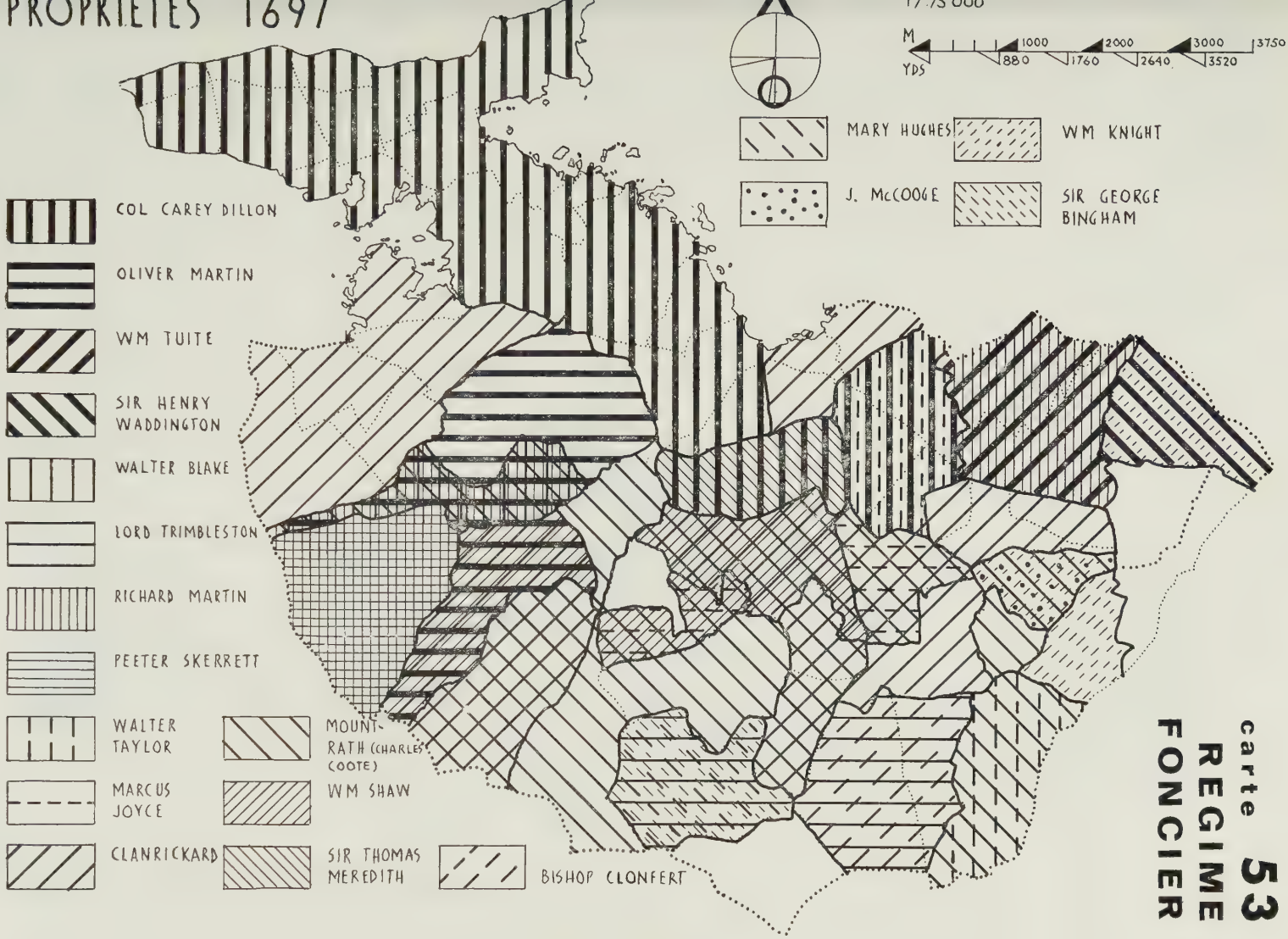
En 1708 Patrick French légua la plupart de ses terres à son fils ainé Roebuck ; celles-ci constituant une grande partie de la paroisse actuelle (carte 54). A cette même époque la famille St. George, d'origine anglaise, profita des occasions offertes par les transplantations et les confiscations de Cromwell, et les confiscations de Guillaume, pour établir les bases territoriales de leur pouvoir dans cette région, pouvoir qui dura jusqu'à l'Indépendance. Des familles transplantées, aucune ne devint importante.

12. Nolan, 1901.
13. Leask, 1965, pp. 79 et 122.
14. Hardiman, 1820, pp. 7-22.
15. Lewis, 1846.

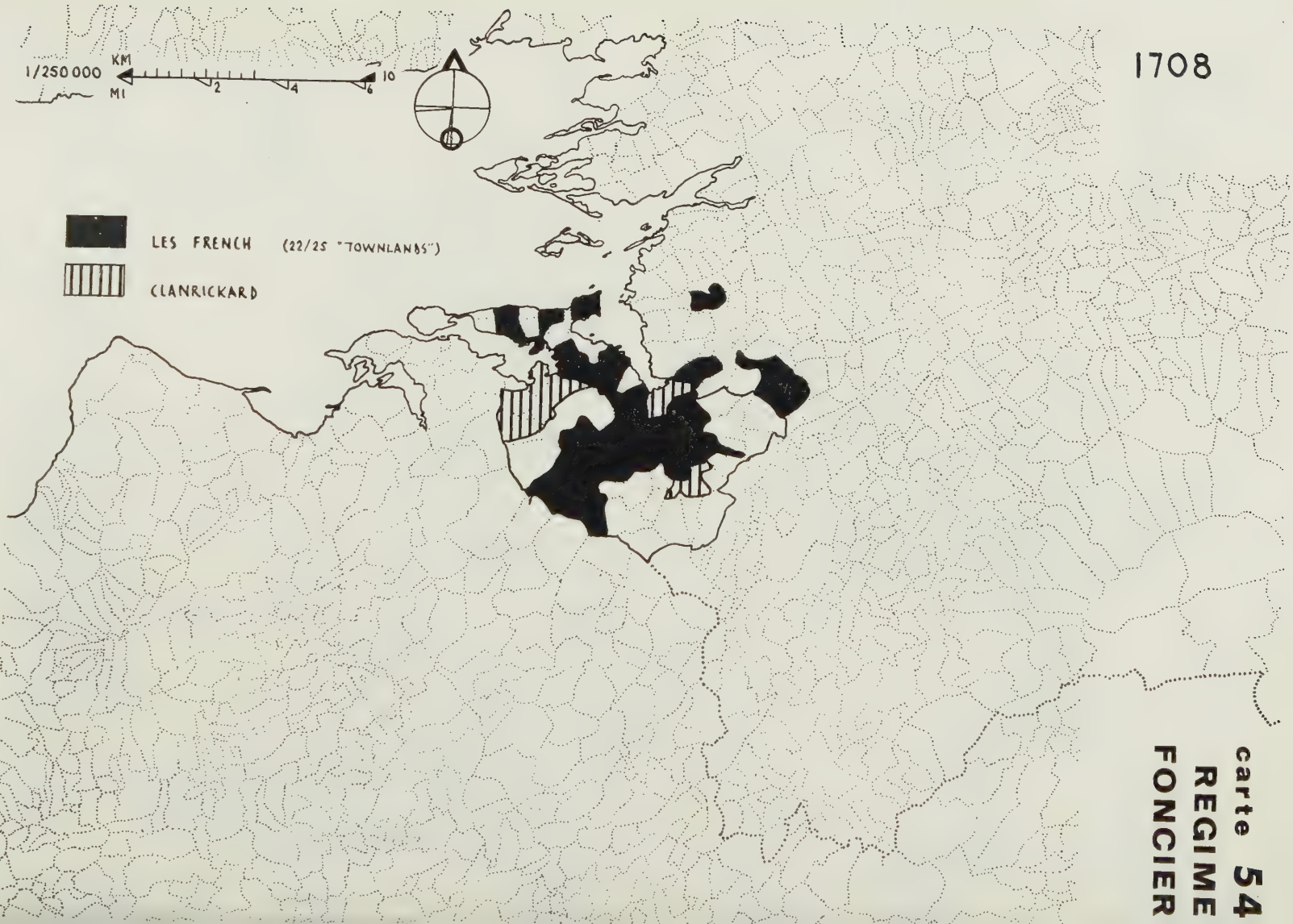


carte 5
REGIM
FONCIE

PROPRIETES 1697



carte **53**
REGIME FONCIER



carte 54
REGIME FONCIER

Dans cette région ce furent les propriétaires forfaits de Cork et de Wexford qui s'installèrent. En comparant les noms que cite Fahey et la liste des chefs de famille dans la paroisse en 1834, il ressort que ce furent surtout ceux de Wexford ; si tant est que d'autres immigrations ne soient pas produites entre 1653 et 1834. La distribution de ces familles sur une carte n'est pas très significative, à part une tendance pour ceux de Cork à se trouver dans le bourg, car la concentration de noms de Wexford dans Doorus et dans le sud de la paroisse est suffisamment équivoque pour ne trouver une réalité comme fait, qu'étayée par l'interprétation même qu'elle doit aider à élaborer. Néanmoins, notons que les French (ffrench) sont originaires de Wexford.

Le premier jour de novembre 1755, jour du tremblement de terre de Lisbonne, le donjon bâti par les O'Hyne sur les limites occidentales du bourg tomba, et une partie s'engloutit [16].

M. French, qui acheta Doorus à l'officier de Cromwell, fit de son mieux pour améliorer ses terres. Il fit lever les talus pour empêcher les inondations marines et construisit une digue pour relier l'île d'Auginish au continent. Il bâtit aussi un quai qui pouvait recevoir des bateaux jaugeant jusqu'à 80 tonnes [17]. Vers le milieu du XVIII[e] siècle, sa petite-fille épousa le Baron de Basterot, ce qui n'est pas étrange quand nous savons que le fils de Roebuck, James, résida principalement à Chaillot, « près de Paris » [18]. Le Baron vint habiter ses terres irlandaises. Le fils de celui-ci dut vendre une grande partie de ses propriétés aux environs de 1800 à Mark Lynch et à l'ancêtre de Lady Gregory, afin de payer les frais du litige de la succession. Il en vendit le reste en 1850 (difficultés dues à la Famine) à Comerford, un artisan de Galway, dont les exactions sont devenues légendaires, nous dit Fahey. En 1774 C. O'Farrell, dont le père avait épousé l'héritière St. George, changea son nom pour celui de St. George. Dans un guide de 1780, Robert Gregory de Cool (*sic*) Lodge est cité comme un propriétaire et fermier exemplaire qui introduisit des méthodes agricoles modernes et construisit plusieurs routes. L'auteur du guide mentionne que Kinvarra tenait deux foires par an [19]. Ce même auteur cite les principales familles de la région [20]. Parmi les noms d'origine protestante, tels les

16. Lewis, 1846.

17. Lewis, 1846. L'auteur confond la péninsule de Doorus et l'île d'Aughinish.

18. Blake, 1918.

19. The Post-Chaise Companion, 1780, pp. 238 et seq.

20. Celui cherchant dans ce guide des indications de distance et d'orientation pour atteindre les sièges de ces familles devait s'attendre à de rudes surprises. C'est de la véritable « ethnographie de *rest-house* ». On voit bien le compilateur attablé dans l'auberge de Gort, interrogeant les « indigènes », confondant milles anglaises et irlandaises, et traduisant « up » par « nord », là où l'interlocuteur entendait « sud ».

Taylor, propriétaires d'une cession originale de Cromwell, et les St. George, nous remarquons un French, un Blake, un Burke, ce qui laisse supposer que dans cette région aussi certains membres d'anciennes familles firent semblant de se convertir au protestantisme dans un effort pour garder intacts leurs domaines. En fait, nous savons que James French, fils de Roebuck, se convertit en avril 1762 [21].

Un dictionnaire topographique de 1810 nous éclaire quelque peu sur l'étendue de l'influence anglaise dans cette région. Dans le diocèse de Clonfert et Kilmacduagh les paroisses furent groupées en quatorze bénéfices, dont six seulement avaient un bénéficier en résidence. Du bénéfice de Kilcolgan, qui comprenait la paroisse de Kinvarra, il est dit dans l'*Ecclesiastical Report* que « *the Union of Kilcolgan, comprehending eleven parishes, is supportable only by the consideration that, multitudinous as it is, £ 120 annually is the extent of needy sypport which it supplies to the Incumbent* » [22].

Au milieu du XIX[e] siècle nous pouvons considérer Kinvarra sortie de la protohistoire, car à partir de ce moment, non seulement les références deviennent plus nombreuses et éclairent mieux le contexte social, mais aussi les éléments statistiques deviennent suffisamment détaillés et sûrs pour permettre un certain nombre d'interprétations.

Le Dictionnaire topographique d'Irlande de 1846 de Lewis, après quelques références historiques déjà notées, décrit Kinvarra comme produisant d'excellent blé et beaucoup de varech. Les jours de marché étaient mercredi et vendredi, où d'importantes quantités de blé se vendaient. Deux foires annuelles avaient lieu le 18 mai et le 17 octobre. Des travaux d'améliorations faits en 1808 au quai construit en 1773 par James French de Doorus firent de Kinvarra un petit port qui pouvait abriter des vaisseaux jaugeant jusqu'à 150 tonnes. Au printemps, £ 20.000 d'algues y furent débarquées, 100 bateaux parfois arrivant avec une seule marée. On parlait de relier Kinvarra à Galway par un bateau à vapeur, et de construire un canal de Kinvarra au Fergus pour faciliter l'importation d'algues, de sable marin, et de tourbe, et l'exportation du blé. Doorus est cité à part dans ce même livre, comme étant la source de très bon calcaire, que l'on extrayait en grandes quantités pour l'agriculture. Il s'y trouvait un moulin à grains, actionné par les marées [23]. La pêche du poisson et le ramassage des huîtres étaient excellents. Nous apprenons que Doorus faisait partie de Kinvarra dans le découpage catholique.

De la lecture d'autres articles dans ce même dictionnaire [24] et de la con-

21. Blake, 1918.
22. Carlisle, 1810, article Kilcolgan.
23. Celui-ci marchait encore à la fin du siècle dernier.
24. Lewis, 1846, articles : Duras, Gort, Ardrahan, Abbey, Auginish, Car-

sultation d'un autre dictionnaire topographique [25], nous obtenons une image assez précise de la vie le long de la côte sud de la baie de Galway, entre Blackhead et Kilcolgan dans les années juste avant la Grande Famine. Une intense activité maritime y régnait, comme en témoignent les 150 femmes et enfants employés dans le plus grand parc à huîtres d'Irlande près de New Quay, ou les 120 pêcheurs domiciliés à Kinvarra. Les cinq ports servaient de centres où passaient le varech ramassé le long de la côte et la tourbe de Connemara, destinés à l'arrière-pays, et d'où partait le blé vers Galway. Ce même arrière-pays était grand producteur de pommes de terre pour la consommation, et élevait quelques porcins, ovins et bovins. La nouvelle route côtière, ouverte depuis peu, reliait les ports aux deux grands centres de l'intérieur, Loughrea et Gort, créant ainsi un carrefour important à Kinvarra. A cette époque, Ardrahan n'était qu'un petit village connu pour sa production de flanelle.

En 1841 donc, les 7.751 personnes habitent la paroisse de Kinvarra se trouvaient au cœur d'une région qui semblait appelée à un développement prospère. Bien entendu, 82 % de la population de plus de cinq ans était illettrée, et 40 % habitait des maisons classées en quatrième catégorie, c'est-à-dire n'étant guère plus que des cabanes de boue [26] ; bien entendu, les problèmes de justice sociale et d'économie agricole soulevés par le système de propriété foncière étaient aigus, mais même les écrits méprisant les « *mere Irish* » laissent passer une impression de dynamisme social et de joie de vivre qui ne pouvaient qu'extérioriser une confiance dans l'avenir [27].

Mais cette impression est trompeuse, et il s'agissait non pas d'un printemps mais d'un automne. Dix ans plus tard, 35 % de la population a disparu, quelques *townlands* ayant perdu jusqu'à 87 % de leurs effectifs. (En règle générale les régions les plus pauvres de la paroisse perdirent moins de personnes que les autres). La longue chute est amorcée pendant laquelle en 100 ans la paroisse perdra 80 % de sa population.

Nous pouvons noter en passant que la foi catholique des paroissiens n'en fut pas pour autant ébranlée, comme le témoigne cette annotation faite par le curé d'alors dans le livre de mariages : « *The Jumpers* [28] *stormed*

rune, Kilcolgan, Kilcorney, Kinvarra, Killunavarra, Kilmacduagh, Noughaval, Oranmore, Ballyvaughan. Ballindereen et Killiny ne sont pas cités.

25. Parliamentary Gazetteer of Ireland, 1846, articles : Kinvarra, Knockgarra, Kilcolgan, Killeenavarra, Kilmacduagh, Killiny, Nohoval, New Quay.

26. Census of Ireland, 1841.

27. Par exemple, la lettre manuscrite de John Dunton, écrite en 1698 à propos d'un voyage en Connacht, reproduite par MacLysaght, 1950, pp. 329-341. Dunton souffrait d'un cas grave de ce que Foster (1962) appelle « choc culturel ».

28. Les « *Jumpers* » furent des convertis au Protestantisme qui essayaient

this locality July 3 rd, 1852, A Colony coming from Boffin Island — Connemara — This is the second invasion — but it is to be hoped the last will be as abortive as the first which ceased to appear after a few but desperate efforts to seduce the poorest of the poor. All praise be given to such as withstood the bribes of the fanatics, and the (scoff) of the licentious — Amen ».

En même temps que le déclin de la population, les cents ans qui suivirent la Famine virent un changement dans l'agriculture. En 1859 la baronnie de Kiltartan possédait 16.000 bovins, 32.000 ovins et 3.000 porcins. La moitié des terres cultivées le furent en céréales, un quart en pommes de terre, un huitième en d'autres racines, et le huitième restant en pâturage [29]. En 1955 les quatre *District Electoral Divisions* qui comprennent Kinvarra ont proportionnellement autant d'ovins qu'en 1859, mais seulement la moitié de bovins. Il y a environ 10 % de moins de terres cultivées, mais les proportions des différentes cultures restent à peu près les mêmes [30].

L'arrivée du chemin de fer à Ardrahan, et l'amélioration du réseau routier eurent pour résultat d'écarter Kinvarra des voies de développement de la région. Un autre facteur du déclin fut l'émigration qui suivit la Famine, bien que l'on ne puisse pas la chiffrer pour la seule paroisse. On sait simplement qu'entre 1851 et 1881, 113.000 personnes environ quittèrent le comté de Galway [31].

La Guerre d'Indépendance et la Guerre civile touchèrent peu la région de Kinvarra, si l'on excepte l'incendie de Coole Lodge, le pillage de la demeure des St. George, et quelques accrochages avec les forces de l'ordre.

Nous allons laisser là le récit des événements passés dans l'histoire de la paroisse, car nous atteignons l'époque contemporaine. En effet, une « section » ethnologique, une « tranche de vie » d'un groupe humain, comprend toujours un passage de temps égal au moins à la moyenne de vie des membres du groupe, sinon du plus ancien, car un homme est aussi bien sa dimension temporelle que ses dimensions spatiales [32]. S'il est possible de « trancher » l'existence d'un seul individu pour en obtenir, dans l'univers du discours, une « section » (de même que l'on pourrait trancher dans son existence tri-dimensionnelle pour obtenir une photographie bi-dimensionnelle), il n'est pas possible d'obtenir la « section » d'un groupe donné d'une façon significative si l'on réduit ses éléments constitutifs en même temps d'une dimension. Ne serait-ce d'ailleurs que parce que les relations significatives de la vie sociale ne paraissent jamais simultanément. Il est impossible de faire de l'ethnologie sans histoire, et l'histoire

d'en convertir d'autres, en distribuant « gratuitement » de la soupe, des vêtement, etc. contre un renoncement au Catholicisme.

29. Agricultural Statistics, 1859.
30. Agricultural Statistics, 1955.
31. Census of Ireland, 1881.
32. A. Eddington, Space, Time and Gravitation, p. 57.

de la paroisse depuis environ 1900 ressortira de l'analyse « statique » que nous ferons de son existence en 1956.

Avant de procéder à l'interprétation des documents historiques qui viennent d'être énumérés, il faut parler des noms de famille locaux. Si la liste des chefs de famille de 1854 est comparée au recensement de 1926, plusieurs constatations peuvent être immédiatement faites. Peu de *townlands* ont plus de 40 % des noms de familles en 1926 identiques à ceux de 1834. Les pourcentages les plus élevés se trouvent dans la région sud et ouest de la paroisse, et la région orientale accuse les pourcentages les plus bas. En 1834, il y a plus de noms identiques entre Doorus et la partie sud-ouest de la paroisse, qu'entre celle-ci et la partie occidentale. Les noms les mieux représentés à cette époque étaient : Fahy, Hynes et Kilkelly, ce qui n'est pas, il faut bien le dire, pour nous surprendre. Un autre nom bien représenté à Doorus et dans le sud-ouest de la paroisse est Nilan, un des anciens noms de famille dans le Burren [33]. Enfin, on remarque, de façon intuitive, une tendance entre les deux dates de certains noms de famille à passer dans un des *townlands* voisins.

Aucun appel ne sera fait à la toponymie pour faciliter la reconstruction historique ; ce qui nécessite une certaine explication. Tout d'abord, il est très difficile de se fier à l'exactitude des noms transcrits sur les cartes officielles. Les noms furent notés en translitération anglaise par des gens manquant totalement de connaissances en irlandais. Un des *townlands* de Doorus fut transcrit en 1641 dans le *Civil Survey* comme Moinskaebo [34] bien qu'ayant été épelé *Monescrib* cinquante ans auparavant [35]. Ce nom deviendra *Moneyscreebagh* ou *Mountscribe* sur les cartes de l'*Ordnance Survey*, et déjà les habitants ayant perdu leur irlandais ont tendance à l'appeler par ce dernier nom, qui signifie tout à fait autre chose que le nom irlandais [36]. En dehors de ce genre de confusion, il est impossible de savoir de quel mot irlandais il s'agit. *Kil-* peut être aussi bien la translitération ou la transcription de *cill*, église, que *cioll*, bois, de même que *bally-* peut être la transcription de *baile*, village, *beal*, embouchure, *bile*, arbre, ou *bealach*, ronde [37]. D'ailleurs, il n'est pas impossible que ce processus soit inversé. L'un des *townlands* de Kinvarra s'appelle *Cloonasee*, et les habitants le connaissent comme le « pré des fées ». Les savants et les linguistes décrient cette interprétation en faisant remarquer que « fée » en irlandais a un /š/ et non pas un /s/. Or, dans la liste de *townlands* appartenant à Hugh Buidhe

33. Poole, 1902, plate 31.
34. O'Donovan, 1844, p. 405.
35. O'Donovan, 1844, p. 404.
36. La *Court of Claims*, par *Letters Patent* de 1666 à 1669, commanda la substitution de nouveaux noms aux dénominations anciennes « barbares et grossières ». Choille, 1962, p. xvi.
37. Goblet, 1930.

en 1588, nous trouvons *Clonchie* [38], à l'endroit où nous pouvons nous attendre à voir *Cloonasee*, et il est probable qu'en 1588 l'orthographe ait été plus ou moins phonétique, là où l'orthographe de 1641 translitère sans distinguer entre les consonnes *caol* et *leathan*. La tradition, donc, aurait raison.

Par ailleurs, il faut remarquer que certains noms de *townland* ont changé depuis le début du XVIII[e] siècle. Les cartes dressées par l'arpenteur B. Raileigh en 1701, pour les confiscations de Guillaume, nous montrent par exemple, *Cahirsiralla* et *Killeensiviny* à la place du *Caheravoneen North* et *South* modernes, et *Rahallaban* où *Caherglassaun* se trouve actuellement. Même en admettant que M. Raileigh fût fort médiocre linguiste et qu'il eût transcrit le *Shessareagh* actuel par *Shellyreigh*, la différence entre les autres noms est trop grande pour être imputée aux seules difficultés linguistiques. *Rahallaban*, d'ailleurs, paraît sur la donation de 1588. Enfin, ces mêmes cartes nous montrent très clairement que les limites des *townlands* ont changé depuis 1701. Ce qui n'étonne pas si nous les considérons comme unités de propriété, dont les limites changèrent suivant les fortunes du propriétaires. Quand le Rev. John Keogh essaya, en 1683, pour faciliter la collecte de la dîme, de rassembler autour de chaque ancien village, le *ballybetagh*, les quartiers, ou *cartrons* qui lui appartenaient, il trouva la tâche impossible, et, en plus, il se plaignit de ce que les habitants eussent perdu toute tradition concernant les *townlands* [39].

Mais il est probable que des connaissances sûres de la toponymie irlandaise ne nous renseigneraient guère sur les transformations et les usilisations du paysage par les hommes. Les traductions données dans le tableau 5 sont sujettes, bien entendu, à une caution extrême, mais en tenant compte de toutes les possibilités, il devient évident que la toponymie est davantage géographique que sociale. Une toponymie de nomades, en somme.

Voici donc les faits historiques dans le passé de Kinvarra. Nous allons essayer maintenant d'analyser l'histoire antérieure à 1841 afin de faire ressortir les points importants pour l'ethnologie actuelle de la paroisse, ce qui revient à dire qu'il nous faut résumer les périodes pré- et protohistoriques. L'histoire postérieure à 1841 à la fois se dégagera, et sera un des facteurs, des analyses actuelles.

La carte des sites néolithiques de la région fait nettement ressortir deux centres d'occupation : à l'est et au nord-est de la paroisse, et une petite concentration sur la péninsule de Doorus. Puis, une similarité de noms de famille relie Doorus et le sud-ouest de la paroisse, et les mariages dessinent des axes nord-sud et non pas est-ouest. Une interprétation possible de ces faits et de leur analyse est que la partie est de la paroisse

38. O'Donovan, 1844, p. 404.
39. O'Donovan, 1844, p. 453.

fut peuplée par des gens venant des terres orientales plus riches, et la partie sud et ouest par des gens venant de Doorus [40]. Si cette interprétation est juste, nous pouvons situer l'époque où le mouvement le plus important dut avoir lieu. Ce ne peut guère être avant l'introduction de la pomme de terre, ce tubercule qui permit aux cultures irlandaises de grimper à l'assaut des montagnes [41], et à partir de 1841 le quartier sud-ouest a déjà assumé sa physionomie actuelle, quant à la trame d'habitations. C'est donc vraisemblablement entre le début du XVII[e] siècle et 1841, et plus spécifiquement à partir du milieu du XVIII[e], que se situerait ce mouvement de familles.

Il faut prévenir maintenant une accusation, subtile mais justifiée, de raisonnement en cercle, un type de raisonnement particulièrement facile quand on dispose de peu de faits. Nous allons avoir besoin dans les conclusions générales de ces identités de noms et de ces axes de mariage pour conclure à une dichotomie sociale latente dans la paroisse différente de celle effectivement perçue. Néanmoins, cet emploi des deux faits en question pour arriver à deux conclusions différentes est parfaitement légitime, car, en réalité, l'étude ethnologique ne fait pas autre chose que d'utiliser des permutations différentes de mêmes faits pour arriver à ses conclusions. Le premier stade dans ce travail est la collecte des *faits*. Le deuxième stade du raisonnement, l'*analyse* des *faits* (dans ce cas précis il s'agit de la constatation des centres et des axes), s'éloigne d'un niveau d'abstraction de la réalité. L'analyse peut être erronée, mais ne met pas en doute la véracité des faits. Le troisième stade, l'*interprétation* (ici le mode de peuplement de la paroisse), s'éloigne de la réalité d'un nouveau niveau d'abstraction, et sa véracité dépend naturellement de la véracité de l'analyse. La difficulté provient du soin que l'on doit apporter à ne pas comparer entre eux des niveaux différents, et surtout du danger d'utiliser une *interprétation*, voire une analyse, pour étayer une autre analyse. Dans le cas présent, les centres d'occupation, l'étude des noms de famille et des axes de mariage nous suggèrent un mode de peuplement. Plus loin, les axes de mariage nous permettront de postuler une dichototomie sociale latente (nous ne pourrons pas employer les noms de famille pour étayer le postulat de la dichotomie, car les deux phénomènes sont peut-être dans une relation de cause à effet). Ces deux résultats : mode de peuplement et dichotomie, ne s'étayent pas non plus, car, quels que soient les autres faits et analyses qui soutiennent ces conclusions, au niveau des faits, celles-ci en ont un de commun : les axes de mariage.

40. Cf. *supra*, p. 33 à propos du *drift*.
41. Connell, 1950, p. 158.

Tableau 5. — Toponymie.

Townland	Signification [a]
Ballybranagan	Le bourg de Walsh ; Walsh est l'équivament anglais de *breathnach* en irlandais, qui signifie britannique.
Ballykilladea	Bourg du fils de Killadea. *Baile Mhuic Giolla De.*
Cahercon	Appelé par les indigènes *Cathair-dha-chon,* ou « fort » des deux chiens.
Cahermore	Le grand « fort ».
Cappacasheen	Le champ d'O'Casheen.
Cappagh Beg	Le petit champ de cultures.
Cappagh More	Le grand champ de cultures.
Carrowkilleen	Quartier du petit bois.
Carrownamaddra	Quartier des chiens.
Cartron	Quartier.
Cloonasee	Pré des fées [b].
Cregboy	Le rocher jaune.
Doorus	Le cap noir ou le bois noir.
Dungory	Le chateau de Guaire [b].
Funshinbeg	Le petit endroit des frênes.
Funshinmore	Le grand endroit des frênes.
Geehy	Un endroit éventé.
Gortnaglogh	Jardin des cailloux.
Gortskeagh	Jardin des aubépines.
Killinny	Killiney de Killeany, ou église de St. Eany d'Aran (v[e] siècle).
Kinvarra	Tête de la mer.
Knockakilleen	Colline du petit bois.
Leagh	Endroit gris.
Mountscribe	Moneyscrebagh. *Money* est une sorte de buisson. Buisson de ?
Moy	Une plaine.
Pollnaveagh	Cave de ?
Rineen	Une petite pointe de terre (cf. carte 3).
Shigaunagh	Colline à fées de la vache à lait (?)
Tawnagh	Champ vert.
Trellick	Trois piliers en pierre.
Turlough Keeloge	Le *turlough* [c] de la lanière de terre.
Boherbee	Le chemin jaune [d].
Gortaboy	Jardin jaune.

(*a*) Donnée dans Joyce, 1870, 1875 et 1913.
(*b*) Ne paraît pas dans Joyce, mais a cette signification chez les paroissiens.
(*c*) V. *supra*, p. 39.
(*d*) Lieu dit. Décrit un deuxième village établi après une querelle à Cahererillan.

D. — *LES HOMMES*

Les tableaux démographiques pourraient se passer de commentaires, car, lorsque l'on a remarqué la perte de population de 80 % depuis 105 ans (tableau 6), perte qui s'inscrit dans une baisse de la population de la nation pendant la même période de plus de 50 %, il n'est peu nécessaire ni de souligner la gravité de la situation ni de s'étendre sur les conséquences sociales. Mais cette perte de population a de tels effets sur les bases mêmes des structures sociales, qu'il faut en examiner les détails. Remarquons en

Tableau 6. — Évolution de la population de Kinvarra.

Townland	1841	Perte % [a]	1851	1891	1911	1926	1956	Perte 1841-1956
A. — *Doorus*								
Ballybranagan. . .	160	72	44	23	4	3	11	93
Cloosh.	79	32	46	33	28	17	4	95
Cregboy	80	50	40	17	18	12	6	93
Crossooha	230	3	224	125	93	61	98	57
Doorus	313	3	306	136	101	74	42	86
Doorus Demesne . .	22	—	25	9	2	11	7	68
Doorus Park	—	—	—	—	4	3	—	—
Geehy North	85	45	47	25	26	32	24	72
Geehy South. . . .	44	*41*	62	48	26	36	8	82
Inishroo	107	73	29	23	17	7	19	82
Knockakilleen . . .	134	24	101	77	55	41	51	62
Mountscribe	409	58	173	109	81	57	35	
Newtown Lynch . .	98	46	53	35	25	18	20	87
Rineen	15	*740*	126	60	33	23	21 [b]	89
Tawnagh East . . .	—	—	67	52	37	29	9	
Tawnagh West. . .	84	*112*	179	75	57	51	33	
Knockagarra. . . .	297	—	—	—	—	—	—	
Total	2.157	29	1.522	847	607	475	388	82
Hommes	1.071					278	211	
Femmes	1.086					197	177	

(*a*) Les pourcentages soulignés sont des gains.

(*b*) Le pourcentage de perte pour Mountscribe, Rineen, Tawnagh East et West, et le hameau de Knockgarra, entre 1841 et 1956 est pris globalement, car le découpage géographique a changé.

Census of Ireland, 1841, etc.

Townland	1841	Perte % [a]	1851	1891	1911	1926	1956	Perte 1841-1956
B. — *Sud-ouest*								
Carrownamaddra . .	343	27	248	131	101	57	63	82
Cartron Trellick . .	33	21	26	6	—	28	—	100
Funshin Beg. . . .	15	*20*	18	20	3	9	3	80
Funshin More . . .	267	56	118	93	60	52	44	84
Leagh North. . . .	178	52	22	32	32	29	23	83
Leagh South. . . .			64	9	12	14	8	
Moy	109	20	87	43	32	22	25	77
Roo Demesne . . .	116	35	75	24	18	21	26	78
Shanclogh	31	—	32	33	18	13	15	52
Trellick	64	25	48	24	25	25	18	72
Cahererillan	81	26	60	57	37	34	16	80
Cappascasheen . . .	33	54	15	20	11	5	—	100
Cappagh Beg. . . .	49	33	33	17	13	10	27	45
Cappagh More . . .	149	46	81	49	48	27	29	81
Carrowkilleen . . .	40	*30*	53	18	18	11	4	90
Gortskeagh	47	32	32	17	14	14	6	87
Gortnaglogh	102	58	43	27	29	32	17	83
Norman Grove. . .	125	62	48	20	10	15	9	93
Total	1.782	38	1.103	640	481	418	333	81
Hommes	887					237	191	
Femmes	895					181	142	
C. — *Est*								
Cahercarney	42	12	37	8	8	15	16	62
Caherglassaun . . .	102	81	13	6	6	25	31	70
Cahermore.	102	41	60	39	35	31	31	70
Caheravoneen North.	258	78	58	51	49	41	37	86
Caheravoneen South.	75	*45*	109	58	44	24	20	73
Cartron	446	100	—	47	30	31	53	88
Cloonasee	158	56	69	25	15	18	8	95
Dungory East . . .	256	68	83	59	13	32	18	93
Dungory West . . .	144	34	96	31	41	33	35	76
Kinvarra	255	53	120	59	49	—	31	88
Loughcurra North .	224	70	67	31	26	—	11	95
Loughcurra South .	128	45	70	52	32	58	51	60
Northampton . . .	27	—	28	8	8	9	8	70
Pollnaveagh	73	41	43	15	13	9	3	96
Shessanagirba . . .	24	79	5	4	4	3	—	100
Turlough Keeloge. .	—	—	48	22	14	—	—	—
Ardnagno	31	29	22	22	14	10	8	74
Ballybuck North . .	67	40	40	41	43	35	19	72
Ballybuck South . .	109	50	54	2	—	—	—	100
Ballykilladea. . . .	20	70	6	—	—			

Townland	1841	Perte % [a]	1851	1891	1911	1926	1956	Perte 1841-1956
Cahercon	63	*62*	102	40	16	14	11	83
Killinny East . . .	139	32	95	46	37	28	46	67
Killinny West . . .	100	19	81	46	33	26	17	83
Shigaunach	10	30	7	6	4	7	4	60
Total	2.853	54	1.313	718	534	449	458	84
Hommes	1.436					264	247	
Femmes	1.417					185	211	
D. — *Kinvarra* (*bourg*)								
	959	*12*	1.102	384	347	373	352	63
Total	3.812	37	2.415	1.102	881	822	810	79
Hommes	1.888					442	420	
Femmes	1.924					380	390	
Total	7.751	35		2.589	1.969	1.715	1.531	80
Hommes	3.846		5.040		1.062	957	822	
Femmes	3.905				907	758	709	

premier lieu que 80 % de perte doit être comparé à 73 % pour le comté de Galway, 69 % pour la province de Connacht, et 56 % pour l'Eire [42].

L'évolution des différentes parties de la paroisse est également significative. Entre 1841 et 1956 Doorus perd 82 % de sa population, la partie sud-ouest 81 % et la partie orientale 84 %. Le bourg de Kinvarra ne perd que 63 %. Ces chiffres peuvent être exprimés d'une autre façon en notant les fluctuations de la distribution de la population entre les différentes parties de la paroisse, fluctuations jouant surtout entre le bourg et la partie orientale (tableau 7).

Tableau 7. — DISTRIBUTION DE LA POPULATION ENTRE LES DIFFÉRENTES PARTIES DE LA PAROISSE EN POURCENTAGES DE LA POPULATION TOTALE.

	1841	1851	1891	1911	1926	1956
Doorus	28	30	32	30	28	25
Sud-ouest	23	22	25	25	24	22
Est	37	26	28	27	26	30
Bourg	12	22	15	18	22	23

42. Census of Ireland, 1926, pp. 3 et 5, et 1956, pp. 4 et 6.

Non seulement l'importance de la population a changé, mais aussi sa structure. Un des aspects de cette structure est la relation entre le nombre d'hommes par rapport au nombre de femmes (tableau 8).

Tableau 8. — PROPORTION ENTRE HOMMES ET FEMMES RAMENÉE A 100.

	1841	1871	1926	1956
	—	—	—	—
Doorus	50 — 50	49 — 51	59 — 41	54 — 46
Sud-ouest	50 — 50	53 — 47	57 — 43	56 — 44
Est	50 — 50	51 — 49	59 — 41	54 — 46
Paroisse moins bourg .	50 — 50	51 — 49	58 — 42	55 — 45
Bourg	47 — 53	48 — 52	48 — 52	51 — 49
Paroisse	50 — 50	50 — 50	56 — 44	54 — 46

Le remarquable équilibre de 1841 ne se retrouve plus dans les années postérieures à la Famine. Nous pouvons remarquer également que l'exode féminin touche surtout les campagnes. Kinvarra se conforme en ceci tout à fait à la tendance générale de l'Irlande, qui enregistra une forte baisse de sa population féminine entre 1926 et 1936, et une diminution de sa population masculine entre 1936 et 1946, comme le démontre le tableau 9.

Nous pouvons résumer en disant que le comté de Galway se trouve plus près des normes nationales que la province où il se situe, que depuis 1926 le dépeuplement des campagnes semble plutôt relever de l'exode rural que de l'émigration et, enfin, que depuis 1946 les femmes de Connacht semblent avoir tendance à se fixer dans les villes irlandaises, tandis que les hommes irlandais émigrent.

Relevons maintenant quelques détails du tableau 6. Les années de la grande Famine touchèrent beaucoup plus durement la partie orientale de la paroisse que les autres parties : 54 % contre 29 % et 38 %. La cartographie de ces pertes semble indiquer des ravages relativement plus faibles dans les lieux éloignés des voies de communication, ce qui n'est pas tellement étonnant, étant donné que pendant la Famine de nombreux décès furent dûs aux maladies contagieuses. Les parties de la paroisse les plus inaccessibles étaient également les parties les plus pauvres, ce qui propose une explication au phénomène que nous avons noté dans la section sur l'histoire. Le chiffre global pour la paroisse : 35 %, doit être comparé à 27 % pour Glaway, 23 % pour la province de Connacht, et 22 % pour l'ensemble de l'Irlande.

Pendant les années de Famine la population du bourg augmenta, ce qui s'explique sans doute par le désir de se rapprocher des centres de distribution ou d'administration, avec l'espoir d'y trouver une aide quelconque. Par contre, dans les quarante années suivantes le bourg perdit 65 % de

Tableau 9. — Évolution de la population entre les recensements en pourcentages et par sexe.

		1911-1926	1926-1936	1936-1946	1946-1956
		—	—	—	—
Kinvarra	Hommes . . .	11 [a]	4 [d]	7 [d]	10
	Femmes . . .	17	4 [d]	5 [d]	13
	Total	14	5 [c]	5	12
Galway	Hommes . . .	6	+ 1	2	6
	Femmes . . .	8	2	2	5
	Total	7	0,7	1,8	6
Connacht	Hommes . . .	9	3	7	9
	Femmes . . .	8	7	6	10
	Total	9	5	6	9
Eire [b]	Hommes . . .	5	+ 0,9	1,7	2,2
	Femmes . . .	5	1,2	+ 0,8	1,7
	Total	5	0,1	0,4	1,9

Census of Ireland, 1926, pp. 3 et 5 ; 1946, p. 7 ; 1951, pp. 6 et 7

(*a*) Sauf indication contraire, les pourcentages représentent tous des diminutions.

(*b*) Depuis 1926 ne sont publiés par Dublin que les chiffres d'abord de Saorstat Eireann, ensuite d'Eire ; donc dans ce travail cette superficie sera toujours utilisée quand il s'agira de comparaisons.

(*c*) A partir de 1926 les chiffres sont ceux des quatre D.E.D.'s dans lesquelles se trouve incluse Kinvarra.

(*d*) La D.E.D. de Cahermore n'est pas incluse.

sa population, la paroisse ne perdit que 49 % et, de nouveau, les parties les plus pauvres furent le moins frappées, ce qui fut une condition générale en Irlande à cette époque. L'inaccessibilité des régions pauvres en fut peut-être la cause, soit en les préservant des influences extérieures, soit en rendant les chiffres de recensement suspects. Il a fallu attendre que le trait culturel de l'émigration soit bien établi dans la paroisse, avant que Doorus et la partie sud-ouest ne rattrapent le taux de dépeuplement de la partie orientale. Mais ce taux fut rapidement atteint, l'émigration permanente contenant un mécanisme de « feedback » qui rend la courbe de son évolution exponentielle.

Revenons aux graphiques démographiques pour résumer l'évolution de la population. La montée rapide de la paroisse dans les vingt ans qui précèdent 1841 (figure 2) est probablement exagérée (les chiffres de population pour 1821 sont en-dessous de la vérité, de même que ceux de 1831 sont en-dessus [43], mais les pourcentages d'augmentation sont trop éloignés des pourcentages nationaux (1821-1831 : 37 % pour la paroisse et 14,2 %

43. Connell, 1950, p. 2.

fig. 5

DEMOGRAPHIE

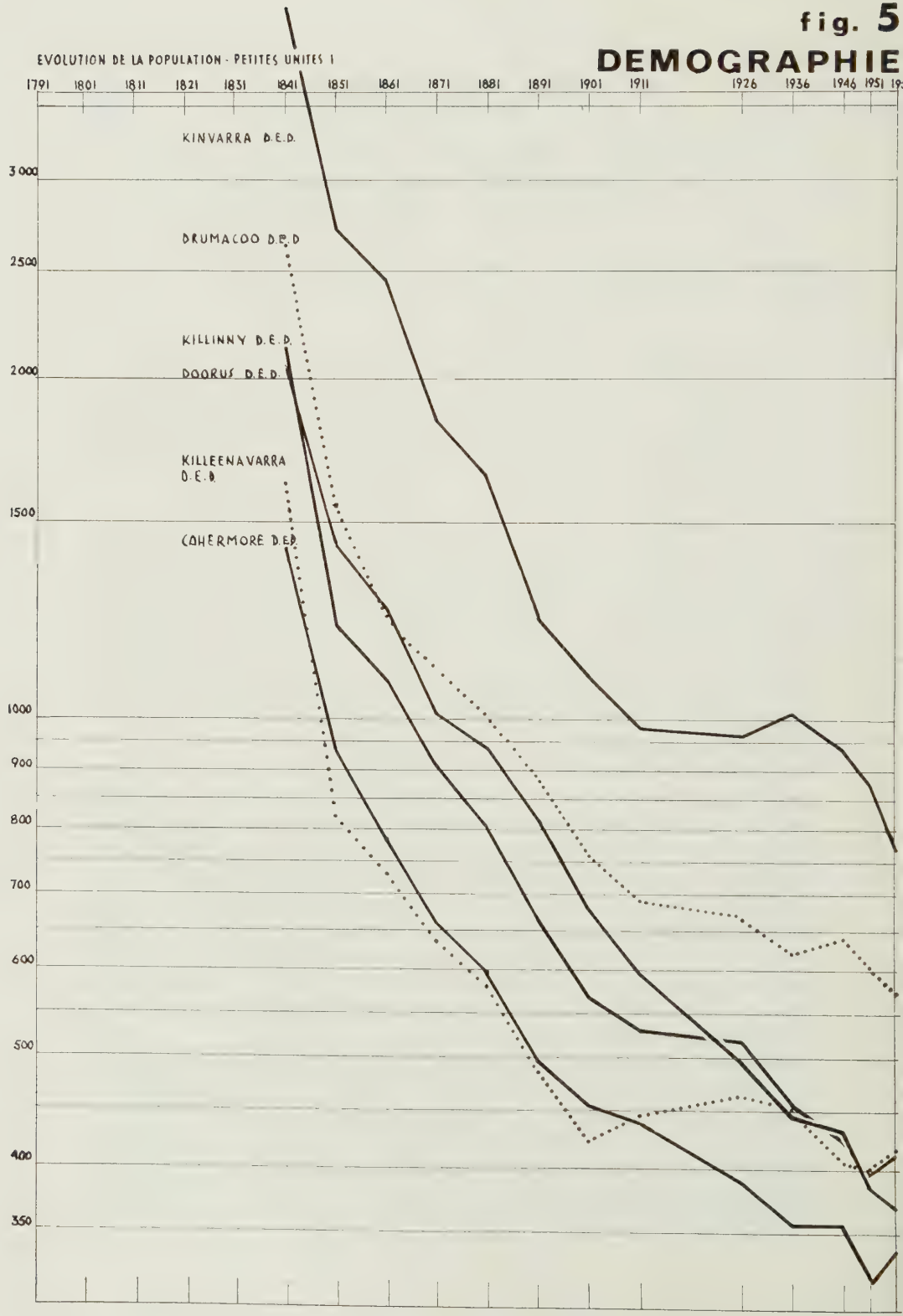
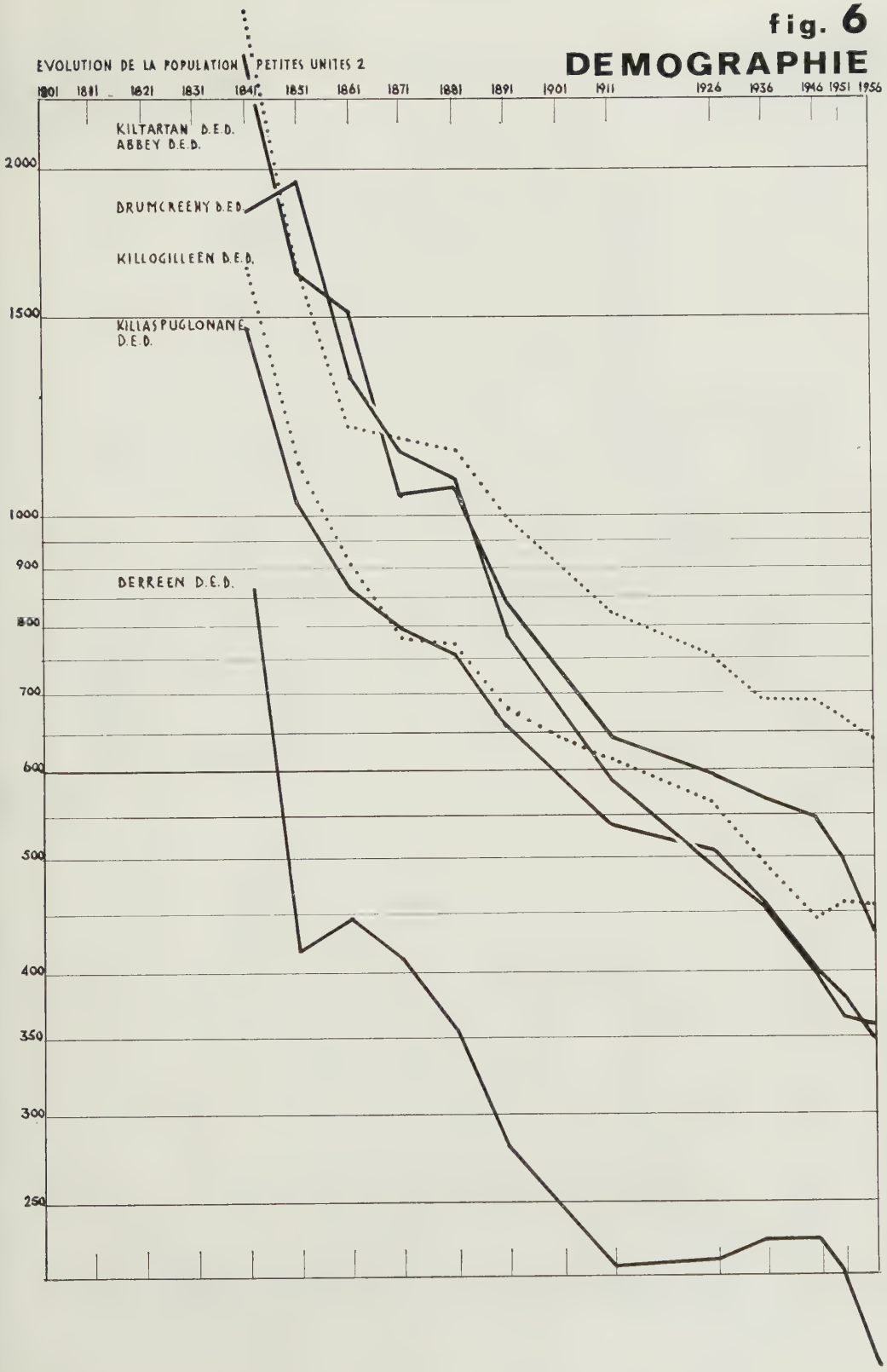


fig. 6

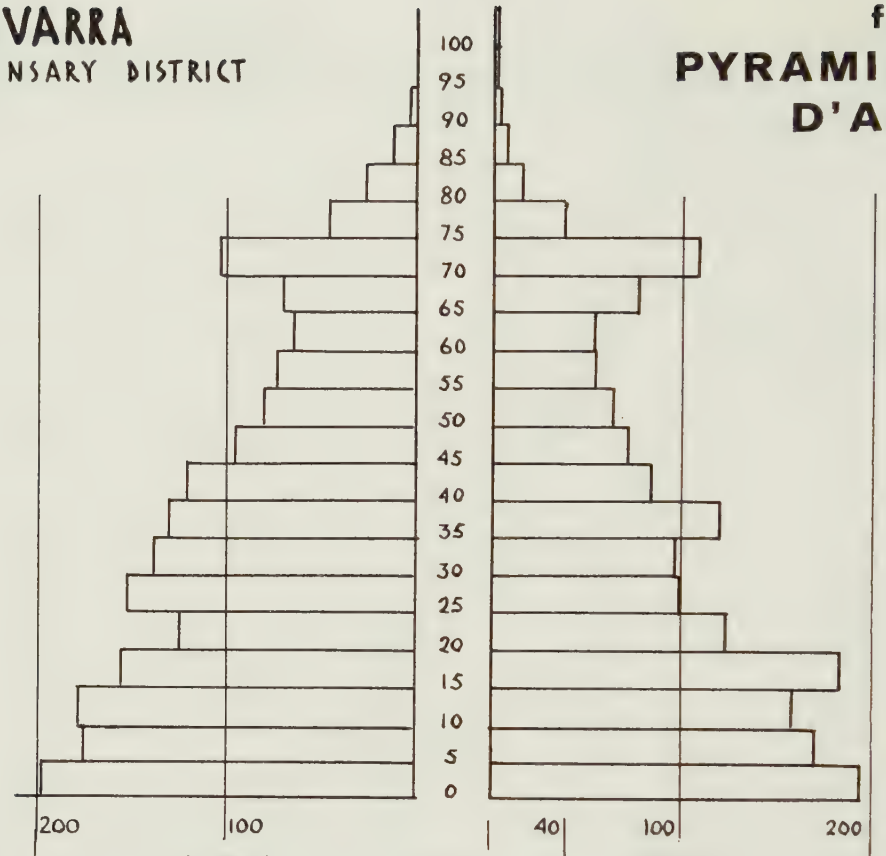
DEMOGRAPHIE



KINVARRA
DISPENSARY DISTRICT

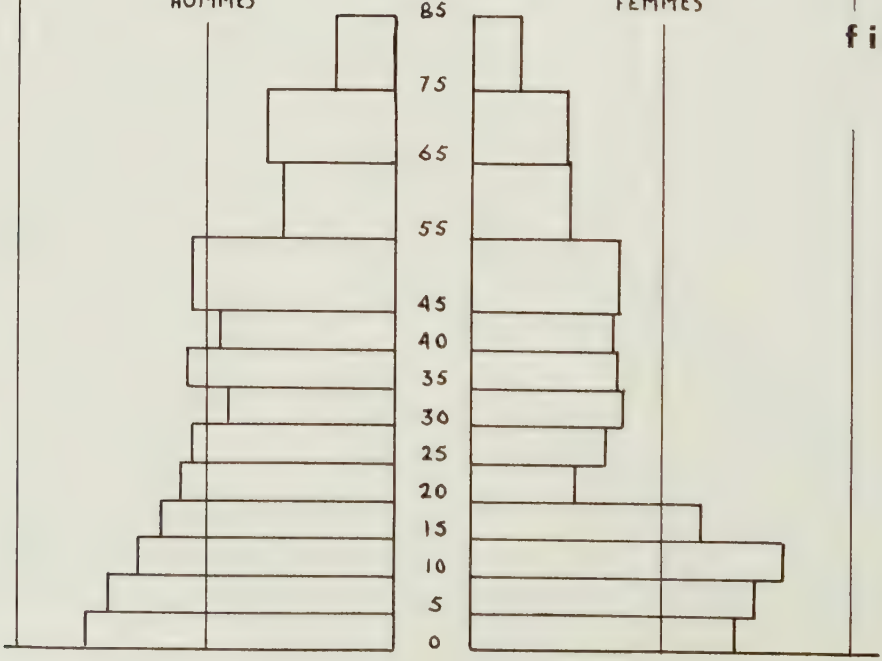
1911

fig. 7
PYRAMIDES D'AGES



1951

fig. 8



CENSUS OF IRELAND (1911 1951)

fig. 9

PYRAMIDES D'AGES

KINVARRA
DISPENSARY DISTRICT
1926

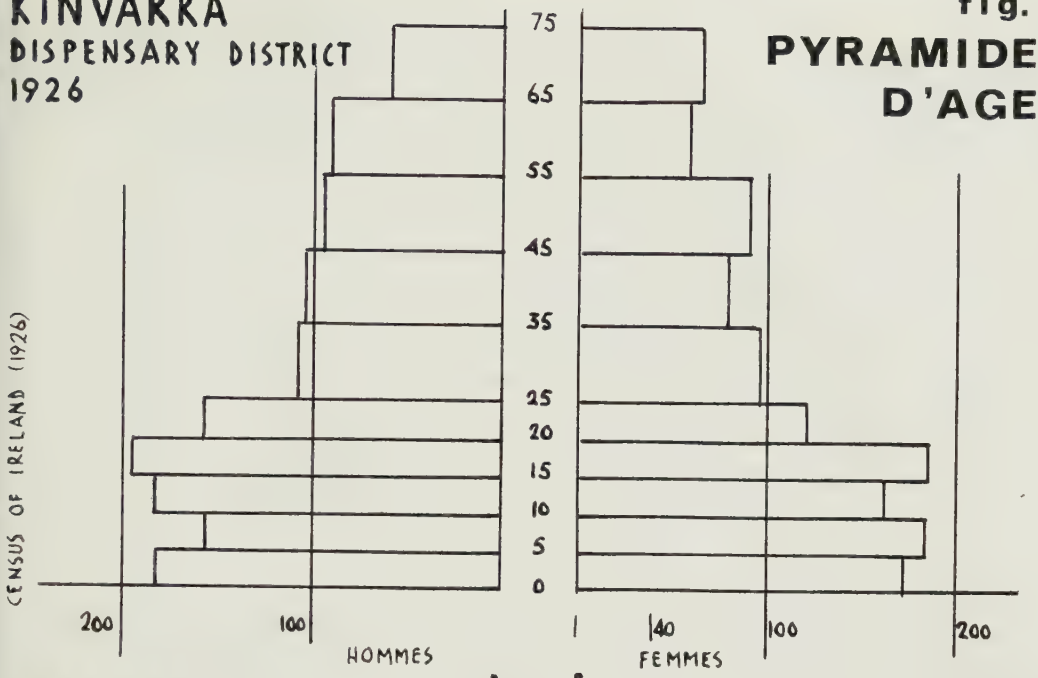
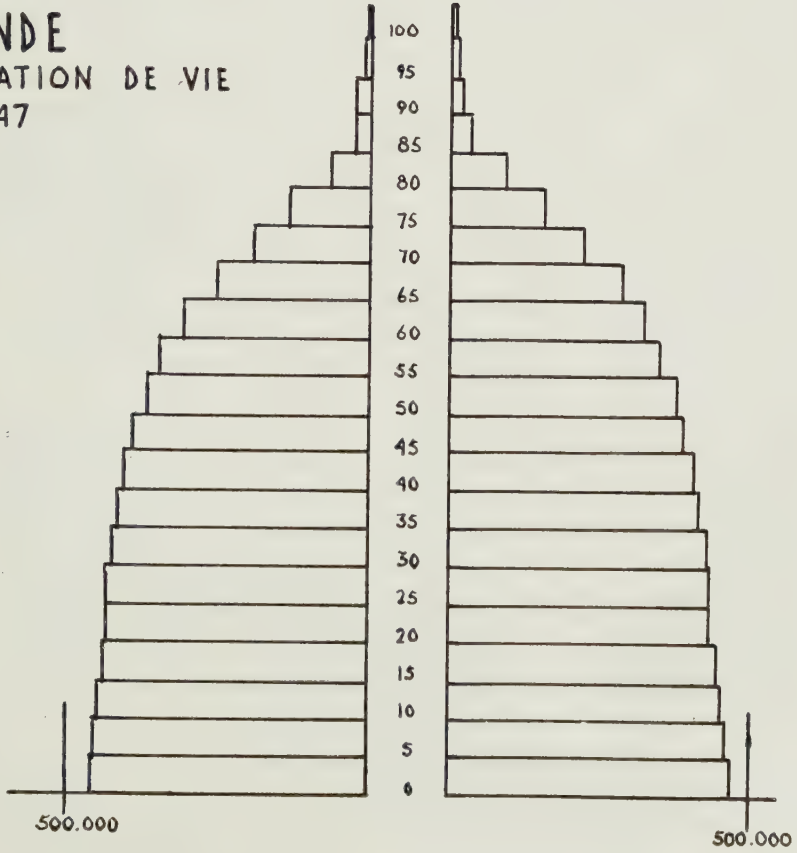


fig. 10

IRLANDE
EXPECTATION DE VIE
1945-1947



pour la nation ; 1831-1841 : 42 % et 5,3 %) pour que nous ne puissions pas conclure à une augmentation bien au-dessus des normes nationales. La chute ultérieure est également plus forte que celle de la région, du comté, de la province et de la nation.

Cette chute reste vertigineuse quand elle est regardée dans le détail (figures 5 et 6). Les *District Electoral Divisions* choisies comme contrôle démontrent qu'ici également la paroisse souffrit plus que d'autres régions. Deux anomalies sont à noter, les *District Electoral Divisions* de Dereen et Abbey. L'augmentation de population de cette dernière unité entre 1871-1881 appelle la formulation de l'hypothèse suivante. L'établissement du chemin de fer d'Ardrahan enleva beaucoup de son importance commerciale à Kinvarra mais avant que les effets s'en fassent sentir plus à l'ouest, le port de New Quay continua à profiter du commerce maritime.

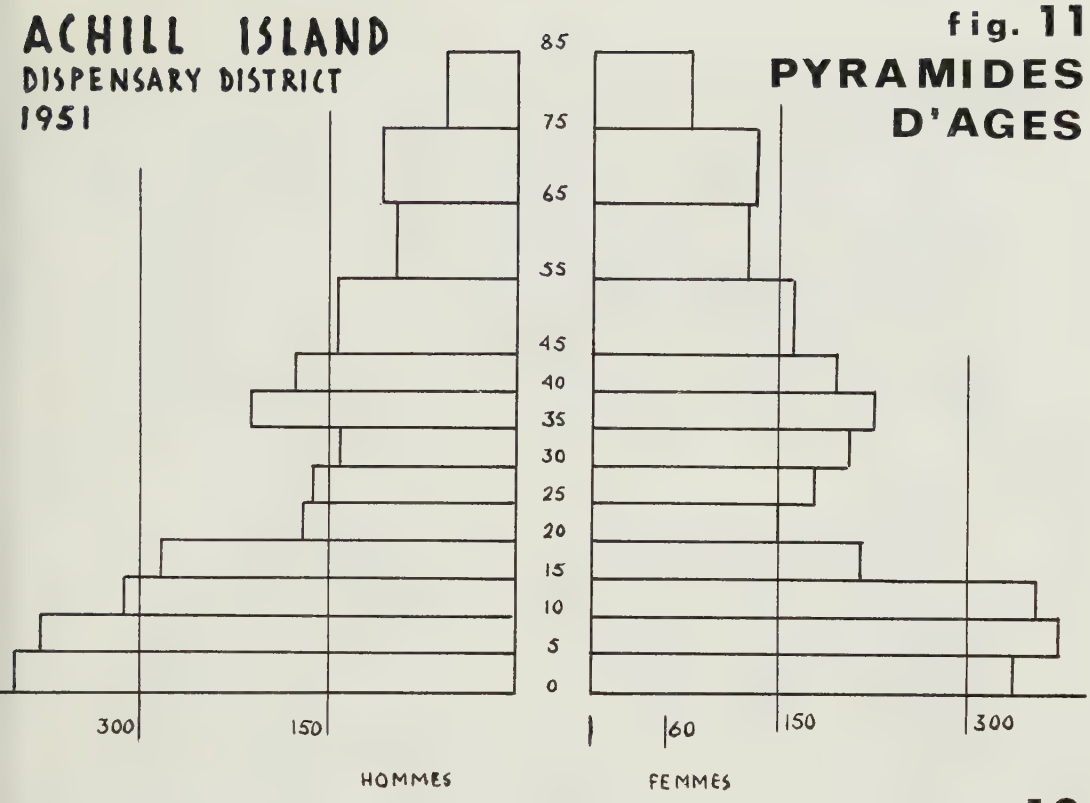
Pyramides d'âge.

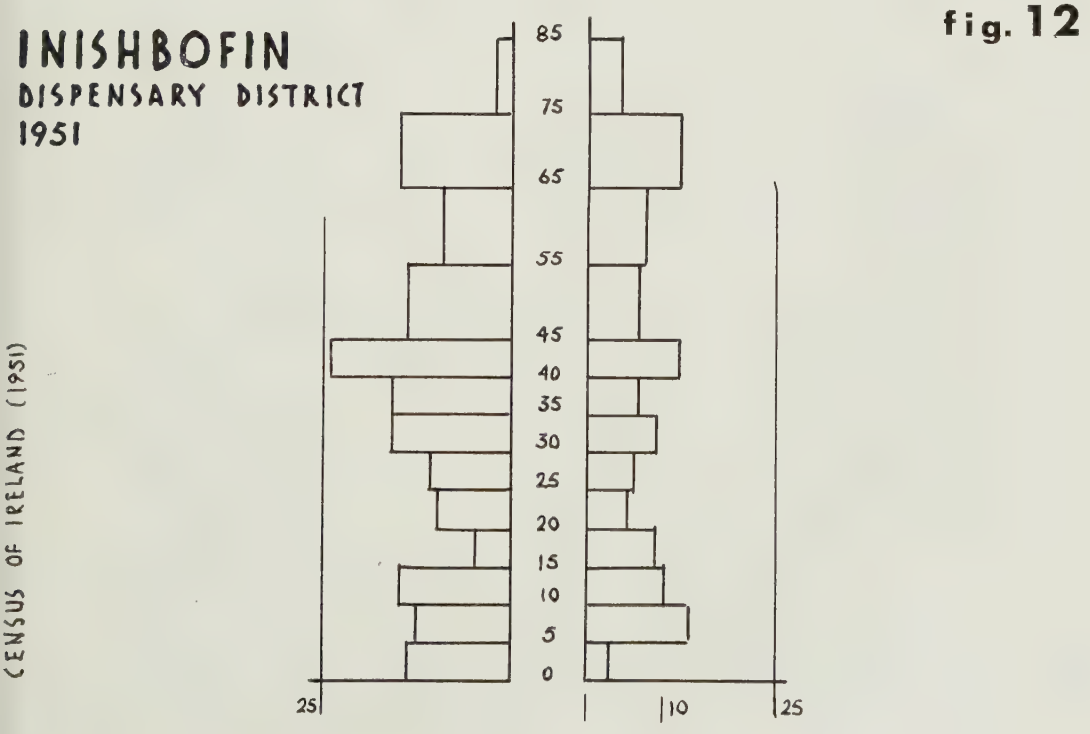
Les pyramides d'âge nous révèlent dans une forme différente les résultats de cette évolution démographique négative. La figure 8 nous démontre non seulement l'inégalité numérique entre les sexes, que nous avons déjà étudiée, mais aussi la distribution inégale parmi les âges de cette inégalité. En 1951 entre les âges de 20 à 30 ans il y a presque deux fois plus d'hommes que de femmes, ce qui est un état de fait aux conséquences évidentes. La comparaison avec la pyramide d'âge nationale suggère que les jeunes femmes de cet âge parties de Kinvarra sont venues en grande partie augmenter les rangs des citadins.

La pyramide d'âge de 1926 (figure 9) est d'interprétation assez difficile, car les classes d'âge sont de 10 ans au-dessus de 25, mais nous voyons ici également une proportion inégale de deux sexes au-dessus de 20 ans, bien que moins grave qu'en 1951. Enfin, en 1911 (figure 7) il existe une légère disproportion, à l'exception des classes d'âge 25-30 et 30-35, dans lesquelles il y a trois hommes pour deux femmes.

L'élargissement de la pyramide à partir de 70 ans est dû, naturellement, en partie aux naissances plus nombreuses dans les années précédant la Famine. Mais en partie seulement, car cet élargissement doit être également dû à l'émigration dans les classes d'âge plus jeunes. En effet, si l'on construit une figure à partir des tables d'actuaire, on obtient une cloche et point une pyramide. Il faut le faire à partir des tables d'actuaire en Irlande ; dans les autres pays européens les « pyramides » réelles ont naturellement tendance à assumer cette forme. Ce qui fût fait pour la figure ici (figure 10), à partir de la *Expectation of Life Table* (*Ireland*) pour 1947 [44]. Les espaces vides sont soulignés d'une façon presque dramatique.

44. Statistical Abstract of Ireland, 1954, p. 28.





CENSUS OF IRELAND (1951)

Il n'est pas, bien entendu, tout à fait rigoureux scientifiquement de comparer deux populations aussi disparates numériquement et sociologiquement. Il eût fallu, par ailleurs, utiliser les tables d'actuaire dressées pour chaque année de naissance. Néanmoins, cette figure ne s'éloigne pas trop de la vérité pour ne pas nous rendre service, si nous ne cherchons pas à lui extraire une précision qu'elle n'a pas.

A titre de curiosité, les pyramides d'Achill Island et Inishbofin (figures 11 et 12) sont reproduites pour montrer un pays de très grande émigration (Achill Island) et une paroisse en train de mourir, et par là même montrer que Kinvarra ne fait ni l'un ni l'autre.

Mariages.

Comme on pouvait s'y attendre, le nombre de mariages baisse depuis cent ans. La graphique 13 nous montre pourtant que cette baisse ne fut pas régulière. En 1832 et 1833, 82 couples furent mariés à Kinvarra, ce qui équivaut, par extrapolation, à 410 mariages par décennie. Entre 1844 et 1846 ce taux augmenta presque du double : 181 mariages pour trois ans, ce qui équivaut à 724 mariages par décennie. Dans les trois années suivantes 53 mariages furent célébrés, (212 par décennie) et les neuf ans entre 1844 et 1852 ne virent que 291 (323 par décennie) et les neuf ans entre 1844 et 1852 ne virent que 291 (323 par décennie). Ce taux tomba à 118 par décennie à partir de 1868, et baissa lentement jusqu'à la fin du siècle. Il augmenta jusqu'après la première Guerre mondiale, puis retomba de nouveau. Il semble qu'il y ait une légère corrélation entre le nombre brut de mariages et le nombre de mariages faits à l'extérieur de la paroisse — moins il y a de mariages, plus il y en a à l'extérieur, la diminution du taux de mariage précédant de quelques années la recherche des conjoints [45] dans d'autres paroisses — mais la nature de la relation entre ces deux phénomènes n'est pas claire.

Il faut réduire ce nombre de mariages à un taux quelconque si l'on veut le comparer à d'autres régions ou communautés, mais pour ce faire il nous manque le nombre de mariages contractés à l'extérieur de la paroisse par les hommes. Néanmoins, nous pouvons obtenir un taux très approximatif, bien que basé sur une intuition « éclairée », en postulant qu'autant d'hommes que de femmes contractèrent un mariage à l'extérieur de la paroisse. Pour les dix ans précédant la Famine, le résultat est un taux brut de mariages d'environ 10 par 1.000 personnes de population. Pour les dix années après la Famine ce taux tomba à environ 5. La décennie 1868-1877 eut un taux de 4,5, et la nation eut un taux pendant la période 1864-1870

45. Les archives de la paroisse en ce qui concerne les mariages ne mentionnent que les femmes quand il s'agit d'un mariage extérieur.

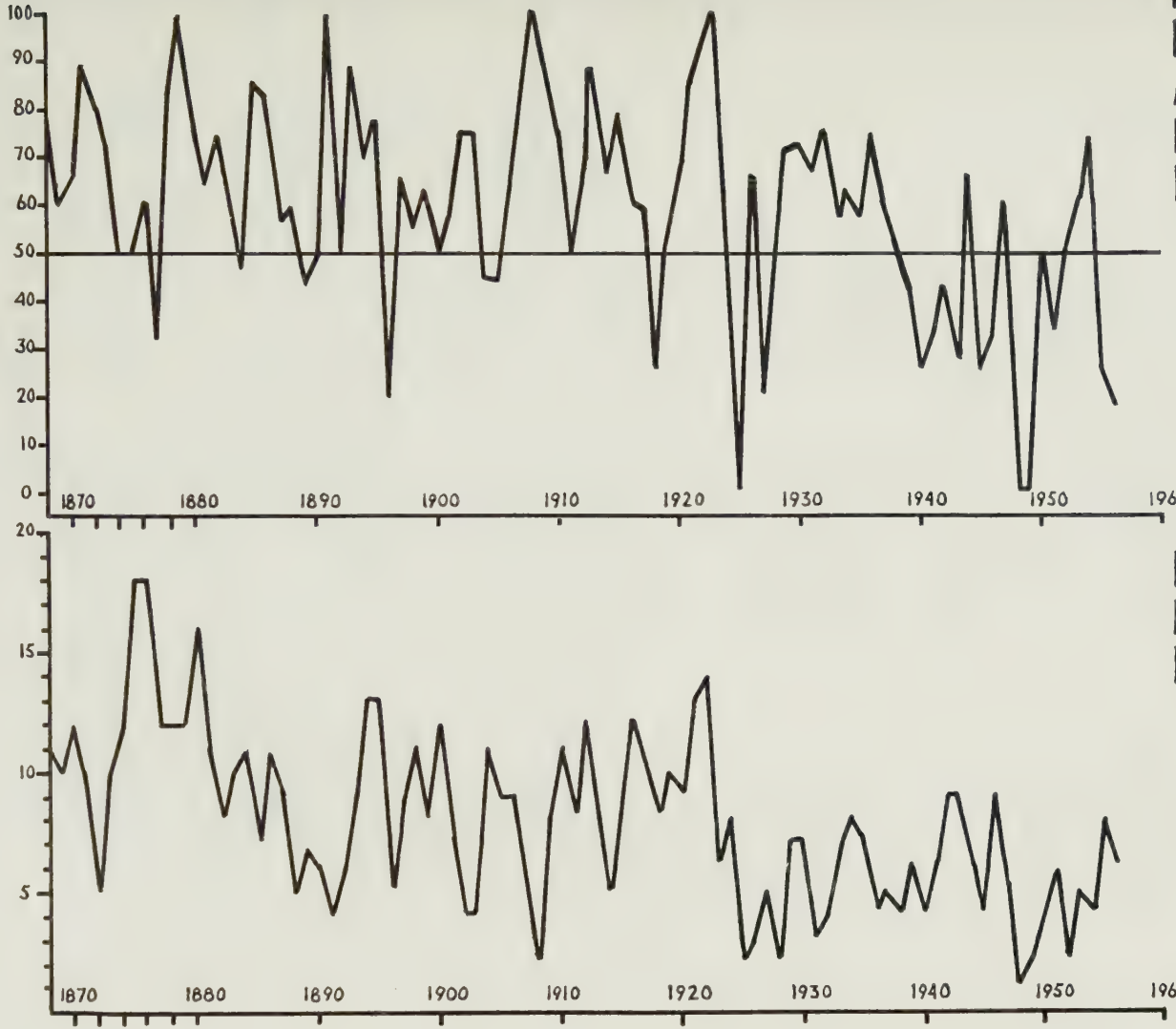


fig. 13
PAROISSE

de 5,1 [46]. 1908-1917 pour la paroisse, et 1911-1920 pour la nation eurent des taux de 6 et 5,1 respectivement. 1928-1937 et 1931-1940 : 4,5 et 4,9. 1948-1956 et 1952 : 4 et 5,3. Il semble que la paroisse soit légèrement en-dessous des normes nationales.

Ce n'est que depuis 1947 qu'il est possible de connaître les âges des mariés, mais cette documentation nous donne au moins les tendances depuis la dernière guerre, pendant une période de transformation sociologique importante. L'âge moyen des hommes est 36,8 ans (n = 50), et celle des femmes 27,9 ans (n =38). Sur les 20 couples dont les âges des deux partenaires sont donnés, il y a une différence moyenne de 8 1/2 ans en faveur de l'homme.

Tableau 10. — Différence d'age entre les époux.

Hommes plus âgés				Femmes plus âgées	
n	Différence	n	Différence	n	Différence
1	33 ans	1	8 ans	2	1 an
1	24 »	1	6 »		
1	19 »	1	5 »		
1	15 »	2	3 »		
1	14 »	3	2 »		
1	11 »	2	même âge		
2	10 »				
		18			

La disparité, à moins d'être très grande, n'est pas stigmatisée quand l'homme est plus âgé. Un homme de 70 ans, par exemple, avec une bien plus jeune femme est le sujet de commentaires amusés, mitigés dans ce cas spécifique par la naissance continue d'enfants. Sans enfants l'homme provoquerait plus de désapprobation que d'amusement. Arensberg et Kimball ont déjà décrit le mécanisme de ce sentiment, en expliquant que les vieilles gens, passé l'âge de la procréation, sont censés être devenus insensibles aux tentations de la chair [47].

Si cette attitude est celle des générations mûres, par contre les jeunes, particulièrement les filles, condamnent une trop grande disparité d'âge. Ce sentiment fait partie des griefs formulés contre les coutumes de mariage à la campagne. Les jeunes filles ne veulent plus « épouser la ferme ».

Nous avons déjà vu qu'en Irlande en 1946 l'âge moyen des fermiers au moment du mariage fut 38,2 ans, et pour les femmes 30,3. L'écart à Kinvarra est donc sensiblement le même.

46. Commission on Emigration and other Population Problems, 1954, pp. 295 et seq.

47. Arensberg et Kimball, 1948, p. 218.

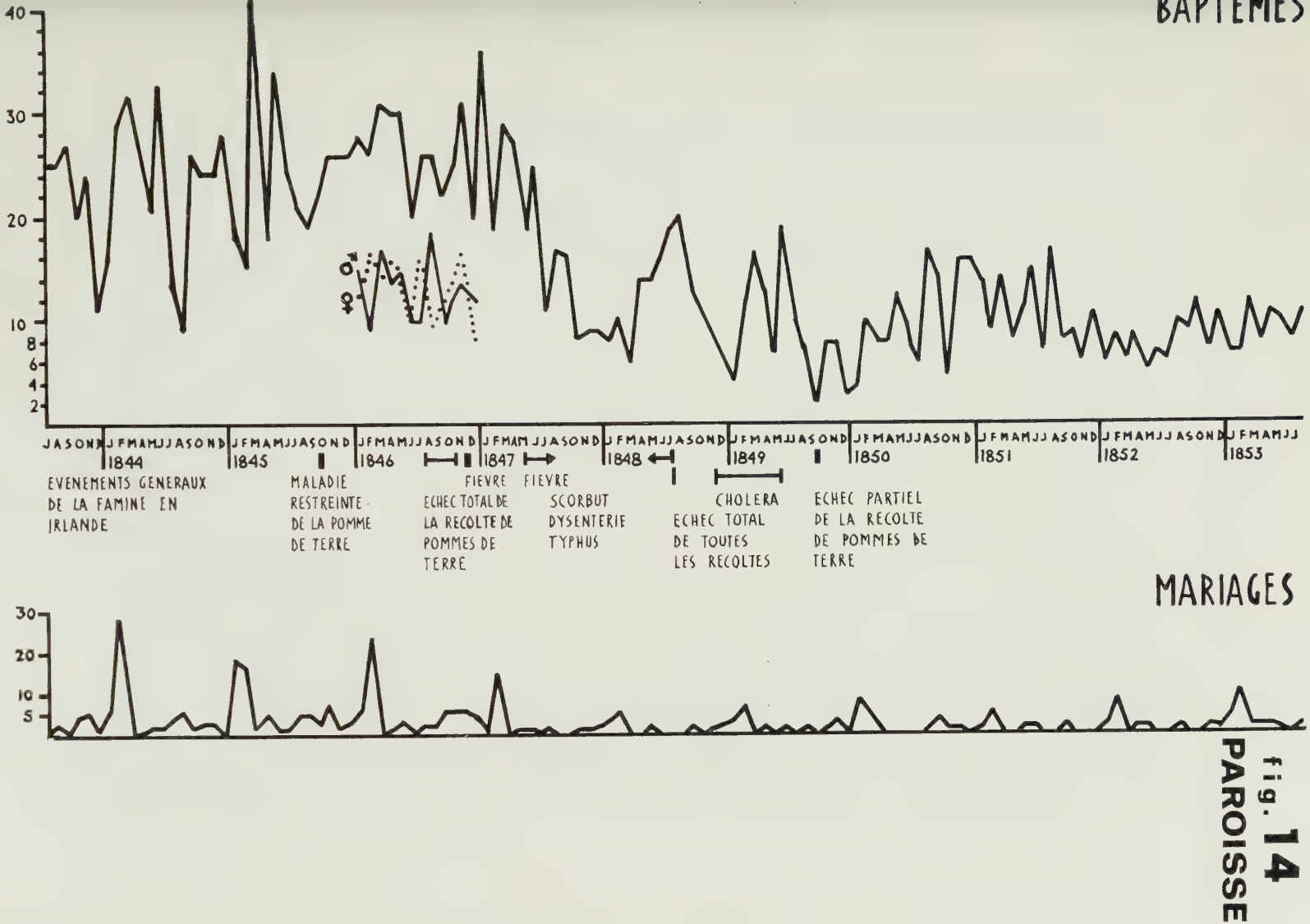


fig. 14 PAROISSE

Natalité et Mortalité.

Le tableau 11 et le graphique de natalité (fig. 14) sont dressés à partir des listes de baptêmes. Ce procédé aurait pu fausser les calculs concernant la natalité, soit parce que les listes étaient incomplètes, soit parce que le baptême n'avait pas eu lieu pendant le mois de naissance, mais de l'avis des autorités compétentes, ce risque est minime. Dans ces paroisses irlandaises qui sont 100 % catholiques, tout le monde est baptisé, sauf exception très rare, et ceci dans les quelques jours qui suivent la naissance. De sorte que les erreurs qui se produisent de mois en mois, ou d'année en année, seront minimes d'une part et s'équilibreront d'autre part.

La figure 14 nous montre l'évolution des naissances, à travers les baptêmes, de la paroisse de Kinvarra entre 1843 et 1853, c'est-à-dire pendant les années où se joua en partie son devenir. Mais cette froide courbe, dont la baisse progressive était à prévoir, nous renseigne aussi sur des aspects sociologiques de la campagne d'alors et, plus encore, traduit en termes humains la grande Famine.

Mais avant d'élaborer des hypothèses, il faut établir les limitations qui nous sont imposées par la nature même des matériaux. Ce serait faire preuve, par exemple, d'un manque de réalisme scientifique que de lier directement les fluctuations de la natalité aux fluctuations du mariage. D'ailleurs le procédé de l'exclusion d'hypothèses alternatives joue admirablement ici, car nous pouvons effectivement prouver le contraire. Avant la Famine il semblerait que les points culminant de natalité dans l'année furent mars et mai-juin avec un point secondaire en octobre et novembre, ce qui correspond à des dates de conception de juin et août-septembre, et secondairement à janvier-février. Mais non pas à des dates de mariage, car dans les neuf années entre 1844 et 1852, 61 % en moyenne des mariages eurent lieu en janvier et février, le pourcentage oscillant entre 49 % et 76 %. Tout ce qu'il est donc possible de dire — et ce n'est point une hypothèse, mais simplement une autre façon de traduire la réalité quantifiée par ces chiffres — est que le moment de conception semble correspondre aux époques d'avant et d'après le travail de l'été, et secondairement à l'époque de consommation du mariage.

Par contre, en réunissant les données générales et spécifiques, dont nous disposons, il est possible, à partir de cette courbe de natalité de proposer une description qualitative de cette période de catastrophes (figure 14). La première récolte manquée de pommes de terre en 1845 n'eut pas un grand effet, ni sur la naissances, ni sur les mariages, qui se firent comme auparavant aux premiers mois de 1846. L'échec total de la récolte des pommes de terre à l'automne de 1846 eut plus de conséquences, car en dehors du mois de février peu de mariages se firent en 1847, et la courbe

Tableau 11. — Naissances (Baptêmes).

	0	1	2	3	4	5	6	7	8	9
183- . . .			199	213		209	214			
184- . . .					281	290	302	224	145	110
185- . . .	125	129	97			132	133	136	141	101
186- . . .	116	167	114	127		86	125	72	95	100
187- . . .	68	100	105	102	92	85	68	85	62	87
188- . . .	64	84	59	64	81	57	52	51	30	51
189- . . .	45	62	45	46	34	43	44	36	44	46
190- . . .	35	46	41	36	36	39	44	40	43	26
191- . . .	40	33	49	40	54	38	37	33	28	31
192- . . .	35	32	36	47	44	32	38	31	32	39
193- . . .	30	35	26	35	30	30	31	31	32	31
194- . . .	33	35	24	33	31	36	26	37	35	26
195- . . .	33	36	25	29	30					

	1846		1851		1900		1930		1950	
	H	F	H	F	H	F	H	F	H	F
Janvier . .	15	13	8	6	2	2	—	2	—	1
Février . .	9	17	3	6	4	1	—	3	1	1
Mars. . . .	17	14	6	8	—	4	2	3	—	4
Avril . . .	14	16	4	4	—	1	3	—	1	2
Mai	15	15	5	6	2	1	—	1	2	3
Juin	10	10	5	10	1	1	3	2	3	2
Juillet . . .	10	16	3	4	2	—	1	1	4	—
Août . . .	19	7	4	13	1	2	—	1	—	—
Septembre .	10	12	6	2	3	1	2	1	2	—
Octobre . .	12	13	5	4	3	3	—	—	—	1
Novembre .	14	17	2	4	—	1	4	—	5	1
Décembre. .	12	8	4	7	—	—	—	1	—	—
	163	139	55	74	18	17	15	15	18	15
	302		129		35		30		33	

de naissances plongea. La fièvre s'installa au début de 1848, et à partir du printemps, pendant un an, le scorbut, la dysenterie, l'hydropisie de famine, le typhus et la fièvre récurrente firent leurs ravages [48]. Néanmoins la récolte de 1847 fut bonne et l'espoir dans un avenir possible dut renaitre, et la fertilité augmenta. Les maladies durent d'ailleurs toucher la paroisse le plus durement entre novemdre 1847 et avril 1848, à en croire la courbe des naissances. Malheureusement la récolte des pommes de terre et celle de toutes les autres cultures furent un échec total en 1848 et furent

48. W. P. MacArthur dans Edwards and Williams, 1956.

suivie par l'épidémie de choléra de novembre 1848 à juin 1849, faisant de nouveau disparaître toute espérance. Ce ne fut que vers 1854 que l'évolution démographique se stabilisa, mais sur le sommet, il faut bien le dire, d'une pente qui descend jusqu'aux temps présents.

Les données de la natalité permettent en général d'étudier la fertilité, mais l'étude de celle-ci est statistiquement très difficile dans une unité aussi petite que Kinvarra, surtout quand il existe en même temps une forte tendance à l'émigration. En plus, s'il est possible de tirer des recensements ordinaires le taux des naissances de la population, il n'est pas possible d'en déduire le rapport entre le nombre de couples fertiles et le nombre d'enfants. Pour celà il faut avoir recours à des enquêtes spéciales, comme en 1911 ou 1946 [49]. Par exemple, en 1911, 100 Irlandaises dont les mariages duraient depuis 30 à 34 ans avaient eu en moyenne 677 enfants, et parmi ces 100 femmes celles s'étant mariées entre les âges de 15 et 19 ans en avaient eu 868. Les mêmes chiffres pour 1946 sont 494 et 694 [50]. L'inspection visuelle des listes nominatives du recensement semblent confirmer le même état de choses pour la paroisse.

La tableau 12, bien qu'il ne permette pas un degré très élevé de précision, fixe cependant les ordres de grandeur. Nous y voyons que Kinvarra est légèrement au-dessus de la moyenne nationale à la fois en ce qui concerne le taux de mariages, et le rapport entre les naissances et les couples, qui permet de conclure que la baisse de population est due non à une baisse de fertilité ou d'importance de la famille, mais à l'émigration.

Ce même tableau permet de tirer une autre conclusion : que Kinvarra se tient tout à fait dans les normes nationales, quant à la mortalité. Le tableau 13 montre que dans la paroisse l'âge moyen de la mort est assez élevé. Par exemple, en 1945-47 l'espérance de vie à la naissance pour un Irlandais était de 60,5 ans et pour une Irlandaise de 62,4 ans [51], âges très nettement dépassés dans la paroisse en 1941 et 1951. Bien entendu, le taux brut de mortalité, de même que l'âge moyen de mort, signifient peu de choses si l'on ne tient pas compte de la structure de la population, mais, si nous ne pouvons pas dire que les paroissiens ont tendance à vivre plus longtemps qu'ailleurs dans le pays, nous pouvons dire que ceux qui restent à Kinvarra jouissent d'une longévité au-dessus de la moyenne. L'écart entre l'Irlande et la paroisse en ce qui concerne le taux de morts de moins d'un an par rapport à 1.000 naissances vivantes est très bas. Quant à la mortalité infantile, l'écart entre le taux irlandais et le taux de la paroisse tient en partie à la petitesse de l'échantillon.

49. Commission on Emigration and other Population Problems, 1954, p. 94.
50. Statistical Abstract of Ireland, 1954, p. 25.
51. Statistical Abstract of Ireland, 1954, pp. 28-29.

Tableau 12. — PARAMÈTRES DÉMOGRAPHIQUES.

	Mariages /1.000 pers. [a]	Naissances /1.000 pers.	Morts /1.000 pers.	Naissances illégitimes /1.000 naiss.	Morts /1.000 naiss. vivantes de moins d'1 an	Naissances /1.000 femmes mariées de 15-44 ans
1841						
Kinvarra	7,3 [b]	37,2				
Connacht		35,7 [c]			96,4	
Irlande		33 [c]	16,8 [d]		89,3 [e]	
1871						
Kinvarra	3,3 (4,7) [f]	28,7				
Galway						
Irlande	5,1 [g]	25,8	16,2	2,4	95,6	278 [h]
1911						
Kinvarra	4,4 (5,9) [i]	20,8				
Galway	3,8 [j]				91,4	307 [l]
Irlande	4,8 [k]	22,5	16,9	2,1		
1926						
Kinvarra	4,5 (,2) [m]	22,2	15,2	2,4		187 (284) [n]
Galway	3,7 [o]					
Irlande	4,8 [p]	20,2	14,5	2,8	69,9	272 [g]
1951						
Kinvarra	3,9 [r]	20 [s]	14 [t]	0	29 [t]	167 (270) [n]
Galway	4,7 [u]					
Irlande	5,4	21,2	14,3	2,5	45,7	263 [v]

(*a*) Uniquement des alliances de femmes. Le chiffre entre parenthèses est calculé après avoir postulé qu'autant d'hommes que de femmes se marient à l'extérieur de la paroisse. Par exemple ; 1868-1877 : 117 mariages dont 47 à l'extérieur pour une population de 3.493 équivaut à un taux de 3,3 mariages/ 1.000 personnes. Mais 117 plus 47 équivaut à 164 mariages, donc à un taux de 4,7.

(*b*) 1844.
(*c*) 1832-1841.
(*d*) 1836-1840.
(*e*) Population urbaine seule : 138
(*f*) 1868-1877.
(*g*) 1864-1870.
(*h*) Taux normalisé, 1870-1872.
(*i*) 1908-1917.
(*j*) 1910-1912.
(*k*) 1901-1910.
(*l*) Taux normalisé, 1901-1912.
(*m*) 1918-1927.
(*n*) Le chiffre entre parenthèses résulte de la prise en considération seulement des couples ayant des enfants au moment du recensement ou en ayant eu après.

Tableau 13. — MORTALITÉ.

	0	1	2	3	4	5	6	7	8	9
192- . . .	22	30	27	23	37	22	26	27	24	29
193- . . .	21	23	27	16	21	24	18	25	20	20
194- . . .	30	29	21	26	27	18	21	25	22	22
195- . . .	17	22	17	20	17	23				

		Age moyen	Total	Age moyen
1921				
Hommes . . .	14	70	30	65,7
Femmes . . .	16	62		
1931				
Hommes . . .	15	64	23	64,5
Femmes . . .	8	70		
1941				
Hommes . . .	14	62	29	66
Femmes . . .	15	70		
1951				
Hommes . . .	11	72	22	71
Femmes . . .	11	70		

Professions.

La liste des professions pratiquées à Kinvarra, comme le montre le tableau 14, donne l'image d'une communauté équilibrée, en ce sens qu'elle est une communauté à vocation fortement agricole, mais contenant en elle-même les agents de distribution des produits obtenus en échange de l'exportation.

Néanmoins ce tableau appelle quelques commentaires. Tout d'abord il faut noter que la nomenclature comporte de curieuses désignations qui sont celles des intéressés eux-mêmes. Ces désignations, souvent trompeuses, soit parce qu'un seul métier est distribué à travers plusieurs postes,

(*o*) 1925-1927.
(*p*) 1921-1930.
(*q*) Taux normalisé, 1925-1927.
(*r*) 1948-1956.
(*s*) 1954.
(*t*) 1943-1952.
(*u*) 1945-1947.
(*v*) Taux normalisé pour le milieu rural 1949-1951.

Census of Ireland, 1841, etc. ; Commission on Emigration and other Population Problems, 1954 ; Statistical Abstract, 1954 ; Recensement MS, 1926 et 1951 ; Archives de la paroisse ; Connell, 1950.

Tableau 14. — PROFESSIONS.

	Nombres		Pourcentages de la population			
			Totale		Active	
	1926	1956	1926	1956	1926	1956
Population	1.579[a]	1.396				
Population active	1.073	981	68	70,3		
» inactive	506	415	32	29,7		
» jeune	475	344	30	24,6		
» vieille	31	71	2	5,1		
Farmers [b]	762	723	48,3	51,8	71	73,8
Home Duties [c]	86	78	5,5	5,6	8	7,9
Labourers	81	54	5,1	3,9	7,6	5,5
Servants	23	12	1,5	0,9	2,1	1,2
Publicans and assistants	16	11	1	0,8	1,5	1,1
Nuns	13	7	0,8	0,5	1,2	0,7
Grocers	13		0,8		1,2	
Teachers	11	9	0,7	0,6	1	0,9
Chauffeurs	9	6	0,6	0,4	0,8	0,6
Blacksmiths	8	4	0,5	0,3	0,7	0,4
Carpenters	8	4	0,5	0,3	0,7	0,4
Drapers	6	2	0,4	0,2	0,6	0,2
Postal service	4	4	0,3	0,3	0,4	0,4
Butchers	4	1 [d]	0,3	0,1	0,4	0,1
Shopkeepers and assistants	3	28	0,2	2,1	0,3	2,9
Cobblers	2	1	0,1	0,1	0,2	0,1
Bakers	3		0,2		0,3	
Fish vendors	2		0,1		0,2	
Priests	2	2	0,1	0,2	0,2	0,2
Hotel owners	2		0,1		0,2	
Cattle buyers	2		0,1		0,2	
Guards	2	3	0,1	0,2	0,2	0,3
Dressmakers	2	1	0,1	0,1	0,2	0,1
Caretaker	1		0,1		0,1	
Tailors	1	3	0,1	0,2	0,1	0,3
Engineer	1		0,1		0,1	
Nurses	1	5	0,1	0,4	0,1	0,5
Egg packer	1		0,1		0,1	
Miller	1		0,1		0,1	
Boatman	1		0,1		0,1	

(*a*) Chiffre obtenu en soustrayant les enfants en-dessous de 14 ans, les étudiants, et les pensionnés, de la population totale.

(*b*) Cette catégorie comprend les fermiers chefs de famille, les femmes de fermier, et les enfants assistant leurs parents sur l'exploitation.

(*c*) Les femmes et les enfants inscrits comme ayant des *Home Duties* dans des familles non-agricoles.

(*d*) L'autre boucher s'inscrivit au recensement sous l'un de ses autres métiers.

	Nombres		Pourcentages de la population			
			Totale		Active	
	1926	1956	1926	1956	1926	1956
Doctor	1	1	0,1	0,1	0,1	0,1
Bootmaker	1		0,1		0,1	
Mecankic		1		0,1		0,1
Chemist		1		0,1		0,1
Government employees		2		0,2		0,2
Insurance agent		1		0,1		0,1
Tinkers		4		0,3		0,4
Restaurant proprietor		1		0,1		0,1
Cinema owner and assistant		2		0,2		0,2
Tradesmen		3		0,2		0,3
Seed agent		1		0,1		0,1
Beet agent		1		0,1		0,1
Car agent		1		0,1		0,1
Contractor		1		0,1		0,1
Lorry owner		1		0,1		0,1
Fisherman		1		0,1		0,1
Victualler		1		0,1		0,1

soit parce que la personne en question pratique plusieurs métiers à la fois, ont été gardées afin de pouvoir constater une évolution sociale et techno-économique. Par exemple, nous constatons que d'une part un certain nombre de professions disparaissent, et que d'autre part les termes descriptifs sont devenus moins spécifiques. S'il n'y a plus de « bottier », mais seulement un « cordonnier », c'est l'appauvrissement de l'artisanat qu'il faut incriminer [52]. S'il n'y a plus d' « épicier », c'est la tendance à vendre de tout dans les « boutiques » irlandaises, déjà remarquable dans le passé, qui s'est encore renforcée au point de rendre impossible la désignation d'un poste de vente à Kinvarra par un terme autre que générique. Il faut ajouter que l'augmentation extraordinaire du nombre de « boutiquiers » tient surtout à l'accroissement du nombre des « assistants de boutiquiers », 14 sur les 28. Cette augmentation a des raisons économiques et sociales. Une prospérité plus grande permet aujourd'hui d'engager plus de salariés, et une dissémination plus grande des valeurs de la classe moyenne exclut de plus en plus l'utilisation des enfants du propriétaire, sauf à titre exceptionnel, soit au bar, soit au magasin.

L'écart entre les pourcentages de la population active exerçant le métier

52. Cette liste de professions est donnée en anglais, car, bien qu'il existe des traductions françaises de tous les termes, ces traductions masquent parfois une différence réelle entre les métiers exercés, dont celui de « *shopkeeper* » est l'exemple le plus évident. « Boutiquier » n'est pas juste — un *shop* du genre irlandais n'existe pas en France — et « commerçant » est trop vague.

de fermier en 1926 et le même pourcentage en 1956 s'explique en partie par la diminution du commerce local, bien que le nombre de *shopkeepers* et leurs assistants ait augmenté en 1926 et 1956. En effet, alors que les propriétaires de certains commerces se décrivirent en 1926 comme des commerçants, les propriétaires des mêmes commerces en 1956 se décrivirent comme étant « fermier et commerçant », et paraissent donc sur cette liste dans les rangs de la population active agricole. Des facteurs secondaires dans ce choix d'un vocable pour décrire les activités pratiquées sont la revalorisation du travail de la terre depuis l'Indépendance et le désir de mitiger les jugements de valeur causés par la dichotomie bourg-campagne, questions sur lesquelles nous reviendrons.

Par ailleurs, ces doubles désignations expliquent pourquoi la liste des professions n'a pas une corrélation exacte avec les différentes cartes des professions et des commerces. Dans la première, l'homme est l'unité de base, dans les dernières les activités le sont.

La diminution même du commerce local montre que Kinvarra s'est intégrée dans un réseau de distribution de produits industriels et de services aux échelons nationaux et régionaux, ce qui explique pourquoi il est impossible de comparer les chiffres décrivant les activités des paroissiens avec les mêmes chiffres pour le comté, la province ou la nation. La comparaison des taux de natalité ou de fertilité trace la position d'un même trait à travers des unités sociales différentes, tandis que la comparaison des pourcentages de population active entre Kinvarra et l'Irlande situerait des unités sociales à base techno-économique différentes les unes par rapport aux autres à travers un trait qui, justement, les différencie par définition. Le premier procédé est significatif, le second est tautologique.

Néanmoins, il faut noter que la population active de Kinvarra s'est accrue entre les deux dates, et même plus qu'il ne paraît sur le tableau. En 1926 il ne semble pas que l'on ait dénombré les bénéficiaires de la pension de vieillesse, ce qui ferait diminuer la population active, et augmenterait de 1 à 2 % l'écart entre le pourcentage de la population active en 1926 et en 1956.

Notons encore que ce sont surtout des producteurs du secteur secondaire dont la nomenclature disparaît entre les deux recensements, et que dans le secteur tertiaire ce sont des distributeurs de services autant que de produits industriels qui sont à ajouter à la nomenclature de 1926 pour obtenir celle de 1956.

Enfin, il faut remarquer que dans cette paroisse possédant un port et trente kilomètres de côte sur la baie de Galway, il existe *un* pêcheur, et celui-ci exerce fort peu son métier. En 1846 il y avait 120 pêcheurs à Kinvarra [53].

53. Parliamentary Gazetteer, 1846.

Si nous n'avons examiné que la structure de la population en 1926 et 1956, dates pour lesquelles nous avons des renseignements qui ne sont pas publiés, la raison en est que les critères utilisés à l'époque où l'on publiait

Tableau 15. — Comparaison des professions.

	1821			1841			1926			1956		
	No.	% [a]	%	No.	%	%	No.	%	%	No.	%	%
Pop. tot.	3.955			7.751			1.579			1.396		
Pop. active de + de 15 ans [b]	1.939	49		4.678	60		1.073	68		981	70,3	
Pop. inactive [c] . .	2.016	51		3.073	40		506	32		415	29,7	
Agriculture	930	23,5	48				762	48,3	71	723	51,8	73,8
Commerce, artisanat	737	18,6	38				311	19,7	29 [d]	258	18,5	26,2
Divers	252	6,4	13									
Nb. tot. de familles.				1.329								
Familles agricoles .				1.014	76							
Familles d'artisans.				246	19							
Autres				69	5							
Personnes pourvoyant aux besoins physiques :												
alimentation .				1.895	24,5	41						
habillement .				1.035	13,5	22						
bâtiment . .				120	1,5	2,6						
santé				9	0,1	0,2						
Personnes pourvoyant aux besoins moraux :												
justice				8	0,1	0,2						
éducation. . .				9	0,1	0,2						
religion. . . .				3	0,1	0,1						
				3.079	39,8	66						
Non classés				368	4,7	7,9						
Ceux sans activité spécifique . . .				1.231	15,9	26						

Census of Ireland, 1921, 1841, etc.

(*a*) Pourcentages de la population totale et de la population active.

(*b*) Cette définition est donnée en 1841. Pour 1821 il n'y a pas de définition, et en 1926 et 1956 l'âge est 14 ans.

(*c*) Obtenue par calcul.

(*d*) Toutes les activités autres qu'agricoles sont groupées ensemble ; une précision plus grande étant sans signification.

les statistiques par paroisse ne sont pas les mêmes que ceux employés aujourd'hui, et que les critères modernes ne sont jamais appliqués à des unités aussi petites que la paroisse. De plus, certains des chiffres, tels ceux du recensement de 1821, sont loin d'offrir les garanties de véracité souhaitées. Néanmoins, il paraît intéressant de regarder ces chiffres d'une façon sommaire pour en tirer des ordres de grandeur, bien que les comparaisons entre les différents recensements soient difficiles.

Notons d'abord deux détails, qui ne paraissent pas au tableau 15, en ce qui concerne les renseignements complémentaires pour 1841. Des 246 familles engagées en des activités d'artisanat, 20 se trouvent dans la paroisse de Killinny, 88 à Kinvarra, et 18 à Knockgarra. 120 familles sont donc notées pour cette rubrique dans la partie rurale de la paroisse de Kinvarradoorus, ce qui paraît beaucoup. Il faut supposer qu'il s'agit en grande majorité de pêcheurs habitant Doorus. Par ailleurs, un homme et six femmes sont notés comme pourvoyant aux besoins physiques (santé) dans la campagne de Kinvarradoorus.

Ce tableau 15 nous apprend que la population active de Kinvarra, toutes proportions gardées, n'a pas cessé d'augmenter. Nous pouvons probablement attribuer ce phénomène au vieillissement de la population. Nous voyons aussi qu'autrefois presqu'un tiers de la population active était engagé dans des activités relevant du secteur secondaire. Il faut probablement interpréter la rubrique « divers » en 1821 et celle de « ceux sans activité spécifique » en 1841 comme référant à une population flottante employée aux tâches disponibles, donc surtout des ouvriers agricoles.

En revenant aux temps actuels, si nous essayons de faire une analyse différentielle des activités entre les trois régions de la paroisse dont il a déjà été question, et entre la campagne et le bourg, nous nous apercevons qu'il n'existe pas, en fait, de différences significatives. Déjà en 1926, par exemple, il existait peu d'activités non-agricoles en dehors du bourg. Un magasin et un « pub » à Knockgarra, un magasin à Funshin More, étaient les seuls commerces situés ailleurs qu'au bourg, et, en ce qui concerne les activités non-agricoles, un enseignant et quelques ouvriers habitaient la campagne. En 1956 cette situation a quelque peu changé, non pas pour ce qui a trait aux commerces, mais en ce qui concerne les gens qui ne sont pas agriculteurs. La voiture permet maintenant d'habiter loin de son travail, et de ce fait nous trouvons beaucoup de travailleurs du tertiaire disséminés à travers la campagne, soit enfants de fermiers habitant la maison familiale, soit étrangers ayant enfin trouvé un logement.

Cet examen des activités exercées par la population se terminera avec les tendances actuelles. Depuis trente ans, et surtout depuis dix ans, le développement de l'éducation secondaire ouvre beaucoup plus de possibilités à ceux qui ne veulent pas rester agriculteurs, et là où, il y a trente ans,

le jeune avait théoriquement le choix entre la ferme, les travaux publics, ou l'émigration, aujourd'hui ce même jeune a la possibilité de poursuivre ses études pour atteindre à des emplois dans le secteur tertiaire. Mais ce serait un tort d'attribuer ce phénomène d'accroissement du nombre de jeunes paysans et paysannes qui cherchent à devenir employés de banque ou dactylos, à la seule accession à l'indépendance de la nation. Les possibilités sont nées de par la réussite du mouvement nationaliste, mais le fait relève du phénomène général d'exode rural dans les sociétés industrielles. De même une certaine dévaluation du métier agricole n'a rien de spécifiquement irlandais.

« *Tinkers* ».

Cette population est traitée à part, à la fois parce qu'elle joue un certain rôle dans la vie de la communauté et parce qu'en même temps elle y est complètement étrangère. Les *tinkers*, qu'il faut distinguer des gitans, — inexistants en Irlande, sont tout à fait irlandais d'origine, étant censés être les descendants soit de ceux qui, déplacés par les grandes confiscations de terres du XVII[e] siècle, ou par la misère des années de famine, choisirent la vie nomade [54]. Le 10 septembre 1956 ils étaient 7.148 dans tout le pays, chiffre en augmentation depuis 1944 où ils n'étaient que 5.151 [55].

En ce qui concerne le comté de Galway, non seulement la population de *tinkers* augmenta de 99 % entre 1944 et 1956, mais aussi le rapport de cette population à la population nationale de *tinkers*. Ceux de Galway n'étaient que 9 % du total en 1944, en 1956 ils représentaient 13,4 %. Il est, en fait, inexact de restreindre une population de *tinkers* à un seul comté, car 60 % suivent un circuit régulier englobant deux à trois comtés [56]. Ces périples ont lieu en des caravanes tirées par des chevaux (56 %), ou sont accomplis à pied avec seulement une tente (38 %) [57]. Parmi d'autres données statistiques intéressantes, notons qu'en 1961 70,1 % des hommes et 53,2 % des femmes (69,5 % et 49,6 % pour Galway) étaient âgés de 18 à 25 ans au moment du mariage, et que 40,4 % des femmes (43,5 % pour Galway) avaient moins de 18 ans au moment du mariage ; chiffres qui contrastent singulièrement avec ceux des sédentaires [58]. Notons encore une moyenne de 6,7 enfants par famille contre une moyenne nationale

54. Ils ont une langue à eux, qui serait une lointaine parente de l'ancien gaélique, descendue par l'intermédiaire des bardes déchus et prêtres pourchassés. MacAlister, 1937.

55. Report of the Commission on Itinerancy, 1963, p. 115.

56. Report of the Commission on Itinerancy, 1963, p. 37.

57. Report of the Commission on Itinerancy, 1963, p. 40.

58. Report of the Commission on Itinerancy, 1963, pp. 89, et 124.

de 3,5 [59]. Un fort taux de mortalité infantile et l'émigration empêchent cette population de grandir. Notons enfin que 89 % des *tinkers* de Galway étaient analphabètes en 1956 et que 89 % de ceux ayant plus de 14 ans dirent ne pas vouloir apprendre un métier, bien que 22 % de cette même population « active » se soient déclarés « étameurs » (26 % de la population de plus de 14 ans déclarèrent posséder un métier) [60].

Approximativement toutes les deux semaines une « bande » [61] traverse le territoire de la paroisse, ou y campe plusieurs nuits. En été, au moment des foires importantes, et en automne à l'époque du ramassage des noisettes, le rythme s'accélère, et en hiver il ralentit.

Tinker signifie « étameur », et effectivement, jusqu'à une époque récente, leurs activités principales de subsistance étaient le travail du fer blanc et le marchandage de chevaux. L'utilisation des produits industriels a peu à peu fait disparaître la demande pour le travail des *tinkers*, et ils subsistent actuellement de la collection de vieux vêtements, de plumes, de ferraille, etc. ; de la cueillette (noisettes, etc.) ; des travaux à la tâche pour les fermiers ; surtout de la mendicité ; et parfois du vol. Aux foires ils arrivent encore à marchander des chevaux, mais la méfiance est telle — ils ont un art presque magique de traiter les chevaux pour faire courir les bêtes poussives, luire les peaux rongées et briller les yeux aveugles — qu'il faut d'ordinaire de généreuses libations avant de se laisser aller à conclure une vente ou un échange.

Leurs relations avec les populations sédentaires sont empreintes d'ailleurs de cette méfiance. Depuis qu'ils ne travaillent presque plus, ils héritent non seulement des sentiments méprisants depuis toujours entretenus par le paysan irlandais envers les artisans itinérants, tisserands, tailleurs, étameurs, etc., mais aussi de sa méfiance des mendiants. Pourtant il semble bien qu'ils sont craints en même temps (le *tinker* sert de croquemitaine), bien que cette crainte soit parfois cachée derrière un masque de charité chrétienne. Quand ils frappent à la porte, on ne refuse jamais de leur donner un peu de graisse ou bien des os, du thé, du sucre, du pain, du beurre, parfois quelques briquettes de tourbe ou de « feu rouge ». Il ne faut pas qu'ils puissent partir avec « la chance » de la maison. A vrai dire, ce sont surtout les femmes qui les craignent, et les hommes se disent plutôt prêts à leur tirer quelques coups de feu. « Une ' bande ' ça va, mais quand il y a deux ou trois ' bandes ' (une vingtaine de personnes), il n'y a plus de paix pour le fermier ». Ce ne sont pas d'ailleurs des paroles en l'air. Dermot

59. Report of the Commission on Itinerancy, 1963, p. 35.

60. Report of the Commission on Itinerancy, 1963, pp. 138-140.

61. 6 à 9 personnes. Cette désignation (« *party* ») comme le reste des informations orales sur les *tinkers*, vient uniquement des paroissiens. Aucun travail ne fut entrepris directement chez les *tinkers*, même pour découvrir s'ils parlaient encore Shelta (MacAlister, 1937).

s'attaqua tout seul à une bande de deux hommes et leurs familles pour les sommer d'enlever leur âne de ses champs, et bien que l'un de ces hommes faillît renverser la caravane en forme de tonneau en criant aux autres de le retenir avant qu'il ne cause un malheur, ils obtempérèrent. Et en juin 1956 un groupe d'hommes s'attaqua à un camp de *tinkers* près de Galway, tirant des coups de fusil, dispersant les chevaux, brûlant tout le matériel, et molestant quelque peu les *tinkers* [62]. Leur inutilité actuelle, du point de vue de la production sociale, suscite des discours et des éditoriaux appelant des lois qui interdiraient leur existence [63].

Il existe pourtant une certaine osmose entre cette population nomade et les paysans sédentaires. La plupart des *tinkers* habitent l'année durant leurs caravanes et tentes, mais quelques uns passent l'hiver dans des maisons construites sur la lisière de certaines villes, telle Gort, par exemple. Ces *tinkers* dont certains ont des noms très connus (Sheridan, Coffey, Powers) [64], sont en général des gens relativement aisés, ayant gagné leur argent comme marchands de chevaux.

Contrairement à ce que l'on serait tenté de croire, car les *tinkers* paraissent constituer une société fermée pour quelqu'un de l'extérieur, il est possible de devenir nomade et d'être accepté par eux. Le cas s'est produit pour un des paroissiens. Celui-ci commença par chercher des chèvres, des plumes, des vêtements pour eux, et devint leur ami. Sa femme l'ayant délaissé (« *his wife ' scooted ' him* »), il se mit avec une autre femme, eut trois enfants, et devint tout à fait *tinker*. La désapprobation des paysans semble aller davantage à sa bigamie qu'à sa condition de *tinker*.

Santé

La pathologie physique de la population ne présente rien d'exceptionnel. Le rhumatisme est répandu, mais bien que tout le monde en souffre, de l'avis du docteur du Dispensary District il ne faut pas incriminer le mode de construction des habitations. Les rhumes sont endémiques. Il y eut 38 morts de tuberculose entre 1938 et 1952 dans le Dispensary District (population de 3.330 en 1936 et 2.982 en 1951) [65]. Les médecins en général font remarquer que la maison traditionnelle n'est pas équipée pour permettre des bains fréquents.

En ce qui concerne les maladies mentales, il est difficile de se faire une idée, car nous nous trouvons en face d'opinions contradictoires. D'un côté, les relations des voyageurs et les contes des littérateurs, auxquels

62. Irish Independant, 4 octobre 1956.
63. Par exemple, dans l'Irish Independant, 14 juillet, 1956.
64. O Suilleabhain, 1963 (1942), p. 136. A Gort ce sont des Sheridan.
65. Tuberculosis in Ireland, 1954.

s'ajoute l'expérience personnelle, nous présentent le gai, l'insouciant Irlandais comme le prototype même d'un homme équilibré, mais d'un autre côté, par quelqu'un que son travail met en relations quotidiennes avec les paysans, ce même Irlandais est décrit comme mesquin, soupçonneux, parfois méchant. Cette opinion n'est pas unique, bien qu'elle soit un peu plus forte que les autres, et des autorités compétentes ont déclaré que de toutes les régions qu'elles connaissent, celle qui nous intéresse manifeste le plus de superstitions et recèle le plus de maladies mentales. Il est naturellement impossible d'évaluer toutes ces opinions, car nous n'avons pas d'échelle. Deux ou trois cas de déficience psychique ou de comportement exagéré sont peut-être l'unique base de ces opinions. Nous ne pouvons que noter cette évalutation et y ajouter qu'un docteur de Dispensary District estime que 27 % des maladies irlandaises sont d'origine psychique.

La psychologie normale du paysan irlandais est également difficile à évaluer, surtout par quelqu'un qui n'est pas spécialiste, et en l'absence de travaux sur le sujet. Il semblerait qu'il y ait une certaine difficulté à traduire des concepts mentaux en termes de réalité environnante, et inversement, de percevoir cette réalité en termes de concepts mentaux, mais quelles sont les parts respectives de l'école, de la culture ou de l'individu dans ce phénomène, et quelle est la justesse de cette observation il est impossible de le dire.

Les soins sont organisés en majeure partie par l'État, et le malade paie selon ses moyens. Le pays est divisé en *Dispensary Districts*, dont chacun a un médecin, qui soigne lui-même ou renvoie le malade à un hôpital. Il y a environ un lit par 91 habitants en Irlande [66]. La demande de soins s'est accrue depuis vingt ans ; autrefois, les paysans acceptaient la maladie comme une épreuve infligée par Dieu contre laquelle on ne pouvait rien, aujourd'hui, ils auraient tendance à exagérer leurs malheurs pour obtenir des soins, d'après l'avis des médecins de campagne. Ces derniers attribuent ce changement en grande partie à la publicité faite pour les remèdes courants : Aspro, Carter's Little Liver Pills, etc., qui monte en épingle la maladie, et à l'augmentation des revenus permettant aux gens de dépenser de l'argent pour eux-mêmes. Les malades mentaux ne sont pas soignés par le médecin de campagne mais envoyés directement à l'hôpital. Dans ce domaine aussi, un changement s'est opéré dans l'esprit du public. Autrefois être envoyé dans un hôpital pour maladies mentales était le dernier degré de la honte (*last bead on the rosary*), aujourd'hui on y va volontiers pour quelques mois de traitement. Nous pouvons terminer en notant que les troubles psychiques atteignent rarement le domaine de la criminalité. Un meurtre et quelques suicides pour notre région depuis une trentaine d'années ne paraissent pas être un taux « anormal ».

66. T. G. Moreland, dans King, 1949, p. 192.

Dans toutes les campagnes de la société occidentale il existe, à côté de la médecine officielle, une médecine traditionnelle, dont les remèdes font souvent appel aux forces occultes. L'Irlande n'y fait pas exception. Nous avons déjà remarqué que la liste des activités professionnelles de 1841 comporte six femmes qui s'occupaient de la santé des habitants. Il est probable qu'elles étaient officiellement des sages-femmes, mais il n'est pas interdit de penser qu'elles étaient aussi des guérisseuses. En tout cas, les pratiques de médecine traditionnelle étaient nombreuses et largement répandues à une date relativement récente, si l'on doit en croire le *Handbook of Irish Folklore*. Néanmoins, la médecine moderne et l'église ont fini par avoir raison de ces pratiques, et le même *Handbook* y fait implicitement allusion en posant toutes ses questions au passé. L'Église lutte contre ces tendances d'une façon particulièrement vigoureuse, car cette médecine fait partie intégrante de toute une somme de relations avec un monde occulte — relations et croyances qualifiées de païennes. Dans sa politique, l'Église s'est trouvée renforcée par son identification avec la cause nationaliste et par l'élargissement des horizons culturels du monde paysan depuis la dernière guerre. Il existe encore dans la paroisse un ou deux rebouteux, et des pratiques magiques, sur lesquelles nous reviendrons, ont encore cours, mais il est excessivement difficile de discerner si ce ne sont que des derniers témoins d'un mode de vie disparu, ou si, comme un iceberg, ce sont les seules pointes qui paraissent d'un corpus encore bien vivant, mais caché.

Quoi qu'il en soit, les connaissances occultes aujourd'hui semblent être réduites à l'état d'anecdotes, dont trois sont rapportées ici. Ces histoires sont censées se passer au début de ce siècle, mais les conteurs font remarquer qu'il n'y a pas si longtemps « ces choses » se passaient encore.

La première ne démontre qu'une connaissance des règles élémentaires de l'hygiène, couplée peut-être à une certaine appréciation des boissons alcoolisées. D'une femme dont le mari était malade, le guérisseur exigea qu'elle fît réparer les carreaux cassés des fenêtres, arrêtât de jeter les ordures par terre derrière la maison, qu'elle donnât à son mari de l'huile de ricin et ensuite le soignât avec du vin blanc. Il demanda en paiement une bouteille de whisky.

Dans la seconde histoire, le guérisseur fit appel à des forces de l'autre monde, car il prévint son consultant, auquel il remit du sirop pour sa femme malade, que sur le chemin du retour, au moment où il atteindrait un certain tournant, son cheval serait effrayé par quelque chose qui essaierait de reprendre le sirop. Le guérisseur avait mis dans le breuvage une force volée à un habitant invisible. Le conteur ajoute que les prêtres sont contre ces façons d'agir. Les hommes soutiennent que les prêtres ont tort de s'opposer à ces pratiques, et les femmes appuient les prêtres en disant que toutes ces pratiques sont l'œuvre du diable. Il est devenu presque

axiomatique qu'à la campagne les femmes représentent la force conservatrice, et il est vrai que, sans l'élément féminin, les campagnes du monde occidental auraient probablement perdu bien plus rapidement leur religion. Or, ici ce sont les femmes qui détruisent la vieille tradition, et les hommes qui la soutiennent. Apparemment, les efforts de l'Église, et l'ouverture de la campagne irlandaise vers le monde moderne opérèrent une révolution parmi les femmes. Il faudrait revenir sur ce phénomène, mais nous pouvons proposer dès maintenant, comme explication possible, que l'encadrement de la campagne par l'Église, qui avait un but autant nationaliste que religieux, dans les cinquante ans qui précédèrent l'Indépendance, doublement renforcé à partir de 1922 par le triomphe du nationalisme et l'accession au pouvoir officiel de l'Église, porta ses fruits à partir du moment où l'anomie devint un facteur important.

La dernière histoire concerne les relations entre les guérisseurs et les prêtres, et illustre le pouvoir encore récent de ceux-là. Un certain M. Hagerty possédait, comme tous les guérisseurs d'ailleurs, un talisman qui lui conférait ses pouvoirs. Il guérissait le cancer ou, plus exactement, il empêchait cette maladie d'empirer, par l'utilisation de plâtrages. Le curé de la paroisse s'éleva dans ses sermons maintes et maintes fois contre toutes ces pratiques en général et contre celles de M. Hagerty en particulier d'une façon explosive (*he was striking sparks out of the altar with his heels*). Un jour, parti aux champs avec son fusil, le curé se trouva près de la maison de M. Hagerty, au moment où passa un vol de corbeaux. Le curé épaula, tira et en descendit un. « *Your charm can't do that, Mr. Hagerty* », dit-il. Celui-ci ne répondit point, mais ramassa le corbeau, le caressa, le lança en l'air où l'oiseau prit son vol et disparut dans le ciel. Depuis ce jour, le prêtre ne fit plus d'allusions officielles aux pouvoirs de M. Hagerty.

Notons enfin que jusqu'en 1938 un septième fils d'un septième fils vivait dans la paroisse. Ceux-ci sont censés posséder des pouvoirs de guérison, surtout pour les aphtes, et les pouvoirs de cette personne étaient doublés parce qu'il était en plus un fils posthume.

Avant de passer à un autre sujet, il faut examiner brièvement le problème de l'alcoolisme. Dès qu'il s'agit de l'Irlande, le stéréotype de l'Irlandais ivrogne est projeté sur l'écran de la conscience publique. Ce stéréotype est accepté autant par les Irlandais eux-mêmes que par les indigènes d'autres pays. Juger de la réalité de ce stéréotype est mal-aisé, car les statistiques de mortalité ne traitent pas l'alcoolisme comme une cause. Toutefois, nous pouvons constater qu'en 1951 la consommation respectivement de l'alcool, du vin et de la bière fut environ de 44.000 hl, 2.500 hl et 1.260.000 hl [67], ce qui représente pour la population de 1951, 1,5 l d'alcool, 0,7 de vin, et 43 l de bière par an. Si nous ne prenons que la population

67. Statistical Abstract of Ireland, 1954, p. 290.

mâle au-dessus de 14 ans, ces mêmes chiffres deviennent 4 l d'alcool, 2 l de vin, et 120 l de bière.

Malheureusement des chiffres obtenus de cette façon ont une signification restreinte, et nous allons essayer d'obtenir une autre appréciation. Celle-ci est entièrement subjective, mais elle a au moins autant de mérite que celles qui sont à la base du stéréotype. A la fin d'un an de travail sur le terrain, il est possible de construire une matrice, où en abscisse sont posés les différents degrés d'ivresse et en ordonnée les fréquences, et dont les cases sont remplies par le nombre de personnes dans la population de la paroisse qui satisfont aux deux critères (tableau 16). Les deux séries de critères suivent un découpage qui serait fait par un paroissien lui-même.

Tableau 16. — IVRESSE.

Fréquence	États d'ivresse					
	A	B	C	D	E	F
Tout le temps			0- 5	0- 5	0- 5	
Régulièrement$_1$ (tous les soirs)		0- 5	0- 5	0- 5	0- 5	
Régulièrement$_2$ (une a deux fois par semaine)	0- 5	5-10	10-15	15-20	20-25	
Occasionnellement$_1$ (en venant au bourg)	0- 5	0- 5	25-30	30-35	35-40	
Occasionnellement$_2$ (aux foires)	10-15	10-15	45-50	50-55	55-60	
Irrégulièrement	20-25	55-60	60-65	65-70	80-90	
Jamais						20-25

A — *Dead drunk*, ivre mort.
B — *Drunk*, ivre.
C — *Well-cut*, « paf ».
D — *Happy*, gai
E — *Under the influence*, parti.
F — *Sober*, sobre.

Le caractère entièrement subjectif de ce tableau n'échappe pas, mais il permet tout de même de ramener à une base réelle l'impression laissée par une quarantaine de visions de corps affalés dans un fossé, ou de chemins de retour en zig-zag, accompagnés d'effets de chansons. Nous pouvons en conclure que la moitié de la population masculine de Kinvarra est *Happy* a *Well-cut* une ou deux fois par ans, et que le quart devient tout à fait ivre de temps en temps, ou une ou deux fois dans la vie.

Il n'est question que de la population masculine, car avant d'atteindre un certain âge les femmes ne boivent pas. Par contre quand une vieille rentre dans un *pub*, ce qu'elle peut faire sans problème, car la plupart des *pubs* sont en même temps des magasins de victuailles, et demande un « porto », elle obtient un verre de *whisky* si le propriétaire veut qu'elle revienne. Parmi les jeunes gens, il y a une très nette tendance à délaisser la boisson, car ils préfèrent garder leur argent de poche pour les sorties

au bal à Ardrahan ou à Galway et, de ce fait, beaucoup adhèrent aux « Pionniers ». Parmi ceux qui boivent de temps en temps un verre de *stout*, s'ils ne sont pas encore majeurs, ils le cachent à leur père. Autrement dit, le fait de boire ou de ne pas boire, et le genre de boisson pris, est relié au statut social. Passé l'âge de la fertilité, une femme peut prendre du *whisky*. Celui qui est encore un *lad* peut prendre de la bière, mais son père préfère ne pas le savoir. Cet état de choses tend à disparaître, surtout depuis la généralisation de l'usage de l'automobile.

Comportement corporel.

Peu d'études d'ensemble sur le geste existent dans la littérature ethnologique, ce qui rend difficile l'inclusion de notations sur le comportement corporel dans un travail centré sur d'autres aspects de la vie sociale. Difficile en ce sens que dans un travail qui se veut scientifique, un des critères qui gouvernent l'inclusion ou l'exclusion des observations doit être la possibilité d'utilisation par d'autres des faits rapportés, et dans l'absence d'études d'ensemble les faits risquent d'être réduits à l'état d'anecdotes sans signification ultérieure. Pourtant le comportement corporel peut nous renseigner sur les concepts mentaux derrière l'expression verbale, et peut également nous fournir un trait de liaison entre l'anthropologie physique et le mode de production, pour ne mentionner que deux de ses aspects.

Pour ce qui est de la gesticulation accompagnant la parole, l'Irlandais utilise peu ses mains. Il a plutôt tendance à rythmer son discours par des gestes de la tête. Très rarement il accompagnera une description d'un objet concret par un mouvement de ses mains épousant les formes de l'objet en question. La direction des recherches futures est ici clairement indiquée : la pensée irlandaise est-elle peu concrète dans son symbolisme, et quel est le rapport entre le langage extrêmement imagé et le manque de gesticulation ?

Les gestes et les postures de travail ont aussi des aspects spécifiquement irlandais. Notons que la femme accomplit tous les travaux qui ont lieu au niveau du sol, par exemple, les travaux de cuisson dans le foyer, pliée en deux à partir des hanches, les jambes restant droites. L'homme adoptera la même posture pour certains travaux des champs, telle la coupe du blé avec une faucille, mais s'assiéra sur ses talons pour se reposer ou quand le champ opératoire doit être au niveau du sol. Par ailleurs, la plupart des gestes de travail, surtout quand il s'agit d'artisans, sont restreints, bien rythmés. Le forgeron, ou le charpentier, tient ses bras près du corps et articule ses mouvements autour du coude, ce qui le force à tenir ses outils plus près du centre de gravité que la longueur du manche

5. Peu de gestes accompagnent la parole.

ne l'exige. Le paysan aura des mouvements plus amples et, de ce fait, un peu plus rythmés, mais il restera toujours une impression de gêne.

E. — *HABITATIONS ET GÉOGRAPHIE HUMAINE*

Formes et généralités.

La maison traditionnelle irlandaise, rectangulaire, basse, chaulée, coiffée d'un toit de chaume, s'intègre si bien avec le paysage que l'on oublie qu'elle est un produit récent, pour lui refuser tout changement ultérieur. Sans chercher à en tracer ici l'histoire, d'autant plus que les différences entre les maisons d'une région à une autre jouent sur des détails, ce qui rend inutile de noter autre chose que les grandes lignes de développement de l'architecture irlandaise, afin de pouvoir situer les maisons de la région de Kinvarra.

Il y eut, depuis fort longtemps, la double tradition de construction en pierre et en bois. Les habitations dans les *raths* étaient en bois, mais très tôt nous retrouvons des constructions en pierre, que ce soit les forteresses telle Dun Aengus sur Inishmore des Iles d'Aran, ou les premières églises. Ces deux traditions continuent côte à côte, la pierre étant en général réservée pour l'architecture monumentale. A la fin du XVI^e^ siècle les voyageurs ont décrit les maisons des paysans irlandais comme des huttes circulaires à ossature de bois plâtrée d'argile et à toits de paille, sans fenêtre [68]. A la fin du XVII^e^ siècle nous avons une description de la construction d'une maison. Deux pieux fourchus étaient plantés dans le sol, et une poutre faîtière posée dans les fourches. Un mur était construit en argile mélangée à de la paille et de l'eau. Quand le mur avait un mètre vingt de hauteur environ, on posait les solives, une extrêmité sur le mur et l'autre sur le faîte. Malheureusement, l'auteur ne nous renseigne pas sur les pignons, ce qui nous empêche de connaître la forme générale de la maison : ovale ou rectangulaire. Avec de petits bois de noisetier on fabriquait un clayonnage sur les solives que l'on recouvrait de paille ou d'herbe. Il n'y avait pas de cheminée [69].

A la fin du XVIII^e^ la description d'Arthur Young répète celle de Dunton, ajoutant simplement quelques détails sur l'épaisseur des murs, 0,60 m, et le manque de fenêtres — une illustration qui accompagne une des éditions de Young montrait une cabane avec un nuage de fumée sortant par la porte, et ayant par ailleurs un toit à quatre pans [70]. Young donne cette description comme devant s'appliquer à toutes les maisons de paysans

68. Freeman, 1960, p. 94.
69. Lettre de John Dunton, reproduite dans MacLysaght, 1950, p. 356.
70. Young, 1892, vol. II, frontispice.

6. *Is folamh's is traighte fagadh tiortha.*
(Les terres furent laissées vides et épuisées).
B. Merriman.

en Irlande, mais il est certain que la tradition de construction en pierre devait avoir englobé la maison ordinaire avant la fin du XIX^e siècle. O'Crohan décrit les maisons des Blaskets de cette époque comme étant en pierre avec un mortier d'argile. Leur toit était couvert de joncs ou de roseaux — les poules y faisaient leurs nids. Par la suite cette couverture fut remplacé par du feutre, puis par de l'ardoise. La première couche, toutefois, restait toujours en gazon [71]. Pour la région de Kinvarra nous pouvons citer les images d'évictions du domaine Vandeleur qui eurent lieu en 1888 en Clare, montrant des maisons bâties en pierres [72].

En observant les maisons apparaissant sur la carte de 1841, et encore existantes, et celles bâties depuis, il est possible de reconstruire l'évolution de l'architecture à Kinvarra. Au milieu du XIX^e siècle, et très probablement dès le début du siècle, les paysans construisaient des maisons en pierres sèches, ou utilisant très peu de mortier de terre. Les chambranles et les angles étaient en pierres taillées, et les linteaux des portes, des fenêtres, et du foyer étaient taillés dans un seul bloc. Les toits de chaume étaient probablement à quatre pans, car la tradition actuelle le prétend, et cette forme de toiture expliquerait pourquoi on a l'habitude d'arrêter la construction des quatre murs à une certaine hauteur avant de bâtir les pignons. Avec la facilité grandissante des transports de la fin du XIX^e siècle, l'emploi de ciment se répandit d'une façon plus générale, et on commença à enduire les murs, d'autant plus que les tailleurs de pierre se faisaient plus rares. De la même façon nous voyons aujourd'hui les toits de chaume disparaître devant les toits d'ardoise ou de tuiles mécaniques, à cause à la fois de leur commodité et du manque de spécialistes pour le chaume. Actuellement la maison traditionnelle tend à être remplacée par une maison carrée en parpaings enduits de ciment gris, avec un toit d'ardoise ou de tuile, d'un confort et d'une hygième incontestablement supérieurs mais d'une esthétique souvent douteuse, « ... *high and bare constructions... in a perpetual contradiction of the whole environment...* » [73].

Comme on pouvait s'y attendre, étant donné la similarité d'aspect extérieur de la maison traditionnelle de Derry à Cork, de Westport à Wexford, les plans en sont similaires, à quelques détails près, et ceci malgré leur différence de surface et bien que les familles qui les habitent soient plus ou moins nombreuses. Toujours rectangulaire, ce plan dans son extension maximum comprend une pièce principale qui contient le foyer, une pièce derrière la cheminée et deux petites pièces à l'autre extrémité de la maison. Les surfaces varient considérablement. O'Crohan parle de maisons allant de 7 m² à 25 m², où six à sept personnes pouvaient habiter.

71. O'Crohan, 1951 (1937), pp. 27 et seq.
72. Carty, 1951 *b*, pp. 81 et 83.
73. Flower, 1944, p. 46.

A Kinvarra, les plus vieilles maisons ont environ 35 m², ce qui concorde avec les plans des anciennes maisons publiés par Evans [74]. Les maisons comprises dans la région récemment électrifiée donnent une surface moyenne de 79 m², les chiffres variant entre 15 m² et 294 m². L'écart type est 9,9 m²., la médiane 70 m², et le mode 65 m² (n = 164). Il faut réduire la surface totale de près de 20 m² pour obtenir la surface utile à l'intérieur des murs. 60 m² est donc la surface moyenne des maisons traditionnelles actuelles.

La pièce principale est la « cuisine » où se passe l'essentiel de la vie quotidienne. Autrefois cette pièce était partagée avec les bêtes — vaches, poules, cochons — et les habitants actuels de Kinvarra se souviennent encore de l'époque où l'on faisait manger les cochons dans la cuisine et où l'on y faisait accoucher la truie, veillant avec elle si nécessaire. Aujourd'hui cette pièce est réservée aux activités humaines. Les deux portes vers l'extérieur se faisant vis-à-vis sont un trait caractéristique de cette cuisine, surtout dans le Nord et l'Ouest du pays [75]. Un certain nombre de croyances concernant les relations entre le monde visible et le monde invisible sont associées à ces portes, e. g. il faut sortir par la porte par laquelle on est entré afin de ne pas emporter la chance de la maison avec soi. D'un point de vue plus terre à terre, ces portes servent à créer les courants d'air nécessaires au bon fonctionnement de la cheminée. Actuellement beaucoup de portes arrière donnent sur une petite pièce ajoutée récemment, où sont rangés : la vaisselle, la nourriture pour la basse-cour, l'écrémeuse et la baratte.

Derrière la cheminée se trouve une pièce qui sert en général de chambre à coucher aux vieux et en même temps de lieu de rangement des objets les plus précieux de la famille. L'orientation habituelle de la maison place cette pièce à l'ouest, mais ce n'est pas une condition nécessaire. Arensberg et Kimball qualifient cette chambre de « sacrée » [76], et il est de fait qu'une constellation d'associations religieuses et magiques se tisse autour de ce point cardinal et de cette pièce. On ne doit pas prolonger la maison à l'ouest, une fois terminée, de peur de vexer les fées, par exemple, et on veille le mort dans la chambre à l'ouest. Evans [77] écrit qu'Arensberg a pu se tromper en traduisant le Gaélique *iarthair* par « ouest » et fait remarquer, avec raison, que le mot signifie aussi « arrière ». Il cite l'histoire du garçon irlandais qui répondait « c'est trop à l'ouest » quand on lui demandait pourquoi il ne se lavait pas derrière les oreilles. La chambre à l' « ouest », pour lui, serait donc tout simplement la chambre « arrière ». En fait, le terme « ouest » est non seulement exact, mais paraît plus approprié car

74. Evans, 1942, p. 59 et 1957, p. 42.
75. Evans, 1957, p. 45.
76. Arensberg et Kimball, 1948, pp. 134 et seq.
77. Evans, 1957, p. 44.

7. La maison traditionnelle est remplacée par...

8. ... une maison nouvelle.

9. Le foyer traditionnel où se cuit le diner sur un feu de tourbe.

10. Les veillées actuelles se passent autour du fourneau.

il évoque la cosmogonie du Gael, et c'est bien de celà qu'il s'agit. Comme nous le verrons plus loin, les qualités associées aux points cardinaux ne sont explicables que si nous postulons que les Celtes irlandais font partie des peuples qui s'orientent en faisant face à l'Est, le Nord étant à leur gauche et le Sud à leur droite. Ouest et arrière sont donc synonymes, ce qui nous fournit la raison sémantique qui rend non-obligatoire l'emplacement effectif de la chambre « arrière » à l'extrémité occidentale de la maison.

Au côté opposé de la cheminée un mur sépare la cuisine de deux petites pièces. Autrefois, les murs de ces pièces ne montaient généralement pas jusqu'au toit, et parfois un plancher posé sur les murs créait une sorte de grenier où dormaient des enfants. Dans les deux petites pièces, à peine assez grandes pour contenir des lits, dormaient les parents et les enfants aînés.

Le désavantage majeur de ce plan est son manque de souplesse. Qu'il y ait quatorze enfants ou pas du tout, que les beaux-parents soient présent ou non, la maison est exactement la même. L'observateur est frappé par la rigidité de conception de cette habitation. Il semble qu'une fois la maison terminée, il n'est pas envisageable d'y ajouter quoi que ce soit ; et, on ne construit que rarement pour une grande famille à venir. Le mode de construction rend sans doute difficile d'ajouter directement des pièces supplémentaires à la maison principale en perçant les pignons, mais d'autres solutions existent et les exemples de par le monde en sont nombreux.

Deux exemples illustreront ce problème. Le premier, l'habitation de Finn dont nous allons étudier l'exploitation (plan 1), abrite un ménage de deux personnes. Nous pouvons remarquer tout d'abord que la maison est orientée est-ouest, mais que la « chambre de l'ouest » est en réalité à l'est. Par ailleurs, le résultat d'une occupation minimum de la maison est la spécialisation dans l'emploi de chacune des chambres. Le cloisonnement de l'espace sépare aussi les fonctions, à part la cuisine qui sert également de salle de séjour, depuis que certaines fonctions attachées à l'exploitation de la ferme ont été reléguées dans la petite pièce rajoutée au sud.

Par contre, cette spécialisation des fonctions est impossible au-delà d'une certaine importance de la famille. L'habitation de Brian (plan 3), dont la famille ne comprend pourtant que quatre personnes, nous le démontre. L'une des deux pièces orientales, n° 5 sur le plan, dont la surface est 4 m², sert de chambre à coucher à Brian et à son neveu Dermot, et l'autre (nord) est la chambre de la mère de Brian. La pièce derrière la cheminée est la chambre de la sœur de Brian. Autrefois, quand les parents de Brian étaient tous deux vivants, et la famille comprenait en outre dix enfants, la pièce (5, sud) fut réservée au seul garçon de la famille, tandis que les neuf autres enfants, toutes des filles, se partageaient l'espace au-dessus des chambres de la cuisine. Dans d'autres circonstances, les filles aînées auraient eu la chambre, les aînés le grenier, et les jeunes,

sans distinction de sexe, la cuisine. Mais quels que soient les problèmes qui se posent à cause de cette rigidité du plan, la limitation même de l'espace disponible pour chaque occupant n'en est pas un, ou du moins n'est pas ressenti comme tel, car on trouve souvent des enfants d'une famille parente, élevés au sein d'une famille déjà nombreuse.

Les nouvelles constructions ont gardé peu de choses de l'ancienne disposition de l'espace. Les maisons sont en général carrées, ayant une cuisine centrale et des pièces disposées autour. Bien plus rationnelles et permettant l'emploi des produits et techniques modernes actuellement possibles sur une ferme, ces maisons vont jouer un rôle essentiel dans la revalorisation du métier de fermier et, ce qui est encore plus important, du métier de fermière. Bien peu de jeunes filles acceptent aujourd'hui d'épouser un fermier si celà doit signifier l'occupation d'une maison traditionnelle sans aucun confort. Nous assistons donc à la disparition, lente mais sûre, de celle-ci, bien que pour une exploitation modeste, une nouvelle construction pose des problèmes financiers. Par exemple, une maison comportant une cuisine, une espèce de buanderie-laiterie, trois chambres à coucher, une salle de bains, et un salon, coûta £ 1.350 à Brian, dont £ 280 lui furent remboursés par un subside du gouvernement central et £ 100 lui seront peut-être données par l'administration du comté. Une telle somme peut être difficile à trouver par un petit fermier, étant donné que l'argent liquide qu'il possède et son épargne future sont, en principe, hypothèqués pour dédommager les enfants qui ne pourront pas rester sur la ferme. Le problème de la modernisation de l'habitation se pose aussi pour les paroissiens qui ne sont pas fermiers, car les maisons érigées par le County Council sont louées trois ou quatre fois le prix des maisons traditionnelles. 10 à 15 *shillings* par semaine sont lourds pour un ouvrier agricole ou un cantonnier, et ceci pour une maison qui n'a souvent qu'un W.-C. extérieur et une cuisine minuscule.

Nous pouvons remarquer, enfin, que selon les hypothèses d'Olgyay [78] le climat irlandais est trop froid et trop humide pour que l'on puisse y habiter sans une source de radiation calorifique. En effet, il faut une trentaine de Calories par heure en juillet et août et environ soixante-quinze en février. Entre août et mars le climat est trop humide de 2 % à 11 % d'humidité relative.

L'ameublement et la décoration sont rudimentaires. Il est possible que le manque de meubles et leur mauvaise qualité soient le résultat d'une tendance normale chez les peuples pastoraux et nomades à éviter les meubles construits, tendance qui n'a été que renforcée par la misère d'autrefois [79]. Les plans et les inventaires des maisons de Finn et Brian illustrent mieux

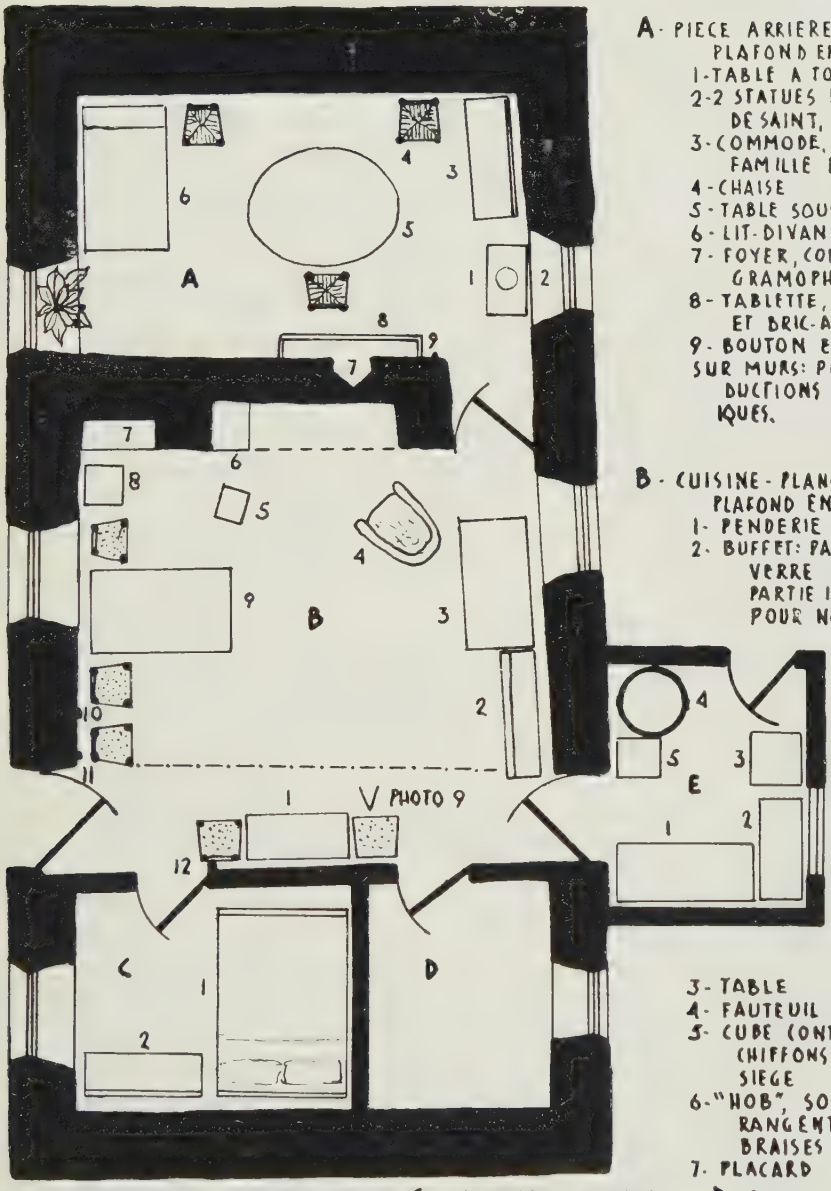
78. Olgyay, 1963, *passim*.
79. Evans, 1957, p. 85.

1/75
M
FT
1 2 3 3,75
5 10

plan 1

FERME DE FINN

HABITATION



A - PIECE ARRIERE - PLANCHER EN LINO, PLAFOND EN BOIS
1 - TABLE A TOILETTE
2 - 2 STATUES DE LA VIERGE, 1 STATUE DE SAINT, ET 2 CRUCIFIX
3 - COMMODE, AVEC PHOTOS DE FAMILLE ET BRIC-A-BRAC
4 - CHAISE
5 - TABLE SOUS PLAFONNIER
6 - LIT-DIVAN
7 - FOYER, CONTENANT VIEUX GRAMOPHONE
8 - TABLETTE, AVEC PHOTOS DE NOCE ET BRIC-A-BRAC
9 - BOUTON ELECTRIQUE
SUR MURS: PRIERES ET REPRODUCTIONS DE SCENES RUSTIQUES IQUES.

B - CUISINE - PLANCHER EN CIMENT, PLAFOND EN BOIS
1 - PENDERIE
2 - BUFFET: PARTIE SUP. À PORTES DE VERRE POUR VAISSELLE PARTIE INF. À PORTES DE BOIS POUR NOURRITURE

— · — · — CLOISON EN BOIS CONSTRUITE EN 1964. PORTE EN FACE DE LA PORTE DE D.

3 - TABLE
4 - FAUTEUIL
5 - CUBE CONTENANT VIEUX CHIFFONS ET SERVANT DE SIEGE
6 - "HOB", SOUS LEQUEL SE RANGENT CHAQUE SOIR LES BRAISES DE TOURBE
7 - PLACARD

8 - TABLE AVEC PLAQUE ELECTRIQUE
9 - TABLE OÙ SE PRENNENT LES REPAS
10 - AMPOULE DE SACRÉ-CŒUR
11 - INTERRUPTEUR DE L'AMPOULE PENDUE AU CENTRE DU PLAFOND
12 - BENITIER AVEC EAU BENITE
SUR MURS: IMAGES PIEUSES

C - CHAMBRE A COUCHER
1 - LIT
2 - COMMODE

D - PIECE ("STOREROOM")
SACS DE FARINE, OEUFS, BICYCLETTE, LAIT, ETC...

E - PIECE ("PANTRY")
1 - TABLE AVEC ECREMEUSE, BARATTE, ETC...
2 - TABLE AVEC SEAUX D'EAU DE SOURCE, CASSEROLES, ETC...
3 - BOITE AVEC SON
- BOITE CONTENANT TOURBE
4 - BARIL AVEC POMMES DE TERRE

que toute description verbale les ameublements typiques, où nous voyons réapparaître les mêmes thèmes : l'icone électrique, les images de sujets religieux, la table, le dressoir posé sur un bahut, parfois une armoire, dans la cuisine ; les photographies de famille, prises aux moments importants de la vie, les crucifix et autres objets sacrés, une table et un lit, dans la chambre « de l'ouest » ; un lit et parfois une commode dans les chambres. Pour s'asseoir, quelques chaises et, plus rarement, un fauteuil. Non seulement ces thèmes et ces objets se reproduisent dans toute la paroisse, mais ils ont une répartition nationale. L'emploi de l'espace suit des règles rigides et identiques à travers le pays ; devant le foyer un espace libre où, autrefois, on dormait, et un vaissellier contre le mur ; une table quelque part, bien que celle-ci n'ait jamais été très importante dans la vie irlandaise [80]. Evans va beaucoup plus loin, en faisant une comparaison entre l'ancienne habitude des Irlandais de laisser une niche à gauche du foyer dans le mur en pierre pour la femme de la maison, et une à droite pour l'homme, et l'habitude des Mongols de réserver le côté droit du yourte aux hommes et le côté gauche aux femmes, symbolisant cette division par un cheval et une vache, ce qui se répéterait aussi chez les Irlandais, car les femmes utilisent l'étable pour leurs besoins naturels, et les hommes l'écurie [81].

Les nouvelles maisons ont en général plus de meubles et de décorations que les anciennes, bien que celà ne paraisse pas toujours évident. En fait, l'invasion des objets fabriqués en série est bien plus visible dans l'ancien décor que dans le nouveau, de la même esthétique qu'eux. Le changement le plus important est le remplacement du foyer par une cuisinière. Quand ceci se passe dans une ancienne maison, l'objet est en général placé dans le foyer même. Le travail de la fermière est considérablement allégé par ce changement, mais la nature des veillées se transforme, et les vieux le font remarquer.

Une très ancienne tradition irlandaise qui se rattache au système *open-field* concerne un changement de résidence en été. Pendant le mûrissement des récoltes, les bêtes étaient menées à la montagne, où leurs gardiens habitaient de petites maisons temporaires. On retrouva peu d'exemples de ce système après la Grande Famine [82], et à Achill Island, où cette transhumance était pratiquée encore il y a une cinquantaine d'années, il n'en reste des traces que parce que les maisons du *booley* (qui signifie littéralement : lieu de la traite) étaient en pierres. Les habitants de la paroisse nient qu'un tel système ait jamais existé dans la région, mais il est significatif que près de l'abbaye en ruines de Corcomroe se trouve un groupe

80. Evans, 1957, 85 et seq.
81. Evans, 1957, pp. 65 et seq.
82. Evans, 1957, p. 34.

de petites maisons de pierre nommé *Boola*. Il est probable que les usagers de ce *booley*, s'il en est un, venaient de New Quay ou de plus loin sur la côte, et non de la paroisse.

Il reste à parler brièvement des concepts qui se sont attachés à la maison irlandaise. La vie parmi les Irlandais permet à l'observateur de se rendre compte, par exemple, de l'importance du foyer. C'est le point d'où partent les différentes directions dans la maison — on descend au feu, on monte du feu à la table, la partie opposée de la maison est la partie basse (ce qui, par ailleurs, est parfaitement normal dans une construction qui servait autrefois aussi d'étable), etc. Les exemples pourraient être multipliés, il suffit peut-être de les résumer en rappelant que le foyer est l'un des points où le monde invisible de la cosmogonie celte est en relation directe avec le monde visible [83].

Cette relation peut être utilisée pour expliquer certaines caractéristiques de la maison irlandaise, telle la rigidité du plan, par exemple, car on remanie difficilement un objet possédant un caractère sacré. La raison de ce tabou aurait été oubliée par la suite, bien que l'interdiction même en soit restée. Mais il faut faire remarquer que d'autres raisons peuvent exister. La misère générale, et la crainte de voir augmenter son loyer si le moindre signe de bien-être ou d'amélioration matérielle se manifestait, faisait renoncer maints paysans à l'amélioration de leur sort. On n'agrandissait pas sa maison, on ne mettait pas de verre à ses fenêtres, afin de ne pas attirer l'attention de son propriétaire. Le sacré et le séculier se seraient rejoints dans une même interdiction.

On retrouve dans la maison d'autres exemples de ce mélange de déterminismes. Le bois de noisetier est employé pour fixer la paille dans un toit de chaume. Le noisetier à maintes associations sacrées. D'où il ne faut pas conclure que le bois de noisetier est employé à cause de ces associations. Il faut, pour cette tâche, un bois souple que l'on puisse plier en deux sans en casser les fibres. Le seul bois qui réponde à ce critère dans la région est le noisetier. S'il s'était trouvé que le noisetier ne soit pas déjà un bois magique, ceci ne signifierait ni que la maison aurait perdu son caractère sacré, ni que le bois du chaume ne serait entré dans une chaine opérationnelle quelconque de magie. Naturellement, par la suite, libre à l'utilisateur, ou à la société en général, voire même à l'observateur, de croire que telle ou telle force maléfique ou bénéfique soit mise en mouvement par l'emploi de ce bois.

Il y a bien d'autres coutumes anciennes : la tradition d'enterrer une tête de cheval sous le sol d'une maison [84] ; ou moderne : ne pas fermer sa maison à clef ; qu'il serait intéressant d'étudier, mais les coutumes et

83. Rees and Rees, 1961, p. 186.
84. Evans, 1957, p. 215.

croyances actuelles semblent ne plus être que des bribes et lambeaux d'anciennes constellations éthiques structurées. Les centres d'intérêt et l'éthos irlandais se sont tranformés, et il vaut mieux faire allusion à la maison, si cela est nécessaire, dans la discussion de ces centres, que de rapporter des restes qui seraient d'un intérêt tout à fait illusoire.

Techniques.

Nous avons vu rapidement les techniques anciennes de construction, il nous reste à examiner les techniques traditionnelles utilisées actuellement. Une fois le plan tracé sur le sol, une tranchée un peu plus large que le mur à construire (60 à 75 cm) est creusée jusqu'aux sables et cailloux qui se trouvent à environ 50 cm de profondeur dans cette région. La tranchée est remplie de petits cailloux, puis nivelée à la surface du sol avec un mortier composé de six parties de sable et une partie de chaux. Le mur est ensuite construit de pierres grossièrement équarries avec un marteau ordinaire. Chaque pierre doit faire au moins les trois-quarts de l'épaisseur du mur. A la hauteur voulue, choisie pour les grands murs, tout est arrêté, y compris les pignons. On construit ensuite le mur intérieur qui contient la cheminée. Puis on construit les pignons. L'aplomb des murs dans les techniques traditionnelles est contrôlé, assurent les habitants, en crachant du haut.

Une série de fermes, séparées les unes des autres d'environ 2 m, supportent le toit. Ces fermes sont faites de deux arbalétriers, joints par une mortaise et un tenon et consolidés par un entrait placé aussi bas que possible ; et reposent sur le haut des murs dans cette région. Des pannes tous les 0,60 m soutiennent les *scraws*, bandes de gazon qui doivent venir d'une vieille terre (« ... *from old wintery land...* »), larges d'environ 0,90 m, qui servent à la fois d'isolant et de couche à laquelle attacher le chaume. On découpe ces bandes aussi longues que possible, puis on les enroule sur un bâton. On les déroule sur le faîte de façon à en laisser la plus grande partie sur l'un des côtés du toit, l'herbe en-dessus. Si le bas de la bande n'atteint pas le haut du mur, une seconde bande est coupée à la bonne longueur pour remplir l'espace. L'extrémité supérieure de cette bande-ci est placée sous l'extrémité inférieure de la première bande. Si les pannes ne sont pas assez nombreuses, des branches de noisetier sont placées de façon à empêcher les bandes de gazon de fléchir. Une deuxième bande est déroulée sur le faîte et l'un de ses bords latéraux est inséré sous le bord de la première. L'un des côtés du toit est terminé ainsi, et le deuxième côté recouvert de la même façon. Non seulement on commence par le côté du toit sous le vent, mais aussi on pratique le recouvrement d'une bande par sa voisine, de façon à ce que la bande recouverte soit sous le vent. Dans certaines

rég on de forts vents, les fermes sont inclinées légèrement vers la direction d'où vient le vent dominant [85].

La paille choisie pour le toit doit en principe venir d'une récolte faite à la main, afin d'éviter les brins de paille trop courts et cassés par la batteuse. Les bouts inférieurs de la première botte de paille, qui est posée en bas de la pente du toit, sont fixés dans du sable mouillé disposé sur le haut du mur, pour empêcher que le vent ne rentre sous le chaume. On traverse la paille avec une « aiguille à chaume » (*thatching needle*) dans le chas de laquelle est passée une ficelle. Celle-ci est attachée à une panne, puis l'aiguille la fait traverser la paille et la pique de l'autre côté de la botte. L'ouvrier à l'intérieur enlève la ficelle, qui sera enfilée de nouveau dans l'aiguille pour la deuxième botte de paille. Cette première couverture durera huit à dix ans, et ensuite il sera posée une deuxième couche de paille avec la technique décrite dans le paragraphe sur l'entretien de la maison.

Les sols des bâtiments sont faits avec le même mélange de sable et chaux que celui utilisé pour le mortier, sauf dans l'étable et l'écurie, car un sol en ciment tiendrait ces bâtiments trop propres et il y aurait beaucoup moins de fumier.

Il n'est naturellement pas question de décrire les techniques modernes de construction, mais nous pouvons noter que les entrepreneurs de la région se plaignent de ce que les fermiers font leur propre travail. Ceci est une ancienne tradition, car autrefois, en dehors de quelques hommes particulièrement habiles pour la taille de la pierre et que l'on appelait toujours pour la construction d'une nouvelle maison, toutes les habitations étaient construites par les usagers. Par exemple, celle qui se trouve sur la carte de Dungory (carte 71) à K fût bâtie en 15 jours par 20 hommes, toit de chaume compris. Telle est du moins la tradition actuelle, bien que ce temps paraisse un peu long. En tout cas, aucun paysan ne construit plus sa maison, et le coût élevé d'une nouvelle maison est un facteur important dans la décision de bien des petits exploitants de rester où ils sont.

Ces maisons en pierre demandent un entretien minimum. Une fois par an, généralement en été, le fermier applique une couche de ciment aux endroits abîmés. On ne chaule plus. Autrefois, on le faisait deux fois par an, en décembre et avril, mais le ciment est plus résistant que la chaux, surtout, au dire des habitants, depuis qu'ils n'ont plus la chaux fabriquée dans la paroisse même.

Tous les dix ans environ, il faut renouveler la deuxième couche de chaume. On enlève la vieille couche sur une largeur d'environ deux mètres à côté du pignon (*a skutch*). Enlever encore plus, risquerait de faire abîmer le toit par la pluie. On pique une bonne quantité (*a good lock*) de paille dans le toit

85. Evans, 1957, p. 51.

avec une fourche. L'ouvrier prend une botte d'environ 0,20 m de diamètre et la place contre le pignon. Il en prend une autre, la place à côté de la première et mélange les brins juxtaposés pour en faire une masse homogène. Il continue ainsi jusqu'à ce que l'espace soit rempli. Il prend ensuite une baguette de noisetier longue d'environ 1,20 m (*scollop*) et plonge une extrémité dans la paille. Pliant la baguette pour faire une espèce d'U, il fixe l'autre extrémité également dans la paille. Les deux bouts attachent donc la deuxième couche à la première. Il en met trois ainsi dans la largeur, avec un recouvrement d'environ 0,20 m. Quand la paille que l'on est en train de fixer se trouve à côté d'une largeur de paille neuve, c'est-à-dire dans chaque cas, sauf pour celle qui se trouve à côté du pignon, l'une des baguettes de noisetier a une extrémité qui plonge dans la paille voisine au lieu de pénétrer la couche de paille en-dessous, et a donc une forme de L et non de U. Puis, celui qui met le chaume prend une autre baguette de noisetier et, avec un maillet ou un morceau de bois d'une forme convenable, écrase les fibres au milieu de la baguette en les tapant contre l'un des montants de l'échelle sur laquelle il se trouve juché. Les fibres ne doivent pas se séparer et on ne doit pas casser la baguette. Puis il prend une extrémité de la baguette dans chaque main, donne une légère torsion et plie la baguette en deux. Il fixe cette espèce d'épingle dans le toit sur les *scollops*, cinq épingles pour les trois *scollops*, dont deux épingles prennent deux *scollops* à la fois. Les épingles sont enfoncées avec la paume de la main et le maillet. On recommence toute l'opération en prenant soin que les deux rangées de *scollops* se trouvent séparées d'environ 0,25 m. Les trois dernières rangées de paille en haut ont chacune deux rangées de *scollops*. On ajoute à la dernière rangée une baguette droite à l'extérieur placée sur la paille et fixée par des épingles. Le faîtage est fait de « panneaux » fabriqués en pliant en deux une poignée de paille, attachant une ficelle autour de la paille de façon à former une boucle, passant une baguette dans la boucle, répétant le processus avec une autre poignée de paille, et ainsi de suite. On termine l'opération en égalisant les brins de paille avec un couteau, et en coupant net le bas parallèle à la terre. On commence ensuite à renouveler une bande de chaume voisine (*a stroke of thatch*).

Autrefois il y eut un certain nombre d'hommes dans la paroisse qui étaient spécialistes, et dont les services rentraient dans le réseau d'échanges de travail. Aujourd'hui, deux hommes, peut-être, dans toute la paroisse savent encore mettre en place un toit de chaume, et, on fait généralement appel aux hommes de Connemara, l'une des dernières forteresses de la tradition, ce qui coûte au fermier environ 12 shilling/jour.

Avant de quitter le domaine de la construction, il faut mentionner le bricolage et les réparations, car la façon de réparer et bricoler est significative à la fois d'un état d'esprit, historiquement explicable, et d'un état technique. Sans vouloir faire appel à un jugement de valeur, il est

difficile de ne pas remarquer le peu de fierté technique existant, bien que parfois on fasse montre d'une habileté assez remarquable par des réparations faites avec des objets ne convenant pas à leur usage. L'antenne de radio soutenue avec une vieille fourche à betterave fichée dans le mur de l'écurie n'est qu'un exemple parmi d'innombrables autres. On pourrait presque dire que retirer de l'Irlande le fil de fer pour bottes de paille serait asséner un coup rude aux exploitations. Comme dans d'autres domaines, une partie de l'explication de cet état de choses se trouve dans l'époque précédant les *Land Laws*, quand le paysan avait peu de raison de vouloir être fier de son travail, soit du point de vue esthétique, soit du point de vue de l'efficacité.

Implantation et autres éléments d'ensemble.

Nous venons de voir l'importance du vent dans la façon de couvrir le toit de chaume ; on y prête la même attention dans l'orientation des maisons. En fait, dans les pays celtiques la disposition vis-à-vis du vent est bien plus importante que vis-à-vis du soleil en ce qui concerne l'habitation et la végétation [86]. On parle encore dans la région du « grand vent » de 1839 qui fit tant de ravages et qui, selon certains, fit que l'on reconstruisit les maisons en groupes. Quoi qu'il en soit, on a tendance à orienter les maisons est-ouest, ce qui a l'avantage de présenter un pignon au vent dominant, qui est un vent de pluie. En plus, on a tendance à grouper les bâtiments de l'exploitation sur les trois côtés d'une cour.

L'examen des cartes nous montre que cette orientation et ce groupement sont influencés par le site. Sur les routes nord-sud les bâtiments se présentent orientés est-ouest, leurs pignons sur la route, les habitations alternant avec les granges et les étables. Sur les routes est-ouest les habitations sont alignées le long de la voie avec les bâtiments d'exploitation situés derrière ou sur les côtés. Quand la route d'accès est une impasse, les maisons se trouvent généralement groupées sans alignement, sinon un groupement interne à chaque exploitation. Si cette forme d'implantation a lieu dans une zone où les terres arables sont particulièrement rares, le résultat en est souvent deux habitations alignées l'une à quelques mètres de l'autre, disposition qui est la source de plusieurs contes irlandais.

Examinons en détail la ferme de Finn, qui se trouve sur une route est-ouest (plan 2). Les différentes implantations des bâtiments sont un excellent résumé de l'évolution sociale et technique irlandaise. Dans la première disposition des lieux nous voyons l'habitation accolée à l'étable et la porcherie. Il est possible, d'ailleurs, que cette disposition déterminât l'emplacement de la « chambre de l'ouest » à l'est, car les fées doivent avoir libre

86. Flatrès, 1957, p. 25.

accès au « pignon de l'ouest ». De l'autre côté du tas de fumier se situait la grange. La cour était donc le centre de la vie de la ferme. Aujourd'hui, le tas de fumier se trouve à l'arrière des bâtiments et les entrées de ceux-ci se situent également à l'arrière. De la cour on ne peut entrer que dans l'habitation. Ce changement s'explique par des raisons à la fois techniques et sociales. La première est fondée sur l'existence devant la maison d'une route principale où passe une circulation importante pour la région. Depuis l'Indépendance les Irlandais cherchent à démontrer le mal-fondé de l'image dont un certain type d'écrivain chercha à les affubler, et de ce fait, tout ce qui a trait à la saleté, au désordre, au manque de confort dans la vie du paysan, reçoit une valeur culturelle négative, et non plus simplement neutre. Consciemment ou inconsciemment on n'accepte plus la présence d'un tas de fumier dans la cour principale (*the front street*). Par ailleurs, la disposition des lieux rendait très difficile, sinon impossible, le passage des véhicules à roues, nécessitant donc l'utilisation du chemin menant à l'arrière de la maison. A partir de ce moment il était plus efficace d'accéder par la cour arrière (*the back street*) à tous les bâtiments de l'exploitation.

La disposition des lieux de la ferme de Brian (plan 3) représente une autre des implantations décrites. Dans celle-ci, la cour principale est suffisamment grande pour permettre de cacher quelque peu le tas de fumier. Le schéma de circulation est allongé par cette disposition, mais n'est pas moins rationnel que celui où tous les bâtiments sont autour de la cour. Par contre, depuis la construction de la nouvelle maison dans la partie nord du champ nº 80, la circulation des hommes et des produits a perdu son unité, ce qui représente une réelle augmentation du travail à accomplir pour le lait, par exemple, qui doit être ramené dans l'habitation de 2. Notons que la nouvelle habitation a été construite au nord de l'ancienne, comme le veut la tradition celte [87]. Il ne pouvait pas en être autrement, car le mur méridional du verger est la limite de la propriété, mais la mère de Brian fut satisfaite ; Brian lui-même, consciemment indifférent, fut probablement mis inconsciemment à l'aise ; et le neveu de Brian, Dernot, l'héritier désigné, fut laissé totalement indifférent, par cet accord avec la tradition.

Quiconque voyage dans cette région ne peut pas ne pas être séduit par les murailles de calcaire séparant les champs, de loin d'un gris-bleu qui est le complément parfait du vert des champs (quand vert il y a). Sous un angle oblique ces murailles sont très lourdes d'apparence, mais deviennent une dentelle légère en contre-jour. La construction en est très simple. A la base se trouvent des pierres relativement petites (*fidjeen* — en marchant vers la mer, les premières pierres que l'on rencontre sont les *claddagh*, après viennent de plus petites pierres, les *fidjeen*), ou alors de

87. Rees & Rees, 1961, p. 382, note 32.

très grandes, en un mur relativement large, puis les autres pierres sont posées en une seule rangée jusqu'à environ 1,20 m. L'équilibre est tel qu'un homme peut, en faisant attention, escalader le mur sans le renverser, mais un bovin, voire un ovin, arrive à le mettre bas. Souvent ces murailles n'ont pas d'ouverture pour donner accès aux champs, et un pan de mur est abattu pour livrer passage à une bête, un troupeau, ou une charrette, puis rebâti. Les champs en utilisation permanente ont souvent un passage étroit obturé d'un buisson, de quelques morceaux de bois, parfois même d'une ancienne tête de lit. L'emploi de portails en fer accrochés à des chambranles de ciment devient actuellement plus répandu. Il faut noter que, dans ce pays pourtant celtique, on trouve rarement de chambranles faits d'une seule pierre debout. Le type de muraille varie avec les régions. Près de la ville de Galway se rencontrent des murailles en pierre empilées, sur le haut desquelles sont placées en travers des pierres plates debout. Le but en est sans doute de décourager les bêtes qui voudraient sauter par-dessus ; le résultat donne l'impression d'une sorte de Stégosaurus sans tête ni queue serpentant à travers le paysage.

Il y a un type de mur qui n'est pas « en dentelle », celui qui sépare des *townlands*, *mearing walls*. Ceux-ci ont en général au moins un mètre de large.

Une promenade dans la paroisse, ou dans la région, attire l'attention sur la prolifération des murailles, et l'examen des cartes de l'Ordnance Survey démontre que cette prolifération eut lieu entre 1840 et 1893.

La forte division des champs, concrétisée par cette prolifération de barrières, tient à deux causes principales. La première est la période de la famine entre 1845 et 1852, quand la série de mauvaises récoltes donna une valeur incalculable à chaque parcelle de terre, dont le défrichage permettait une culture quelconque. A la fois, il fallait ranger quelque part les cailloux que l'on enlevait du sol, et en même temps il fallait empêcher l'entrée du bétail. Par ailleurs, certains disent que pendant ces temps difficiles, les gens, n'ayant guère d'autres besognes possibles, travaillèrent à élever des murailles, sans préciser si les grands propriétaires les payaient ou non. Cette information semblerait être confirmée par l'existence dans le sud de la paroisse de grandes étendues de roche presqu'à nu, couvertes d'enclos.

La seconde cause relève à la fois du régime de propriété et de la baisse démographique. D'une part, ce ne fut que vers la fin du XIX^e^ siècle que la subdivision de la propriété entre les héritiers fut interdite. Jusqu'à ce moment-là, même le propriétaire, ou le loueur, d'une toute petite exploitation avait l'habitude de la diviser entre ses fils. D'autre part, la diminution de la population fit qu'il n'était plus possible de garder le système de grands champs dans lesquels se trouvaient à la fois bétail et cultures, ceux-là gardés par les jeunes qui les empêchaient de saccager celles-ci.

11. « *Nor earth enough to bury him.* »

Donc la Famine fit d'abord élever des murailles autour de petits champs. Quantité dans la paroisse ne dépassent guère 250 m² et l'on y voit encore la trace des planches de pommes de terre. Ensuite l'espoir et puis la réalité de l'accession à la propriété firent concrétiser un mode d'héritage, concrétisation qui était rendue nécessaire d'autre part par la diminution des effectifs.

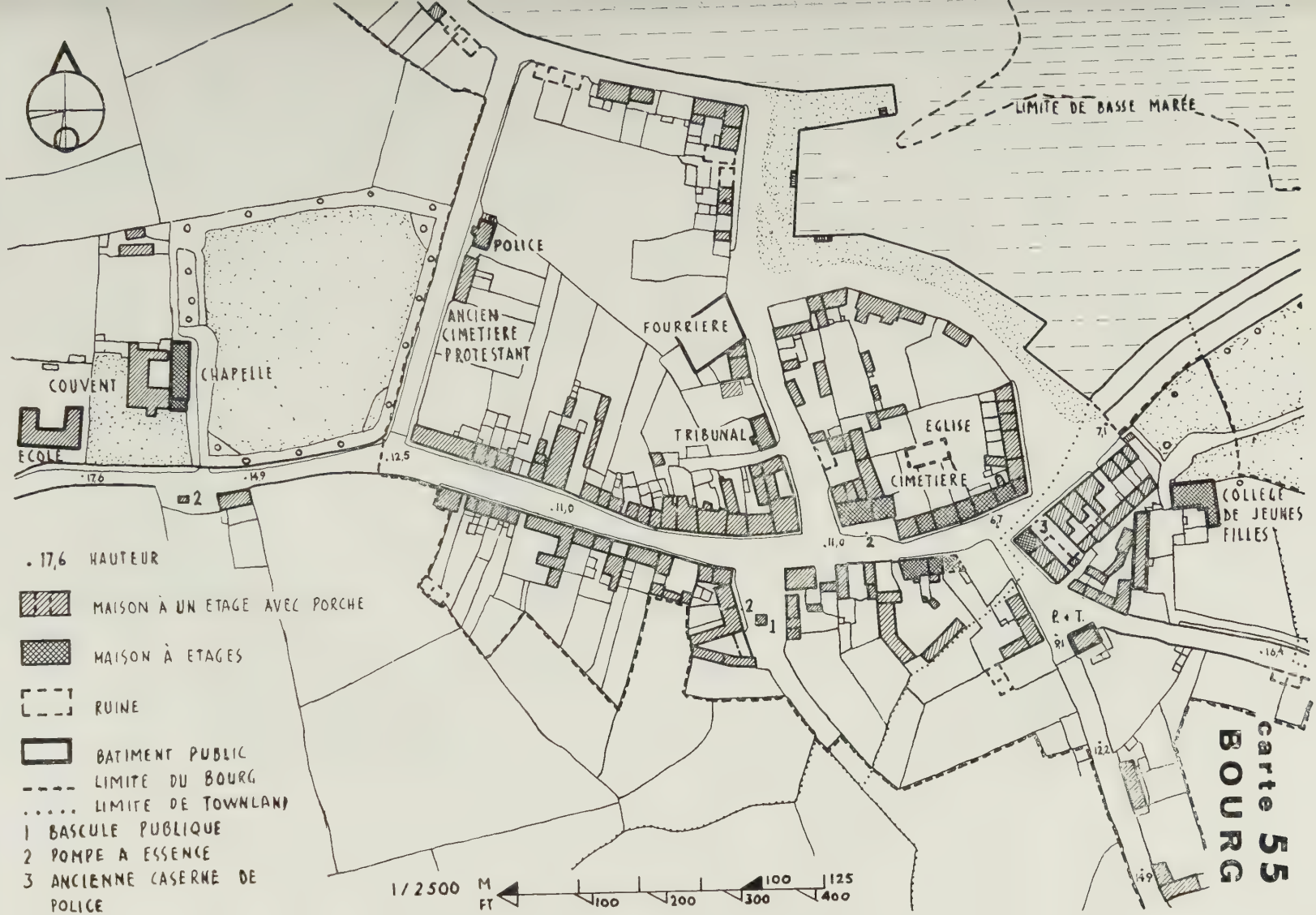
Quand à la forme de ces champs, rappelons que les cultures en lanières sont un résultat de l'introduction de la charrue comme outil de labour et du désir de laisser à chacun de ses héritiers la même proportion de bonnes terres [88].

L'un des problèmes les plus aigus dans l'étude d'une communauté aussi étendue géographiquement que la paroisse de Kinvarra est celui des unités homogènes. Doit-on considérer la paroisse comme un ensemble, comme l'une des unités dont l'assemblage produit l'Irlande, comme le trait de base dont le mélange donne l'individualité d'une région ? Ou faut-il chercher des unités plus petites ? Nous avons déjà répondu en partie à cette question, en démontrant que l'étude sociologique ne peut prendre que la paroisse comme base, à la fois parce que les habitants l'entendent ainsi, et aussi parce que l'analyse démontre que les *townlands* contiennent trop peu de cycles complets d'activités sociales essentielles pour être pris comme cadre d'étude. Il reste donc à préciser leur rôle dans la paroisse. Point besoin d'élaborer de protocoles systématiques. Des observations pratiquées passivement au cours d'un séjour, quelques entretiens structurés, et l'examen des cartes, démontrent que les *townlands* se situent dans un spectre qui va de la communauté entièrement agglomérée, entourée de ses champs vides d'habitation, jusqu'aux communautés d'habitations entièrement dispersées.

Tout d'abord, les paroissiens appellent les groupes de maisons dans chaque *townland* un *village*. Le mot *townland* est peu connu et peu utilisé par les paysans, et *village* désigne d'ailleurs, non seulement les groupes de maisons, mais aussi les *townlands* où il ne reste plus qu'une seule maison. Un certain nombre de groupes constitués à l'échelon de la paroisse sont organisés en sous-groupes au niveau du village ; les sodalités, par exemple. Les « guildes » sont constitués par les membres d'une sodalité habitant le même village, parfois groupe de villages, si ceux-ci sont peu peuplés.

88. Cf. Flatrès, 1957, chap. VII, plus particulièrement la section III. Cependant, le lanièrage me paraît un stade tout à fait prévisible dans l'évolution technique d'une communauté agricole, parti d'un état d'exploitation en commun. V., par exemple, le lanièrage au Moyen-Orient, dans une culture totalement différente, décrit par A. Latron dans la Vie rurale en Syrie et au Liban, 1936, pp. 183-201. Aalen (1962, p. 274) dit que les paysages « laniérés » sont caractéristiques des régions où les propriétaires essayèrent d'introduire des méthodes agricoles rationnelles.

12 Le bourg (Cambridge University Collection, J. K. St. Joseph).



carte 55
BOURG

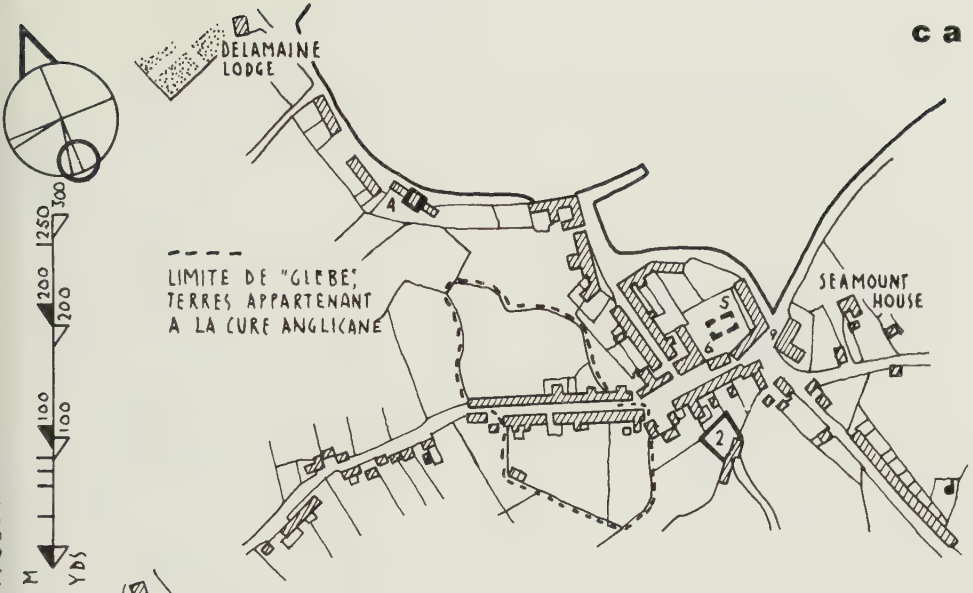
Un village agira en bloc pour le bien commun ; par exemple, pour réparer un *boreen* en mauvais état. Parfois un village acquerra des attributs — un bon endroit pour acheter les cochons, les habitants y sont rusés, etc., — qui sont réservés en général à une paroisse ou à une région, mais ne sera pas considéré pour autant comme une unité autonome. Il est possible que l'augmentation du nombre de propriétaires dans le siècle et demi qui précéda l'Indépendance jusqu'à atteindre presqu'un propriétaire par village, et le fait que chaque village devait agir en tant que groupe vis-à-vis de son propriétaire, aient augmenté la notion d'autonomie de chaque village par rapport aux autres. Les communications difficiles et le degré d'autonomie des exploitations jouèrent certainement un rôle aussi dans la conscience de groupe qu'avaient les « villageois », de même que l'état actuel des communications et la dépendance croissante des produits industriels détruisent peu à peu cette même conscience.

Nous arrivons maintenant au dernier élément d'ensemble à décrire : le bourg (cartes 55-58). Malheureusement, son histoire n'est pas plus documentée que l'histoire tout court de la paroisse, car le premier document est la carte de 1840. Nous y voyons que la cure anglicane possède toute la partie occidentale du bourg. La partie du *glebe*, au nord de la route, était autrefois le cimetière des chevaux. Après le désétablissement, la propriété passa à l'un des propriétaires catholiques de la paroisse, et celui-ci donna l'ancien *glebe* pour fonder un couvent. Nous pouvons supposer que les maisons, le long de la plage au nord-ouest, abritaient à cette époque quelques-uns des 120 pêcheurs dont il a déjà été question. Certains paroissiens, d'ailleurs, se souviennent que cette partie du bourg s'appelait encore *The Claddagh*, nom réservé aux villages de pêcheurs, dans la période entre les deux guerres, et d'autres rappellent la période où les pêcheurs et manœuvres y habitaient.

L'urbanisme, cette inscription sur le sol d'une société, apparaît assez clairement dans la carte de 1840 : un groupe d'habitations entourant une église en ruines avec une route à grande circulation qui lui est tangente. Rien ne permet des affirmations sur la préhistoire ou la protohistoire de ce bourg, comme non plus pour la paroisse, mais une interprétation peut être proposée. Le groupe circulaire représente le bourg originel médiéval, sur le bord occidental duquel se trouvait le château et dont le cimetière entourant l'église fut réservé aux Hyne et McGrath [89]. Nous pouvons noter la fourrière qui se trouve à l'extérieur de l'agglomération, et nous rappeler l'importance de la fourrière dans la vie gaélique, quand il y avait sept sortes de fourrières attachées à la résidence du chef du *tuath* [90] et

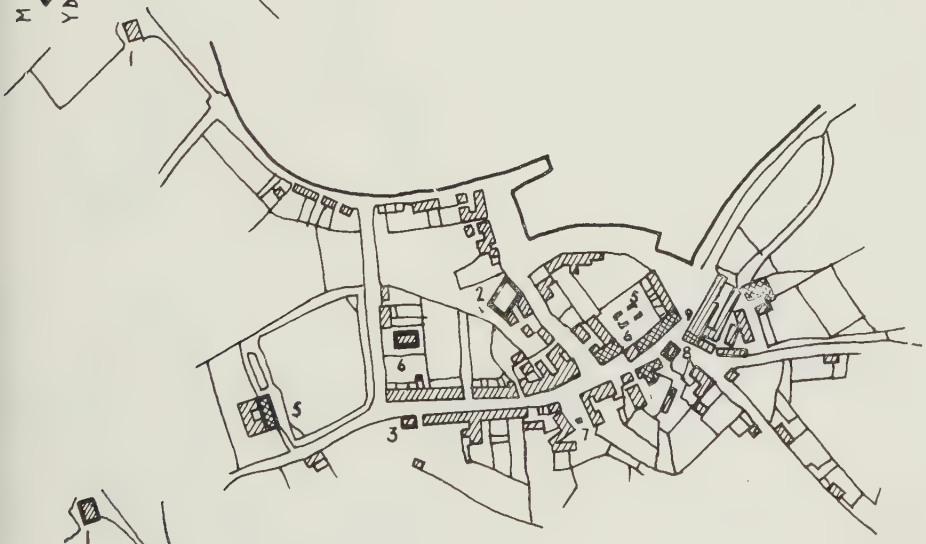
89. Lewis, 1846.
90. Joyce, 1913, vol. I, p. 203.

56



1840

57



1893

58

1956

au XVIII[e] et XIX[e] quand elle abritait le bétail saisi pour non-paiement de loyer [91].

En 1893 l'ouverture d'une rue le long du *Claddagh*, l'élargissement du quai et de certaines rues, un groupe de constructions plus importantes qu'auparavant au nord-ouest du carrefour principal, et la disparition de certaines maisons donnent au bourg sa physionomie actuelle. Il faut remarquer que les centres se sont déplacés, dénotant un changement de fonction. En 1840 le nucléus fut la place centrale. En 1893, deux autres places existaient, au nord et à l'est du bourg, au bord de l'eau, reliées par une large esplanade, ce qui traduit la courte période de l'importance de Kinvarra dans le commerce maritime. Il semble aussi que l'élargissement de la place où se trouve la bascule et le rétrécissement de la rue en face de cette place aient déplacé le centre de gravité du bourg plus à l'ouest, mais il est difficile de démêler ici cause et effet, de se défendre d'une accusation d'invention de phénomènes dans le passé, pour expliquer un état présent.

Enfin, il faut noter sur le plan de 1893 un bâtiment public sans nomenclature, à l'ouest. Il s'agirait d'un « *bird's nest* », c'est-à-dire d'un bâtiment utilisé par les Protestants à des fins charitables, telle la distribution de soupe aux enfants nécessiteux, (d'où le nom donné aux distributeurs : « *soupers* »), espérant aussi faire des prosélytes. Il y avait peut-être une chapelle protestante dans le bâtiment et, en tous cas, le terrain au milieu duquel se trouvait le bâtiment fut employé comme cimetière, car il existe encore deux tombes.

L'actuel bourg se présente comme une rue bordée de « boutiques » et de *pubs*, coupée en son milieu par la place où se trouve la bascule Presque symboliquement il est encadré par deux couvents, à l'est, une école secondaire pour jeunes filles, à l'ouest, une école primaire et la chapelle. Certains services publics se trouvent en dehors des limites municipales : l'église principale de la paroisse, la cure, et le dispensaire. Le bourg même contient le poste de police, le tribunal, une succursale de banque, la poste et une agence de la perception. Cinq foires annuelles se passent dans ses rues, sans qu'il y ait un aménagement spécial. Les maisons sont en général d'une architecture plus solide que les habitations de campagne, en pierres de taille, souvent enduites.

Distribution des ensembles dans la paroisse.

Avant de passer à l'analyse, il faut résumer les grandes lignes de la géographie humaine de la paroisse. Trois types d'occupation du sol y existent : le bourg ; la petite agglomération de Knockgarra contenant quelques maisons et deux lieux publics, tout ce qui reste d'une agglomération bien

91. Connell, 1950, p. 67.

carte 59
HABITATIONS

1956

1/75 000

M 1000 2000 3000
YDS 880 1760 2640 3520 3750

D'APRÈS ORDNANCE SURVEY GALWAY 6" 102,113,114,121,122, RECENSEMENT, ET L'AUTEUR

plus importante avant 1840 ; et 49 « villages » composés de maisons plus ou moins groupées — parfois d'ailleurs d'une seule maison — sur quelques 70 km².

Il faut noter ici un phénomène qui n'est pas entièrement explicable. La carte de 1840 et le recensement de 1841 ne concordent pas quant aux nombres de maisons indiquées pour chaque *townland*. Étant données les circonstances, 10 à 15 % d'écart peut être considéré comme normal, et autour de Kinvarra et de Knockgarra il est possible qu'une certaine confusion s'établisse entre les différents *townlands* dont les frontières se rencontrent dans l'agglomération, mais il est des écarts qui font douter de la véracité, soit de la carte, soit du recensement. Il est probable que les chiffres globaux de la paroisse soient justes, mais que dans le détail les chiffres de la population par *townland* soient à manier avec beaucoup de prudence. Par exemple, 70 maisons sont recensées pour Mountscribe et aucune pour Tawnagh Est. Sur la carte entre 50 et 60 maisons sont visibles dans Mountscribe (il n'est évidemment pas toujours possible de distinguer entre habitation et bâtiment de ferme), et environ 15 dans Tawnagh East. Il semble donc que les habitants de Tawnagh East se considéraient comme faisant partie du village de Mountscribe, malgré un découpage fait pour des besoins fonciers.

La distribution des villages dans l'espace paroissial ne présente pas de particularité, mais le plus ou moins grand regroupement des maisons à l'intérieur d'un village a une certaine signification. Celle-ci ne paraît guère sur la carte des habitations de 1956 (carte 59), car le dépeuplement du pays amena une réelle dispersion de l'habitation. Par contre, sur la carte des habitations de 1840 (carte 60) il est évident qu'à l'origine, il y eut une dispersion de groupes de maisons, mais non point d'habitations isolées. Il n'est nul besoin de faire de calculs sur les distances d'écart entre les maisons pour chercher des corrélations ou des discordances entre les différentes parties de la paroisse, car de tels calculs d'écart ignoreraient et les significations différentes des groupements, et le phénomène de convergence. Des facteurs en présence dont le jeu et l'évolution provoquent le degré de dispersion ou de groupement des maisons — nature du sol, état technique d'exploitation du sol, régime foncier, structure des communications — plusieurs combinaisons différentes peuvent aboutir au même résultat. Les groupements à Doorus peuvent venir d'une haute densité humaine sur des terres médiocres, une technique de production plutôt horticole et une certaine dépendance de la mer, tandis qu'à Killinny le même genre de groupement se fit autour d'une église et d'un château en ruines, à une époque au moins médiévale, quand ce village était le centre d'une paroisse indépendante.

Cela dit, il est certain que l'existence de groupes de maisons remontent très loin dans l'histoire irlandaise, car le système *infield-outfield*, qui était

carte **60**

HABITATIONS

1840

1/75 000

M 1000 880 2000 1760 3000 2640 3750 3520 YDS

D'APRÈS ORDNANCE SURVEY GALWAY 6" 102,113,114,121,122 (1840)

le mode d'agriculture celtique, exigeait un certain groupement des habitations, et de ce fait, l'unité d'exploitation fut la « commune familiale » habitant des *clachans* groupés [92].

Il existe aussi des groupements de villages, Anciennement, comme nous l'avons vu, l'actuelle paroisse consistait en trois paroisses distinctes : Doorus, Kinvarra et Killiny, division qui resta dans le découpage administratif anglais longtemps après que les difficultés d'existence pendant l'époque des *Penal Laws*, et le dépeuplement du pays aient amené la Hiérarchie à réunir les paroisses, Kinvarra et Doorus d'abord, puis Kinvarradoorus et Killinny.

Cette réunion ne résolut pas l'antagonisme qui opposait et qui oppose toujours les gens de Doorus et les gens de Kinvarra. Pour ceux-ci, Doorus est une paroisse « en dehors », bien qu'appartenant à Kinvarra. D'une façon générale, Kinvarra regardait autrefois Doorus comme étant arriérée, à la fois d'esprit et de mode de vie. On pourrait presque dire : à un niveau plus près du sauvage qu'eux. Ce sentiment était renforcé par le fait que ceux de Dorrus continuèrent à parler irlandais chez eux, longtemps après que ceux de Kinvarra ne parlaient plus que l'anglais. Nous pouvons noter, d'ailleurs, que le déclin de la langue se fit progressivement d'est en ouest et qu'il y a cinquante ans Doorus la parlait ; Funshin et « ces districts-là » « l'avaient », mais ne le parlaient pas ; et le reste de la paroisse, à l'est de la route nord-sud « ne l'avait pas ».

Comme on peut l'imaginer, les gens de Doorus rendaient bien ce genre de sentiment. Leurs reproches furent à l'image de ce que l'on pensait d'eux ; ils disaient que les autres se donnaient des airs, se croyaient mieux sans aucune raison, etc. Il faut aller au-delà pour essayer de discerner ce qui est à la base, car les reproches même ne signifient rien. Il est un fait que les habitants de Doorus étaient plus pauvres que les autres paroissiens, car les terres étaient, et sont, mauvaises et leurs enfants nombreux. Mais les gens de Kinvarra auraient pu trouver leurs luttes contre de mauvaises conditions, admirables et patriotiques, et louer cette simplicité comme venant d'une conservation des traditions gaéliques, comme au contraire ils auraient pu aussi trouver de quoi blâmer les gens de Doorus d'être trop riches ou trop gâtés par la Nature. Comme ils le font pour les habitants de Meath, ou même d'*East Galway*. Il y a toujours, bien entendu, une sorte de jalousie teintée d'admiration pour les plus fortunés que soi, et une sorte de mépris coloré de pitié pour les plus misérables, et il est possible de rencontrer cette graduation de sentiment en allant en Irlande d'est en ouest, ou de la plaine vers la montagne. Mais il n'y a pas et, surtout, il n'y avait pas, suffisamment de différence entre les conditions matérielles de Doorus et de Kinvarra pour expliquer l'anta-

92. Evans, 1957, p. 9.

gonisme entre eux. Pour ceux de Kinvarra, les gens de Doorus sont *différents*, et à partir de ce moment-là, toutes les raisons sont bonnes pour mépriser cette différence. Nous venons rejoindre ici la thèse de deux centres primitifs de peuplement, l'un à l'est, l'autre sur la péninsule de Doorus, probablement plus axé sur la mer. Que les places respectives des deux thèses dans ce travail ne trompent pas. Pour d'autres raisons la discussion sur le mode de peuplement précède celle sur l'antagonisme de Doorus et Kinvarra. Mais la théorie sur le peuplement : un groupe à Doorus orienté vers la mer et l'horticulture, luttant avec un autre groupe à l'est, probablement orienté vers l'élevage ; repose en partie sur l'existence de l'antagonisme. Celui-ci peut aider à expliquer le peuplement ; nous ne pouvons pas en même temps expliquer l'antagonisme par le peuplement.

Il semble qu'un certain antagonisme ait existé aussi autrefois entre la région sud-ouest de la paroisse et la partie orientale, car lorsque la conversation des veillées tournent sur les *faction-fights* (pour traduire littéralement : batailles de faction), qui avaient lieu aux foires, les parties opposées étaient souvent originaires de part et d'autre de cette route nord-sud.

En anticipant sur le chapitre sur le mariage, nous noterons avant 1914 une certaine endogamie dans une région occidentale comprenant la paroisse voisine de Kinvarra dans le comté de Clare et cette partie sud-ouest de Kinvarra, de même que dans une région comprenant la partie orientale de Kinvarra et le sud de Killeenavarra, l'ouest d'Ardrahan et le nord de Kilmacduagh. Le bourg de Kinvarra aurait fourni le lien entre ces deux régions, et le déclin commercial (post 1900) et politique (post 1922) du bourg serait, en ce cas, l'une des raisons de la destructuration actuelle.

Muintir na Tire reconnaît, au moins implicitement, ces différentes divisions de la paroisse en allouant les sièges au Conseil qui reviennent aux fermiers, à trois représentants de chacun des districts de Doorus, Moy, Ballybuck, Caheravoneen, et Dungory.

Il reste une grande dichotomie dans la paroisse, la division entre les gens du bourg et ceux de la campagne. Les paysans reprochent aux « bourgeois », qu'ils assimilent plus ou moins tous à des commerçants, de posséder plus de terres que les vrais agriculteurs, d'avoir gagné ces terres par des moyens répréhensibles, de se considérer comme supérieurs aux paysans, et de vouloir exploiter ceux-ci le plus possible. Ces attributs, dont les paysans affublent les bourgeois, ont, dans certains cas, une origine dans des faits réels. Par exemple, à la fin du siècle dernier, certains habitants du bourg achetèrent des terres à des paysans trop pauvres pour payer leur loyer. Les fermiers actuels disent que ceci se passa il y a cent ans, mais ce procédé paraît improbable avant au moins le début de la série de lois sur le régime foncier. Il y avait, en particulier, un commerçant qui achetait les terres aux propriétaires mêmes, et en expulsait les paysans qui lui devaient de l'argent. Ce commerçant fut « boycotté » (ce terme est

d'origine irlandaise) et forcé à vendre ses propriétés, mais pas avant que l'un de ses employés ne fût blessé dans une fusillade. Aujourd'hui, les paysans estiment que les temps actuels sont propices pour prendre une sorte de revanche sur le « bourgeois », car l'augmentation de la rentabilité des fermes et la facilité croissante des communications leur permettent de s'approvisionner ailleurs qu'au bourg. De plus, les camionnettes-magasins sont de grande utilité pour le fermier, comme le faisait remarquer un informateur, en parlant de la petitesse de « boîtes de Noël » des commerçants actuels [93].

Les bourgeois ont bien le sens de cette dichotomie, mais leurs sentiments et les sentiments des paysans ne sont pas réciproques. Ils se considèrent effectivement différents des paysans et, alors que le paysan cherche à minimiser verbalement le bien-fondé de cette différence et à en parer les effets réels, le bourgeois l'accepte comme naturelle, tout en proclamant ses sentiments démocratiques, et aussi sa fierté d'accomplir les tâches de fermier, qu'ils sont pour la plupart, aussi bien que les « campagnards » (« *I'm not a country man, but I can plow as well as most of the locals* »). La plupart des bourgeois pensent, enfin, que le paysan a une vie monotone et sans intérêt. Ceux qui sont commerçants estiment que le campagnard fera tout pour éviter de payer ses justes dettes.

Voilà donc les attitudes verbales et les comportements des deux groupes. Il n'est naturellement pas question d'introduire des jugements de valeur dans un travail de cette nature, mais il peut être intéressant d'examiner brièvement les bases réelles de ces attitudes, car il est évident que la signification de la dichotomie change selon que l'origine explicite de celle-ci est réelle ou imaginée. Étant entendu que, pour les participants, l'origine paraît parfaitement réelle.

Nous avons vu que les attitudes ne sont pas réciproques, mais il faut corriger quelque peu cette constatation, car quelques-uns des éléments constitutifs des attitudes globales sont effectivement réciproques. Par exemple, le paysan dit que le commerçant l'exploite, et le commerçant dit que le paysan ne veut jamais régler ses dettes. Nous avons ici un fait dont la réalité n'est contestée ni par l'une ni par l'autre partie, mais auquel est assigné une motivation différente de part et d'autre. Le paysan paie effectivement avec retard, mais considère que les pressions du commerçant pour le faire régler ses dettes sont autant d'efforts pour augmenter des bénéfices que lui, le paysan, estime déjà un peu exorbitants. Puis le paysan est davantage en contact avec un monde encore très traditionnel où le

93. Les « boîtes de Noël » sont une coutume irlandaise. Le commerçant donne un carton de produits gratuits à chacun de ses clients fidèles depuis un an. Ce don a lieu à l'époque de Noël, lorsqu'en principe les clients règlent eurs factures.

facteur temps, dans les équations des relations sociales et des échanges, n'est pas très important. Le commerçant, qui, lui, subit de son côté les pressions d'un monde plus industriel à travers les traites et les factures de ses fournisseurs, en ce sens que le rythme des échanges est plus rapide, considère que le paysan esquive ses obligations et essaie d'obtenir quelque chose pour rien. L'histoire encore récente des relations entre les commerçants et les paysans, dans les petits bourgs irlandais, ne fait que renforcer le paysan dans ses convictions. Ces relations sont, en somme, un point de contact entre deux mondes aux valeurs différentes, et chacune des parties en présence se sent quelque peu en dehors de l'ethos du monde d'en face et, de ce fait, ne se sent pas tenu par les obligations implicites dans les relations et, de toute façon, à l'abri des sanctions.

Par contre, quand il s'agit de l'accusation des paysans disant que les bourgeois possèdent plus de terres qu'eux, il ne s'agit nullement d'attitudes réciproques. Ceux du bourg qui sont effectivement de petits propriétaires ne se sentent pas visés, et ceux qui sont propriétaires de terrains importants répondent de façon détournée, car la lutte nationaliste a identifié le grand propriétaire comme ennemi, et dans cette nation du paysan-propriétaire, celui qui possède un grand domaine doit équilibrer ce trait négatif par une expression positive de nationalisme patriotique. Il existe, en fait, dans le bourg, un ou deux propriétaires de plus de 80 ha, mais la grande majorité de ceux classés par les paysans dans le groupe des bourgeois, et qui s'y rangent d'eux-mêmes, sont loin d'être de grands propriétaires. En réalité, les paysans confondent classe sociale et traits économiques, et c'est à ce propos que nous reviendrons sur cette discussion.

En résumé, la différenciation entre bourgeois et campagnards, faite par les intéressés eux-mêmes, est présente et vivace, mais la base de cette différenciation est en pleine transformation.

Analyse.

Pour terminer ce chapitre sur les éléments de base, analysons ceux-ci tout en respectant l'extension spatiale de la dichotomie construite par les habitants : bourg et campagne.

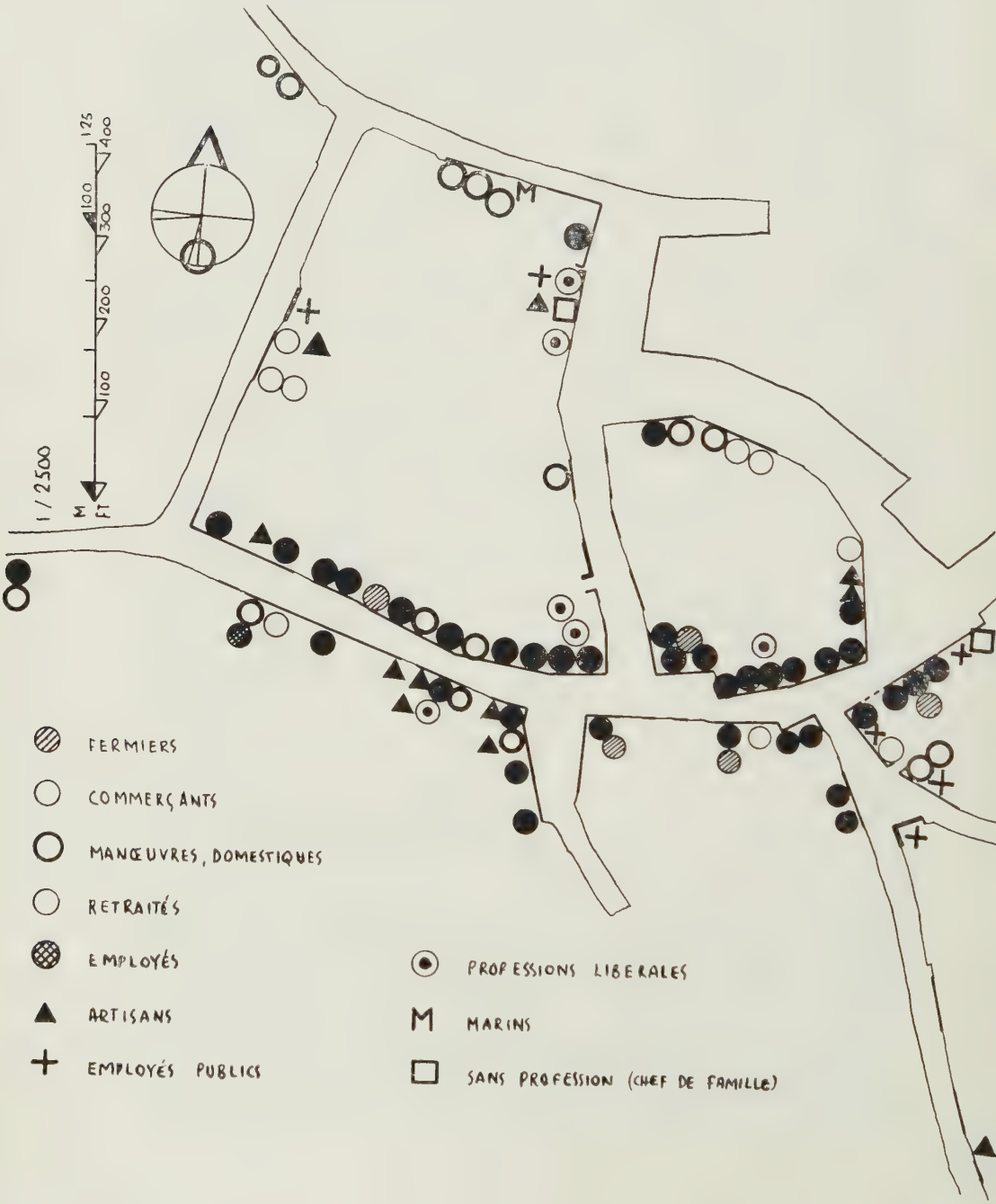
La disposition des professions exercées dans le bourg ne présente pas de signification profonde, en dehors de l'alignement prévisible des commerçants le long de la rue principale (carte 61 et 62). Il faut remarquer que ce ne sont pas les individus qui sont représentés sur cette carte, mais les professions, et quelquefois deux professions dans la même maison sont l'apanage d'une seule personne. La seule autre constatation que nous pouvons faire est que la plupart des commerçants du bourg sont aussi des fermiers.

Cette indifférenciation spatiale disparaît quand nous faisons une ana-

PROFESSIONS 1926

carte 61
BOURG

DES CHEFS DE FAMILLE, EVENTUELLEMENT
D'AUTRES MEMBRES DE LA FAMILLE



PROFESSIONS 1956

carte **62**
BOURG

DES CHEFS DE FAMILLE, EVENTUELLEMENT
D'AUTRES MEMBRES DE LA FAMILLE

lyse par types d'activités (carte 63-66). Nous constatons une certaine concentration d'activités dans ce que nous avons postulé être le bourg originel. Par ailleurs, il semble bien qu'il y ait une tendance vers un équilibre entre la partie orientale et la partie occidentale du bourg, surtout pour les métiers traditionnels. Il y a deux forgerons, deux moulins, deux charpentiers, en 1916 aussi bien qu'en 1956 ; il y a deux bouchers, deux cinémas, etc. [94]. L'échelle est bien trop petite pour que l'on puisse parler de tendance statistique, mais une certaine configuration se dégage. Celle-ci se dégage encore plus nettement quand les activités sont analysées non pas par propriétaire ou magasin, mais par produits vendus (cartes 67-70). Cette configuration semble bien comprendre une division du bourg en deux parties.

Ceci nous mène au problème des « quartiers » du bourg. Cette agglomération est évidemment un peu petite pour pouvoir parler sérieusement de « quartiers », mais une certaine division intérieure existe. Il faut ajouter, avant d'en parler, un détail purement géographique, mais qui a son importance : une dénivellation entre la partie occidentale du bourg et la partie orientale, qui permet de diviser physiquement le bourg en deux à partir du carrefour central.

Il faut maintenant introduire un élément nouveau : les groupes de jeux des enfants. Ceux-ci se partagent en un groupe du « haut Kinvarra » et un groupe du « bas Kinvarra ». Ces groupes jouent chacun de leur côté, à l'exception des jeux d'agression où chacun s'en prend à l'autre. Entre les adultes des deux parties du bourg, l'antagonisme est plus sourd, et il se limite surtout aux femmes. Le « bas Kinvarra » est censé être plus intègre, plus traditionaliste, se rendre plus de visites, que le « haut », qui est connu comme « *society street* », dont les membres ont plus d'aspirations pour une amélioration sociale que les membres du « bas ». D'une façon plus vague, la structure politique semble obéir à cette division. La partie orientale du bourg abrite les traditionalistes, tandis que la partie occidentale est plus radicale dans ses opinions. C'est là que se trouve le *pub* qui était le lieu de réunion de ceux qui luttaient activement contre les Anglais pendant la période des Troubles.

Ces faits, combinés avec ce que nous avons vu à propos des commerces, sont passibles d'une interprétation qui éclairerait quelque peu l'histoire du bourg, car, même en tenant compte du désir naturel des paysans d'avoir deux magasins de chaque sorte pour pouvoir exercer un certain contrôle sur les prix, la localisation dans l'espace de ces magasins reste intéressante. Kinvarra dut être dès le début de l'ère chrétienne, sinon avant, un lieu de rassemblement. Mais, lieu de rassemblement à cette époque ne signifie

94. 1916 fut choisi comme date parce que ce fut l'année des Pâques sanglantes et ainsi facile à évoquer en mémoire.

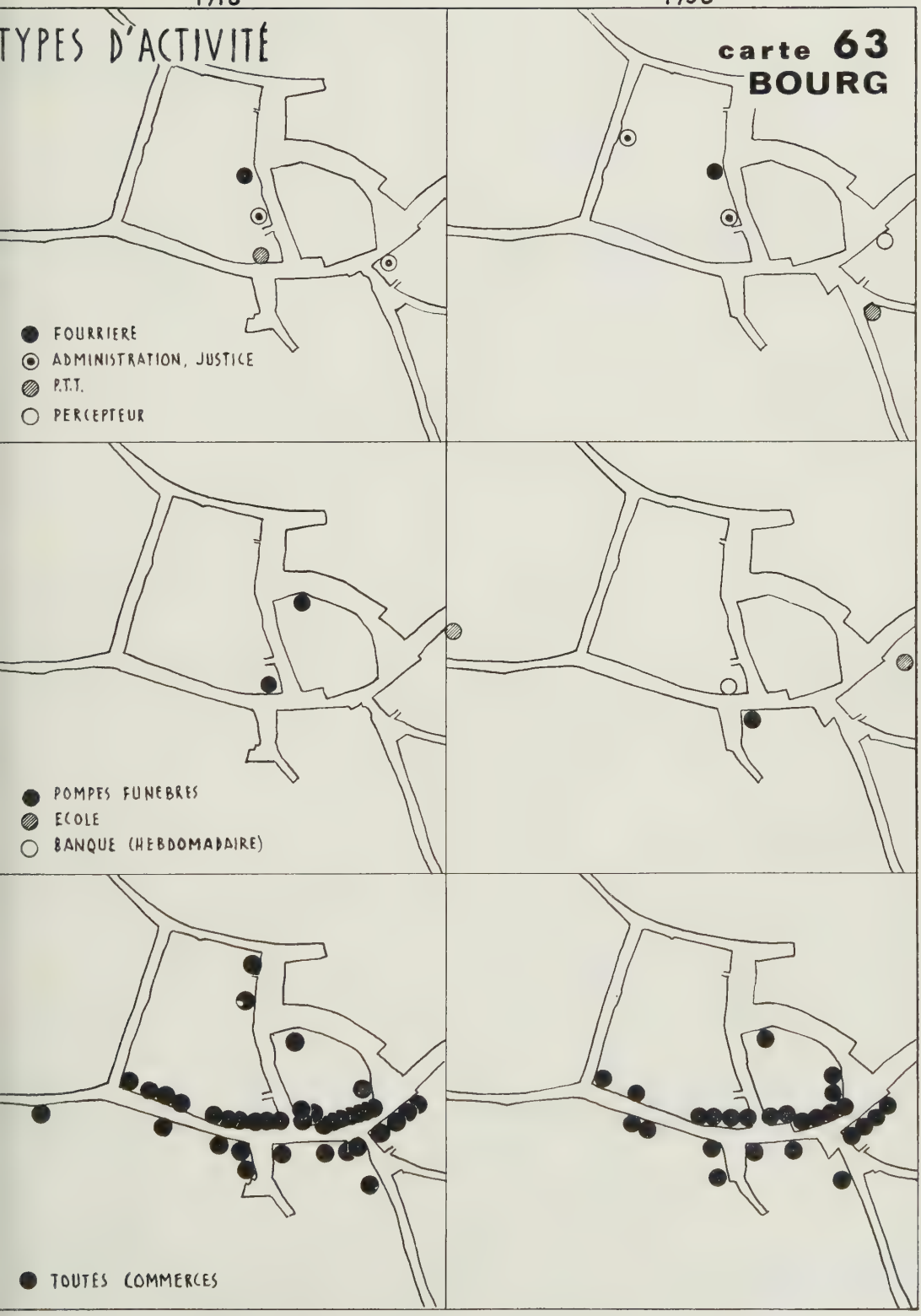
1916

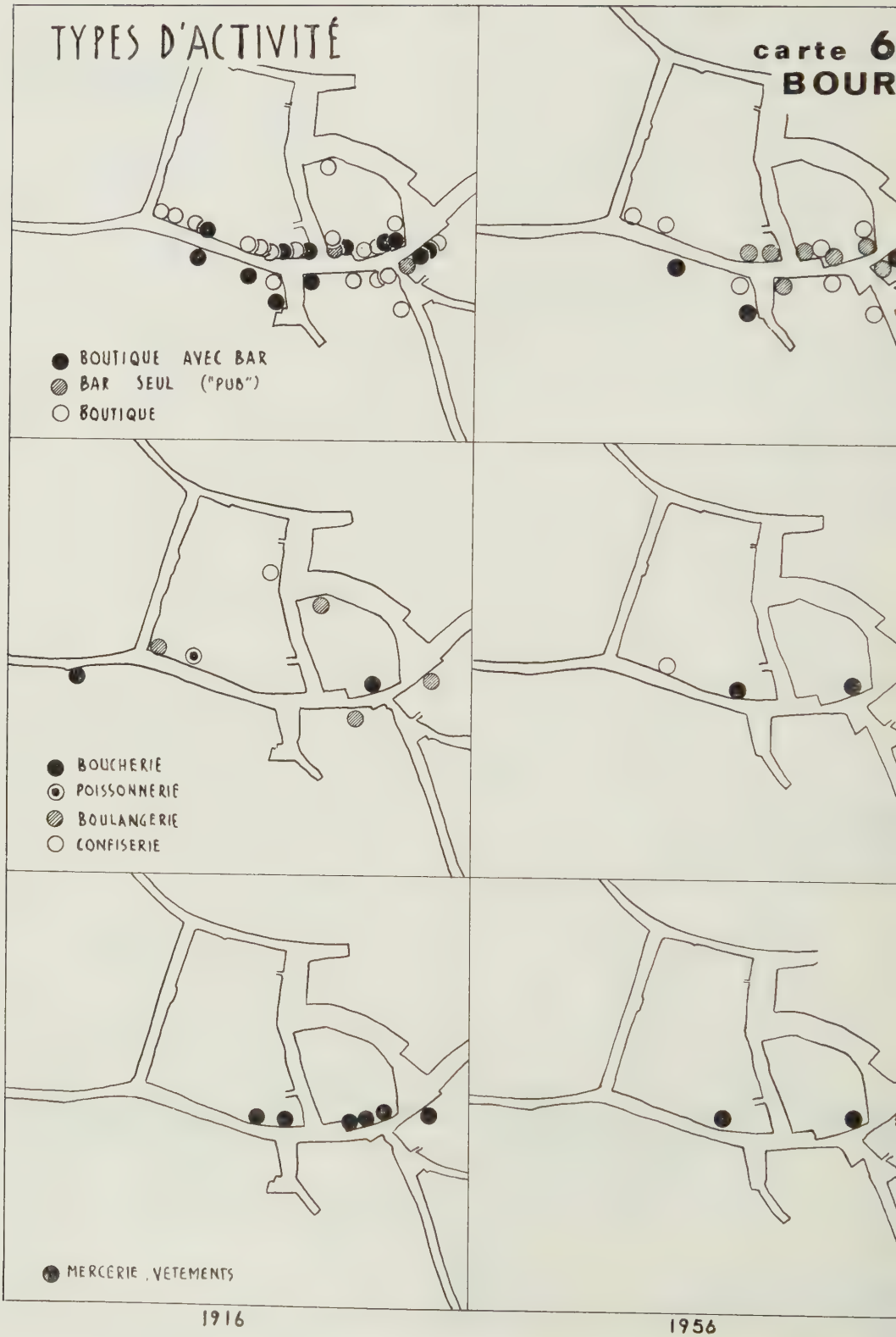
1956

TYPES D'ACTIVITÉ

carte 63

BOURG



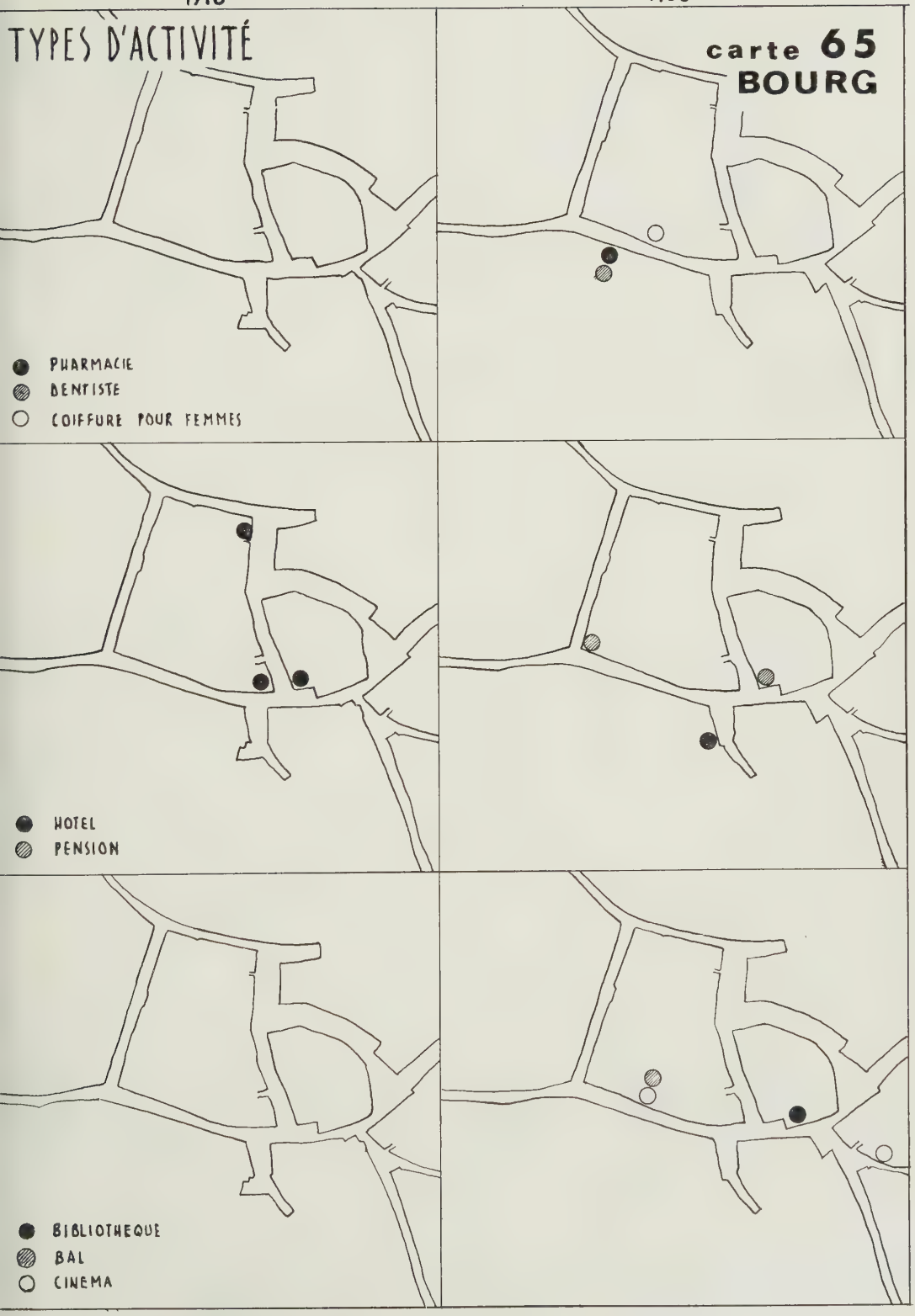

TYPES D'ACTIVITÉ
carte 6
BOUR
BOUTIQUE AVEC BAR
BAR SEUL ("PUB")
BOUTIQUE
BOUCHERIE
POISSONNERIE
BOULANGERIE
CONFISERIE
MERCERIE, VETEMENTS
1916
1956

1916

1956

TYPES D'ACTIVITÉ

carte 65
BOURG



TYPES D'ACTIVITÉ
carte 6
BOUR
TAILLEUR
CORDONNIER
COUTURIERE
FORGE
MOULIN
CHARPENTIER
LIEUX DE REUNION
1916
1956

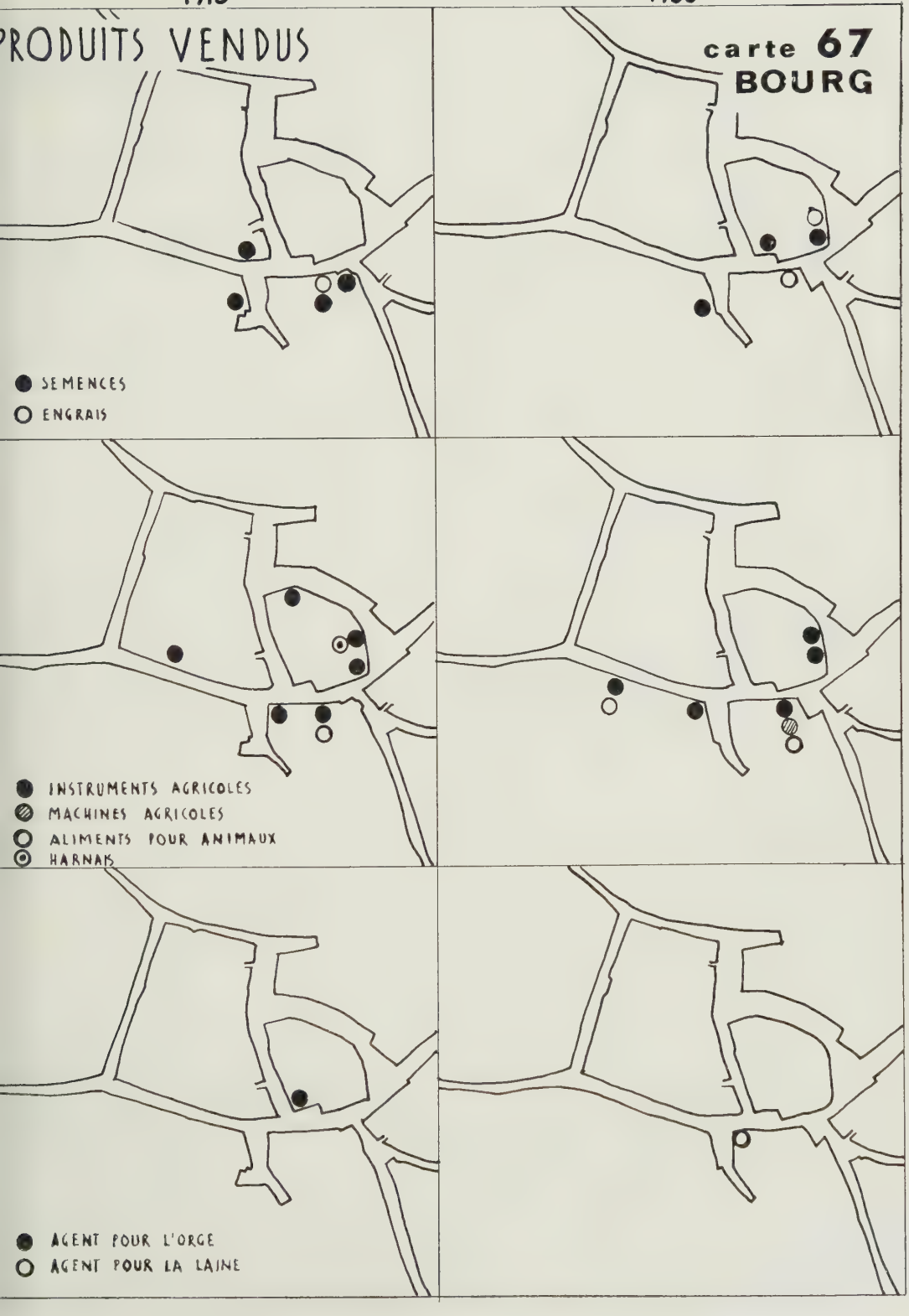
1916

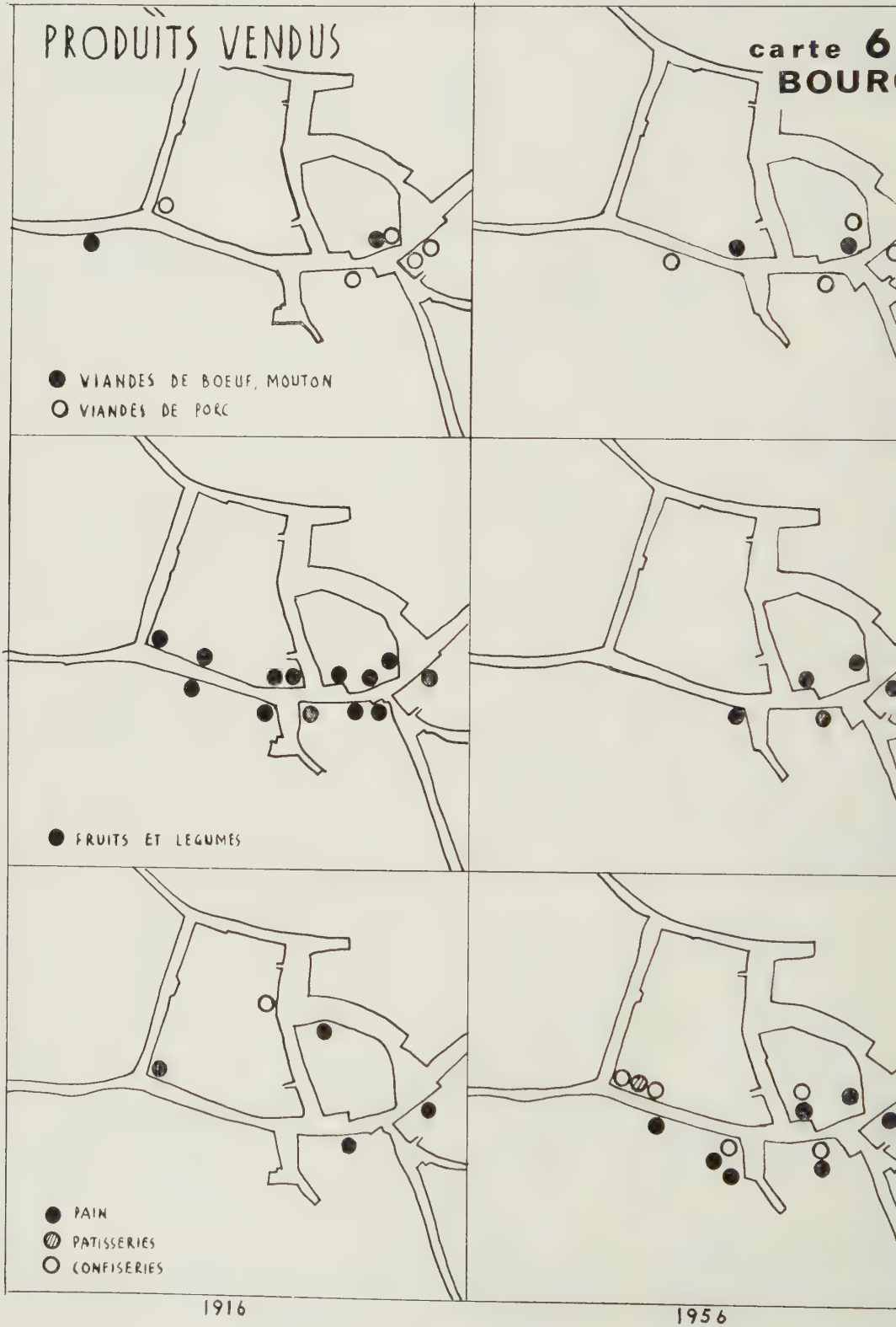
1956

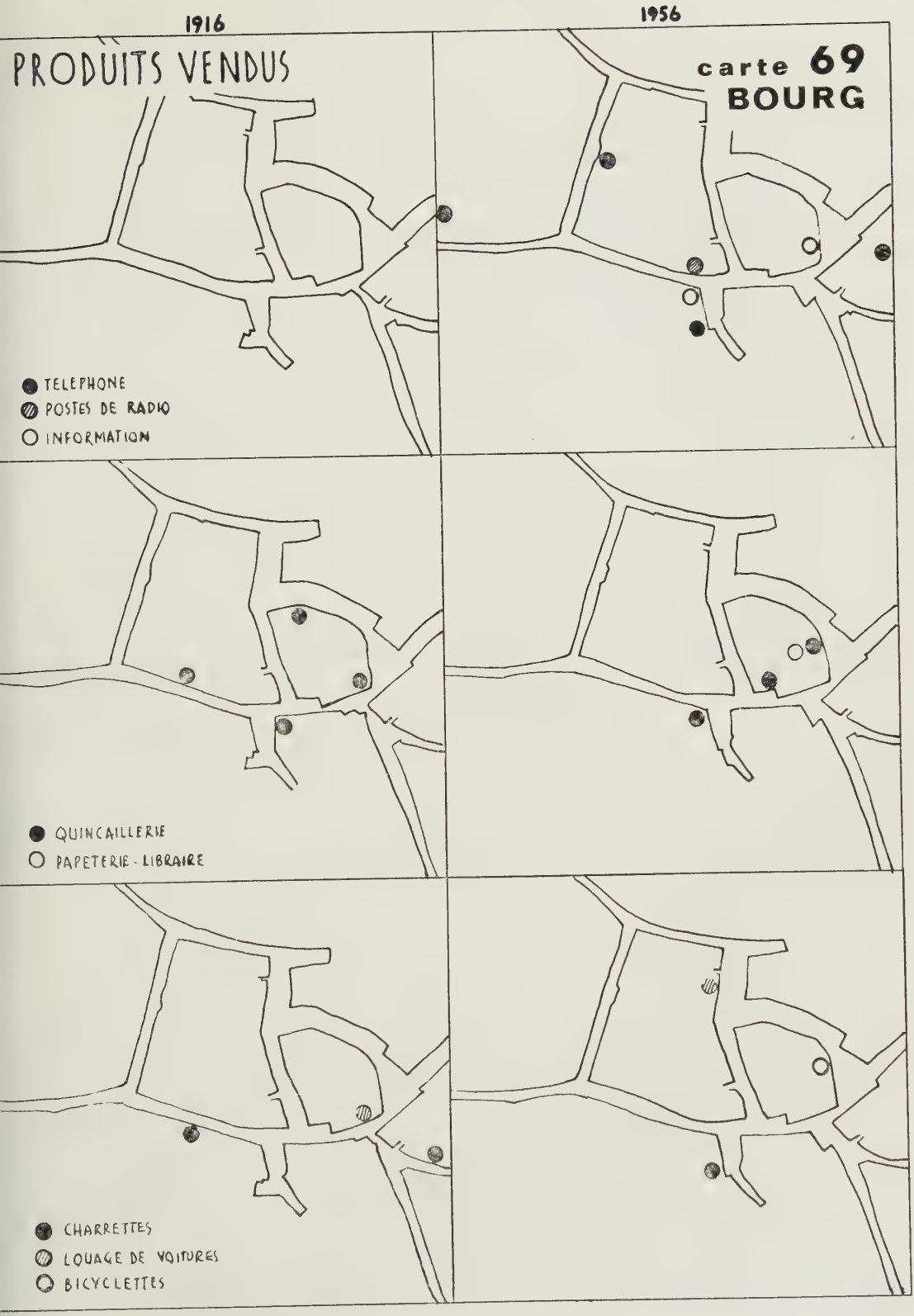
PRODUITS VENDUS

carte 67

BOURG




PRODUITS VENDUS
carte 6
BOUR
VIANDES DE BOEUF, MOUTON
VIANDES DE PORC
FRUITS ET LEGUMES
PAIN
PATISSERIES
CONFISERIES
1916
1956


1916
1956
PRODUITS VENDUS
carte 69
BOURG
TELEPHONE
POSTES DE RADIO
INFORMATION
QUINCAILLERIE
PAPETERIE - LIBRAIRE
CHARRETTES
LOUAGE DE VOITURES
BICYCLETTES

PRODUITS VENDUS-
carte 7
BOURG
INSTRUMENTS ELECTRIQUES
TOURBE
CHARPENTERIE - MENUISERIE
CHARBON
TABAC
ARTICLES DE TOILETTE, PHARMACIE
ARTICLES DE CUIR
AUTOS - ESSENCE
REPARATION DE VELOS
1916
1956

pas un grand bourg. Au contraire, un château fort, une église, et quelques maisons répondraient très bien à cette définition, celle, en somme, d'un ensemble de constructions servant de noyau aux rassemblements en campements périodiques. Sa situation au bord de la mer contribua à lui donner de l'importance, à la fois comme lieu de commerce et lieu de fixation pour les pêcheurs, qui ne sont nomades que sur mer. L'arrivée des Normands et des Anglais, qui utilisaient les bourgs et les villes comme centres de leur administration, augmenta encore l'importance de Kinvarra. Les nouveaux venus s'installèrent à côté de l'ancien bourg, avec ceux de la région attirés par ce pôle d'attraction. Ainsi s'établit une division qui ne devait jamais être que très vague, et qui ne survit réellement que dans des jeux d'enfants. Notons, cependant, que c'est une dichotomie antagoniste et non pas complémentaire.

Il reste l'analyse de la géographie humaine de l'ensemble, que nous pouvons faire à travers la structure des communications, les pôles d'attraction, et les différentes corrélations des modes de peuplement et trames de l'habitation. La configuration du réseau des communications est simple : un point central — le bourg — et des rayons vers les différentes parties de la paroisse. Certains de ces rayons sont reliés dans le sud par des voies concentriques. Comme nous l'avons déjà vu, depuis que Kinvarra n'est plus un port commercial et depuis qu'Ardrahan a pris de l'importance commerciale à cause du chemin de fer et de la route nord-sud, Kinvarra n'est plus un carrefour, mais un lieu de passage.

Les pôles d'attraction dans la paroisse, ceux-ci étant entendus comme des lieux provoquant spontanément des réunions de gens et donc permettant un renforcement de liens sociaux, sont deux : Kinvarra pour toute la paroisse, et Knockgarra pour Doorus. Depuis l'amélioration des transports et surtout depuis la généralisation de l'automobile dans la campagne, c'est-à-dire depuis vingt ans, les agglomérations en dehors de la paroisse sont devenues également des pôles d'attraction. Clarinbridge, Ardrahan, Gort, Loughrea et Galway, toutes à l'est, attirent les fermiers, soit pour des raisons d'affaires, soit pour les loisirs. Plus rarement, des centres à l'ouest, tels Lisdoonvarna ou Ennistymon, voient arriver des paroissiens.

Deux corrélations furent contrôlées entre la trame de l'habitation et des données géographiques et sociales : habitation et couverture du sol, et habitation et grands domaines. Il se trouve que les groupes d'habitations sont toujours placés sur les terres arables (carte 49) mais aucune configuration n'est visible. Toutes les permutations possibles sont observées, autant pour l'emplacement des maisons que pour le degré de groupement ou de dispersion des maisons entre elles. En ce qui concerne les grands domaines, c'est-à-dire les terrains directement attachés aux résidences des propriétaires et non en fermage, un groupe de maisons existe dans le voisinage de chacun des trois domaines de la paroisse, mais des groupements

importants y existent ailleurs. Il faut dire que les grands domaines de Kinvarra ne sont pas très importants. Dans la région, l'un des plus importants fut Coole Lodge avec près de 600 ha, et Tyrone, résidence des St. George, avec plus de 300 ha, tandis que dans la paroisse même, le plus grand, Doorus Park, n'avait que 55 ha, Northampton en avait 45 et Norman Grove 36 ha.

Résumons, sans que la réitération rende plus véridiques certaines interprétations déjà avancées. Au début de l'ère chrétienne il y aurait eu, là où se situe actuellement Kinvarra, une petite bourgade servant de lien et de lieu de rassemblement aux deux centres de population, l'un à Doorus, l'autre dans la partie orientale de la paroisse. Une bourgade, donc, dont l'importance aurait été surtout sociale. Puis les Anglo-Normands s'installèrent et, malgré les guerres et les rébellions, peu à peu la population s'accrut et Kinvarra acquit une importance administrative et commerciale, et devint un carrefour important de la région. Au XVIII^e siècle, le quartier sud-ouest, de sol ingrat pour les cultures, se remplit de familles, dont l'origine est surtout de Doorus. A partir de la Famine au milieu du XIX^e, la paroisse se dépeupla. Tout se passe comme si ce que nous voyons aujourd'hui était simplement les traces de l'occupation du sol en 1840. Enfin, le commerce maritime mourut et les centres d'attraction se déplacèrent vers l'est, laissant le bourg de Kinvarra, et par là même, la paroisse de Kinvarra, en dehors des courants actuels, sauf pour la position du bourg sur une route principale de passage entre le sud du comté de Galway et le nord-ouest du comté de Clare.

CHAPITRE 5

LA PRODUCTION

A. — *L'AGRICULTURE*

Avant d'aborder la description de la production agricole, il faut décrire brièvement les critères utilisés pour choisir les fermes dont les études particulières ont fourni les documents de base. L'enquête extensive du début des travaux sur le terrain fit ressortir une certaine homogénéité dans la pratique des techniques agricoles ; il n'y avait, dans les apparences et dans la conscience des habitants, que peu de différence entre l'exploitant mécanisé et celui non-mécanisé, voire celui sans bête de trait. Il pouvait suffir alors de choisir quelques fermes réunissant un certain nombre de qualités — grandeur moyenne, débuts de mécanisation, etc. — pour représenter l'exploitation type de la paroisse. Néanmoins, étant donné l'état transitionnel de l'économie agricole irlandaise en général et de celle de la paroisse en particulier (ce qui nécessite des sondages à toutes les étapes de l'évolution) ; étant donné les coupures géographiques internes de la paroisse ; enfin, surtout, par souci de précision scientifique, une liste de contrôle fut dressée contenant les facteurs fondamentaux d'un échantillonage raisonné (tableau 17).

Ce tableau résume en fait les grandes lignes des structures agricoles de la paroisse. Les différentes grandeurs d'exploitation sont celles qu'utilisent les habitants eux-mêmes pour distinguer les fermes entre elles : pauvre, petite à gentille, belle, grande (*poor, small to nice, good-size, big*). Selon eux la classe de 12 à 16 ha représente la ferme type de la région, quantitativement autant que qualitativement ; c'est pourquoi ils en parlent d'une façon plus nuancée. La réalité statistique correspond assez bien à ces distinctions, à une exception près. En examinant les chiffres (tableau 17 et figure 30) pour les grandeurs des exploitations, en 1926, on remarque que les fermes d'entre 6 et 12 ha dans le Rural District où se trouve la paroisse représentent la classe la plus nombreuse. Or les habitants semblent considérer cette catégorie comme étant sans signification. En fait, ils assimilent les fermes de moins de 8 ha à celles de la classe inférieure dans

Tableau 17. — ÉCHANTILLONNAGE DES AGRICULTEURS.

Grandeur en ha		Situation géographique	Technique		Économie		Statut social du propriétaire	
	a							
0- 5	8	Tawnagh (32)	Peu moderne	8	Pauvre		Bourg-Commerçant	(26)
	32	Parkmore	Moyenne	1		8	Profess.	1
12-16	1		Très moderne	26	Moyen	1	Fermier	
	13	Carrownamaddra				19		
28-36	19				Prospère	22	Campagne-Grand	26
	22					26	Grand-Moyen	22
		Cahererillan					Moyen-Petit	19
	21							
	25	Killiny (19)					Petit	8
60- x	26							
		Caheravoneen (21)						

(*a*) Le numéro de l'informateur.

le recensement, et celles de plus de 8 ha à la classe supérieure. (Ce qui souligne les limites d'utilisation des statistiques officielles, tout au moins en ce qui concerne cette région).

Pour exprimer un jugement de valeur sur une exploitation, les paysans ne sont sensibles ni au pourcentage de terres mises en valeur par rapport à la grandeur totale de la ferme, ni aux revenus que procure la production. Lugh, avec 6 ha de cultures sur les 80 ha qu'il possède est un « grand » fermier, tandis que Conn, avec 6 ha de cultures sur les 6 ha qu'il possède, est un « petit ». Bien entendu, Lugh gagne plus d'argent, car sur les 74 ha il élève une quantité respectable d'ovins et de bovins, mais le métier d'éleveur ne jouit-il pas encore dans ce pays d'un statut plus élevé que celui de cultivateur ?

En fait, étant donné que la plupart des fermes, considérées comme pauvres, sont effectivement petites (cette impression est renforcée par Doorus, secteur pauvre selon d'autres critères, composée en grande partie de petites fermes), les habitants ont tendance à sous-estimer les superficies totales d'exploitations pauvres et à surestimer les autres.

Les critères géographiques sont utilisés pour rendre compte des coupures éventuelles dont les habitants ne seraient pas conscients.

Les critères de la technique et de l'économie sont des catégories *a priori* qui n'ont rien de spécifiquement irlandais. Les catégories de statut social sont celles reconnues par les paroissiens.

Il est évident que la dizaine d'exploitations étudiées répondent bien

Tableau 18. — GRANDEURS D'EXPLOITATION.

Baronnies — 1859 [a].

Grandeur	Kiltartan 26.500 ha			Dunkellin 33.500 ha		
	Nombre	%	%	Nombre	%	%
x — 0,5	102	5	5	169	7	7
0,5 — 2 } b	(303) } 831	(15) } 41	(20) } 46	(462) } 1.112	(18) } 44	(25) } 51
2 — 6 }	(528) }	(26) }	(46) }	(650) }	(26) }	(51) }
6 — 12	513	25	71	565	23	74
12 — 20	299	15	86	318	13	87
20 — 40	174	8,5	94,5	189	7	94
40 — 80	65	3	97,5	107	4	98
80 — 200 } b	(32) } 37	(2) } 2,5	(99,5) } 100	(50) } 59	(2) } 2	(100) } 100
200 — x }	(5) }	(0,5) }	(100) }	(9) }		
	2.021			2.512		

Grandeur	Loughrea 26.000 ha			Burren 30.000 ha		
x — 0,5	347	22	22	40	5	5
0,5 — 2 } b	(227) } 529	(14) } 33	(36) } 55	(63) } 208	(7) } 24	(12) } 29
2 — 6 }	(302) }	(19) }	(55) }	(145) }	(17) }	(20) }
6 — 12	267	17	72	158	18	47
12 — 20	180	11	83	109	12	59
20 — 40	148	9	92	141	16	75
40 — 80	85	5	97	107	12	87
80 — 200 } b	(41) } 53	(2,5) } 3	(99,5) } 100	(94) } 101	(11) } 13	(98) } 100
200 — x }	(12) }	(0,5) }	(100) }	(17) }	(2) }	(100) }
	1.604			874		

(*a*) Agricultural Statistics, 1859.
(*b*) Ces deux catégories sont fondues pour permettre la comparaison avec 1926.

Rural Districts — 1859 [a].

Grandeur	Gort 43.000 ha			Ballyvaghan 29.000 ha			Loughrea 80.500 ha		
	Nombre	%	%	Nombre	%	%	Nombre	%	%
x — 0,5 . .	153	5	5	38	5	5	458	10	10
0,5 — 6 . .	1.333	42	47	186	23	28	2.006	42	52
6 — 12 . .	746	23	70	129	16	44	1.061	22	74
12 — 20 . .	474	15	85	98	12	56	481	10	84
20 — 40 . .	275	9	94	135	17	73	351	8	92
40 — 80 . .	119	4	98	101	13	86	206	4	96
80 — x . .	68	2	100	109	14	100	163	4	100
	3.168	100		796	100		4.756	100	

(*a*) Agricultural Statistics, 1859.

13. Photographie aérienne verticale (20 avril 1953, 1.640 m).
Dungory parait en haut de la photographie.

carte 71
DUNGORY
1/7500
M
100
200
300
375
YDS
88
176
264
352
CALWAY
KINVARRA
CHATEAU D'EAU
SOURCE
PUITS
FOUR A CHAUX
D'APRES ORDNANCE SURVEY (BY PERMISSION)

Tableau 18. — Grandeurs d'exploitation (*suite*).

Rural Districts — 1926.

Grandeur	Gort			Ballyvaghan			Loughrea		
	Nombre	%	%	Nombre	%	%	Nombre	%	%
x — 0,5 .	26	1,5	1,5	13	3	3	36	1	1
0,5 — 6 .	252	15	16,5	56	13	16	346	13	14
6 — 12 .	605	35	51,5	77	18	34	769	28	42
12 — 20 .	454	26	77,5	72	17	51	958	35	77
20 — 40 .	299	17	94,5	99	23	74	492	18	95
40 — 80 .	79	5	99,5	71	16	90	110	4	99
80 — x .	10	0,5	100	46	10	100	38	1	100
	1.725			434			2.749		

à tous les critères, sauf celui de la géographie. Différentes raisons expliquent ce manque, auquel remédie en grande partie le fait que les coupures géographiques dénotent surtout des degrés différents de modernisation technique, lesquels degrés sont étudiés.

La première exploitation analysée se situe dans les *townlands* de Dungory East et West, sur la frontière nord-est de la paroisse. Dungory se trouve sur le rivage de la baie de Kinvarra, et son extrémité occidentale touche aux limites du bourg (carte 71). Géologiquement, ses terres sont à la fois hors des zones d'argiles glaciaires et de terres incultes. Ses sols ne présentent rien de particulier par rapport au reste de la paroisse, sinon qu'ils sont dans l'ensemble relativement faciles à « régagner ». Ce qui signifie que ses champs ne présentent pas de telles difficultés d'enlèvement de gros rochers et de nivellement de terrain, que les fermiers ne puissent ni trouver les fonds initiaux pour commencer le travail, ni supporter la marge déficitaire pour eux entre le coût de l'opération et la subvention de l'État. Le relief du village est peu accidenté, le point le plus haut se trouvant à peu près au centre géographique de Dungory East, à environ 16 m au-dessus du niveau de la mer. En ce qui concerne l'approvisionnement en eau, Dungory se trouve favorisé par rapport au reste de la paroisse, car la rivière souterraine, collectrice des eaux des montagnes dans le sud-est de la région, débouche dans la mer en face de la bifurcation vers Ardrahan de la route Kinvarra-Galway, ce qui permet d'y abreuver le bétail et permit l'installation d'une prise d'eau. D'autre part, il existe une source et un puits à l'extrémité nord du village, sur la même route.

Le village même consiste en dix maisons espacées de façon à peu près égale sur environ un kilomètre à la sortie du bourg. Village en ligne depuis

plus de cent ans, et malgré la diminution de moitié du nombre des habitations, aucune tendance vers une agglomération ne s'est manifestée. Tout au plus peut-on remarquer deux petits groupes de maisons (carte 72) qui sont les habitations originelles de la principale famille du village. Il faut noter les trois fours à chaux de la carte de 1840. En 1916 ils ont disparu, et deux nouveaux fours sont apparus plus à l'est.

La route qui traverse le village a toujours été une route de relativement grand passage, étant la seule entre le bourg et Galway. Son importance et la proximité entre le bourg et le village peuvent expliquer, en partie, pourquoi apparemment il n'y eut jamais de concentration des habitations des fermiers. En fait, six des huits tenanciers en 1840 se trouvaient à l'extrémité orientale, mais le long de la route et surtout à la sortie du bourg se situaient les maisons de ceux qui y avaient un emploi. Le prolongement du *booren* qui, en 1840, donnait accès aux champs, et son rattachement à la petite route qui s'en allait vers Ardrahan, sont vrai semblablement liés à l'arrivée du chemin de fer à ce dernier bourg.

Bien que le village soit côtier, la mer n'y joue actuellement qu'un rôle minime. La pêche et la cueillette n'existent plus. Le ramassage du varech est en voie de disparition. Où autrefois quinze à vingt *climeens* [1] arrivaient sous les murs du château chaque jour de la saison, alimentant non seulement le village de Dungory, mais aussi ceux des alentours, aujourd'hui, une vingtaine (dont trois pour Dungory) signalent une saison fructueuse. Cette disparition ne tient pas à un manque de matière première, car toute la zone découverte par la marée basse n'est qu'une vaste étendue de rochers couverts d'algues, mais à deux facteurs d'origine différente qui se renforcent. Le premier : le manque de main-d'œuvre dû au dépeuplement, car il faut cinq à six personnes travaillant toute la journée pour cueillir, construire et ramener un *climeen*. Le deuxième : l'utilisation de plus en plus répandue des engrais chimiques, qui demandent moins de manipulation.

Il est évident qu'un village situé aussi près du bourg ne peut pas ne pas avoir davantage de rapports avec celui-ci que les villages plus excentriques. Et il est un fait que les habitants du village font un usage très régulier des services que l'on peut trouver dans le bourg. Les femmes y font leurs achats, y vendent leurs œufs, y récoltent les nouvelles. Les camionnettes de livraison, les « magasins circulants », ne s'arrêtent pas à Dungory. Une ou deux fois par an, l'un ou l'autre essaie de s'y introduire,

1. Un *climeen* est fait de varech : coupé à marée basse, empilé et empaqueté avec des cordes, ramené à marée haute en flottage au moyen d'une perche. Cf. photographie 14.

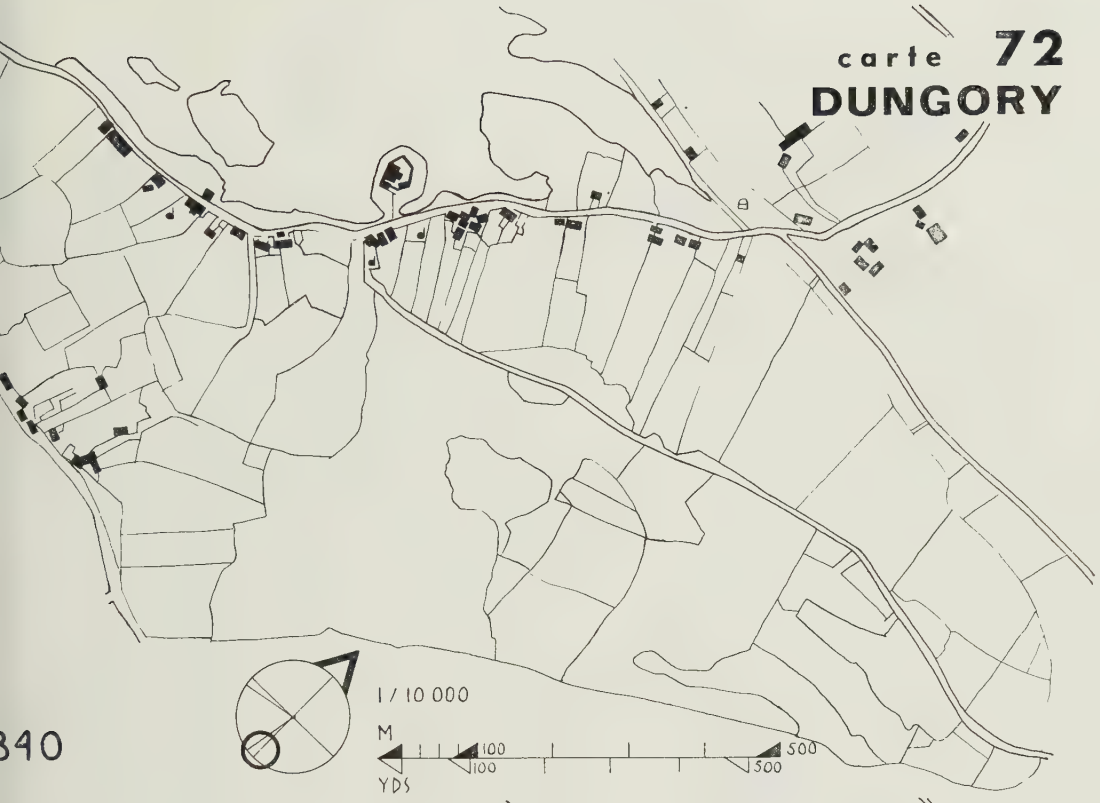
14. On fait traverser la baie de Kinvarra par un *climeen*.

mais sans succès. Les liaisons d'échange sont suffisamment stables pour résister à cette innovation, ce qui éclaire par ailleurs la nature de ces liaisons, qui ne sont pas uniquement commerciales. Quant aux hommes ; ils ont tendance à ne pas attendre quand il s'agit de courses pour l'achat du petit matériel, et chaque visite entraîne obligatoirement un arrêt au *pub*, car, traditionnellement, les mobiles sociaux sont aussi importants que les mobiles commerciaux dans la détermination d'une visite au bourg. (A Dungory, pour des raisons de psychologie individuelle, il n'y a pas d'hommes qui fassent une pratique de la fréquentation régulière des *pubs* le soir).

La situation géographique, donc, et le comportement des habitants de Dungory, laisseraient prévoir que l'on puisse parler en quelque sorte d'une extension du bourg, bien que l'on hésite à employer le terme de banlieue pour des unités aussi petites. Il n'en est nullement ainsi. Les uns sont des campagnards, les autres des « citadins ». Ceux de Dungory et ceux de Kinvarra appartiennent aux termes opposés de la dichotomie dont il a été question plus haut.

carte **72**

DUNGORY



840

893

Le nombre actuel d'habitants à Dungory est de 35, les deux-tiers environ de ce qu'il était il y a trente ans. Le tableau 19 traduit la pauvreté des terres dans cette région par le nombre de fils de fermiers qui sont manœuvres. L'augmentation de la population entre 1926 et 1936, la petite et puis la grande diminution des deux périodes suivantes concordent bien avec les tendances démographiques déjà décrites. Mais la population est trop petite pour pouvoir parler de tendances significatives.

Ce tableau représente l'analyse et l'évolution de la population de l'unité sociologique qu'est la communauté agricole de Dungory. Les chiffres ne sont pas les mêmes que les chiffres officiels, car l'administration compte l'ensemble de Dungory West, sans tenir compte des maisons dans ce *townland* qui font sociologiquement partie du bourg. Il faut néanmoins avoir recours à ces chiffres officiels si l'on veut tracer l'évolution de cette communauté depuis 1841. Deux séries de chiffres sont données, l'une comprenant les deux *townlands*, et l'autre seulement Dungory East, parce que celui-ci représente la plus grande partie de la communauté agricole. Constatons d'abord l'incroyable chute démographique : 86,6 % de perte en 115 ans. Là où 256 personnes vivaient et travaillaient en 1841 à Dungory East, il n'y en a plus que 18 en 1956. Rappelons que le même chiffre pour la partie est de la paroisse est 84 %, et pour la paroisse entière 80 %. En ce qui concerne les dix ans comprenant la Famine, les deux *townlands* accusent le même pourcentage de perte que les autres *townlands* de la partie est, mais dépassent de très loin l'ensemble de la paroisse (35 %), Dungory East ayant un pourcentage de perte double.

Prenons une par une les maisons du village (carte 71). La première maison que l'on rencontre en sortant du bourg est celle du docteur (M). Elle n'est pas considérée comme appartenant au village, de même que les maisons situées au sud, sur la route de Kinvarra à Gort. Le village commence avec la demeure de Conor (« F » sur la carte 71 et 3-7 sur le tableau généalogique — figure 15). Originaire de Gortaboy, dans la paroisse avoisinante, il épousa la fille cadette d'une ancienne famille du village. Remarquons que ce fut cette fille qui hérita de la propriété, et non pas l'une de ses sœurs ainées ni même un de ses frères.

Les cousins germains de la femme de Conor habitent la maison suivante : (G sur la carte 71, 1 et 2 sur la figure 15). L'homme est en partie invalide et reçoit une pension du gouvernement. Sa sœur s'occupe de la maison et des quelques vaches et bœufs élevés sur les trois hectares de la ferme. En fait, il est difficile de parler d'une « ferme », car elle ne peut subvenir aux besoins de ses occupants. Il y a en général un pensionnaire chez eux. L'homme et sa sœur s'occupent activement de politique pour Fianna Fail. Leur maison est connue comme un lieu de rendez-vous pour les joueurs de cartes, mais elle ne joue pas le rôle que cette distinction lui eût conféré autrefois, ni celui qu'elle jouerait encore si le village se trouvait plus

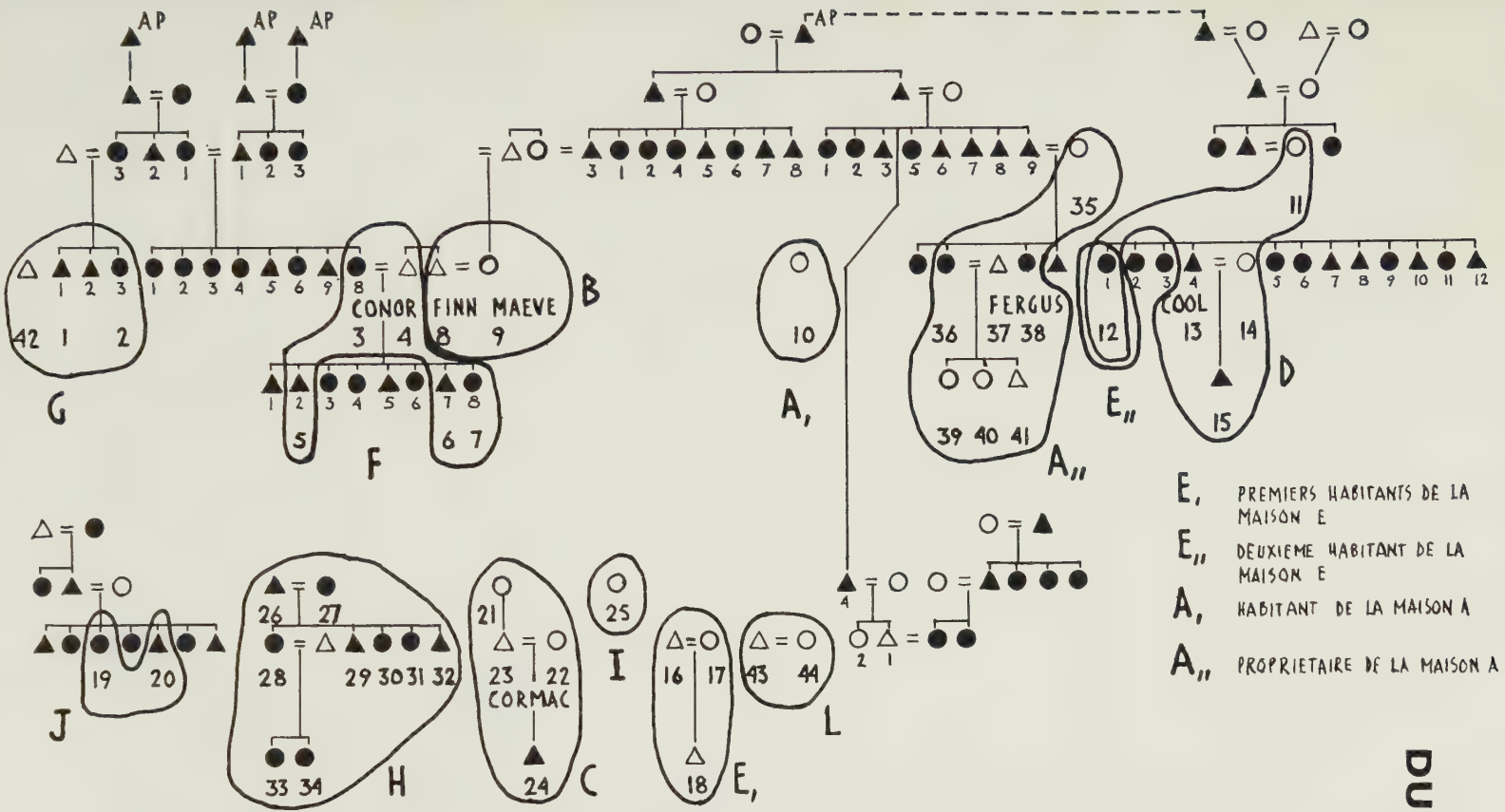


fig. 15 DUNGORY

Tableau 19. — POPULATION DE DUNGORY : I.

Professions Catégories employées par le recensement irlandais	1926			1936			1946			1956		
	M	F	Tot.	M	F	Tot.	M	F	Tot.	M	F	Tot.
Fermiers	4	2	6	3	2	5	3	2	5	4	1	5
Parents de fermiers :												
— Assistants sur la ferme	3		3	4		4	2		2	2		2
— Besognes de la maison		7	7		7	7		5	5		6	6
— A l'école	4	5	9	4	3	7	2	4	6	2	1	3
— Enfants		1	1		1	1				1		1
— Autres	1		1									
— Manœuvres	1		1	2		2	4		4	1		1
Manœuvres	3		3	6		6	5		5	3		3
(Total manœuvres)	(4)		(4)	(8)		(8)	(9)		(9)	(3)		(3)
Couturière		1	1		1	1						
Forgeron										1		1
Domestiques		3	3					1	1		3	3
Facteurs	2		2	2		2	1		1			
Sans profession				1		1						
Retraités	1		1	1		1	1	1	2	2	3	5
Parents des autres professions :												
— Besognes de la maison		2	2		8	8		6	6		2	2
— A l'école	7	6	13	8	5	13		5	5	1		1
— Enfants					4	4	5	3	8	1	2	3
	26	27	*53*	31	31	*62*	23	27	*50*	17	18	*35*
Population active	13	6	19	17	3	20	15	3	18	10	4	14
Population inactive :												
— Ménagères		9	9		15	15		11	11		8	8
— Écoliers	11	11	22	12	8	20	2	9	11	3	1	4
— Enfants		1	1		5	5	5	3	8	2	2	4
— Autres	2		2	2		2	1	1	2	2	3	5
	26	27	*53*	31	31	*62*	23	27	*50*	17	18	*35*

éloigné du bourg. A part le fils de Conor, les habitués sont des habitants du bourg. Dans le sud de la paroisse G possède plusieurs champs qu'il loue.

La maison suivante fût construite pendant la durée de l'enquête pour un habitant du bourg (L sur la carte 71, 44 sur la figure 15). Le chef de famille est un militaire anglais, absent la plupart du temps. Sa femme est

Tableau 20. — POPULATION DE DUNGORY : II.

	Dungory East & West				Dungory East			
	Maisons	Pop.	M	F	Maisons	Pop.	M	F
1841	67	400			46	256		
1851	35	179			15	83		
Perte 1841-1851			55 %				68 %	
1861	24	175			17	98		
1871	31	130	67	63	17	79	42	37
1881								
1891	23	90			13	59		
1901	19	69			9	34		
1911	15	54	26	28	4	13	7	6
1926	15	65	35	30	7	32	17	15
1936	15	87			7	37		
1946	10	53			6	23		
1956	14	53	24	29	7	18	8	10
Perte 1841-1956			86,8 %				93 %	

originaire du bourg et elle obtint le terrain d'une des héritières de la famille L (figure 18).

La maison H appartient à Finn, qui la loue à un ancien facteur. Celui-ci fait vivre sa famille (26-34 sur la figure 15) de sa pension, de l'argent que gagne sa fille comme femme de ménage chez le curé, et de l'argent envoyé par ses enfants émigrés.

La maison E était louée pendant la durée de l'enquête à l'un des forgerons du bourg originaire du comté voisin. Depuis, il est rentré chez lui, et la propriétaire de la maison (sœur de Cool sur la carte 71, 12 sur la figure 15) est partie de chez elle pour venir l'habiter. Elle y installa un petit magasin où elle vend du tabac et quelques articles d'épicerie. Ce magasin souleva un problème pour ceux du village habitant plus loin du bourg, car ils ne peuvent aller faire de courses dans le bourg sans passer devant sa porte. Tout le monde dans le village fait des achats chez elle par esprit de solidarité, mais ils sont quand même obligés de compléter leurs achats au bourg.

K est une ancienne maison utilisée actuellement comme grange, remise, et éventuellement comme étable dont ne reste que la partie centrale. Elle comprenait autrefois les bâtiments d'exploitation d'une des fermes de Dungory, achetée à l'extinction de la famille par mort et émigration, par la famille de Cool. Celle-ci habite sur la même route, la maison qui suit (D). Au début de l'enquête, elle comprenait la mère, sa fille et son fils, la femme de celui-ci, et son petit-fils. (11, 12, 13, 14, 15, sur la figure 15). La ferme est la plus grande du village.

Revenant à la route Kinvarra-Galway, nous trouvons la maison A. Celle-ci appartient à la propriétaire de l'hôtel du bourg (35 sur la figure 15), qui la loue à une veuve qui reçoit sa pension de vieillesse. Le gendre de la propriétaire, Fergus, qui gère la ferme, pourrait reprendre la maison pour y habiter, mais la force de l'opinion publique l'empêcherait de mettre la locataire à la porte.

Le bloc de bâtiments qui suit (J et C) est habité par deux familles. La première (J) consiste en un frère et une sœur (19 et 20 sur la figure 15), les enfants de l'ancien tisserand de la paroisse, parents de l'ancien propriétaire de la ferme sur laquelle se trouve leur maison. Par respect pour cette parenté, le nouveau propriétaire leur permet de rester. Cormac (maison C) pratique surtout de l'élevage sur sa petite ferme, mais il possède un camion, source principale de ses revenus. Depuis la fin de l'enquête, il a vendu à un fermier de l'autre côté de la paroisse, qui cherchait à se loger avec la femme qu'il venait d'épouser et qui n'exploite pratiquement pas cette ferme.

La maison I est habitée par une veuve qui reçoit la pension de vieillesse. Enfin, la maison B est habitée par Finn et sa femme, Maeve, dont l'exploitation est le principal objet de cette partie de l'étude.

Les relations entre les différentes maisons et familles de ce village sont dictées par une variété de considérations, mais dont deux sont des traits pertinents de la structure sociale : la parenté, et les échanges de services. (Bien que l'analyse permette cette séparation, en réalité les deux critères se confondent dans la plupart des relations). En fait, les relations de parenté entre les différentes fermes dans le village sont peu nombreuses. Conor et Finn (4 et 8 sur la figure 15) sont les seuls parents de premier degré au village, et ils n'en sont pas originaires. Comme il est possible de s'en apercevoir en étudiant la structure de parenté sur la figure 16, il existe des relations de parenté entre les quatre fermes dans la partie est du village et entre les deux fermes de la partie ouest, Conor et Finn formant le trait d'union entre les deux parties. Mais dans la partie est les relations sont lointaines, et la trame fut brisée par la vente de la ferme de Cormac, et est affaiblie par la non-résidence de la famille de Fergus. Cette rupture, le rétrécissement général de la famille, et les transformations économiques générales, ont pour résultat d'orienter les relations entre les maisons vers l'unique base économique.

Il n'y a pratiquement plus de visites le soir entre les villageois, à part celle du fils de Conor qui va assez souvent chez son oncle, Finn, ou chez ses cousins, la famille G, pour jouer aux cartes. Les filles de Conor fréquentent également ces deux maisons pendant les vacances scolaires.

Quant aux relations économiques, elles sont générales au moment des moissons, et peu nombreuses aux autres moments de l'année. De plus,

carte 73
DUNGORY

1/7500

M 100 200 300 375
YDS 88 176 264 352

TERRES INCULTES
- LANDES FOUGERES AJONCS
- PATURAGE GROSSIER

TERRES ARABLES
- PATURAGE PERMANENT 1956
- CULTURES 1956

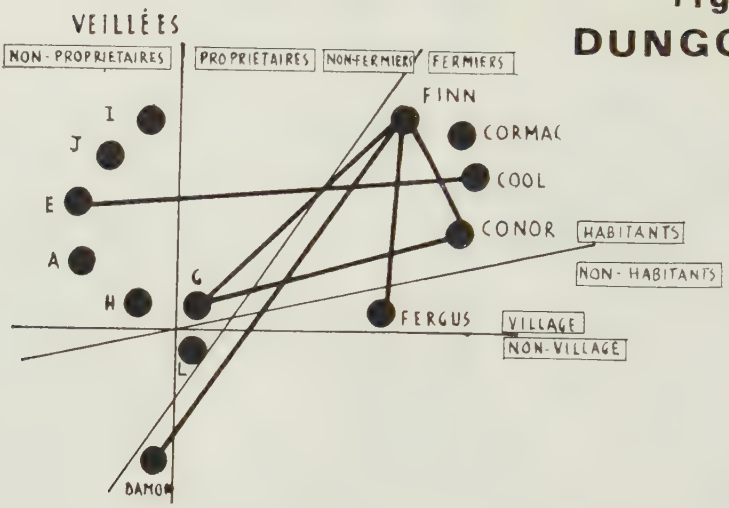
"HAGGARDS"

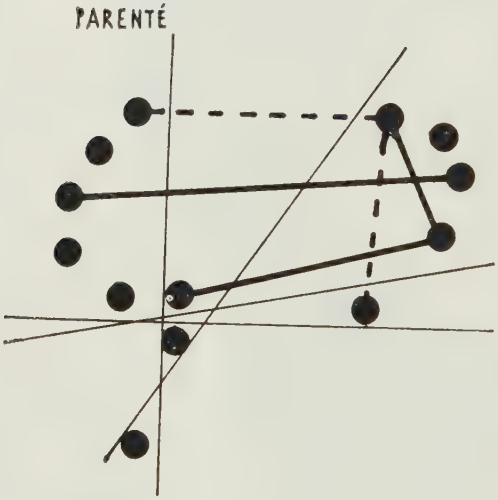
CHAMPS POUVANT DONNER DU FOIN

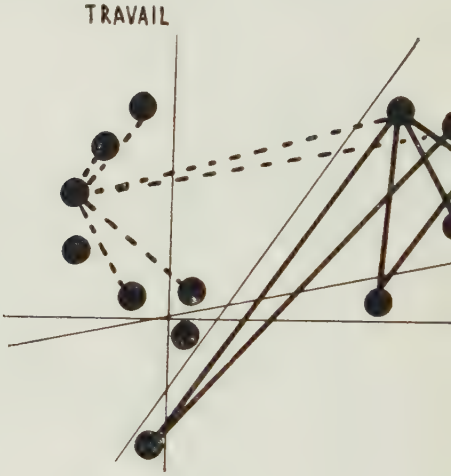
ORDNANCE SURVEY (BY PERMISSION) ET L'AUTEUR

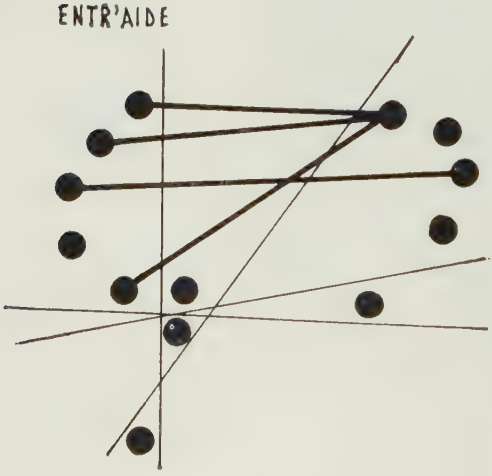
STRUCTURES

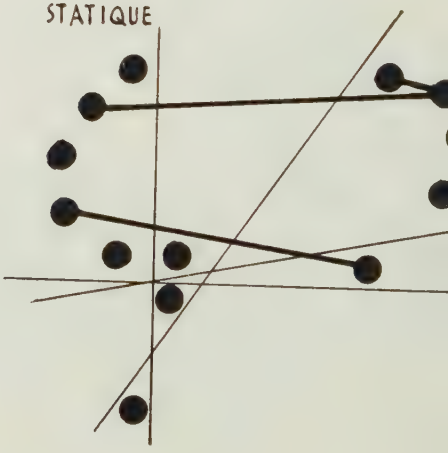
fig. 1
DUNGOR





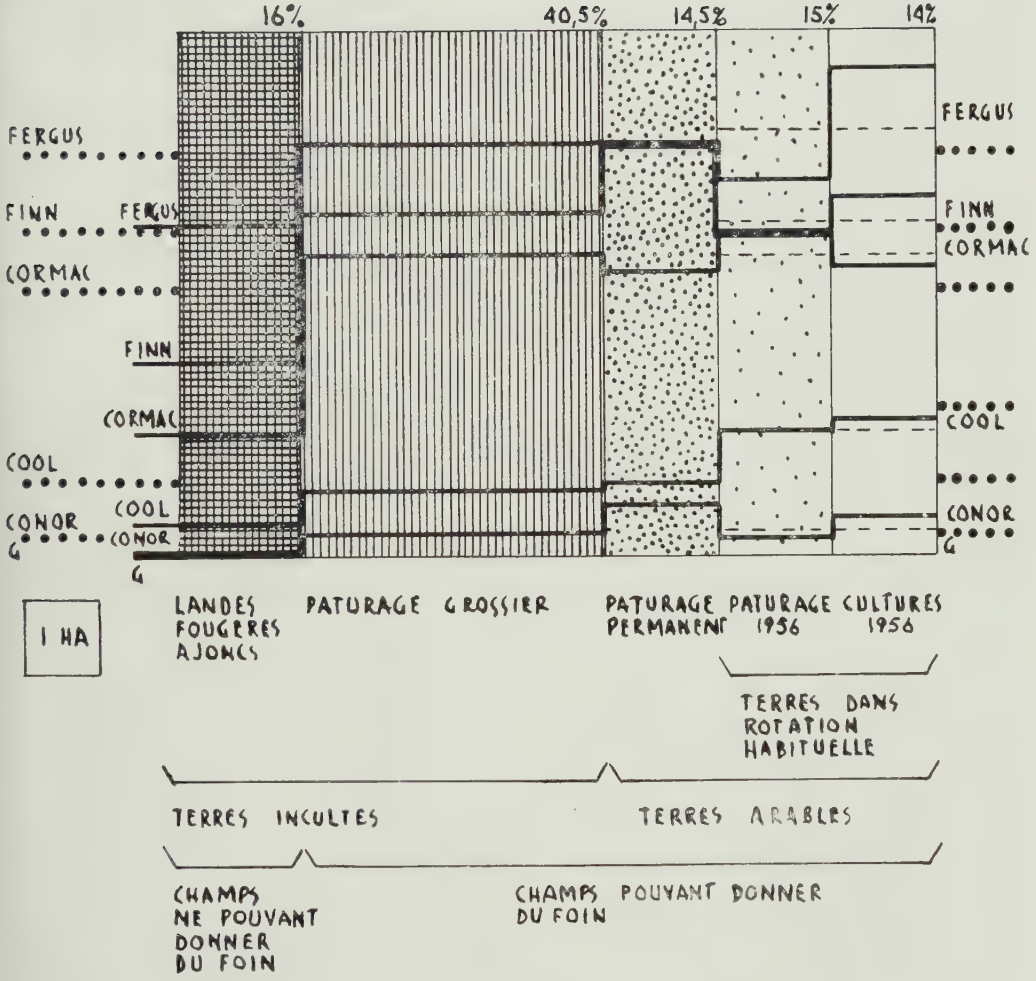






PROPRIÉTÉ ET SOL

fig. 17
DUNGORY



●●●●●● POURCENTAGE GLOBAL THEORIQUE DES 69,1 HA POUR CHAQUE PROPRIETAIRE

——— POURCENTAGE REEL DANS CHAQUE CATEGORIE POUR CHAQUE PROPRIETAIRE

– – – – POURCENTAGE THEORIQUE DES DEUX DERNIERES CATEGORIES POUR CHAQUE PROPRIETAIRE

L'EXPLOITATION DE FINN

1/7500

M 100 200 300 375
YDS 88 176 264 352

carte 7
DUNGOR

15. Dungory Castle.

étant donné qu'il faut douze à treize hommes pour assurer le bon fonctionnement de la batteuse, chacun va travailler dans les villages avoisinants. Par ailleurs, outre les échanges de services de Finn dont il sera question plus loin, la famille de Conor aide la famille G sans recevoir du travail en échange, Cool prête quelquefois des outils à Fergus pour équilibrer le fait que Fergus permet à Cool de s'approvisionner en eau à la prise qu'il a installée à 7 (carte 71), et la famille de Cormac n'entretient pas de relations avec le reste du village.

Avant de terminer avec les habitations et leurs habitants, il faudrait ajouter un mot sur les deux chateaux et les « *rath* ». Le grand chateau (N) qui domine le village, daterait du XVI^e^ siècle et son mur du XVII^e^. Il appartient actuellement à la famille d'un médecin et écrivain bien connu dans le monde des lettres irlandaises. Conor en est le gardien. La veille des foires, celui-ci laisse stationner dans l'enceinte le bétail de ses parents de Gortaboy, ou exceptionnellement celui des amis. En été, les jeunes gens du bourg et du village y viennent s'installer sur l'herbe, ou jouer au handball contre les murs. Autrefois on y faisait des feux de la Saint-Jean mais depuis une dizaine d'années cette coutume est morte. L'autre chateau (O), dont il ne reste qu'une voûte, est censé avoir été bâti par Guaire, roi de Connacht au VII^e^ siècle, et détruit au XVI^e^, auquel moment le nom de *Dungory Castle* aurait été transféré à l'autre.

Il y a deux *rath* (2 et 4) dans le village. Celui à l'ouest n'a que peu de signification symbolique, mais celui au nord est bien connu par les gens des environs comme une demeure de fées. La plupart des femmes refusent d'utiliser la nuit la route qui le borde et beaucoup d'hommes hésitent à le faire. Il existe une histoire concernant un homme, décédé aujourd'hui, mais connu de son vivant par beaucoup d'habitants, qui fut ensorcelé et y dansa toute la nuit au son de la musique des fées. Il revenait d'une foire.

Les *tinkers* campent souvent le long de cette route.

Il faut enfin mentionner un duit à saumons (1) qui n'est plus utilisé d'une façon ordonnée, mais où, de temps en temps, quelqu'un fait une heureuse découverte.

Le sol du village, qui est indiqué sur la carte 73, ne présente rien de particulier par rapport au reste de la paroisse. Il faut dire un mot sur les catégories employées pour le caractériser, afin de montrer le degré de subjectivité qui entre dans leur classement. La division entre les terres incultes et les terres arables est fondée sur la possibilité de labourer un champs sans le défoncer d'abord. La question est plus délicate en ce qui concerne les catégories de couverture. La distinction qui sépare deux catégories voisines est assez fine, et deux enquêteurs suivant rigoureusement les mêmes instructions pourraient parfois classer le même champ dans deux catégories différentes. Par contre, deux catégories séparées

par une autre catégorie ne pourraient pas être confondues. Le critère qui distingue les champs pouvant donner du foin, des autres, n'a pas besoin de commentaire.

La distribution géographique des différentes catégories du sol ne fait pas ressortir de traits particulièrement remarquables, mais la distribution globale démontre un certain intérêt. Il faut noter d'abord que seulement 42 % des terres du village sont arables, fait qui conditionne évidemment le type d'agriculture pratiqué, d'autant plus que 82 % des champs peuvent donner du foin. Encore plus intéressante est la distribution des différents types de sol parmi les six propriétaires (figure 17). Le plus grand propriétaire a les meilleures terres et, proportionnellement, de loin la plus petite quantité de landes. Et puis il faut remarquer que les fermiers qui sont forcés de tirer toute leur subsistance de leurs terres, lorsque celles-ci sont peu nombreuses, doivent se passer de pâturage permanent. De ce fait, l'équilibre qu'ils doivent maintenir entre l'élevage et la culture est plus instable. Parmi les trois autres propriétaires, qui ont, eux, une quantité importante de pâturage permanent par rapport à la quantité de terres arables, Fergus est instituteur et sa famille tient l'hôtel du bourg et un commerce, Cormac tire de son camion une grande partie de ses ressources, et G n'exploite pas ses quelques hectares.

Les cartes 75 et 76 résument bien l'état général du régime foncier irlandais, ou, plus exactement, sont parmi les documents de base qui permettent de tirer des conclusions générales sur cet état. La première montre ce que l'on peut appeler les propriétés « légales », c'est-à-dire le morcellement et le parcellement d'après le cadastre. Celui-ci était dressé au fur et à mesure que la Commission des terres rentrait en possession du sol. Le village de Dungory faisait partie de deux domaines différents. Dungory East fut acheté à son propriétaire en 1895. Dungory West, qui faisait partie d'un beaucoup plus grand domaine très dispersé, fut acheté en 1901. La seconde carte montre les limites réelles des exploitations actuelles.

Il est évident, si l'on compare cette carte avec celle des domaines dans la paroisse, (carte 77), que depuis soixante ans, le régime foncier est passé d'un état de morcellement très limité, et de parcellement modéré, à un état où le morcellement atteint ou dépasse les limites rationnelles pour cette région, et où le parcellement est excessif. De plus, le mode de découpage utilisé lors des héritages, en longues bandes parallèles, bien qu'évitant l'enclave, eut le résultat de rendre certains champs difficilement utilisables. Les paysans eux-mêmes ont en partie remédié à cet état de choses. Au moment de l'enquête Fergus espérait une transaction avec Cool, mais il n'entretenait pas beaucoup d'espoir d'aboutir, d'autant plus que Cool, ayant agrandi et consolidé ses terres par l'héritage et l'achat, s'y sentait peu contraint par des raisons d'économie agricole rationnelle.

Le tableau de parenté indiquant les lignes d'héritage des propriétés (figure 18) fait ressortir une grande fluidité à l'intérieur d'un cadre assez rigide. Par fluidité s'entend le changement de propriétaire pour une même propriété, et le changement de propriétés à l'intérieur d'une même filiation familiale. A l'examen du tableau, on s'aperçoit qu'il est possible de passer de l'une quelconque des six familles qui groupent onze des treize acheteurs originaux à l'une quelconque des huit familles qui en sont issues. Il semble donc permis de déduire que les séparations entre les familles originelles sont arbitraires, dûes au manque de documentation.

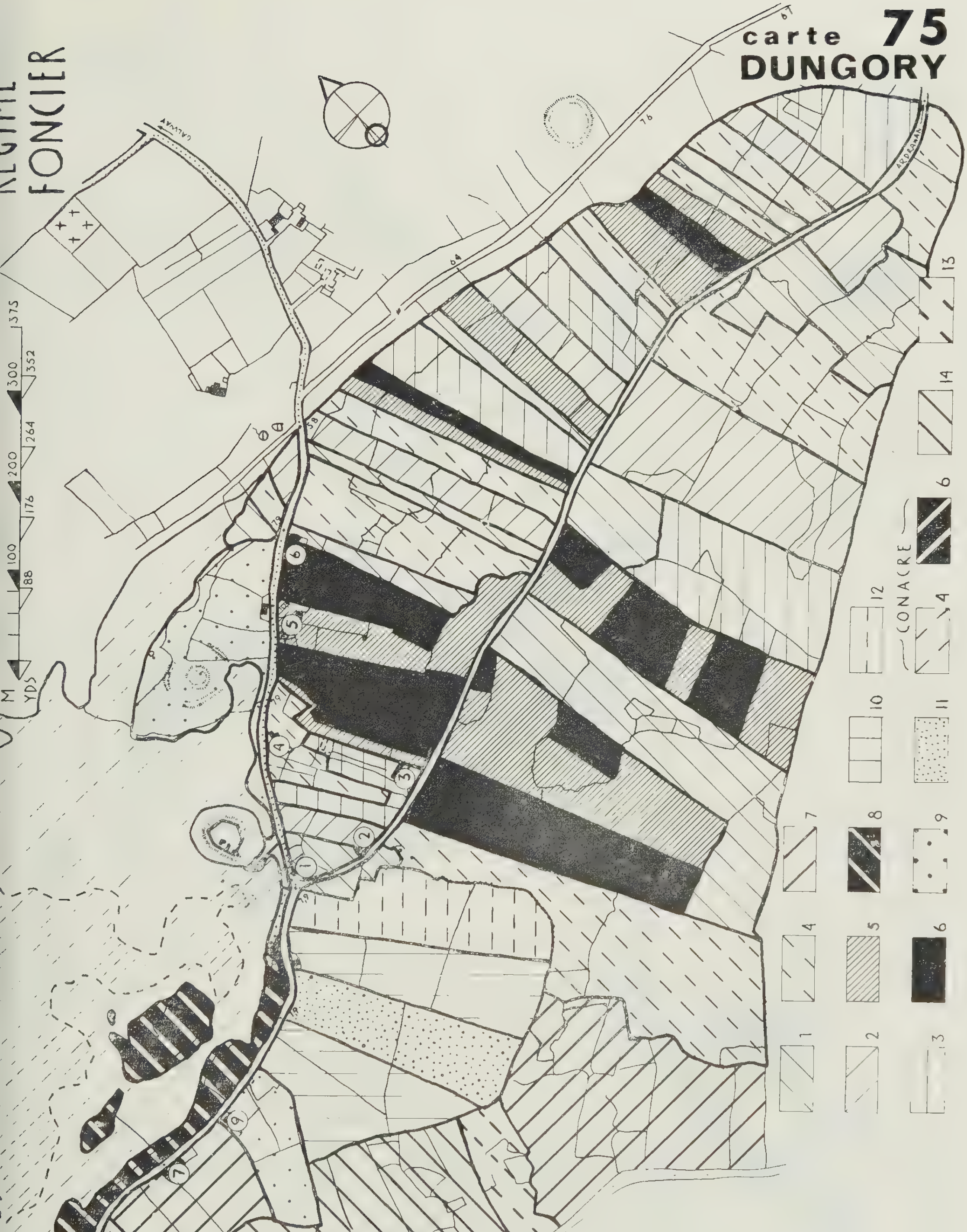
A l'intérieur du cadre du village, non seulement les propriétés ont changé de nom (quand un étranger épousait une héritière), mais aussi se sont divisées et regroupées. Tout ceci n'a rien de particulier au paysage irlandais, mais ce qui est remarquable est que, malgré celà, les propriétés aient gardé

Légende des cartes N[os] 75 et 76

N° du sigle	Propriétaire cadastral	Surface	Exploitant réel 1956	Superficie cadastrale par exploitant réel ha	Superficie réelle par exploitant réel ha
Ancien domaine H. Golding					
1	FP de Cool (*a*)	5,8	Cool		
2	MP de Cool	7,3	Cool	25,7	25,4
3	MP de Cool	10,6	Cool		
4	MPO de Fergus	12,8	Fergus	14,8	15,1
5	(Propriété achetée)	8,3	Cormac	8,3	7,9
6	PESPO de Finn	7,8	Finn	9,8	10,2
		52,6		58,6	58,6
Ancien domaine E. Martyn					
7	PO de Conor	7,0	Conor	7,0	7,0
8	PESPO de Finn	2,0	Finn		
9	PM de G	3,3	G	3,3	3,3
10		2,0	Cool		
		1,9	R	1,9	1,9
11		2,0	L	2,0	2,0
12	FPO de Fergus	2,0	Fergus		
13		0,8	S	0,8	0,8
14		10,4	M	10,4	10,4
		31,4		25,4	25,4
		84,0		84,0	84,0

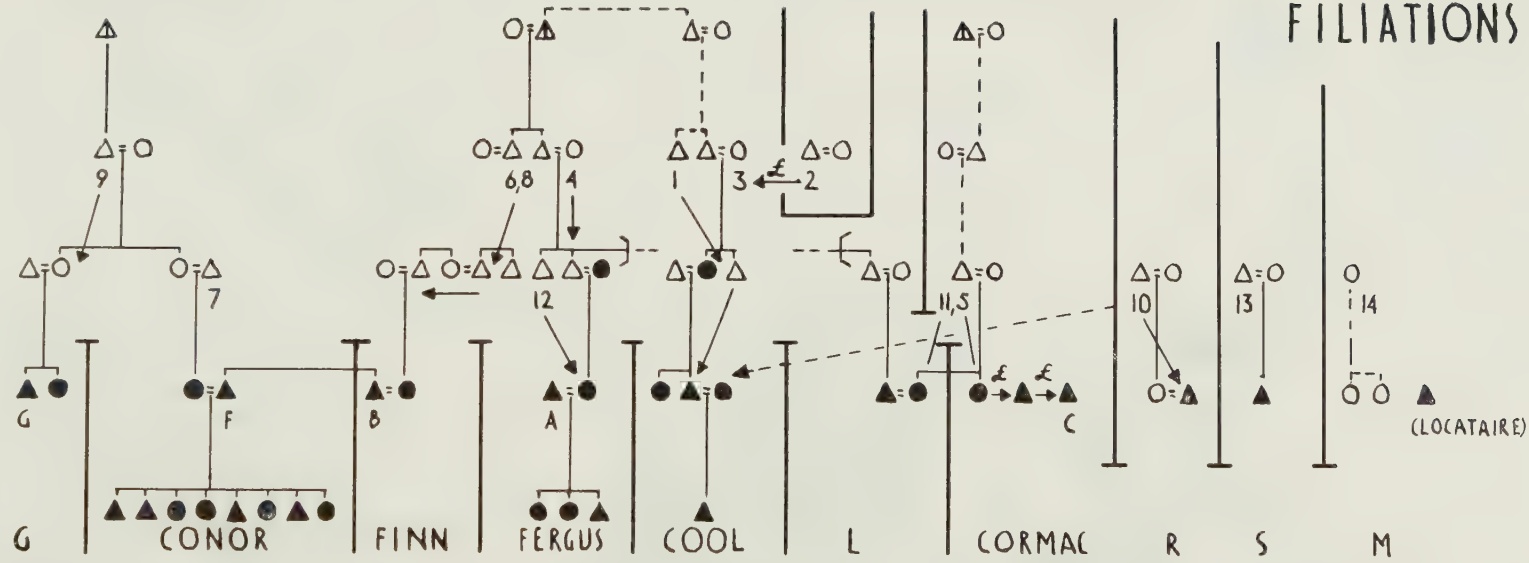
(*a*) Voir le Tableau 46 pour les termes de parenté.

carte **75**
DUNGORY



EXPLOITATIONS
1/ 7500
M
YDS
100
200
300
375
88
176
264
352
REGIME
FONCIER
A
B
C
D
E
F
G
1
2
4
5
7
8
10
12
carte
DUNGO

carte 77
REGIME FONCIER



FILIATION PAR HA.

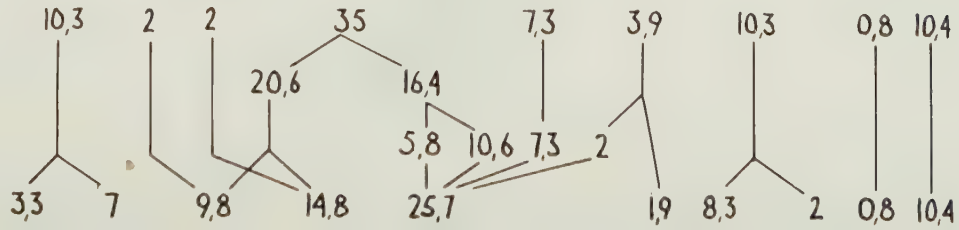


fig. DUNGO

leur individualité. Ceci tient en partie à ce qu'il est défendu par la loi, maintenant, de diviser une propriété, mais aussi à ce que les luttes des paysans pour obtenir la propriété de leurs terres sont temporellement trop proches, dans un pays où l'on oublie difficilement, pour qu'une propriété n'ait d'autre valeur que celle de ses terres.

Avant de terminer, il faudrait donner un bref aperçu de l'histoire connue de la propriété dans ce village. Nous en trouvons une trace cartographique pour la première fois dans les cartes dressées préalablement à la confiscation des terres de Lord Boffin en 1702. Dungory apparaît comme le nom donné à l'ensemble des propriétés de Lord Boffin dans la paroisse. Beaucoup plus intéressant est le fait que non seulement aucune distinction n'est faite entre les deux *townlands* de Dungory East et Dungory West, mais aussi que Dungory comprend les terres du *townland* de Cartron sans que le nom de celui-ci soit donné. Le topographe qui fit le travail divisa les terres en deux parties inégales : celles au nord d'une ligne suivant approximativement l'actuelle route de Kinvarra à Adrahan, décrites comme terres arables et pâturage, et le reste comme pâturage « caillouteux ». A peu près un quart du total apparaît ainsi comme terres arables et pâturage. La situation des terres arables laisse supposer que le centre géographique du village se trouvait un peu plus à l'est au XVII^e siècle qu'actuellement.

A la fin du XIX^e siècle, nous trouvons le Dungory de Lord Boffin divisé en trois *townlands* et deux villages, et appartenant à deux propriétaires, dont l'un tient Dungory West, ou approximativement le tiers du milieu. Étant donné que celui-ci porte un nom qui est associé à l'histoire du comté depuis le XI^e, il semble raisonnable d'inférer qu'il était l'ancien propriétaire des deux autres tiers. Ce qui est appuyé par le fait que l'ancêtre de cette branche de la famille fut exempte de la confiscation qui suivit la guerre de 1688.

S'appuyant sur ces cartes et sur les sources historiques originales et secondaires, nous pouvons retracer brièvement ce qui semble être l'histoire de Dungory. Dès l'époque préhistorique, le caractère défensif des deux péninsules et de l'île était exploité, d'abord par le grand *rath* à double vallum, puis par les deux châteaux. Ces lieux durent servir de pôles d'attraction aux habitations venues se ranger le long de la route côtière. Les premiers champs furent cultivés à partir de ces maisons, ce qui expliquerait la légende de la carte de 1701, et également la subdivision des champs près des maisons déjà visible sur la carte de 1840.

A un degré de probabilité plus éloigné, nous pourrions conclure en disant que les terres de Dungory n'étaient pas exploitées pour le compte du grand propriétaire. Telle est la tradition actuelle, qui semble être confirmée par la multiplicité et le morcellement des champs dans la partie septentrionale du village. En tous cas, très ancienne occupation du sol ; concentration des habitations en ligne sur la route et près des chateaux ;

point de liaison entre le village et les villages environnants par la récolte du varech ; l'unité villageoise fournie autrefois par la concentration des terres arables dans la partie septentionale du territoire ; dégradation de cette unité par le déclin démographique, par l'amélioration d'une des grandes routes et par l'ouverture d'une nouvelle route ; dégradation de l'unité mais sans changement de mentalité, tels semblent être le traits saillants de l'histoire du village.

La ferme de Finn comprend actuellement huit parcelles, dont une avec les bâtiments d'exploitation. Il y a huit parcelles d'exploitation, mais le cadastre en indique onze. Ces huit parcelles sont distribuées parmi les types de terres que nous avons déjà vus, mais il est nécessaire de résumer la situation avec un peu moins de détails, afin de pouvoir comparer cette ferme avec d'autres dans des *townlands* où l'enquêteur n'a pu faire personnellement le relevé des terres. Finn a donc 5,86 ha de pâturage grossier, 0,64 ha de pâturage permanent, 3,45 ha de terres arables, pour 10,21 ha distribués en 27 champs ayant 0,38 ha de superficie moyenne.

Vers 1944 Finn fit un échange avec Cormac qui ramena le nombre de ses parcelles de onze à huit, et les parcelles de Cormac de dix à sept. L'échange favorisa Finn, outre la réduction du nombre de parcelles, en augmentant la surface de son exploitation d'environ un demi-hectare, et favorisa Cormac en améliorant la qualité de ses terres. Avant l'échange, Finn possédait cinq parcelles sur onze de moins de 4.500 m², et huit sur onze de moins d'un hectare, tandis que maintenant il possède seulement quatre parcelles sur huit de moins d'un hectare. Avant l'échange, son plus petit champ était de 800 m² tandis que maintenant il est de 2.200 m².

Un autre échange dut avoir lieu avant l'entrée en possession de Finn. En comparant les deux cartes du régime foncier, on s'aperçoit que la parcelle contenant les bâtiments d'exploitation diffère de l'une à l'autre. Par ailleurs, on peut remarquer une autre différence dans les septième et huitième parcelles à l'est des bâtiments d'exploitation de Finn. Cet échange remonte au-delà des souvenirs des occupants actuels des deux fermes, ce qui s'explique par les origines des propriétaires, tous les deux étrangers au village. L'explication que l'on peut donner est donc logique, mais non vérifiable. Tout se passe comme si l'un des parents de Cool (1 sur la figure 18) avait fait un échange triangulaire avec le père de l'oncle de Maeve, femme de Finn (6 sur la figure 18), et avec le père de la femme qui vendit sa ferme à Cormac (5 sur la figure 18). 1 aurait donné un champ d'environ 4.000 m² à 6, et d'environ 4.250 m² à 5, ce dernier aurait donné un champ d'environ 8.500 m² à 1, et enfin 6 aurait donné un champ d'environ 3.500 m² à 5. Bien que les avantages d'augmentation de surface ou de meilleure qualité de terres dont bénéficièrent les trois propriétaires s'égalisent entre eux, il est difficile de discerner les mobiles qui auraient pu provoquer un tel

échange. Il faut enfin remarquer que Finn est le seul propriétaire du village à posséder un champ enclavé.

Pendant sept ans, entre 1949 et 1955, Finn ajouta une, deux et trois parcelles à la superficie de sa ferme en louant en *conacre* [2], augmentant sa surface totale d'environ un demi-hectare à un peu moins d'un hectare et demi, augmentation de 6 à 13 % si l'on considère la totalité, mais de 18 à 34 % si l'on ne considère que les terres arables, opération donc éminemment favorable pour Finn. Le fait qu'il n'ait pas continué, met en lumière le défaut intrinsèque de ce système de louage de terres. Les intérêts du propriétaire et du locataire sont diamétralement opposés, et Finn ne voulait pas continuer à améliorer un champ pour quelqu'un d'autre.

Non seulement les parcelles de Finn sont-elles très dispersées, mais aussi la position des bâtiments d'exploitation dans la propriété rend la circulation compliquée. Dans certains cas, le trajet est trois fois plus long qu'un trajet direct. Encore plus gênantes sont les deux routes goudronnées qui traversent le village, car le goudron les rend dangereuses, en hiver, pour les chevaux. Néanmoins, les problèmes soulevés par la circulation sont secondaires, car dans l'état actuel des choses, ils sont l'effet du régime foncier et non pas du réseau routier. En fait, la desserte des champs est suffisamment bonne pour que le remembrement à lui seul rationalise la circulation.

Finn et Maeve n'ont pas d'enfants. Lui est originaire de Gortaboy, un des cadets d'une famille de six garçons et quatre filles. Élevé en partie chez des parents, il passa trois ans en Amérique, après *The Troubles*, où il travailla comme garçon de café, puis pour le mari de sa sœur dans une scierie, pour une compagnie d'électricité, comme jardinier, et enfin comme livreur pour une entreprise de construction. De retour en Irlande il travailla comme cantonnier jusqu'au jour où il se maria. Il jouit d'une réputation enviable dans la paroisse, où il est connu maintenant comme un « homme tranquille » mais où il garde la réputation de bon vivant qu'il avait dans sa jeunesse, et d'excellent joueur de *Hurling*. En d'autres termes, le type même de l'idéal culturel. De plus, il est connu comme très bon fermier ; bon cultivateur, bon éleveur, vendant et achetant aux meilleurs prix aux foires, et connaissant à peu près tous les métiers traditionnels et auxiliaires de l'agriculture : tonte des moutons, chaumage des maisons, abattage des animaux, etc.

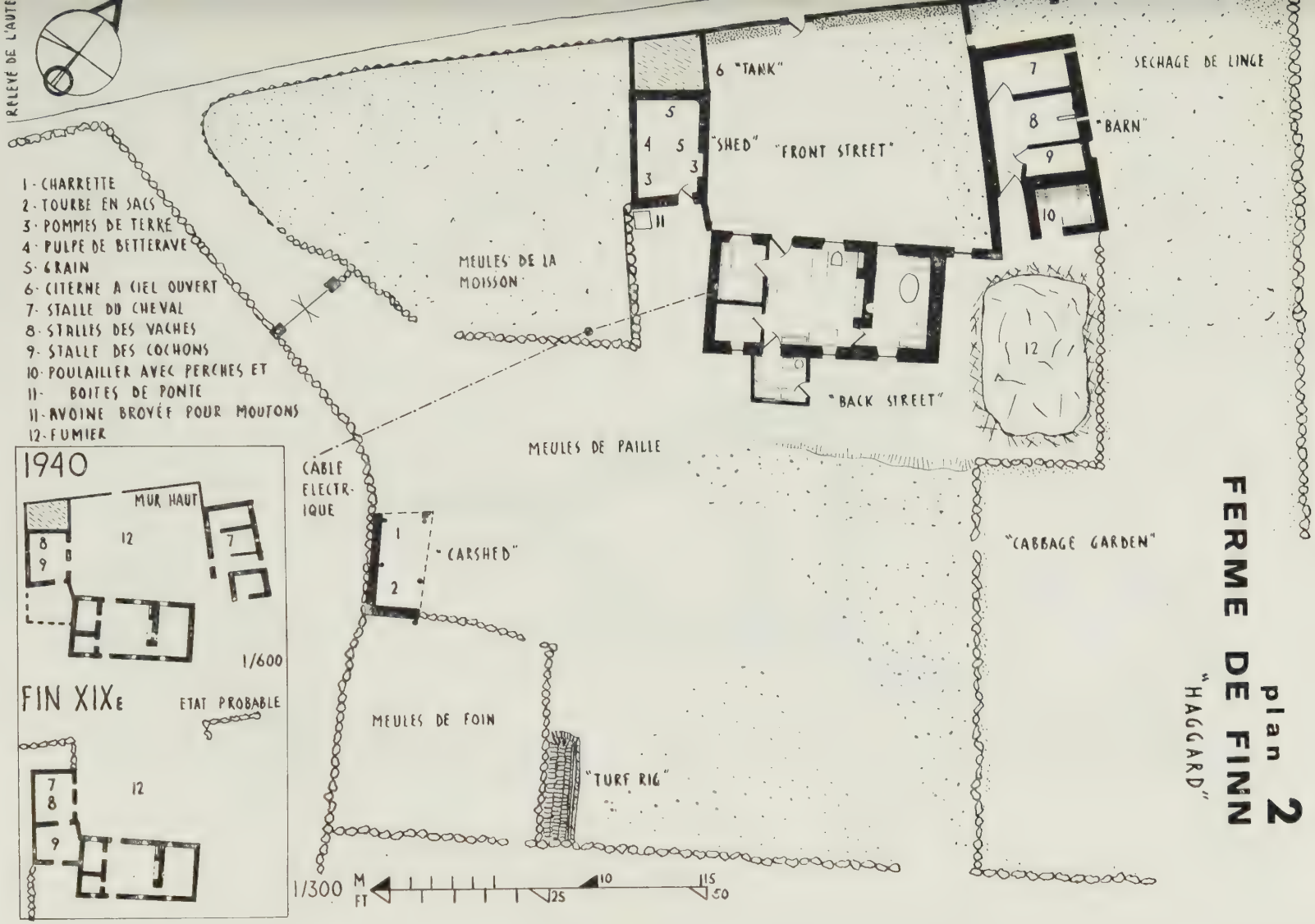
Maeve est originaire de Ballybuck, la quatrième enfant d'une famille de dix (neuf filles et un garçon). Une sœur de son père épousa l'ancien propriétaire de la ferme. Étant resté sans enfant, ce couple prit dans sa maison une des sœurs cadettes de Maeve. Cette jeune fille mourut et sa sœur vint la remplacer. La tante et l'oncle moururent, le frère de son oncle (le frère du mari de la sœur de son père) renonça à la ferme et Maeve épousa

2. Système irlandais où l'on loue des terres par période d'onze mois sur douze.

Finn. Ceci dit, la propriété est toujours au nom du beau-père de sa tante (6 sur le tableau de parenté de la figure 18). Les dispositions testamentaires d'aucun des propriétaires depuis ne furent jamais enregistrées. Maeve est en possession de la ferme depuis seize ans sans opposition, c'est-à-dire deux ans de plus que ce qu'il faut pour faire prévaloir son titre, mais il lui en coûterait plus de £ 50 pour obtenir le titre officiel. Non seulement il faudrait faire des recherches interminables pour en établir la validité, mais aussi il faudrait obtenir les signatures de décharge de toute prétention au titre de tous les autres héritiers possibles, y compris ceux à l'étranger. Finn et Maeve ne considèrent pas que les avantages qui en résulteraient valent la dépense. Le loyer actuel de la ferme s'élève à 1.15.0 par an.

Les bâtiments de l'exploitation ont déjà été étudiés dans la section sur les habitations pour tout ce qui concerne l'implantation, l'évolution, et la circulation. Complétons par un commentaire du plan 2. En pénétrant dans la ferme, on peut déjà remarquer un fait qui reflète l'état de la technique et de l'équipement agricoles de la région. L'espace entre le portail et la route est utilisé pour enfermer les moutons quand il est nécessaire de les soigner : châtrage des agneaux, pulvérisations, marquage, etc. Cet espace est fermé du côté de la route en dressant une barricade avec les ridelles de la charrette. C'est le caractère d'improvisation qu'il s'agit de remarquer, typique des travaux agricoles de cette région. L'ancien équipement est en voie de disparition, avec la disparition des anciennes techniques, mais les nouvelles méthodes n'ont pas encore engendré un nouvel équipement spécifique.

Le diagramme de circulation (figure 19) appelle plusieurs remarques. La première, et peut-être la plus importante, a trait au rôle social joué par le parcellement dans une région d'habitat dispersé. Finn, Cormac, et Cool, et, dans une certaine mesure, Fergus, se rencontrent presque quotidiennement, ce qui leur donne l'occasion d'échanger les nouvelles. Les veillées n'existant plus, cette interaction acquiert de l'importance. Par ailleurs, il faut remarquer que le dessin de la circulation s'est compliqué à la suite du passage de la bêche à la charrue. Des travaux agricoles faits à la bêche donneraient un dessin en étoile plus régulier, avec des trajets importants plus courts. Ceci n'aurait eu aucune influence sociale au moment où les maisons étaient plus groupées, ou tout au moins en plus grande densité, où les veillées étaient courantes et où le travail en commun existait. Avec la disparition de ces trois facteurs et le relâchement général des liens internes des villages, et à cause du morcellement des terres, le contact entre les habitants aurait à peu près disparu si un parcellement artificiel introduit par la structure des routes et des boreens, au moment du changement de l'outillage agricole, n'avait imprimé un tracé de circulation extrêmement entrelacé. Il ne faut pas exagérer le rôle social joué par ce parcellement, qui est éphémère et intangible, et dont l'apprécia-



plan 2
FERME DE FINN
"HAGGARD"

tion de l'importance est intuitive, mais il est visible à l'observation à tel point que pour l'étranger le village consiste uniquement en la moitié orientale. Participer aux travaux quotidiens de l'une quelconque des exploitations de cette moitié engendre des contacts soutenus avec les propriétaires à l'est, et des contacts très rares avec ceux de l'ouest.

L'espace triangulaire entre les maisons et la route n'a pas d'utilisation spécifique ; on y met les meules de la moisson, Maeve y a fait quelques essais de plantations de fleurs qui ont été abandonnées. Le bâtiment attenant à la citerne ouverte sert de remise. Il contient les réserves de grains et d'aliments pour le bétail, les harnais, et du matériel hétéroclite. L'espace entre cette remise et la maison d'habitation reste généralement libre ; mais vers la fin de l'année de l'enquête, Finn décida d'y installer sa tourbe, afin de mieux la protéger des intempéries. Autrefois le chemin d'entrée se faisait entre deux murs jusqu'à ce point, mais Finn démolit ce mur et abattit les arbres qui le bordaient pour rendre l'accès de la cour plus facile, notamment aux machines agricoles, coupeuses, batteuses, etc.

La maison d'habitation est du type classique. La porte dans le mur qui relie la maison à l'étable ne s'ouvre plus, le passage entre les deux cours se faisant à travers la cuisine. Le poulailler a été transporté depuis la rédaction de la carte à l'autre bout de l'étable, où une construction sommaire en planches a été érigée sur les bases des ruines existantes. L'ancien poulailler sert actuellement d'abri aux agneaux malades ou à des brebis ayant des difficultés d'agnelage. Ce poulailler était fermé autrefois par un bidon de goudron découpé et aplati, avec une petite ouverture découpée dans le bas. L'équipement à l'intérieur de l'étable est assez sommaire. La séparation entre les deux vaches est formée d'une planche posée sur deux poteaux, l'ouverture ainsi formée étant fermée par un bidon de goudron aplati. Les autres séparations sont faites en ciment et sont hautes d'environ un mètre. Le sol est en partie en ciment et en partie en terre. Le purin est drainé plus ou moins vers la porte et le tas de fumier. Celui-ci était autrefois dans la cour de devant, mais a été transporté à son emplacement actuel pour des raisons d'ordre fonctionnel et esthétique.

La cour de devant témoigne de quelques efforts d'embellissement, la haie vive contre le muret de clôture, quelques fleurs plantées le long d'une diagonale allant du portail d'entrée à la porte dans le mur entre la maison et l'étable. La citerne ouverte recueille l'eau de pluie des pentes des divers toits donnant sur la cour de devant. Une barrique (ancien bidon de goudron) placée à côté de la porte arrière recueille la pluie tombant sur la pente arrière de la maison. L'eau utilisée pour la consommation humaine provient de la citerne complétée en temps de sécheresse par celle du puits qui est sur la route à quelques cent cinquante mètres à l'Est.

Finn n'a de parents dans le village que son frère, Conor, les relations de Maeve avec la famille de Cool étant considérées comme trop lointaines

CIRCULATION

SCHEMAS DE L'IMPORTANCE RELATIVE DES VOIES EMPRUNTEES PAR FINN ET MAEVE ENTRE LE 5 FEV 1956 ET LE 4 MARS 1956 (INCL.)

FERME DE FINN

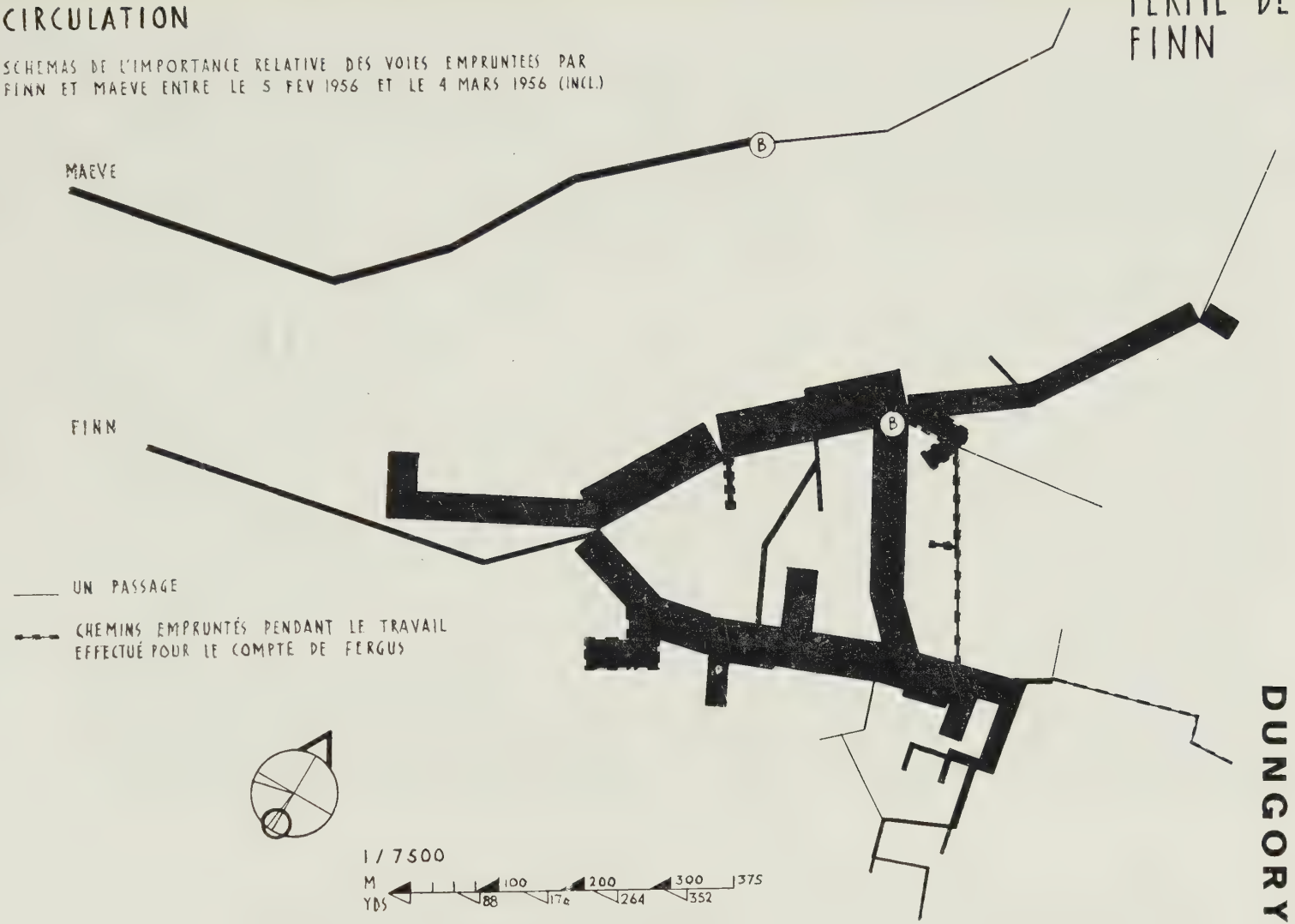


fig. 19
DUNGORY

pour être valables. Ce n'est pas parce que la relation existe seulement de par son oncle (mari de la sœur du père), mais parce que cet oncle n'était qu'un cousin de troisième ou quatrième degré (la relation exacte est inconnue). Par contre, la belle-famille de Fergus (la famille A sur la figure 15) ressent une relation de parenté avec Maeve car son oncle était cousin germain de leur père. Le sentiment de parenté est d'ailleurs tout à fait diffus.

Avec les autres habitants du village, Finn entretien des relations de voisinage. Il donne du lait à sa vieille voisine qui est une lointaine parente et vend du lait à la famille du facteur retiré à qui il loue une maison.

Il permet au fils de l'ancien tisserand de glaner dans ses champs, aussi bien pour les pommes de terre que pour les céréales, et de couper un peu de petit bois. En retour, celui-ci lui donne de temps en temps un peu d'aide. En fait, la seule relation strictement de voisinage est celle qu'entretient Finn avec son voisin le plus proche, Cormac, l'enfant de celui-ci venant assez souvent dans la maison, ce qui ne se passerait pas si les maisons n'étaient pas près l'une de l'autre.

La question de visites et de veillées a déjà été évoquée ; il faut simplement ajouter que le fils de Fiacra (Q, carte 71), le fermier qui habite en dehors du village, mais avec lequel Finn entretient des relations de travail, vient habituellement le visiter une ou deux heures le soir [3].

Le seul travail en commun auquel participe Finn avec tous les membres du village a lieu au moment de la moisson, quand les exigences de la batteuse nécessitent l'emploi de tous les hommes. A ce moment-là, d'ailleurs, la main-d'œuvre villageoise ne suffit plus, et il faut faire appel aux villages environnants. La présence à Dungory de deux frères de Gortaboy, village qui, par ailleurs, est lié à Ballyclery, fait que ces trois villages travaillent ensemble pour la moisson, même dans le cas de Cool, dont les attaches sont à Loughcurra de par sa famille maternelle. Finn travaille avec son frère, avec Cool, Fergus, Fiacra, avec un frère et un cousin de Gortaboy, et éventuellement avec ceux de Ballyclery. Le compte est d'ailleurs facile à établir. Il faut environ treize personnes pour bien faire marcher une batteuse. La liste de personnes qui vient d'être dressée, mis à part Ballyclery, comprend douze personnes, quand on compte les fils et les aides qui travaillent toujours avec ceux qui ont été énumérés. Notons que ce mode de travail en commun ne représente pas un changement apporté par la machine, mais simplement un déplacement, car dans la mémoire de ceux qui travaillent ensemble actuellement, restent vivants les temps où les travaux des champs étaient faits de la sorte.

En dehors de ce travail en commun, tout le long de l'année, Finn échange des journées de travail au fur et à mesure des besoins avec ses voisins. Chaque année il met son cheval en commun avec celui de Fiacra pour faire

3. Rappelons que « habituellement » se réfère à l'année 1956.

les labours des deux fermes. Étant donné la grandeur relative des deux fermes, cet arrangement est très favorable pour Finn et lui a permis de vendre le deuxième cheval qu'il gardait autrefois.

Les relations de travail de Finn avec son frère Conor sont plus suivies. Pendant l'enfance de ses neveux, Finn fit tous les travaux agricoles de son frère, sans que celui-ci ne lui rende des journées de travail. Conor a la réputation de ne jamais travailler. Maintenant que les enfants sont grands, les deux qui restent au village viennent souvent aider Finn.

Avec Cool, Finn échange de temps en temps du travail.

Les relations de travail de Finn avec Fergus sont plus compliquées. Ce dernier emploie Finn comme surveillant de ses troupeaux et pour les travaux de sa ferme. En échange, il lui laisse gratuitement son cheval, lui prête tous ses propres outils, lui donne de temps en temps de la nourriture pour ses bêtes et envoie Oisin, qu'emploie Fergus à plein temps, aider Finn dans tous les travaux agricoles. En fait, le réseau de don et contre-don qu'ils se sont tissé est tel qu'ils ne savent plus très bien qui est débiteur de qui, sinon par une sorte d'intuition. Il n'y a jamais de bilan de fait.

Quant aux relations de Finn avec le monde extérieur à son village, bien que ses connaissances, personnelles aussi bien que celles apprises par la voie de la presse et de la radio, en soient assez étendues, ses contacts sont assez limités. Il fréquente Kinvarra aux moments des foires et quand il faut faire ferrer le cheval, et Ballinderreen pour vendre ses cochons. A Kinvarra ses connaissances se trouvent plutôt dans la « basse » ville que dans la « haute ». A Ballinderreeen, sa paroisse d'origine, il a gardé beaucoup de connaissances de jeunesse, ce qui explique pourquoi il y achète une partie des produits agricoles dont il a besoin. Finn ne fait plus de veillées ni de visites chez les autres, bien que dans sa jeunesse il lui arrivât souvent de « visiter » aussi loin que New Quay ou Oranmore. Étant connu comme très bon fermier et ouvrier, on lui demande souvent de venir dans les fermes avoisinantes pour des travaux spécialisés, chaumage de toit, tonte de moutons, etc. Ses relations avec sa sœur et ses autres parents restés en Amérique sont quasiment nulles. Mais cet état est une retraite et nullement une stagnation, et représente un isolement mitigé, car chaque dimanche il reçoit les nouvelles du reste de la paroisse.

L'exploitation de la ferme est polyvalente, et un équilibre difficile est maintenu entre pâturages et cultures. L'élevage comprend des vaches à lait et leurs veaux, des moutons, des cochons et des poules. Finn cultive de l'orge, du blé, de l'avoine, de la betterave à sucre, de la betterave fourragère, des pommes de terre, des navets et quelques choux. L'examen du tableau 20 nous montre que la base de la rotation des cultures est l'alternance entre une céréale et une racine. Cette règle n'est enfreinte que sept fois en dix ans. La durée théorique d'une rotation, telle que l'explique Finn, est de cinq ou sept ans, selon le champ, mais il faut remarquer que

sur les six durées complètes que nous avons, deux sont de six ans, une de cinq, deux de trois, et la seule rotation de sept ans se trouve dans un des champs de *conacre*, autrement dit, dans un champ qui ne lui appartenait pas. Le temps du *ley* varie entre cinq à dix ans, en théorie ; les deux cas que nous avons ici sont de six et sept ans. Finn explique que le *ley*, comme la rotation céréale-racine, est fonction de la « richesse » du fermier. Le fermier pauvre ne peut pas toujours se permettre de suivre le système idéal. Il cite en exemple son champ (N° 2) « en bande » (*the long garden*) qui est en culture depuis quatorze ans. Sa forme interdit de l'utiliser pour faire paître des moutons, car ceux-ci n'aiment pas être à l'étroit, et au bout d'un ou deux jours sauteraient les murs pour aller dans les champs des voisins. Étant donné que sa ferme est très petite, il ne peut pas se permettre de ne tirer de ce champ que du foin.

L'examen des graphiques tirés de ces documents sur les superficies des cultures depuis dix ans (figure 20) nous démontre tout d'abord un changement dans le type d'exploitation depuis la prise en charge par Finn. La part des cultures, céréales et racines, a plus que triplé depuis dix ans, jusqu'à occuper environ un tiers des terres en dehors des landes, passant de 0,66 ha à 2,05 ha. En 1953 cette part était cinq fois plus grande qu'en 1947 (3,34 ha). On a très nettement l'impression, d'ailleurs, que Finn a trouvé l'équilibre de sa ferme seulement depuis quelques années, et on sent un certain souci de faire des expériences : par exemple dans les années 1949 et 1950 quand, il passe aux extrêmes dans les proportions des céréales et des racines. Il n'y a rien d'étonnant dans ce changement de type d'exploitation. L'ancien propriétaire était vieux quand il mourut, et peu aidé par son frère. Il ne pouvait être question pour eux de mettre l'accent de leur travail sur les cultures. Ils se concentraient donc sur l'élevage. Les premières années de Finn sur sa ferme furent passées en partie sur les routes, car pour vivre il était forcé de gagner de l'argent au dehors comme cantonnier. Ce n'est donc que vers 1947 qu'il commença à s'occuper de la ferme d'une façon continue.

Avant de passer à l'étude en détail des superficies de culture, il faut commenter les chiffres entre parenthèses pour 1956. Ils représentent ce que Finn comptait planter dans ses champs en février 1956. Les prévisions n'ont pas tenu parce qu'entre février et l'époque d'ensemencement le travail de défoncement que faisait Fergus l'influença suffisamment pour qu'il l'entreprenne lui aussi, et de ce fait il détruisit l'équilibre qu'il avait prévu pour l'année.

En prenant en détail les tableaux et le graphique des superficies, la diversification des cultures frappe l'esprit. En dix ans Finn est passé de deux à cinq cultures. Nous assistons d'ailleurs à un phénomène intéressant. Deux fois il a cultivé dans une année sept plantes différentes, pour en réduire le nombre l'année suivante. Cette réduction a porté surtout sur les racines,

Tableau 21. — Rotation des cultures de la ferme de Finn.

	ha	1947	1948	1949	1950	1951	1952	1953	1954	1955	1956	(1956)
1	0,35	Pât	Pât	Pât	Pât	Pât	Pât	Blé	Pot	Betas	Orge	(orge)
2	0,34	Cér	Rac	Cér	Nav	Betas	Orge	Pot	Betas	Orge Trèf	Pot	(betf)
3	0,27	—	—	—	—	—	Foin2	Avo	Pot	Blé	Pot	(pot)
5	0,30	Foin2	Foin2	Avo	Nav	Blé	Nav	Pot	Blé	Pât1	Foin2	(foin2)
6	0,43	Foin2	Blé	Blé	Pot	Orge	Betas	Blé	Pât1	Pât1	Pât1	(foin2)
7,8	0,54	Foin2	Foin2	Foin2	Foin2	Foin2	Avo	Pot	Orge	Foin1	Avo	(foin2)
10	0,26	Foin2	Pot	Nav	Avo	Nav Betf	Avo	Foin1	Foin2	Foin2	Foin2	(foin2)
11	0,22	Foin2	Foin2	Foin2	Foin2	Foin2	Blé	Betas	Avo	Betf Nav	Blé	(blé)
12	0,09	Foin2	Foin2	Avo	Pot	Avo	Foin1	Foin2	Foin2	Foin2	Foin2	(foin2)
13	0,33	Foin2	Foin2	Foin2	Foin2	Foin2	Foin2	Foin2	Avo	Pot	Betas	(orge)
17	0,32	Rac	Avo	Foin1	Foin2	Foin2	Foin2	Foin2	Foin2	Foin2	Foin2	(avo)
	0,80	Foin2	Foin2	Foin2	Foin2	Foin2						
19, 20	0,64	—	—	—	—	—	Pât	Pât	Pât	Pât	Pât	(pât)
	5,86	Pât	Pât	Pât	Pât	Pât	Pât	Pât	Pât	Pât	Pât	(pât)
C-1	0,30	—	—	—	—	—	—	Avo	Betas	—	—	
C-2	0,59	—	—	Avo	Betas	Avo	Pot	Blé	Betas	Avo	—	
C-3	0,54	—	—	—	—	Foin2	Foin2	Foin2	—	—	—	

Pât : pâturage
Pot : pommes de terre
Betas : betteraves à sucre
Cér : céréales
Rac : racines
Nav : navets
Tref : trèfles

Betf : betteraves fourragères
Avo : avoine
Foin1 : 1re année de foin
Foin2 : 2e année de foin ou plus
Pât1 : pâturage dans une rotation de moins de 5 ans
Pât : pâturage dans une rotation de plus de 5 ans
Nat : navette de printemps

Tableau 22. — Superficies de culture de la ferme de Finn.

	1947	1948	1949	1950	1951	1952	1953	1954	1955	1956	(1956)
Blé de printemps		0,43	0,43		0,30	0,22	1,37	0,30	0,27	0,22	(0,22)
Avoine		0,32	0,98	0,26	0,68	0,80	0,57	0,55	0,59	0,54	(0,32)
Orge					0,43	0,34		0,54	0,17	0,35	(0,68)
Céréale non spécifiée	0,34		0,34								
Navette de printemps											
Pommes de terre		0,26		0,67		0,59	1,18	0,62	0,33	0,61	(0,27)
Navets			0,26	0,49	0,13	0,15			0,08		(0,17)
Betteraves fourragères					0,13	0,15			0,14		(0,17)
Betteraves à sucre				0,59	0,34	0,43	0,22	1,23	0,35	0,33	(0,0)
Racine non spécifiée	0,32	0,34									
Foin (1re année)			0,32			0,09	0,26		0,54		(0,0)
Foin (autre)	2,97	2,28	1,89	2,21	2,75	1,46	1,28	0,67	0,67	0,97	(1,62)
Pâturage (rotation de moins de 5 ans)								0,43	0,90	0,43	(0,0)
Pâturage (autre)	6,21	6,21	6,21	6,21	6,21	6,85	6,50	6,50	6,50	6,50	(6,50)
	9,84	9,84	10,43	10,43	10,97	11,08	11,38	10,84	10,54	9,95	(9,95)

fig. 20
DUNGORY

CULTURES: FINN

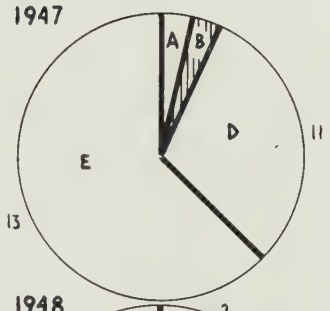
A CEREALES
B RACINES, LEGUMES, ETC.
C FOINS
D PATURAGE

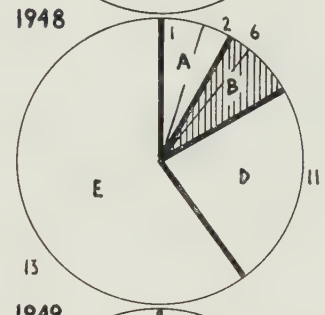
1 BLE DE PRINTEMPS
2 AVOINE
3 ORGE

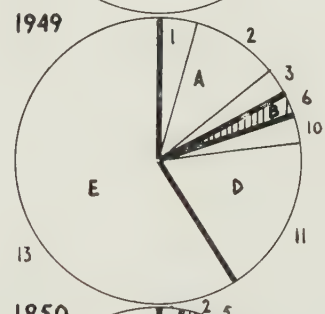
5 POMMES DE TERRE
6 NAVETS
7 BETTERAVES FOURRAGERES
8 BETTERAVES A SUCRE

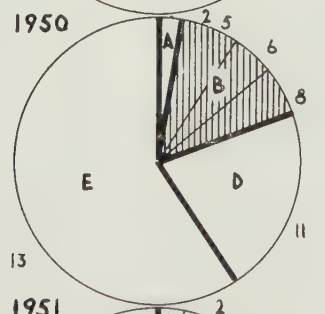
10 FOIN: PREMIERE ANNEE
11 FOIN: AUTRE

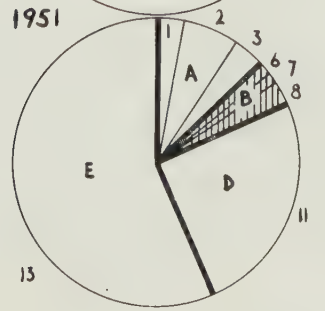
12 PATURAGE DANS ROTATION DE MOINS QUE 5 ANS
13 PATURAGE: AUTRE

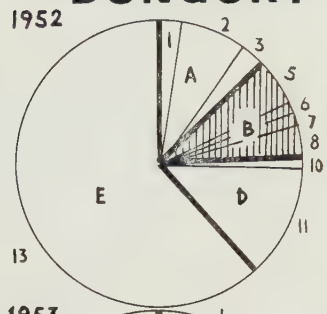


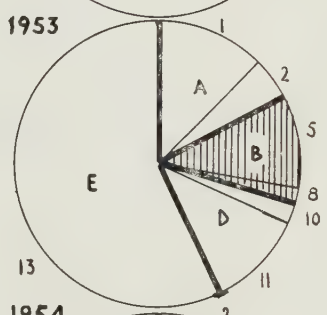


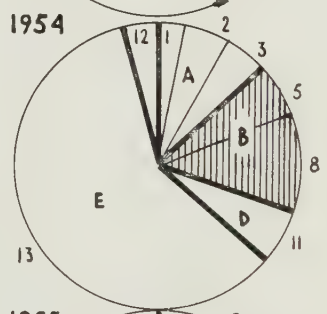


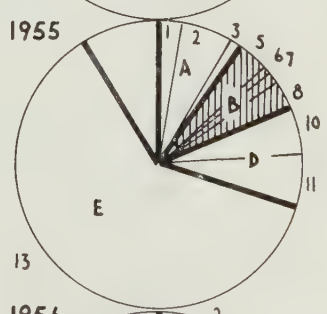


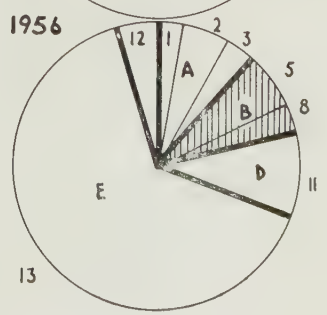












1 HA

1 / 10.000

qui donnent proportionnellement beaucoup plus de travail. Les céréales occupent depuis six ans à peu près la même proportion de ses terres cultivées et ce sont toujours les mêmes : le blé pour la consommation humaine, l'avoine pour le bétail, et l'orge à malter à la fois pour le bétail et pour la vente par contrat pour obtenir de l'argent liquide.

Ce même besoin d'argent est la raison qui détermine la culture de la betterave à sucre, outre que la pulpe, qui est un très bon aliment pour les bêtes, est vendue à moitié prix aux cultivateurs de betterave. Finn commença à la cultiver en 1950, un des premiers de la région, et a toujours fait à peu près la même surface, sauf en 1954.

Par contre, nous voyons la quantité de foin diminuer d'année en année, depuis environ 3 ha jusqu'à 1 ha. Le pâturage, dans une rotation de moins de cinq ans, fait son apparition dans les dernières trois années. Ce fait est significatif, car ce pâturage est bien meilleur que l'autre et réduit la surface annuelle de champs nécessaire à l'entretien d'une bête. Les services agricoles, d'ailleurs, font un grand effort pour persuader les fermiers d'utiliser ce système du *ley*.

En résumé, depuis dix ans le pâturage total et les cultures ont augmenté de surface, et le pâturage de *ley* est apparu, les deux augmentations se faisant au détriment de la surface consacrée au foin.

La comparaison avec la figure 21 montrant les différentes utilisations de la surface agricole dans les quatre *District Electoral Divisions* sur lesquelles s'étend la paroisse, est instructive. Cette comparaison doit s'établir à la fois avec la *District Electoral Division* de Kinvarra et avec celle de Cahermore, car la ferme de Finn se trouve sur la limite est de celle-là. L'examen de ce graphique nous montre que : Finn a proportionnellement deux fois plus de surface en cultures que l'une ou l'autre unité administrative ; un peu plus de surface en foin que l'une ou l'autre, et enfin, en prenant le chiffre de terres en landes qui ressort de la carte 73 pour la comparaison avec la catégorie G de la carte d'ensemble, Finn a la même quantité de terres incultivables et presqu'inutilisables que dans Cahermore et, toujours proportionnellement, moitié moins que dans Kinvarra. Ici, sans vouloir y répondre immédiatement, il faut poser plusieurs questions. Est-ce que la ferme de Finn représente simplement une exception qui n'influe pas beaucoup sur la moyenne étant donné les quantités en jeu (11 ha sur 2.200 et 3.3000 ha), est-ce que la ferme de Finn compte proportionnellement plus de bonnes terres que les autres fermes des environs, ou enfin, est-ce que Finn exploite sa ferme d'une façon plus rationnelle ? [4]. Si l'on répond affirmativement à cette dernière question, il faut en plus connaître l'importance relative des mobiles fournis par la superficie de la ferme, le carac-

4. Plus rationnelle du point de vue de la démographie irlandaise, les cultures permettant une plus haute densité rurale que l'élevage.

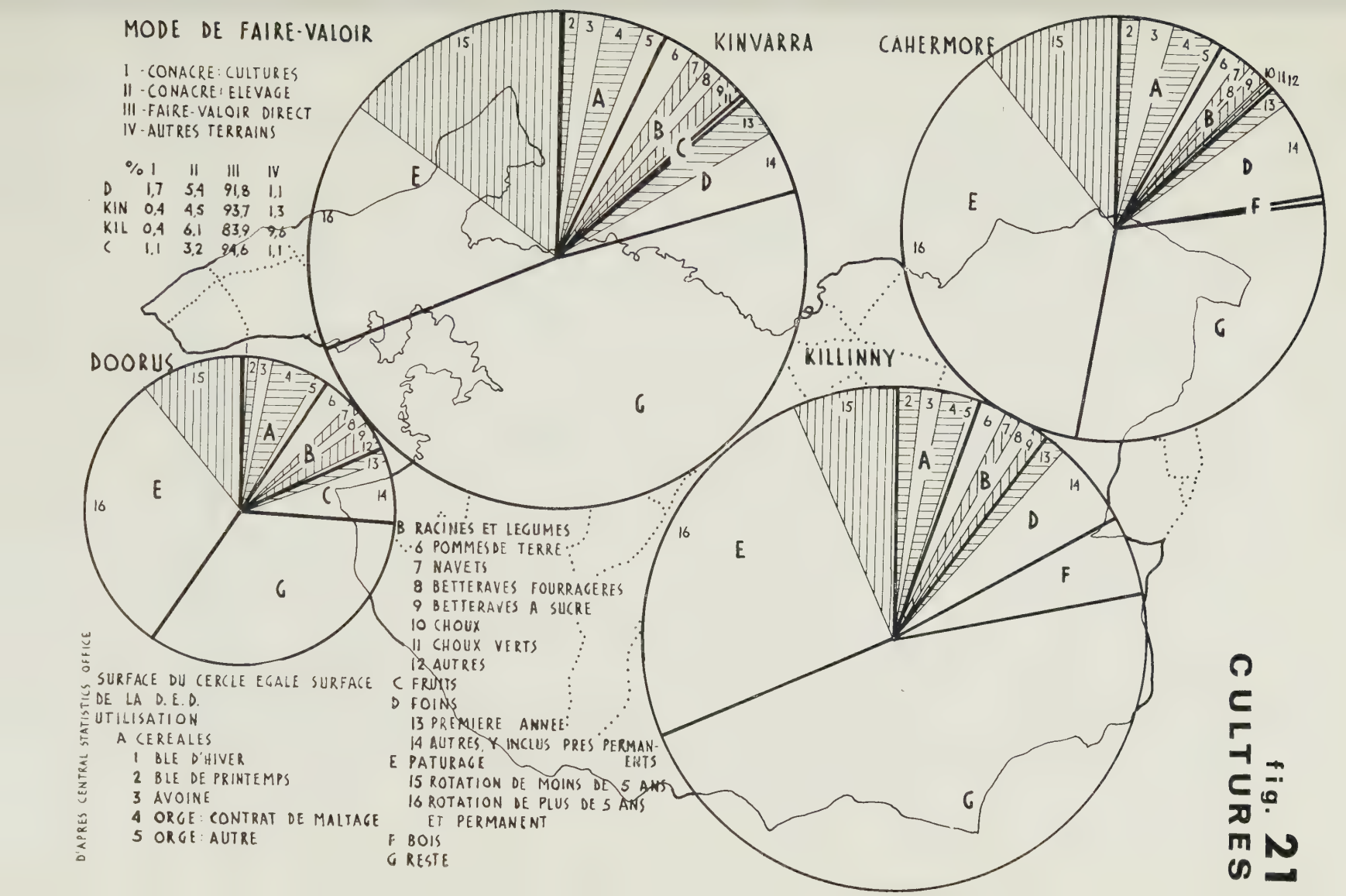


fig. 21 CULTURES

tère du fermier, et le contexte social (nécessité de se conformer à un certain standard de vie, etc.).

Passons maintenant aux documents bruts des travaux des cultures (tableau 22). Ces documents n'appellent pas de commentaires, car ils sont complets en eux-mêmes et ils sont publiés ici à la fois pour fournir une base aux discussions ultérieures et pour permettre à d'autres de les utiliser d'une façon différente. Nous pouvons pourtant remarquer que les rendements se comparent très favorablement à ceux considérés comme normaux. Par exemple, 27 qx/ha d'orge et d'avoine est un rendement irlandais normal (33,5 et 23,5 en 1956) [5], de même les rendements de betteraves à sucre et du foin (27 t/ha et 5,3 t/ha en 1956) [5]. Par contre le blé à 21 qx/ha est inférieur aux normes (31,5 qx/ha en 1956) [5], et 15 t de pommes de terre par hectare, bien qu'étant une moyenne de ce à quoi on peut s'attendre à tirer de terres moyennes [6], est nettement en-dessus de ce qu'obtiennent les stations expérimentales en différentes parties de l'Irlande [7].

Les documents reproduits ici ont été conçus pour pouvoir répondre à toutes les questions qui pourraient être posées dans les domaines technique et social, mais il est évident que dans ce travail nous n'explorerons pas toutes les possibilités qu'ils nous offrent. Par exemple, en 1956 Finn sema environ 50 kg de blé dans un champ de 0,22 ha, ce qui fait 227 kg/ha. Or, en Irlande il est recommandé de semer entre 240 et 280 kg/ha quand il s'agit de blé de printemps, comme c'est le cas [8]. Mais l'étude des rapports entre la quantité de semences et le rendement (en 1955 pour 280 kg/ha de semences, Finn obtint 30 qx/ha), la nature du champ, la qualité de semences, le genre et la quantité des engrais, etc. appartient à l'agronome, et non pas à l'ethnologue. Ou encore, l'emploi d'algues comme engrais pour des pommes de terre est hautement recommandé par le Département d'Agriculture, mais celui-ci conseille le fumage par algues à l'automne et non pas au printemps au moment de l'ensemencement, comme le font les fermiers de Kinvarra. De nouveau une question pour l'agronome. Ou, enfin, les experts agricoles estiment qu'il ne faut planter des pommes de terre dans un même champ qu'une fois tous les quatre ans, afin que le rendement et la qualité de la récolte ne baissent pas [9].

Le tableau 23 est conçu de la façon suivante. L'ordre chronologique des opérations est suivi pour chaque champ. Les détails de chaque opération sont donnés également pour chaque champ. Bien que le travail sur le terrain eût lieu en 1956, les documents pour 1955 sont présentés aussi.

Passons à l'examen des documents sur l'élevage. De même que pour

5. Statistical Abstract, 1958, p. 65.
6. Gondé, Carré et Jussiaux, 1953, p. 107.
7. An Roinn Talmhaiochta, 1952, dans An Roinn Talmhaiochta, 1953, p. 45.
8. An Roinn Talmhaiochta, 1951, dans An Roinn Talmhaiochta, 1953, p. 12.
9. An Roinn Talmhaiochta, 1946, dans An Roinn Talmhaiochta, 1953, p. 46.

Tableau 23. — Documents agricoles de la ferme de Finn.

1955. — *Engrais chimiques.*

Culture	Champ n°	Type	Origine	Quantité	Prix	Travail fait par :	Temps
Betteraves à sucre	1	Mélange pr bet. à sucre # 2	Usine à Tuam	508 kg	13.0.0	Finn	1 jour
		Nitrate de soude	»	102 kg	2.8.00		
Orge (plus trèfle)	2	Mélange pr pommes de terre	ns [a]	152 kg	ns	Finn	1/2 jour
Blé	3	»	»	254 kg	»	Finn	3 heures
Foin	5	»	»	152 kg	»	Finn	(1/2 jour) [b]
Pâturage	6	»	»	203 kg	»	Finn	(1/2 jour)
Foin	7,8						
Betteraves fourragères (2/3)	11	Mélange pr bet. à sucre (1/2)	»	51 kg	»	Finn	(1/2 jour)
Navets (1/3)		Superphosphate (1/2)	»	51 kg	»		
Foin	12	Mélange pr pommes de terre	»	4 seaux	»	Finn	
Pommes de terre	13	»	»	376 kg	»	Finn	1/2 jour
Foin	17	Sulfate [c] d'ammoniaque (1/3)	»	305 kg	»	Finn	(1/2 jour)
		Superphosphate (2/3)	»				
Pâturage	21, 22	Mélange pr pommes de terre	»	152 kg	»	Finn	(1/2 jour)
Avoine	Conacre 2	»	»	407 kg	»	Finn	(1/2 jour)

(*a*) Non spécifié.
(*b*) () indique que le calcul est fait par extrapolation
(*c*) Restant de 1954.

1955. — *Fumier.*

Culture	Champ nº	Quantité	Travail fait par :	Temps
Betteraves à sucre	1	—		
Orge (Trèfle)	2	—		
Blé	3	—		
Foin	5	—		
Pâturage	6	5 charrettes (1.600 kg)	Finn	(1 jour)
Foin	7,8			
Foin	10	12 charrettes (4.100 kg)	Finn	(2 jours)
Betteraves fourragères (2/3)	11	12 charrettes (4.100 kg)	Finn	1 1/2 jour pr. porter
Navets (1/3)				1/2 jour pr. étaler
Pommes de terre	13	20 charrettes (7.100 kg)	Finn	(4 jours)

Désinfection des semences

Blé	3	910 gms de produit désinfectant acheté à Kinvarra

1955. — *Semences*

Culture	Champ nº	Type	Origine	Quantité	Prix	Travail fait par :	Temps
Betteraves à sucre	1	620	Usine à Tuam	9 kg	1.16. 8	Finn	1 jour
Orge	2	Spratt Archer	Données par frère	44,5 kg	Gratuites	Finn	1/2 jour
Blé	3	Atle	Fermier (Townsend & Flahavan Seed Co.)	76 kg	4. 2. 6	Finn	1/2 jour
Betteraves fourragères (2/3)	11	Defender Yellow Globe Tipperary	Marchand à Kinvarra	1,5 kg	0.11. 8	Finn avec machine	2 heures
Navets (1/3)		(Swedes)	»	0,9 kg			
Pommes de terre	13	Propre récolte (1954)		571 kg		Finn avec sœur, nièce et petite voisine	1/2 jour
Avoine	Conacre 2	Victory 2 de Dardis & Dunn	Propre récolte (1954)	140 kg		Finn	1/2 jour

1955. — *Récolte : Grains.*

Culture	Champ n°	Coupe	Mise en gerbe	Petites meules (stooks) Travail fait par :	Temps	Grandes meules (handstacks) Travail fait par :
Orge	2	Faux (Finn)	Maeve Voisin	Finn	1 jour	Finn
Blé	3	Faux (Finn)	Maeve Neveu	Finn	1 jour	Finn
Avoine	Conacre 2	Faux (Finn)	Maeve Voisin Ami de Ballyclery	Finn	2 1/2 jours	Finn

Grande meules	Port à la ferme		Battage				
Temps	Travail fait par :	Temps	Moyen	Travail fait par :	Temps	Prix	Équipe
1/2 jour	Finn, Cool Fils de Fiacra	1/2 jour	Batteuse	Fermier	1/2 jour	65 kg d'orge	ns
1/2 jour	Finn, Cool	1 jour					
1/2 jour	Finn, Cool	1 jour					

1955. — *Récolte : Racines.*

Culture	Champ n°	Arrachage Travail fait par :	Temps	Empilage Travail fait par :	Temps	Décolletage Travail fait par ;	Temps
Betteraves à sucre	1	Cool, Ami de Ballyclery Maeve, Finn	ns [d]	Ami de Ballyclery, Finn, Cool	ns	Ami de Ballyclery, Finn, Cool	ns [d]
Betteraves fourragères (2/3) Navets (1/3)	11	Finn	1 jour	Finn	1 jour		
Pommes de terre	13	Finn	1 jour				
		Sœur, Neveu Nièce, Voisin	1 jour				

Décolletage temps	Charroi Travail fait par :	Temps
ns [d]	Finn	ns [d]

1955. — *Récolte : Résultats.*

Culture	Surface	Récolte	Rendement	Revenu	Revenu/ha
Blé	0,27 ha	800 kg	30 qx/ha	—	
Orge	0,17 ha	610 kg	35 qx/ha	—	
Avoine	0,59 ha	762 kg	13 qx/ha	—	
Pommes de terre	0,33 ha	ns [e]			
Betteraves à sucre	0,35 ha	10.452 kg	30 t/ha	58.11.10	167.1.8/ha
Betteraves fourragères	0,14 ha	7.112 kg	51 t/ha	—	
Navets	0,08 ha	3.048 kg	38 t/ha	—	
Foin	1,21 ha	8.400 kg	7 t/ha		

(*d*) Finn ne se souvenait plus du temps total, car ils ont travaillé quand ils avaient le temps.
(*e*) La méthode de culture de cette racine rend très difficile l'estimation quantitative de sa récolte.

1956. — *Labours.* (avant ensemencement).

Culture	Champ nº	Opération	Instrument	Traction	Travail fait par :	Temps
Orge	1	Labour	Charrue	Chevaux	Finn	3 jours
		Hersage	Herse (bois)	Cheval	Finn	1/2 jour
		Labour (sens croisé)	Charrue	Chevaux	Finn	1 1/2 jour
Pommes de terre	2	Labour	Charrue	Chevaux	Finn	1 1/2 jour
		Hersage	Herse (bois)	Cheval	Finn	1/2 jour
		Sillonnage (ouverture)	Charrue	Chevaux	Finn	1 jour
Pommes de terre	3	Labour	Charrue	Chevaux	Finn	2 1/2 jours
		Hersage	Herse (bois)	Cheval	Finn	1/2 jour
		Sillonnage (ouverture	Charrue	Chevaux	Finn	1 jour
Avoine	7, 8	Défoncement	Bulldozer (£ 20)		Contracteur	1 jour
		Labour	Charrue	Chevaux	Finn	2 1/2 jours [f]
		Hersage	Herse (bois)	Cheval	Finn	1 jour
Blé	11	Labour	Charrue	Chevaux	Finn	2 jours
Betteraves à sucre	13	Labour	Charrue	Chevaux	Finn	3 jours
		Hersage	Herse (bois)	Cheval	Finn	1/2 jour
		Sillonnage (ouverture) [g]	Charrue	Chevaux	Finn	1 1/2 jour
		Sillonnage (fermeture)	Charrue	Chevaux	Finn	1 1/2 jour

(*f*) Ce champ a été labouré en relativement moins de temps que les autres, car le travail a été fait plus tard dans l'année quand les jours sont plus longs et quand le bétail demande moins de soins.

(*g*) Les engrais chimiques sont placés dans les sillons avant leur fermeture.

1956. — *Fumier : Algues.*

Culture	Champ n°	Produit	Quantité	Travail fait par :	Temps
ommes de terre	2	Algues	3 charrettes (1.016 kg)	Finn	1 1/2 jour
		Fumier	25 charrettes (8.300 kg)	Finn	3 jours
Pommes de terre	3	Algues	12 charrettes (4.100 kg)	Finn	5 jours
		Fumier	3 charrettes (1.000 kg)	Finn	1/2 jour
Avoine	7, 8	Fumier	3 charrettes (1.000 kg)	Finn	1/2 jour
Foin *h*		Algues	22 charrettes (8.000 kg)	Finn	12 jours
		Fumier	5 charrettes	Finn	1/2 jour

Désinfection des semences.

Culture	Champ n°	Type	Origine	Quantité	Prix
Orge	1	Ceresan	Marchand à Kinvarra	910 gm	0.5.0
Blé	11	»	»	450 gm	0.2.6
Betteraves à sucre	13	Les semences de betterave à sucre sont du type non-décortiqué. La désinfection contre les maladies est réalisée par l'usine.			

(*h*) Ce champ était primitivement destiné à la navette de printemps.

1956. — *Engrais chimiques.*

Culture	Champ nº	Type	Origine	Quantité	Prix	Travail fait par :	Temps
Orge	1	Mélange pour pommes de terre	Marchand à Kinvarra	102 kg	30.0.0 *i*	Finn	1/4 jour
Pommes de terre	2	»	»	102 kg		Finn	1/2 jour
		Potasse	»	102 kg			
Pommes de terre	3	Mélange pour pommes de terre	»	203 kg		Finn	1/2 jour
		Potasse				Maeve	
Foin	5	Mélange pour pommes de terre	»	102 kg		Finn	1 jour
			»	152 kg			
Avoine	7, 8	»	»	102 kg		Finn	1/2 jour
Foin	10	»	»	203 kg		Finn	1/2 jour
Blé	11	Mélange pour betterave à sucre D/O 874	Usine à Tuam	102 kg *j*	(13.0.0) *k*	Finn	1/2 jour
Pât *l*	12, 14	Mélange pour pommes de terre	Marchand à Kinvarra	25 kg		Finn	1/2 jour
Foin	17	Mélange pour pommes de terre	Marchand à Kinvarra	229 kg		Finn	1 jour
Betteraves à sucre	13	»	»	51 kg		Finn	
		Potasse		51 kg			
		Mélange pour betterave à sucre D/O 874	Usine à Tuam	406 kg			
Pâturage	18	Mélange pour pommes de terre	Marchand à Kinvarra	305 kg		Finn	1 jour

(*i*) Prix pour la totalité de potasse et de mélange pour pomme de terre.
(*j*) Finn a soustrait un sac des cinq envoyés par l'usine à Tuam pour le champ de betteraves à sucre.
(*k*) L'enquêteur était parti avant l'arrivée de la facture pour 1956. Ce prix est fondé sur celui de 1955.
(*l*) Ces champs n'ont pas pu être utilisés pour le pâturage en 1956, car ils étaient entourés de champs en culture.

1956. — *Semences.*

Culture	Champ nº	Type	Origine	Quantité	Prix	Travail fait par :	Temps
Orge	1	Bionor	Frère	64 kg	Gratuit	Finn	1 jour
Pommes de terre	2	Banner	Fermier *m*	(600 kg)	(10.0.0) ?	Finn	1 jour
		Spry's	Fermier *o*			Sœur	
		Abundance				Maeve	
		Epicure	Neveu de Maeve		Gratuit		
		Ulster	Frère de Maeve		»		
Pommes de terre	3	Alfa	Cousin	(450 kg)	Gratuit	Finn	1/2 jour
Pommes de terre		Ulster	Frère *p*		»	Sœur	
						Sœur de Cool	
						Voisin	
						Jeune fils d'un voisin	
Avoine	7, 8	Victor	Fermier (Townsend & Flahavan Seed Co) *q*	114 kg	4.10.0	Finn	1/2 jour
Blé	11	Atle	Fermier *r*	44,5-51/kg	ns	Finn	1 jour
Betteraves à sucre	13	620	Usine	9 kg	(2.0.0.) *s*	Finn avec machine	1/2 jour
Herbe *t*	13	Trèfle	Marchand à Kinvarra	3,18 kg			
		Foin	»	6,35 kg			

(*m*) N'habite pas Dungory.
(*n*) Chiffre approximatif.
(*o*) N'habite pas Dungory.
(*p*) Semences données en 1955.
(*q*) Habite Cahermore.
(*r*) Semences achetées en 1954 du fermier cité dans la note précédente.
(*s*) Voir note *k*.
(*t*) Cette herbe est ensemencée trois semaines après l'ensemencement du blé au moment de faire le roulage.

1956. — *Soins des plantes : Sarclage.*

Culture	Champ n°	Opération	Instrument	Traction	Travail fait par :	Temps
Orge	1	Hersage	Herse (bois)	Cheval	Finn	1/2 jour
Pommes de terre	2	Sillonnage [u] (fermeture)	Charrue [v]	Cheval	Finn	1 jour
		(Roulage)	Planche avec poids	Cheval	Finn	1/2 jour)
		Binage	Houe à cheval			(1/2 jour)
		Buttage	Charrue	Cheval	Finn	1 jour
		Pulvérisation [w]			Finn	1/2 jour
		Hersage [x]	Herse (bois)	Cheval	Finn	(1/2 jour)
		Hersage [x]	Herse (bois)	Cheval	Finn	(1/2 jour)
Pommes de terre	3	(Nivellement) [y]	Houe à cheval		Finn	— [z]
		Sillonnage (fermeture)	Charrue [v]	Cheval	Finn	1 jour
		Buttage	Charrue	Cheval	Finn	(1 jour)
		Pulvérisation [aa]				1/2 jour
		Hersage [x]	Herse (bois)	Cheval	Finn	(1/2 jour)
		Hersage [x]	Herse (bois)	Cheval	Finn	(1/2 jour)
Avoine	7, 8	Hersage	Herse (bois)	Cheval	Finn	(1 jour)
		Hersage	Herse (bois)	Cheval	Finn	(1 jour)
		Roulage	Rouleau	Cheval	Finn	(1/2 jour)
Blé	11	Hersage	Herse (bois)	Cheval	Finn	(1/2 jour)
		Roulage	Rouleau [ab]	Cheval	Finn	(1/2 jour)
Betteraves à sucre	13	Binage	Houe à cheval		Finn	
		Plaçage	Faits à la main		Finn	4 jours
		Démariage			Frère Cool	1 jour

(*u*) Le fumier, les algues, et les engrais chimiques sont placés dans les sillons avant leur fermeture.
(*v*) Une bêche est attachée sur le côté opposé au versoir.
(*w*) Un baril (0.10.0) acheté à un marchand à Kinvarra. Le pulvérisateur à main a été emprunté à Lugh. Voir relations Finn-Lugh ci-dessous (c. 90 £).
(*x*) Après la récolte.
(*y*) Opération destinée à couvrir semences et engrais chimiques et naturels.
(*z*) Opération faite conjointement avec l'ensemencement.
(*aa*) 1 1/4 barils (c. 110 £) acheté (c. 0.2.6) au même marchand à Kinvarra. Pulvérisateur de Lugh.
(*ab*) Le rouleau appartient à Cool.
(*ac*) Selon Finn les sillons étaient trop rapprochés et le sol trop peu profond pour biner davantage ou butter comme d'habitude.

1956. — *Récolte : Grains.*

Culture	Champ nº	Coupe	Mise en gerbe	Petites meules (stooks) Travail fait par :	Temps	Grandes meules (handstacks) Travail fait par :
Orge	1	Faux (Finn)	Maeve Neveu Nièce Voisin RC *ad*	Finn	2 1/2 jours *ae*	Finn Oisin
Avoine	7, 8	Moissonneuse-lieuse	Fermier *af* (3 heures) (0.10.0)	Finn Oisin	1/2 jour	Finn
Blé	11	Faux (Finn) 1 jour	Maeve Oisin	Finn	1/2 jour	Finn

Grandes meules	Port à la ferme		Battage				
Temps	Travail fait par :	Temps	Moyen	Travail fait par :	Temps	Prix	Équipe
2 heures	Finn Oisin	1 jour	Batteuse	Fermier *ag*	1/2 jour	2.10.0 *ah*	7 voisins 2 parents MF *ai* Propriétaire de la batteuse et 2 amis
1/2 jour	Finn Oisin	1/2 jour					
1/2 jour	Finn Oisin	1/2 jour					

(*ad*) L'ethnologue. Il est compris ici parce que son travail est venu s'ajouter au reste.

(*ae*) Dont 2 jours pour faucher le champ, et 1/2 jour pour ratisser à la main, mettre en gerbe, et fabriquer les petites meules.

(*af*) Petit fermier de Cartron, qui gagne sa vie surtout en se louant avec son tracteur.

(*ag*) De Tooren dans la paroisse avoisinante.

(*ah*) Calculé d'après la quantité de paille.

(*ai*) L'ouvrier qui travaille pour Lugh.

1956. — *Récoltes : Racines.*

Culture	Champ n°	Arrachage		Empilage		Décolletage	
		Travail fait par :	Temps	Travail fait par :	Temps	Travail fait par :	Temps
Pommes de terre	2	Finn	2 jours *aj*	— *ak*			
Pommes de terre	3	Finn Maeve Oisin	3 jours				
Betterave à sucre	13	Finn Oisin	4 jours	Finn	1 jour	Finn	
		Neveu	1 jour	Frère		Oisin	3 jours

Charroi	
Travail fait par :	Temps
Finn Oisin	1 jour

1956. — *Récolte : Foin.*

Champs n°	Emplacement de la meule	Travail fait par :	Temps
5	Ferme	Finn Oisin Neveu Voisin	1/2 jour
10	Champ	»	1/2 jour
17	Ferme	»	1/2 jour

(*aj*) A partir de juillet Finn a commencé à arracher les pommes de terre au fur et à mesure de ses besoins. Ces 2 jours représentent environ la moitié du champ.

(*ak*) Le temps d'empilage est compris dans le temps d'arrachage.

1956. — *Récolte : Résultats.*

Culture	Champ nº	Quantité	Destination	
			Grains ou racines	Collets et feuillles ou paille
Orge	1	946 kg	914 kg vendus 32 kg gardés pour l'alimentation du bétail	Litière 1.525 kg Fumier
Pommes de terre	2	4.100 kg *al*	Alimentation hommes et bétail	
Pommes de terre	3	4.100 kg	»	
Foin	5	1.525 kg	Alimentation du bétail	
Avoine	7,8	1.448 kg	Alimentation du bétail	Litière — *am* Alimentation Fumier
Foin	10	1.525 kg	Alimentation du bétail	— *am*
Blé	11	457 kg	330 kg pour le pain de l'année 127 kg pour les poules	
Betteraves à sucre	13	6.794 kg	Vendus	Collets et feuilles laissés dans le champ pour le bétail
Foin	17	2.050 kg	Alimentation du bétail	

1956. — *Récolte : Résultats.*

Culture	Surface	Récolte	Rendement	Revenu	Revenu/ha
Orge	0,35 ha	946 kg	27 qx/ha	(£ 26) *an*	(£ 75/ha)
Avoine	0,54 ha	1.448 kg	27 qx/ha	—	
Blé	0,22 ha	457 kg	21 qx/ha	—	
Pommes de terre	0,61 ha	9.300 kg	15 t/ha	—	
Betterave à sucre	0,33 ha	6.794 kg	21 t/ha	41.17.11 *ao*	126.16. 4/ha
Foin	0,97 ha	5.100 kg	5 1/2 t/ha		

(*al*) Ne représente que la quantité arrachée en octobre. Par extrapolation, ce champ a dû donner approximativement 5.200 kg.

(*am*) Le chiffre global de la grande meule contenant la paille a été évalué par Finn à 3 tonnes, ce qui semble trop peu, surtout si l'on considére son chiffre de 1.525 kg pour la paille d'orge comme exact.

(*an*) Chiffre approximatif.

(*ao*) 18,7 % de sucre à 130/2 la tonne.

les documents sur les cultures, il n'y a guère besoin de commentaires. Il faut simplement rapporter quelques données qui se prêtent mal à une récapitulation en forme de tableau. D'abord, souvenons-nous qu'autrefois Finn avait deux chevaux, qui lui coûtaient trop cher. Normalement, il en aurait vendu un seul, mais Fergus cherchait à faire garder son propre cheval, ce qui fait que Finn vendit les deux siens. Autrefois Finn avait trois vaches, mais leur entretien pendant l'hiver était trop cher, et il préféra remplacer l'une des vaches par des moutons. Cette décision lui laissa toujours la possibilité, comme en 1955-56, quand il avait un excédent de foin, d'acheter un veau ou une génisse de plus à élever pour la foire de février.

L'élevage des poules par Finn lui fait combiner des méthodes traditionnelles et modernes. Le niveau du poulailler se tient entre 50-60 poules. Chaque année une dizaine des plus anciennes poules sont vendues à un marchand ambulant d'Ennis qui achète de vieilles poules et des œufs. En mars, afin d'avoir des pondeuses en novembre et décembre quand les œufs sont chers, Maeve met deux de ses poules à couver. Elle échange 26 à 28 œufs avec une voisine, à Gortaboy en 1955, à Dungory en 1956, car, dit-elle, « le coq a des sœurs dans le poulailler et on dit que c'est mauvais de mettre donc ses propres œufs à couver ». En mai ou juin elle achète des poussins d'un jour (en 1956, 18 pour 1.12.6 des Ballybahan Hatcheries à Galway) qui remplaceront les poules vieillies et lui fourniront quelques poulets à manger. Les œufs en surplus seront vendus à un commerçant de Kinvarra, qui les mangera ou les revendra. Ajoutons qu'autrefois les couveuses étaient nourries au *porter* (bière brune) pour les faire tenir tranquilles.

Tableau 24. — Documents d'élevage de la ferme de Finn.

Évolution du troupeau.

N°	Type	Race	Age	Origine	Date	Prix d'achat	Prix de vente
			Chevaux.				
1	Trait	—		— [a]			
			Bovins.				
	I. *Troupeau au 1er janvier 1956.*						
2	Vaches à lait	Hereford	7+ ans	Achetée comme vèle	(1948)	£ 2	£ 40
		Red Shorthorn	2+ ans	Achetée pleine	(1953)	£ 42	
2	Vèles	Hereford	1 an	Propre élevage	1955		£ 51
1	Taureau [b]	Hereford	1 an	Frère	1955	£ 20	£ 24.15

(*a*) Prêté par Fergus.

(*b*) Finn ne garde généralement que deux veaux, mais un excédent de foin de l'année l'a incité à en élever trois pour le marché de 1956.

II. *Mouvements et reproduction.*

Février 28 : Les trois veaux sont vendus pour £ 75.15.0.
Juin (15) : La vache Red Shorthorn vèle d'une vèle Hereford.
Juillet 14 : La vache Red Shorthorn est amenée à Caheravoneen au taureau Hereford (£ 1).
Août 5 : La vache Red Shorthorn est amenée à Caheravoneen au taureau Shorthorn (0.15.0).
17 : La vache Hereford vèle d'une vèle Hereford.
24 : Finn vend la vache Hereford pour £ 40. (Cette vache avait l'habitude de donner des coups de pied au moment de la traite, de telle façon que Maeve ne pouvait la traire, et Finn avait trop de travail pendant l'été pour pouvoir le faire lui-même).
Finn achète la vache Hereford du curé pour £ 40.

III. *Troupeau au 1er janvier 1957.*

2	Vaches à lait	Red Shorthorn	2+ ans ?	Achetée »	(1953) août 1956	£ 42 £ 40
2	Vèles	Hereford	4 mois 6 mois	Propre élevage		

Ovins.

I. *Troupeau au 1er janvier 1956.*

1	Bélier	Galway	2+ ans	Acheté	1955
1	Antenaise	»	1+ an	Propre élevage	
15	Brebis	»	4+ ans	Achetées	1953

II. *Mouvements et reproduction.*

1955.
Octobre (15) : Bélier mis avec les brebis.

1956.
Mars : Brebis agnèlent.
Bilan : 15/15 brebis agnèlent 6 paires de jumeaux.
Mai 18 : 6 brebis avec jumeaux vendues pour £ 51.
Août 25 : 6 agneaux vendus à Ardrahan à un éleveur de Loughrea pour 28.13.0 (4.15.6 moins 0.2.0. de « luck penny » la tête).

III. *Troupeau au 1er janvier 1957.*

1	Bélier	Galway	3+ ans	Acheté	1955
1	Antenaise	»	2+ ans	Propre élevage	
9	Brebis	»	5+ ans	»	
3	Agnèles	»	9 mois	»	

Porcins.

I. *Troupeau au 1er janvier 1956.*

2

II. *Mouvements de reproduction.*

Mars : Le porc en bonne santé [c] est vendu à Ballinderreen.
Mai 18 : Achat de trois porcelets pour £ 17, à Gort.
Août 14 : Ancien porc malade amené à Ballinderreen pour la vente. Le marchand a d'abord refusé de le prendre à cause de sa mandibule gonflée, puis a accepté de l'amener à l'usine. Celle-ci à payé environ £ 15 pour les 80 kg.
Septembre : Deux cochons sont vendus à Ballinderreen pour 27.12.6. Ils pesaient environ 83 kg chacun.

III. *Troupeau au 1er janvier 1957.*

— [d]

Basse-cour.

Environ 50 poules achetées âgées d'un jour. White Leghorns et Rhode Island Reds.
Tableau récapitulatif (1.1.57).
1 cheval
4 bovins
14 ovins
(2) porcins
50 poules

Alimentation et soins du bétail.

Bovins.

Vaches à lait.

Janv. : Les deux-tiers d'un seau, deux fois par jour, d'un mélange fait moitié de pulpe et betterave à sucre, moitié d'avoine moulue.
Fév./milieu avril : Le même mélange une fois par jour.
Milieu avril/fin novembre : Pâturage.
Déc. : Trois betteraves fourragères deux fois par jour, et un peu de foin.

Veaux.

Les veaux sont généralement enlevés de leur mère tout de suite, et puis nourris comme suit :
7-9 jours : Avec le *beastings*, le premier lait des vaches, 3,3 l de lait additionnés d'1,1 l d'eau bouillie refroidie.
Le reste du *beastings* est donné aux cochons, car le lait des trois à quatre premiers jours est considéré comme impropre à la consommation humaine.
Un veau reçoit, 3,3 l matin et soir.
7-9 jours-1 mois : 3,3 l de lait entier matin et soir.

(*c*) Un est tombé malade en février.
(*d*) L'ethnologue était parti avant la fin de l'année.

1 mois-4 mois : Deux fois par jour, un mélange de 2,2 l de lait entier et 2,2 l de lait écrémé. Un peu de foin.

4 mois-6 mois : Deux fois par jour, un mélange de 2,2 l de lait écrémé, et 2,2 l d'eau.

En novembre ils sont mis dans les champs où l'on a cultivé de la betterave à sucre pour manger les feuilles de la récolte, pendant un mois environ.

Nov.-mars : Ils sont mis dans les champs où se trouvent les meules de foin, si la récolte a été bonne, sinon ils en reçoivent deux fois par jour.

Janv. et fév. : (La durée dépend de la dureté de l'hiver). Deux fois par jour ils reçoivent un mélange de 450 gr de pulpe de betterave à sucre, et 450 gr d'avoine moulue, et 450 gr d'orge moulue.

Ovins.

Déc.-janv. : Les moutons sont mis dans l'ancien champ de betterave à sucre pour manger les feuilles. Ensuite ils sont mis dans un champ contenant une meule de foin.

Janv.-fév. : Une fois par jour, si le foin est bon, deux fois par jour si le foin vient à manquer, ils reçoivent par tête deux poignées d'un mélange d'un tiers pulpe de betterave à sucre, un tiers d'orge moulue, un tiers d'avoine moulue.

Avril : Les agneaux sont châtrés, à l'exception de deux béliers, et leurs queues coupées.

Mai 29 : Tonte des moutons. Ceux de Finn sont tondus en même temps que ceux de Fergus.

Juillet 2 : La laine est vendue. Elle pèse environ 37 kg. (11 toisons : celle du bélier pèse 5 kg, moyenne des autres : 3,2 kg).

Juillet 13 : Première douche des moutons.

Août : Bélier séparé du troupeau.

Oct. 15 : Bélier remis avec troupeau.

Porcins.

A son achat un porcelet reçoit un peu plus de deux litres de lait écrémé par jour, mélangé avec une poignée de son, donné en trois fois, quantité qui est graduellement augmentée jusqu'à absorber toute la production de lait écrémé de la ferme. On y ajoute quelques pommes de terre. A partir d'un mois les porcelets sont nourris d'un mélange de 3/8e de son, 3/8e d'issues, et 2/8e d'aliment préparé, en plus des pommes de terre et du lait écrémé. Chaque porcelet reçoit environ 19 kg de ce mélange, et environ 9 kg de pommes de terre par semaine. On ajoute aussi des betteraves fourragères et, en été, des feuilles de chou et de betterave à sucre.

Ils ont deux grands repas et un repas léger dans la journée.

Notons enfin que Finn achète chaque année 500-600 choux, qu'il plante dans le *haggard* (H sur le plan 2) et qui seront employés dans l'alimentation humaine et animale.

Un emploi de temps quotidien permet de saisir entre ses doigts la texture, de respirer un petit peu l'ambiance, bien que filtrée, de la vie dont l'analyse est l'objet du travail. L'horaire présenté ici a tous les défauts du genre, mais s'il abat l'écran que trop souvent dans les travaux

ethnologiques une prose mal inspirée dresse entre le lecteur et le terrain, sa présentation est justifiée.

Cet horaire est la transcription de ce qui fut observé pendant un mois sur la ferme de Finn. Du fait que ne furent notées ici que des observations, le manque de notation ne signifie pas forcément une absence d'activité. Par exemple, s'il est peu des activités de Finn pendant ce mois qui ne furent notées, par contre, les activités de Maeve furent moins souvent observées, bien qu'elles ne fussent pas ignorées. Par ailleurs, aucune interpolation ne fut faite, ce qui explique qu'une ou deux fois un visiteur paraîsse rester toute la nuit, ou que les vaches paraissent ne pas avoir été traites.

J'ai noté ma présence quand celle-ci apportait une plus grande perturbation que d'habitude aux activités. Perturbation, il y en eut à tout moment, mais en général elle prenait la forme d'une augmentation ou d'un ralentissement du rythme, plutôt que d'un changement. Par exemple, en hiver le fils du voisin et le neveu de Finn venaient assez souvent, car ils voulaient tous les deux écouter la radio (*they were mad for the radio*), mais ma présence dans la maison augmenta certainement la fréquence de leurs visites.

Notons, enfin, que la division de travail entre les sexes laisse généralement la traite aux femmes, et que seule la présence d'une bête qui donne des coups de pieds fait prendre ce travail par Finn.

Le calendrier synthétique des activités quotidiennes fait apparaître plus clairement la division du travail entre les sexes. Il est évident que nous sommes en présence d'une unité économique et sociale homogène : constatation qui est tautologique et quelque peu banale en milieu rural ; et équilibrée : ce qui l'est moins, car des changements d'orientation agricole peuvent déséquilibrer les rapports de travail entre les sexes, comme en Normandie, où la généralisation du verger et de la production laitière laissèrent les hommes désœuvrés et les femmes surmenées. Dans le cas présent, une partie de l'équilibre est due à l'absence d'enfants, mais ce qui apparaît peu sur le tableau sont les moments libres de Maeve. De toute façon, les enfants des fermes irlandaises ne sont pas l'objet d'une attention de tous les instants, donc leur présence éventuelle sur cette ferme changerait peu les horaires. Le calendrier de l'année fait apparaître la période de l'été comme celle des gros travaux. La longueur de la nuit en hiver — six à sept heures entre l'arrêt du travail et le moment de se coucher — permettait autrefois la transmission des traditions. La sœur de Finn se souvient encore de ses peurs enfantines soulevées par les vieux racontant des histoires de fées autour du feu pendant les longues nuits d'hiver.

La traduction graphique de la chronologie des travaux de la ferme de Finn ne permet pas une meilleure vision du phénoméne, et ne sera donc pas présentée. Cette traduction sera faite pour la ferme de Brian pour laquelle existe l'emploi du temps complet.

En ce qui concerne les saisons, nous nous trouvons en présence de trois

Tableau 25. — Activités journalières pendant février 1956 sur la ferme de Finn.

Heure	Finn		Maeve	
07,45		Lever Thé		
08,30	Trait les vaches et écrème le lait		Va à la messe	
10,00		Petit déjeuner [a]		
10,30	Se rase, change de vêtements, va à la messe		Prépare le déjeuner, nourrit les poules, lit les journaux	Voisine vient chercher lait
13,00		Déjeuner Écoutent la radio		Fergus passe
16,00		Thé		Voisin vient chercher lait, Frère de Finn vient échanger un des journaux de dimanche con-l'autre
19,00		Souper [b] Radio, lecture de journaux		
21,00	Parle agriculture avec mari de nièce de Maeve		Parle avec nièce	Nièce de Maeve vient avec son mari
22,00		Bière pour hommes Limonade pour femmes		
22,15		Thé [c]		
23,15				Visiteurs partent
23,45		Rosaire		

(*a*) V. *infra* pour menus.

(*b*) Appelé « thé de soir ».

(*c*) Comprend thé, pain, beurre, etc.

6 février			
08,15		Thé	
08,30	Trait les vaches, écrème le lait		
09,30		Petit déjeuner	
10,00	Vaches menées à 24, moutons et bétail Fergus nourris, 3 veaux Finn nourris avec 10 betteraves fourragères.		Met betteraves fourragères et pommes de terre à bouillir pour cochons
	Cheval ramené à la maison		
10,45	Part chercher cheval du voisin. Le ramène, attelle charrue, va à 1		
11,15	Commence labourage		
13,15			Nourrit poules
13,30		Déjeuner Radio	
13,50	Nourrit cochons		
14,10	Labourage 1 recommencé		
14,30			Lessive
16,30	Nourrit bétail	Thé	
18,30		Souper	
19,15		Radio	
20,00			Voisin vient chercher lait
21,00			Fils de Damon vient
22,00	Nourrit cochon malade	Thé	Visiteurs partent
23,30		Rosaire	
7 février			
08,15	Trait vaches Nourrit bétail		
09,30		Petit déjeuner	

10,00	Labourage 1		
13,00	Arrêt du labourage		
13,30		Déjeuner	
14,00	Labourage 1 recommencé		
15,30		Thé	
16,00	Labourage 1 arrêté		
17,00	Ramène cheval au voisin		
18,00		Souper Radio	
18,45			Nièce vient Fils d'un marchand de Kinvarra (lointain parent) vient visiter Visiteur part
20,15		Thé	
22,00		Thé	
23,15		Rosaire (7'30" à haute voix) Rosaire (5'10" prières individuelles à voix basse)	

8 février

08,30	Trait vaches		
09,00		Petit déjeuner	
09,30	Nourrit bétail		
10,30	Labourage 1 recommencé [d]		
13,00	Arrêt du travail		

(*d*) Pendant que l'ethnologue labourait, Finn est parti nourrir le bétail de Fergus, procédé qui a continué par la suite. De ce fait, bien que le temps absolu du labourage soit le même que d'ordinaire, les travaux ont duré moins de jours, et ceux-ci étaient moins remplis. Il faudrait probablement déduire une demi-heure à trois quarts d'heure aux travaux des champs chaque jour, et ajouter en même temps une demi-heure à trois quarts d'heure au total de travail de la journée.

13,15				
14,00	Labourage 1 recommencé	Déjeuner	Lessive	
16,00	Arrêt			
16,15		Thé		
16,30	Nourrit bétail, change moutons de champs ; betteraves fourragères données aux moutons KM Ramène les vaches			
17,45		Souper		Fergus vient
18,00				
19,00			Va en ville	
19,30				Fils de Damon
21,30			Revient	
22,30		Thé		Visiteurs partent
23,00		Rosaire		
9 février				
08,45	Trait les vaches, écrème le lait		Nourrit poules, prépare petit déjeuner	
		Petit déjeuner		
09,55	Amène vaches aux champs nourrit moutons de Fergus			
10,30	Abreuve cheval, le harnache, amène deux chevaux à 2		Fabrique beurre	
11,15	Commence labourage 2			
13,15	Arrêt			
13,30		Déjeuner		
14,15	Labourage recommencé		Termine fabrication beurre	
16,00		Thé		
19,00		Souper		Sœur de Finn arrive
19,30		Radio		Sœur part
23,20		Rosaire		

10 février

08,45	Trait les vaches, écrème le lait		Nourrit les poules, prépare petit déjeuner
09,20		Petit déjeuner	
10,30	Nourrit bétail amène chevaux à 2		
11,15	Commence labourage		
12,45	Arrêt travail		
13,15		Déjeuner	
13,45	Nourrit cochons		
14,00	Recommence labourage 2		
15,45	Amène chevaux à 3		Donne nourriture aux tinkers — Tinkers passent
16,00	Commence labourage 3		Amène thé à 3
16,15		Thé	
16,30	Labourage		
17,00	Arrêt travail		
17,10	Mène chevaux à la maison		
17,35	Enlève harnais		
17,40	Ramène cheval au voisin		
18,30		Souper	
22,00		Thé	
23,15		Rosaire	

11 février

08,45	Trait les vaches, écrème le lait		Nourrit les poules
09,15		Petit déjeuner	
10,00	Avec Fergus prend foin dans la grange de Fergus l'amène au champ et construit meule, mène chevaux au champ 3		

11,15	Labourage 3			
13,00	Arrête travail			
13,15		Déjeuner		Neveu de Maeve passe
14,15	Labourage 3			
16,30		Thé		
16,45	Ramène chevaux et charrette avec des betteraves fourragères pour les moutons, et quelques pommes de terre pour la famille. Nourrit bétail Fergus et apporte seau d'eau au bétail Finn dans 10 ; cheval est ramené à 10. Trait les vaches et écrème lait. Ramène cheval au voisin			
		Souper		
19,30			Va en ville	Neveu de Finn vient visiter
20,30		Radio		Fils du voisin vient visiter
21,00		Radio		
21,30			Revient de ville	
22,00		Thé		
23,10	Nourrit cochon malade	Bouteilles de « stout » pour Finn et RC		Visiteurs partent
23,45		Rosaire		
00,45			Se couche après diverses besognes ménagères	

12 février

07,30			Se lève, fait le thé, se prépare à aller à la messe	

08,20	Trait les vaches, écrème le lait. Nourrit moutons, mène vaches à 6, nourrit bétail		Part à la messe
10,00		Petit déjeuner	
10,30	Change de vêtements, part à la messe		Prépare déjeuner, lit les journaux.
12,25	Revient, après avoir changé de champ les moutons Fergus		
12,45		Déjeuner	
13,45			Part avec neveux et nièces visiter sœur malade dans hopital à Galway
14,15	Porte seau d'eau au bétail dans 10, nourrit bétail (Montre champs du village à l'ethnologue). Nourrit bétail. Remet ses moutons dans 4, ceux-ci s'étant échappés dans champ du voisin à l'Est		
16,00		Thé	
16,15	Nourrit les cochons, étable les vaches, ramène deux seaux d'eau du puits (3 sur carte 71)		
17,00			Revient
17,20	Porte 2 seaux d'eau[e] au bétail en 10.		
17,45	Trait les vaches, écrème lait.		
18,00		Souper	

(*e*) Pas les mêmes que celles ramenées du puits.

18,30		Radio et journaux	Fils de Damon apporte un des journaux de dimanche en échange de l'autre
19,00			Un autre fils de Damon vient visiter *f*
20,45		Pièce de théâtre à la radio	
22,00		Thé	
23,50		Rosaire	Visiteurs partent
13 février			
08,30	Inspecte brebis Fergus		
09,15		Petit déjeuner	
09,45	Nourrit bétail, cherche cheval voisin		
11,15	Labourage 3 recommencé		
13,00	Arrêt travail		
13,30		Déjeuner	
14,00	Labourage 3		
15,45	Arrêt travail		
16,00		Thé	
16,15	Attèle charrette, emprunte tonneau à Cool, remplit tonneau à 7 (carte 71), nourrit ses veaux, rend tonneau à Cool, charge betteraves fourragères du dépôt dans ancien four à chaux à 7, change auges à moutons de champ, donne		

(*f*) Ce fils, d'environ 16 ans, vient visiter presque tous les soirs.

	betteraves fourragères aux moutons de Fergus. Nourrit moutons, rentre vaches, trait, écrème lait.			
18,30		Souper		
19,15		Radio		Fils de Conor vient visiter
				Fils du voisin vient visiter
19,45				Neveu part jouer aux cartes.
22,30		Thé		
23,15		Rosaire		Fils du voisin part
14 février				
08,30	Trait les vaches, écrème lait, inspecte brebis de Fergus		Nourrit les poules	
09,15		Petit déjeuner		
09,45				Voisin amène cheval
	Amène vaches à 18, nourrit veaux dans 10			
10,15	Ses moutons, bétail de Fergus nourris			
11,15	Labourage 13 commencé			
12,45	Arrêt travail			
13,15		Déjeuner		
14,00	Recommence labourage 13		Nourrit les poules, fait la vaisselle	
16,00		Thé		
16,45	Mène charrette à la grange de Fergus, porte foin au bétail de Fergus, revient à la maison, nourrit veaux dans 10			

18,30		Souper		
18,50				Fergus vient
19,45				Fergus part
22,00		Thé		
22,15		Radio		
23,00	Nourrit cochon malade			
23,20		Rosaire		

15 février

08,30			(Devait aller à la messe mais s'est trompée d'heure)	
09,15		Petit déjeuner		
09,45	Nourrit ses moutons et bétail Fergus		Fait le beurre	
11,50				Voisin amène cheval
12,00			Arrêt travail beurre	
13,00		Déjeuner		
14,30	Recommence labourage 13		Va visiter mère	
16,00		Thé		
16,20	Nourrit moutons Fergus, son bétail dans 10			
16,55	Trait vaches, écrème lait			
18,15				Fergus vient
19,00			Revient avec neveu Dermot	
19,20		Souper		
19,45				Fils de Conor vient
20,00				Fils de Damon vient
21,00				Fils de Conor part
21,30		Radio		
22,00		Thé		

22,15				Dermot et fils du voisin partent
22,30		Radio		
22,45	Nourrit cochons			
23,45		Rosaire		
16 février				
08,10			Se lève	
08,20		Tasse de thé		
	Inspecte brebis Fergus, trait les vaches, nourrit les poules			
09,00		Petit déjeuner		
09,45	Nourrit ses moutons, bétail de Fergus et son bétail			
10,45	Recommence labourage 13			
12,30	Arrêt travail			
13,20		Déjeuner		
14,10	Part labourer			
14,30	Recommence labourage 13			
15,30	Arrêt travail			
16,00		Thé		
16,45	Nourrit moutons et bétail de Fergus, moutons et son bétail			
17,50				
18,30		Souper		Fergus vient
18,45				
19,30				Fils de Conor vient
20,00				Fergus part
21,15				Fils voisin vient
21,45				Fils Conor part
				Fils voisin part

22,15		Thé
22,30		Radio
23,15		Rosaire
17 février		
07,30	Inspecte brebis de Fergus	
08,10		Tasse de thé
	Trait les vaches, écrème le lait	
09,00		Petit déjeuner
09,50	Vaches menées à 18, ses moutons dans 24 nourris, veaux menés à 17 de 13 et 11 et nourris	
	Charrette menée à grange Fergus, foin porté au bétail de Fergus	
11,20	Finn et RC charge la charrette avec navets	
11,45	Arrêt travail	
12,00	Finn et RC déchargent charrette de navets et les entassent dans 6	
12,15	Arrêt travail	
12,45		Déjeuner
13,45	Deux chevaux et charrette menés à 13	
14,15	Recommence labourage 13 (RC charge charrette avec pommes de terre et betteraves fourragères laissées dans 13 depuis récolte 1955)	

16,45	Arrêt travail			
17,30				Camion de tourbe arrive et est déchargé [g]
19,30		Thé		Fils Conor vient
21,30				Fils Conor part
22,15		Radio et bouteilles de « stout » pour Finn et RC		
		Thé		
22,45	Soigne cochon malade			
23,15		Rosaire		
18 février				
09,50		Petit déjeuner		
10,20				Fergus vient
	Bétail et moutons nourris			
11,10	Finn et RC construisent « turf rig »		Nourrit poules	
13,20	Arrêt travail			
13,30		Déjeuner		
14,00	Nettoie étable		Fait la vaisselle	
14,20			Cuit pain	
15,10	Porte tonneau d'eau dans charrette à 10, nourrit moutons		Repasse	Fergus vient, nourrit bétail et moutons
17,30	Cheval mené à 15, veaux dans 17 menés à 10	Thé		
18,30		Souper		
19,30			Va en ville	Fils Conor vient
21,30			Revient	
22,00		Thé		Fils Conor part
23,15		Rosaire		
24,00			Se couche	

(*g*) Finn avait acheté la moitié pour £ 10.

19 février

07,30			
08,10		Tasse de thé	Se lève
08,20			Part à la messe
09,30			Revient
10,00		Petit déjeuner	
10,30	Part à la messe		Prépare déjeuner
13,00		Déjeuner	
13,30	Mène vaches aux champs nourrit bétail et moutons		
15,15		Radio	Coud
16,00		Thé	
16,30	Mène moutons de 24 à 4, nourrit bétail Fergus, ramène vaches, nourrit moutons Fergus, trait vaches		
18,15		Souper	
18,45			
19,30			Fils Conor vient
21,00			Fils de Damon part au cinéma Autre fils de Damon vient échanger un des journaux de dimanche contre l'autre
22,15		Radio	
		Thé	
23,20		Rosaire	
23,40			Éteint le feu
23,55		Coucher	

20 février

08,20	Trait les vaches, écrème le lait			
09,30		Petit déjeuner		
09,50	Nourrit moutons		Lessive	
	Surveille première brebis de Fergus qui agnèle		Cuit pain	
12,00	Porte un peu de foin [h] au bétail de Fergus, nourrit son bétail, ramène cheval à la maison			
12,50	Mène vaches aux champs			
13,15		Déjeuner		
13,45	Attelle charrette, porte foin de la grange à 7, va couvrir pommes de terre dans 13 nourrit moutons et bétail Fergus, distribue du foin au bétail			
15,30		Thé		Fergus vient
16,30	Mène deux brebis et leurs agneaux à la grange de Fergus			
18,45		Souper		
19,00				Fils Conor vient
19,15		Radio	Écrit des lettres	
19,45				Fils voisin vient
22,00				Fergus vient
22,30	Inspecte brebis Fergus			
23,30		Thé		Visiteurs partent
23,40		Rosaire		
24,00		Coucher		

(*h*) Par temps de gel les routes goudronnées sont trop glissantes pour y amener une charrette.

21 février

08,20	Trait vaches, inspecte brebis de Fergus		Nourrit poules, trait vaches	
09,00		Petit déjeuner		
09,30	Nourrit deux brebis et leurs agneaux de Fergus dans la grange de Fergus et les mène aux champs, nourrit ses moutons dans 4, distribue foin au bétail de Fergus, porte seau d'eau du robinet à 7 au baril dans 10, nourrit bétail dans 10 et 13, retourne à la maison			
11,15	Retourne à 13 chercher palonniers pour Damon qui va labourer. Porte palonniers à Damon			
11,22			Commence à baratter	
11,32				Deux neveux de Maeve passent
11,42			Recommence à baratter	
11,55			Termine barattage	
13,00		Déjeuner		
13,45	Nourrit poules, va chercher collier du cheval. Nettoie étable		Vaisselle	
14,25			Lave vêtements et les porte dehors à sécher	
15,45			Coud	
15,15	Répare collier			
16,00		Thé		

16,30	Nourrit bétail dans 10, nourrit bétail de Fergus, répare portail, ramène vaches, trait les vaches, nourrit moutons de Fergus			
19,00		Souper		
19,20				Fils de Conor vient
20,00				Fils Damon vient
20,30		Radio		
22,00		Thé		
22,30	Inspecte brebis Fergus			
22,45				Fils de Conor et fils de Damon partent
23,30		Rosaire		
24,00		Feu éteint, coucher		

22 février : Très froid, soleil, pas de vent

08,00	Se lève, rallume feu			
08,15			Se lève	
	Trait les vaches, écrème le lait	Tasse de thé		
			Nourrit les poules	
08,50		Petit déjeuner		
09,25	Vaches menées à 24, brebis et agneaux de Fergus dans la grange menés aux champs, nourrit bétail de Fergus, et bétail dans 10.		Fait bouillir pommes de terre pour les cochons	
10,15	Nettoie l'étable			
10,25			Commence fabrication du pain	
11,00	Part chez Damon avec cheval			
11,19			Termine fabrication du pain	

11,25	Revient de chez Damon Part avec vélo et deux seaux faire quatre voyages entre 7 et 10 avec eau et betteraves fourragères pour bétail.			
13,00		Déjeuner		
13,45	Nourrit cochons		Fait la vaisselle	
14,15	Va enlever navets du dépôt		Nourrit les poules	
15,30		Thé	Coud	
15,55	Part chercher cheval chez Damon			
16,30	Attelle charrette, charge navets à 7, distribue foin au bétail de Fergus, ramène charrette et décharge navets, nourrit moutons de Fergus Ramène vaches			
19,30		Souper Radio		
				Fils Conor vient Fils Damon vient Visiteurs partent
21,30	Inspecte brebis Fergus			
22,00		Thé		
22,15		Radio		
23,00		Bouteilles de « Stout » pour JC et RC		
23,30		Rosaire		
24,00		Coucher		

23 février : Vent d'Est, neige l'après-midi

08,20	Trait les vaches			
09,00		Petit déjeuner		
09,30	Nourrit moutons et bétail			Officiel du Département des Terres (Défrichage) vient
				Vétérinaire vient voir cochon malade
11,45		Thé		
	Mène vaches aux champs, nourrit bétail Fergus, mène moutons de 4 à 18			
13,15		Déjeuner		
14,00	Soigne cochon malade		Nourrit poules	
	Brûle herbe sur pourtour de 11, recouvre navets et betteraves fourragères			
16,00		Thé		
16,30	Attelle charrette quand Damon ramène cheval, porte foin de la grange au bétail de Fergus, mène moutons de 18 à 4, ramène vaches			
18,00		Souper		Sœur de Finn vient visiter
		Radio		Sœur de Finn part
21,30				Fils Conor vient
				Fils Conor part jouer aux cartes
22,15		Thé		Fergus vient
23,00	Inspecte brebis Fergus			
23,45		Rosaire		

24 février : Froid, grésil puis soleil, vent d'Est

08,20	Trait les vaches, inspecte brebis Fergus et les nourrit	
09,00		Petit déjeuner
09,40	Nourrit bétail	
10,15	Mène vaches aux champs, marque agneau et mène agneau et brebis de la grange de Fergus aux champs, mène moutons de 5 à 18, nourrit moutons, distribue foin au bétail, met de l'eau dans poches dans rochers dans 18 pour moutons, ramène navets pour moutons Fergus	
13,00		Déjeuner
13,45	Soigne cochon malade	
14,15	Part avec vélo et deux seaux faire quatre voyages entre 7 et 10 avec eau pour bétail	
15,30	Ramène foin de 5 à la maison	
16,00		Thé
16,25	Nourrit bétail dans 10, ramène foin à la maison	
16,45	Ramène moutons de 18 à 5, nourrit bétail Fergus, ramène vaches de 24 à la maison. Va chercher cheval chez Damon	
18,00	Trait vache	Trait vache

18,30		Souper		
19,00				Visite de voisin
				Fils Conor vient
				Fils Damon vient
22,00		Thé		
23,00				Fergus vient
23,30	Inspecte brebis Fergus			
23,50		Rosaire		
00,15		Coucher		

25 février : Froid, soleil, léger vent d'Est

07,15	Se lève, rallume le feu			
08,30		Tasse de thé		
09,00		Petit déjeuner		
09,15	Nourrit bétail et moutons			
13,30		Déjeuner		
	Nourrit cochons et soigne cochon malade			
15,15	Herse jardin potager			
16,00		Thé		
16,30	Mène moutons de 18 à 5, nourrit bétail, ramène vaches de 18 à la maison Soigne agneau malade de Fergus. Nourrit bétail		Va en ville	
18,00	Trait les vaches, écrème le lait			
18,15			Revient	Fergus vient
18,45		Souper		Neveu Maeve vient
19,00				Fils Conor vient
21,30		Radio		
22,25				Fergus vient

23,00	Soigne agneau malade avec Fergus			
23,30	Inspecte brebis Fergus			
23,45		Bouteilles de « Stout » pour RC, Finn et Fergus		
00,15		Rosaire		
00,30		Coucher		

26 février : Froid, soleil, léger vent d'Ouest

07,30	Soigne agneau malade			
08,10		Tasse de thé		
08,30	Trait les vaches, écrème le lait, nourrit bétail et moutons		Part à la messe	
10,00		Petit déjeuner		
10,30	Part pour la messe		Prépare le déjeuner	
12,30		Déjeuner		
13,00				Fergus vient
	Soigne agneau malade			
14,00		Radio	Par à la veillée de mort de la tante de Cormac	
16,00		Thé		
16,20	Nourrit moutons et bétail			
18,00				Brian et Dermot viennent
18,45			Revient	
		Souper		
19,00				Fils de Damon vient
20,00				Fils de Damon part
23,30		Thé		
	Surveille brebis Fergus qui agnèle			
00,30		Rosaire		

27 février : Nuageux, moyen à fort vent du Sud et Sud-ouest, pluie l'après-midi

09,00		Petit déjeuner	
	Nourrit moutons de Fergus, mène vaches à 18, mène moutons de 5 à 18, nourrit bétail		
10,15	Part pour les funérailles de la tante du voisin.		
12,30	Revient		
13,00		Déjeuner	
13,45	Porte foin au bétail de Fergus, nourrit moutons, porte six seaux d'eau de 7 à 10		
15,30		Thé	
16,30	Nourrit bétail		Cantonnier prend thé
18,00		Souper	
		Radio	
			Fils Conor vient
			Fils Conor part
22,00		Thé	
23,00	Inspecte brebis Fergus		
23,30		Rosaire	
24,00		Coucher	

28 février : Doux, nuageux puis soleil, léger vent d'Ouest

07,30	Inspecte brebis		
08,15		Petit déjeuner	
08,30	Surveille brebis qui agnèle		
10,00	Mène bétail à la foire		
16,00	Revient de la foire	Déjeuner	
18,00		Souper	
19,00			Fils Conor vient
			Nièce Finn vient

22,00		Thé		
22,30				Nièce Finn part Fils Damon part
23,00	Inspecte brebis Fergus			
23,30		Rosaire		

1er mars : Très fort vent d'Ouest et Nord-Ouest, pluie

07,30	Inspecte brebis Fergus			
08,15		Tasse de thé		
	Trait vaches			
09,00		Petit déjeuner		
09,45	Nourrit moutons. Enterre agneau mort			
				Damon vient
			Commence préparation du déjeuner	
13,00		Déjeuner		
16,00		Thé		
16,30	Change moutons Fergus de champ			
18,20		Souper		
19,00				Fils de Damon vient
19,30				Fils Conor vient
20,00				Fils Damon part
20,15		Radio		
22,00		Thé		
22,30	Inspecte brebis Fergus			
23,00				Fergus vient
23,30		Rosaire		

2 mars : Doux, vent d'Ouest, pluie				
07,00	Inspecte brebis Fergus. Trait les vaches			
08,30		Tasse de thé		
09,00		Petit déjeuner		
10,00	Nourrit moutons, mène vaches à 24, nourrit moutons Fergus			
11,30	Fabrique entrave			
13,00		Déjeuner		
16,00		Thé		
16,45			Va en ville	
17,00	Porte tonneau de 10 à 18			
18,25			Revient	
19,00		Souper		
19,45				Fils de Damon vient
22,00				Fils de Damon part
22,15		Thé		
23,00	Inspecte brebis Fergus			
23,35		Rosaire		
23,55		Coucher		
3 mars : Doux, nuageux, averses puis pluie				
07,00	Inspecte brebis			
08,00		Tasse de thé		
	Trait vaches. Nourrit moutons dans 6, et brebis Fergus		Nourrit poules	
09,00		Petit déjeuner		
09,45	Mène vaches à 26, change brebis et agneaux de Fergus de champ et les nourrit, nourrit brebis dans 5			

11,00	Retourne fumier, nettoie cour arrière		Fabrique pain, prépare légumes, fait bouillir nourriture des cochons et la hache, nourrit poules, prépare déjeuner	
12,00	Ramène brebis avec jumeaux à la maison. Nourrit la mère			
13,00		Déjeuner		
14,15	Attelle charrette, va à 11, charge betteraves fourragères, va à 10, charge foin et le ramène à la maison pour le sauver de la pluie			
15,30		Thé		
16,00	Met grain dans seaux dans l'étable pour les vaches, marque agneaux Fergus. Trait les vaches, écrème le lait		Fait bouillir lait des cochons	
			Nettoie l'écrémeuse	
18,30		Souper		
19,15			Va en ville	
20,00				Fils de Conor vient
21,30		Radio		
21,40			Revient	
21,45				Fergus vient
22,00	Inspecte brebis			
22,30		Thé		Fils de Conor part
23,15		Bouteilles de « stout » pour Finn et RC		
23,45		Rosaire		

4 mars : Frais, soleil, vent d'Ouest et Nord-Ouest, averses

07,00	Inspecte brebis surveille brebis qui agnèle			
08,20		Tasse de thé		
	Nourrit moutons, trait les vaches mène les vaches aux champs		Part pour la messe	
10,00		Petit déjeuner		
10,30				Frère de Finn vient chercher livre de banque, prend thé
	Part pour la messe			
11,00			Fait la vaisselle du petit déjeuner, regarde le journal, commence préparation du déjeuner	
13,00		Déjeuner Radio		
14,30	Porte betteraves fourragères aux moutons de Fergus			
15,25		Radio Thé		
17,00	Inspecte brebis Fergus, mène deux brebis et agneaux à la grange de Fergus			
18,30		Souper		
				Neveu de Maeve passe Fermier de Ballyclery passe
20,30				Nièce de Maeve avec mari et ami du mari, viennent
21,30		Bouteilles de « stout » pour les hommes, limonade pour les femmes		
22,00		Thé		
22,45				Fergus vient
23,00	Inspecte brebis			
23,30				RC et Fergus partent.

Tableau 26. — Chronologie des travaux de la ferme de Finn pour 1956.

Culture		Orge	Avoine	Blé	Pommes de terre	Pommes de terre
Champ nº :		1	7, 8	11	2	3
Février	6	Labours				
	9				Labours	
	10					Labours
Mars	(2) [a]	Hersage		Labours		
	(3)					Hersage
	26		Labours			
	(4)					Sillonnage (ouverture)
Avril	(1)			Engrais chimiques Ensemencement Hersage, Roulage		Ensemencement
	(2)				Hersage	
	(3)					Algues Fumier Engrais chimiques
	17		Hersage Fumier Engrais chimiques			
	19	Labours Engrais chimiques Ensemencement Hersage				
Avril	(4)		Ensemencement Hersage			
						Sillonnage (fermeture)
			Hersage Roulage			

(*a*) Un nombre entre parenthèses indique la semaine.

Avril	(4)				Sillonnage (ouverture)	
						(Roulage) [b]
Mai	(1)			Ensemencement herbe		
	(2)				Algues	
					Fumier	
					Engrais chimiques	
					Sillonnage (fermeture)	
					(Roulage)	
Juin	(1)				Binage	
					Buttage	
						Buttage
Juil.					Pulvérisation	
						Pulvérisation
Août	(4)	Coupe				
		Petites meules				
		Grande meule				
Sept.	(1)		Coupe			
			Petites meules			
				Coupe		
				Petites meules		
			Grande meule			
				Grande meule		
Sept.	(4)			Port à la ferme		
			Port à la ferme			
		Port à la ferme				
Oct.	(1)					Arrachage
						Couverture
					Arrachage [c]	
					Couverture	
	(4)	Battage	Battage	Battage		
Nov.	(3)				Hersage	Hersage
Déc.	(3)				Hersage	Hersage

(*b*) Quand « roulage » est écrit entre parenthèses, le travail indiqué est fait avec une planche trainée sur laquelle est posée une pierre.

(*c*) L'arrachage de ce champ a débuté en juillet.

Culture		Betteraves à sucre	Foin	Foin	Foin	Pâturage
Champ nº :		13	5	10	17	12, 14, 18
Févr.	14	Labours				
Mars	(3)	Hersage				Engrais chimiques
	(4)					
		Sillonnage (ouverture)				
		Engrais chimiques				
		Sillonnage (fermeture)				
						Engrais chimiques
			Engrais chimiques			
				Engrais chimiques		
					Engrais chimiques	
					Fumier	
Avril	(4)	Ensemencement				
Mai	(4)	Binage				
Juin	(2)		Coupe		Coupe	
			Ratissage			
					Ratissage	
	(4)		Petites meules			
					Petites meules	
Juil.	(2)	Sarclage				
Juil.	13			Coupe		
	(3)			Ratissage		
				Petites meules		
	(4)	Démariage				
Août	(1)				Algues	
Sept.	(1)			Moyenne meule		
					Port à la ferme	
			Port à la ferme			
Nov.	8	Arrachage				
	14	Décolletage				
	17	Empilage				
	(4)	Charroi				

calendriers. Le premier, calendrier héliaque, répartit l'année en quatre saisons d'égale longueur du 21 décembre au 21 mars, etc. Le second, officiel, fait commencer l'année, non pas sur un équinoxe ou un solstice, mais au premier janvier. Le troisième, celui qui nous intéresse le plus, est celui du fermier. Pour lui l'année commence au premier février, le premier jour du printemps, la Sainte-Brigitte. Cette saison-ci et celle de l'été sont les plus importantes, et la date de démarcation entre l'automne, saison assez vague dans son esprit, et l'hiver n'est pas très nette. Ce qui est significatif, car autrefois *samain*, la fête du 1er novembre, était le jour le plus important de l'année, plein de signification magique, marquant la fin de l'année pastorale [10]. Par ailleurs, si l'on répartit les saisons suivant la quantité de travail accompli, l'été prend le pas sur les autres. Dans l'année, selon ce calendrier, un fermier travaille 2.445 heures environ, ce qui revient à six heures et demi par jour de moyenne.

Nous pourrions juger des résultats de ce travail d'après les bilans et budgets. Le bilan annuel d'une ferme est un outil très important, car il permet à la fois d'évaluer la rentabilité d'une exploitation et de traduire toutes les activités en mêmes termes. Malheureusement les fermes qui travaillent suivant des méthodes traditionnelles tiennent rarement des comptes, et de toute façon on aurait besoin d'une comptabilité complexe pour évaluer une unité qui consomme elle-même ce qu'elle produit. Le budget reproduit ici n'est pas exact, en ce sens qu'il ne comprend pas les prévisions pour l'amortissement du matériel et, de plus, n'y figurent pas les produits de la ferme consommés sur place. C'est, en fait, un relevé de compte de l'argent liquide de l'exploitation et même en tant que compte, il présente des ordres de grandeur inférieurs à la réalité. Nous pouvons le résumer en disant qu'en temps ordinaire Finn réalise environ £ 350 par an et en dépense environ £ 300.

Tableau 27. — Comptes de la ferme de Finn.

Dépenses		Revenus	
Bulldozer pour défoncer un champ . .	20. 0. 0	Loyer de la maison I sur la carte 71. . .	2.10. 0
Loyer	1.15. 0	Ventes à la foire de mai	50. 0. 0
Impôt foncier. . . .	10. 0. 0	Vente de la laine . .	18. 4. 6
Contributions à l'église	2. 0. 0	Vente de cochons . .	27.12. 6
Tourbe	40. 0. 0	Vente d'agneaux . .	28.10. 0
Engrais chimiques. .	30. 0. 0	Vente d'une vache. .	40. 0. 0
A reporter :	103. 15. 0	A reporter :	166.17. 0

10. Powell, 1958, p. 117.

Dépenses		Revenus	
Report :	103. 15. 0	Report :	166.17.0
Achats dans les magasins [a]	70. 0. 0	Vente à la foire de fév.	75.15. 0
Bois	10. 0. 0	Œufs	(30. 0. 0) [b]
Achats de porcelets .	17. 0. 0	Vente de l'orge . . .	(26. 0. 0) [b-c]
Coupe de foin par tract.	(0.10. 0) [b]	Vente du porc. . . .	(15. 0. 0) [b]
Achat de choux. . .	(0.10. 0) [b]	Vente d'un cochon. .	(15. 0. 0) [b]
Service du taureau. .	1. 0. 0	Vente de la betterave à sucre	9. 0. 0 [d]
Pesage de la laine . .	0. 1. 0		
Achat de grains. . .	5. 6. 0		
Ferrage du cheval. .	1. 4. 0		
Achat d'une vache ..	40. 0. 0		
Achat de poussins. .	1.12. 6		
Désinfectants de semences	0. 7. 6		
Engrais chimiques. .	(13. 0. 0) [b]		
Semences de pommes de terre	(10. 0. 0) [b]		
Semences de blé . . .	(2.10. 0) [b]		
Semences d'avoine. .	4.10. 0		
Herbe	(3. 0. 0) [b]		
Pulvérisations . . .	0.12. 6		
Moisson de l'avoine .	0.10. 0		
Battage	2.10. 0		
Réclamation [e] . . .	20. 0. 0		
	308. 0. 6		337.12. 0

(*a*) Maeve estime qu'elle dépense entre 1.0.0 et 1.10.0 par semaine dans les magasins, mais il faut noter qu'elle pense dépenser environ £ 100 par an pour ces mêmes achats.

(*b*) Calcul approximatif fait par extrapolation ou analogie.

(*c*) Ce prix est juste, mais fait partie des dons et services mutuels de Fergus et Finn, donc il ne représente peut-être qu'un acompte.

(*d*) Résultat d'une opération analogue à celle donnée à la page suivante pour 1955.

(*e*) Cette somme sera remboursée.

15089 Mr.
Dungora
Kinvarra
Co. Galway

Comluct Suicre Eireann
Teoranta
Tuam
Growers' Final Statement

Date	Description of Item	Amount charged	Amount credited
Apr. 55	Manures D/O 874	15. 8. 0	
Apr. 55	Int	12. 4	
May 55	SDS 620/20 lbs	1.16. 8	
May 55	SKS	2. 6	
Jul. 55	Journal	2. 6	
Oct. 55	PLP	8. 8. 0	
Oct. 55	SKS	1.15. 0	
Oct. 55	FRT	15. 2	
22 Nov. 55	FRT 11,947	6.12. 7	
22 Nov. 55	BET		43. 6.10
26 Nov. 55	CHQ	7. 0. 0	
13 Dec. 55	FRT 15,702	2. 9. 4	
13 Dec. 55	BET Final		15. 5. 0
17 Dec. 55	BGA	3.10	
17 Dec. 55	SUB		5.11. 5
19 Dec. 55	CHQ	18.17. 4	

Total Beet Delivered

T.	C.	Q.
10	5.	3

BET — Beet
FRT — Freight
PLP — Pulp
SKS — Sacks
BGA — BGA Contribution
SUB — Subsidy
CHQ — Cheque
INT — Interest
SDS — Seeds
NCR — 9

Ce relevé fait ressortir la complexité de cette exploitation, malgré tout plus traditionnelle que moderne, et soulève le problème de l'utilisation de ses produits. Les données du problème, celui de l'exportation et de l'importation en prenant la ferme comme unité économique, se trouvent dispersées dans les documents agricoles de cultures et d'élevage ; il s'agit maintenant de les résumer et de les commenter.

Dans le groupe des céréales les résultats de la production de l'avoine et du blé restent sur la ferme, et les semences et les engrais chimiques sont importés (figure 22). L'orge est en grande partie exportée (figure 23). Dans le groupe des racines — les pommes de terre, les betteraves fourragères, les navets, les légumes — les produits restent sur l'exploitation, et une partie des semences et les engrais chimiques sont importés. La betterave à sucre a un cycle totalement différent, on pourrait presque dire que la plante fait un séjour sur la ferme, étant importée comme semence et exportée comme produit fini. Le foin, sauf en ce qui concerne une éventuelle importation de semences et d'engrais chimiques, a un cycle se poursuivant à l'intérieur du cadre de l'exploitation.

Dans l'élevage tous les produits quittent la ferme (figure 24). Ce qui distingue les différents groupes entre eux est la longueur du séjour que

fig. 22
ENSEMBLE DES CYCLES

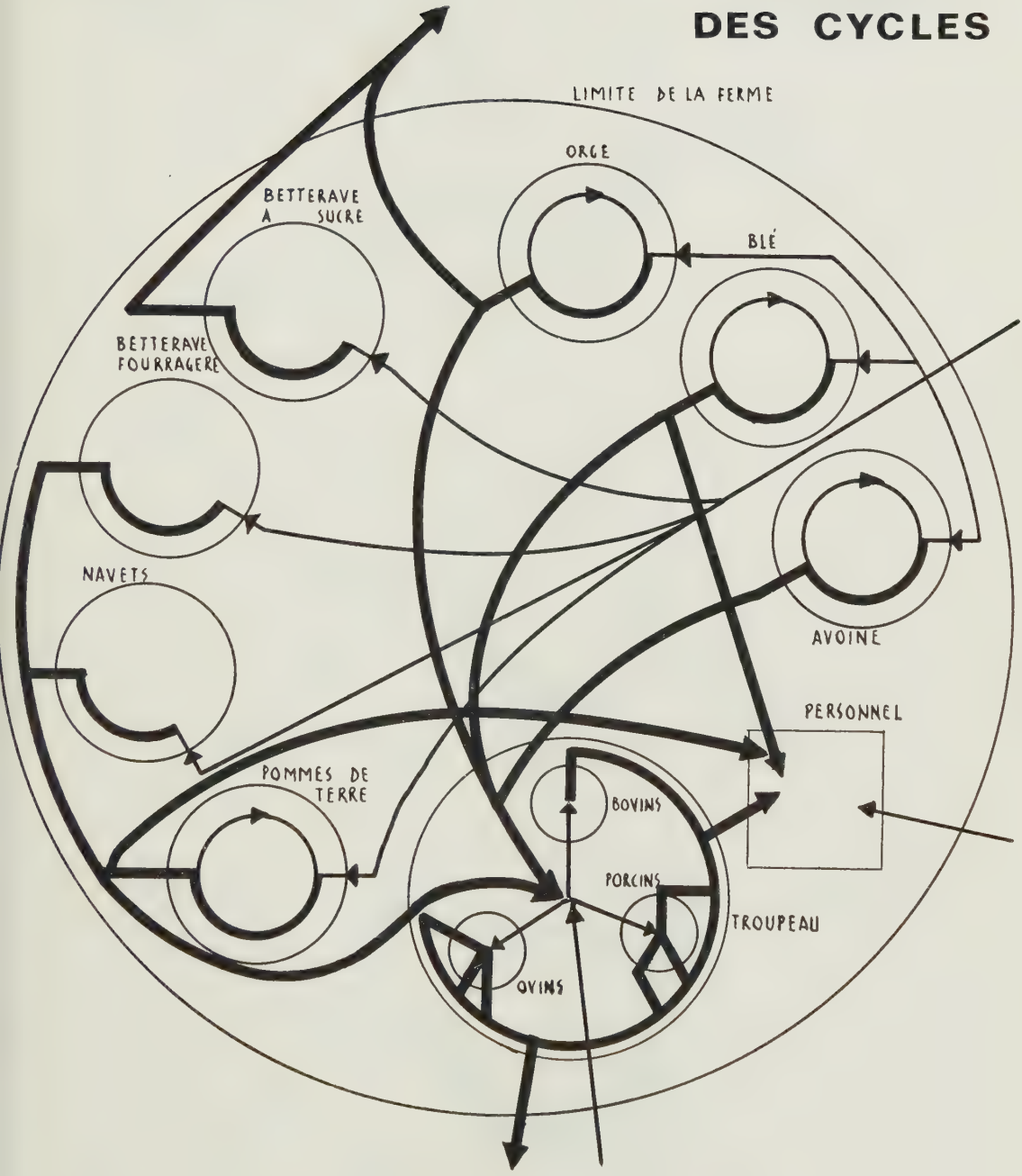
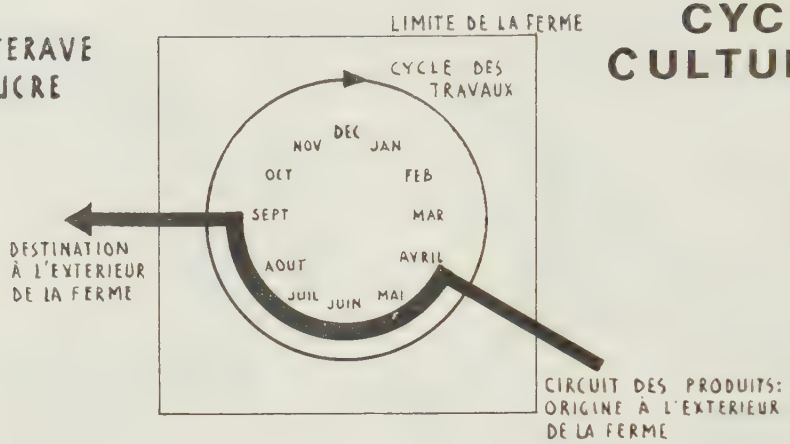
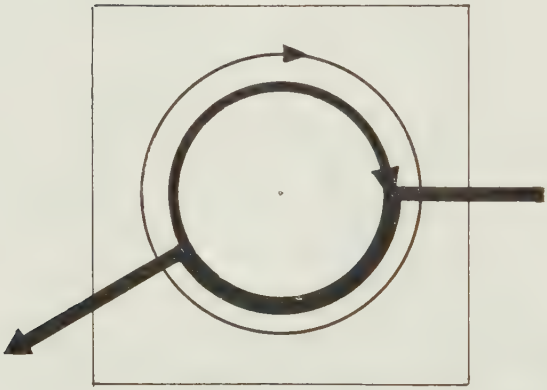


fig. 23
CYCLES:
CULTURES

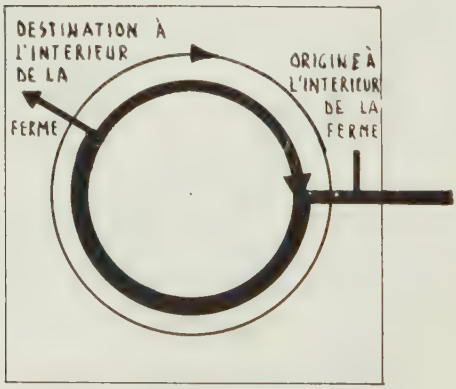
BETTERAVE
À SUCRE



ORGE

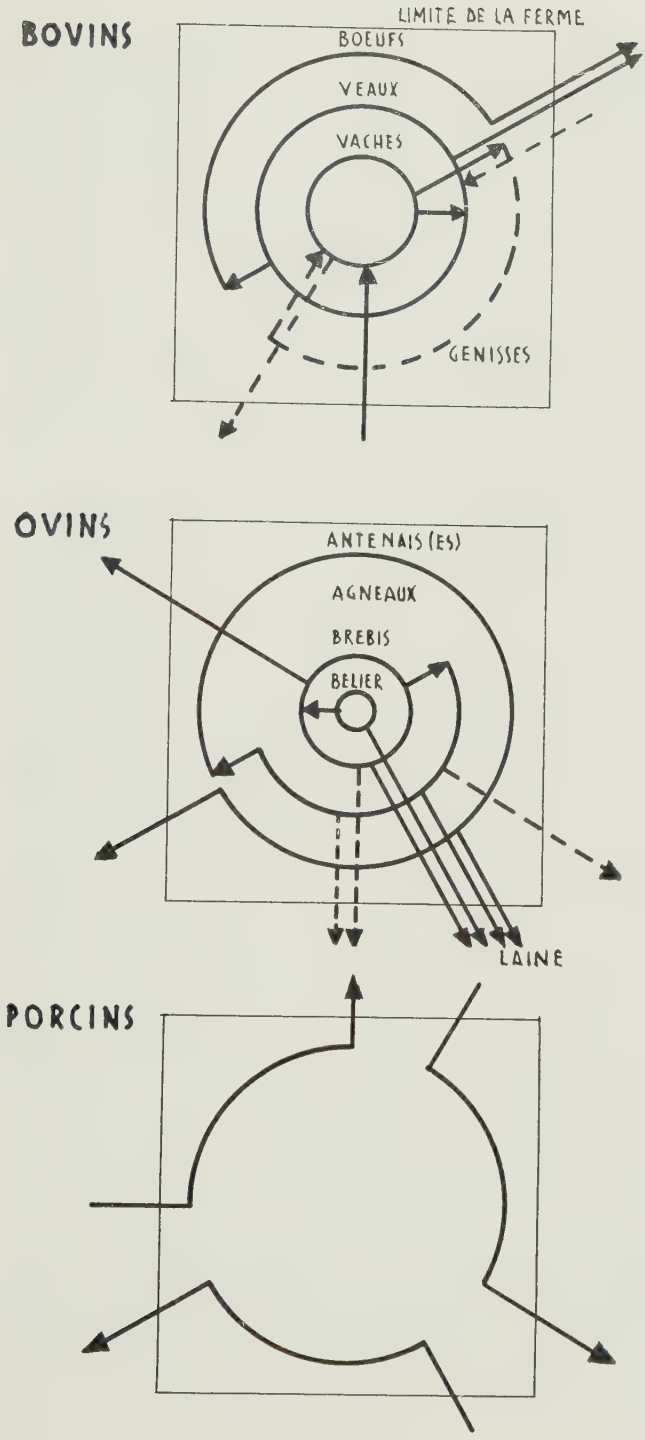


POMME
DE TERRE



SCHEMAS DE SYNTHESE, AU NIVEAU DE LA PAROISSE, DES CYCLES AGRICOLES

fig. 24
CYCLES:
ELEVAGE



fait le producteur sur l'exploitation. De plus, la contribution de chaque animal diffère en qualité. Le cheval contribue en fumier et en travail. Les bovins contribuent à l'alimentation humaine et animale, de même que les porcins et la basse-cour. Seuls les ovins ne contribuent qu'en fumier.

Quand ces cycles de production sont traduits en graphiques, nous voyons apparaître, sommairement parlant, trois types de circuits : un court et deux longs. Les porcins et la betterave à sucre font partie d'un cycle court où le produit reste juste le temps d'accomplir une seule des étapes de la production complète. L'orge, les bovins, les ovins et la basse-cour font partie d'un cycle long, où une partie des produits est exportée, et le blé, les pommes de terre, les betteraves fourragères, les navets, les choux, l'avoine et le foin font partie d'un cycle long où tous les produits sont utilisés sur l'exploitation même.

De toute façon, que le cycle soit court ou long, la ferme est une structure qui intègre tous les cycles de production par l'utilisation des sous-produits, mais quand il s'agit de l'élevage de porcins ou de la culture de la betterave à sucre, l'exploitation est aujourd'hui une unité dans un cycle de production plus important. On pourrait soutenir qu'à partir du moment où les résultats du travail ne sont pas consommés sur place, la ferme est toujours une unité dans un plus grand cycle de production. En effet, dès le début de l'histoire des exploitations familiales, une partie des produits était vendue ou échangée à l'extérieur, mais pendant très longtemps, et c'est ce qui caractérise l'agriculture traditionnelle, les ventes et échanges se passaient surtout à l'intérieur de la communauté dont faisait partie la ferme. Ce qui échappait à cette règle était l'élevage des bovins (mais ceux-ci n'étaient en général pas la propriété des paysans) et la culture du blé, destinée à la vente pour payer le loyer. Les fermes n'étaient jamais des unités se suffisant à elles-mêmes, ce qui rend la distinction faite entre le cycle court et les cycles longs quelque peu subtile. Elle n'en paraît pas moins nécessaire. Le but de l'élevage du porc est la viande, et celui de la betterave, le sucre. Le séjour sur la ferme n'est qu'un pas dans l'opération qui mène le porcelet directement de sa mère à l'étalage du boucher, ou la betterave de la semence au sucrier. En plus, l'opération se passe industriellement ; le fermier donne de l'argent pour obtenir le produit, transforme la matière première, et revend avec bénéfice — en principe.

Le but de l'élevage des vaches est la production du lait ou de la viande sous forme de veaux, et celui de la culture du blé ou des pommes de terre, du pain ou des légumes ; mais la destination première de ces produits est d'être consommés sur la ferme elle-même. Ce qui est vendu est le surplus de production. Bien que le fermier ait donné de l'argent pour obtenir son reproducteur, celui-ci reste sur la ferme, et bien qu'il ait renouvelé de temps à autre ses semences, le cycle des cultures s'y passe en entier.

L'élevage des moutons et la culture de l'orge montre un état transitoire ; autrefois utilisés sur l'exploitation, les produits de ces travaux sont maintenant exportés. A propos de la production de viande de bovin, la véritable embouche n'est le fait que de quelques gros fermiers, de même qu'autrefois elle ne fut pratiquée que par les grands propriétaires.

L'évolution de la ferme et de ses habitants de l'état d'autonomie caractéristique de l'agriculture traditionnelle à l'état d'intégration dans des circuits plus vastes de production et d'échanges n'est pas spécifique à l'Irlande. De ce fait son étude n'est pas du domaine de ce travail, centré comme il l'est sur l'analyse et le fonctionnement des structures actuelles. Néanmoins, nous aurons à examiner les différentes forces au travail dans cette paroisse, et il peut être utile maintenant de mettre en place certains des éléments qui, du point de vue de la production agricole, sont en jeu dans la dichotomie : tradition et progrès.

L'émulation en ce qui concerne le standard de vie joue certainement un rôle important dans l'évolution des méthodes agricoles. Par exemple, le désir de manger du pain blanc, comme les membres plus fortunés de la communauté, pousse le paysan à augmenter la rentrée d'argent liquide dans l'économie de la ferme. Cette émulation se rattache donc au mouvement général d'industrialisation dans le pays. L'accession à la propriété joue aussi un rôle, car la sécurité de tenure a fait naître le désir d'améliorer son bien, ce qui ne peut se faire actuellement sans l'apport de nouveaux instruments, d'engrais chimiques, etc., d'où encore besoin d'argent liquide. Enfin, la disparition d'artisans — tisserands, tailleurs, cordonniers, charpentier, etc., obligea le fermier à avoir recours aux magasins pour les objets de la vie quotidienne dont il avait besoin, d'où de nouveau la nécessité de vendre des produits agricoles pour obtenir de l'argent.

Pour déterminer les points d'articulation de ces échanges, de ce mouvement d'exportation et d'importation, nous n'avons qu'à nous rapporter de nouveau aux documents agricoles. Il est évident que c'est dans les cycles concernant l'élevage que se trouvent les points les plus importants : les foires. Non seulement c'est à ces moments que le fermier accomplit les transactions les plus importantes, mais aussi c'est à ces moments-là qu'une partie importante du jeu des relations sociales est activée.

En 1956 Finn participa aux foires de Kinvarra en février et mai, et à la foire d'Ardrahan en août. En ce qui concerne celle-ci, il avait estimé que ses agneaux n'étaient pas prêts pour la foire de Kinvarra de juillet, et, ayant pu obtenir de Dermot la promesse d'un transport, il attendit. Les porcins sont amenés en général au *lever man* [11], mais en mars Finn amena deux de ses cochons à Kinvarra le jour de l'ancienne foire à porcs. Sans succès, d'ailleurs, car aucun acheteur ne se montra. Il dut les amener

11. V. *infra*, p. 458.

par la suite à Ballinderreen. En mai il s'en alla acheter trois porcelets au marché hebdomadaire de Gort.

En ce qui concerne les cultures, les points d'articulation sont des contacts entre individus, et non point des réunions collectives. Le contrat pour l'orge est signé à Gort, et celui pour la betterave à sucre, à la ferme, l'agent de l'usine passant dans les exploitations. Les autres achats sont faits au bourg : soit dans les magains, soit aux foires pour les vêtements, soit sur la place centrale pour la tourbe. La laine est également vendue à Kinvarra. Maeve fait quelques rares achats ou ventes à des gens qui viennent à domicile.

Les relations sociales engendrées par le travail agricole de Finn relèvent de deux catégories : les relations d'échanges de travail, et les relations de travail payé. Dans la première catégorie se rangent les relations avec son voisin, Damon. Celui-ci a une toute petite exploitation dans le village voisin ; village qui ne consiste plus d'ailleurs qu'en sa ferme. Son exploitation est bien trop petite pour entretenir deux chevaux, de même que l'exploitation de Finn. Les deux fermiers ont donc conclu un arrangement pour les labours où les deux chevaux tirent la charrue à tour de rôle sur les terres de l'un ou de l'autre. Chaque propriétaire nourrit son cheval, même quand celui-ci ne travaille pas pour lui.

Les relations de travail de Finn avec son frère dans le même village, et avec le reste de sa famille dans leur village d'origine, sont d'une nature un peu différente, à la fois moins formelles et plus soutenues. Quand Finn a besoin d'aide, il la demande à Conor qui envoie un ou plusieurs de ses enfants. Par ailleurs, chaque année sa sœur vient l'aider à semer ses pommes de terre, et un de ses frères lui donne plusieurs jours de travail au moment du plaçage et démariage des betteraves à sucre. Au moment de la récolte des céréales et de la rentrée du foin, Finn a l'aide des enfants de Conor.

Il existe aussi des échanges de travail avec les voisins. La sœur de Cool l'aide pour l'ensemencement des pommes de terre, et Cool donne une journée ou deux pour le plaçage et démariage des betteraves à sucre.

Avec d'autres voisins du village, ceux qui n'ont pas d'exploitation, Finn entretient aussi des relations de travail, récompensant leur aide par quelques kilos de grain pour leurs poules, ou en leur permettant de ramasser sur ses terres des brindilles de bois pour leurs feux.

En retour, Finn donne autant de journées de travail qu'il en a reçues, généralement pour des travaux identiques à ceux pour lesquels il a eu lui-même besoin d'aide, sauf en ce qui concerne l'ensemencement des pommes de terre, qui est davantage travail de femme. A Gortaboy il prend part aussi aux moments exceptionnels, tel celui du sacrifice d'un porc, ou la tonte des moutons. Il tond aussi pour un des gros propriétaires du bourg, car son père le faisait autrefois, quand peu de paysans savaient le faire, et Finn continue la tradition. Enfin, de temps en temps les fer-

miers du village font un travail en commun, comme par exemple le ramassage du varech au printemps.

Il s'est formé peu à peu une image de la place de l'exploitation dans le village. Nous en arrivons maintenant à l'analyse de cette place et à l'interprétation de l'évolution future possible.

Nous allons opérer cette analyse en utilisant une illustration graphique (figure 16), mais il faut énoncer un avertissement préalable au sujet de ce graphique. Celui-ci n'est pas un instrument de mesure, et, partant, n'indique pas, ne peut pas indiquer, la valeur d'une relation. Une structure, telle qu'elle fut définie dans l'introduction, est un système de relations, et n'est donc pas réductible à des traits qui, de par leur nature, ne peuvent indiquer des valeurs différentes. Finn et Conor et Damon sont liés par des relations de travail, mais il est évident que le lien entre Finn et Damon n'a pas la même valeur que le lien entre Finn et Conor. Néanmoins, le reste de la définition de structure citée dit qu'elle présente une régularité opérationnelle, et en fait c'est cette régularité que prétend présenter ce graphique. Métaphoriquement, les relations de valeur différente passent toujours par les mêmes canaux, et ce sont ces canaux qui sont dessinés ici. Ce dessin rend visuelles les structures, aidant donc à leur compréhension et revêtant même un certain caractère heuristique. Il permet en tout cas la comparaison.

Ce graphique ne tient pas compte des emplacements géographiques, car les distances sont telles que le degré de séparation physique n'affecte ni l'existence, ni la valeur d'une relation. Il est possible que Cool sente son statut renforcé par sa position centrale au village, ou que Finn et Conor sentent leurs positions excentriques mitigées par leur degré de parenté ; mais la validation ou l'invalidation d'une telle hypothèse est hors du domaine de ce travail.

Quatre critères, posés comme alternatives, sont utilisés pour distinguer les différentes maisons du village. Ces critères n'ont pas tous la même valeur. Le plus important est la distinction entre propriétaires et non-propriétaires. Fergus, par exemple, bien que n'habitant pas le village, a un meilleur statut parce qu'il est propriétaire.

En inscrivant les relations de parenté sur ce graphique, nous voyons apparaître deux réseaux. En réalité, il n'en existe qu'un seul, car il y a une relation de parenté d'une part entre Cool et Finn, et d'autre part entre Cool et Fergus, mais ces relations sont trop lointaines, comme nous l'avons déjà vu, pour être réellement senties. De même la parenté entre Maeve et la belle-mère de Fergus, la propriétaire nominale de son exploitation, est lointaine, mais elle est ressentie comme présente. Cormac apparaît comme étant en dehors des réseaux.

Les relations de travail font apparaître la même structuration. Nous avons l'ensemble composé des deux groupes de parenté, avec un satellite

rattaché à la fois à Finn et Cormac. Néanmoins, cette dernière relation entre Cormac et Damon (celui-là emploie le fils de celui-ci comme chauffeur de camion) n'intègre pas Cormac au village. L'installation de la sœur de Cool dans une maison séparée où elle a ouvert un petit magasin met en place un nouveau réseau, bien qu'il ne soit pas encore possible d'affirmer sa permanence.

Les relations régulières d'aide complètent la structuration en rattachant les non-propriétaires et les non-fermiers, et nous pouvons remarquer que c'est surtout par l'intermédiaire de Finn. Enfin, il existe des relations que nous pouvons qualifier de statiques, et ici Finn « satellise » Cormac, avec lequel il a procédé à un échange de terres.

Plusieurs allusions viennent d'être faite au statut des habitants. Il semble possible maintenant de présenter en forme de tableau les données qui déterminent le statut des villageois. Sept critères sont utilisés :

(1) il est agriculteur ou pas ;
(2) il est habitant ou pas ;
(3) il est ou il n'est pas propriétaire ;
(4) il est considéré comme étant du village ;
(5) il appartient à l'une des anciennes familles ;
(6) il est ou il n'est pas intégré dans un réseau de travail ;
(7) il a une qualité individuelle qui renforce son statut social.

Ce tableau n'est pas une matrice qui nous permette de découvrir celui qui jouit du statut le plus élevé ; c'est un moyen de montrer les sources de prestige de celui qui en a le plus. Ce tableau dépeint la situation en général. Aux circonstances particulières, ou, plus exactement, à chaque situation réelle, peuvent correspondre des évaluations différentes. Par exemple, l'agriculture peut ne plus jouer de rôle, peut même jouer un rôle négatif. Bien que la configuration reproduite par ce tableau soit la plus générale et la plus stable, en un mot celle qui est fondamentale, chaque situation peut amener un changement dans le rang qu'elle assigne à chaque habitant du village.

Nous en arrivons enfin à l'évolution possible de cette exploitation. Cette évolution part d'un état actuel où l'équilibre que cherche le propriétaire entre les méthodes traditionnelles et les méthodes modernes, est compromis par le manque de terrain. Il n'est pas question de rentrer dans les détails du calcul de rentabilité de l'exploitation entière, car le problème ne peut être convenablement traité que par des spécialistes, mais l'examen des bénéfices relatifs à tirer des cultures de l'orge et de la betterave à sucre, et des bénéfices de l'élevage des porcelets en donnera une vue générale.

En 1956, Fin cultiva de l'orge dans un champ (nº 1 sur la carte 74) de 0,35 ha et de la betterave à sucre dans un champ (nº 13 sur la carte 74)

Tableau 28. — STATUT SOCIAL.

Habitant	(1)	(2)	(3)	(4)	(5)	(6)	(7)	Total
Cool	+	+	+	+	+	+	+ [a]	7
Finn . . .	+	+	+	+	+	+	—	6
Fergus . . .	+	—	+	+	+	+	+ [b]	6
I [d]	—	+	+	+	+	+	+ [c]	6
Conor . . .	+	+	+	+	—	+	—	5
Cormac . . .	+	+	+	+	—	—	—	4
12	—	+	—	+	+	+	—	4
20	—	+	—	+	+	—	—	3
25.	—	+	—	+	—	—	—	2
10.	—	+	—	+	—	—	—	2
26.	—	+	—	+	—	—	—	2
Damon . . .	+	—	—	—	—	—	—	1
42.	—	—	+	—	—	—	—	1

(*a*) Positif car il possède près de la moitié des terres du village.
(*b*) Positif à cause de son statut élevé dans le bourg.
(*c*) Positif parce qu'il joue un rôle politique de quelque importance.
(*d*) Numéro sur graphique 15.

de 0,33 ha, ce qui rend la comparaison possible. Il dit à l'automne de 1955 qu'il garderait pour lui 4 barils (le baril est l'unité de mesure pour les grains) sur les 10 qu'il tirerait de ce champ. En arrondissant quelque peu les chiffres [12], et en calculant les frais d'achat de semences, d'engrais, les prix de fauche, de battage, de transport, etc., à 8.0.0, le résultat de la récolte de ces deux champs s'élève à un bénéfice net de £ 33, en plus de 380 kg d'orge et 700 kg de pulpe de betterave à sucre. Si Finn avait semé de l'orge dans les deux champs, il aurait réalisé un bénéfice net de £ 31 et aurait eu sur la ferme seulement 380 kg d'orge. S'il avait semé les deux champs en betterave à sucre, il aurait réalisé un bénéfice de £ 50 et il aurait obtenu 1.400 kg de pulpe. Dans ce dernier cas, donc, après l'achat de la même quantité d'orge qu'il aurait gardée de sa propre culture, il aurait eu un bénéfice égal à celui réalisé quand il plantait lui-même le grain, et il aurait eu le double de pulpe de betterave. Mais un seul champ représente la limite de ce que peut planter Finn en betterave à sucre. Il ne dispose pas d'assez de terres pour planter beaucoup de betteraves, étant donné son système de rotation de cultures, et étant donné surtout les exigences culturales de la compagnie de betteraves à sucre. De plus, il ne dispose pas d'assez de main d'œuvre pour dépasser de beaucoup la culture d'un tiers d'hectare de cette plante. Par ailleurs, il n'est pas assez riche pour acheter le matériel

12. Trop de précision est inutile car Finn donna en 1956 son orge à Fergus, donc les chiffres de revenu ne peuvent être qu'approximatifs.

mécanique qui remplacerait cette main d'œuvre, même si la disposition et la grandeur de ses champs rendait ce matériel rentable.

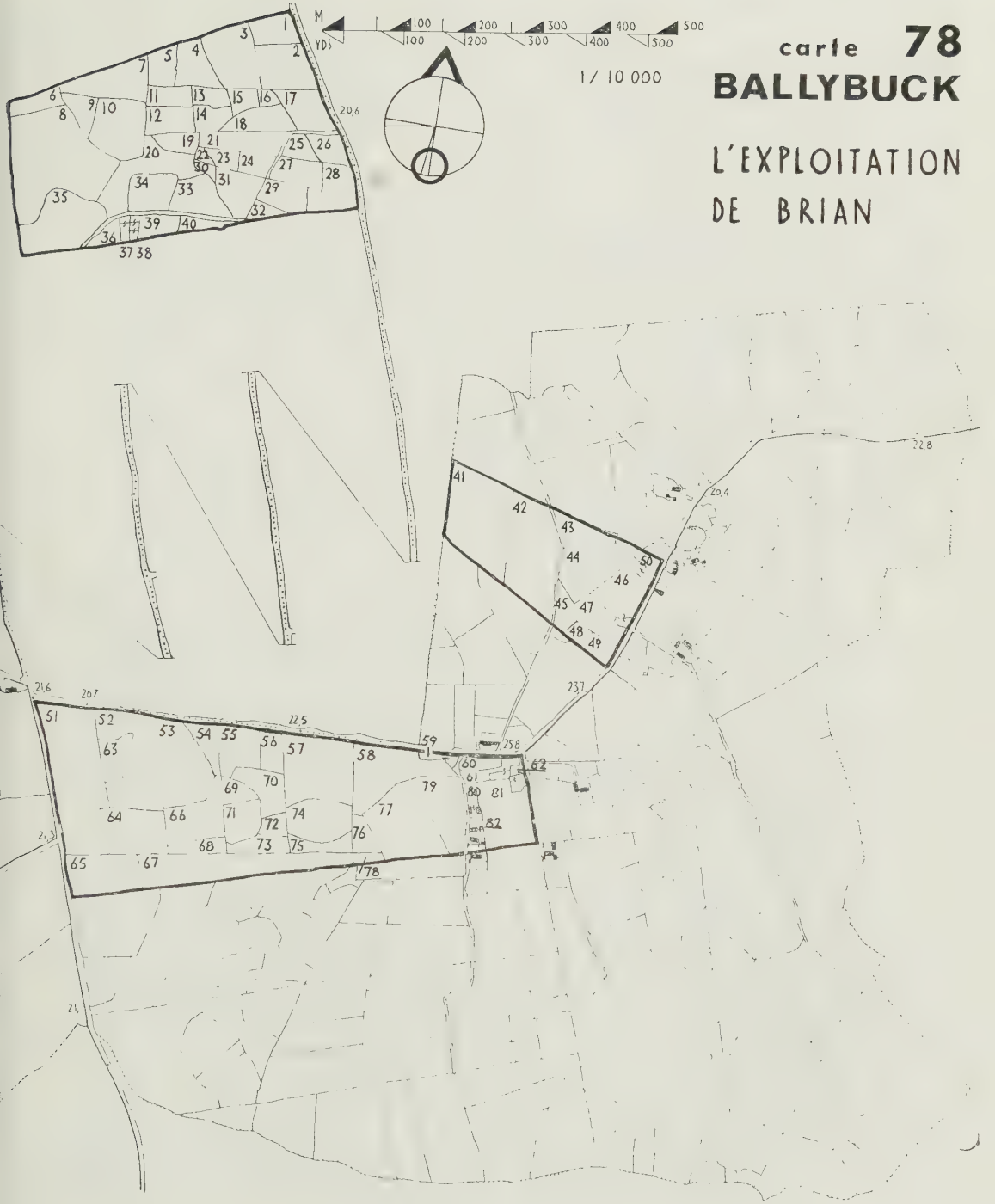
L'élevage de porcelets est censé être, dans la région, d'un bon rendement et une source de revenu. Pourtant, les chiffres semblent contredire ce jugement. Prenons les porcelets achetés en mai et revendus en septembre. Chaque bête avait couté 5.13.4. Elle avait consommé, pendant son séjour sur la ferme, pour 6.15.0 d'issues et d'aliment préparé. Elle fut vendue 13.6.3, ce qui laissa une marge bénéficiaire de 1.7.11, environ 10 % du prix de vente, mais seulement à condition de ne pas compter les quelques cent kilos de pommes de terre, le lait écrémé, les betteraves, etc. que le cochon mangea également. Dans l'économie totale de la ferme cet élevage représente au mieux un bénéfice nul ou minime, et les 300 m² qui produisent les 600 kg de pommes de terre nécessaires à l'élevage de six porcelets dans l'année, seraient probablement mieux employés à la culture de 1,5 t de betteraves fourragères, ce qui représente la ration d'entretien et de production de 150 jours en unités fourragères pour une brebis de 50 kg [13]. Cette brebis produit une toison (1.10.0 environ) et en principe un agneau (4.15.0 environ) par an. Mais les fermiers répondent que même si l'élevage du porcelet est une perte, il leur procure de l'argent liquide en été quand il n'y en a pas.

L'évolution future de la ferme, donc, consistera en ce même genre d'équilibre précaire. Tant que l'agriculture irlandaise ne sera pas planifiée entièrement, ce qui permettrait une spécialisation régionale, Finn continuera dans la même voie. Et l'agriculture irlandaise est loin d'être planifiée. Ceci d'autant plus que le but actuel des paysans-propriétaires est d'accéder au niveau matériel et adopter les valeurs de la classe moyenne, pour des raisons sur lesquelles nous nous sommes déjà arrêtés, ce qui exige des cultures et des élevages dont les produits sont exportables. D'où la diversification des cultures. D'où également la nécessité pour Finn de se tenir au courant de ce qui ce passe sur les marchés mondiaux — du bœuf en Angleterre et de la laine en Australie — pour choisir l'élevage le plus rentable pour lui et ainsi de choisir ses cultures. En même temps, parce que sa ferme est très petite et ne possède pas beaucoup de terres arables, Finn est contraint à travailler avec des méthodes et des plantes traditionnelles, ce qui, évidemment, crée un frein redoutable à sa progression.

*
* *

Nous allons passer maintenant à l'étude d'une ferme dans un *townland* plus loin du bourg que ne l'est Dungory, et dont le propriétaire cherche à moderniser le plus possible son exploitation (cartes 78-79).

13. Gondé, Carré, Jussiaux, 1953, pp. 255 et 260.


M
100 200 300 400 500
YDS
100 200 300 400 500
1/ 10 000
carte 78
BALLYBUCK
L'EXPLOITATION
DE BRIAN

Ballybuck North se trouve dans la région orientale de la paroisse actuelle, dans l'ancienne paroisse de Killinny. Il se trouve ainsi sur le plateau calcaire légèrement ondulant situé entre le côté et la montagne. Le point le plus haut du village est à 26 m d'altitude. Il existe trois puits dans la partie nord-est du village, et sans doute leur présence détermina l'emplacement du *rath* proto-historique. Un autre puits, qui dut avoir une importance aux « âges païens » de l'histoire irlandaise, car il se trouve doté du nom du saint patron du diocèse, MacDuagh, est situé juste en dehors des limites du *townland*, au sud-est. Les habitations du village sont dispersées le long de la route, et sont, à une exception près, orientées est-ouest. Quant aux structures de village, nous n'allons pas les étudier de près, l'ayant déjà fait pour Dungory, sauf dans la mesure où elles présentent un intérêt pour l'étude de la ferme de Brian.

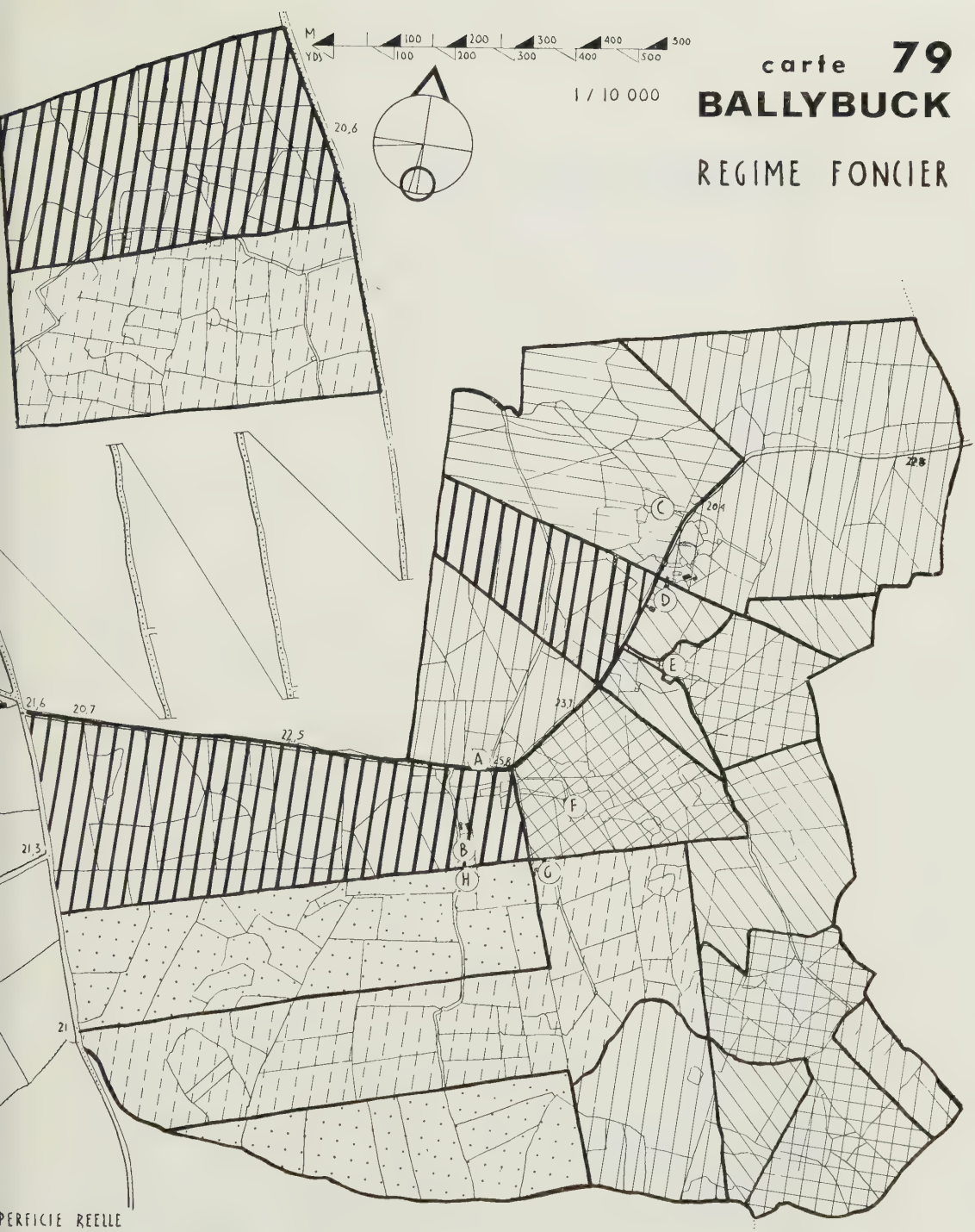
Mais avant de pouvoir parler de Ballybuck North comme un village, il faut résoudre le problème posé par l'existence de Ballybuck South. Les paroissiens ne font pas de distinction entre les *townlands* North et South, ou East et West, quand ils parlent des « villages », mais en général, ou bien l'un des *townlands* n'est pas habité, ou bien les deux groupes de maisons sont suffisamment rapprochés pour que l'on puisse les considérer comme un seul. Or, Ballybuck South n'est plus habité, mais en 1871 il le fut encore, et les maisons ne furent ni groupées, ni situées loin de celles de Ballybuck North, ce qui empêche de considérer Ballybuck South comme un village autonome. Et ceci d'autant moins que la liste des habitants de la paroisse en 1834, qui ne fait pas de distinction entre *North* et *South*, donne douze noms de famille dont six sont des noms de Ballybuck North. Par ailleurs, une certaine confusion ressort de la comparaison de la carte de 1840 avec le recensement de 1841, confusion dont il fut déjà question pour les habitations. La carte de 1840 indique 6 maisons pour Ballybuck South, où le recensement de 1841 en mentionne 22, et la carte porte 22 maisons dans Ballybuck North, tandis que le recensement n'en trouve que 11. La différence entre les totaux est parfaitement normale, 28 à 33, donc une conclusion possible est la liaison intime entre les deux Ballybuck.

En 1688 Ballybuck North est confisqué en tant que propriété de Lord Boffin. Notons, hormis une légère déformation due sans doute à un manque de précision des instruments, ou du topographe, ou des deux, que le tracé correspond à celui de la carte de 1841, sauf dans la partie occidentale, où le Ballybuck de 1688 ne comprend pas quelques 7 ha à l'ouest de la route nord-sud, qui se trouvent dans le Ballybuck North de 1840. Si nous pouvons croire le topographe, ces hectares appartenaient à un *townland* qui n'existe plus : *Gortferiel*. La différence des limites du *townland* entre 1840 et 1893 sont probablement imputables aux rectifications de limites entreprises au moment des *Land Laws* et après la prolifération des murailles dans les années suivant la Grande Famine.

carte **79**

BALLYBUCK

REGIME FONCIER



PERFICIE REELLE										
AR EXPLOITANT		27,9		32,8	9,3	10,8	11,2	5,6	30,2	20,4
P. CADAST./ EXPL.		27,3		32,8	9,3	11,4	11,2	5,6	30,2	20,4
PLOITANT		A		BRIAN	C	D	E	F	G	H
. CADASTRALE (HA)	13 13	22	5,3	19,8	9,3	11,4	11,2	5,6	17,2	20,4
OPRIETAIRE	3 8	1	2	3 (PP DE BRIAN)	4	5	6	7	8	9
ADASTRALE										

ANCIEN DOMAINE DALY

ANCIEN DOMAINE STUDDERT

L'étude du tableau résumant les données démographiques de Ballybuck permettra de proposer une solution à ce problème.

Tableau 29. — POPULATION DE BALLYBUCK.

	1926			1936			1946			1956		
	M	F	Tot.	M	F	Tot.	M	F	Tot.	M	F	Tot.
Population active . . .	15	10	25	14	16	30	13	7	20	8	5	13
— Fermiers	7		7	8		8	8 [a]		8	7 [b]		7
— Ménagères		10	10		16	16		7	7		5	5
— Assistants sur ferme	8		8	6		6	3		3			
— Employés de ferme				1		1	2		2			
— Agent de betterave à sucre										1		[c] 1
Population inactive . .			10			2			5			6
	30		35			32			25			19

	Ballybuck North				Ballybuck South			
	Maisons	Pop.	M	F	Maisons	Pop.	M	F
1841.	11	67			22	109		
1851.	7	40			9	54		
Perte 1841-1851		40 %				48 %		
1861.	5	29			5	38		
1871.	4	20	10	10	6	35	18	17
1881.								
1891.	10	41			1	2		
1901.	8	36						
1911.	9	43	20	23				
1926.	7	35	17	18				
1936.	8	32	14	18				
1946.	8	25	15	10				
1956.	7	19	12	7				
Perte 1841-1956		72 %						

(*a*) Dont un assistant sur la ferme de sa mère et deux sur les fermes de leurs tantes.
(*b*) Dont un assistant sur la ferme de sa mère.
(*c*) En même temps assistant sur une ferme.

Il semble donc possible que les habitants de *Ballybuck South* soient venus à Ballybuck North vers 1890, d'où il s'en suivrait que *Ballybuck North* et *Ballybuck South* ne furent jamais qu'un seul village. Malheureusement, cette possibilité doit rester dans le domaine de la spéculation, car les documents (plans terriers, livres de dîmes, etc.) qui permettraient d'éla-

borer une hypothèse n'existent plus. L'unité sociologique dans laquelle s'insère la ferme que nous allons étudier sera donc Ballybuck North et ses habitants.

L'étude de la propriété de Brian fait ressortir une bien plus grande unité que celle relevée pour la ferme de Finn. Trois parcelles, dont la description peut être résumée en forme de tableau.

Tableau 30. — LA PROPRIÉTÉ DE BRIAN.

Lieu	Pâturage grossier ha	Pâturage permanent ha	Terres arables ha	Total ha	Nombre de champs	Superficies moyennes par champ ha
Carrowkilleen .	3,8	6,4	2,8	13	40	0,33
Ballybuck . . .	0,6	0,6	3,5	4,8	10	0,48
Ballybuck . . .	6,5	4,5	3,9	14,95	31	0,48
Total	10,9	11,5	10,2	32,76	81	0,40

Deux des parcelles de Brian sont plus grandes que la totalité de l'exploitation de Finn, et la troisième parcelle de Brian contient autant de terres arables, dont 2,5 ha pratiquement d'un seul tenant, que toute la ferme de Finn. Cette disposition facilite, naturellement, le désir de modernisation de son propriétaire. D'une part le propriétaire garde un choix beaucoup plus libre dans l'importance qu'il veut donner à l'une ou l'autre culture, ou à l'équilibre entre cultures et élevage, ou encore, ce qui est presqu'essentiel dans une économie dépendant en partie des marchés mondiaux, il peut changer son action en cours sans compromettre l'équilibre financier de la ferme. Par exemple, le prix de la laine n'ayant pas augmenté en 1956, Brian décida de garder ses toisons plutôt que de les vendre. Pour compenser la réduction de revenu, il augmenta la quantité de betteraves à sucre dans son contrat. Non seulement Brian règle le type de sa production d'après des critères financiers, signe en soi d'une certaine étape de modernisation déjà atteinte, mais aussi il peut gérer son exploitation de façon à accumuler les capitaux nécessaires pour la mécanisation. Sur une exploitation petite ou très parcellée, cette liberté de choix est quasiment impossible.

D'autre part, la disposition des champs et la situation des bâtiments d'exploitation par rapport aux deux parcelles de Ballybuck éliminent à peu près tous les problèmes de circulation. La parcelle de Carrowkilleen est loin, mais l'état techno-économique de la ferme n'est pas tel que la demi-heure mise à atteindre cette parcelle représente une non-réalisation d'un potentiel de production. Cette même observation est valable en ce qui concerne les problèmes d'accès aux champs à l'intérieur de chaque parcelle, problèmes qui sont réels. De plus, la précision du résultat (tant d'heures passées en circulation) dépasse de très loin la précision des mesures (tant de demi-journées de travail) de telle sorte que la présentation du

tracé de circulation est inutile. Les chemins parcourus par Finn sont présentés parce que le tracé est suffisamment compliqué pour que, très rapidement, le temps passé à circuler entre les champs équivaille à la demi-journée de travail qui est notre unité de mesure. Ce qui est normal si l'on considère que Finn possède 10 ha en 8 parcelles et Brian 32 ha en 3 parcelles.

Enfin, il faut dire que les problèmes d'accès aux champs ne peuvent jamais être très importants dans un pays où il suffit de quelques coups de pied, un quart d'heure de rangement, et quelques buissons pour fabriquer une ouverture et un portail.

La famille directe de Brian habite Ballybuck depuis plus d'un siècle, puisque le nom de l'arrière grand-père de l'actuel propriétaire est cité sur la liste des habitants de la paroisse en 1834. Bien que les membres actuels de la famille, comme les autres paroissiens, ne sachent plus très bien tracer les liens de parenté, ils ont le sentiment d'une famille très étendue dont certains parents sont des notabilités. En effet, d'après l'arbre généalogique (figure 25) qu'il est possible de constituer avec les archives de la paroisse, et les souvenirs de la vieille mère de Brian, les cousins au deuxième degré de Brian comprennent le curé d'une paroisse voisine et une des notabilités de Kinvarra. Sa sœur épousa l'un des *folk-heroes* de la région, connu tant pour ses talents d'éleveur et marchand de bétail, que pour sa forte personnalité. La famille est étendue aussi bien géographiquement, comme l'indique la table généalogique, que par le nombre de ses collatéraux.

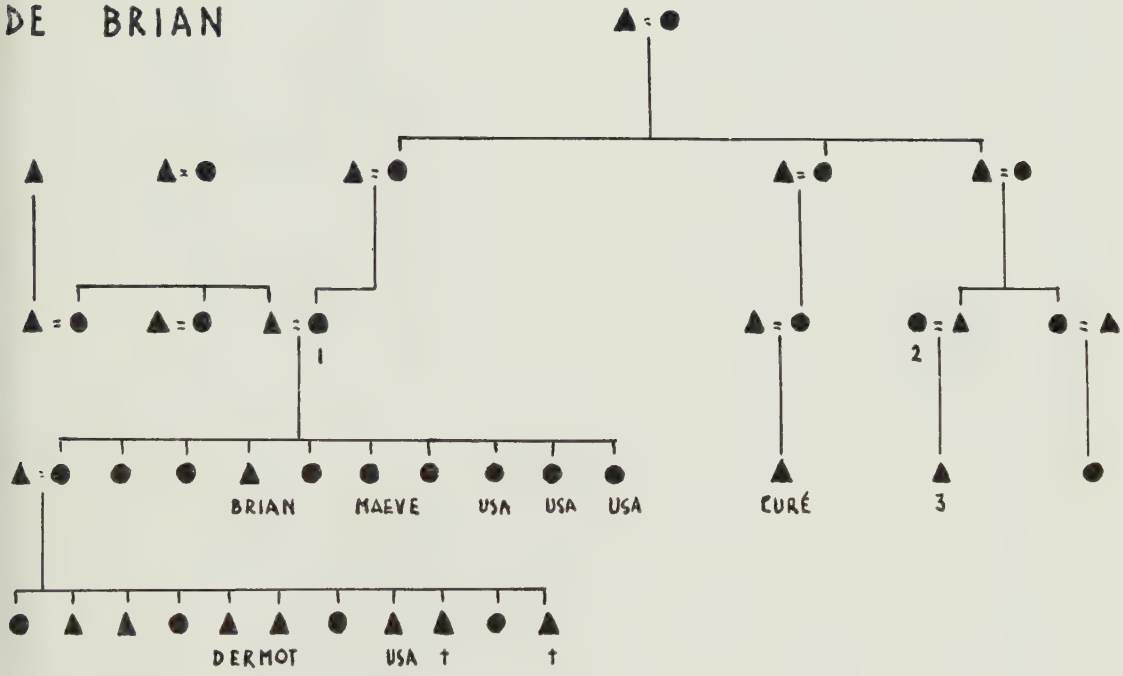
Brian est le seul fils d'une famille de dix enfants. Il ne s'est jamais marié. Sans frère ni enfant, la ferme restait sans héritier. En partie pour cette raison, en partie parce que sa sœur avait eu beaucoup d'enfants, Brian éleva chez lui un neveu et une nièce.

La propriété, comme toutes celles de la paroisse de Kinvarra, à une exception près, a son origine dans le découpage et la vente d'un grand domaine, mais le parcellement qui est le résultat de cette vente, au contraire des parcellements des autres grands domaines dans la paroisse, est logique et efficace du point de vue agricole. De même que l'histoire des relations entre *Ballybuck North* et *Ballybuck South*, la raison nous en est cachée, bien que l'état du morcellement y contribuât certainement.

Les bâtiments d'exploitation comprennent, en fin 1956, deux anciennes maisons, deux granges ou remises, et une habitation en construction. En nous rapportant au plan 3 nous y voyons au sud un petit verger contenant des ruches, ce qui nous renseigne sur l'état d'esprit du propriétaire, car peu de fermiers dans la région acceptent d'accomplir le travail minime qui naît de ce genre d'initiative. En remontant vers le nord nous trouvons la maison (abandonnée au début de 1957) et le bâtiment comprenant l'écurie, la grange et l'étable, qui se font vis-à-vis. Notons le tas de fumier qui n'est pas dans la cour, les bacs et barils pour recueillir l'eau de pluie, et les communications faciles entre l'habitation et la grange. En ce qui con-

fig. 25
BALLYBUCK

GENEALOGIE
DE BRIAN



†- MORT EN ENFANCE
USA - EMIGRÉ AUX ETATS-UNIS
1 - DE BALLINDERREEN
2 - ANCIENNE FAMILLE DE GRANDS PROPRIETAIRES
3 - NOTABLE ET COMMERÇANT A KINVARRA

cerne le bâtiment pour les bêtes, on peut se demander s'il est significatif que les chevaux soient à l'ouest et les vaches à l'est. La réponse est très probablement négative, car il ne faut pas oublier que traditionnellement les bêtes sont dans la maison, où elles se trouvent à l'est, et que de toute façon, dans ce cas précis, l'étable fut rajoutée bien après.

La construction d'une nouvelle habitation au nord de ce complexe complique passablement les problèmes de circulation. Les divers emplacements faisaient déjà que le grain était loin des veaux, le matériel agricole loin des chevaux, et le fumier empilé en deux endroits. Mais dans la nouvelle situation l'étable est maintenant éloignée de la salle de préparation des produits laitiers, et le personnel loin des bêtes à soigner. Non seulement existe-t-il ici une rupture avec la disposition traditionnelle des éléments architecturaux, mais encore la nouvelle disposition est bien moins logique que l'ancienne.

Brian possède tout l'outillage que l'on trouve d'ordinaire dans les fermes de cette région, et possède aussi les instruments agricoles que l'on ne trouve que sur les fermes d'une certaine grandeur dont les propriétaires cherchent à se moderniser : herse canadienne, charrue à disques, houe à cheval, etc. Outre sa charrette, il possède aussi une fourgonnette comme moyen de transport.

Enfin, notons sur cette carte la nomenclature : « Cour » traduit le terme anglais *street* (rue), et le *haggard* est cette partie de la ferme ou se trouvent les meules.

En ce qui concerne les relations de Brian avec ses voisins, il faut constater que si elles sont bonnes, ce ne sont des relations ni d'entraide ni de parenté. Hormis la sœur qui se maria à 800 m de la maison, les parents de Brian se trouvent dispersés ou dans les paroisses voisines, ou à Kinvarra, ou aux États-Unis. Quant à ses relations avec les différentes agglomérations alentour, il faut noter que Brian traite plus avec Gort qu'avec Kinvarra. Les achats d'épicerie et des biens de consommation courante se divisent entre Kinvarra et Ardrahan, d'une part, et Gort d'autre part, mais tous les achats de matériel et des produits agricoles se font à Gort, bien que cette ville se trouve à environ 11 km et que Kinvarra est à peine 4,5 km. Peut-on y voir une première approximation quantitative de l'influence respective des deux centres ?

Passons maintenant à l'étude des documents agricoles, dont le premier est le tableau des rotations de cultures. De ce tableau nous ne pouvons tirer que peu de conclusions, car toutes les combinaisons de cultures et pâturage semblent avoir été essayées : trois ans de cultures, trois ans de pâturage ; cinq ans de chaque ; six ans de cultures, quatre ans de pâturage ; etc. Néanmoins, nous pouvons remarquer que de nouveau la consigne de séparer de quatre ans la culture de pommes de terre dans le même champ n'est pas respectée.

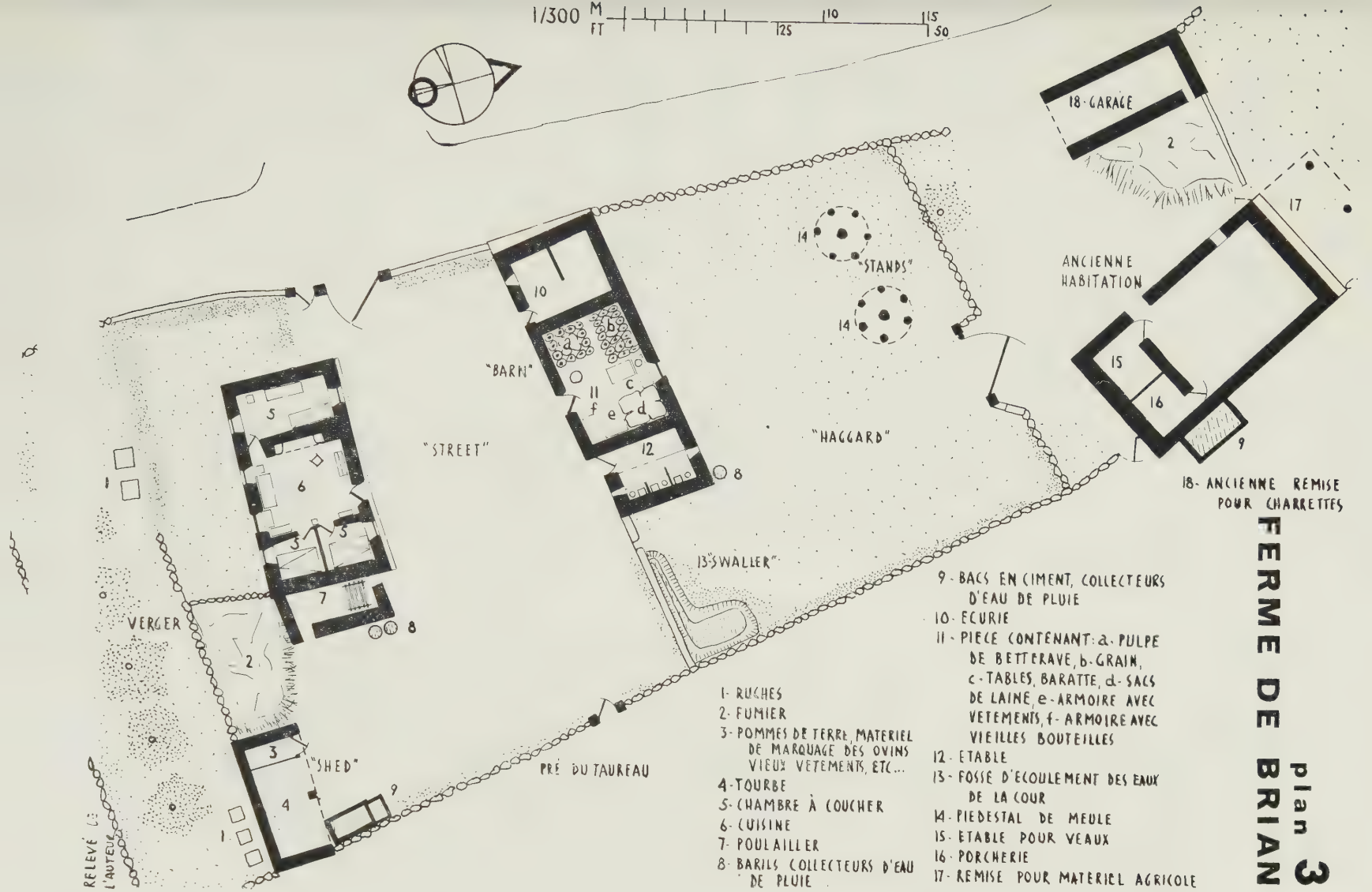

1/300 M
FT
5
10
15
25
50
18-GARAGE
2
17
ANCIENNE HABITATION
15
16
9
18-ANCIENNE REMISE POUR CHARRETTES
14
"STANDS"
14
10
"BARN"
a
b
c
11
f
e
d
12
8
"STREET"
"HAGGARD"
13-"SWALLER"
5
6
3
3
7
8
VERGER
2
3
"SHED"
4
9
1
PRÉ DU TAUREAU
RELEVÉ DE L'AUTEUR
1-RUCHES
2-FUMIER
3-POMMES DE TERRE, MATERIEL DE MARQUAGE DES OVINS VIEUX VETEMENTS, ETC...
4-TOURBE
5-CHAMBRE À COUCHER
6-CUISINE
7-POULAILLER
8-BARILS COLLECTEURS D'EAU DE PLUIE
9-BACS EN CIMENT, COLLECTEURS D'EAU DE PLUIE
10-ECURIE
11-PIECE CONTENANT: a-PULPE DE BETTERAVE, b-GRAIN, c-TABLES, BARATTE, d-SACS DE LAINE, e-ARMOIRE AVEC VETEMENTS, f-ARMOIRE AVEC VIEILLES BOUTEILLES
12-ETABLE
13-FOSSE D'ECOULEMENT DES EAUX DE LA COUR
14-PIEDESTAL DE MEULE
15-ETABLE POUR VEAUX
16-PORCHERIE
17-REMISE POUR MATERIEL AGRICOLE
plan 3
FERME DE BRIAN

Tableau 31. — Rotation des cultures de la ferme de Brian.

N°	ha	1947	1948	1949	1950	1951	1952	1953	1954	1955	1956
64	0,62	Pot	Avo	Foin1	Foin2	Pât1	Orge	Betas	Orge	Pât1	Pât1
66	0,55	Pât2	Pât2	Pât2	Pât2	Pât2	Pât2	Pât2	Pât2	Nat	Pot Nav
69	0.15	Pât	Pât	Avo	Pot	Orge	Pât1	Pât1	Pât1	Nav	Pot Chou
71	0,32	Pât	Pât	Pât	Pât	Avo	Nav	Orge	Pot	Avo	Nat Chou
77	0,95	Foin2	Foin2	Foin2	Foin2	Foin2	Avo	Pot Betf	Orge	Betas Pot	Orge
79	0,61	Avo	Pot Betf	Orge	Pot Betf	Orge	Foin1	Foin2	Foin2	Foin2	Pât
65	0,63	Avo	Betf Nav	Orge	Pot Nav	Orge	Foin1	Foin2	Foin2	Foin2	Avo
41	1,28	Avo Pât	Orge Avo	Nav Betf Pot	Orge	Nav Betf Pot	Orge	Foin1	Foin2	Foin2	Foin2
42	1,19	Foin	Foin2	Foin2	Foin2	Foin2	Foin2	Avo Foin2	Betf Pot Nav Avo	Orge Nav	Betas Blé Betf Nav
43	0,30	Pât	Pât	Avo	Pot	Blé	Betf	Avo	Foin1	Foin2	Foin2
46	0,47	Pât	Pât	Pât	Avo	Pot	Blé	Nav	Avo	Pât1	Foin1
47	0,32	Foin	Foin	Foin	Foin	Foin	Pât	Pât	Pât	Pât	Pât
1	0,34	Avo	Nav	Orge	Pât1	Pât1	Pât1	Foin1	Foin2	Foin2	Pât
2	0,57	Pât	Pât	Pât	Pât	Avo	Pot	Orge	Betàs	Orge	Pât
3	0,63	Pot Nav	Orge	Pot Nav	Orge	Foin1	Foin2	Foin2	Foin2	Avo	Betàs Betf Nav
15	0,16	Pât	Pât	Pât	Pât	Pât	Avo	Nav	Nat	Blé	Betàs
13	0,16	Pât	Pât	Pât	Pât	Pât	Avo	Pot	Blé	Betf	Orge
35	0,90	Pât	Pât	Avo	Pot	Orge	Nav	Orge	Foin1	Foin2	Foin2
	22,61	Pât	Pât	Pât	Pât	Pât	Pât	Pât	Pât	Pât	Pât

fig. 26

BALLYBUCK

CULTURES: BRIAN

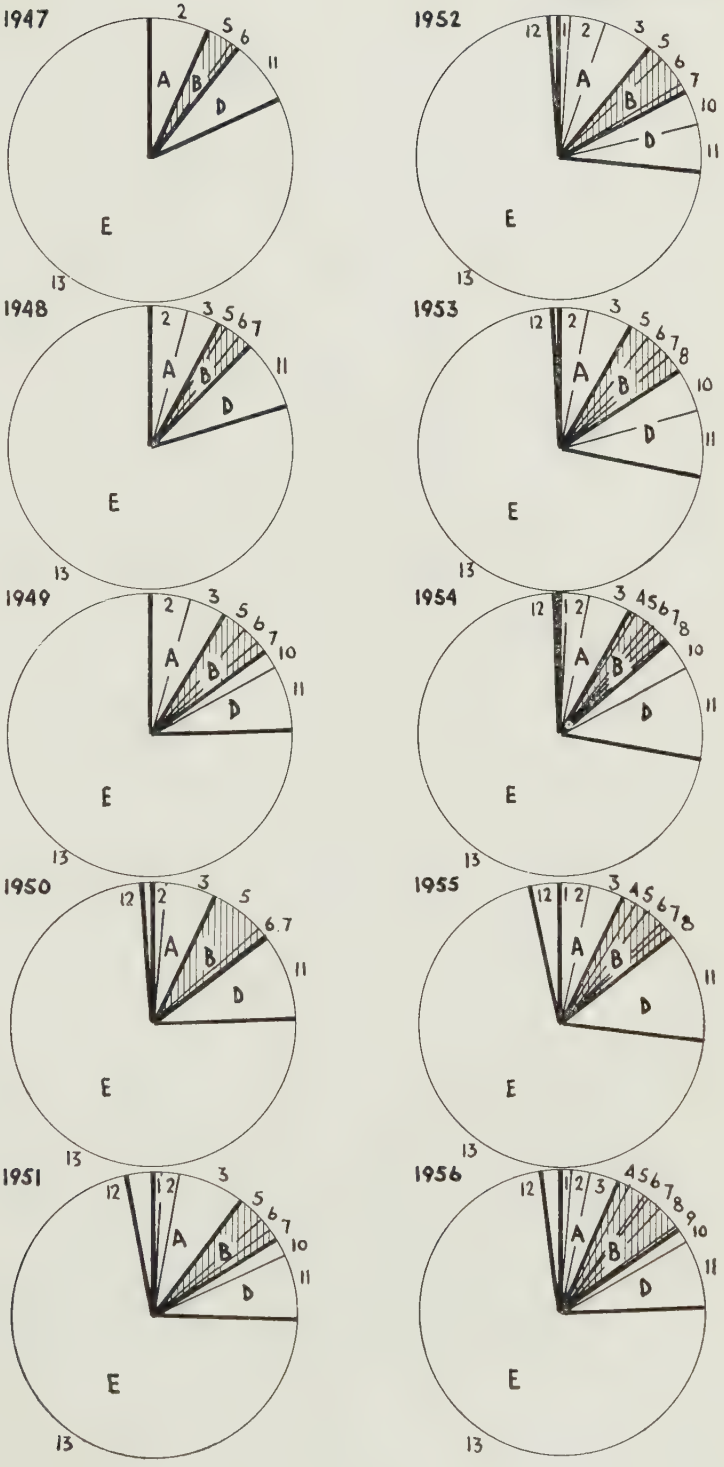
A CEREALES
B RACINES, LEGUMES, ETC.
D FOINS
E PATURAGE

1 BLE DE PRINTEMPS
2 AVOINE
3 ORGE

4 NAVETTE
5 POMMES DE TERRE
6 NAVETS
7 BETTERAVES FOURRAGERES
8 BETTERAVES A SUCRE
9 CHOUX

10 FOIN: PREMIERE ANNEE
11 FOIN: AUTRE

12 PATURAGE DANS ROTATION DE MOINS QUE 5 ANS
13 PATURAGE: AUTRE



1/16.666

Le tableau des superficies de culture démontre une certaine évolution dans la pratique agricole depuis dix ans. Il y a d'abord une diminution de 2,4 ha dans la surface de l'exploitation laissée en pâturage permanent. Par ailleurs, la figure 26 fait ressortir la diversification de cultures qui eut lieu dans cette même période. Bien que cette évolution soit évidente dans ce dessin, il faut souligner un certain nombre d'observations. Les plantes sarclées et oléagineuses de 4 % en 1947 occupent 7 % de la surface totale en 1956. Les céréales représentent le même pourcentage en 1956 qu'en 1947, bien qu'elles aient monté à 11 % en 1952. La quantité de pâturage permanent, bien qu'ayant baissé, reste frappante. Enfin, en ce qui concerne les terres arables, nous voyons la proportion entre les céréales, les plantes sarclées et le foin passer de 40-20-40 à 30-35-35 en 1956. Ce qui représente, si l'interprétation de ces chiffres est exacte, une augmentation des relations avec le monde extérieur, car ces chiffres traduisent une importance croissante de l'élevage et des plantes à revenus en argent.

L'étude de la chronologie des travaux fait ressortir une technique agricole non pas différente, mais plus poussée, notamment dans les travaux de préparation du sol. Ce qui est, d'ailleurs, normal, car l'exploitation de Brian est autonome et, en dehors des travaux de finition, possède à elle seule tout le matériel nécessaire. D'autre part, à dessein ou par chance, l'équilibre entre sa production, sa main-d'œuvre, et son outillage est atteint. Autrement dit, Brian peut se permettre de passer deux fois la charrue et deux ou trois fois les herses sur un champ avant la plantation. Il en a les moyens. Finn, par contre, ne le peut pas, car l'attelage de chevaux ne lui appartient pas, ce qui veut dire que dans le même espace de temps dont dispose Brian pour les labours, l'attelage qu'utilise Finn ne peut rester que la moitié du temps chez lui. Donc, trouver chez Brian et non pas chez Finn deux passages de la charrue et de la herse en bois, un passage d'une herse canadienne, un discage, un binage de plus, etc., ne reflète ni un état d'esprit, ni même un état technique, mais un état social. Notons que l'amélioration des techniques porte surtout sur les plantes sarclées.

En passant à l'examen des documents agricoles analysés en catégories de travail, il faut réitérer les remarques faites au moment de l'étude des documents agricoles de Finn. Les données sont publiées ici *in extenso* afin de permettre à d'autres leur utilisation, mais nous n'en tirerons pas toutes les conséquences possibles. En ce qui concerne uniquement la production agricole, nous pouvons noter que les rendements sont excellents pour les céréales, moyens pour la betterave à sucre, et très bas pour les pommes de terre et les navets.

Soulignons que la quantité de semences de pommes de terre employées à l'hectare est en-dessous de la quantité recommandée, mais qu'il semble y avoir une assez grande marge pour les calculs, comme le montre le tableau suivant :

Tableau 32. — Superficies de culture de la ferme de Brian.

	1947	1948	1949	1950	1951	1952	1953	1954	1955	1956
	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Blé de printemps. . . .					0,30	0,47		0,16	0,16	0,39
Avoine	2,22	1,26	1,36	0,47	0,89	1,27	0,89	0,86	0,95	0,63
Orge		1,27	1,58	1,91	2,29	1,90	1,79	1,57	1,17	1,11
Navette								0,16	0,55	0,16
Pommes de terre	0,93	0,31	0,75	1,98	0,89	0,57	0,64	0,52	0,47	0,53
Navets	0,32	0,66	0,73	0,31	0,43	1,22	0,63	0,20	0,74	0,20
Betteraves fourragère . .		0,61	0,43	0,30	0,43	0,30	0,47	0,40	0,16	0,61
Betteraves à sucre . . .							0,62	0,57	0,48	0,88
Choux.										0,23
Foin (1re année)			0,62		0,63	1,24	1,62	1,20		0,47
Foin (autre)	2,46	2,46	2,46	3,08	2,46	1,82	2,47	3,49	4,06	2,48
Pâturage rotation de moins de 5 ans). . . .				0,34	0,96	0,49	0,15	0,15	1,09	0,62
Pâturage (autre)	26,83	26,19	24,84	24,37	23,48	23,48	23,48	23,48	22,93	24,45

Tableau 33. — Chronologie des travaux de la ferme de Brian pour 1956.

	Culture	Pommes de terre	Navets	Betteraves à sucre	Betteraves fourragères	Navets
	Champ n°	66	66	3	3	3
Janv.				Labours	Labours	Labours
Févr.		Labours	Labours			
Mars		Hersage [c]	Hersage			
		Hersage (canad.)	Hersage (canad.)			
	(5) [a]			Hersage	Hersage	Hersage
Avril		Labours				
		Hersage				
		Sillonnage (ouverture)				
		Engrais chim.				
		Ensemencement				
		Sillonnage (fermeture)				
		Roulage [b]				
	23			Labours	Labours	Labours
	26			Hersage		
				Sillonnage (ouverture)		
				(Roulage)		
				Engrais chim.		
				Sillonnage (fermeture)		
				Ensemencement		
Mai	2				Hersage	Hersage
	14				Labours	Labours
	17				Sillonnage (ouverture)	
	24				Fumier	

(*a*) Un nombre entre parenthèses indique la semaine.

(*b*) Quand « roulage » est écrit entre parenthèses, le travail indiqué est fait avec une planche traînée sur laquelle est posée un poids.

(*c*) A moins d'autre indication, le hersage est fait avec la herse en bois.

Mai	24				(Roulage) Engrais chim. Sillonnage (fermeture) Ensemencement	
	28			Binage Discage		
Juin	2-6		Engrais chim.	Démariage		
	12		Sillonnage Ensemencement			
	14				Binage Discage	
	15					Labours Hersage
	16					Sillonnage (ouverture) Fumier (Roulage) Engrais chim.
	17					Sillonnage (fermeture)
	20			Binage		
	21				Démariage	
	22					Ensemencement
	25	Buttage				
	30				Binage	
Juil.	(1)		Binage Démariage			
	5					Binage
	12					Démariage
	14	Pulvérisation				
	19					Binage
	20			Sarclage	Sarclage	
	28	Pulvérisation				
Oct.	8-18	Arrachage	Arrachage			
Nov.	8	Couverture	Couverture			
	3-13			Arrachage Décolletage Empilage Charroi	Arrachage	Arrachage

	Culture	Betteraves à sucre	Betteraves fourragères	Navets	Pommes de terres	Choux
	Champ nº	42	42	42	69	69
Févr.	13	Hersage Labours	Labours Hersage	Labours Hersage	Labours	Labours
Mars					Hersage Sillonnage (ouverture) Engrais chim. Fumier Ensemencement Sillonnage (fermeture) (Roulage)	Hersage Sillonnage (ouverture)
Avril	3					
	4	Labours Hersage (Roulage)				
	11	1. Engrais chim. Sillonnage Ensemencement				
Mai			Labours Hersage	Labours Hersage		
	3		Sillonnage (ouverture)			
	4		Fumier (Roulage) Engrais chim.			
	7					Engrais chimiques Ensemencement
	8		Sillonnages (fermeture)			
	11		Ensemencement			

Mai	15	Binage				
	22	Binage				
		Discage				
	29	Démariage				
Juin	(1)					
	5	Binage			Binage	Binage
		2. Engrais chimiques				
	7			Labours		
				Sillonnage (ouverture)		
				Fumier		
				(Roulage		
				Engrais chim.		
				Sillonnage (fermeture)		
	11				Buttage	
	12	Binage				
	14			Ensemencement		
	15		Binage	Binage		
	16		Discage			
	18		Démariage			
Juil.	(1)			Démariage		
	2		Binage			
	16				Pulvérisation	
	23	Sarclage	Sarclage			
Oct.	18-24		Arrachage	Arrachage		
	27	Arrachage tournières				
	29	Labours				
		Arrachage				
	à					
		Décolletage				
Nov.	2	Empilage				
	10	Charroi				

Culture		Betteraves à sucre	Avoine	Orge	Blé	Orge
Champ n°		15	65	77	42	13
Févr.				Labours		
Mars	(2)	Labours Hersage				
	31				Labours	
Avril	6		Labours Engrais chimiques Ensemencement Hersage Roulage			
	(2)					Labours
	10			Hersage		
	18			Engrais chimiques Ensemencement Hersage		
	(3)				Hersage Ensemencement Engrais chimiques Hersage Roulage	
	26					Hersage Ensemencement Engrais chimiques
Mai	1	Labours		Hersage (canad.)		
	15	Hersage (Roulage)				

Mai		Engrais chimiques Sillonnage				
	18	Ensemencement Roulage				
	22			Ensemencement herbe Roulage		
	25					Ensemencement herbe Roulage
Juin	1	Binage				
	20	Démariage				
Juil.	20	Sarclage				
Août	21		Coupe Petites meules			
	28		Grandes meules	Coupe Petites meules	Coupe	
Sept.	4					Coupe
	10					Petites meules
	11			Grandes meules		
	12				Petites meules	
	19			Port à la ferme		Port à la ferme
	20		Port à la ferme			
	24		Battage	Battage		Battage
	29				Port à la ferme	
Oct.	4				Battage	
	5			Vente	Vente	
Nov.	3-13	Arrachage Décolletage Empilage Charroi				

		Culture	Navette	Foin	Foin	Foin	Foin
	Champ n°		71	35	41	43	46
Févr.			Labours Hersage				
Mars			Fumier				
	22					Engrais chimiques	Engrais chimiques
				Engrais chimiques			
Avril	2				Engrais chimiques		
Juin			Labours Hersage Ensemencement Engrais chimiques				
	27				Coupe	Coupe	Coupe
Juil.	6				Ratissage Petites meules	Ratissage Petites meules	Ratissage Petites meules
	7						
	13			Coupe			
	14			Ratissage Petites meules			
	31 à			Fabrication des grandes meules dans les champs et port du reste à la ferme			
Août	10						

fig. 27

CALENDRIER

BRIAN

Tableau 34. — QUANTITÉS DE SEMENCES.

Plante	Quantité (kg/ha) utilis. par		Quantité (kg/ha) recommandée par		
	Brian (1956)	Finn (1956)	Dardis & Dunn [a]	Minist. de l'Agric.	Gondé et al. [b]
Blé	270	230	220-250	240-280	120-200
Orge	132	182	173	173	100-180
Avoine	250	210	220-260	250	130-160
Pomme de terre	1.200	1.700	1.600-2.000	—	1.500-2.500
Betterave à sucre	19	27	—	—	20-25

(*a*) Marchands de semences.
(*b*) Nouvelles leçons d'agriculture, 1953.

Sans doute ce tableau est aussi significatif des états d'esprit respectifs des experts du Ministère de l'Agriculture, des marchands de semences, et des professeurs d'agriculture, que des méthodes culturales des agriculteurs, mais il permet aux non-spécialistes de poser la question du rapport entre la quantité de semences de pommes de terre utilisée par Brian et le rendement inférieur de sa récolte.

La figure 27 résume les tableaux de la chronologie des travaux, des documents des cultures et des documents d'élevage. Il nous montre la fragmentation et la dispersion des travaux dans ce genre de polyculture, qui font qu'à certains moments de l'année, l'exploitation doit être mobilisée pour faire face à des labours de préparation du sol, des travaux d'ensemencement, et des travaux de sarclage en même temps. C'est l'aspect purement technique de l'opposition à la mise en commun de l'outillage, et le climat aidant — quand il faut « sauver le foin », il n'y a parfois que quelques jours pour le faire — son aspect redoutable. L'enchevêtrement des différentes sortes de travaux, donc de l'utilisation de différentes sortes d'instruments, préconise une planification dépassant de loin les possibilités actuelles.

Un fait très significatif ressort de l'examen des horaires et des calendriers. Finn, sur une ferme qui opère à peine au-dessus du niveau de subsistance, a beaucoup plus de temps potentiel de loisir que Brian, sur une exploitation prospère. En d'autres termes, Finn bénéficie du progrès technologique général de sa société, mais ne peut en bénéficier que passivement. Les techniques et les outils agricoles modernes lui assurent un surplus au-delà de sa subsistance. Ceci n'a rien de surprenant, ce fut une donnée de la Révolution néolithique. Mais là où le producteur ordinaire peut transformer son surplus de temps en surplus de production, Finn est forcé de garder le surplus de temps. Le régime foncier et la structure sociale sont de telle nature que le développement actuel de la ferme de Finn représente les limites futures d'expansion. Son surplus de temps lui permet très len-

Tableau 35. — Documents agricoles de la ferme de Brian.

1956. — *Labours.* (Avant ensemencement).

Culture	Champ n°	Opération	Instrument	Traction	Travail fait par :		Temps
Pomme de terre (4/5)	66	Labour	Charrue	Chevaux	Brian, Dermot [d]		2 jours
		Hersage	Herse (bois)	Cheval	»	»	1/2 jour
		Hersage	Herse (canad.)	Cheval	»	»	1 jour
		Labour sc [a]	Charrue	Chevaux			2 jours
		Hersage	Herse (bois)	Cheval	»	»	
		Sillonnage o. [b]	Charrue [f]				
Navette de printemps	71 [c]	Labour	Charrue	Chevaux	»	»	(1/2 jour)
		Hersage	Herse (bois)	Cheval	»	»	
		Labour	Charrue	Chevaux	»	»	(1/2 jour)
		Hersage	Herse (bois)	Cheval	»	»	
Avoine	65	Labour	Charrue	Chevaux	»	»	(2 jours)
Pomme de terre / Chou	69	Labour	Charrue	Chevaux	»	»	(1/2 jour)
		Hersage	Herse (bois)	Cheval			
		Sillon o.	Charrue [f]	Chevaux	»	»	(1/2 jour)
Orge	77	Labour	Chevaux	Chevaux	»	»	(3 1/2 jour)
		Hersage	Herse (bois)	Cheval	»	»	(1 jour)
Blé (1/3)	42	Labour	Charrue	Chevaux	»	»	(1 1/2 jours)
		Hersage	Herse (bois)	Cheval	»	»	(1/2 jour)
Betterave à sucre (1/3)		Labour	Charrue	Chevaux	»	»	(1 1/2 jour)
		Hersage	Herse (bois)	Cheval	»	»	(1/2 jour)
		Labour	Charrue	Chevaux	»	»	(1 1/2 jour)
		Hersage	Herse (bois)	Cheval	»	»	(1/2 jour)
		(Roulage)	Planche avec poids	Cheval	»	»	(1/2 jour)
		Sillon	Charrue [f]	Chevaux	»	»	(1 1/2 jour)

		(*Betterave fourragère, navet*)					
Betterave fourragère (1/6) Navets (1/6)	42	Labour	Charrue	Chevaux	»	»	(1 1/2 jour)
		Hersage	Herse (bois)	Cheval	»	»	(1/2 jour)
		Labour	Charrue	Chevaux	»	»	(1 1/2 jour)
		Hersage	Herse (bois)	Cheval	»	»	(1/2 jour)
		(*Betterave fourragère*)					
		Sillon o. (Roulage)	Charrue [f]	Chevaux	»	»	(1 1/2 jour)
			Planche avec poids	Cheval	»	»	(1/2 jour)
Betterave à sucre (1/2)	3	Sillon f. [e]	Charrue [f]	Chevaux	»	»	(1 1/2 jour)
		(*Betterave à sucre, betterave fourragère, navet*)					
Betterave fourragère 1/4 Navet 1/4		Labour	Charrue	Tracteur [g]	Fermier [h]		(1 jour)
		Hersage	Herse (bois	Cheval	Brian, Dermot		(1/2 jour)
		Labour sc.	Charrue	Chevaux	»	»	(2 1/2 jours)
		(*Betterave à sucre*)					
		Hersage	Herse (bois)	Cheval	»	»	(1/2 jour)
		Sillon o. (Roulage)	Charrue	Chevaux	»	»	(1 1/2 jour)
			Planche avec poids	Cheval	»	»	
		Sillon f.	Charrue [f]	Chevaux	»	»	(1 jour)
		(*Betterave fourragère, navet*)					
		Hersage	Herse (bois)	Cheval	»	»	(1/2 jour)
		Labour sc.	Charrue	Chevaux	»	»	
		Hersage B. f.	Herse (bois)	Cheval	»	»	(1 1/2 jour)
		Sillon o. (Roulage)	Charrue [f]	Chevaux	»	»	(1 1/2 jour)
			Planche avec poids	Cheval	»	»	
Betterave à sucre	15	Sillonnage f.	Charrue [f]	Chevaux	»	»	(1 jour)
		Labour	Charrue	Chevaux	»	»	(1/2 jour)
		Hersage	Herse (bois)	Cheval	»	»	

		Labour sc.	Charrue	Chevaux	»	»	(1 jour)
		Hersage	Herse (bois)	Cheval	»	»	
		(Roulage)	Planche avec poids	Cheval	»	»	
		Sillon	Charrue [f]	Cheval	»	»	(1/2 jour)
Orge	13	Labour	Charrue	Chevaux	»	»	(1/2 jour)
		Hersage	Herse (bois)	Cheval	»	»	— [i]
Navet (1/5)	66	Labour	Charrue	Chevaux	»	»	(1/2 jour)
		Hersage	Herse (bois)	Cheval	»	»	
		Hersage	Herse (canad.)	Cheval	»	»	(1/4 jour)
		Sillonnage o.					
Navet (1/6)	42	Labour	Charrue	Chevaux	»	»	(1/2 jour)
		Sillonnage o.					
		(Roulage)					(1/2 jour)
		Sillonnage f.					
Navet [j] (1/4)	3	Labour	Charrue	Chevaux	»	»	(1 jour)
		Hersage	Herse (bois)	Cheval	»	»	
		Sillonnage o.	Charrue *f*	Chevaux	»	»	(1 jour)
		(Roulage)	Planche avec poids	Cheval	»	»	
		Sillonnage f.	Charrue [f]	Chevaux	»	»	(1 jour)

(*a*) Sens croisé.
(*b*) Ouverture.
(*c*) Ce champ a été ensemencé avec des choux en octobre 1955 sur la moitié de sa surface.
(*d*) Le travail a été fait indifféremment par l'un ou l'autre des hommes.
(*e*) Fermeture.
(*f*) Avec une bêche attachée du côté opposé au versoir.
(*g*) Prix : 2.10.0.
(*h*) Propriétaire du tracteur, habite Cahercon.
(*i*) Le temps de ce hersage est compris dans le temps de l'ensemencement.
(*j*) Voir tableau 33 pour la chronologie de ces travaux.

1956. — *Engrais chimiques.*

Culture	Champ nº	Type	Origine	Quantité	Prix	Travail fait par :	Temps
Pomme de terre (4/5)	66	Phosphate 39 %	Marchand à Gort	178 kg	2.9.0	Brian, Dermot	(1/2 jour [l])
		Potasse	»	102 kg	2.0.0	Dermot	
		Sulfate d'amoniaque [k]	»	76 kg	1.13.9	»	
Navette de printemps	71	Phosphate	»	102 kg	1.8.0	»	(2-3 heures)
		Nitrate	»	51 kg	(1.5.0)	»	
		Potasse	»	51 kg	1.0.0	»	
Avoine	65	Phosphate	»	102 kg	1.8.0	»	(2-3 heures)
		Nitrate	»	51 kg	(1.5.0)	»	
		Potasse	»	51 kg	1.0.0	»	
Pomme de terre Choux	69	Mélange fait pour champ Nº 66	»	51 kg	0.17.6	»	(1/2 heure)
Orge	77	Phosphate	Marchand à Gort	152 kg	2.2.0	»	(3 heures)
		Nitrate	»	51 kg	(1.5.0)	»	
		Potasse	»	51 kg	1.0.0	»	
Foin	41	Phosphate	»	152 kg	2.2.0	»	(2-3 heures)
		Potasse	»	51 kg	1.0.0	»	
		Sulfate d'amoniaque	»	51 kg	1.2.6	»	
Blé (1/3)	42	Phosphate	»	102 kg	1.8.0	»	(2-3 heures)
		Potasse	»	51 kg	1.0.0	»	
		Sulfate d'amoniaque	»	51 kg	1.2.6	»	
Betterave à sucre (1/3)		Phosphate	»	305 kg	4.4.0	»	(1 jour)
		Nitrate	»	203 kg	(5.0.0)	»	
		Potasse	»	152 kg	3.0.0.	»	
		Borax	»	9,5 kg	0.12.0	»	
		Nitrate de soude	Usine à Tuam	102 kg	2.8.0	»	(2 heures)

(*k*) Le mélange est fait à la ferme par Brian et Dermont.
(*l*) Le temps est calculé pour un travail fait par les deux hommes ensemble.

Betterave fourragère (1/6)	42	Phosphate	Marchand à Gort	76 kg	1.1.0		»	(2 heures)
		Nitrate	»	51 kg	(1.5.0)		»	
		Potasse	»	25 kg	0.10.0		»	
Navets (1/6)		Phosphate	»	76 kg	1.1.0	Brian, Dermot		(1/4 jour)
		Nitrate	»	51 kg	(1.5.0)	»	»	
		Potasse	»	25 kg	0.10.0	»	»	
Foin	43	Mélange acheté [m]	»	76 kg	1.2.9	»	»	(1/2 heure)
Foin	46	»	»	178 kg	2.13.9	»	»	(2 heures)
Betterave à sucre (1/2)	3	Phosphate	»	152 kg	2.2.0	»	»	(1/2 jour)
		Nitrate	»	102 kg	(2.10.0)	»	»	
		Potasse	»	76 kg	1.10.0	»	»	
		Borax	»	7,25	0.9.6	»	»	
Betterave fourragère (1/4)		Phosphate	»	152 kg	2.2.0	»	»	(2 heures)
		Nitrate	»	102 kg	(2.10.0)	»	»	
		Potasse	»	51 kg	1.0.0	»	»	
Navet (1/4)		Phosphate	»	51 kg	1.0.0.	»	»	(1/4 jour)
		Nitrate	»	38 kg	0.10.0	»	»	
		Potasse	»	13 kg	0.5.0	»	»	
Betterave à sucre	15	Phosphate	»	76 kg	1.1.0	»	»	(2 heures)
		Nitrate	»	51 kg	(1.5.0)	»	»	
		Potasse	»	38 kg	0.15.0	»	»	
		Borax	»	2,75	0.4.0	»	»	
Orge	13	Phosphate	»	25 kg	0.7.0	»	»	(1 heure)
		Nitrate	»	17 kg	(0.4.0)	»	»	
		Potasse	»	8 kg	0.3.4	»	»	
Foin	35	Phosphate	»	152 kg	2.2.0	»	»	(1/2 jour)
		Potasse	»	102 kg	2.2.0	»	»	
		Sulfate d'amoniaque	»	51 kg	1.2.6	»	»	
Navet (1/5)	66	Phosphate	»	76 kg	1.1.0	»	»	(1/4 jour)
		Nitrate	»	51 kg	(1.5.0)	»	»	
		Potasse	»	25 kg	0.10.0	»	»	

(*m*) Contient de la potasse et du superphosphate.

1956. — *Fumier.*

Culture	Champ n°	Quantité	Travail fait par :	Temps	Prix
Navette de printemps	71	3.500 kg	Brian, Dermot	(1/2 jour)	
Pomme de terre — Choux	69	750 kg	»	(1/2 jour)	
Betterave fourragère (1/6)	42	6.100 kg	»	1 jour	
Navet (1/6)		5.100 kg	»	(1 jour)	
Betterave fourragère (1/4)	3	4.100 kg	»	(1 jour)	
Navet (1/4)		2.000 kg	»	(1/2 jour)	

Désinfection des semences.

Culture	Champ n°	Type	Origine	Quantité	Prix
Orge	77	Ceresan	Marchand à Gort	300 gr	0.3.1
Blé (1/3)	42	»	»	225 gr	0.2.3
Betterave à sucre (1/3)	42	La désinfection des semences est réalisée par l'usine à Tuam			
Betterave à sucre (1/2)	3		»		
Avoine	65		Marchand à Gort	225 gr	0.2.3
Navet (1/5)	66		Marchand à Kinvarra	0,02 l	0.1.9
Orge	13	Ceresan	Marchand à Gort	(40 gr)	
Navet (1/6)	42	»	Marchand à Kinvarra	0,02 l	0.1.9
Navet (1/4)	3	»	»	0,02 l	0.1.9

Culture	Champ nº	Type	Origine	Quantité	Prix
Pomme de terre (4/5)	66	Carespink [n]	Seed Co	203 kg	4.2.0
		Banner [n]	à Athenry	102 kg	1.16.0
		Commerce	Propre récolte [o]	356 kg	
		Alfa			
		Epicure			
		Hibernian			
Navette de printemps	71	—	Marchand à Gort	1,5 kg	0.7.0
Avoine	65	—	Propre récolte	159 kg	
Pomme de terre	69	Alfa	»	64 kg	
		Field	» [o]	64 kg	
		Epicure			
		Flat Dutch	Voisin [p]	200 plantes	0.4.0
Orge	77	Bionor	Marchand à Gort [q]	127 kg	6.5.0
Blé (1/3)	42	Atle	»	108 kg	5.10.0
Betterave à sucre (1/3)		—	Usine à Tuam	7,5 kg	
Betterave fourragère (1/6)		—	Marchand à Kinvarra	3,2 kg	0.19.10
Navet (1/6)		Suède	(Marchand à Kinvarra)	0,5 kg	0.4.0
		Aberdeen	»	0,1 kg	0.1.0
Betterave à sucre (1/2)	3	—	Usine à Tuam	6,1 kg	
Betterave fourragère (1/4)		—	»	1,8 kg	0.11.4
Navet (1/4)			Marchand à Kinvarra	0,9 kg	0.10.0
(Chou vert)		Marrow Stem	»	0,9 kg	0.10.0
Betterave à sucre	15	Semence germée	Usine à Tuam	2,7 kg	
Orge	13	—	Propre récolte	19 kg	
Navet	66		Marchand à Kinvarra	0,7 kg	0.6.0
Herbe	77	Perennial Ryegrass Irish	J. Bellew & Co	9,1 kg	0.11.8
	13	Perennial Ryegrass Cert. 424	Drogheda	3,6 kg	0.18.0
		Italian Ryegrass, Devon Eaver		3,6 kg	0.18.0
		Italian Ryegrass, Danish Cocksfoot,		3,6 kg	0.12.8
		Swedish Leafy		1,8 kg	0.11.0
		Late Flowering Cocksfoot, Cert. S 143		4,5 kg	1.11.8
		Late Flowering Red Clover Canadian Atlas		2,7 kg	1.10.0
		White Clover Cert. S 100		0,7 kg	0.3.2
		Wild White Clover, N. Z. Mother Seed		0,7 kg	0.12.0

(*n*) Semences certifiées.
(*o*) Dont ensemencement avec semences certifiées.
(*p*) De Ballybuck.
(*q*) Marchand avec lequel Brian a son contrat d'orge.

1956. — *Soins des plantes : Sarclage.*

Culture	Champ n°	Opération	Instrument	Traction	Travail fait par :		Temps
Pomme de terre (4/5)	66	Sillonnage f. [c] (Roulage)	Charrue [f]	Chevaux	Brian, Dermot [d]		(1 jour)
			Planche avec poids	Cheval	»	»	(1/2 jour)
		Binage	Houe à cheval	Cheval	»	»	(1/2 jour)
		Buttage	Charrue [f]	Cheval	»	»	(1 jour)
		Pulvérisation [r]					
		Pulvérisation [s]					
Navet (1/5)		Sillonn. f.	Charrue [f]	Cheval	»	»	
		Binage	Houe à cheval	Cheval	»	»	(1 jour)
		Démariage	Fait à la main				
Avoine	65	Hersage	Herse (bois)	Cheval	»	»	(1/2 jour)
		Roulage	Rouleau	Cheval	»	»	(1/2 jour)
Pomme de terre	69	Sillonnage f. (Roulage)	Charrue [f]	Chevaux	»	»	(1/2 jour)
			Planche avec poids	Cheval	»	»	
		Binage	Houe à cheval	Cheval	»	»	(1/4 jour)
		Buttage	Charrue [f]	Cheval	»	»	(1/4 jour)
		Pulvérisation [t]					
Orge	77	Hersage	Herse (canad.)	Cheval	»	»	(1 jour)
		Hersage	Herse (bois)	Cheval	»	»	(1 jour)
		Roulage [u]	Rouleau	Cheval	»	»	(1/2 jour)
Blé (1/3)	42	Hersage	Herse (bois)	Cheval	»	»	(1 jour)
		Roulage	Rouleau	Cheval	»	»	
Betterave à sucre (1/3)		Binage	Houe à cheval	Cheval	»	»	1/2 jour
		Binage	Houe à cheval	Cheval	»	»	(1/2 jour)
		Labour	Charrue à disques		»	»	(1/2 jour)
		Démariage	Fait à la main		»	»	3 jours [v]
		Binage	Houe à cheval	Cheval	»	»	(1/2 jour)
		Binage	Houe à cheval	Cheval	»	»	(1/2 jour)
		Sarclage	Fait à la main		»	»	(1 jour)

Betterave fourragère (1/6)	42 (suite)	Binage	Houe à cheval	Cheval	Brian, Dermot		(1/2 jour)
		Labour	Charrue à disques		»	»	(1/2 jour)
		Démariage	Fait à la main		»	»	(1 1/2 jour) [v]
		Binage	Houe à cheval	Cheval	»	»	(1/4 jour)
		Sarclage	Fait à la main		»	»	(1/2 jour)
Navets (1/6)		Binage	Houe à cheval	Cheval	»	»	(1/4 jour)
		Démariage	Fait à la main		»	»	(1 1/2 jour) [v]
Betterave à sucre (1/2)	3	Binage	Houe à cheval	Cheval	»	»	
		Labour	Charrue à disques		»	»	1 jour
		Démariage	Fait à la main		»	»	2 jours [v]
		Binage	Houe à cheval	Cheval	»	»	(1/2 jour)
		Sarclage	Fait à la main		»	»	1/2 jour
Betterave fourragère (1/4)		Binage	Houe à cheval	Cheval	»	»	(1/2 jour)
		Labour	Charrue à disques		»	»	
		Démariage	Fait à la main		»	»	1 jour [v]
		Binage	Houe à cheval	Cheval	»	»	(1/4 jour)
		Sarclage	Fait à la main		»	»	(1/4 jour)
Navets (1/4)		Binage	Houe à cheval	Cheval	»	»	(1/4 jour)
		Démariage	Fait à la main		»	»	(1 jour) [v]
		Binage	Houe à cheval	Cheval	»	»	(1/4 jour)
Betterave à sucre	15	Roulage	Rouleau	Cheval	»	»	(1/4 jour)
		Binage	Houe à cheval	Cheval	»	»	(1/4 jour)
		Démariage	Fait à la main		»	»	(1 jour) [v]
		Sarclage	Fait à la main		»	»	(1/4 jour)
Orge	13	Roulage [u]	Rouleau	Cheval	»	»	(1/4 jour)
Choux	69	Binage	Houe à cheval	Cheval	»	»	(1/4 jour)

(*r*) Avec un produit, « Propriety », acheté à Galway, et 270 l d'eau.

(*s*) Préparée sur la ferme avec 3,6 kg de sulfate de cuivre et 4,5 kg de cristaux de soude dissous dans 180 l d'eau. Le coût des deux pulvérisations est de 2.10.0.

(*t*) Avec 20 l de la solution décrite dans la note (*s*).

(*u*) L'ensemencement de l'herbe a lieu avant le roulage.

(*v*) Au contraire des autres temps, le temps du démariage est calculé pour un travail fait par les deux hommes ensemble.

1956. — *Récolte : Grains.*

Culture	Champ nº	Coupe Instrument	Travail fait par :	Temps	Prix	Mise en gerbe
Avoine	65	Moissonneuse-lieuse	Fermier *w*	2 heures	2.5.0 *o*	—
Orge	77	»	»	(3 heures)	3.15.0	—
Blé (1/3)	42	»	»	(1 1/2 heure)	1.10.0	—
Orge	13	»	»	(1 heure)	0.15.0	—

Petites meules (stooks)			Grandes meules (handstacks)			Port à la ferme	
Travail fait par :		Temps	Travail fait par :		Temps	Travail fait par :	Temps
Brian,	Dermot	(1/4 jour)	Brian,	Dermot	(1/2 jour)	Brian, Dermot	(1 jour)
»	»	(1/2 jour)	»	»	(1 jour)	» »	(1 jour)
»	»	(1/2 jour)	»	»		» »	(1 jour)
»	»	(1/4 jour)	»	»		» »	(1/2 jour)

Battage	Travail	Temps	Prix	Équipe	
Batteuse	Contractant *g*	2 1/2 heures	(c. £ 5)	Brian + Dermot 10 de Ballybuck 3 d'Ardnagno 3 de Cloonasee 1 de Killinny	Avoine Orge
»	»	(1/2 heure)	(c. £ 1)	»	Blé

(*w*) Propriétaire de la machine, habite Cahercon.
(*x*) Brian doit fournir en plus la ficelle, ce qui porte le prix à 2.14.0.
(*y*) De Loughrea.

1956. — *Récolte : Racines.*

Culture	Champ n°	Arrachage — Travail fait par :	Arrachage — Temps	Empilage — Travail fait par :	Empilage — Temps	Décolletage — Travail fait par :	Décolletage — Temps
Pommes de terre Navets	66	Brian + Dermot	*z*	Brian + Dermot	*z*		
Pommes de terre Choux	69	*aa*					
Betterave à sucre Betterave fourragère Navets	42	Brian + Dermot »	6 jours 6 jours	*ab* *ac*		*ab*	
Betterave à sucre Betterave fourragère Navets	3	»	9 jours	*ab*		*ab*	
Betterave à sucre	15						

Charroi — Travail fait par :	Charroi — Temps
Brian + Dermot	2 jours
» + »	3 jours

(*z*) Cette récolte a été arrachée aux moments libres entre le 10 et le 18 octobre. Voir chronologie.
(*aa*) Cette récolte a été arrachée au fur et à mesure des besoins à partir de juillet.
(*ab*) Le temps d'empilage et de décolletage est compris dans le temps d'arrachage.
(*ac*) Le temps d'empilage est compris dans le temps d'arrachage.

1956. — *Récolte : Foin.*

Champ nº	Coupe Travail fait par	Temps	Prix	Emplacement de la meule	Travail fait par :	Temps
41	Tracteur avec faucheuse *ad*	4 heures	5.0.0	6 meules au champ 13 meules à la ferme	Brian & Dermot	*ae*
43	»	(1 heure)		3 meules à la ferme	»	»
46	»	(1 1/2 heures)		5 meules à la ferme	»	»
35	»	(3 1/2 heures)		(2) meules au champ (8) meules à la ferme	»	»

(*ad*) Conduit par son propriétaire, exploitant de Killinny.

(*ae*) L'ensemble des travaux de ratissage, de la fabrication de petites meules, de grandes meules, et du port à la ferme a pris environ 15 jours.

1956. — *Récolte : Résultats.*

Culture	Champ nº	Quantité	Destination : Grains ou Racines	Destination : Collets et feuilles ou Paille
Pomme de terre	66	5.100 kg	Alimentation hommes et bétail	
Navet		1.000 kg	Alimentation bétail	
Avoine	65	1.750 kg	Alimentation bétail	Alimentation Fumier
Orge	77	3.150 kg	2.540 kg vendus 610 kg gardés pour l'alimentation du bétail, et semences	
Blé	42	1.143 kg	1.057 kg vendus 86 kg gardés	Fumier
Betterave à sucre	42, 3, 15	24.155 kg	Vendus	Collets et feuilles laissés dans les champs pour le bétail
Foin	41	7.620 kg	Alimentation du bétail	
Foin	43	1.225 kg	Alimentation du bétail	
Foin	46	2.030 kg	Alimentation du bétail	
Orge	13	406 kg	Gardés pour l'alimentation du bétail et semences	
Foin	35	4.370 kg	Alimentation du bétail	

1956. — *Récolte : Résultats.*

Culture	Surface	Récolte	Rendement	Revenu	Revenu/ha
Orge	1,11 ha	3.556 kg	32 qx/ha *at*	66.15.0 *af*	£ 60/ha *ah*
Avoine	0,63 ha	1.753 kg	28 qx/ha	—	
Blé	0,39 ha	1.143 kg	29 qx/ha	32.7.6	£ 88/ha *ai*
Pomme de terre	0,44 ha *aj*	5.100 kg	12 t/ha	—	
Navet	0,11 ha *aj*	1.000 kg	10 t/ha	—	
Betterave à sucre	0,88 ha	24.155 kg	27 t/ha	151.13.10	£ 170/ha
Foin	2,95 ha	15.245 kg	5 t/ha	—	

(*af*) 25 qx/ha pour le champ 13, 33 qx/ha pour le champ 77.

(*ag*) Destinés par contrat à la brasserie, 1.524 kg avec 22% d'humidité vendus à 0.58.9 le baril, donc pour 44.1.3, et en supplement de contrat 152 kg à 0.53.9 le baril, donc pour 4.8.2 ; et destinés à la meunerie, 864 kg à 0.43.0 le baril, donc pour 18.5.6.

(*ah*) Le calcul comprend les 1.016 kg gardés à la ferme. Si l'on calcule le revenu de la vente des 2.540 kg seulement par rapport à la surface qui les a produits, le revenu par hectare passe à environ £ 100.

(*ai*) Le calcul comprend les 86 kg gardés à la ferme. Si l'on calcule le revenu de la vente des 1.057 kg seulement par rapport à la surface qui les a produits, le revenu par hectare passe à environ £ 90.

(*aj*) Le calcul est basé sur le seul champ pour lequel il existe des chiffres de récolte, mais le rendement est suffisament bas pour rendre suspect le chiffre.

Tableau 36. — Documents d'élevage de la ferme de Brian.

Evolution du troupeau.

N°	Type	Race	Age	Origine	Date	Prix Achat	Prix Vente
—	—	—	—	—	—	—	—
			Chevaux.				
2							
			Bovins.				
		I. *Troupeau au 1er janvier 1956.*					
1	Taureau	Hereford	1 1/2 an	Éleveur à Gort	15.2.55	£ 115	
1	Bœuf	Croisé : Heford et Black Shorthorn	2 ans	Propre élevage			£ 55
2	Génisses	Red Shorthorn, Hereford	2 ans 2 ans	Neveu [a] Propre élevage	Sept. 1955	£ 35	42.10. 0
2	Taures	White Shortorn, Red Shorthorn	2 ans 2 ans	Propre élevage			£ 39 £ 39
5	Veaux	2 Shorthorn 3 Hereford	1 an	2 achetés 3 propre élevage			
2	Vaches à lait	Red Shorthorn, Black Shorthorn					£ 19

II. *Mouvements et reproduction.*

Janv. 5 : Taure White Shorthorn vèle d'un veau Hereford.
12 : Taure Red Shorthorn vèle d'une vèle Hereford.
Fév. 28 : 1 bœuf vendu pour £ 55 à un fermier de Loughrea, qui le vendra plus tard à 4-5 ans, à des éleveurs anglais.
1 génisse Hereford et 1 vache Shorthorn vendues pour 42.10.0 et 39.0.0 à des éleveurs des Midlands, destinées aux ventes de Dublin.
Mars 8 : Vache Red Shorthorn vèle d'une vèle Hereford.
13 : Achat d'une génisse Shorthorn d'un mois pour £ 10, à Ennistymon. Brian y est allé pour acheter.
28 : Vache Red Shorthorn amenée au taureau.
Avril 11 : Vache Black Shorthorn vèle d'une vèle Hereford.
24 : Achat d'une vèle Shorthorn pour £ 10, d'une semaine, à Gort. Brian y est allé spécialement pour acheter.
Mai 24 : Vache White Shorthorn amenée au taureau.
Juillet 13 : Génisse Red Shorthorn amenée au taureau.
17 : Vache Black Shorthorn amenée au taureau.
Sept. 4 : Vache Red Shorthorn vendue à une usine de conserves à Tuam.

(*a*) Frère de Dermot, habite Ardnagno.

III. *Troupeau au 1er janvier 1957.*

1 Taureau	Hereford	2 1/2 ans	Éleveur à Gort	15.2.55	£ 115
5 Bœufs	2 Shorthorn				
	3 Hereford	2 ans	2 achetés		
			3 propre élevage		
1 Taure	Red Shorthorn	3 ans	Neveu	Sept. 1955	£ 35
6 Veaux	4 Hereford	1 an	Propre élevage		
		1 an	»		
		9 mois	»		
		8 mois	»		
	2 Shorthorn	11 mois	Achetée		£ 11
		8 mois	»		£ 10
2 Vaches à lait	White Shorthorn Black Shorthorn				

Ovins.

I. *Troupeau au 1er janvier 1956.*

1 Bélier	Galway				
1 Mouton [b]	Galway				£ 72
24 Agnelles	Galway	11 mois	Propre élevage		
9 Moutons	Galway	1 1/2 an	5 Propre élevage		
			4 Achetés		
28 Brebis	Galway			(1) 7.10.0	
				(3) 18. 0.0 2	

II. *Mouvements et reproduction.*

1955.

Sept. 30 : Bélier mis avec les brebis.

1956.

Fév. 1 : 3 brebis agnèlent.
22 : Dernière brebis agnèle.
Bilant : 27/28 brebis agnèlent, 7 paires de jumeaux, 3 agneaux meurent, 1 brebis meurt (l'agneau vit).
Mai 10 : Brebis aride vendue pour 7.10.0.
Sept. 1 : 3 brebis et le mouton vendus au boucher de Kinvarra pour £ 25.
15 : 6 brebis d'1/2 an vendues 6.17.6 pour 41.5.0.
6 moutons de 2 ans vendus 6.15.0 pour 40.10.0.
5 antenaises d'1 1/2 an vendus 6.15.0 pour 33.15.0.
30 : Bélier mis avec 32 brebis.
Oct. 2 : Achat de 2 brebis à un fermier de Ballybuck, pour 11.10.0.

(*b*) Brian décrit ce mouton comme un « bélier châtré ». Il est mis avec le bélier pour tenir celui-ci tranquille.

III. *Toupeau au 1er janvier 1957.*

1 Bélier	Galway			
4 Antenaises	Galway	2 ans	Propre élevage	
3 Moutons	Galway	2 1/2 ans		
34 Brebis	Galway			[c] 11.10.0
31 Agneaux	Galway	11 mois	Propre élevage	

Porcins.

I. *Troupeau au 1er janvier 1956.*

0 [d]

II. *Mouvements et reproduction.*

Juillet 28 : Achat d'un porcelet à Gort pour 6.17.6. Sera tué par Brian pour Noël. Oct. 13 : Achat d'un porcelet à Gort pour 5.5.0.

III. *Troupeau au 1er janvier 1957.*

[e]

Basse-cour.

30 *poules* d'environ 2 ans, achetées âgées d'un jour. White Leghorns et Rhode Island Reds.
5 *canards* [f].
Abeilles donnant un peu de miel. En 1955 Brian a vendu 40 sections 2s./section à Galway. Il y a 4-5 ruches.
2 *chiens.*

Tableau récapitulatif (1.1.57).

2 Chevaux
13 Bovins
73 Ovins
(2) Porcins
30 Poules
5 Canards
2 chiens
5 ruches d'abeilles

Alimentation et soins du bétail.

Chevaux.

La stabulation des chevaux dure depuis le milieu de décembre jusqu'à vers le 1er mai.

(*c*) Le mouton et les trois brebis dont les agneaux sont morts ont été vendus au boucher de Kinvarra pour £ 25.
(*d*) La sœur étant malade au début de l'année, il n'y avait pas de porcins.
(*e*) L'ethnologue était parti avant la fin de l'année. Il devait y avoir tout au plus 2 porcelets.
(*f*) « *It isn't known, their age.* »

15 déc.-7 fév. : Foin, racines.
7 fév.-1er mai : Foin, racines, avoine :
3 kg/repas, 1 repas/jour de repos.
3 kg/repas, 2 repas/jour de travail.
1er mai-15 déc. : Herbe, (avoine).

Bovins.

La stabulation nocturne des vaches dure depuis le 1er décembre jusqu'au 1er mai.

Taureau.

Oct.-mai : Foin, racines.
Juin-septembre : Avoine au moment où il y a le plus de vaches.

Bœufs, génisses.

Janv.1-fév. 1 : Foin une fois par jour.
1er fév.-foire : Foin 2 fois par jour, plus pulpe de betterave à sucre, avoine, orge, farine de coton (*cotton meal*).

Vaches à lait, taures.

Oct.-mai : Foin, navets.
A partir de la dernière semaine de décembre, des rations composées de :
76 kg pulpe de betterave de sucre
51 kg avoine moulu
102 kg orge moulu
51 kg farine de viande et d'os (achetée à Gort).
A partir d'avril, des betteraves fourragères.
Le lait va aux veaux, après qu'on en ait retenu suffisamment pour faire le beurre de la maison. Le petit lait va aux porcins.

Veaux.

Les deux achetés ont été mis avec les vaches qui avaient déjà des veaux. Ils ont été laissés avec les vaches jusqu'à quatre mois, puis sevrés.
Les deux vèles Hereford, de janvier et mars 1956, ont été élevées avec du lait entier donné dans des seaux jusqu'à deux mois, puis sur du petit lait et du lait entier jusqu'à cinq mois, puis mis en pâturage.
Oct.-mai : On a commencé à les alimenter un peu plus tôt en 1956 car les veaux ont attrapé le *hoose*.
Avoine, foin, feuilles de betterave à sucre, navets, un peu de pulpe de betterave à sucre.

Ovins.

Bélier, antenais, antenaise.

1er janv.-20 janv. : Pâturage de navette de printemps.
20 janv.-fin mars : 2 fois par jour : Pulpe de betterave à sucre. Tout ce qu'ils pouvaient manger de foin, navets, betterave fourragères.

Brebis.

24 janv.-agnèlage : 1 fois/jour : Pulpe de betterave à sucre, avoine, foin, navets, betteraves fourragères.
Agnelage au 1er avril : 2 fois/jour : Pulpe et avoine ; foin, navets et betteraves fourragères.

1er avril-15 avril : 1 fois/jour : Pulpe et avoine ; foin, navets et betteraves fourragères.

Agneaux.

Dernière semaine de juin : sevrage.

Fin octobre-début novembre : Ils sont mis dans les champs de betteraves à sucre afin de manger les feuilles avant que ne débute le travail d'arrachage.

Janv. : Les brebis sont innoculées contre le *pulpy kidney*.

Fév. 25 : Les brebis sont ramenées à la parcelle de la maison, où se trouvent déjà les antenais et les antenaises.

Mars 29 : Les agneaux sont châtrés et leur queue coupée.

Mai 24 : Les antenais et les antenaises sont tondus, sans être lavés.

Mai 25 : Les brebis sont lavées à Cloonasee.

Mai 28 : Les brebis sont tondues.

L'ensemble des toisons pèse environ 200 kg (61 toisons moy./toison 3,3 kg).

Juin (25-30) : Les agneaux sont baignés dans un baquet le jour de sevrage. Le bain est fait de Dieldrine-Boots. Les brebis sont douchées avec un pulvérisateur.

Juil. 2-7) : Les antenais et les antenaises sont douchés.

Juil. (16-21) : Les antenais et les antenaises sont douchés.

Juil. (30)-Août (4) : Les antenais et les antenaises sont douchés.

Août (13-18) : Les antenais et les antenaises sont douchés.

Tableau 37. — Livre de saillies du taureau de la ferme de Brian.

Townland d'origine de la vache	Distance de Ballybuck	22.2.55 au 31.12.55	1.1.56 à 22.2.56	Total (1 an)	22.2.56 à 13.11.56	Total (1 an 9 mois)
Ballybuck	—	15	3	18	11	29
Ardnagno	750 m	11	2	13	8	21
Cahercon	1 km	3	2	5	5	10
Killinny	2 km	24	4	28	18	46
Boherboy	3 km	12	3	15	10	25
Newton	3 km	11	2	13	11	24
Cloonasee	3 km	3	1	4	6	10
Cahermore	3,5 km	2	0	2	2	4
Cartron	4 km	4	1	5	2	7
Caherglissaun	4,5 km	9	0	9	8	17
Kinvarra	4,5 km	3	1	4	10	14
Roo	4,5 km	2	0	2	2	4
Cappagh More	5,5 km	3	0	3	5	8
Moy	5,5 km	0	0	0	2	2
Gortnaclogh	6 km	2	0	2	4	6
Shigaunagh	6,5 km	2	0	2	2	4
Ballinastaig	7 km	1	0	1	0	1
Kilomoran	7,5 km	1	0	1	0	1
Carrownamaddra	8 km	2	0	2	0	2
		110	19	129	106	235

tement d'améliorer l'état de son exploitation, mais il a déjà presque atteint le plafond de ses possibilités. Brian, par contre, non seulement produit actuellement un surplus respectable, mais il n'a pas encore atteint son plafond. Il faut dire qu'il en est probablement moins loin qu'il ne le semble, mais son plafond correspond à une situation comportant un certain prestige, et ses buts ne vont pas au-delà.

Nous en arrivons maintenant à l'aspect financier de cette exploitation. Comme pour la ferme de Finn, il ne s'agit évidemment ni d'un budget complet, ni, à plus forte raison, d'un bilan réel, — ne serait-ce que parce que l'amortissement du matériel n'y figure pas — mais d'un compte qui permet d'évaluer l'ordre de grandeur du bénéfice annuel en espèces. Celui-ci paraît se chiffrer entre £ 350 et £ 450 par an, mais il faut le réduire, sans doute, car certaines dépenses (essence, etc.) ne figurent pas au compte. On doit probablement situer le bénéfice entre £ 200 et £ 300 par an, ce qui permet de parler d'une exploitation rentable qui n'a nullement besoin d'envois de fonds de parents émigrés, comme tant d'autres fermes de la région. De plus, il y a un seul héritier, donc le bénéfice peut être ré-investi dans la ferme, au lieu de devoir s'accumuler pour dédommager des héritiers éventuels.

Une autre remarque est suscitée par l'examen de ce compte. L'exode rural, en dehors de l'émigration en d'autres pays, existe aussi en Irlande, comme les chiffres démographiques l'ont fait ressortir. Or, le dépeuplement des campagnes qui en résulte, contrairement à l'émigration, va contribuer à la prospérité des paysans en augmentant la demande des produits de la terre, en même temps que diminuent le nombre de bouches à nourrir avec la vente de ces mêmes produits. Brian vend des pommes de terre à Gort, non pour être exportées en Angleterre, mais pour être consommées dans la région immédiate. Ce genre de commerce doit s'augmenter dans les années à venir et constituer une source accrue de revenus pour les paysans.

L'étude des documents agricoles a déjà mis en lumière la part importante de la production exportée. Il ne s'agit pas encore d'une unité de production où les matières premières ne font que le séjour nécessaire à leur transformation, mais il ne s'agit plus d'une unité autonome qui ne vend que pour pouvoir acheter ce qu'elle ne peut fabriquer sur la ferme. On se rend compte en examinant l'utilisation de la production que le but des opérations de l'exploitation est d'acquérir les moyens d'échange, et non plus de fabriquer les moyens d'existence.

Par ailleurs, Brian traite avec les centres de distribution et d'écoulement des produits agricoles, et non pas, ou très peu, avec les autres membres de la communauté agricole dont il fait partie. En d'autres termes, non seulement il travaille en grande partie pour vendre, mais aussi il le fait d'une façon qui ressort davantage d'une agriculture insérée dans une

Tableau 38. — Comptes annuels de Brian.

Dépenses		Revenu	
Épicerie [a]	24. 1. 0	Orge	66. 1. 1 1/2
Impôt foncier	19.19.10	Betterave à sucre	128.19. 7
Loyer	3. 7. 2	Blé	32. 7. 6
Labours par tracteur	2.10. 0	Pommes de terre	80. 0. 0
Engrais chimiques	56.12. 1	Vente de bétail	136.10. 0
Désinfect. semences	0.11. 3	Vente brebis	7.10. 0
Semences	28.12. 4	Vente moutons	25. 0. 0
Pulvérisations	2.10. 0	Vente ovins	115.10. 0
Moissonneuse-lieuse	8. 5. 0	Miel	4. 0. 0
Batteuse	6. 0. 0	Taureau	130. 0. 0
Faucheuse	5. 0. 0	Vente d'une vache	19. 0. 0
Achat de vèle	10. 0. 0		
Achat de brebis	11.10. 0		
Achat de porcelets	12. 2. 6		
Pulpe [d]	10. 0. 0		
Achat 2 brebis	11.10. 0		
	212.11. 2		744.18. 2 1/2
Tonte	50. 0. 0	(Toisons) [c]	(100. 0. 0)
Magasins [d]	(200. 0. 0)		
Total	450. 0. 0	Total	850. 0. 0

(*a*) Achetée dans le magasin de l'agent des brasseries entre la signature du contrat et la livraison de l'orge.

(*b*) Valeur de la betterave moins le transport — 151.13.10 — 22.14.3.

(*c*) Valeur de 200 kg de laine en 1956.

(*d*) Somme basée sur deux approximations indépendantes qui se confirment.

société industrialisée, que d'une agriculture qui prédomine comme type d'économie.

Cette interprétation peut expliquer aussi sa fréquentation des foires. En 1956 il n'est allé à Kinvarra, en tant que vendeur ou acheteur, que pour les foires de février et septembre. Par contre il est allé à Gort, ce qui n'est pas étonnant en soi, et à Ennistymon, ce qui l'est plus, car Ennistymon se trouve hors de la zone normalement utilisée par les paroissiens.

Nous voyons encore apparaître l'autonomie de cette exploitation en étudiant les relations sociales engendrées par le travail. Là, où sur une ferme pratiquant une agriculture plus traditionnelle surgirait un réseau d'échanges, ici ne se manifestent que de temps à autre des contacts dus au travail avec les voisins. La batteuse chaque année, un champ à faire labourer par le tracteur ou une coupe à pratiquer à l'occasion, parfois un coup de main à donner à un voisin temporairement en difficulté, mais Brian ne fait pas partie intégrante d'un réseau d'échanges de travail.

Les échanges qui ont lieu se font sur un plan presque commercial. Mise à part la batteuse, on achète ou on vend le travail, on ne l'échange pas.

L'élevage du taureau occupe une place un peu spéciale, car sur le plan social il engendre des relations qui n'existeraient pas autrement, sans pour autant que celles-ci soient des relations sociales de travail à proprement parler. Néanmoins, on ne peut nier que le résultat de cet élevage est d'intégrer davantage l'exploitation dans la communauté. De même, l'appartenance de Brian à *Muintir na Tire*, son poste dans cette organisation, intègre le propriétaire de l'exploitation dans la vie de la paroisse, à laquelle le type d'économie qu'il pratique l'eut autrement soustrait. Remarquons, toutefois, que cette intégration ne se produit pas d'une façon fortuite. L'importance et le type de terres de son exploitation lui permettent de pratiquer une agriculture moderne ; cette même importance de sa ferme lui garantit une place dans toute institution organisée à l'échelon de la paroisse.

Résumons. Nous avons ici un type d'exploitation qui est moderne en ce sens qu'elle est insérée dans un réseau de production à l'échelle de la région et non pas à l'échelle de la communauté de base. L'exploitation est non seulement moderne actuellement, mais elle possède en elle des possibilités de développement futur. Celui-ci a naturellement des limites, mais il semblerait pour l'instant que les limites techno-économiques de l'évolution possible de cette unité de production se situent au-delà de l'état recherché par le propriétaire. En d'autres termes, le buts sociaux poursuivis par le propriétaire sont en deçà des possibilités techno-économiques de la ferme.

***

Nous venons de voir les documents complets agricoles de deux fermes, l'une pratiquant une agriculture plus traditionnelle que la moyenne des fermes de la paroisse, l'autre visant à atteindre une agriculture plus moderne que la moyenne. Publier *in extenso* les documents cueillis sur les quatre autres exploitations comprises dans l'échantillon, ne ferait qu'alourdir inutilement le travail, car les différences techniques constatées ne sont que minimes, et il paraît plus intéressant de souligner simplement les particularités de chacune des fermes.

La première de celles-ci, sise à Dungory (A sur la carte 71), appartient à un propriétaire de magasin et d'hôtel du bourg qui fait gérer son exploitation par son beau-fils, Fergus. Les techniques agricoles qu'il pratique témoignent de beaucoup plus d'expérimentation que celles rencontrées sur les autres fermes. Par exemple, Fergus cultiva cinq années de suite de l'orge dans un même champ, il passa de 2,78 ha de cultures en 1955 à 1,22 ha en 1956 sur environ 15 ha, ou encore il fait faire des analyses

de sol pour des champs autres que ceux destinés à la betterave à sucre (l'analyse du sol afin de déterminer le meilleur engrais est rendue obligatoire par le contrat signé avec la compagnie sucrière). D'une façon générale Fergus est plus au courant des projets officiels d'aide à l'agriculture et des possibilités de consultation que le fermier moyen. Peut-être faudrait-il dire qu'il en est plus conscient, car le niveau moyen d'information d'ordre général et national semble assez élevé dans la paroisse, comme dans toutes les campagnes irlandaises. Toujours est-il que Fergus utilise au maximum les possibilités offertes, à la fois pour des raisons personnelles et également pour des raisons patriotiques.

Ces opérations sont évidemment facilitées parce que Fergus peut confondre le fonctionnement de l'hôtel et du magasin avec celui de la ferme, ce qui lui permet d'opérer temporairement à perte avec une liberté de manœuvre relativement grande. Fergus doit louer le personnel pour les travaux de ferme, ne pouvant tout faire lui-même, ce qui augmente encore dans une certaine mesure sa liberté, car de cette façon il se tient théoriquement en dehors de tout réseau d'aide et d'obligations. Théoriquement, car en réalité il se crée de toute manière des liens qu'il ne pourrait dénoncer facilement sans porter atteinte à son statut social.

La seconde exploitation appartient également à un habitant de bourg, qui réside dans la partie orientale. Ce propriétaire, Lugh, possédait autrefois une centaine d'hectares dans le comté voisin en plus des quelques 60 ha qui lui appartiennent dans la région, et il se consacrait surtout à l'élevage. La *Land Commission* l'obligea à vendre ses terres dans le comté de Clare, et il décida d'augmenter les surfaces de cultures dans son exploitation à Kinvarra. En 1956 il avait 3,5 ha environ de betteraves à sucre, et fourragères, de pommes de terre, de navets, d'orge et d'avoine, et éleva 86 ovins, 14 bovins et quelques porcs. Il possède des machines agricoles : faucheuse, moissonneuse-lieuse, et tracteur. Il possède en outre un magasin général, auquel nous reviendrons quand il sera question de distribution, et un poste de vente d'engrais chimiques.

Les techniques agricoles employées sont fondamentalement les mêmes que celles des autres exploitants, en ce sens que les mêmes plantes sont cultivées et donc les séquences des travaux sont les mêmes, mais la mécanisation est poussée aussi loin que possible, ce qui lui permet évidemment de cultiver beaucoup plus de terres avec le même personnel que les exploitants sans attelages mécaniques. Notons toutefois que Lugh jouit d'un grand avantage en ceci que des six champs qu'il met en cultures le plus petit est de 0,87 ha, le plus grand de 2,45 ha et que la moyenne se situe à 1,48 ha.

De même que Fergus, Lugh fait preuve d'un esprit moderne et progressiste en matière d'agriculture. Il pratique actuellement une rotation classique — cinq ans de culture, sept ans de pâturage — mais cherche à implan-

ter sur ses terres les systèmes recommandés par les experts agricoles du gouvernement — trois ans de cultures suivis de quatre ans de pâturage et de foin. De même il cherche à introduire des *Oxford Down* dans son troupeau d'ovins, et ceci au berceau du *Galway*, afin d'améliorer la qualité de la viande et celle de la laine. Enfin, non seulement il ira à des foires plus lointaines s'il l'estime intéressant, mais il n'hésitera pas à ramener ses animaux s'il n'obtient pas un prix convenable. Ce qui est, bien sûr, autant unep reuve d'un volant financier suffisant que d'un état d'esprit. Néanmoins, la tradition irlandaise veut qu'il soit malchanceux de ramener une bête d'une foire. Dans ses projets Lugh compte « regagner », avec l'aide des subventions gouvernementales, un grand champ de 10 ha afin de le rendre propre aux cultures.

Une exploitation, donc, qui, tant à cause de son importance qu'à cause de l'esprit du propriétaire, a des possibilités de développement immenses.

La troisième exploitation fait partie de la catégorie des « belles » fermes : 28 ha, et 24,6 ha de pâturage tenus en commun avec un autre fermier. En dépit de son importance, son propriétaire la travaille avec un esprit traditionnel. La ferme se situe, d'ailleurs, dans un village qu'il serait très intéressant d'étudier complètement, ce qui ne fut pas fait pour ce travail parce qu'il se trouve hors les limites de la paroisse à l'est. La tradition veut que *Gortaboy* ait été fondé par trois frères venus des plaines centrales, bien que leur nom de famille soit un nom de Galway, et non seulement l'évolution de cette communauté agricole présente de l'intérêt, mais aussi le fait qu'elle déborde sur trois *townlands*.

Bov, le propriétaire de la ferme, cultive environ 6 ha et élève une centaine d'ovins, 9 veaux et taures, et 4 vaches. Il possède deux chevaux et un âne, ce dernier indiquant un esprit traditionnaliste, car l'emploi de l'âne comme bête d'attelage pour le transport a presque disparu dans la région. Il élève aussi une douzaine de dindes, ce qui représente par contre une certaine concession aux temps modernes.

Bov n'appartient pas à un réseau organisé d'échanges de travail. Il donne parfois des journées de travail à Lugh en échange de l'emploi du tracteur, et il existe une certaine aide réciproque entre lui et un parent à *Gortaboy* sans que l'on puisse parler d'organisation. Ceci dit, cette aide est ce qui ressemble le plus au type de relation appelé « in co », relation d'entr'aide comportant des obligations, sur laquelle nous reviendrons.

Bov arrive à des rendements tout à fait comparables aux autres exploitants de la paroisse. En 1956, 35 qx/ha pour l'orge et 21 qx/ha pour l'avoine sont des récoltes plutôt au-dessus des normes. Notons que le contrat d'orge est signé avec l'agent d'Ardrahan et non pas avec celui de Gort. D'ailleurs, situé comme il l'est, presqu'à mi-chemin entre Kinvarra et Ardrahan, Bov ira aussi souvent aux foires d'Ardrahan qu'à celles de Kinvarra.

En 1956 il assista à Kinvarra à celles de février et d'octobre, et à Ardrahan à celles d'août, de septembre et de décembre. Il va à Gort pour ses dindes. Pour ses achats d'épicerie, il n'utilise que les magasins de Kinvarra, jamais ceux d'Ardrahan ou de Gort, ou même du centre de la paroisse dont il est officiellement membre, Ballindereen.

En résumé, une exploitation traditionnelle prospère (Bov peut se permettre de garder les toisons de deux ans dans sa grange en attendant une augmentation de prix), mais qui ne l'est que parce que toute la vie de Bov et de sa famille s'écoule selon le mode traditionnel. Sans voiture, sans radio, sans projet de construction d'une nouvelle maison, Bov devient un fermier plus que prospère. Il faut souligner que ce traditionnalisme n'est pas monolithique — Gortaboy est le seul village de la paroisse où fut observé un Brabant double.

La dernière exploitation dont il sera question se trouve à l'ouest de la paroisse, sur la presqu'île d'Auginish. Comme son nom l'indique, Auginish fut à l'origine une île, qui ne fut reliée au continent qu'au XVII[e]. Cette liaison rattacha progressivement Auginish au comté Galway dans la province de Connacht, et la détourna économiquement du comté Clare dans la province de Munster, à laquelle elle appartient toujours officiellement. La liaison, et l'ouverture vers Galway facilitée depuis dix ans par l'introduction des automobiles dans le village, n'ont pourtant pas fait perdre aux habitants une mentalité spéciale, se rapprochant de celle d'insulaires.

Conn possède un peu de terre, 5,69 ha, et en loue un peu, 2,34 ha, ce qui lui donne donc une exploitation de 8,03. Il est pourtant prospère, ce qui n'est pas normal pour une ferme de cette importance dans cette région. Une raison en est l'extraordinaire fertilité du sol après des siècles de fumure par les algues marines. Par exemple, Conn emploie 14 t/ha d'algues pour la betterave à sucre et les navets, 20 t/ha et 25 t/ha respectivement pour les pommes de terre et la betterave fourragère. Notons que le Ministère de l'Agriculture conseille l'emploi de 37 t/ha pour les pommes de terre [14]. Conn emploie beaucoup moins que les quantités recommandées, mais il profite d'une des qualités des algues, qui est l'amélioration mécanique du sol, surtout dans les sols sablonneux de bord de mer. L'apport annuel de varech nécessaire pour entretenir cette amélioration mécanique est certainement moindre que ce qui est nécessaire pour fournir aux plantes tous les minéraux indispensables à leur croissance.

Un tiers de l'exploitation est cultivé continuellement depuis plus de cent ans, les racines alternant avec les céréales ; un tiers est gardé tou-

14. An Roinn Talmhaiochta, 1952, in An Roinn Talmahaiochta, 1955, pp. 137 et seq.

jours en pâturage ; et le tiers restant suit une rotation normale pour la région de cinq ans de culture suivis de six à sept ans de pâturage. Ce tiers évolue vers une extension des cultures, et particulièrement vers des cultures destinées à la vente. Conn élève une vingtaine d'antenaises (jamais de brebis) et quatre à cinq veaux par an.

Ses relations de travail l'amènent à Ardrahan et Galway, surtout depuis qu'il possède une automobile. Il y a trente ans tout le monde sur l'île possédait un bateau, et les relations de travail ou de commerce faisaient traverser le bras de mer de quelque 200 mètres de large qui séparent New Quay du comté de Clare. Aujourd'hui il y a un seul bateau au village et tout le monde va à Knockgarra, Kinvarra, et plus loin à l'est.

Conn augmente son revenu en vendant un peu de *corrageen* (*chondrus crispus* [15]) au bourg, ou parfois des algues à £ 16 à £ 17 la tonne aux propriétaires de camions.

Jusqu'à la fin de la deuxième guerre mondiale les gens d'Auginish s'en allaient vendre leur varech eux-mêmes aux fermiers, parfois jusqu'à Gort, mais comme tous les habitants de la côte, ils ignorent aujourd'hui la pêche et le ramassage des produits de la mer. Les revenus totaux de Conn lors d'une année bonne, joints aux envois de ses enfants émigrés à l'étranger, dépassent suffisamment ses dépenses pour qu'il puisse moderniser son mode de vie, sinon son mode de production, surtout avec les facilités actuelles de crédit dans le domaine des produits de consommation.

Des techniques d'acquisition employées dans la paroisse, il ne reste plus qu'à mentionner les techniques de cueillette, de chasse et de pêche. Nous en parlerons brièvement parce qu'il y a peu à décrire. Si les paroissiens faisaient encore moins usage des produits naturels qui les entourent, ils en arriveraient à les ignorer totalement. Ils en sont en partie conscients, et disent que les temps difficiles sont encore trop près d'eux, alors qu'ils n'avaient guère autre chose à manger que ces produits naturels, principalement ceux de la mer. Sans doute existe-t-il des raisons plus cachées pour expliquer pourquoi les gens de Kinvarra semblent tourner le dos à la mer, car il paraît peu probable qu'une seule raison ait fait oublier ce que furent autrefois des relations très intimes avec la nature [16], mais ce serait le sujet d'un autre travail.

En ce qui concerne la cueillette des produits de la terre, la nature n'est pas particulièrement généreuse dans la région de Kinvarra. Il existe néanmoins des possibilités qui ne sont pas exploitées par les paroissiens. Par exemple, les *tinkers* cueillent des noisettes qu'ils vendent à un marchand d'Ennis, qui vient les acheter à Kinvarra. La chasse d'oiseaux sauvages

15. Evans, 1957, p. 219.
16. Cf. O Suilleabhain, 1963, pp. 283-315.

et la pêche en eau douce sont le fait de citadins irlandais ou d'étrangers.

Quant à la mer, bien que les Irlandais possèdent une tradition ancienne d'en ramasser les produits [17], aujourd'hui les moules, les bigorneaux, les patelles, les poissons et les autres habitants n'ont rien à craindre pour leur existence. Le seul produit à peu près encore exploité est le varech ramassé à marée basse. Il y eut autrefois des instruments spécialisés pour le couper et le cueillir, il y en a encore dans certaines parties de l'Irlande, mais à Kinvarra on emploie un vieux couteau et un panier usé pour cette tâche. Le varech est entassé en une pile de trois mètres sur cinq par un mètre environ d'épaisseur, appelée /*klimen*/, consolidée par des cordes, et ramenée à flot avec la marée montante, dirigée par un homme à bord, muni d'une très longue perche. D'après les vieux, les jeunes n'osent pas faire ce travail. On distingue trois sortes de varech : le *skallick* (*fucus*) qui est noir (brun) et « filandreux » (/*fonji*/) ; et le noir (*laminaria*) qui a des feuilles plates et qui est « *soft* » (doux ?) car il « fond » plus rapidement sur la terre. « Derrière » Kinvarra, dans le comté de Clare, se trouve le varech rouge. Quand on a les deux, le noir est mieux pour les pommes de terre, le rouge pour les betteraves. Jusqu'à la fin de la guerre (1944) une moyenne de quinze « *clamps* » par jour arrivaient au chateau de Dungory à partir du 1er avril jusqu'à la fin des travaux d'ensemencement.

Enfin, il est rare de rencontrer du poisson sur la table d'un paysan, alors qu'autrefois chaque foyer était surmonté par une rangée de harengs en train de se fumer. De même le *corrageen* est collecté pour vendre à des entreprises pharmaceutiques, non pour confectionner un plat.

Essayons maintenant de résumer les grandes lignes de la production agricole de la paroisse. Sans vouloir entrer dans des détails qui appartiennent en propre au domaine de l'agronomie, il est un premier fait qui frappe l'esprit, à l'étude des documents agricoles des six exploitations. Les exploitants, d'une manière générale, investissent moins, en semence, en engrais, etc., dans leur production, que les quantités recommandées par les experts agricoles. La raison en est souvent l'étroitesse des fermes. Il est recommandé, par exemple, que 100 poules mangent la production de deux hectares de grain par an, dont la moitié en avoine [18]. Aucun fermier, propriétaire de 10 ha, ne peut consacrer un cinquième de la surface de son exploitation à la nourriture de sa basse-cour. De fait, aucun propriétaire de Kinvarra ne nourrit aussi bien sa basse-cour, comme les chiffres le prouvent. Suivant ces calculs, les 20.000 poules et poussins en 1955 des quatre *District Electoral Divisions* dans lesquelles se trouve incluse la paroisse auraient besoin de 400 ha de grain, dont 200 ha d'avoine. Or,

17. Evans, 1957, pp. 218 et seq.
18. Johnston, 1951, p. 39.

16. La récolte de pommes de terre.

17-18.
Fauchage.

les mêmes unités en 1955 n'ont que 690 ha plantés en toutes les céréales, et 178 ha d'avoine [19].

Le deuxième trait de cette agriculture qui doit retenir notre attention est le changement depuis cent ans de la physionomie des champs. Les polygones irréguliers tant des terres arables que des pâturages sont remplacés par des champs laniérés des terres cultivées. C'est le résultat de l'introduction de la charrue comme instrument principal de labour, du mode d'héritage, de l'accession à la propriété, et de la diminution de la population enfantine.

Sortant du cadre stricte de l'agriculture paroissiale nous arrivons à la comparaison des surfaces et de leur emploi dans les quatre *District Electoral Divisions* (figure 21). Une première constatation est purement visuelle. C'est la similitude entre Doorus et Cahermore d'une part, et entre Kinvarra et Killinny d'autre part, qui doit servir d'avertissement quant aux limites de ce genre de graphique, car en conclure à la similitude des modes de production de ces deux unités administratives serait commettre une grave erreur d'interprétation. Ce que nous pouvons en déduire, hormis la remarque que dans les quatre unités la partie improductive des terres paraît énorme (48 % pour Kinvarra, 46 % pour Killinny, 34 % pour Doorus et 31 % pour Cahermore), est le fait que Doorus et Cahermore consacrent la même proportion des surfaces aux mêmes types de cultures.

Ceci nous mène naturellement à la remarque que ce genre de graphique nous montre uniquement des surfaces. La rentabilité de ces surfaces est une toute autre notion. Par exemple, la même surface de pâturage n'indique pas forcément la même quantité de bétail, ni, à plus forte raison, les mêmes revenus. Sans atteindre une corrélation étroite, les surfaces plantées indiquent peut-être mieux la rentabilité, étant donné que les rendements accusent tout de même moins de variations entre les extrêmes que ne le fait la population animale par rapport aux surfaces. Dans le domaine des cultures, il faut souligner que Doorus a entre 30% et 80 % de plus de surfaces plantées que les autres unités, surtout en racines où elle a le double de Killiny et 78 % de plus que Cahermore.

Poursuivant notre examen, nous pouvons comparer le dessin au dessin similaire pour l'Irlande (figure 28). Il est évident que la région de Kinvarra est normale dans son rapport à la nation, car les différences sont suffisamment minimes pour ne pas être significatives. Si nous considérons l'évolution de la vocation des surfaces, la même constatation s'impose, puisque la baronnie de Kiltartan en 1859 et l'Irlande en 1861, sont également semblables. Par contre, la particularité de l'Irlande ressort de façon éclatante

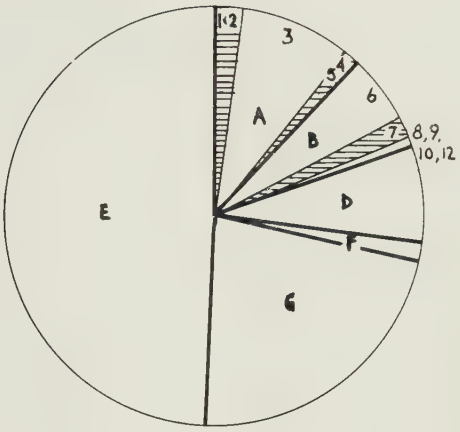
19. Ces chiffres ressortent des feuilles d'*Agricultural Statistics*, 1955, qui furent obligeamment communiquées par le Service d'Agriculture du comté de Galway.

19. Le cochon sacrifié est plongé dans un baril d'eau bouillante.
A remarquer la meule de blé non encore battu, coiffée par une couverture réalisée selon la même technique que celle utilisée pour les toits des maisons.

fig. 28
AGRICULTURE

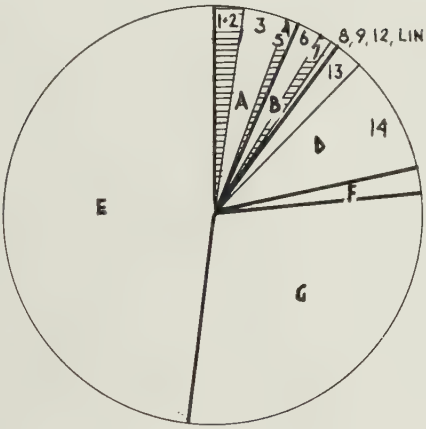
KILTARTAN BARONY 1859

IRLANDE- 1861



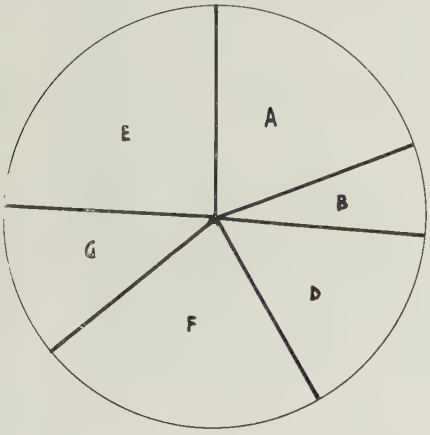
1 BLE D'HIVER
2 BLE DE PRINTEMPS
3 AVOINE
4 ORGE: POUR MALTAGE
5 ORGE: AUTRE
6 POMMES DE TERRE
7 NAVETS
8 BETTERAVES FOURRAGERES
9 BETTERAVES A SUCRE
10 CHOUX
11 CHOUX VERTS
12 AUTRES PLANTES FOURRAGERES
13 FOIN: PREMIERE ANNÉE
14 FOIN: AUTRE

IRLANDE 1953

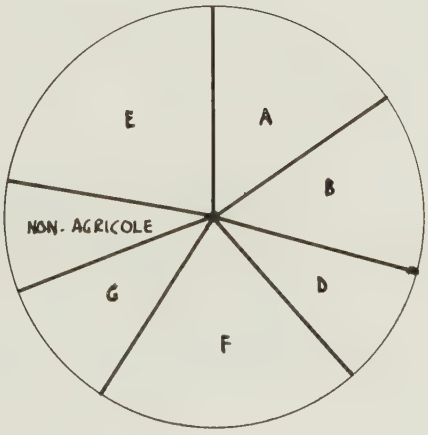


A CEREALES
B RACINES
C FRUITS
D FOIN
E PATURAGE
F BOIS
G RESTE

FRANCE- TERRITOIRE AGRICOLE 1951



FRANCE - 1951



D'APRES AGRICULTURAL STATISTICS (1859), STATISTICAL ABSTRACT (1954) ET GONDE ET AL. (1953)

si l'on met en regard le graphique d'un autre pays. La France, par exemple, a plus du double de terres plantées en céréales que l'Irlande, et, si l'on ne compte que les terres agricoles françaises, ce qui semble plus juste comme base de comparaison étant donné le peu d'importance des terrains urbains ou industriels irlandais, elle a plus du double de terres en céréales seules que toutes les cultures irlandaises.

Quant aux rendements mêmes, il est malaisé d'interpréter les différents chiffres qui sont à notre disposition. D'une part les méthodes de recensement ne sont pas toujours similaires, et d'autre par les chiffres en eux-mêmes sont suspects, car après des siècles d'oppression, le paysan irlandais confie encore aujourd'hui difficilement des renseignements de ce genre à des enquêteurs officiels. Dans l'ensemble, la région de Kinvarra semble bien avoir suivi l'évolution des rendements nationaux, sauf peut-être en ce qui concerne les pommes de terre.

De même l'augmentation générale de la grandeur moyenne des exploitations dans la région de la paroisse est tout à fait dans les normes nationales. Nous reviendrons plus en détail sur ce problème quand il sera question du régime de propriété ; il suffit de noter ici que dans Cahermore et Killinny, 40 % des exploitations ont entre 20 et 40 ha, que dans Kinvarra les quatre catégories entre 0,5 ha et 40 ha cumulent de façon plus ou moins égale 85 % des fermes, et que dans Doorus 45 % des fermes ont entre 6 et 12 ha.

Il faut maintenant se demander s'il existe plusieurs types de production, ou, plutôt, s'il existe toujours la distinction entre l'agriculture des grands propriétaires et l'agriculture des *cottagers*. Pour y répondre il faut emprunter un chemin un peu détourné. Étant donné que la grande différence entre ces deux agricultures fut leur degré de modernisation et de mécanisation, nous construirons une échelle où seront placés des exploitants par rapport au degré de modernisation auquel ils ont atteint ou qu'il cherchent à atteindre. Neuf critères seront utilisés : mécanisation complète des techniques [20], sensibilité aux fluctuations des marchés extérieurs, emploi des engrais chimiques, utilisation des analyses du sol, emploi des semences certifiées, expérimentation dans l'équilibre entre cultures et pâturages, usage du *ley-farming* recommandé par les experts, appartenance à *Muintir*

20. Ce critère est fondé sur ce qui est considéré nécessaire à une ferme de 40 ha pratiquant à la fois des cultures et de l'élevage : tracteur de puissance moyenne ; attache hydraulique pour accessoires ; faucheuse ; charrue double, avec socs ordinaires et spéciaux pour labours profonds ; herse à pointes ; rouleau Cambridge ; distributeur d'engrais ; distributeur de semences pour céréales et racines ; lieuse ; rateau combiné pour tournage d'andains et travail latéral ; rateau à cheval ; remorques ; charrue à disques, herse flexible pour prés. D. B. Johnstone-Wallace, in Farmers Weekly, 28. Janv. 1944, cité par Johnston, 1951, p. 18.

na Tire ou *Macra na Feirme*, et enfin l'esprit général qui reçoit un coefficient de deux pour récompenser les exploitants qui cherchent à se moderniser, mais en sont empêchés par l'étroitesse de leurs terres ou pour une autre circonstance échappant réellement à leur contrôle. L'échantillon comprend dix-huit exploitations.

Tableau 39. — TRADITIONALISME ET MODERNISME.

5	4	3	2	1	0	—1	—2	—3	—4	—5
Modernes										Traditionnels
	x		x	x		x	x	x		x
	x			x	x	x	x	x		
	x			x		x	x			
						x				
%	17		27			39		17		
	17		44			83		100		
	100		83			56		17		

Deux solutions de continuité paraissent à chaque extrémité de l'échelle. Celle de gauche, entre les plus avancés et ceux qui suivent, indique une différence de degré, et non une différence de genre, parfaitement normale quand il s'agit d'une avant-garde et de la troupe dans une société rurale. Celle de droite indique de même une différence de degré, mais il faut ajouter que l'exploitant traditionnel dans l'échantillon représente à peu près un tiers à un quart de son espèce dans la paroisse, tandis que les trois fermiers modernes ne représentent pas plus que 20 %, ce qui traduit que l'échantillon n'est pas dû tout à fait au hasard, mais dépend en partie des exigences de l'enquête. Malgré ces deux discontinuités, il n'est pas possible de dire que 4 et — 5 représentent des états d'esprit différents de nature des catégories respectivement les plus proches d'eux.

En réalité, il faut supposer que la différence entre l'agriculture des propriétaires et l'agriculture des « serfs » était la différence entre des agriculteurs et des horticulteurs, ce qui ne signifie nullement que ceux-ci étaient des traditionalistes et ceux-là des modernes. Dans chaque classe il y avait des progressistes et des réactionnaires. Il est probable que par la force des choses les horticulteurs étaient plus enclins à suivre les voies traditionnelles et les plus éloignés du monde en évolution qui les entourait. C'est en tout cas parmi eux que se recrutaient les gens qui mettaient en gage leur argent liquide [21], action que nous pouvons rapprocher de l'élevage actuel de porcelets dans la région. Ces horticulteurs disparurent presque tous avec l'accession à la propriété, et ceux qui continuaient à

21. T. C. Foster, Letters on the Condition of the People of Ireland, 1846, p. 314 cité par J. W. Rogers, The Potato Truck System of Ireland, 2nd ed. 1847, pp. 6-7, lequel est cité par Connell, 1950, p. 142.

produire avec les anciennes techniques et les anciens instruments étaient évidemment les plus traditionnalistes. Nous pouvons donc en conclure que malgré la persistance dans la paroisse de certaines anciennes techniques, ce fait ne recouvre pas l'existence de deux types d'agriculture.

Jusqu'ici nous avons parlé surtout des cultures, avant de continuer il faut résumer les grands traits de l'élevage à Kinvarra. Le tableau 40 donne le nombre moyen de bêtes des différentes espèces, par exploitation, et par grandeur d'exploitation, car les chiffres seuls ne sont pas très significatifs.

Tableau 40. — STATISTIQUES D'ÉLEVAGE.

	Total	Grandeur de l'exploitation en ha								
		x-0,5	0,5-2	2-4,	4-6	6-12	12-20	20-40	40-80	80-x
Nombre d'exploitations.										
Doorus (1.210 ha) . .	95	3	5	2	8	44	19	14	—	—
Kinvarra (3.280 ha) .	177	17	12	6	16	40	32	43	9	2
Killinny (3.360 ha) .	99	1	—	—	1	9	27	38	19	2
Cohermore (2.180 ha).	87	—	—	—	5	9	26	35	10	2
Nombre moyen de bêtes.										
Chevaux :										
Doorus.	1	—	—	1	—	1	1	2	—	—
Kinvarra	1	—	—	—	—	1	1	1	2	3
Killinny	2	1	—	—	—	1	1	2	2	3
Cahermore	1	—	—	—	—	1	1	1	1	2
Bovins :										
Doorus.	7	2	1	5	3	6	8	13	—	—
Kinvarra	6	—	—	2	4	5	8	10	17	29
Killinny	11	—	—	—	—	5	9	13	14	18
Cahermore	10	—	—	—	—	8	8	11	22	11
Vaches à lait :										
Doorus.	2	—	—	1	1	2	2	2	—	—
Kinvarra	1	—	—	1	1	2	2	2	3	4
Killinny	2	—	—	—	—	1	2	3	2	3
Cahermore	2	—	—	—	—	2	2	2	3	3
Ovins :										
Doorus.	25	—	2	20	5	17	33	61	—	—
Kinvarra	30	—	—	—	13	24	35	48	84	107
Killinny	43	—	—	—	—	20	31	46	65	78
Cahermore	44	—	—	—	—	14	36	47	103	48
Porcins :										
Doorus.	1	—	—	1	—	1	1	2	—	—
Kinvarra	1	—	—	—	—	1	2	2	2	3
Killinny	3	—	—	—	—	1	3	4	5	5
Cahermore	1	—	—	—	—	1	1	1	3	1

Taureaux [a] :										
Doorus	1	—	—	—	—	—	—	1	—	—
Kinvarra	2	—	—	—	—	—	1	1	—	—
Killinny	1	—	—	—	—	—	—	1	—	—
Cahermore	3	—	—	—	—	—	—	2	1	—
Verrats [a] :										
Doorus	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Kinvarra	1	—	—	—	—	—	1	—	—	—
Killinny	1	—	—	—	—	1	—	—	—	—
Cahermore	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—

(*a*) Nombre total.

Tableau 41. — Densités animales.

	Nombre moyen de bêtes à l'hectare			
	de cultures et pâturage	de pâturage	de pâturage et champs à foin	de pâturage, de champs à foin, et pâturage grossier
	A-B-C-D-E [a]	E	E-D	E-D-G
Bovins :				
Doorus (1955) [b]	0,8	1,3	1,1	0,6
Kinvarra	0,7	1,1	0,9	0,4
Killinny	0,7	1,1	0,9	0,4
Cahermore	0,6	0,9	0,7	0,5
Meath (1953) [c]	1,0			
Irlande (1953) [c]	0,9			
France (1951) [d]	0.5			
Danemark (1949 ?) [e]	1.0			
Ovins :				
Doorus	2,9	4,7	4,0	2,4
Kinvarra	3,2	5,2	4,3	1,9
Killinny	2,6	4,1	3,3	1,4
Cahermore	2,5	3,7	3,2	2,0
East Connacht [f]	2,5			
Irlande (1953)	0,6			
France (1951)	0,2			

(*a*) Les lettres sont celles des graphiques agricoles (figure 21).
(*b*) Agricultural Statistics, 1955.
(*c*) Statistical Abstract of Ireland 1954, pp. 60-63, 68-71.
(*d*) Gondé, Carré, et Jussiaux, 1953, pp. 452-455.
(*e*) World Geo-graphic Atlas, 1953, p. 197.
(*f*) Freeman, 1960, p. 373.

La première constatation que nous pouvons faire est qu'à Cahermore les fermes de moins de 6 ha n'ont pas de bêtes du tout. Ensuite, toujours à Cahermore, les plus grandes exploitations ont moins de bovins et d'ovins

que la catégorie de fermes immédiatement en dessous. Il faut ajouter que sur les feuilles de statistiques agricoles une distinction est faite entre les vaches de race *Shorthorn* ou *Friesian* et les « autres », qui sont dans cette région surtout des *Hereford*. Notons donc que Cahermore n'a pas de vaches *Shorthorn* ou *Friesian*.

Notons aussi que dans toutes les *Districts Electoral Divisions* il faut monter dans la catégorie d'exploitations plus grandes que 20 ha avant de trouver une moyenne de deux chevaux par ferme, et que, hormis Kinvarra, la moyenne pour le reste de la paroisse est une seule bête. Étant donné que ces chiffres comprennent les poulains et chevaux non dressés, il devient évident que pour les grands labours du printemps on ne peut pas considérer les fermes comme des unités autonomes. Quelle que soit la situation à d'autres époques de l'année, à ce moment il faut que chaque exploitant ou bien fasse partie d'un réseau d'entr'aide ou d'échanges de travail, ou bien qu'il exploite une ferme suffisamment rentable pour lui permettre d'acheter les services d'un cheval ou d'un tracteur.

Les autres chiffres ne semblent pas susciter de commentaire particulier, et l'examen du tableau ne fait pas ressortir de différences significatives entre les quatre unités. Afin d'opérer un contrôle, le nombre moyen de bovins et d'ovins est mis en rapport avec les différentes catégories de surface dans chaque unité par le tableau 41. Il est facile de constater que Doorus pratique un élevage plus intensif que les autres parties de la paroisse, allant jusqu'à 50 % pour les bovins et 72 % pour les ovins, mais il est malaisé d'en faire un interprétation juste et complète.

Certes, celà signifie que sur une ferme comportant 10 ha de pâturage nous trouverons 6 bovins à Doorus et 4 seulement à Kinvarra. Mais ce calcul comprend le pâturage grossier, et il est donc plus satisfaisant de comparer simplement la densité des bêtes sur les vrais pâturages. Ici la différence entre les quatre unités est moins frappante, mais Doorus, cette « paroisse arriérée » aux terres pauvres, élève relativement plus de bovins, quel que soit le mode de calcul. Et Cahermore, de même que pour les surfaces plantées, est toujours en dernière position par rapport aux autres unités. Pour autant que l'on puisse considérer la densité du bétail ou l'étendue des surfaces comme indicatrices des quantités de travail à fournir, cette dernière constatation ne peut manquer de poser l'hypothèse que plus l'adversité est grande, plus les Irlandais travaillent.

Dans le tableau 41 des chiffres d'autres pays sont donnés à titre de comparaison, bien qu'il soit impossible de contrôler la similitude de calcul. Les écarts sont suffisamment grands, pourtant, pour que nous puissions dire, en ce qui concerne les bovins, que sur une échelle comprenant l'Irlande et d'autres pays, l'Irlande se trouve parmi les pays à vocation d'élevage bovin, et que Kinvarra se trouve au-dessous des normes nationales. Par contre, en ce qui concerne l'élevage ovin, Kinvarra accuse de plus fortes

densités que la région considérée comme ayant la plus forte vocation ovine [22]. Les comparaisons internationales pour les ovins ne semblent pas intéressantes et, à la réflexion, ceci paraît normal, car l'élevage ovin est trop spécialisé pour pouvoir se comparer autrement que d'une région à une autre.

En fait, nous touchons ici à un problème qui s'est déjà posé plusieurs fois. Faute de documents plus détaillés, nous ne pouvons guère qu'effleurer la question qui nous intéresse, et entrer plus dans le détail entrainerait l'étude hors des limites de sa compétence, non seulement en ce qui concerne les données, mais aussi en ce qui concerne les résultats. Par exemple, il serait intéressant maintenant de comparer les statistiques de Kinvarra avec les statistiques rapportées par le *National Farm Survey*. Mais les méthodes de recensement sont suffisamment dissemblables pour que le travail exigé pour rendre les chiffres afférents à Kinvarra comparables aux chiffres nationaux, dépasse de loin l'intérêt du résultat pour une étude ethnologique. Nous ne pouvons que rester dans les généralités, donc, et dire que même les exploitations les plus modernes de Kinvarra semblent être en dessous de la moyenne quant aux rendements par hectare (chiffres en livres sterling) des exploitations de la région dans laquelle la paroisse se trouve incluse pour les besoins de cette enquête particulière (*East and Midland*).

L'échantillon des fermes utilisé pour caractériser l'agriculture de la paroisse est trop petit pour en tirer des conclusions irréprochables, mais nous approchons certainement de la vérité en disant que la ferme moyenne (environ 20 ha) doit faire un bénéfice net annuel moyen d'environ £ 150. Ceci signifie qu'au bout de 30 ans, l'épargne s'élève à environ £ 4.000 (l'amortissement du matériel n'ayant pas figuré dans le calcul du bénéfice, le chiffre global est quelque peut réduit). Quand, au terme de ces trente ans, l'exploitant va passer la bride à l'un de ses fils, cette épargne aura disparu en récompenses données aux fils qui ont travaillé sans hériter et en « *fortunes* » pour ses filles qui se sont mariées. Son héritier, à son tour, aura trente ans pour accumuler de quoi dédommager ses fils et doter ses filles. Pour notre ferme moyenne, ce système est actuellement moins mauvais qu'il n'en a l'air, car l'exploitation est suffisamment rentable pour que le fermier trouve, avec l'aide d'organismes officiels et officieux, les moyens d'augmenter ses revenus et de pouvoir, donc, réinvestir une partie de ses bénéfices dans l'exploitation. Mais le petit exploitant est pris dans un cercle vicieux d'où il ne peut guère sortir tout seul. Or, l'âpre lutte pour l'accession à la propriété est trop récente pour que les paysans puissent envisager avec sérénité les solutions collectives qui les sortiraient de cette impasse.

Une étude ethnologique ne doit pas émettre un jugement de valeur sur

22. Freeman, 1960, p. 393.

les solutions possibles aux problèmes des communautés dont il s'agit, ne serait-ce que parce que l'ethnologue ne vivra pas ces solutions avec sa chair, comme les gens auxquels il les propose. Et encore, parce que l'ethnologue, aussi inséré soit-il dans la communauté, ne l'est jamais assez pour que les poids qu'il assigne aux facteurs dont dépend la solution aient plus de valeur intrinsèque que l'évaluation du plus humble des autres membres de la communauté. Mais une étude ethnologique passerait à côté de l'un de ses buts primordiaux si elle ne montrait pas quelles sont les solutions possibles.

Dans le cas présent il est évident que la suppression des petites exploitations briserait le cercle vicieux dont nous venons de parler. D'ailleurs, pour des raisons légèrement différentes, la *Land Commission* et le Ministère de l'Agriculture préconisent effectivement cette suppression et cherchent à reloger les exploitants des fermes « non-économiques » ailleurs. Pour diverses raisons, cette solution paraît la seule envisageable actuellement, mais la discussion de ce problème sera réservée pour la fin de ce travail, quand nous aurons mis en place les éléments du régime de propriété et de l'organisation sociale qui sont indispensables à sa compréhension. Ajoutons seulement que la création d'une masse de main-d'œuvre agricole n'est pas possible, car très peu d'exploitants à Kinvarra opèrent dans des conditions financières leur permettant d'engager du personnel.

Il faut souligner aussi que ce problème n'en est pas un, sauf dans un contexte social spécifique. Nous avons déjà vu que même une petite exploitation est viable, si le mode traditionnel de vie est conservé. Le problème ne se pose qu'à partir d'un désir du propriétaire de moderniser sa façon de vivre. Au-dessous d'une certaine importance, qu'il est impossible de préciser, car elle ne dépend pas tant de la quantité absolue de terres, mais de la quantité de bonnes terres, il n'est pas possible de s'en sortir, même en pratiquant le mode de vie traditionnel, à moins de recevoir de temps en temps des envois d'argent de membres émigrés de la famille.

Damon, par exemple, doit sa subsistance autant à ce que lui envoie sa fille aînée d'Angleterre, où elle gagne £ 11 par semaine comme receveuse d'autobus, et à son fils, qui travaille comme chauffeur de camion pour Cormac, qu'à ce qu'il peut tirer lui-même de ses terres.

L'une des causes réelles de cette difficulté est la déstructuration du système d'échanges de travail. Comme le disent les habitants, autrefois il y avait plus de gens *in it*, il y avait des familles plus nombreuses et plus de voisins dans les villages. Les habitants actuels de la génération moyenne n'ont pas connu eux-mêmes ce système, mais expliquent qu'ils en entendirent parler par les « vieux ». Ils disent aussi qu'autrefois on travaillait plus durement. Actuellement, un exploitant peut compter sur l'aide occasionnelle de ses parents et parfois d'autres villageois, mais, bien que l'on puisse parler encore d'une configuration culturelle, il n'est plus possible

de parler de structure. Et ce manque d'aide rend encore plus difficile la subsistance du petit fermier.

En supposant que les conditions restent pareilles à ce qu'elles sont maintenant, il est difficile de discerner l'évolution future de la situation des petits fermiers. Leur attitude est résumée par l'un d'entre eux qui dit qu'il ne cherche point à augmenter ses surfaces de cultures, parce qu'il n'a pas l'argent nécessaire pour payer l'aide indispensable. (Faisons une petite digression pour nous demander dans quelle mesure l'opposition à la mécanisation n'est pas le pâle reflet de l'économie d'élevage d'antan, quand les cultures ne demandaient qu'un minimum d'outillage léger).

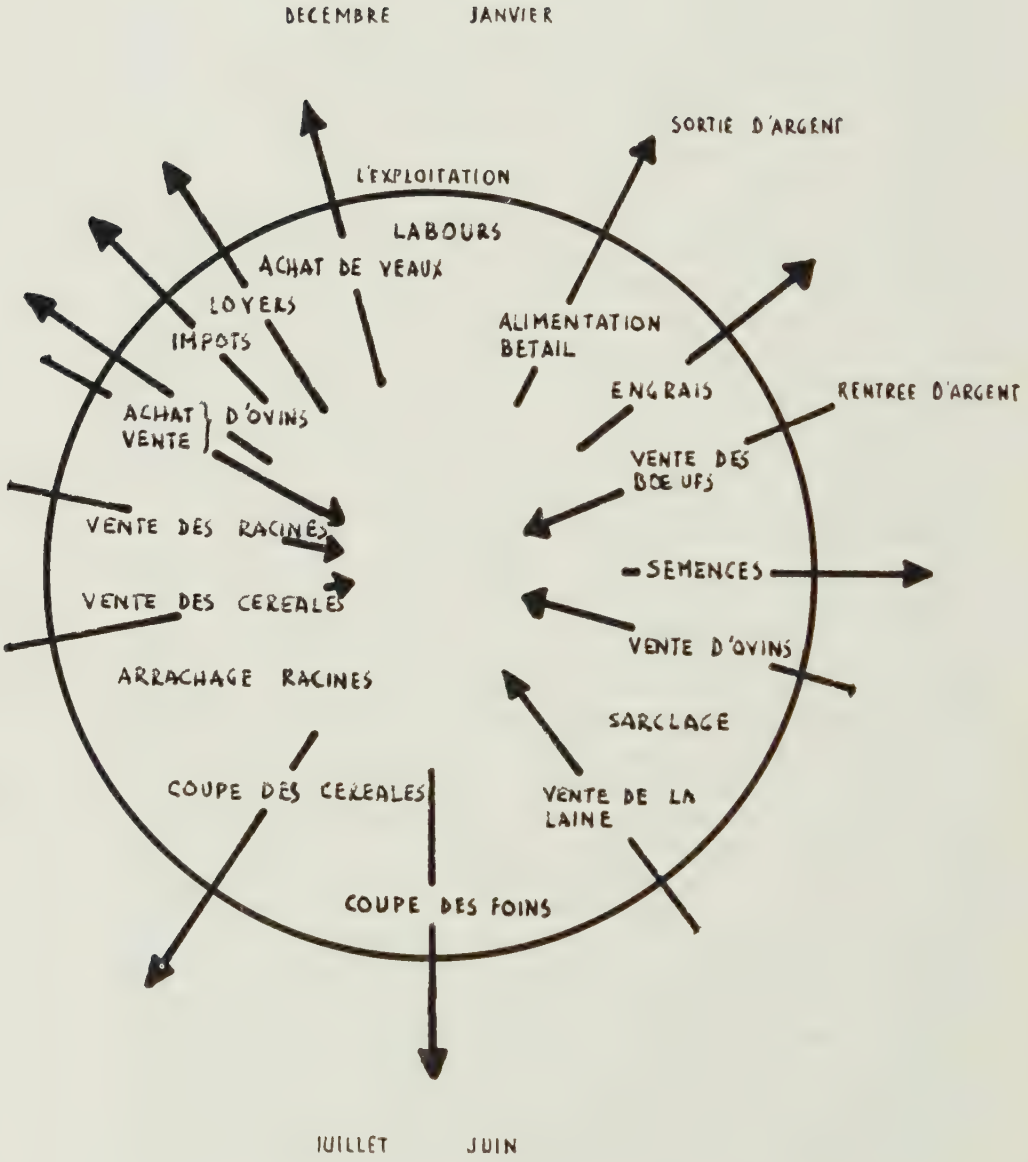
Cette attitude nous mène sur un terrain quelque peu incertain, car il n'est pas impossible qu'elle soit en partie l'expression d'une certaine paresse, ou disons plutôt, pour éviter l'accusation de se prêter à un jugement de valeur, d'une certaine indifférence à l'amélioration matérielle de son existence. Ce jugement, d'ailleurs, appartient à la catégorie des traits perçus de la vie irlandaise, et non pas des traits latents, car les journaux et les discours sont pleins d'exhortations à vaincre la paresse, citant en exemple les Irlandais à l'étranger, dont l'aptitude aux durs travaux est bien connue. Il ne faut peut-être pas suivre l'opinion locale qui cite à l'appui le cas du propriétaire de 100 ha qui gagne sa vie en louant ses services avec un tracteur, et ne fait rien avec ses terres, car il est une exception, mais maintes fois dans les conversations qui portent sur l'évolution de l'agriculture revient la phrase : « *It's too much trouble* ». Il n'est pas improbable qu'un changement de cette attitude dans la paroisse ferait décaler toutes les exploitations d'une case vers la gauche dans le tableau 39.

Mais la disparition de cette attitude ne permettrait aux petits fermiers ni de trouver les £ 75 par hectare pour défricher leurs landes, et qu'il faut débourser, bien que le prix soit remboursé par l'État, ni de trouver l'argent liquide pour les achats d'engrais chimiques, etc. Le petit fermier qui prône les anciennes méthodes, qui dénigre les analyses du sol et les engrais chimiques, qui dit qu'autrefois les récoltes étaient trois fois plus abondantes parce que l'on employait du fumier et du varech, ne le fait pas par paresse, mais par réaction à de dures réalités financières. Autrefois il avait de l'aide familiale, autrefois il avait toujours la possibilité de s'engager comme ouvrier agricole ou comme cantonnier ; aujourd'hui ces possibilités si elles ne sont pas complètement disparues, se sont singulièrement amenuisées. Et encore dans cette agriculture polyvalente les rentrées (et les sorties) d'argent se font tout au long de l'année et non pas seulement en une fois comme il est de coutume dans les communautés rurales traditionnelles, ainsi que le montre le schéma (figure 29).

Et puis, en fin de compte, cette évolution future, ce devenir de la production agricole de Kinvarra échappe en partie au contrôle des habitants.

fig. 29

FINANCES



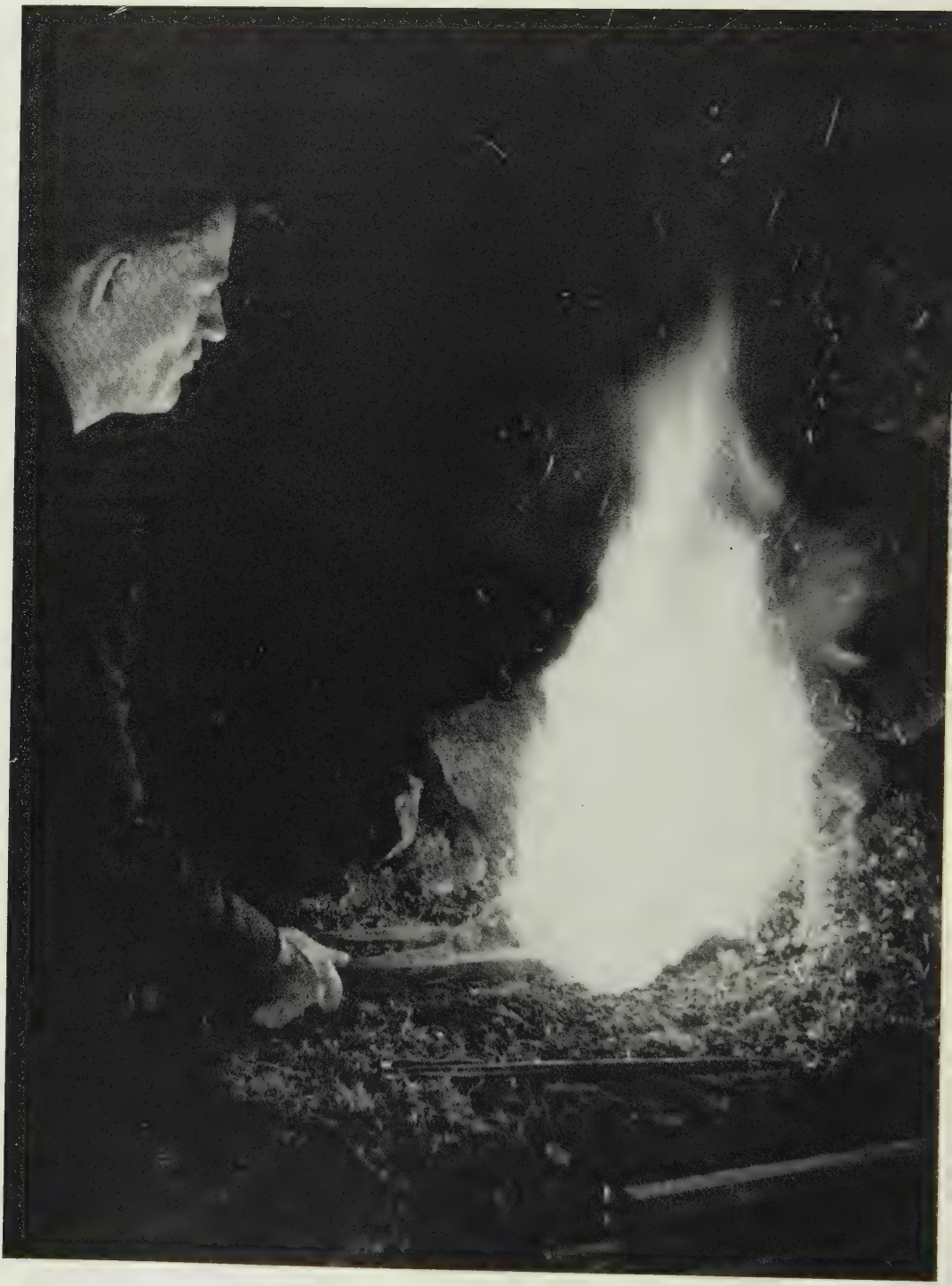
Leur système dépend en partie de facteurs tout à fait extérieurs à leur communauté. Par exemple, quand la distribution de l'alimentation est devenue normale en Angleterre après les années de guerre, la ménagère anglaise se détourna de la viande trop grasse et surtout de celle dont le gras était jaune. Cette décision dévalua d'un coup tout l'élevage irlandais, qui était surtout constitué par des *Herefords* bien en chair et des ovins bien gras. La viande, le beurre, la laine, dépendent des marchés extérieurs à la nation, et il est incontestable qu'un des mobiles de la modernisation et la mécanisation de l'agriculture irlandaise est la nécessité de rester sur un plan concurrentiel avec l'Angleterre, l'Australie, le Danemark et, éventuellement, la France.

B. — *L'ARTISANAT*

Il faut maintenant tourner notre attention vers les autres secteurs de la production de Kinvarra, qui ne vont pas, d'ailleurs, nous retenir longtemps, étant donné leur peu d'importance relative à l'agriculture. A vrai dire, la pauvreté de cette section tient essentiellement à la nomenclature adoptée pour les catégories de la production : agriculture et artisanat. Cette nomenclature semble tenir une position entre structures latentes et structures perçues correspondant le mieux au niveau d'analyse de tout le travail, mais ce chapitre aurait pu tout aussi bien être divisé en techniques d'acquisition et techniques de fabrication, ce qui aurait eu l'avantage d'un meilleur équilibre.

Les artisans dont il s'agit ont déjà été mentionnés dans les sections sur les professions et sur le bourg et quand nous aurons nommé 2 bouchers, 2 forgerons, 2 charpentiers, 2 tailleurs, 1 couturière, 1 cordonnier, 2 meuniers (surtout pour l'alimentation animale), nous aurons couvert le domaine de l'artisanat dans cette paroisse de 1.500 personnes. Nous allons étudier brièvement ici l'un des forgerons et l'un des charpentiers, à l'exclusion de tous les autres, ce qui demande une certaine explication. Du point de vue de l'étude des techniques, le cordonnier, le tailleur, etc., ne présentent qu'un intérêt médiocre, et surtout rien de spécifiquement irlandais. D'ailleurs, ils sont rangés dans la catégorie des commerçants par les habitants eux-mêmes. Le forgeron, par contre, garde un statut social, bien que moindre qu'autrefois. A ce propos, nous pouvons dresser une liste des artisans importants dans l'ancienne société irlandaise en citant ceux qui sont mentionnés dans le *Handbook of Irish Folklore* [23].

23. O Suilleabhain, 1963, pp. 64-75.

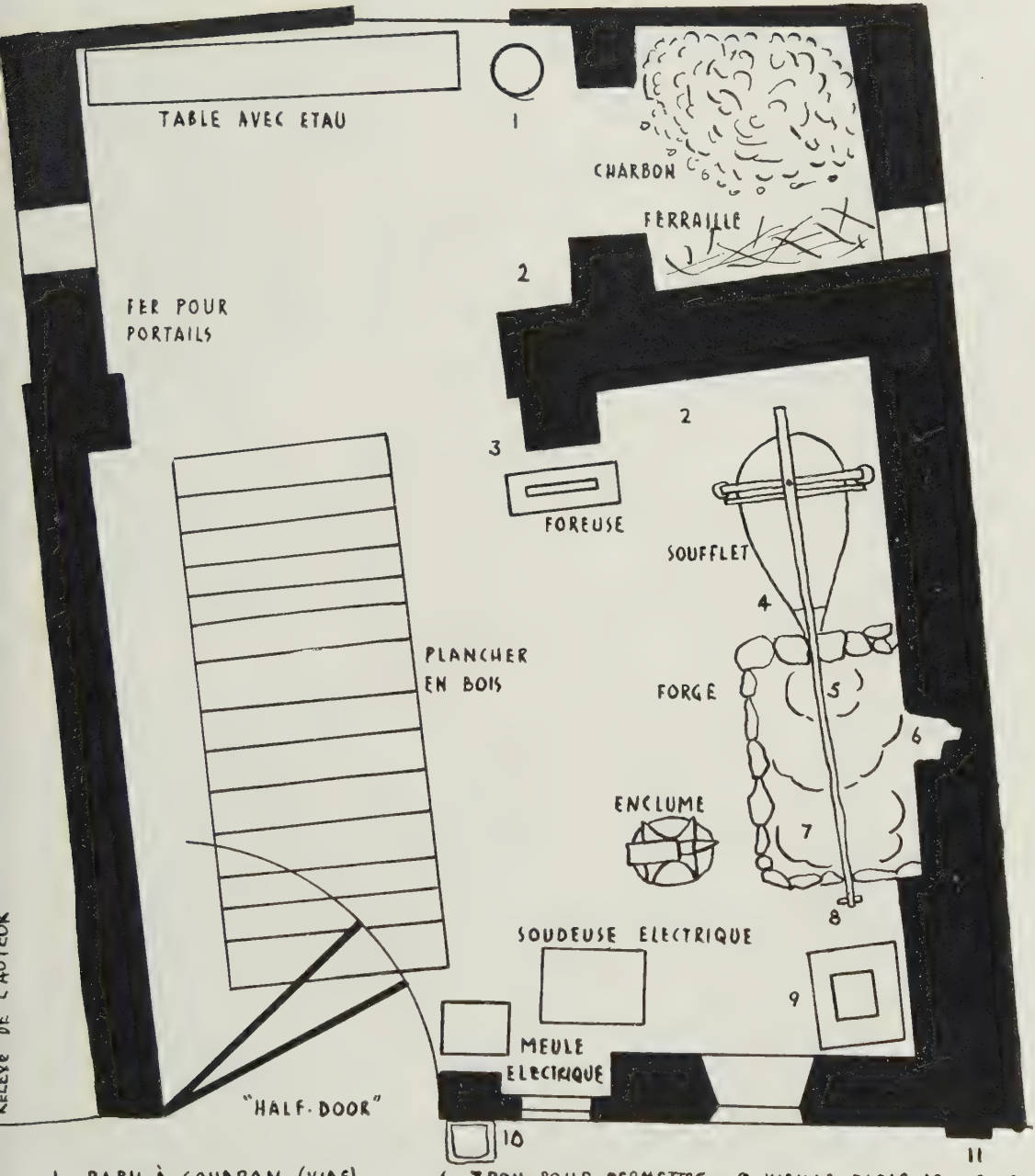


20. Le forgeron.

1/50

M 1 2 2,50
FT 3 6 9

plan 4
LA FORGE



1. BARIL À GOUDRON (VIDE)
2. OUTILS À REPARER
3. HUILE POUR SABOTS
4. FERRAILLE SOUS LE SOUFFLET
5. FEU
6. TROU POUR PERMETTRE LE TRAVAIL SUR LES BANDAGES DE ROUE
7. OUTILS ET FERRAILLE
8. BRAS DU SOUFFLET
9. VIEILLE TABLE DE MEULE
10. BAQUET D'EAU POUR TREMPER
11. APPAREIL POUR COURBER LES BANDAGES DE ROUE

Tableau 42. — ARTISANS.

	Puissance magique	Statut social	Folklore	Présence à Kinvarra	
				Fin XIX[e]	1956
Forgeron	oui	fort	forte	oui	oui
Tailleur	oui		forte	oui	oui
Couturière					
Meunier	oui	moyen	forte	oui	non [a]
Boucher			forte	oui	oui
Cordonnier			faible	oui	oui
Tisserand			moyen	oui	non
Charpentier			faible	oui	oui
Chaumeur			faible	oui	non
Travail de la pierre		moyen	forte	?	non
Teinturier			faible	oui	non
Tricot et dentellerie			faible	?	
Vannerie			faible	?	

(*a*) La meunerie ne représente qu'une faible partie des activités des deux commerçants qui la pratiquent actuellement à Kinvarra.

Bien que cette liste soit fâcheusement subjective, elle fait ressortir l'importance sociale du forgeron, du tailleur et du meunier, et permet de se demander si cette importance n'a pas influé sur le remplacement de certaines techniques anciennes par les nouvelles.

Il existe deux forgerons à Kinvarra. Celui qui retient notre attention vient d'une famille de forgerons, aussi bien par ses collatéraux (il a cinq cousins germains à Gort, tous forgerons) que par ses ancêtres directs. Fiacra jouit d'une réputation fort étendue dans le pays. Pendant les années de « cultures obligatoires » [24] les fermiers venaient dans sa forge d'aussi loin que Lisdoonvarna (ceci paraît assez extraordinaire, étant donné que ce bourg se trouve à 35 km), et actuellement Fiacra dit que sa clientèle vient des environs jusqu'à 15 km, et ajoute le nom de Ballyvaghan, qui est à 22 km. Une aire avec un rayon de 15 km est trop, et il faut recourir à une interprétation pour délimiter la zone d'influence de Fiacra. Celle-ci s'étend probablement sur toute la paroisse, puis sur une bande côtière qui va de Ballyvaghan à Kilcolgan, et comprend Island Eddy, où Fiacra part ferrer les chevaux de temps en temps.

La forge se trouve sur les limites du bourg, sur la route qui part vers le sud. Il n'y a apparemment aucune signification à cette position excentrique, car autrefois la forge se trouvait au centre du bourg. Son plan (plan 4) est très simple : en entrant par la grande porte double on se trouve sur un plancher en bois incrusté dans un sol en ciment (le bois est moins

24. 1932-1938, et 1939-1945.

dur pour les chevaux et empêche de forgeron le prendre froid), à droite se trouvent l'enclume et le foyer avec le soufflet, dans le fond des établis avec des outils. Cette simplicité n'empêche pas le désordre typique de toutes les forges, des outils partout, de la poussière noire, des piles de fers à cheval, des morceaux de fer, etc. Entre février et novembre il y a souvent un ou deux hommes de la paroisse dans la forge, qui échangent des nouvelles ou qui font marcher le soufflet pendant que Fiacra et son frère s'affairent à ferrer leurs chevaux ou réparer leurs charrues.

Le travail de Fiacra est principalement celui de maréchal ferrant, mais il répare aussi les socs des charrues, construit des portails, cercle des roues de charrette, forge les pointes de herses en bois, et fabrique divers petits objets : pinces à feu pour la tourbe, trépieds pour la cuisine, etc. Il acquit récemment une soudeuse électrique, car devant l'augmentation du nombre de tracteurs, Fiacra disait voir diminuer son travail. De plus, l'autre forgeron, un jeune du comté de Clare, qui acheta à la veuve du deuxième forgeron une part de sa forge, se mit à faire de la soudure électrique. A vrai dire, le nombre de tracteurs n'augmente pas à ce point-là, et cette innovation est beaucoup plus indicatrice dans la paroisse d'une mentalité qui préfèrera un artisan qui se modernise, que d'une réelle diminution de travail. Quand son équipement électrique sera complet, Fiacra compte démolir sa grande forge et la remplacer par une plus petite avec un soufflet électrique, car la seule raison actuelle justifiant la grande forge est la nécessité d'avoir la place pour chauffer les bandages des roues de charrettes.

D'un point de vue économique, Fiacra dit s'en sortir à peine, surtout par rapport au travail qu'il doit fournir. Il est certain qu'un artisan de ce genre se trouve écrasé entre l'augmentation progressive du prix de la vie, et la stagnation des prix qui rétribuent le travail artisanal. A l'encontre des paysans, Fiacra ne peut continuer le mode de vie traditionnel. Non seulement il n'est pas en même temps producteur de nourriture, mais aussi il fait partie d'un système où les échanges en nature ne se pratiquent plus. Ces deux faits l'assimilent à un habitant du bourg, mais ses activités l'intègrent entièrement dans le milieu purement agricole. Sans doute, les habitants du bourg se trouvent comme lui aux confins de deux mondes, sans doute ceux-là forment un trait d'union entre ces deux mondes, mais il existe une différence essentielle. Le bourgeois commerçant vit dans l'un des mondes et fait du commerce avec l'autre, mais la valeur des symboles d'échange qu'il reçoit pour ses services de distribution est déterminée par le monde où il vit effectivement. Fiacra vit dans l'un des mondes, mais ses activités de production s'exercent dans l'autre. En d'autres termes, il est rémunéré pour son travail selon un système de valeurs d'échange faibles et il doit dépenser pour vivre selon un système de valeurs d'échange fortes. Il est inéluctable que la meilleure rentabilité des techniques industrielles, non seulement pour la fabrication d'objets modernes, mais aussi

21. Avec un fer rouge le forgeron aménage les trous où seront serties les dents de la herse.

22. Le forgeron refroidit le bandage d'une roue après sa mise en place.

pour la fabrication d'objets traditionnels, condamne l'artisan à la disparition. Mais avant cette disparition il arrive un moment où la position de l'artisan est mise en danger autant par les manifestations sociales de la civilisation industrielle que par les techniques de celle-ci.

Le forgeron jouit dans la société irlandaise d'un statut social important depuis fort longtemps. Comme parmi d'autres groupes humains, ce statut était basé à la fois sur le respect et la crainte. L'une des manifestations de l'industrialisation de la société globale irlandaise est la disparition du pouvoir magique des forgerons, mais celui-ci reste quand même un des derniers dépositaires plus ou moins actifs du folklore (dans le sens large).

Deux exemples suffisent comme illustrations. Dans le *Faeth Fiada* (Ve siècle ?) nous trouvons une prière « ... contre les sorts jetés par les femmes, les forgerons, et les Druides... » [25]. Par ailleurs, dans certains *townlands* de Connacht jusqu'à la fin du XIXe siècle quand on tuait une bête, la tête était donnée au forgeron [26]. Actuellement, c'est chez le forgeron que l'on trouve la plus grande conformité avec d'anciennes prescriptions, telle celle qui indique que les gestes de travail doivent s'accomplir dans le même sens que le chemin du soleil, ce que le forgeron suit scrupuleusement dans toutes ses techniques. Cette prescription est très ancienne, et dans la société celtique passer outre et tourner dans le sens contraire de celui du soleil servait aux malédictions et à la sorcellerie [27].

Et la forge reste l'un des lieux importants, avec les « *pubs* » et l'église après la messe dominicale, où les habitants de la paroisse se rencontrent pour échanger les nouvelles. Ce rôle social, donc, renforce la position du forgeron et aide à sa survie, comme, naturellement, ses possibilités de se convertir à des techniques « industrielles ».

Il y a nominalement deux charpentiers au bourg, mais en fait l'un d'eux n'est qu'un bricoleur — dans un sens non-péjoratif du terme — et ne possède pas d'atelier. Ce qui sera dit de l'autre sera très général [28]. Le charpentier, dans le petit bourg d'une paroisse rurale comme Kinvarra, ne trouve pas une grande variété dans son travail. Bon an, mal an, il fera des réparations dans quelques maisons (meubles, fenêtres, etc.), il cons-

25. Greene dans Dillon, 1954, p. 27.
26. H. Morris, Bealoideas, 1939, pp. 288-297, cité par Flatrès, 1957, p. 109.
27. Rees and Rees, 1961, p. 383.
28. D'ordinaire des excuses sont inexcusables dans un travail ethnologique, mais dans ce cas précis, il faut demander l'indulgence. Le seul charpentier de la paroisse fut encore plus modeste, et fuyait encore plus la publicité que les autres paroissiens. Donc, entre trahir une confiance ou décevoir sur le plan scientifique, dilemne dans lequel s'enferme tout ethnologue à un moment ou un autre, il ne peut y avoir qu'une seule issue. L'homme peut exister sans le savant, mais le savant ne peut exister sans l'homme.

truira une charrette, une herse, une charrue en bois, peut-être un cercueil. Il remplacera aussi des pièces défectueuses de ces instruments. O'Suilleabhain décrit les différents genres de travail du bois dont les collecteurs de la Commission doivent essayer d'obtenir le folklore. Il s'en dégage une impression d'assez grande spécialisation dans le travail : charpentier, menuisier, tourneur, charron, tonnelier, scieur, et constructeur de bateaux. Il est impossible de savoir dans quelle mesure toutes ces activités furent représentées dans l'ancien Kinvarra, mais le fait que 246 familles furent recensées en 1841 comme « principalement engagées dans une activité de fabrication » [29] en étaye la possibilité. Quoiqu'il en soit, il est évident que la disparition de la plupart de ces métiers fait de l'artisan resté charpentier, un charron ou un menuisier au fur et à mesure des besoins. Par contre, il tourne peu.

La généralisation des métiers n'amena pas une dégradation des techniques du bois, au contraire. Le charpentier non seulement pratique son métier avec tout le soin d'autrefois, mais aussi utilise des machines et des outils modernes. Notons enfin qu'il doit travailler en collaboration avec le forgeron pour les objets les plus importants qu'il fabrique.

Par contre, les transformations de l'artisanat eurent des répercussions sur le statut social des travailleurs du bois. Le charpentier doit sa position actuelle dans la communauté non pas à son métier, mais à sa personnalité. Ce n'est plus, d'ailleurs, un métier qui se transmet de père en fils : il l'a appris d'un autre charpentier, dont les cinq fils firent autre chose. Son père était commerçant, lui n'a pas de fils, et son métier mourra avec lui.

Pour résumer l'histoire et interpréter l'évolution future de l'artisanat dans la paroisse, ou, plutôt, étant donné que ce que nous venons de voir est déjà un résumé, pour proposer une synthèse en d'autres termes de l'histoire des artisans à Kinvarra afin d'essayer d'en interpréter l'évolution future, généralisons quelque peu la portée de la Révolution industrielle sur une communauté rurale comme Kinvarra.

Dans la société traditionnelle l'intégration des individus qui la composait était aussi complète que possible, et, en plus, ce que l'on pourrait appeler la hiérarchisation était fixée. Chacun avait sa place, et bien qu'il existât une certaine mobilité verticale dans la société celtique, cette place, due en grande partie au genre d'activité exercée par l'individu, déterminait ses relations avec les gens qui l'entouraient. Et, dans cette société traditionnelle irlandaise le manque de bourg et de villes indigènes ne faisait que renforcer l'intégration de chacun.

L'une des premières manifestations de la Révolution industrielle sur cette côte occidentale de l'Irlande fut non pas tant une invasion d'objets

29. Census of Ireland, 1841.

ou de techniques, mais un développement des communications, une ouverture vers un monde extérieur. Nous ne pouvons pas dire que cette ouverture toucha beaucoup le milieu essentiellement rural de Kinvarra, tout au moins au début, mais elle toucha le bourg et approfondit le fossé existant entre le bourg et la campagne. Les artisans furent les victimes de cette situation, car leurs cycles de subsistance et de production se trouvèrent désormais partagés entre deux mondes juxtaposés, impliqués dans le processus de déstructuration et de restructuration de ces mondes. N'appartenant réellement ni à l'un ni à l'autre, la famille disparaissait quand la production disparaissait. La reconversion était trop difficile.

De plus, tout se passe comme si ces artisans disparaissaient avant qu'une mauvaise rentabilité, dont l'origine serait leur technique archaïque, l'ait imposé. Le tissage s'éteint non pas parce que les étoffes fabriquées industriellement sont moins chères ou meilleures, mais parce que personne ne veut plus des anciennes étoffes. Actuellement, bien entendu, les artisans qui restent sont menacés dans leurs techniques : le forgeron ne peut pas travailler l'acier des socs de tracteurs, il ne peut pas concurrencer les prix des casseroles en aluminium. Le charpentier fabriquera des charrettes jusqu'au jour où un industriel s'apercevra des possibilités de création d'un marché. De toute façon, pas plus longtemps qu'il ne faudra pour mécaniser environ un tiers des exploitations de la paroisse, car à partir de ce moment-là le stock de charrettes d'occasion sera suffisant pour satisfaire à la demande (ce n'est pas, remarquons-le, pour demain). Mais les premiers artisans qui disparurent furent enlevés comme par l'écume des premières vagues de la Révolution industrielle, et non pas par des vagues profondes. Il y a d'ailleurs, une certaine ironie à remarquer qu'ils disparurent parce que justement Kinvarra n'était ni assez primitif ni assez éloigné des centres. Les tisserands de Donegal gagnent maintenant bien leur vie parce que le tweed tissé à la main, dont on peut humer l'odeur de tourbe, est devenu à la mode.

Bien sûr, il y a aussi des interprétations et des analyses de la disparition des artisans devant l'industrie qui sont moins compliqués, et à l'échelle de la nation les raisons de leur effacement sont économiques avant d'être sociales. Mais à l'échelle de la communauté rurale, et surtout d'une communauté comme Kinvarra, on a le droit de se demander si l'on n'est pas en face d'un phénomène, très atténué, il est vrai, similaire à celui qui fit passer le Bédouin directement du chameau au Bœing 707.

C. — *RÉGIME DE PROPRIÉTÉ*

Nous avons déjà examiné à l'échelon national le cadre formel et l'histoire du régime de propriété ; il s'agit maintenant de placer la discussion sur

le terrain spécifique de la propriété dans cette paroisse. A cette fin rappelons d'abord que la Commission des Terres a le droit de déterminer les personnes desquelles elle peut acquérir des terres et les personnes auxquelles elle les donnera ; de fixer elle-même le prix d'achat et le prix de vente, et de statuer sur la bonne utilisation des terres ainsi acquises et vendues [30]. Ces droits placent la Commission dans la situation du propriétaire légal et maître absolu du sol irlandais. Bien entendu, ce pouvoir est contrôlé dans une certaine mesure par des autorités en dehors de la Commission des Terres, et de toute façon ce pouvoir prendra fin le jour où les exploitants s'acquitteront de toutes leurs dettes envers la Commission, mais le frein le plus puissant qui empêche non seulement un abus de ces pouvoirs mais même leur emploi, est quelque chose de tout à fait intangible : l'opinion publique. C'est un peu comme si l'on donnait à quelqu'un le droit absolu d'allumer le baril de poudre sur lequel il est assis. Aux yeux du paysan, d'ailleurs, ce pouvoir n'existe pas ; lui, il est propriétaire absolu de son exploitation et peut en faire ce qu'il veut, et il paie une sorte de loyer à la Commission. Celle-ci n'invoque généralement pas ses droits dans un remembrement ou quand elle fait déménager un fermier d'une exploitation « non-rentable », elle essaie d'arranger les choses à l'amiable.

Dans la paroisse, les exploitants acquirent leurs terres vers le début du siècle. Les dates de transfert de la grande majorité des grands domaines sont entre 1895 et 1901. Ceci signifie surtout que la réforme des terres ne toucha pas cette région avant l'établissement du *Congested Districts Board*.

Résumons maintenant, dans la mesure du possible, les grandes lignes de l'histoire de la propriété à Kinvarra. Nous avons déjà vu que l'un des premiers faits certains qui concernent la paroisse indiquent que celle-ci « appartenait », au moins en grande partie, à Hugh Buidhe O'Hyne. Rien ne peut le prouver mais il est permis de penser qu'il s'agissait des terres indivises du clan des O'Hyne, que le pouvoir anglais s'appliquait à transformer en mouvance féodale. En effet, Henry VIII, qui chercha à légaliser les titres irlandais et par là même à mieux asseoir son propre pouvoir, octroya à MacWilliam Burke, parmi d'autres, la seigneurie des terres Clanrickard et la propriété directe des chateaux et terres domaniales, sans pourtant préciser, comme pour tous ces titres, le statut des terres indivises des anciens clans, qui n'étaient que « gérées » par les chefs gaéliques [31]. Mais le nouveau comte de Clanrickard laissa ces terres aux chefs, ce qui nous permet de postuler qu'au début du XVII[e] siècle la propriété et l'exploitation du sol de Kinvarra étaient régies par la tradition celtique.

Les événements de 1641 transformèrent ce régime foncier, en premier

30. O'Shiel dans King, 1949, p. 68.
31. Butler, 1917, pp. 11-12.

lieu en y semant la plus grande confusion. Rappelons-nous que Cromwell renvoya en Connacht et Clare la quasi-totalité des propriétaires irlandais. Non seulement il fallait — en principe — assigner de nouvelles terres à ces « transplantés », mais encore pour cela faire passer devant les tribunaux tous les propriétaires de Connacht et Clare afin de confisquer une partie de leurs propriétés. Tout cela au milieu du bouleversement général consécutif à la guerre contre Cromwell. Petty estima que la population tomba pendant cette période de 58 %, jusqu'à ne plus être que 616.000 en 1652 [32], ce qui signifierait une densité globale pour le pays de 7,5 habitants/km². Par interpolation nous trouverions donc environ 500 personnes sur le territoire de l'actuelle paroisse. Si ces chiffres traduisent effectivement une misère humaine, ils indiquent néanmoins que le problème posé par l'arrivée des « transplantés » fut moins celui de leur trouver un coin de terre à exploiter pour assurer une subsistance, que celui de leur retrouver un titre foncier. Nous trouvons là les signes précurseurs du divorce entre propriété et exploitation qui allait marquer les siècles suivants.

L'examen de la carte des propriétés dans la paroisse en 1641 (carte 52) nous montre le sol divisé en grande partie entre trois familles : Martin, Clanrickard, et O'Hyne. Il est malheureusement impossible d'expliquer de façon satisfaisante le processus qui aboutit au transfert de la propriété de Hugh Buidhe O'Hyne (carte 51) aux Martin et Clanrickard, mais il est possible de l'imputer à un ensemble de facteurs tels que : le remplacement des Gaéls dans les positions de pouvoir par les Anglo-normands, la transformation des tenures féodales et celtiques (remarquons en passant qu'en 1641 les O'Hyne déclarèrent presque toujours leurs terres comme étant tenues conjointement par plusieurs membres de la famille) en régime foncier moderne, une certaine transformation des techniques agricoles et de l'économie, etc. La carte des propriétés en 1697 (carte 53) nous montre une terre en partie livrée à la spéculation (peu de bénéficiaires anglais des confiscations se trouvèrent propriétaires ici au siècle suivant), et en partie l'objet de cessions foncières qui ne pouvaient former la base d'aucun type d'exploitation agricole (trois « propriétaires » gaéliques du *townland* de Shigaunagh ne contrarient pas une agriculture celtique ; on ne peut dire la même chose de Mountrath, McCooge et Taylor). Notons que Mountrath (Sir Charles Coote), colonel Carey Dillon, Henry Waddington et Wm. Knight font partie des « *Connaught Purchasers* », ces officiels du « Parlement » qui, par fraude ou par intimidation de ceux qui ne pouvaient ou ne voulaient leur payer de pot-de-vin, achetèrent les terres destinées aux transplantés [33].

Il est inutile de tenter de démêler ici l'histoire de la propriété dans la

32. Coonan, 1954, p. 327.
33. Choille, 1962, p. XLVII.

paroisse plus que ce qui est indiqué sur les deux cartes (cartes 52 et 53), en grande partie parce que cette histoire ne nous aiderait pas beaucoup à y comprendre la vie actuelle, mais nous pouvons suivre les péripéties de deux propriétaires afin de chercher des illustrations d'un phénomène : la séparation de la propriété et de l'exploitation, qui, lui, explique l'un des aspects de la société paroissiale actuelle [34].

Le premier exemple est celui de Patrick French, le père de Roebuck French dont les propriétés paraissent sur la carte 54. Les French sont une très ancienne famille dans le comté de Galway, et la branche de Patrick French possédait le chateau et domaine de Monivea, quelques dix kilomètres au nord d'Athenry [35]. Lorsque Lord Trimleston, de Trim, Co. Meath, fut transplanté, les Commissaires de Loughrea lui donnèrent Monivea, et assignèrent à Patrick French (juillet 1656) des terres prises à l'Earl de Clanrickard. Mais la Restauration rendit à Clanrickard ses terres, et Patrick French fut donc de nouveau dépossédé. Lord Trimleston fut bien par la même occasion ramené à son propre domaine en Meath, mais avant d'en prendre possession, il fallait trouver d'autres terres de valeur égale pour « *l'Adventurer* », Captain Pepper, qui s'y trouvait. Patrick French finit par racheter ses propres terres du fils de Lord Trimleston en 1678, qui, lui, racheta probablement à son tour le domaine de Meath [36].

Le deuxième exemple met en scène la famille Martin. Nous savons qu'en 1615 Oliver Martin avait déjà la jouissance de certaines propriétés dans la paroisse. [37] En 1641 il était propriétaire de 1.485 ha en 13 parcelles,

34. Pour reconstituer les détails de cette histoire nous avons trois états, trois « sections » historiques : le *Fiant* d'Elizabeth pour Hugh Buidhe O'Hyne en 1588 (O'Donovan, 1844, p. 404, et al.), la liste des propriétaires en 1641 (plus exactement en 1636 au moment de *Strafford's Survey* ; Choille, 1962, p. XXXIV), et la liste des propriétaires après les confiscations de 1653 et les restitutions de 1662, les confiscations consécutives à la guerre de 1688, l'*Act of Settlement* de 1697, et les ventes de 1702. Simplement, pour détailler les changements survenus entre ces trois états, sans chercher à les expliquer, il faudrait consulter tous les *Calendars of Patent and Close Rolls* de l'époque (les titres originaux disparurent dans diverses incendies), les testaments encore existants, etc., et construire un certain nombre de généalogies. Sans être assuré à la fin d'aboutir à un résultat cohérent, de pouvoir réduire l'enchevêtrement de confiscations, transactions, ventes, achats, pardons, « degrés d'innocence », revendications, et demandes reconventionnelles, ne serait-ce qu'à une suite chronologique. L'intérêt d'une telle recherche pour l'histoire irlandaise est évidente.

35. Toutefois, il faut remarquer qu'en 1641 les French ne pouvaient être à Monivea que depuis peu, car en 1574 un document citant les « *gentlemen and castles* » situe Melaghlin McConor à Moynvea. D'ailleurs dans toute la baronie de Tiaquin (Doughshghty Kelly et Corkomoe d'alors) on ne trouve qu'un seul nom normand. Choille, 1962, p. XXXVI et note 10.

36. Prendergast, 1875, pp. IV-VI, et 152 ; Choille 1962, p. XLVIII.

37. Kelly, 1914. La terminologie de ce document est intéressante : « ... *to*

dont 1.285 ha en 6 parcelles (carte 52) dans la paroisse actuelle ; et propriétaire, conjointement avec d'autres, de 1.780 ha en 8 parcelles, dont 1.490 ha en 7 parcelles dans la paroisse. Au début du XVIII^e siècle, après les deux confiscations du XVII^e, il se trouva propriétaire de 1.990 ha en 37 parcelles, dont 356 ha en 3 parcelles dans la paroisse (carte 53), et copropriétaire de 94 ha en 4 parcelles. Notons qu'en 1641 ses propriétés comprenaient 925 ha de terres « profitables » et 560 ha de terres « non-profitables » (792 et 495 ha respectivement dans la paroisse) [38], et les terres dont il partageait la possession avec d'autres comprenaient 1.135 ha de terres « profitables » et 644 ha de terres « non-profitables » (912 et 571 ha dans la paroisse). En somme, on lui confisqua 2.060 ha en 21 parcelles de bonnes terres, et il récupéra 2.185 ha en 37 parcelles.

Ces deux exemples, qui peuvent être très légitimement généralisés, nous fournissent deux conclusions importantes, mais avant de les dégager, il convient de rappeler très brièvement les traits essentiels des régimes fonciers féodal et celtique [39]. Le régime féodal faisait partie d'un système hautement intégré (en théorie, tout au moins) dont le but primitif avait été de fournir les pâturages et les chevaux nécessaires à la formation de la cavalerie lourde, rendue possible par l'introduction en Europe de l'étrier [40]. L'essence de l'inféodation était la mise à la disponibilité du suzerain d'un homme lige monté et armé. Le type de production manoriale, avec serfs ou manants, lié par ailleurs à l'assolement triennal (ou biennal) et à la charrue lourde, concourait à cette fin. La propriété du sol en soi était en somme une notion toute relative et le franc-alleu peu répandu ; ce qui n'excluait pas, bien entendu, la formation de liens profonds entre les hommes et la terre de leurs ancêtres. Mais la société médiévale « (se caractérisait) par la coexistence, sur une même fraction de sol, de droits réels concurrents, ... tels qu'aucun ne possédait cette plénitude dont l'idée s'attache, ... à la notion de propriété. » [41].

Oliver Martin, gentleman, of the Castle of Kinvarra, and the parcels of Kinvarra and Ballybranagan, and Knockechollin 1 qr, 11/12 of Crossohy Clounasy ; 1 qr Lecarrowoughteraghmony, Scribagh, and Downan ; 1/2 qr Killinkyvny, 1 qr 1/2 of Cahirseraley quarter ; 1/4 of the 1/2 of qr Sessinegarby, Towninallagh 1/2 cart Farnaboy 1/2 cart, Mabery Kighobin 1/2 cart... ; to hold of the Earl of Clanricard by the like tenure as by inquisition taken at Loghreagh 16th Sept 1607.

38. Les *Books of Survey and Distribution* non seulement décrivent les terres, mais aussi les partagent en terres « profitables » — terres arables, prés, pâturages — et « non-profitables » — landes, montagnes, champs caillouteux, tourbières, etc. Choille, 1962, p. IX.

39. Du XII^e au XIII^e siècles, environ, en ce qui concerne la féodalité, car c'est en fait ce régime-là que les Anglais, même au XVI^e et XVII^e, essayèrent d'introduire en Irlande. En ce qui concerne le régime celte, il est permis de supposer que les lois « *Brehon* » avaient encore cours en Connacht à la fin du XVI^e.

40. White, 1962.

41. Bloch, 1964, tome II, p. 93.

Chez les Gaéls le sol était à la fois propriété collective et propriété individuelle, c'est-à-dire il était impossible d'aliéner la terre hors la possession de la lignée ou du *tuath*, mais en même temps le tenancier en disposait comme si elle lui appartenait complètement. Aussi chaque homme libre avait-il droit à sa part de terres. Les tenanciers étaient les nobles, et louaient une partie de leurs terres aux propriétaires de troupeaux. Ce régime allait de pair avec une production fondée sur un *infield* en cultures permanentes (régi par le *gavelkind* ou *rundale*) et un *outfield* en cultures temporaires et migratoires.

Ces traits semblent se traduire parfaitement dans les cartes 51 et 52. Vis-à-vis des autorités anglaises Hugh O'Heyne répondit de toutes les terres du clan, mais lorsque la pression anglaise se fit plus impérative et plus spécifique après 1641, nous voyons apparaître d'autres O'Hyne qui sont propriétaires en tant que producteurs ; et que les Anglais traitèrent comme s'ils étaient usufruitiers de mouvances. Qu'il ait été voulu ou non, le résultat fut de traiter le régime celtique en régime féodal, et cela sans changer l'infrastructure techno-économique. Ce qui se dégage de cet extraordinaire battage de cartes que semblent avoir été les transferts de propriété entre 1641 et 1697 est l'impression de divorce totale entre ce qui constitue un titre de propriété et la production agricole. Tout se passe comme si les Anglais avaient extrait d'un système, qui n'avait plus cours chez eux depuis fort longtemps, l'un des aspects mineurs — le caractère toujours disponible d'un fief — pour l'imposer sur un pays (le Connacht) qui n'avait jamais connu le système. Nous avons déjà vu que l'une des sources des problèmes en Irlande à partir du XVIII^e^ fut le clivage net et total entre propriétaires et tenanciers ; l'étude du régime foncier dans la paroisse semble indiquer qu'en traitant en féodaux les propriétaires irlandais le gouvernement anglais ait réussi non seulement à séparer la nation irlandaise de la nation anglaise, mais aussi, dès la fin du XVII^e^, à rendre distinctes, et étrangères l'une à l'autre, la notion de propriété et la notion de production.

La deuxième conclusion qui se dégage de cette esquisse historique concerne l'unité de propriété : le *townland*. Il semble bien qu'avant la fin du XVII^e^ cette unité n'avait pas trouvé sa forme définitive. Ce qui laisse supposer qu'au début le *townland* était l'unité de production, comportant cultures permanentes et temporaires, l'*infield* et l'*outfield*. Cette unité était possédée ou louée par un groupe de parents, ce qui renforça la tendance des administrateurs nouveaux, non habitués à ce mode d'expropriation et d'exploitation du sol, à le prendre comme unité de propriété. Les périodes de grandes confiscations étant révolues, les perfectionnements des méthodes cartographiques se conjuguèrent avec l'évolution des pratiques agricoles — de meilleures techniques et l'extension des cultures permirent l'emploi de la surface comme valeur unitaire — pour fixer les

frontières géographiques de ces unités. Il est possible aussi que le clivage entre propriétaires et tenanciers, en perpétuant les anciens modes sociaux de production — le propriétaire traitait avec le chef de chaque village, ou *townland* — rendît plus improbable le découpage d'un *townland* entre plusieurs propriétaires.

A partir du début du XVIII[e] siècle la propriété à Kinvarra oscilla entre un état de consolidation et un état de morcellement. Après les confiscations et donations du XVII[e] il y eut tendance vers un regroupement des domaines entre les mains des quelques grandes familles de la région. Cette tendance fut fortement renforcée par les liens de famille entre les principaux propriétaires. « L'endogamie » très prononcée entre les principales familles de la région imposa ses règles jusqu'aux derniers jours des *landlords* : Count Blake (propriétaire 3 sur la carte 77) épousa la veuve de Bradie Murray (propriétaire 6 sur la même carte) [42].

La Grande Famine et les difficultés qui s'en suivirent agirent comme une force centripète, d'autant plus que le dernier quart de siècle vit les premières lois de la réforme du régime de propriété. La carte 77 rend compte de cette évolution, car elle montre l'état de la propriété à Kinvarra au moment de la prise en charge des terres par la Commission des Terres, et nous y voyons non seulement neuf propriétés sur vingt-deux qui se limitent à un seul *townland* ou moins, mais aussi le nom d'une compagnie d'assurances. Rappelons que cette carte représente en fait une série de « moments » et non pas un seul instant temporel, ce qui signifie, par exemple, qu'au moment de la prise en charge par la Commission des Terres de la première propriété, le morcellement put être moindre, ou qu'au moment de la prise en charge de la dernière propriété tout le reste de la paroisse était aux mains des exploitants. Notons la « propriété libre » (*freehold*) au centre de la paroisse, qui ne payait que les temporalités de l'église, temporalités qu'elle doit payer actuellement à la Commission. Cette propriété fut cédée au grand-père de l'actuel propriétaire pour régler des dettes acquises dans son débit de boissons.

Ce morcellement de la propriété n'était guère senti comme tel par les exploitants, car pour eux il n'y avait à Kinvarra que cinq propriétaires (*landlords*) d'où nous pouvons déduire que sur les 23 propriétés dans la paroisse vers la fin du siècle dernier, trois seulement avaient leurs propriétaires en résidence, deux de ces propriétaires habitant la paroisse voisine.

Il convient de souligner à nouveau, car ceci contient une des clés de la situation actuelle de la société irlandaise, et, partant, de son évolution,

42. Issu de cousins germains, le Count Blake eut trois familles distinctes à l'étage de ses grand-parents, mais à l'étage de ses arrière-grands-parents on ne trouve que quatre noms de famille.

Tableau 43. — Exploitations et sol.

Catégorie d'exploitation ha	Cahermore		Doorus		Killinny		Kinvarra	
	Nbre	Ha	Nbre	Ha	Nbre	Ha	Nbre	Ha
x — 0,40			3	1,2	1	0,40	17	6,9
0,40 — 2			5	7,7			12	15
2 — 4			2	7,9			6	19
4 — 6	5	25	8	45	1	4,3	16	83
6 — 12	9	93	44	417	9	79	40	388
12 — 20	26	414	19	326	27	431	32	544
20 — 40	35	860	14	385	38	1.055	43	1.370
40 — 80	10	517			19	1.075	9	516
80 — x	2	191			4	345	2	248
	87	2.100	95	1.190	99	2.990	177	3.190
	%	%	%	%	%	%	%	%
x — 0,40			3	0,1	1		10	
0,40 — 2			5	0,7			7	0,5
2 — 4			2	0,7			3	0,6
4 — 6	6	1	8	4	1		9	3
6 — 12	10	4	46	35	9	3	23	12
12 — 20	30	19	20	27	27	14	18	17
20 — 40	40	41	15	32	38	35	24	43
40 — 80	11	25			19	36	5	16
80 — x	2	9			4	12	1	8
	99	99	99	99,5	99	100	100	100

la distinction entre la propriété et l'exploitation. Nous avons déjà vu dans la section sur la *townland* de Dungory que l'un des problèmes principaux de l'agriculture irlandaise concerne l'importance de l'exploitation. L'évolution des superficies d'exploitations a été tracée (tableau 18) en comparant les chiffres de 1859 et de 1926. Mais il faut se souvenir que les chiffres de 1859 décrivent uniquement des exploitations et que, par contre, les chiffres de 1926 décrivent des propriétés, qui sont *aussi* des exploitations.

Ce n'est guère la peine de reproduire maintenant le même tableau des superficies, mais nous pouvons ajouter une table donnant les mêmes renseignements pour les quatre D.E.D.'s où se trouve Kinvarra (tableau 43). Par contre il serait intéressant de traduire ces deux tableaux en un graphique qui nous permette de comparer les pourcentages d'exploitations dans une catégorie donnée entre les différentes régions à un siècle d'écart, et de comparer ces mêmes pourcentages avec la quantité de terres représentée par chaque catégorie (figure 30). Pour les *Rural Districts* et les *Baronies* ce graphique est construit en prenant les moyennes de chaque

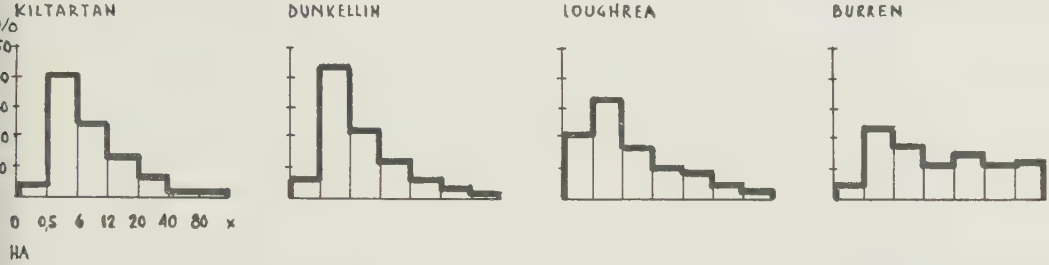
fig. 30

REGIME FONCIER

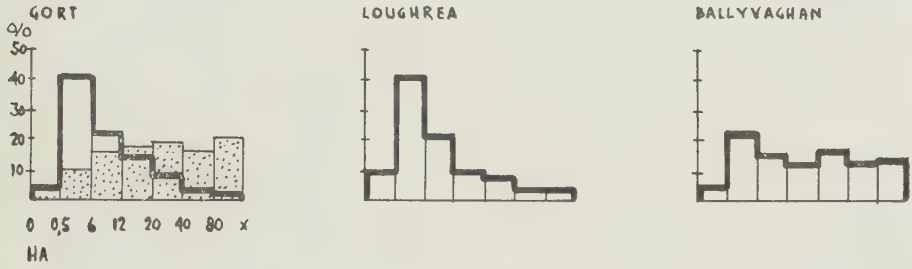
PROPRIÉTÉS

EXPLOITATIONS

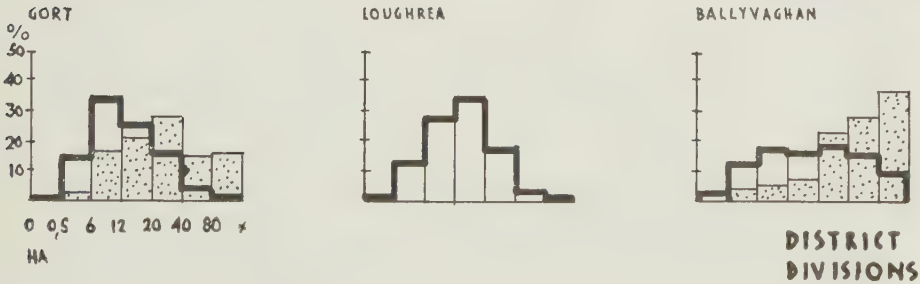
BARONIES 1859



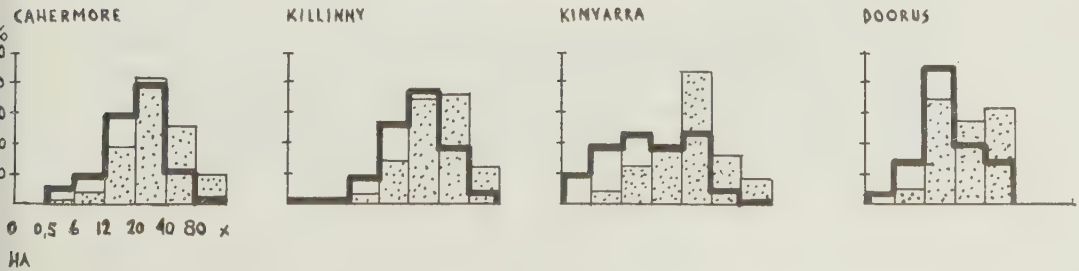
RURAL DISTRICTS 1859



RURAL DISTRICTS 1926



DISTRICT ELECTORAL DIVISIONS 1955



classe, mais pour les *District Electoral Divisions* de la paroisse en 1955 les chiffres réels sont utilisés.

Cette série de documents visuels présente une singulière difficulté en ce qui concerne l'interprétation, mais nous allons essayer de tirer avantage de cette difficulté. Elle nous permet surtout d'éviter un jugement de valeur érigé sur une base erronée. De temps en temps dans la littérature décrivant des communautés rurales, une comparaison est faite entre le pourcentage de propriétaires dans une catégorie de propriétés donnée et le pourcentage de terres qu'ils possèdent. Par exemple, 10 % des propriétaires possèdent 50 % des terres. L'implication en est que la situation est injuste et constitue une exploitation humaine indéfendable. Or, ces graphiques-ci nous montrent que les chiffres obéissent à une loi simple. Plus le nombre de petites exploitations augmente, plus la quantité de terres tenues par les grands propriétaires augmente. Mais les fluctuations de la parabole ne font que décrire les rapports de surfaces et ne démontrent en rien ni la qualité de ces surfaces, ni la justice ou l'injustice des rapports de production qui y règnent. Il est facile d'imaginer des situations où quelques propriétaires de grandes étendues désertiques soient aussi démunis qu'une foule de petits propriétaires dans une vallée fertile, ou encore, où des nomades éleveurs sans propriété foncière individuelle aient plus de prestige social que de grands propriétaires d'oasis. Sans doute y a-t-il plus de justice immanente dans une situation d'équitable partage du sol, traduit, par exemple, dans la courbe de Gauss exprimant les rapports entre propriétaires et propriétés dans le *District Electoral Division* de Cahermore en 1955, mais tout ce qui peut être dit à la seule lecture des chiffres est que les situations décrites par une parabole contiennent plus d'injustice sociale *potentielle* que celles décrites par une courbe de distribution normale. Il faut au moins un graphique du type de celui utilisé pour l'étude de Dungory avant de procéder à une interprétation quelconque. Et théoriquement il faudrait y incorporer un calcul du seuil de rentabilité valable pour la région.

Par contre, il est parfaitement justifié de dire que, dans les situations où il faut deux graphiques et, surtout, deux échelles différentes pour décrire les modes d'appropriation et d'exploitation du sol, il y a inégalité sociale. Dans ce cas le jugement de valeur a une base réelle. Le divorce entre le fait social de la propriété et le fait social de l'exploitation agricole à Kinvarra dans les premières années de ce siècle est ici illustré d'une façon éclatante.

En plus, une comparaison approfondie entre les deux graphiques dégage une image de la production agricole sous l'ancien système irlandais quelque peu différente de celle proposée par les historiens. En effet, comment concilier le jugement souvent porté sur l'Irlande de cette époque comme étant le pays de très grands propriétaires et de toutes petites exploitations, avec nos groupes de chiffres. Dans le graphique des exploitations,

nous voyons que les différentes catégories supérieures sont plus ou moins fournies, y compris les exploitations de plus de 80 ha. Or, le tracé de la quantité de terres incluses dans chaque catégorie montre qu'il s'agit bien dans ces catégories supérieures d'*exploitations* et non pas de grandes *propriétés* ni de grands domaines. (En fait, il n'y a qu'une seule propriété de moins de 80 ha). Il faut donc, tout au moins en ce qui concerne cette région, ou, plus exactement, en ce qui concerne cette paroisse, modifier cette image par trop grossière. Il est évident qu'il y eut certains *landlords* qui gardaient la plus grande partie de leurs terres pour les exploiter à leur compte personnel, tandis que d'autres louaient des morceaux plus considérables. Ici il est possible de faire appel à la documentation de l'enquête même pour constater que cette première catégorie comprenait surtout les propriétaires résidents. Et puis nous pouvons invoquer certaines périodes de l'histoire irlandaise où il fut politiquement avantageux de créer sur ses propriétés des exploitations d'une certaine taille que l'on pouvait faire évaluer en vue de l'impôt foncier à plus de 40 *shillings*, créant ainsi des électeurs. Puis, enfin, parfois, des lots de terre plus importants que les lots ordinaires furent loués à des intermédiaires [43], ce qui augmenta la dispersion des exploitations parmi les différentes catégories de grandeur.

Cette distinction entre propriétaires résidents et propriétaires absentéistes quant à leur manière d'exploiter et de louer leurs terres semble être restée dans l'esprit des gens. A Dungory, par exemple, on dit qu'autrefois les propriétaires « venaient jusqu'à la porte de la maison » et que les locataires ne possédaient rien et devaient travailler pour les propriétaires afin de gagner de quoi payer le loyer. Ils ajoutent que seulement à Dungory ce n'était pas ainsi. Or, cette pensée traduit bien la situation particulière de Dungory par rapport au mode d'exploitation et d'appropriation du sol. Au nord se trouvèrent les St George, à l'est Count Blake, et au sud les Murray, c'est-à-dire trois des cinq propriétaires résidents de la région. Ceux-ci ne louaient que des jardins et faisaient travailler leurs locataires. Par contre, les terres de Dungory appartenaient à un propriétaire absent, qui louait, donc, la totalité de ses propriétés.

Quant aux relations entre les propriétaires et leurs locataires, il est difficile de se faire une idée aujourd'hui de ce qui se passa effectivement dans la paroisse. Trop de choses ont été écrites sur ce sujet pour permettre de distinguer dans les paroles du paroissien actuel entre la réalité spécifique dans le Kinvarra de naguère et les conditions générales en Irlande. La région fut une de celles souvent balayées par le vent de la révolte, mais le seul témoignage resté vivant concerne le grand propriétaire catholique de la paroisse, connu pour sa sévérité. Ou, plutôt, connu pour être sévère *malgré* sa religion. Il serait difficile, d'ailleurs, aux habitants actuels de

43. Flatrès, 1957, p. 74.

garder de l'animosité contre des propriétaires terriens *per se*, devenus tous propriétaires comme ils le sont.

La dichotomie entre propriétaires et exploitants n'existe donc plus, mais avant de poursuivre, il faut parler d'un dernier effort accompli pour constituer une classe de grands propriétaires, car cet effort influença considérablement les relations futures entre bourg et campagne. A la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, quand les propriétaires absentéistes se défirent de leurs terres, certains commerçants du bourg en profitèrent pour acheter des fermes. L'exemple qui en est cité encore concerne un des commerçants qui arriva ainsi à se faire un domaine respectable, d'autant plus qu'il se faisait rembourser les dettes des paysans par des terres plutôt qu'en espèces. On appelait les terres ainsi acquises du « *grab-land* ». La réponse des fermiers à ce procédé fut le *boycott*, le renversement de murs sur les terres achetées, et des coups de fusil dans la nuit. A la fin, la Commission des Terres reprit toutes ces terres comme aux autres propriétaires non-exploitants, mais cette période approfondit le fossé entre les bourgeois et les campagnards.

La situation actuelle est donc, sauf de très rares exceptions, très stable, et semble avoir atteint une sorte d'impasse, d'où toute fluctuation de la propriété paraît exclue. Il est très difficile d'acquérir une ferme autrement que par l'héritage, mode d'acquisition que nous allons examiner maintenant. Le principe de base en est la passation de la propriété à un fils, qui n'est pas forcément le fils ainé. Bov, par exemple, un des exploitants dont nous avons examiné la production agricole, est un troisième fils. L'analyse de cette situation est facile ; sur ces petites fermes, ou, plutôt, sur ces fermes à peine rentables, l'héritier ne peut se marier qu'au moment où il rentre effectivement en possession de l'exploitation. Souvent le fils aîné, ou le deuxième, ne veut pas attendre pour se marier que son père veuille bien lâcher les rênes. Ils émigrent. Ainsi quand le père se décide à renoncer à la conduite effective des affaires, il ne reste souvent plus qu'un fils puiné. On peut presqu'ajouter qu'il est heureux que le mode d'héritage par le fils aîné ne soit pas resté culturellement préférable, car même puiné, dans la situation actuelle l'héritier a souvent dépassé trente ans au moment de se marier. Actuellement, le gouvernement central fait un effort pour changer cet état de choses. Il a abaissé, par exemple, l'âge de la pension de vieillesse et a rendu obligatoire la cession de la propriété avant de pouvoir toucher cette pension. Sur un plan moins structuré, un vieux qui refuse de céder la propriété à l'un de ses fils rencontre la désapprobation ouverte de la communauté.

La relation entre le mariage et l'héritage ressort des contrats de mariage. Ceux-ci, dans cette région, sont en général peu employés, ou, plus exactement, les accords verbaux sont rarement signés devant le notaire, mais quand ils le sont, ils prévoient deux possibilités. Ou bien l'ancien pro-

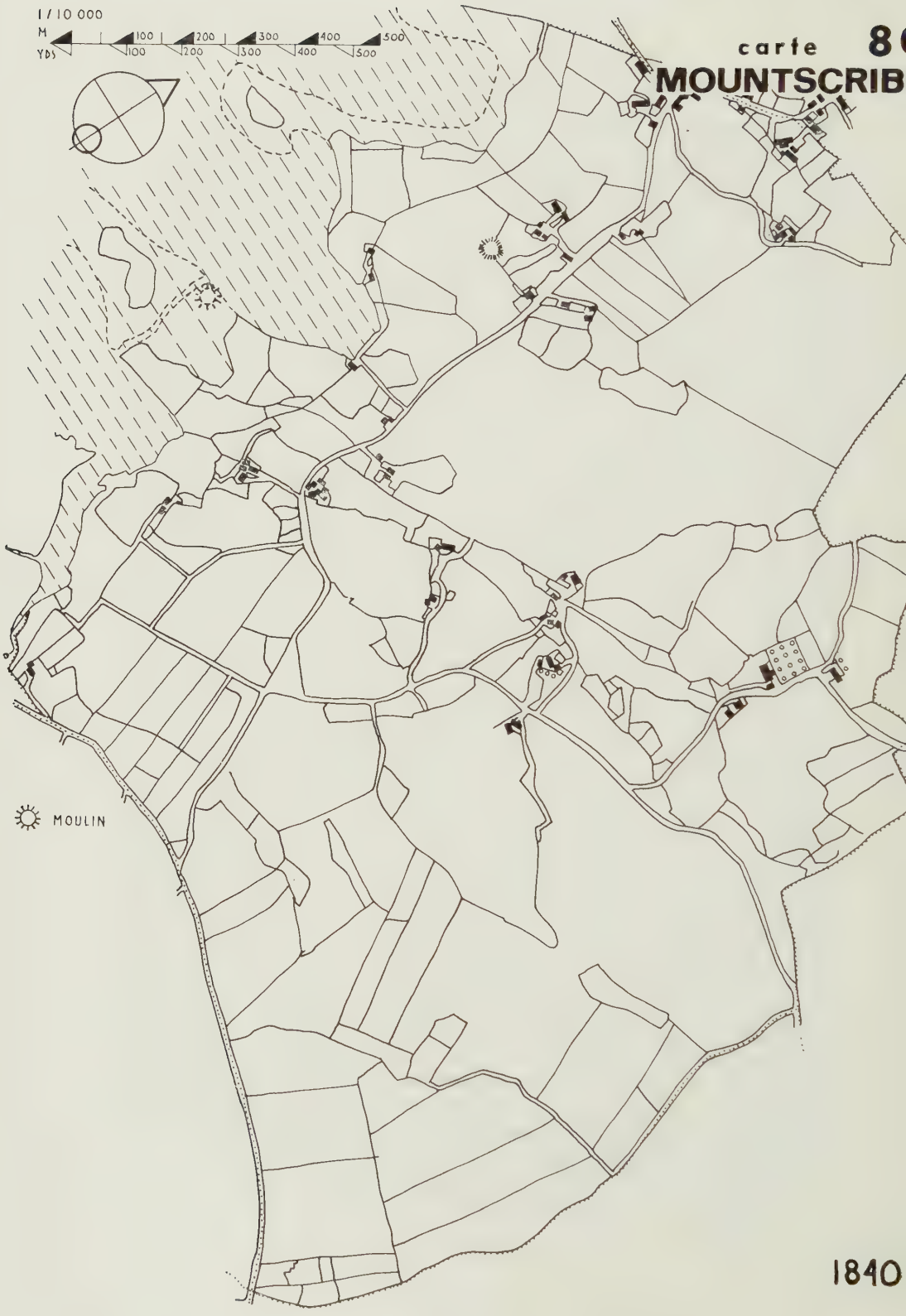
priétaire renonce à tout en faveur de son fils, ou de tout autre héritier, en échange de son propre entretien et de celui de sa femme pendant le reste de leurs jours ; ou bien il devient locataire à vie de son fils, et celui-ci devient légalement exploitant, puis propriétaire lorsque les deux membres du vieux couple sont morts.

Les solutions adoptées quand il n'y a pas de fils, non seulement complètent notre information sur les modes d'héritage, mais aussi fournissent des renseignements sur la structure de la parenté. Par ordre de préférence, la ferme va d'abord à un parent du mari du même nom que lui, ensuite à un parent quelconque du mari, et enfin à un parent de la femme. Parfois, quand le couple est sans enfants, un neveu du mari et une nièce de la femme sont mariés et héritent. Il faut ajouter que cette solution tombe actuellement en désuétude, comme tous les arrangements de mariages, mais la structure sociale joue quelquefois dans ce sens inconsciemment. Par exemple, un certain homme hérita il y a quelques années d'une ferme dans le sud de la paroisse parce qu'il portait le même nom que le défunt, bien que son lien de parenté fut bien plus lointain que celui d'une petite-nièce. Il devait affronter le ressentiment des autres habitants du village, car en plus de son degré de parenté éloigné, il venait lui-même de la paroisse voisine et, bien que l'on ne mît point en question son droit légitime à l'héritage, les villageois relevaient une certaine injustice dans le résultat du jeu des configurations culturelles. Le ressentiment et la méfiance disparurent le jour où il épousa la petite-nièce.

Il faut qu'il n'existe vraiment pas d'héritiers possibles parmi les hommes, pour qu'une femme puisse être envisagée. Maeve hérita parce qu'il n'y avait plus un seul parent mâle portant le même nom dans la lignée du mari de sa tante. Il eût été intéressant de classer les héritiers possibles selon leur degré de parenté (la nièce de la femme avant la grand'nièce du mari, par exemple), mais comme nous le verrons, l'état actuel de connaissances généalogiques ne le permet pas. Dans le cas que nous venons d'évoquer, par exemple, le degré de parenté de l'homme est inconnu ; on dit simplement qu'il est éloigné, *very far out*, ce qui le met au-delà d'un cousin du deuxième degré sans autre précision.

Bien que l'exemple vienne d'une autre partie de l'Irlande et se situe il y a un demi-siècle, nous pouvons illustrer la primauté de la lignée paternelle, et en même temps apercevoir brièvement la direction que prend l'évolution de cet aspect de la culture rurale irlandaise, par un incident survenu aux Blasket [44]. Maura, la sœur de Tomas O'Crohan, fut mariée à un Martin, le dernier fils resté au foyer d'une famille modérément riche (pour les Blasket). Martin mourut peu de temps après la naissance d'un fils. L'un des frères de Martin revint et Maura fut obligée de retourner chez

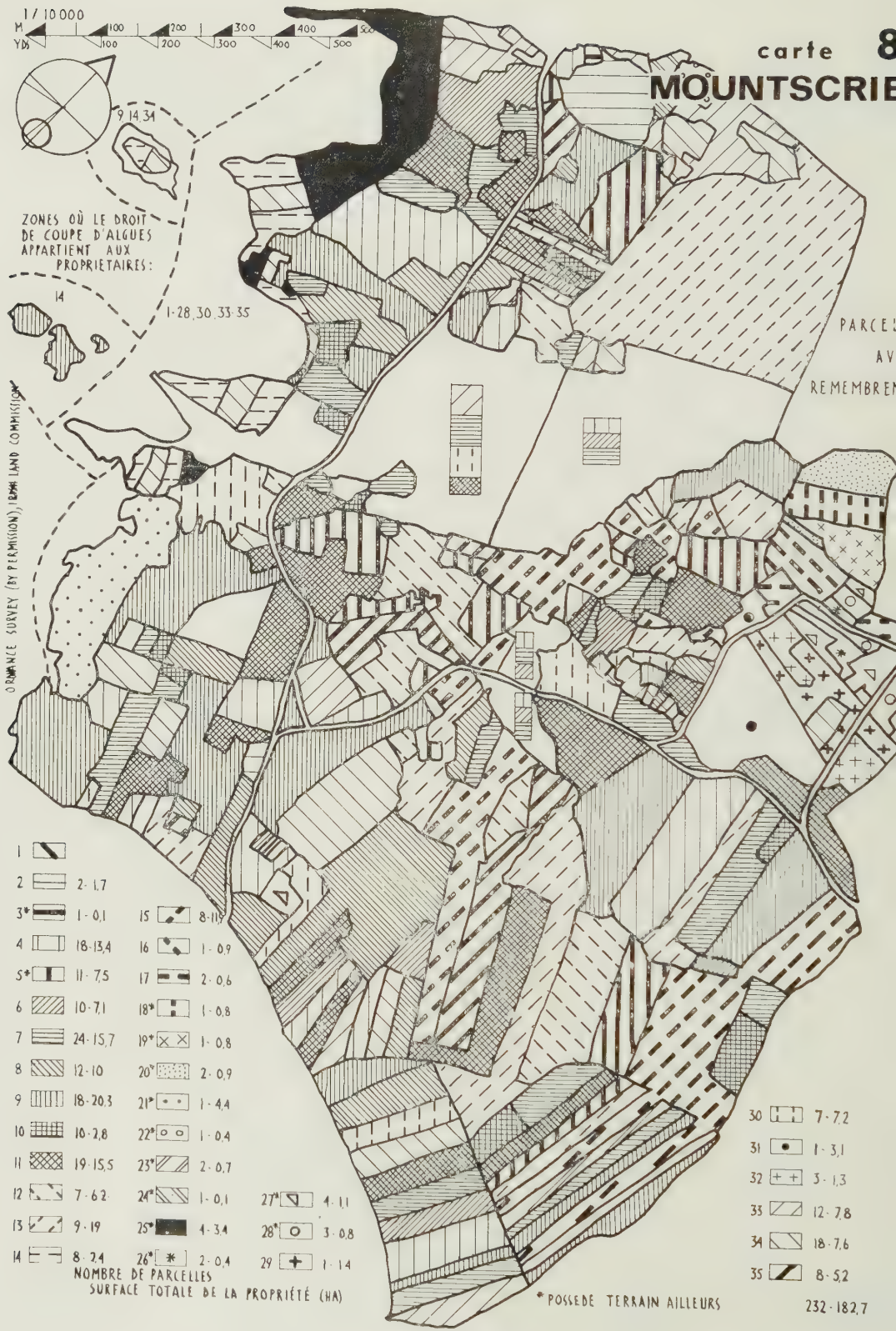
44. O Crohan, 1951, p. 21.

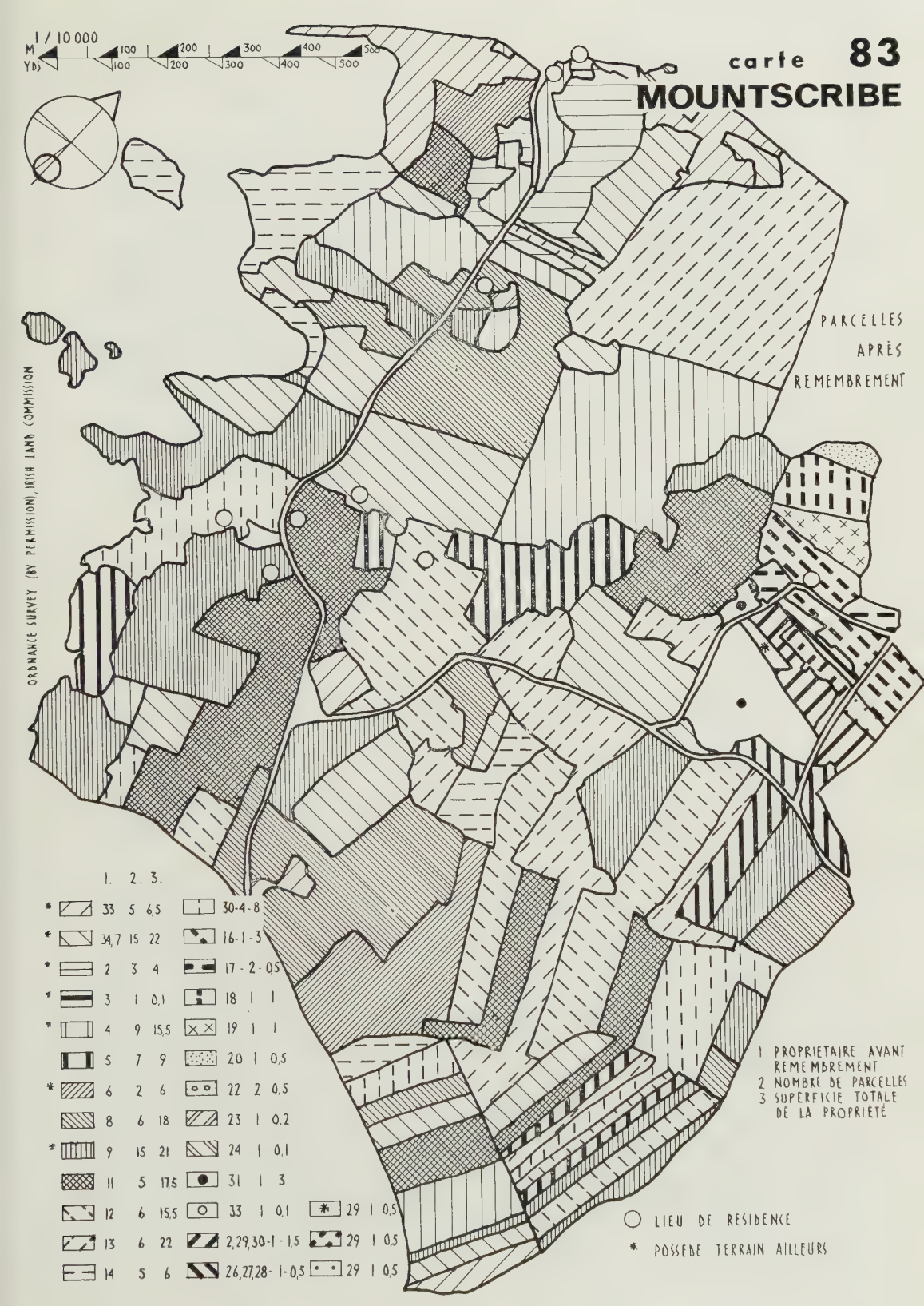

1/10 000
M
100
200
300
400
500
YDS
100
200
300
400
500
carte 8
MOUNTSCRIB
MOULIN
1840

carte **81**

MOUNTSCRIBE

1919


1/10000
M
YDS
100
200
300
400
500
carte 8
MOUNTSCRIE
9 14 34
ZONES OÙ LE DROIT DE COUPE D'ALGUES APPARTIENT AUX PROPRIÉTAIRES:
14
1-28 30 33-35
PARCE
AV
REMEMBRE
ORDNANCE SURVEY (BY PERMISSION) LAND COMMISSION
1 2 - 1,7
3* 1 - 0,1
4 18 - 13,4
5* 11 - 7,5
6 10 - 7,1
7 24 - 15,7
8 12 - 10
9 18 - 20,3
10 10 - 2,8
11 19 - 15,5
12 7 - 6 2
13 9 - 19
14 8 - 2,4
15 8 - 11,9
16 1 - 0,9
17 2 - 0,6
18* 1 - 0,8
19* 1 - 0,8
20* 2 - 0,9
21* 1 - 4,4
22* 1 - 0,4
23* 2 - 0,7
24* 1 - 0,1
25* 4 - 3,4
26* 2 - 0,4
27* 4 - 1,1
28* 3 - 0,8
29 1 - 1,4
30 7 - 7,2
31 1 - 3,1
32 3 - 1,3
33 12 - 7,8
34 18 - 7,6
35 8 - 5,2
NOMBRE DE PARCELLES
SURFACE TOTALE DE LA PROPRIÉTÉ (HA)
* POSSEDE TERRAIN AILLEURS
232 - 182,7


1 / 10 000
M
YDS
100
200
300
400
500
carte 83
MOUNTSCRIBE
PARCELLES
APRÈS
REMEMBREMENT
ORDNANCE SURVEY (BY PERMISSION), IRISH LAND COMMISSION
1. 2. 3.
* 33 5 6,5
* 34,7 15 22
* 2 3 4
* 3 1 0,1
* 4 9 15,5
5 7 9
* 6 2 6
8 6 18
* 9 15 21
11 5 17,5
12 6 15,5
13 6 22
14 5 6
30-4-8
16-1-3
17-2-0,5
18 1 1
19 1 1
20 1 0,5
22 2 0,5
23 1 0,2
24 1 0,1
31 1 3
33 1 0,1
2,29,30-1-1,5
26,27,28-1-0,5
* 29 1 0,5
29 1 0,5
29 1 0,5
1 PROPRIETAIRE AVANT REMEMBREMENT
2 NOMBRE DE PARCELLES
3 SUPERFICIE TOTALE DE LA PROPRIÉTÉ
LIEU DE RESIDENCE
* POSSEDE TERRAIN AILLEURS

ses parents. Elle émigra aux États-Unis et ce fut seulement à son retour, trois ans plus tard, qu'elle instruisit un homme de loi de ce qui se passa et força ainsi le frère de son mari à restituer une part de l'héritage, non pas pour elle, mais pour son fils.

En tout dernier lieu, si l'on ne trouve aucun héritier parmi les parents du mari, l'exploitation peut être léguée à un parent de la femme. Actuellement, la loi prévoit que la moitié d'un héritage doit revenir à l'épouse, mais cette disposition n'est pas toujours respectée à la campagne.

De toute façon, la plupart des propriétaires dans la paroisse habitent et exploitent des propriétés pour lesquelles ils ne possèdent pas de titre. Assez souvent les paysans meurent intestat, et puisque la ferme tombe sous la juridiction des *Land Purchase Acts* et doit donc être classée comme propriété personnelle et non pas comme propriété foncière, le plus proche parent en hérite. De ce fait, toutes les contestations légales sont possibles, et pour posséder le titre il faut obtenir le désistement écrit d'un certain nombre d'héritiers. Comme il est facile de l'imaginer, cette situation se complique à chaque mort intestat, jusqu'à devenir pratiquement inextricable. Ce n'est pas la moindre des difficultés du remembrement que de légaliser les titres de propriété. Par exemple, Maeve habite l'exploitation depuis 16 ans, 4 de plus qu'il ne faut pour rendre caduques les contestations, mais il lui faudrait les signatures de tous ses frères et sœurs émigrés aux États-Unis pour obtenir un titre, et la procédure lui semble inutile et trop chère. Cool exploite trois propriétés différentes (cf. carte 75), et il lui faudrait plus de £ 400 pour faire faire les recherches nécessaires pour légaliser son exploitation. Le père de Lugh laissa tous ses biens meubles et immeubles à ses deux enfants, mais légua dans son testament un «intérêt à vie » à sa sœur et à son épouse. Celles-ci moururent sans testaments, et les enfants durent payer plus de £ 700 pour rentrer dans leurs biens.

Pour terminer cette discussion du régime de propriété, nous ne pouvons mieux faire que montrer l'effet du remembrement sur l'un des *townlands* de la paroisse, Mountscribe (cartes 80-83, photo 2). Le changement physique du terroir entre les deux premières cartes montre bien l'évolution du régime de la propriété, surtout quand nous nous souvenons que la multiplication des clôtures alla de pair avec une baisse démographique. Nous remarquons aussi l'introduction de champs en lanière, caractéristique d'une évolution dans le mode d'exploitation du sol qui accompagne l'évolution dans le mode d'appropriation du sol.

Le morcellement et le parcellement visible sur la carte 83 n'est ni plus ni moins que la moyenne de la propriété irlandaise. Plus embrouillés certainement que les régions occidentales, mais presque limpide par rapport aux contrées de *rundale*. Le processus même du remembrement, hormis le problème des titres légaux déjà évoqué, n'est spécifiquement

irlandais qu'en ce sens que la *Land Commission* dispose de plus de pouvoir légal que l'État, par exemple, en France, mais elle en use moins.

La conclusion la plus importante à laquelle nous arrivons après l'examen de ces deux cartes concerne l'agriculture. Il est évident que toute progression de l'agriculture à Mountscribe dépendait du remembrement qui pourtant laissa subsister un certain parcellement et des enclaves [45]. Mountscribe est le seul *townland* remembré de la paroisse, et n'en représente qu'un peu plus de 2 % de la surface, ce qui souligne la gravité des problèmes agricoles.

D. — *CONCLUSIONS SUR LA PRODUCTION PAROISSIALE*

Avant de continuer, résumons les grands traits de la production dans la paroisse, production qui est presqu'entièrement agricole.

Tout d'abord cette production agricole est le fait de propriétaires-exploitants. La classe la plus importante des grandeurs d'exploitation est celle de 20 à 40 ha, comprenant 28 % des propriétés et 39 % des terres. Le parcellement est très important.

La production agricole est polyvalente et très diversifiée. Non seulement elle comprend en des parts d'égale importance les cultures et l'élevage, mais aussi chaque activité concerne plusieurs espèces végétales ou animales. De plus côte à côte existent une économie de subsistance et une économie de marché.

Les techniques s'étendent sur toute la gamme entre les techniques modernes et les techniques traditionnelles, mais il n'existe plus la dichotomie agriculture-horticulture.

Les unités fonctionnelles et sociales de production sont les villages (*townlands*), qui peuvent se réduire à l'ensemble de villages en opposition au bourg, et le bourg lui-même, siège de l'activité artisanale.

Les artisans, à l'exception du forgeron et du charpentier, ont peu d'importance en ce qui concerne la production de la paroisse. Ils ne fournissent ni par la nature de leur travail ou par sa quantité, ni par leur rôle social, un élément d'intégration favorisant l'homogénéité de la paroisse.

Kinvarra, en tant qu'unité fonctionnelle, s'insère dans plusieurs types de cycles de production : local (betterave à sucre), national (orge), et international (viande, laine), mais avant d'en parler il faut mettre en place les réseaux de production.

45. La *Land Commission* ne présente pas Mountscribe comme l'une de ses grandes réussites, notamment dans le nord-est et le sud-est, mais les grandes difficultés qu'elle rencontra ici ne font qu'ajouter à l'intérêt de l'exemple.

CHAPITRE 6

LA DISTRIBUTION ET LA CONSOMMATION

A. — *LES FOIRES*

Dans le système de distribution irlandais le phénomène le plus riche de signification, le plus haut en couleur, est la foire. Que ce soit la grande foire annuelle à Kilorglin, Co. Kerry, le *Puck Fair and Pattern*, qui perpétue peut-être des pratiques de l'époque pré-chrétienne, ou les foires plus modestes comme celles de Ballyvaghan, ces rassemblements périodiques sont plus que des occasions de distribution de la production. Leur origine remonte à l'*aenach*, les rassemblements de l'ancienne Irlande pour le commerce et les sports, et leur continuation est en partie la traduction du besoin de l'Irlandais de rencontrer d'autres gens [1]. Autrefois ce besoin devait sans doute beaucoup au mode de production pastoral, mais aujourd'hui la dispersion de l'habitation crée une condition de solitude similaire, à laquelle le paysan cherche à échapper : aux carrefours, à la messe du dimanche, et aux foires. Bien entendu, la généralisation de l'automobile atténue ce trait de la vie irlandaise, de même que de meilleures conditions de transport et la rationalisation des méthodes de vente diminuent l'importance des marchés et des foires.

Dans l'antiquité irlandaise, les foires, ces « villes » temporaires celtiques, se tinrent à des carrefours de routes importantes, à des gués, ou sur des collines. Sous les Anglo-Normands l'administration chercha à ramener les foires dans les bourgs pour pouvoir les placer sous le contrôle du chateau [2], mais il est certain que cette même administration eut tendance, tout au moins au début, à s'installer là où existait déjà un lieu de rassemblement. Nous avons vu la situation de Kinvarra au carrefour d'une route maritime et de plusieurs routes terrestres, ce qui explique le choix de ce site par O'Hyne et Guaire pour bâtir leurs chateaux, et par les Anglais

1. Evans, 1957, pp. 253 et seq.
2. Evans, 1957, p. 255.

23. La rue principale de Kinvarra.

24. La même rue le jour de la foire d'octobre 1956.

pour y installer des casernes de police, des tribunaux, et d'autres agents administratifs et privés.

MacNeill nie la relation de parenté entre les *aenach* et les foires modernes, en faisant remarquer que les transactions économiques étaient tout à fait secondaires aux assemblées antiques. Pour elle, la foire actuelle descend en partie de l'époque féodale, lorsque les Anglo-Normands cherchèrent à instaurer en Irlande les coutumes européennes. Mais surtout elle fait remonter la foire moderne aux années qui suivirent les grandes confiscations du XVII^e siècle, quand le paysan irlandais se trouva dans l'obligation de convertir une partie de sa production en argent afin de payer un loyer à des propriétaires anglais [3]. Cette analyse de l'aspect purement économique de la foire est sans doute juste, mais celle-ci est encore aujourd'hui bien plus qu'une simple occasion de transaction économique. Il paraît plus exact de dire que la foire descend en ligne directe des *aenach*, mais qu'au début du XVIII^e siècle l'accent bascula brusquement ; de mineur l'aspect économique est devenu majeur.

Traditionnellement, il y avait quatre foires par an en Irlande : en février ou mars pour les chevaux, en mai pour les bovins, en juillet ou août pour les ovins et la laine, et en novembre pour les bovins. Les foires de mai et de novembre avaient une importance particulière pour des raisons multiples et dépendantes. C'était le moment de passage entre les deux saisons celtiques : hiver et été ; c'était encore l'époque d'une économie pastorale où il fallait rassembler et trier le bétail, et le 1^er mai et le 1^er novembre étaient les jours où l'on payait le loyer de ses terres. La première documentation que nous possédons sur les foires de Kinvarra en indique deux [4], et trente ans plus tard un dictionnaire topographique précise que celles-ci avaient lieu le 18 mai et le 17 octobre [5]. Il est toutefois permis de penser que ce n'étaient que les deux foires les plus importantes, car la tradition actuelle veut que la foire des porcins le jour de la Saint-Étienne et la foire des bovins en mars aient une origine lointaine.

Il y eut de toute façon un déplacement d'intérêt d'une foire à une autre, car celle des bovins à la fin de février ou au début de mars et celle des ovins en octobre sont considérées actuellement comme les plus importantes. Certains estiment même que celle de février est maintenant la plus importante. Kinvarra jouit d'une certaine réputation pour sa foire de février, aussi bien auprès des acheteurs que des vendeurs. Ceux-ci se déplaceront pour aller à Kinvarra, même s'ils habitent plus près d'une autre foire,

3. MacNeill, 1962, p. 289.

4. The Post-chaise Companion, 1780.

5. Carlisle, 1810. Il est à remarquer que la foire de mai fut probablement tenue à l'origine le 7 mai. Lorsque le calendrier anglais fut modifié en 1751, les foires et marchés furent expressément exemptés de l'obligation de garder la même date MacNeill, 1962, p. 22.

25 Le jour de la vente de l'orge vers 1890

26 La foire est aussi une occasion de prendre des nouvelles

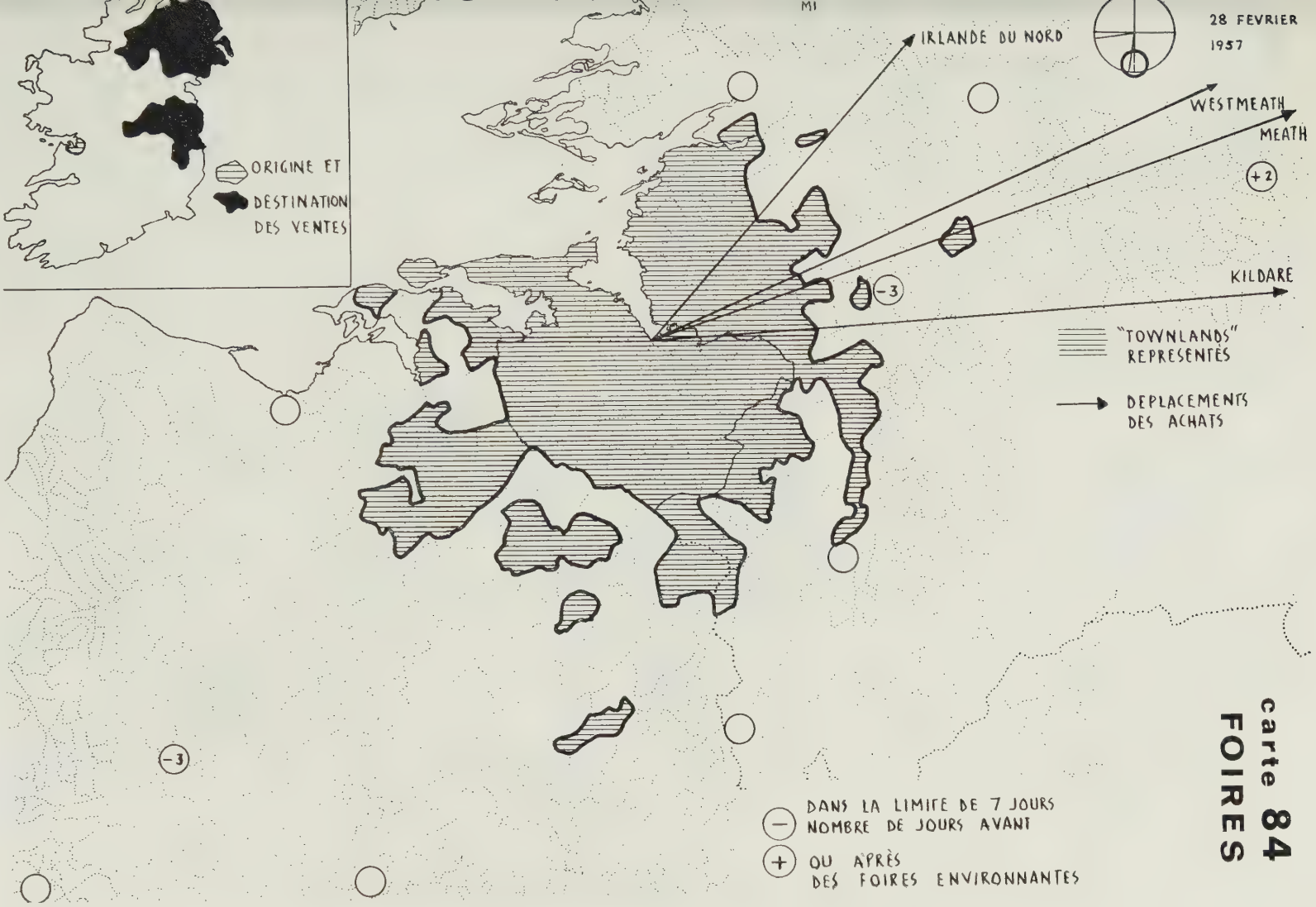
d'autant plus que le développement des transports par camion fait diminuer depuis une vingtaine d'années l'importance des foires tenues en des lieux où passe le chemin de fer. Quant aux acheteurs, ils estiment que les bêtes de la région sont en meilleur état qu'ailleurs parce qu'élevées sur de petites exploitations où le paysans prodigue de meilleurs soins à un petit troupeau que le gros exploitant à un grand troupeau. Nous pouvons interpréter cette réputation comme étant en partie due à l'ancien renom commercial de Kinvarra.

Pour diverses raisons il est difficile de chiffrer d'une façon précise le nombre de bêtes se trouvant habituellement à une foire donnée, et plus particulièrement à cette foire de février, mais il y eut, par exemple, environ 350 bêtes présentes le 28 février 1956. De toute façon ce chiffre ne représente pas le mouvement de bétail de la paroisse à cette époque, ni à plus forte raison, de l'unité fonctionnelle économique dont fait partie la paroisse, car de plus en plus les acheteurs viennent directement sur la ferme avant l'ouverture de la foire. Ils y trouvent l'avantage de ne pas être gênés par les prix d'autres acheteurs éventuels, et ils ne sont plus contraints par les problèmes de transport de faire rassembler les bêtes au préalable comme à la foire. Il est dit dans la paroisse qu'en janvier 1955, moment de prix de viande élevés, un seul acheteur passa six semaines à prendre 50 à 60 bêtes par jour. Ce chiffre paraît un peu exagéré, car en 1955 il n'y eut que 2.004 bovins de plus d'un an dans les quatre *District Electoral Divisions*, mais il n'est pas impossible qu'il ait enlevé d'un tiers à la moitié des bêtes avant la foire.

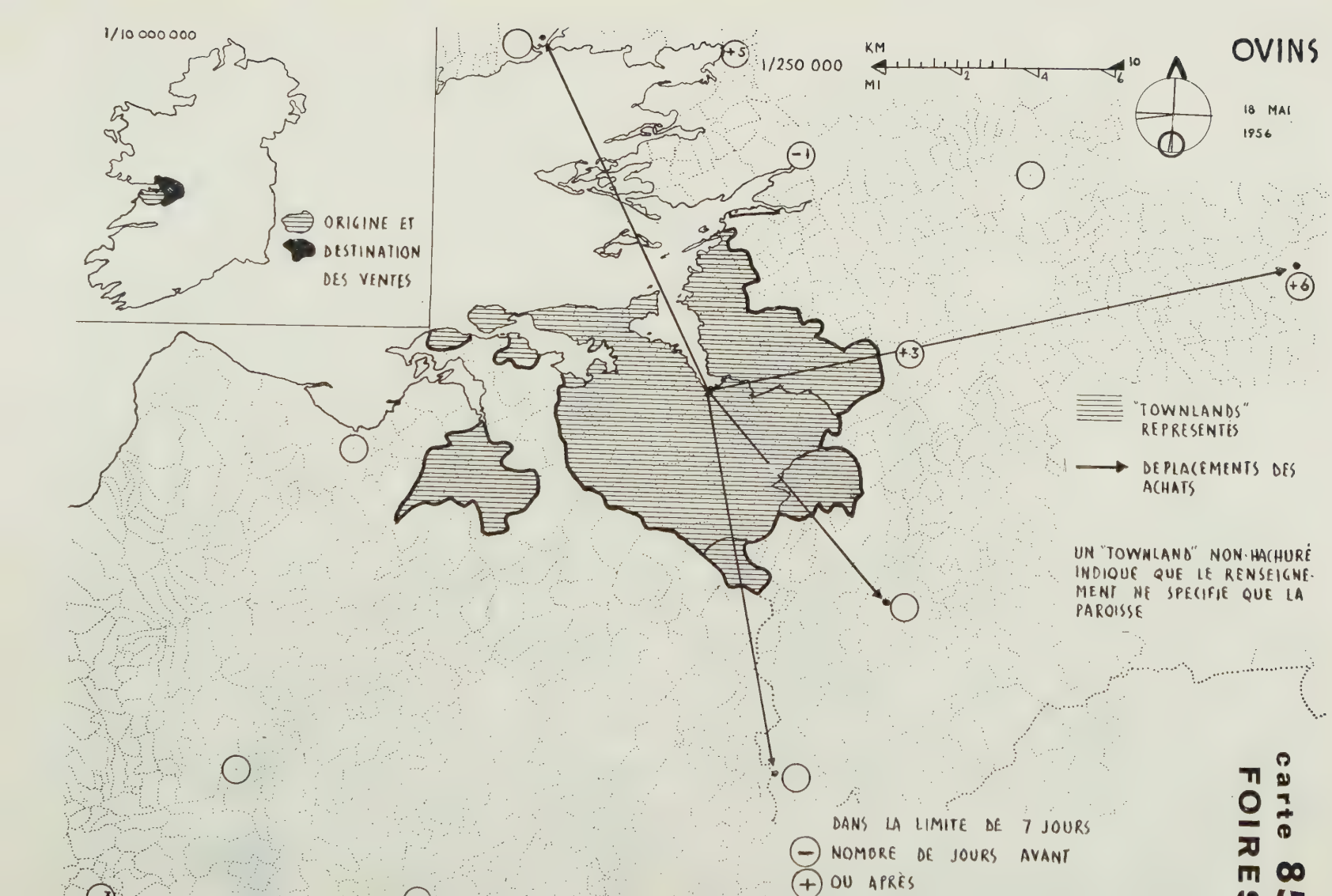
Toujours est-il que ce procédé de vente rivalise sérieusement avec la vente à la foire en ce qui concerne les bovins, et il est probable que si les considérations économiques étaient les seules en cause à la foire de février, celle-ci eût presque disparu aujourd'hui. Il faut remarquer que les vendeurs à la foire tiennent compte des ventes à la ferme pour établir leurs prix. Quand les marchands ne prennent que la moitié des bêtes qu'ils voient dans les champs, les fermiers savent que les prix vont être peu élevés.

La carte 84 traduit spatialement les données de la foire du 28 février 1957. Nous voyons que la région d'où viennent les vendeurs est pratiquement restreinte aux paroisses de Kinvarra et Ballinderreen. Néanmoins, il est frappant de remarquer que des fermiers bien plus près d'Ardrahan, où il y eut une foire trois jours auparavant, vinrent à la foire de Kinvarra. Et de même pour les fermiers du nord de la paroisse de Ballinderreen par rapport à la foire d'Oranmore du 23 février. La destination des bêtes montre qu'il s'agit d'animaux qui partent à l'engraissage.

La foire de mai est connue comme une foire « de fermiers ». Les habitants entendent par là qu'acheteurs et vendeurs sont tous de la région. La carte 85 le démontre bien ; il s'agit en fait d'un mouvement de bêtes,



carte 84
FOIRES


1/10 000 000
ORIGINE ET DESTINATION DES VENTES
1/250 000
KM
MI
OVINS
18 MAI 1956
"TOWNLANDS" REPRESENTES
DEPLACEMENTS DES ACHATS
UN "TOWNLAND" NON-HACHURÉ INDIQUE QUE LE RENSEIGNEMENT NE SPECIFIE QUE LA PAROISSE
DANS LA LIMITE DE 7 JOURS
(−) NOMBRE DE JOURS AVANT
(+) OU APRÈS
carte 8
FOIRES

particulièrement d'antenaises, des montagnes vers la plaine. En 1956 il y eut environ 600 animaux à la foire.

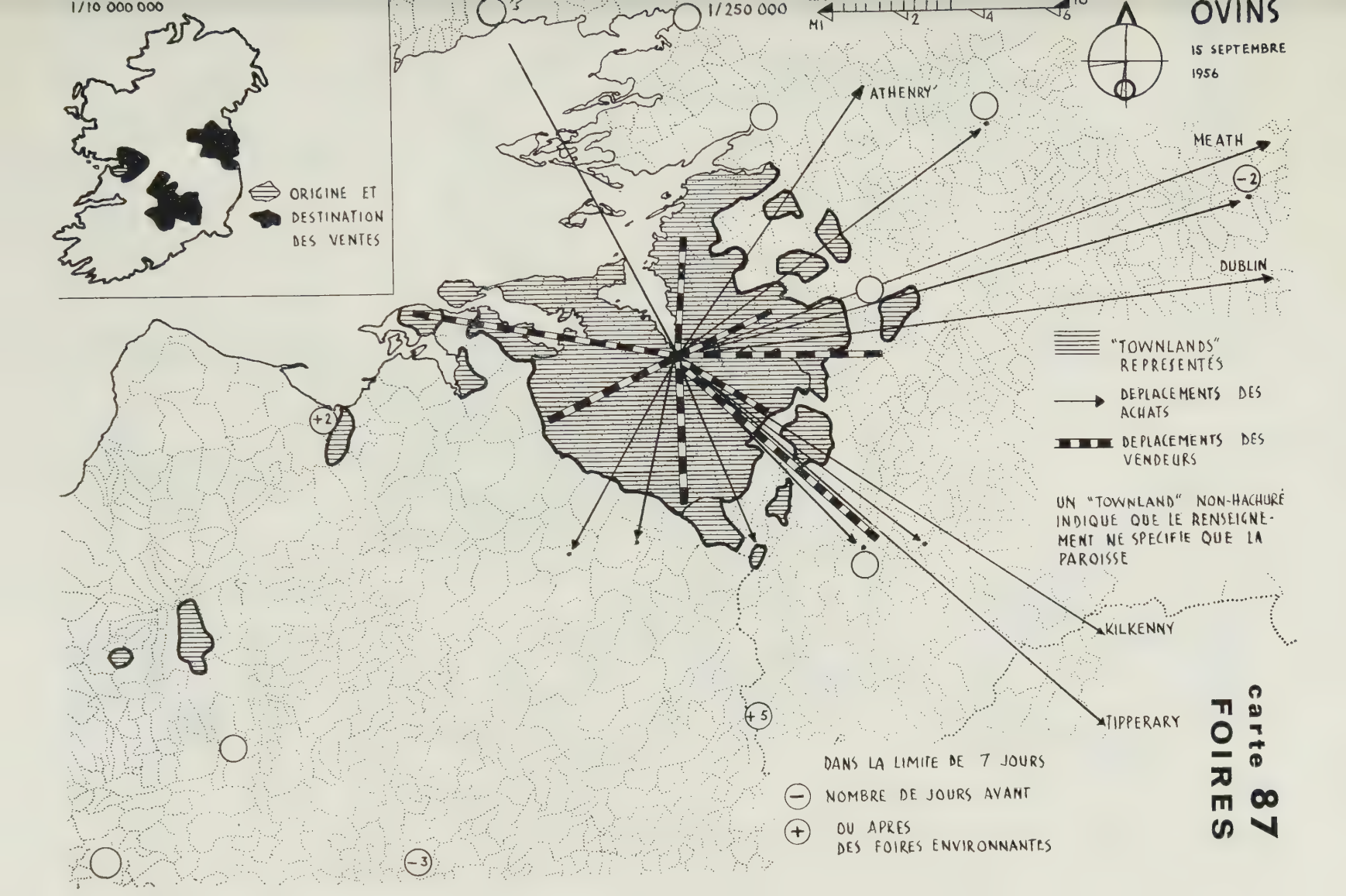
La foire de juillet (carte 86) passe pour une foire « de paroisse ». Il s'agit, en réalité, d'échanges permettant à chaque exploitant d'équilibrer son troupeau ovin après l'agnelage. Pour une raison ignorée, plus que dans les autres foires, les vendeurs viennent année après année s'installer exactement dans le même endroit.

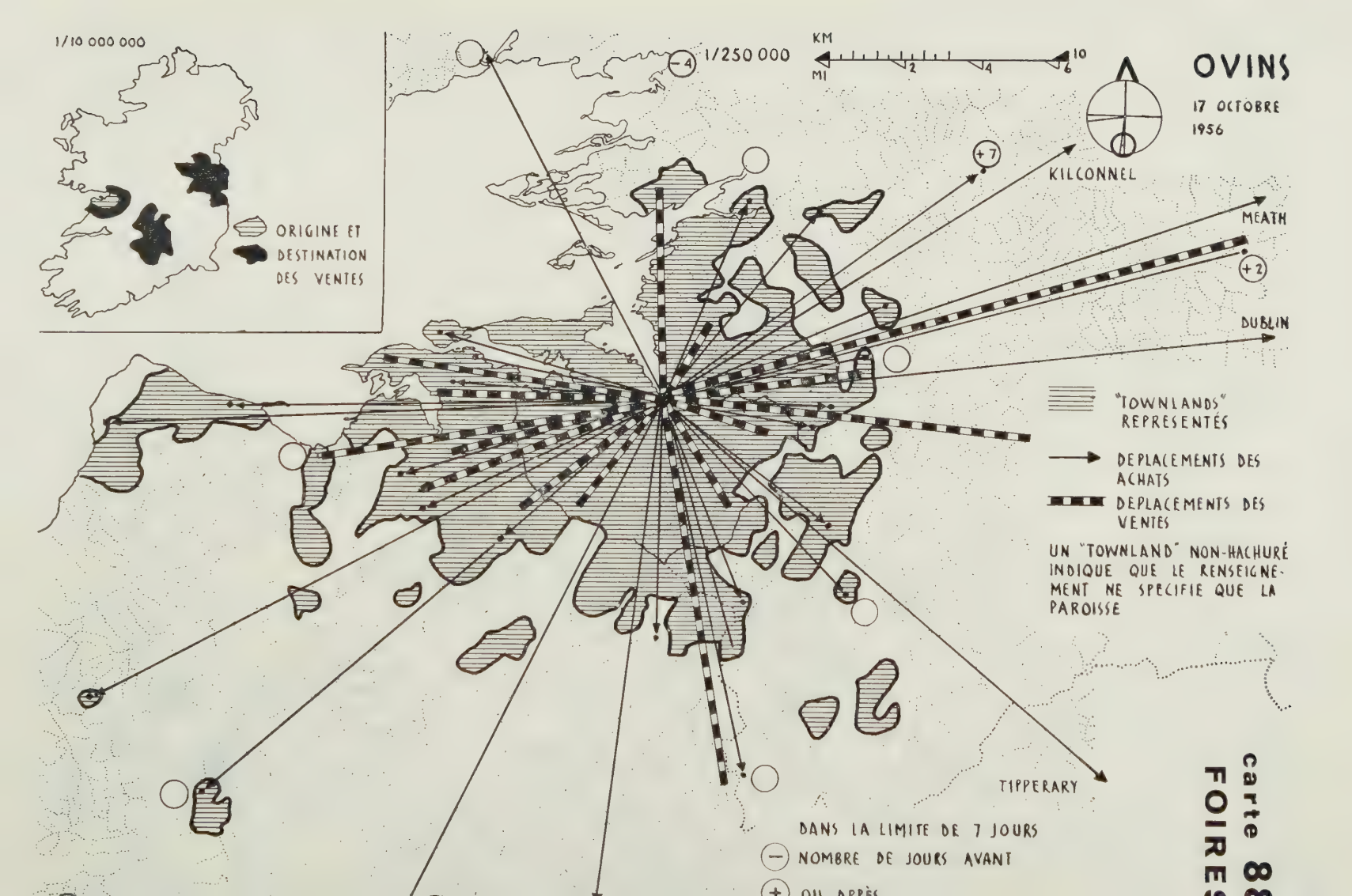
La foire de septembre (carte 87) est relativement récente, et fournit une occasion à la dichotomie bourg-campagne de se manifester. En effet, la foire de septembre répète celle d'octobre, et sa principale raison d'être est la tendance qui se fait jour chez les exploitants de la région à avancer la date de l'agnelage, afin de ne pas avoir à surveiller les brebis pendant la période d'ensemencement des cultures. Elle permet en même temps de se défaire des brebis stériles plus tôt qu'autrefois. Les raisons de tenir une foire en septembre sont donc valables, mais les paysans s'indignent que ce soit les bourgeois qui l'ont ainsi décidé. Ils mettent en cause le « comité », auquel, disent-ils, les campagnards devraient avoir des représentants pour des décisions qui les touchent de si près. En réalité, il n'existe pas de comité légalement constitué, sinon le comité directeur de *Muintir na Tire*, où les paysans ont des représentants et sur lequel nous reviendrons. Les décisions sont bien plus souvent le fait de simples accords verbaux auxquels arrivent les notables du bourg. De plus, ce genre d'accord n'est jamais atteint sans prendre l'avis des fermiers les plus importants. L'indignation des paysans traduit bien plus ici l'absence de structures politiques formelles à l'échelon de la paroisse que l'imposition de la volonté des gens du bourg sur celle des gens de la campagne.

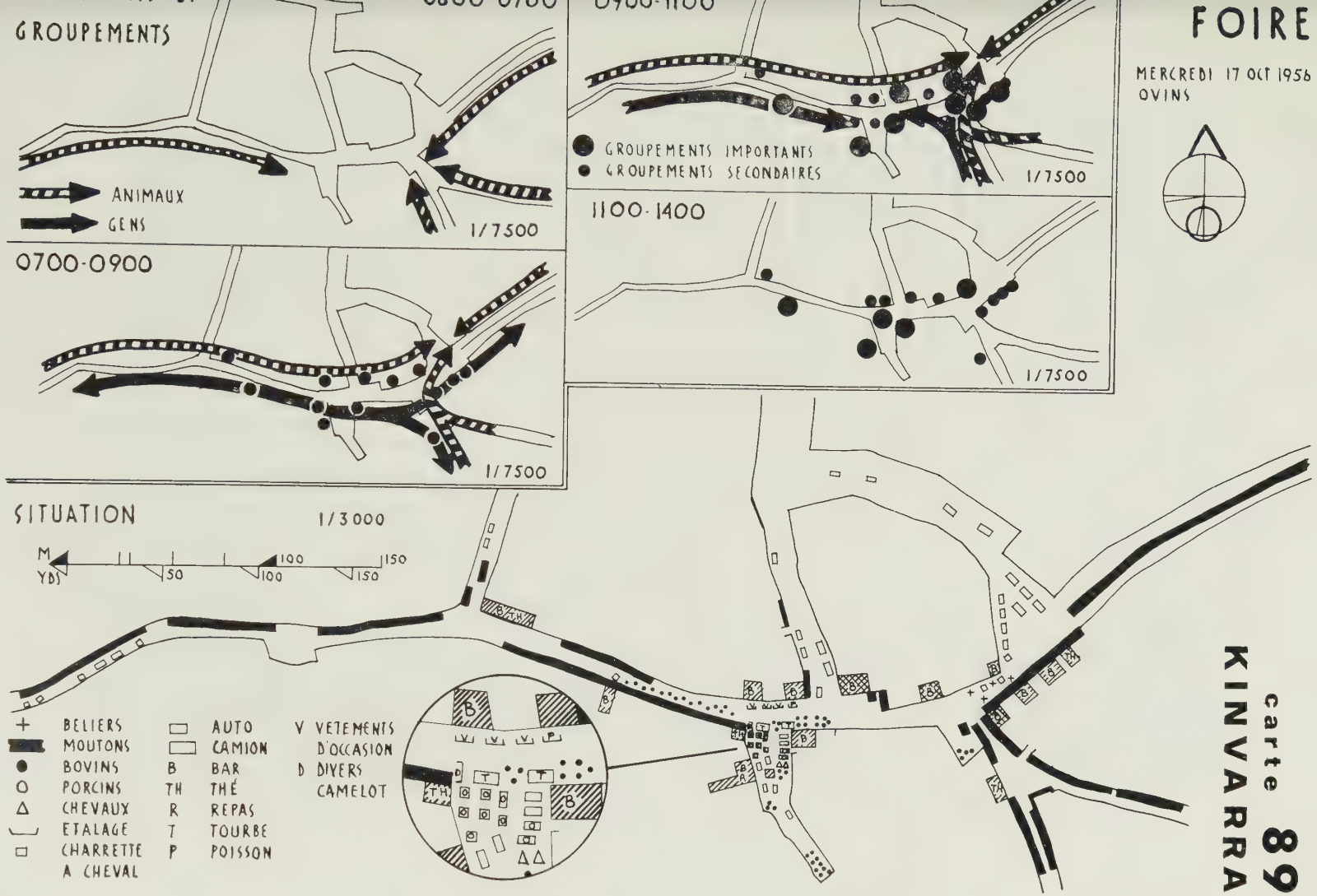
La foire d'octobre est la plus importante de l'année, à la fois parce que c'est la seule qui ait conservé son importance depuis très longtemps, et aussi parce que l'on y trouve le plus grand nombre d'animaux. En 1956, par exemple, 1.136 ovins, 100 porcins et 16 ovins payèrent le péage, ce qui ne représentent probablement pas la totalité des bêtes. En effet, en 1958, qui ne fut pas une foire plus importante qu'en 1956, des chiffres relevés par une autre méthode révélèrent environ 1.800 ovins. L'importance de cette foire apparaît clairement sur la carte 88, où nous voyons en outre qu'une grande partie des bêtes s'en vont vers le comté de Clare, ce qui signifie qu'elles s'en vont se faire engraisser.

Il reste la foire aux chevaux en novembre, peu fréquentée, et celle aux porcins à la Saint-Étienne, qui n'est plus fréquentée du tout, bien qu'autrefois c'était l'une des plus importantes. Les estimations actuelles de la participation varient entre 400 et 2.000 porcs, ce qui signifie probablement 2.000 avant la première Guerre mondiale et 400 dans l'entre-deux-guerres. La foire commençait vers 10 heures le soir de Noël, et les jeunes garçons de la paroisse gagnaient cinq à six *shillings* à conduire les trou-

carte 86
FOIRES


1/10 000 000
ORIGINE ET DESTINATION DES VENTES
1/250 000
MI
2
4
6
OVINS
15 SEPTEMBRE 1956
ATHENRY
MEATH
-2
DUBLIN
"TOWNLANDS" REPRESENTÉS
DEPLACEMENTS DES ACHATS
DEPLACEMENTS DES VENDEURS
UN "TOWNLAND" NON-HACHURÉ INDIQUE QUE LE RENSEIGNEMENT NE SPECIFIE QUE LA PAROISSE
+2
KILKENNY
TIPPERARY
+5
-3
DANS LA LIMITE DE 7 JOURS
(-) NOMBRE DE JOURS AVANT
(+) OU APRES DES FOIRES ENVIRONNANTES
carte 87
FOIRES


1/10 000 000
ORIGINE ET DESTINATION DES VENTES
1/250 000
KM
MI
2
4
6
10
OVINS
17 OCTOBRE 1956
KILCONNEL
MEATH
DUBLIN
TIPPERARY
"TOWNLANDS" REPRESENTÉS
DEPLACEMENTS DES ACHATS
DEPLACEMENTS DES VENTES
UN "TOWNLAND" NON-HACHURÉ INDIQUE QUE LE RENSEIGNEMENT NE SPECIFIE QUE LA PAROISSE
DANS LA LIMITE DE 7 JOURS
NOMBRE DE JOURS AVANT
OU APRÈS
carte 88
FOIRES


GROUPEMENTS
ANIMAUX
GENS
1/7500
0700-0900
1/7500
0900-1100
GROUPEMENTS IMPORTANTS
GROUPEMENTS SECONDAIRES
1/7500
1100-1400
1/7500
FOIRE
MERCREDI 17 OCT 1956
OVINS
SITUATION
1/3000
M
YDS
50
100
150
100
150
BELIERS
MOUTONS
BOVINS
PORCINS
CHEVAUX
ETALAGE
CHARRETTE A CHEVAL
AUTO
CAMION
B BAR
TH THÉ
R REPAS
T TOURBE
P POISSON
V VETEMENTS D'OCCASION
D DIVERS CAMELOT
carte 89
KINVARRA

peaux le lendemain à Ardrahan. Mais les réjouissances de la Saint-Étienne sont tombées en désuétude, et l'évolution du mode de vente des porcins a tué cette foire.

Cette évolution soulève à nouveau la dichotomie bourg-campagne. En effet, le système traditionnel voulait qu'il y ait une foire très importante à la Saint-Étienne et des foires de porcins moins importantes de temps en temps le reste de l'année. A ces foires venaient des marchands utilisant les anciennes techniques d'achat, c'est-à-dire jugeant les bêtes à l'œil et marchandant le prix. A la fin de la dernière guerre des marchands achetant à la balance, les « *lever-men* », firent leur apparition dans la région. En même temps la demande de cochons sur-engraissés diminua, ce qui nécessita des occasions de vente plus rapprochées. Au début les notables de la communauté, de même que les anciens marchands, firent tout ce qu'ils purent pour empêcher les anciennes techniques de vente de disparaître, mais rien n'y fit. Le *lever* fit des rondes dans la campagne et réussit à faire disparaître les foires aux porcins. Le succès de cette méthode de vente tient à ce que les fermiers se sentent toujours exploités par les marchands, quel que soit le résultat de la vente. Si la bête est pesée, il ne peut y avoir de doute sur son poids, et le prix par unité de poids est le même pour tout le monde. Non seulement l'incertitude sur la valeur relative de l'animal est levée (relative car le bénéfice de l'acheteur n'est pas mis en question), mais aussi le statut social de l'individu n'est pas mis en jeu à chaque vente. Cet aspect est sans doute très important. En effet, chaque fois qu'un Irlandais participe à un marchandage à la foire, il mise dans le jeu la partie de son statut total qui dérive de son habileté à conclure un marché serré. Avec la vente à la balance il risque de moins gagner d'argent, mais il est sûr de ne pas risquer son prestige. Ce qui expliquerait pourquoi le 29 février 1956 vit sept exploitants connus dans la paroisse pour leur habileté à marchander parmi les dix vendeurs venus à la foire aux porcins, que les marchands, dépités, boudèrent complètement.

Et ce qui expliquerait aussi la grande disparité dans les informations recueillies à ce propos. Certains notables et exploitants importants de Kinvarra, dont le statut social général ne peut souffrir, quoiqu'il arrive, déplorent le déclin des foires en général et de la foire aux porcins en particulier, car en fait il leur manque de jouer pleinement leur « rôle » social de temps en temps. Les auteurs se font parfois l'écho de ces sentiments [6]. Mais le fermier dont le statut social est moyen ou bas, quelle qu'en soit la raison, a, si un retournement de phrase célèbre est permis, tout à y perdre, sauf ses chaînes.

Le déroulement des événements se ressemble d'une foire à une autre ; la carte 89 présente celui du 17 octobre 1956. L'ambiance générale d'une

6. Cf. par exemple Haughton, 1955.

foire irlandaise est celle du désordre poussé au paroxysme, et il faut une carte de situation pour se convaincre du contraire. Nous voyons ici les véhicules porteurs de porcelets, les étalages de vêtements d'occasion, l'étalage de poissons, et les camions de tourbe concentrés au centre du bourg ; les ovins rangés le long de la rue en des parcs improvisés ; les béliers en un seul endroit, et les camions de transport rassemblés sur les quais. Il faut ajouter qu'aux foires aux bovins cet arrangement est moins respecté, et les bêtes remplissent les rues et la place centrale, ce qui donne à la foire un aspect plus diffus. Remarquons que les quais et la rue perpendiculaire à la grande rue ne sont pas utilisés, mais sans trouver d'autre explication qu'une purement pratique : les premiers arrivants s'établissent dans la grande rue et ceux qui viennent après hésitent à traverser les troupeaux déjà en place. Cette disposition traduirait donc simplement le fait qu'à Kinvarra aucune voie d'accès ne se trouve au nord.

Entre 6 et 7 heures les gens prennent place, et entre 7 et 9 il y a une circulation continue d'acheteurs et vendeurs. Vers 9 heures commence à s'établir un mouvement de bêtes vers les moyens de transport. Ce mouvement atteint son apogée vers 10 heures et à partir de ce moment les groupes d'hommes se stabilisent dans les *pubs*, ce qui ne veut pas dire qu'ils n'y sont pas déjà allés, mais simplement qu'ils vont maintenant finir leur journée à la foire dans un seul *pub*. A partir de 11 heures tout mouvement a pratiquement cessé, et vers 14 heures il ne reste plus que les grands buveurs dans le bourg.

Il existe une technique de vente aux foires qui est suivie avec peu de variations par les vendeurs et acheteurs, bien qu'avec plus ou moins de succès suivant la personnalité de l'individu. Nous venons de voir que les places de stationnement sont tacitement les mêmes de foire en foire et d'année en année, mais à l'intérieur de ces zones ainsi délimitées il y a un certain choix. En théorie il faut prendre une place un peu à part pour les foires de bovins, et même pour les foires d'ovins, pour que l'acheteur éventuel puisse bien voir les bêtes. Il ne faut pourtant pas être trop loin des voisins qui vont avoir à jouer un rôle important dans la transaction. Une fois en place le vendeur affecte le plus grand air d'indifférence. Il est là car il faut bien se plier aux exigences de la vie en société et en accepter les corvées. Puisque c'est la coutume d'amener ses bêtes aux foires, on le fait, mais on serait aussi bien ailleurs. Le premier prix donné est accueilli comme une plaisanterie par celui qui est arrivé à faire parler l'autre en premier. Cet accueil cède la place à l'étonnement que l'on puisse avoir le mauvais goût d'insister sur un prix aussi ridicule. A ce moment il faut le concours d'au moins une autre personne, au mieux deux, d'où la nécessité de ne pas se trouver trop éloigné. Ces personnes vont retenir l'acheteur qui commence à s'en aller, tout en le persuadant d'augmenter son offre, et vont également essayer de convaincre le vendeur que sa demande

est trop élevée. L'idéal est qu'un personnage important de la communauté y prenne part, car le poids de son prestige aide dans la recherche d'un règlement. Tout le marchandage est ponctué par les acheteurs et vendeurs qui poussent, piquent, tâtent, farfouillent, et pincent les bêtes qui en sont l'objet. Au fur et à mesure que la transaction approche de sa fin, l'acheteur signifie qu'il est près à toper en frappant sa paume dans la paume du vendeur, et chacun des participants dit qu'il ne veut pas se départir du dernier prix proposé par « l'émissaire » de l'adversaire, celui qui veut baisser la demande, s'il s'agit du vendeur, ou augmenter l'offre, s'il s'agit de l'acheteur, car il ferait ainsi mentir un homme qui n'a qu'une parole. Généralement alors on décide du montant du *luck penny*, et la transaction est conclue. Le *luck penny* est une coutume qui veut que le vendeur rende à l'acheteur une partie du prix d'achat afin que celui-ci n'emmène pas avec lui toute la « chance » de l'éleveur. A l'origine effectivement un *penny*, il sert aujourd'hui en maints cas à faire baisser le prix d'achat de quelques *shillings* par bête à l'avantage de l'acheteur, et permet au vendeur d'annoncer à ses amis un prix fort, ce qui rehausse son prestige dans la communauté. Certains vont jusqu'à consentir un *luck penny* de 0.10.0 sur une bête de 4.10.0, ce qui lui permet de montrer un chèque de £ 5 à ses camarades au moment de payer la tournée après la foire.

L'important dans ce genre de transaction est de ne pas trop demander au début, ce qui forcerait de descendre par de grands bonds. L'acheteur sait assez bien le prix qu'il paiera, et la stabilité relative des marchés et la connaissance accrue de ce qui se passe ailleurs, font que tous les acheteurs d'une même foire offrent à peu près le même prix. Par exemple, un fermier à la foire de février 1956 demanda £ 50 pour chacune des deux bêtes qu'il y amena. Un propriétaire d'embouche proposa £ 40. Après quelques discussions ils arrivèrent à £ 48 et £ 42. Puis les choses en restèrent là. Au bout d'une heure l'acheteur revint, et ils parlèrent de rien et de tout, sauf de vendre et acheter des bœufs. Quand ils se décidèrent à revenir à l'actualité le vendeur proposa 47.10.0 avec 0.10.0 de *luck penny*, qui fut accepté. Finalement le vendeur donna 30 *shillings* de *luck penny* car l'acheteur l'avait aidé l'automne précédent à la foire aux chevaux.

Cette même technique est suivie par deux hommes qui concluent un marché en dehors des foires, bien que l'ambiance soit plus calme. Regardons deux hommes disposer d'une vache. Le vendeur et l'acheteur éventuels, tous les deux du bourg, s'en vont au champ accompagnés de deux autres personnes. Après discussion des avantages de la bête, sur lesquels ils sont tous les deux d'accord, l'acheteur propose £ 45. Le vendeur avoue que lui, il avait pensé que £ 58 était un prix très raisonnable. Tout en faisant l'éloge de la bête, et en s'assurant qu'ils resteront de toute façon des amis, et qu'il n'y avait pas de mal (*there's no harm done*), ils n'arrivent pas plus près d'un accord que £ 56 et £ 46. Alors les deux autres s'accordent à dire que

£ 50 est le prix qui convient exactement à cette vache. Après des hésitations, l'acheteur finalement accepte le prix, puis dit qu'en aucun cas il ne ferait mentir celui des deux intermédiaires qui représente le vendeur.

Les foires et marchés en Irlande relèvent d'un droit commercial complexe, souvent d'origine médiévale, et sont la propriété de corporations ou d'individus. Par exemple, les foires et les marchés de Loughrea appartenaient au Marquis of Clanricarde, et ceux de Gort au Viscount Gough, par des chartes obtenues sous les règnes de James I et Charles II [7]. Les foires de Kinvarra appartenaient à la fin du XIX^e siècle au propriétaire de la moitié occidentale du bourg. Avant cette date nous les perdons dans les brumes de la protohistoire, mais il est certain que plus nous remontons dans le temps, plus ces droits ont tendance à appartenir au plus grand propriétaire de la paroisse. Par exemple, un document de 1615, déjà cité, nous apprend que Oliver Martin, propriétaire à Kinvarra, détient de l'Earl of Clanricard le droit de tenir un marché le samedi à Kinvarra contre un loyer de 10 shillings irlandais [8]. Cette donation comprend le droit de toucher des péages et de tenir « *a pie-powder court* » [9].

Au début du XX^e siècle, le propriétaire à Kinvarra divisa ses redevances en leurs parties constitutives : péages de foires et marchés, droits afférents au port, et loyers ; et les vendit séparément. Celui qui acheta les péages dut verser £ 200 par an, et en gagnait, d'après les estimations actuelles, le double, mais le dernier acheteur ne les paya que £ 20 en 1926. En 1956 il fallait payer 0.0.2 par ovin, 0.0.3 par porcin, et 0.0.6 par bovin acheté à la foire. L'évolution actuelle des systèmes de vente font baisser partout le montant des péages. Par exemple, dans un des grands centres de la région les péages sont vendus aux enchères par la corporation de la ville, qui en est le propriétaire. En trois années consécutives peu avant 1956 les péages se vendirent £ 400, £ 480, et £ 720 et rapportèrent £ 880, £ 960, et £ 720. Les foires de Kinvarra doivent rapporter bon an mal an entre £ 40 et £ 50.

Mais la foire irlandaise signifie autre chose que péages et ventes, et il n'y a qu'à y assister pour s'en convaincre, même à l'époque actuelle. La foire fournit à l'individu une occasion de ressentir son intégration à la communauté, et permet aux membres de la communauté de resserrer les liens qui les unissent. Arensberg et Kimball utilisent le langage de la scène pour décrire ce processus, écrivant que les fermiers et les acheteurs « jouent » les rôles qu'ils occupent effectivement dans la vie, exprimant

7. Royal Commission on Markets and Tolls, 1891.

8. Kelly, 1914, p. 129.

9. De « pied-poudre », un terme utilisé pour décrire les étrangers et colporteurs. Ce tribunal, de tradition ancienne en Angleterre, permettait au détenteur des droits d'une foire ou d'un marché de rendre justice lui-même en cas de litige commercial.

ainsi consciemment les structures de la communauté [10]. Néanmoins, le concept est suffisamment abstrait pour demander un certain développement.

Le resserrement de liens par la simple communication est évident. Au cours d'une foire chaque vendeur fait au moins un tour, et non seulement il se rend compte des prix offerts et demandés, mais aussi il rencontre amis et parents avec lesquels il ira boire une tournée et s'enquérir des dernières nouvelles. Il enverra son fils aussi faire un tour et boire une « eau minérale », et il est exact que la façon dans laquelle se déroulent ces rencontres miment assez bien les relations entre fermiers et entre parents, comme l'affirment Arensberg et Kimball, mais il est peu probable que celà soit conscient. Cette façon de décrire les choses est au moins du niveau de l'analyse, sinon de l'interprétation. Ce qui ne porte aucun jugement de valeur sur sa justesse.

Par contre, certains faits qui contribuent à l'intégration à l'échelon de la paroisse ne sont probablement pas très loin du niveau de conscience. Par exemple, conscients, comme ils le sont, de leur appartenance à la paroisse, le fait d'être rassemblés avec des gens qui n'en sont pas ne peut que renforcer cette conscience. Arensberg et Kimball soulignent que les liens entre les fermiers traversent les frontières des unités géographiques et administratives [11]. Mais à vrai dire, peu importe le groupe primaire de référence de l'individu, le trait important de la foire est le rassemblement en un seul lieu de groupes différents. Il est possible qu'en 1932 dans le nord-ouest du comté de Clare le premier groupe auquel se sentait appartenir le fermier ne fut pas sa paroisse. En 1956 dans le sud-ouest du comté de Galway il l'est. D'ailleurs, l'un n'exclut pas l'autre. On peut être l'homme de sa paroisse, et prendre part à des *faction fights* en tant que membre d'une lignée, où la question d'appartenance à une paroisse ne joue pas. Le résultat est le même : à la foire les liens avec ses groupes de référence sont avivés par la présence de groupes étrangers.

Ce sentiment d'intégration est encore aiguisé par l'ambiance générale de la foire car l'exploitant s'y sent la proie, en tant que paysan, des marchands, qui se trouvent d'un côté, faciles à distinguer car habillés différemment. Les paysans sont de l'autre. Quel que soit le degré de sa réussite, le paysan le plus habile au marchandage se sent membre d'un groupe qui est grugé et bafoué en tant que groupe. Les campagnards iront même jusqu'à sentir une certaine solidarité avec les habitants du bourg qui ont quelque chose à vendre.

Il existe, naturellement, en plus de ces éléments d'intégration, des élément de dissociation, et le catalyseur de ceux-ci est en général l'alcool.

10. Arensberg and Kimball, 1940, p. 303.
11. Arensberg and Kimball, 1940, p. 282.

Nous ne trouvons plus ces batailles rangées qu'étaient les *faction-fights*, où famille contre famille, paroisse contre paroisse, ou baronie contre baronie [12], se livraient au massacre mutuel. Celles-ci furent surtout le fait du XVIII^e^ et XIX^e^ siècles [13], bien que des heurts individuels entre « champions » ne fussent pas inconnus il y a une trentaine d'années. Par contre, les tournées à boire remplissent une toute autre fonction, bien que l'alcool puisse faire ressortir des conflits latents. On boit suivant un rituel de don et contre-don, et l'objet de la boisson, hormis un plaisir intrinsèque, semble être de sceller une relation, ancienne entre parents ou amis, ou nouvelle entre acheteur et vendeur.

En somme, la foire garde encore un aspect purement social, au delà des exigences économiques. A l'origine, occasion de défoulement collectif et d'intégration sociale autant que de redistribution périodique économique [14], à travers les âges et l'espace, la foire irlandaise porta l'accent sur l'un ou l'autre de ces aspects, mais n'escamota jamais complètement la présence de l'ensemble. Les foires et les pardons du XVIII^e^ et XIX^e^ siècles semblent avoir permis un défoulement massif, la foire de *Puck*, à Kilorglin, réaffirme encore les liens avec l'autre monde, celle de Ballinasloe tient une place économique de premier rang, mais, même dans les foires de moindre importance comme à Kinvarra, l'analyse fait toujours ressortir ces trois aspects. Actuellement, la foire semble avoir atteint la fin de son évolution, et nous le voyons bien dans la paroisse. L'évolution de la structure techno-économique, surtout en ce qui concerne le développement des marchés à l'échelon national et international, fait disparaître le besoin d'une foire locale en multipliant les époques de vente et en facilitant le transport. L'atténuation — ou la submersion — des liens traditionnels, d'origine celtique et païenne, entre le monde naturel et l'autre monde fait disparaître la nécessité de réunions périodiques. Enfin, les efforts, conscients, de l'Église de faire triompher l'éthique chrétienne et le résultat, inconscient, de l'avènement de la société industrielle, pourtant le plus puissant agent de collectivisation jamais vu, font disparaître le désir de défoulement collectif. En tout cas, cette interprétation de l'évolution de la foire mène inéluctablement à la conclusion qu'il est inutile de vouloir garder la foire dans sa forme traditionnelle tout en en changeant le contenu. D'ailleurs, deux observations à un quart de siècle de distance, toutes les deux dans la même région de l'Irlande, celles d'Arensberg et Kimball et de l'auteur, montrent bien que non seulement chacun des éléments constitutifs de la foire a perdu de son importance pendant ce laps de temps,

12. Maxwell, 1949, p. 157.
13. MacLysaght, 1950, p. 164.
14. Cf. la croyance populaire qu'il pleut toujours les jours de foire à cause des mensonges, profanités et aspects païens généraux. Evans, 1957, p. 255.

mais aussi que l'importance globale de cette manifestation culturelle s'est atténuée.

De cette étude du rôle des foires à Kinvarra il faut retenir trois points. Tout d'abord nous voyons prendre forme la région économique dont fait partie la paroisse. Les limites de cette région ne correspondent à aucune unité administrative, et ne sont pas rigides. Le cœur en est formé par les paroisses de Kinvarra et de Ballinderreen, et à sa plus grande extension cette région comprend les deux vallées côtières à l'ouest de la paroisse dans le comté de Clare, et s'étend presqu'à la route de rocade à l'est.

Ensuite, notons que le rôle social et économique des foires est en déclin. Ceci est un fait d'observation, quelle que soit la justesse de l'analyse et de l'interpétation des raisons qui en sont la cause. Aucun exploitant ne se lève plus à minuit pour mener ses bêtes à Loughrea, aucun paysan n'entreprend plus le voyage de deux jours à Athenry ou à Ballinasloe.

Enfin, notons un aspect de ces rassemblements périodiques socio-économiques qui est spécifiquement irlandais : le manque d'infrastructure bâtie. Au début, les foires, trait spécifique de toute la région au nord des Alpes bien avant l'arrivée du christianisme [15], purent être assimilées aux réunions de nomades, et elles gardèrent cet aspect « non-sédentarisé » même après avoir été attirées dans les bourgs et les villages. Ce ne sont ni des *suqs*, ni des marchés. Surtout, ce sont des manifestations culturelles qui trouvent rarement une inscription sur le sol. Les rues de Kinvarra fournissent le lieu de rassemblement, mais l'impression qui s'en dégage est celle du hasard. Celà pourrait tout aussi bien se passer ailleurs. Tout au plus pourrait-on attribuer une des causes de la prolifération des « *pubs* » à la venue cinq fois par an de 1.500 à 2.000 buveurs potentiels.

B. — *LES COMMERCES*

Ces considérations nous mènent aux commerces dans la paroisse. Nous avons déjà vu que ceux-ci sont concentrés dans le bourg, à l'exception des magasins se trouvant à Knockgarra et à Cahermore. Par ailleurs, depuis la fin de la guerre de 1939-45, le commerce ambulant en petits camions (*traveling vans*) a pris une extension considérable. Mais ni le grand nombre de commerces dans le bourg, ni les magasins ambulants ne peuvent refléter l'ancienne gloire commerciale de Kinvarra, les jours où de grandes quantités de tourbe en provenance de Connemara arrivaient au port et où les charrettes amenant les céréales à l'exportation remplissaient les rues.

Il existe en 1956 un magasin de détail par 56 paroissiens, malgré le

15. Evans, 1957, p. 254.

déclin commercial du bourg ; ce qui est moins, toutefois, qu'en 1926 quand il y eut un magasin par 42 personnes. Mais ce qui est plus que la moyenne irlandaise : un magasin de détail par 75 Irlandais [16]. Ce rapport donne une première indication sur la région desservie par ces magasins : elle est plus grande que la simple paroisse. En effet, il n'y a qu'un seul magasin à Kilcolgan, et que deux à Ballinderreen.

La mobilité horizontale des familles campagnardes dans la paroisse, mise en évidence par l'étude des noms, est déjà l'objet d'une analyse ; une mobilité semblable ressort d'une étude diachronique des commerçants du bourg et, partant, des notabilités de la communauté. Les trois familles de commerçants les plus prospères il y a trente ans, dont l'une employait six personnes dans son magasin, ont disparu en tant que puissance économique, bien que leurs descendants aient gardé ou même augmenté leur statut social. Les parieurs de courses de lévriers ne sont pas toujours étrangers à leur déclin, dans le processus classique de dissipation de la fortune familiale par les épigones, mais une certaine versatilité de part et d'autre du comptoir rend de toute façon précaire la continuation au-delà d'une seule génération, malgré les liens mutuels qui se créent. Parmi les quatre *pubs* les mieux fréquentés, deux se sont arrogés leur place depuis six ans. Si l'on veut, le traditionalisme commercial anglais n'a pu prendre pied en Irlande.

L'étude des commerces à Kinvarra révèle plusieurs conflits, mais le plus exacerbé est celui entre le magasin fixe et le magasin ambulant. La querelle est en un sens mauvaise, car rien n'empêche les commerçants du bourg de faire des tournées à la campagne avec un petit camion, d'autant plus que deux des camionnettes qui circulent actuellement sont envoyées par des magasins de la même importance que ceux de Kinvarra et viennent de bourgs semblables (Ardrahan et Oranmore). Les raisons avancées pour expliquer cette carence font parfois appel aux difficultés de la concurrence, et parfois à une paresse naturelle des Irlandais. L'analyse suggère une autre raison. Tous les commerçants actuels du bourg, à une ou deux exceptions près, sont les enfants ou les parents d'anciens commerçants et notables. Leur statut social ne souffre pas de leur profession, dans une certaine mesure il en dépend, mais ce serait déroger à ce statut que de partir à la campagne à la recherche de clients. Du moins, tout se passe comme s'ils le croyaient.

Les clients des magasins prennent part à cette lutte entre concurrents. Les agriculteurs se plaignent des bénéfices « exagérés » que veulent les commerçants du bourg, et font remarquer que les « boîtes de Noël », choix de denrées traditionnellement présenté comme cadeau par un commerçant à ses clients habituels à l'époque de Noël, deviennent de plus en plus

16. Irish Press, 16 janv. 1956.

petites, et que les camionnettes en tournée sont bien commodes pour le fermier. Les commerçants font remarquer que les « boîtes de Noël », chacune valant entre 10 et 35 *shillings*, représentent une grosse dépense, qu'ils sont forcés de consentir beaucoup de crédit, et que de plus en plus les parents des agriculteurs deviennent agents de semences, de machines agricoles, d'engrais, etc. Et ils sont contraints toujours d'avoir un membre de la famille dans le magasin, car si un client veut demander du crédit, il ne le fera qu'à la famille du commerçant, et si un client veut rembourser une dette, il veut que la famille le sache.

Nous pouvons résumer les éléments de la concurrence entre commerces et camionnettes en signalant les avantages reconnus à l'un ou l'autre système par les intéressés eux-mêmes. La camionnette présente un avantage purement pratique en ce qu'elle apporte la marchandise à la porte, et un avantage « social » en ce qu'elle évite au client d'avoir à s'habiller pour aller au bourg. De plus, tout au moins en ce qui concerne les deux camionnettes venant de Galway et de Gort, les prix sont parfois inférieurs à ceux de Kinvarra. Par contre, aller au bourg permet d'entendre les dernières nouvelles, et de rembourser en quelque sorte une dette morale envers quelqu'un qui vous consent des conditions avantageuses, et avec lequel on entretient des relations dépassant un simple rapport économique.

Cette situation n'est qu'un symptôme du malaise profond et général qui infiltre tout le système de distribution irlandais, et il se trouve simplement que la traduction de ce malaise s'est faite dans la paroisse suivant la ligne de moindre résistance. De même qu'une impulsion nerveuse suit le chemin le plus usité, le problème de la distribution de détail, qui se pose à la fois sur le plan technique et sur le plan économique, s'est cristalisé autour des deux pôles de la dichotomie bourg-campagne.

L'un des aspects de ce problème de distribution se révèle quand on considère l'extraordinaire diversité de produits vendus dans un magazin de détail. Entrons dans un de ceux-ci pour en faire l'inventaire. Le magasin mesure environ 4,5 m sur 5 m. On y accède depuis la rue par une porte centrale flanquée de deux fenêtres contenant des placards publicitaires. A l'intérieur on trouve trois murs garnis de rayonnages, et devant soi des comptoirs, des barils, des outils agricoles, etc. Le rayonnage du mur à gauche en entrant est divisé en sept parties égales par des montants de bois.

Dans le premier compartiment (côté rue) ainsi constitué se trouvent, en partant du rayon du haut : flocons d'avoine, bonbons, cigarettes, tabac à priser, et médicaments.

Dans le deuxième compartiment : flocons d'avoine, poissons en boîte de conserve, bonbons, fromages, cigarettes, shampoing, lames de rasoir, médicaments, détergent (Surf).

27. Un magasin dans le bourg.

Dans le troisième : fruits en conserve, *Chiver's Jellies* [17], marmelade d'oranges, Nescafé, bougies, beurre, savon, épices, soupes, savon.

Dans le quatrième : riz, cacao, toasts hollandais, betterave, flans, thé, sucre, fruits, raisins secs, thé.

Dans le cinquième : fruits en conserve, soupes en boîte de conserve, farine, bonbons, sucre, mélange de gâteau préparé, biscuits secs, cigarettes, fruits.

Dans le sixième : sel, cornichons, boîtes de conserve de soupe, viande, et légumes, macaroni, poisson en boîte de conserve, ketchup, sauces, épices, herbes, Ovomaltine, sucre, groseilles, bougies, cirage pour chaussures.

Dans le septième : fruits en conserve, miel, confiture d'oranges, confitures, épice, encaustique.

Le mur du fond a trois compartiments.

Dans le premier : fruits en conserve, légumes en conserve, légumes secs, mayonnaise, feuilles de séné, vinaigre, raisins de Corinthe, sucre, sel, boites en métal vides.

Dans le deuxième : fruits en conserve, *Chiver's Jellies*, beurre, Surf.

Dans le troisième : perles d'orge, riz, Cornflakes, *corrageen* (*chondrus crispus*), confitures, savon, huile à vélo, Vim, coton hydrophile, aérosols anti-mouches et anti-vers.

Continuant notre tournée, sur le troisième mur, à gauche d'une porte qui sépare ce mur en deux, nous trouvons : insecticide, produit désinfectant pour les semences, désodorisant, papier hygiénique, insecticide, sels pour le foie, poudre contre les maux d'estomac, lotion pour les cheveux, insecticide, grains pour oiseaux, confiture, aliment préparé pour bébés et adultes malades, détergent, amoniaque, tampon nettoyeur, Vim, savon, Ajax.

Au-dessus de la porte se trouvent : des poudres contre les vers et la distomatose hépatique des ovins. Et enfin, toujours rangés contre ce troisième mur, à droite de la porte : insecticide, sirop de figues, fortifiant pour le sang, embrocation, baume, huile de foie de morue, insecticide, pétrole, DDT, vitamines, médicaments, insecticide, talc, savon, carbonyl.

Sur le comptoir qui longe le mur de gauche à partir de la porte donnant sur la rue, nous trouvons, de gauche à droite : la caisse, lard fumé, saucisses, boudins, gâteaux, deux balances, thé, préparation pour faire des gâteaux, pâte dentifrice, savon, biscuit, pois secs, lentilles, savon, jambon, lard fumé.

Sur une table posée contre le mur du fond se trouvent : une balance à fléau, pain, fromage de tête, et divers objets. Devant cette table des sacs de son et d'aliment préparé.

17. Le nom de ce dessert de gélatine est heureusement intraduisible.

Sur une petite table, à droite de l'entrée, du pain et des sacs de farine. A côté de cette table : de grandes caisses de farine, des sacs d'aliments pour les animaux, des pelles et des manches de pelle. Parfois un jambon pend au plafond.

Derrière la porte d'entrée est fixée une feuille avec les prix, qui sont reproduits ici à titre d'information.

Prix en décembre 1956. Prix de la livre, à moins d'indication contraire.

Lard (bacon) : 2/10, 3/–
Tête : 10 d 1/2
Saucisses : 2/8
Boudin : 1/4, 1/8
Saindoux (*lard*) : 1/6
Graisse de rôti (drippings) : 1/4
Lard fumé (*rashers*) : 4, 4/4, 4/6, 4/8
Fromage de tête : 1/1 pour 1/4 de livre
Farine : 4/– par 6,35 kg
Farine spéciale : 2/– par 1,6 kg
Jellies : 9 1/2 chaque
Riz : 10 d, 1/1
Riz en flocons : 1/5
Farine de riz : 1/4
Thé : 1/9, 1/10, 1/11, 2/–, 2/1, 2/2, 2/2 1/2 100 gr
Pain : 9 1/2 par pain de 910 gr, 10 1/2 d même pain en tranches
Farine blanche : 4/– par 6,35 kg
Farine complète : 4/– par 6,35 kg
Farine avec levure : 2/– par 1,6 kg
Jambon : 1/9
Tomates : 1/8
Oranges : 5 d chaque
Citrons : 8 d. 1/4
Betterave : 1/5
Groseilles : 1/10
Raisons secs : 1/10, 2/–
Saumon : 3/6, 3/11
Beurre : 3/9
Sucre : 7 d, 11 d
Margarine : 1/7
Fromage : 1/5 par 230 gr
Cigarettes : 1/1, 1/6 par 10, 2/10 par 20
Tabac : 2/3 1/2, 3/3 les 30 gr
Tabac à priser : 3/– les 30 gr

Rappelons que dans le système anglais, l'once (28 gr), la livre (450 gr) et la *stone* (6,35 kg) sont les unités de base, que 12 *pence* (12d) font 1 shilling (1/—), et qu'en 1956 le *penny* vaut environ 4 fr. (fr. 1956) et le shilling 50 fr. Par exemple 3/9 équivaut à 186 fr., le beurre donc vaut 415 fr./kg.

Le propriétaire de ce magasin est aussi agent de vente des engrais et des machines agricoles. Ces activités ne lui rapportent pas beaucoup car il ne vend pas de semences, et il n'achète pas d'orge. Ce manque à gagner indique, d'une part, que le fermier conceptualise ses propres activités commerciale de façon globale, accentuant la relation personnelle entre acheteur et vendeur et minimisant l'importance de la qualité du produit vendu et, d'autre part, que l'industrialisation n'a pas encore fait ressentir dans cette région l'un de ses effets le plus universel : la spécialisation dans la production. Le fermier n'achète pas les engrais de telle ou telle usine, il achète les engrais de tel ou tel commerçant dans le bourg. De même avec les autres produits agricoles, ce qui fait qu'un refus d'acheter est une atteinte à une relation personnelle et point un commentaire sur l'efficacité d'un produit.

La ligne de défense du fermier est constituée par le système de crédit,

qui est accordé pour toute chose sauf les engrais. Le propriétaire du magasin que nous venons de visiter trouva, quand il prit en main le commerce, £ 3.000 de dettes qu'il réduisit en quelques années de moitié, mais souvent par réduction nominale de la dette. Nous avons déjà parlé de cette zone de contact de deux mondes qu'est le domaine des relations personnelles entre gens du bourg et gens de la campagne, nous pouvons la saisir dans son expression tangible ici. Le fermier opère suivant les critères de son monde traditionnel, il marchande un peu, et sa demande de crédit, s'il est vrai qu'elle est fondée en partie sur l'idée que le commerçant est riche et donc n'a pas un besoin urgent d'argent, et que le fermier est par définition pauvre et exploité (définition qui trouve une justification, il faut le dire, sans remonter très loin dans l'histoire irlandaise), traduit inconsciemment l'application à l'opération commerciale des critères d'échanges élaborés dans l'ancienne société. Tout se passe comme si le fermier considérait l'argent qu'il donne au commerçant comme un contre-don. Or, si avec un inconnu ou quelqu'un que l'on voit peu souvent, il faut s'acquitter du contre-don immédiatement, comme quand on se paie mutuellement à boire, avec quelqu'un de connu, et à plus forte raison avec un autre paroissien qui ne disparaîtra pas de l'horizon, le laps de temps qui peut intervenir entre le don et le contre-don est assez élastique.

La clientèle de ce commerçant vient de toute la région économique dont fait partie la paroisse, ce qui est un témoignage à la fois quant à l'importance de son affaire, et au cercle de connaissances et amis de son père. Il dit lui-même qu'ils monteraient d'Athenry s'ils pouvaient obtenir du crédit pour les engrais. Tous les commerces de Kinvarra n'ont pas une région de vente aussi vaste. Par exemple, l'un des commerces moyens du bourg possède vingt-cinq clients réguliers, dont la majorité vient de Doorus, de même que sa dizaine d'habitués du bar.

C. — *LES SERVICES*

Il reste à parler d'un certain nombre d'agents de firmes organisées à l'échelon national. Certains, comme les agents d'engrais ou de machines agricoles, n'ont pas d'activités suffisamment particulières pour qu'il soit nécessaire de s'y arrêter, mais d'autres agents (de l'orge, de la laine, de la compagnie de betterave à sucre) appellent un certain développement à cause de leur importance à la fois économique et sociale. Il existe dans la région des agents pour toutes les distilleries et brasseries irlandaises, mais une marque de whisky et une marque de bierre brune (*stout* ou *porter*) partage la quasi-totalité de la récolte d'orge de la paroisse. L'agent de la brasserie de bière jouit d'un statut social fort élevé, résultat en grande partie de l'activité que ses ancêtres ont mis à développer leurs affaires. Il achète

de l'orge dans un rayon de quelques 25 km. Ces achats sont régis par des contrats signés avec les exploitants stipulant le nombre de barils, le prix et le nombre de barils en surplus. Par exemple, en 1956, l'agent prenait 1,5 barils en supplément pour chaque dizaine stipulée dans le contrat, avec une réduction de prix de 8,5 %. De plus, l'agent achète toujours de l'orge, en plus du contrat et du supplément, mais avec une réduction de 27 %. Ce procédé indigne les fermiers qui prétendent que toute l'orge est vendue le même prix aux distilleries, brasseries, et meuneries. Cet argument est d'ailleurs toujours invoqué aux veillées quand la discussion tourne sur les avantages des associations et coopératives de fermiers. Dans la pratique les exploitants s'arrangent entre eux pour passer une partie de la récolte de ceux qui ont eu une surproduction à ceux qui n'en ont pas eu assez, de sorte que la paroisse *qua* paroisse reçoit une somme maximum pour l'ensemble de sa récolte.

Une autre plainte des fermiers concernant les agents découle de la complexité des affaires brassées par ceux-ci. L'agent pour l'orge dont il vient d'être question est aussi agent pour la laine et propriétaire de commerce, ce qui n'est pas un cas rare. L'exploitant qui signe un contrat d'orge se trouve presque dans l'obligation de faire des affaires de laine ou d'acheter de l'épicerie, d'autant plus qu'un crédit lui est consenti après la signature du contrat pour les semences. De toute façon il lui est très difficile de refuser de faire d'autres affaires, car le climat social ambiant est encore orienté vers la forme traditionnelle de relations entre exploitant et intermédiaire. Cette forme se révèle à l'analyse une constellation d'obligations mutuelles qui ne sont pas purement économiques. Dans le cas le pire, l'exploitant est lié par la forme sociale d'une relation dont le contenu n'obéit qu'à des condérations d'économie moderne. C'est en quelque sorte l'envers de la situation où le commerçant est gêné par les dettes des exploitants envers lui.

Les acheteurs de laine opèrent suivant un mode un peu différent, le circuit comportant bien plus d'intermédiaires. Par exemple, l'acheteur le plus important de la région a deux agents dans la paroisse même. En 1956, 21.600 kg de laine en toisons furent vendus, ce qui représente, si nous prenons les prix de juillet [18], un gain d'environ £ 11.000 pour la paroisse.

Il reste l'agent de la compagnie de betterave à sucre, qui nous intéresse non pas pour ses activités économiques, mais parce qu'il représente une force de modernisation. En effet, il est chargé de veiller à la bonne culture de la plante, et puisqu'il peut refuser un contrat à un exploitant, celui-ci est obligé d'accepter les méthodes culturales modernes. L'agent est d'autant plus libre qu'il est nommé par le gouvernement par l'intermédiaire de la compagnie nationalisée et ne dépend pas pour vivre des affaires qu'il fait, comme c'est le cas pour les acheteurs et intermédiaires privés.

18. The Connacht Tribune, 14 juillet 1956.

Pour résumer la situation du commerce dans la paroisse, il faut noter d'abord qu'il est en difficulté, ou, plutôt, que la concurrence des camionnettes en tournée et des magasins de Gort et de Galway, où vont plus volontiers les paysans depuis la généralisation de l'emploi de l'automobile, pour trouver plus de choix et des prix meilleurs, est en train de faire péricliter les affaires des commerçants du bourg. Ceux-ci ne voient que la concurrence comme élément de la situation, mais l'analyse fait ressortir un déséquilibre plus profond. Pour le comprendre il faut s'écarter quelque peu de la scène actuelle.

La société traditionnelle irlandaise formait un tout homogène. Les relations entre les individus qui la composaient s'exprimaient dans une forme unique, quelles que fussent les structures mises en jeu dans une relation donnée ; structures relevant analytiquement de la production, de la parenté, du commerce. Cette forme comprenait un ensemble d'obligations, de comportements, de concepts qui prenaient place dans un espace temporel sans limites. Il s'en dégageait une ambiance générale qui faisait que chaque fois qu'une nouvelle relation s'établissait, on essayait de la couler dans ce moule pré-existant. Or, l'infrastructure en ce qui concerne les rapports se situant à l'échelle nationale, ou tout au moins dépassant l'échelle paroissiale, a été bouleversée. Les relations entre les éléments de production dans une société industrielle obéissent surtout à des critères économiques, elles créent bien plus la nature des liens sociaux qu'elles n'en subissent l'influence. Dans le cas qui nous préoccupe ici ce sont deux mondes qui s'affrontent et, si un certain jugement de valeur est permis, s'affrontent malheureusement sur une ligne qui exprime déjà une dichotomie fâcheuse. L'exploitant veut, se sent obligé, de créer avec le commerçant, ou l'acheteur de sa production, des liens qui seront une expression tangible de cette ambiance générale, bien que les éléments sociaux d'où est née cette ambiance soient ou disparus ou en pleine transformation. Le commerçant, lui, acquiesce à la création de ces liens, car il y trouve un bénéfice visible, sinon immédiat. Quand il s'agit d'un homme avec un gros volume d'affaires, ou, plus exactement, avec une gamme d'affaires qui lui permet de traiter globalement avec l'exploitant, d'entrer en relations économiques avec lui sur l'ensemble de la production, le commerçant s'en sort, car l'aspect temporel de la marche de ses affaires diminue d'importance. Quand il s'agit d'un petit commerçant, ou d'un commerçant qui s'est laissé aller à une certaine spécialisation, il est condamné à péricliter, car les exigences de la conjoncture industrielle vont l'écraser avant que ne change l'ambiance sociale générale. Il est pris dans le piège de ce que Ogburn appelle le « retard culturel » [19].

Nous ne pouvons pas quitter le chapitre sur la distribution et la consom-

19. Ogburn, 1922, pp. 200 et seq.

mation sans nous arrêter un instant sur celle-ci prise dans son sens étroit : l'alimentation.

D. — *L'ALIMENTATION*

Comme les études sur différents aliments l'ont démontré (e. g. les travaux de mycologie), la nourriture relève d'un domaine où la culture est présente de la façon la plus éclatante. Certaines des opinions sur la nourriture, et sur la façon de la cuire, qui sont reproduites ne sont surement pas plus anciennes que le XVIII^e^ ou le XIX^e^ siècle, mais certaines autres remontent à l'origine de la société irlandaise.

Tableau 44. — QUALITÉS DE LA NOURRITURE.

Viande — Le bœuf et le mouton, et la viande de boucher en général, vous tiennent « plus chaud » que le porc et la viande « fabriquée à la maison ».

La viande doit être très cuite.

Le lard (*bacon*) doit être aussi blanc que possible, « comme la neige ». Il est comme celà au début, quand il sort du tonneau. Après, quand il est pendu, il devient trop fort.

Le lard fumé (*bacon rashers*) en tranches ne vaut rien. D'ailleur, le gras est la meilleure partie de la viande.

Poisson — Bon pour le cerveau.

Légumes — Bon pour le sang.

Les pommes de terre doivent être très farineuses.

Rappelons que ces considérations sont valables pour la campagne, mais beaucoup moins pour le bourg, où les critères originaires du milieu urbain commencent à avoir cours.

Dans la majorité des maisons de la paroisse la cuisson s'effectue encore sur un feu de tourbe posé à même le sol dans le foyer. L'instrument principal de cuisson est une marmite, dans laquelle est cuit le repas de midi — viande et légumes bouillis (la viande est très rarement saisie) — la marmite étant pendue au-dessus du feu. La même marmite sert de four à pain, mais elle est alors posée au sol sur un trépied surmontant la tourbe ardente, dont des braises sont placées sur le couvercle. Depuis l'électrification rurale la plupart des ménagères ont acheté une plaque où elles font bouillir l'eau pour cuire des œufs, ou faire deux tasses de thé, ou, à la rigueur, cuire un dessert. La substitution d'un fourneau au foyer apportera certainement des changements à cette cuisine, et il paraît probable que même le pain y sera cuit, bien que le four ne soit pas un outil irlandais [20].

20. Evans, 1957, p. 77.

D'ailleurs, les menus irlandais ont subi un changement radical depuis une cinquantaine d'années. Les gens habitant actuellement la paroisse se souviennent des repas d'autrefois. Au petit déjeuner on mangeait du porridge ou des pommes de terre et des harengs salés, au déjeuner, pris en général dans les champs, des pommes de terre et du petit lait, au souper, des pommes de terre. Il est intéressant de remarquer que le souvenir qui en reste est un souvenir d'abondance : autrefois on mangeait plus que maintenant, on travaillait plus, et on était moins âpre au gain. Ce souvenir est d'autant plus étonnant que les mêmes individus disent que l'on mange très peu de poisson maintenant parce que celà rappelle trop les temps durs d'autrefois, ou encore qu'avant on avait de vrais diners de Noël, tandis que maintenant tous les repas sont des repas de Noël, donc on ne fait plus de repas de Noël. Notons encore que lorsqu'on apportait le déjeuner de midi aux travailleurs dans les champs, on ne ramenait jamais le sel à la maison, mais le rejetait dans le champ, autrement le prochain homme à travailler dans ce champ aurait une faim terrible.

Ce qui frappe le plus dans ce changement du mode d'alimentation est la disparition quasi-totale du poisson. Il y a cinquante ans on trouvait aux marchés et dans les magasins (il y avait encore une poissonnerie au bourg en 1916 — voir carte 64) du haddock, du hareng, de la morue, de la brème, de la lingue, etc. C'était le hareng qui se trouvait le plus souvent sur la table irlandaise. On pouvait voir un paysan en acheter 400 à la foire d'octobre, pour 1 shilling ; ce qui lui durait un an. Les harengs et les maquereaux étaient plongés dans de l'eau salée, puis séchés au soleil. Pour la consommation on les faisait bouillir. Il est sans doute vrai que la mémoire des durs moments de jadis a joué dans la disparition du poisson de l'alimentation dans les campagnes. Evans donne la même explication pour d'autres régions de l'Irlande, en remarquant que les souvenirs amers du temps de la Grande Famine et de l'époque qui la suivit, font que les Irlandais délaissent le poisson, les baies sauvages, les lièvres, les algues marines, etc. [21]. Il ajoute qu'en plus certains aliments paraissent être tabous, et que le lapin, introduit par les Anglo-Normands, est rarement mangé.

Les menus typiques de la campagne sont déjà rapportés dans la table des activités journalières sur la ferme de Finn, mais nous pouvons les résumer ici.

Au lever : une ou deux tasses de thé.
9 h. 30 (10 h. le dimanche) : pain, beurre, confiture, thé, œuf à la coque.
13 h. 30 : porc gras, choux, carottes, panais, navets, pommes de terre, *jello*, fruit en conserve.
Thé et biscuits.

21. Evans, 1957, p. 11.

13 h. (dimanche) : soupe (eau et jus de viande).
viande, porc gras, pommes de terre, petits pois, carottes, navets.
jello, fruits en conserve.
Thé et gâteaux.
16 h. : thé, pain et beurre.
18 h. 30 (19 h. le dimanche) : œuf à la coque, fromage, pain et beurre, pain aux raisins, (morceau de gras de porc froid).
22 h. 15 : thé, pain et beurre.

Il faut laisser aux compétences des diététiciens l'étude qualitative de ce type de menu, mais nous pouvons en remarquer la richesse calorifique. Dans une liste de treize pays de l'O.E.C.E. l'Irlande occupait avant 1939 la deuxième place quant à la valeur calorifique de son alimentation, avec une moyenne de 3.390 calories par habitant et par jour [22]. En 1948-49 l'Irlande est tombée à 3.350 calories, mais par contre elle est en première place. Le calcul de coefficient de corrélation pour le rang des treize pays dans leur consommation de différents aliments établit des coefficients positifs pour le lait (= + 0,85, 3 × e. p. = 0,18), le sucre (= + 0,80, 3 × e. p. = 0,30), et la viande (= + 0,67, 3 × e. p. = 0,33), et un coefficient négatif pour les céréales (= — 0,53, 3 × e. p. = 0,44). Aucun coefficient significatif ne ressort ni pour les pommes de terre, ni pour les graisses et les huiles.

L'Irlande n'est que le second pays au monde pour sa consommation de beurre, bien qu'étant le premier pour sa consommation de lait et de produits laitiers. La contradiction apparente découle du bas pourcentage de beurre dans le lait irlandais, ce qui n'empêche pas l'Irlande de consommer environ 19 kg/an de beurre par habitant, là où l'Angleterre ne consomme que 7 kg/an, et les U.S.A. 4 kg/an [23]. Ce pourcentage, et le fait que dans la technique traditionnelle on barattait le lait entier et point seulement la crème, expliquent en partie l'ensemble des rites et de précautions qui s'attachent à la fabrication du beurre [24].

Nous pouvons ajouter qu'autrefois avec un régime qui comprenait environ 5 kg de pommes de terre et un demi-litre de lait frais par jour, l'Irlandais absorbait environ 3.850 calories [25].

On peut se demander si ces calculs calorifiques, faits à l'échelle de la consommation nationale, sont valables pour l'évaluation du régime du paysan dans la paroisse. Afin d'exercer un contrôle, un petit bilan est dressé ici, mais seulement à titre d'indication car les quantités sont le résul-

22. Niveaux de consommation alimentaires dans les pays de l'O.E.C.E., 1951, p. 45.
23. Evans, 1957, p. 81.
24. Evans, 1957, p. 97.
25. Connell, 1950, p. 155.

tat de l'observation et non pas d'un pesage. Prenons les repas d'une journée de la semaine.

Tableau 45. — BILAN ALIMENTAIRE.

	Gr	Calories [a]
Beurre	40	285
8 tranches de pain complet	240	630 (800)
Sucre	75	290
7 tasses de thé	(0,85 L)	—
Confiture	20	
5 tranches de fromage	140	525
5 morceaux de gras de porc	200	1.500 (1.200 à 1.600)
4 pommes de terre moyennes	600	420 (510)
Carottes, panais, navets	400	143 (217)
Jello	—	—
Fruit en conserve	100	76
Crème	40	80
2 œufs	50	158 (326)
		4.107 (3.807 à 4.709)

(*a*) Les valeurs sont tirées des Tables de Composition des Aliments, 1954. Les valeurs minima et maxima sont données entre parenthèses.

Il est évident que la valeur totale dépend en grande partie du porc, mais il est tout aussi évident que, même en tenant compte de l'erreur qui entache inévitablement ce bilan, le paysan irlandais n'est pas sous-alimenté. Si nous réduisons la quantité de porc de trois morceaux, le total ne tombe qu'à environ 3.300 calories, ce qui nous permet de conclure que le calcul global pour le pays reflète à première vue assez fidèlement le calcul fait pour un paysan seul.

CHAPITRE 7

L'ORGANISATION SOCIALE

A. — *PARENTÉ*

La base de l'organisation sociale dans une communauté rurale traditionnelle est la structure de la parenté. Celle-ci est la structure sociale fondamentale, mais pas seulement parce qu'elle sépare la Nature de la Culture. Elle est une des premières structures à se développer, et elle est d'une nécessité absolue, de telle sorte qu'elle prime sur les autres, d'autant plus que tous les besoins sociaux d'un petit groupe peuvent être satisfaits à travers elle. Mais le développement et l'évolution techno-économiques engendrent des trames et des réseaux de plus en plus grands, d'où naissent des besoins structuraux auxquels ne peut plus répondre la structure de la parenté. Finalement, dans les sociétés industrielles celle-ci, amenuisée et rétrécie, perd sa place prédominante, sans pour autant perdre son caractère essentiel.

Tout ceci pour expliquer que l'étonnement ressenti à la contemplation de la scène irlandaise n'a pas son origine dans la pauvreté du système de parenté actuel par rapport à la richesse d'antan, mais dans le fait que cette pauvreté soit toute récente. La raison en est simple. Les gens de la campagne irlandaise existaient en parallèle mais en dehors de la vie nationale. Ailleurs en Europe, les campagnards évoluaient peut-être plus lentement que leurs concitoyens, mais ils participaient au mouvement général de la société. En Irlande jusqu'à il y a environ un siècle, les changements furent rares et relevaient bien plus d'un processus d'acculturation que d'évolution. Un des aspects de cette situation pouvait se discerner dans les relations des propriétaires et agents du pouvoir avec les Irlandais. Les *clachans*, dont six ou sept formaient un groupe uni par les liens de mariage [1], traitaient par l'intermédiaire de leur chef ou « roi ».

On trouve encore dans la paroisse au nord de Kinvarra deux localités

1. Evans, 1957, p. 31.

Tableau 46. — TERMES DE PARENTÉ.

Parenté	Terme	Mode d'appellation	
		Directe	Indirecte
P	Father	Father, Dad	*My father*
M	Mother	Mother, Mom	*My mother*
F	Brother	Prénom	Prénom, précédé ou non de *my brother*
S	Sister	Prénom	Prénom, précédé ou non de *my sister*
Fi	Son	Prénom	Prénom, *my son, the lad, the boy*
Fe	Daughter	Prénom	Prénom, *my daughter, my girl*
O	Wife	Prénom	Prénom
E	Husband	Prénom	Prénom, *himself, the boss*
FP, FM	Uncle	Prénom	*Uncle* et prénom
SP, SM	Aunt	Prénom	*Aunt* et prénom
PP, PM	Grandfather	Prénom	*My grandfather, the old one*
MP, MM	Grandmother	Prénom	*My grandmother, the old one*
PPP, PPM, PMP, PMM	Great grandfather		
MPP, MPM, MMP, MMM	Great grandmother		
SPP, SMP, SMM, SPM	Grand aunt	Prénom	Mrs. Untel, prénom et nom
FPP, FMP, FMM, FPM	Grand uncle	Prénom	Mr. Untel, prénom et nom
OFPP, OFMP, OFMM, OFPM	Grand uncle's wife	Prénom	Mrs. Untel, prénom et nom
ESPP, ESMP, ESMM, ESPM	Grand aunt's husband	Prénom	Mr. Untel, prénom et nom
FPPP, FPPM, FPMP, FPMM	Great grandfather's brother		
SPPP, SPPM, SPMP, SPMM	Great grandfather's sister		
FMPP, FMPM, FMMP, FMMM	Great grandmother's brother		
SMPP, SMPM, SMMP, SMMM	Great grandmother's sister		

OFP, OFM	Uncle's wife	Prénom	Si elle habite la maison *Aunt* et prénom, sinon prénom et nom
ESP, ESM	Aunt's husband	Prénom	S'il habite la maison *Uncle* et prénom, sinon prénom et nom
ES	Sister's husband	Prénom	*My sister's husband* [a], prénom
OB	Brother's wife	Prénom	*My brother's wife* [a]
FiF, FiS	Nephew	Prénom	Prénom, *my nephew*
FeF, FeS	Niece	Prénom	Prénom, *my niece*
FiFiF, FiFiS	Grand nephew	Prénom	Prénom, *my nephew*
FiFeF, FiFeS			
FeFiF, FeFiS	Grand niece	Prénom	Prénom, *my niece*
FeFeF, FeFeS			
FO	Wife's brother	Prénom	Prénom, *my wife's brother*
SO	Wife's sister	Prénom	Prénom, *my wife's sister*
PO	Wife's father	Prénom	Prénom, *my wife's father*
MO	Wife's mother [b]	Prénom	Prénom, *my wife's mother*
Fi, F, P Fe, S, M	First cousins	Prénom	Prénom, *cousins*
Fi, Fi, F, P Fe, Fe, S, M	Second cousins	Prénom	Prénom, *cousins*
Fi, Fi, Fi, F, P Fe, Fe, Fe, S, M	Third cousins	Prénom	Prénom, *friends*

(*a*) *Sister-in-law, brother-in-law* sont des termes connus mais pas employés.
(*b*) *Mutatis mutandis*, le réciproque pour les parents du mari.

où les gens se marient entre eux, mais il faut dire qu'au contraire de la paroisse, ces deux « villages » sont encore très peuplés. Il ne se trouve pas dans la région, mais le fait peut encore être observé en Connemara, de villages avec un seul patronyme, où on ne se marie pas au dehors s'il existe encore quelqu'un dans le village qui ne soit pas dans une relation de parenté défendue.

Quand Arensberg et Kimball firent leur étude dans le comté de Clare en 1932-34 [2], ils trouvèrent un système de parenté vigoureux et réglant les rapports sociaux de telle façon qu'il est valable de parler d'un monde paysan et de ses contacts avec le monde extérieur. Il ne s'agit pas de transcrire leur étude, d'autant plus que le système de parenté de la paroisse n'est qu'un pâle reflet de ce qu'il fut, comme il apparaît à la lecture de la table des termes de parenté en usage actuellement.

Notons d'abord que ce système n'est pas le système complet des Anglo-Saxons. Le terme *in-law* n'est pas employé, pas plus que le terme *once removed* pour distinguer les générations (e. g. FiFPP, ou FiFiFP sont des *first cousins once removed*).

Notons aussi que si le terme *friend* est appliqué spécifiquement dans ce tableau aux cousins de troisième degré pour indiquer qu'ils sont loins, *far out*, on peut l'employer pour désigner n'importe lequel de ses parents.

Le système est bilatéral pour deux raisons ; autant de termes se trouvent dans une filiation que dans l'autre, et quand on vous trace des lignes de parenté les femmes sont comptées aussi, mais, pour emprunter un terme à Herskovits, l'esprit en est patrilinéaire [3]. Les règles de parenté incluent a patronymie, la patrilocalité, et nous avons déjà vu pour le régime de propriété que les droits sont en prédominance patrilinéaires.

Cet esprit patrilinéaire ressort dans la pratique des noms. Il arrive souvent que deux individus aient le même patronyme et le même prénom. Dans ce cas on les distingue en ajoutant à leur prénom le prénom de leur père : Paddy John, John Joe, etc. On les distingue aussi parfois en leur accolant la description de leur habitation ou de leur métier : deux Bill Finnegan que l'on appelle Bill the Cottage et Bill the Lorry, quatre Jim Mulligan connus comme Jim the Corner, Dan's Jim, Jim Paddy, et Jim Joe.

Mais l'affaiblissement du système de parenté est réel, et se trahit par la disparition de deux aspects importants : les récits généalogiques et l'aide dans le travail. Il est très difficile à l'heure actuelle de trouver quelqu'un, même une femme, censée mieux connaître les lignes de parenté qu'un homme, qui sache faire un récit généalogique remontant plus loin que les grands parents ou allant au-delà des cousins au deuxième degré dans les collatéraux. Et l'aide dans le travail est donnée aux voisins, de même que,

2. Arensberg and Kimball, 1940, chap. v traite de la parenté.
3. Herskovits, 1949, p. 291.

si l'on tue un cochon, les morceaux de porc sont distribués aux voisins.

On ne peut pas suppléer à ce manque de généalogie par une consultation des archives. Les recherches effectuées dans celles-ci sur une famille donnée aboutissent toujours à une impasse. D'abord les documents remontent rarement au-delà de 1860. Ensuite, un des traits sociologiques de la campagne irlandaise est l'impossibilité de constituer de longues lignées. Une investigation des relations de parenté dans la paroisse laisse au chercheur l'impression d'un kaléidoscope en perpétuelle agitation ; la présence de mêmes éléments étant toujours attestée, mais en des combinaisons et à des places géographiques toujours différentes. Nous avons déjà eu un aperçu de cet état de choses en traitant le régime de propriété, et aussi l'histoire des villages dans la paroisse.

Ce n'est pourtant pas un trait spécifique à tous les pays ayant subi une influence celtique. L'étude de Williams en Cumberland [4] révèle des familles et des groupes de familles, habitant toujours le même endroit que leurs ancêtres, qui peuvent faire remonter leurs lignes généalogiques jusqu'au XVI[e] siècle. Le trait irlandais découle du mode d'appropriation du sol et du phénomène de l'émigration.

Pendant des siècles le paysan irlandais ne posséda rien. Locataire « à volonté » des terres appartenant aux grands propriétaires, il ne pouvait même pas être assimilé à un nomade, car il ne possédait plus le bétail de ses jours de gloire au début de l'ère chrétienne, et il était sédentaire, quand on le lui permettait. Dans cette situation instable l'émigration depuis 1850 drainait à chaque génération les individus en surnombre par rapport aux possibilités de subsistance. De ce fait, il n'y eut pas toujours d'héritier direct pour une exploitation et, d'ailleurs, le besoin ne s'en faisait pas sentir de façon impérative.

Puis vint une certaine stabilisation avec l'accession à la propriété par le paysan. Malheureusement le trait culturel de l'émigration était bien implanté, apparemment au delà de toute possibilité d'éradication, et le taux de mariages en diminution ne faisait qu'exacerber le problème de trouver des héritiers directs. Il était donc capital de connaître les collatéraux.

La réunification de la société irlandaise sur le plan national après l'Indépendance, et l'extension de l'influence de la société industrielle aux campagnes, par la transformation des valeurs qui en résulta, eurent raison du cercle de parenté traditionnel et étendu. Il devint de plus en plus difficile de trouver quelqu'un capable de faire un récit généalogique tant soit peu complet. Il ne faut pas oublier que les récits s'apprennent au cours des longues veillées où la conversation tourne souvent autour du thème de la parenté. D'autant plus que dans la société fermée qu'était le monde

4. Williams, 1956.

paysan traditionnel, la structure fondamentale de la vie sociale était celle de la parenté. L'évolution et le développement des autres structures, leur accession en quelque sorte à l'autonomie, fournirent des sujets de conversation aussi importants que ceux touchant à la parenté. De toute façon l'ouverture au monde moderne et extérieur réduisit singulièrement l'intérêt des jeunes pour la généalogie. L'influence de la radio, du cinéma, des automobiles, est trop évidente pour qu'on ait besoin de le souligner.

Mais tout celà ne fit pas disparaître le problème des héritiers. Il fallait avoir une certaine connaissance des collatéraux, si l'on voulait satisfaire à la norme culturelle encore en vigueur de toujours laisser quelqu'un de la famille sur l'exploitation. On connaît donc ses collatéraux, mais sans pouvoir tracer la ligne de parenté. Combien de fois un habitant de la paroisse a-t-il indiqué une personne comme étant son cousin de troisième degré sans être sûr de la filiation. Brian savait, par exemple, que le curé de la paroisse voisine était son cousin (en fait, de deuxième degré), mais sans l'aide de sa mère, il ne pouvait dire pourquoi. Si une métaphore est permise, ce rétrécissement de la connaissance du cercle de parenté suggère une danse où les gens se tiennent la main pour exécuter les figures, changent de partenaires pour chaque figure différente, et sont incapables de se souvenir des partenaires de la figure précédente. Ils savent seulement que le changement s'est opéré selon les règles.

En passant au problème du mariage et du choix du conjoint, il faut commencer par un paradoxe, car le problème le plus important dans le domaine des mariages irlandais est celui du « non-choix », ou d'un manque de mariages. Nous pouvons commencer avec un fait qui est frappant, mais qui traduit bien la situation. Dans l'école secondaire de filles de Kinvarra, sur les 160 élèves en 1956 une seule projetait d'épouser un exploitant agricole. Toutes les autres n'en voulaient à aucun prix.

Les raisons évoquées pour expliquer cette situation sont aussi multiples que les solutions proposées pour y mettre fin. Le problème a déjà été traité à l'échelle de la nation, et les opinions qui suivent sont celles rencontrées dans la paroisse, ou tout au moins hors des domaines officiels et savants. Parmi les notabilités de la région, les esprits nationalistes nient l'importance du facteur économique et mettent en avant, quand il s'agit du manque de ferveur des paysans à prendre épouse, que ceux-ci hésitent à ramener à la maison une femme qui pourrait ne pas plaire à leurs parents. Ce qui sous-entend qu'aucun Irlandais catholique ne pourrait manquer de respect envers ceux qui l'ont élevé. Des esprits plus matérialistes soulignent l'absence de confort dans la plupart des maisons paysannes, et prédisent que le problème sera résolu quand il y aura de l'eau courante dans toutes les habitations. D'autres, enfin, préconisent que le problème pourra être résolu par une intensification dans l'enseignement des vertus

catholiques [5]. Et nous pourrons ajouter une autre raison. Souvenons nous que la Constitution charge l'État de veiller à ce qu'une mère ne soit pas forcée de travailler [6] et que cette recommandation se traduit dans la pratique par l'impossibilité pour une femme de rester dans une situation officielle ou privée après son mariage. Les jeunes filles actuelles hésitent à renoncer à une situation intéressante pour le mariage [7]. Cet aspect du problème ne concerne pas encore activement la campagne, mais l'extension de l'éducation secondaire risque de le rendre actuel.

Les intéressés eux-mêmes évoquent des raisons plus simples en général que celles des gens qui analysent la situation. Les femmes protestent effectivement contre le manque de confort dans les maisons. Elles accompagnent parfois cette raison d'une plainte contre les Irlandais et leur manière de concevoir la vie conjugale. On reconnaît dans cette plainte un résultat de l'ouverture du monde paysan sur l'extérieur et de la transformation des valeurs. Les femmes semblent dire qu'elles accepteraient l'Irlandais actuel avec le confort, ou un Irlandais transformé sans le confort, mais pas l'Irlandais actuel sans le confort.

Les hommes font plutôt appel à la difficulté de ramener une femme à la maison où habite leur mère. Quoiqu'en disent les apologistes, cette difficulté existe réellement. Un exemple qui est loin d'être unique serait ce couple qui resta fiancé onze ans à cause de l'opposition faite par la mère et la sœur du fiancé à la jeune fille. Il fallut la visite d'une sœur émigrée de l'homme pour arranger l'affaire, et l'on dit que la mère et la sœur règnent encore à la maison et que la jeune mariée ne fait qu'y travailler. On raconte qu'autrefois il n'y avait que peu d'histoires entre belles-mères et brus, ce qui est susceptible de l'interprétation qu'aujourd'hui les jeunes filles n'acceptent plus les valeurs culturelles traditionnelles qui les relèguent à une position tout à fait subalterne. Et bien des célibataires dirent au cours de l'enquête qu'ils répugnaient à ramener une autre femme chez leur vieille mère, quoiqu'un seul ait été jusqu'à dire qu'il avait eu assez de responsabilités à assumer avec sa mère et que maintenant qu'elle était morte et que lui était libre, il n'allait pas reprendre des responsabilités.

Hommes et femmes pensent que la longue attente rendue nécessaire par le mode d'héritage est nuisible au mariage, à la fois en ce qui concerne sa fréquence et sa qualité. L'analyse fait ressortir plus que cette simple constatation. Il est rare qu'un père lâche volontairement les rênes de son exploitation avant d'avoir atteint l'âge de la pension de vieillesse.

5. Cf. Commission of Emigration and Other Population Problems, 1954, p. 179.
6. Bunreacht na hEireann, p. 138, Art. 41. 2. 2.
7. Cf. par exemple, The Pictorial, June 9, 1956.

S'il a, lui, 65 ans à ce moment-là, son héritier en a environ 30. Les enfants qui ne veulent attendre ni l'héritage ni le mariage, émigrent, ce qui signifie que ceux qui restent sont les plus calmes, les plus amorphes, les moins pressés à apporter des changements à l'ordre établi. Mais nous empiétons déjà sur le domaine de la psychologie.

A titre de comparaison, une étude faite dans le comté de Limerick en 1959 fait ressortir que les paysans considèrent qu'un garçon ne doit pas prendre femme avant d'avoir atteint 35 ans, et une jeune fille avant 25. La raison invoquée est celle de l'arrêt total de participation dans les activités de la communauté après le mariage. L'auteur de l'étude ajoute que tout se passe comme si le mariage n'était ni un but positif ni un idéal social à poursuivre, mais une nécessité personnelle, un rétrécissement de vie que l'on doit subir, de même que l'on subit le rétrécissement dû à la vieillesse [8].

Revenons à l'aspect positif. Dans la société traditionnelle les mariages étaient arrangés. Le processus (*matchmaking*) était essentiellement celui décrit par Arensberg et Kimball. A Kinvarra cela se faisait souvent le jour de la foire, puis le garçon et la fille allaient faire un tour à Gort pour voir s'ils se plaisaient. Après ce premier accord, l'homme pouvait encore s'y dérober (*turn aside*), mais pratiquement la fille ne pouvait plus refuser, car ses parents ne l'auraient pas toléré. Il n'y avait pas de professionnel qui arrangeait les mariages, on demandait à un voisin du village, mais il est évident que dans chaque village il devait y avoir un voisin plus habile et plus demandé que d'autres.

D'une façon générale les paroissiens actuels condamnent la pratique, qui, d'après eux, n'existe plus depuis une vingtaine d'années. Aujourd'hui un garçon et une fille sortent ensemble, puis, s'ils se plaisent et veulent se marier, le garçon va voir le père de la fille, qui lui dira combien de *fortune* il donnera à sa fille. Même si celui-ci refuse de doter sa fille, le mariage peut avoir lieu et en général a lieu, mais le couple émigre, car le père du garçon ne laissera pas la ferme à un fils dont l'épouse n'a pas de dot. Deux des informateurs ajoutèrent que le garçon reviendra plus tard pour prendre l'exploitation quand le père se querellera avec l'autre fils. Les *fortunes* actuelles sont de l'ordre de £ 200 à £ 300, mais dépendent d'une part de la place de la fille dans la succession des frères et sœurs — il est mal considéré que la fille aînée ne reçoive pas plus que les autres — et d'autre part de l'importance de la ferme qu'elle « va épouser ». A ce propos, il est intéressant de noter que les fils de grandes fermes ont plutôt plus de difficulté à trouver femme que les autres, car il est connu qu'une femme qui entre dans une grande ferme va se tuer de travail, 6 à 7 vaches à traire, une quantité énorme de nourriture à préparer pour les cochons, un poulailler

8. P. MacNabb dans Newman, 1964, pp. 222-3.

nombreux, des enfants, etc., et quand les enfants seront assez grands pour aider, « il sera trop tard ».

En somme, le climat général dans la paroisse en ce qui concerne le choix du conjoint dérive au moins autant des valeurs adoptées par la société industrielle et urbaine que des valeurs de la société traditionnelle paysanne. L'attirance mutuelle des jeunes gens compte plus même que la qualité de la ferme ou l'importance de la dot, bien que ces valeurs aient encore cours. Certaines informatrices vont jusqu'à dire que la question des terres ne compte plus, car la génération précédente s'est mariée pour l'amour et comprend donc le problème. Il ne faut probablement pas prendre cette affirmation à sa signification superficielle, mais elle permet de situer grossièrement le début du déclin du système de mariages arrangés, et peut-être aussi de signaler que l'amour ne fut pas toujours absent de ceux-ci.

Certains aspects de l'ancien système sont encore en vigueur. Un exemple concret illustrera ce fait d'une façon plus vivante qu'une discussion théorique. Il y a quelques années un garçon (originaire d'une paroisse voisine) et une jeune fille, qui se connaissaient depuis quelques années voulurent se marier. Le père du garçon, quoique « jeune » (il avait un peu plus de 50 ans), accepta de se défaire de ses terres. Les deux familles s'en allèrent chez le notaire où le contrat de mariage fut signé. Le père du garçon lui laissa sa ferme, qui était très grande, et le père de la fille la dota de £ 500. Cette somme était considérée comme bonne jusqu'au jour de la mort du père, quand on apprit qu'il avait laissé autant à toutes ses autres filles. On trouvait qu'il avait lésé l'aînée. La dot, comme c'est toujours le cas, fut utilisée pour dédommager les frères du mari (« après avoir travaillé dix ou quinze ans on a droit à quelque chose quand on quitte la ferme »), et en doter les sœurs.

La disparition du système traditionnel pose le problème du choix du conjoint en d'autres termes. Il s'agit d'occasions de rencontres entre garçons et filles. Autrefois, disent les paroissiens, les jeunes, et surtout les filles, étaient beaucoup plus tenus et ne pouvaient sortir de la maison que pour aller chez les voisins. Il y avait, bien entendu, des danses dans les maisons, et en été des danses aux carrefours, mais les jeunes gens y étaient bien plus surveillés que dans les bals qui ont remplacé ces manifestations culturelles condamnées par l'Église. C'est aux divers bals où ils vont en voiture — un fils cadet de fermier peut se faire un peu d'argent de poche par ce transport — que les jeunes gens se rencontrent aujourd'hui. Parfois, aussi, un garçon et une fille peuvent aller prendre un peu l'air le soir et se trouver justement sur la même route, mais cette pratique n'est non seulement pas sanctionnée, mais fortement et explicitement condamnée par les curés.

Puisque nous y touchons, autant aborder ici de front le problème des relations entre les sexes qui ne manque pas de frapper l'esprit de l'obser-

vateur de la campagne irlandaise ; sans prétendre, toutefois, faire autre chose qu'y apporter une observation qui se voudrait éclairée. Les commentateurs se divisent en deux catégories : ceux qui présentent le paysan irlandais comme une espèce d'ascète, éthéré, et ceux qui refusent l'évidence de leurs yeux, qui serait plutôt de proclamer la rareté et l'innocence des rapports, comme un comportement anti-naturel, donc masquant des rapports d'autant plus intimes qu'ils sont cachés.

Pour discerner la vérité, il faut déblayer le champ d'un amas de fausses opinions. D'abord, les Irlandais n'ont jamais été connus pour le dérèglement de leurs mœurs, en dehors, peut-être, de certaines occasions à caractère rituel. Qu'il soit nécessaire de commencer la discussion de cette façon ne peut paraître curieux qu'à celui qui ne connaît pas la littérature du XVII^e^ au XIX^e^ siècle sur l'Irlande. Connell trouva nécessaire d'y consacrer plusieurs pages en traitant des problèmes démographiques du XVIII^e^ [9]. Déjà en 1824 Dutton, tout en faisant remarquer que les jeux pratiqués lors des veillées de mort étaient tels que souvent naissaient plus tard des remplaçants au défunt, commenta la fidélité conjugale des Irlandaises et la vertu des célibataires [10].

Ce point fermement établi, il faut s'empresser d'ajouter que le pays ne fut pas (et n'est pas) peuplé d'ascètes. Les rapports pré-maritaux n'étaient pas inconnus, mais ces rapports menaient toujours au mariage ; sous la double menace du prêtre et des parents de la femme. Les rapports entre propriétaires et locataires jusqu'à une date relativement récente, et les histoires encore vivantes de la période de la dernière Guerre mondiale quand les ports étaient fermés et qu'il y avait plus de gens (*there were more people in it*), montrent bien que le puritanisme n'est pas un trait inné du paysan irlandais.

On peut dire, où donc est le problème ? C'est que la séparation des sexes avant le mariage semble être totale, et ceci dans un pays où se marier vers la trentaine est considéré se marier très tôt. Hormis les bals, où s'exerce tout de même une certaine surveillance, en général celle du curé (beaucoup sont les directeurs en titre des bals), les jeunes se trouvent rarement ensemble, ne se fréquentent pas, et, malgré un taux très bas de mariages et un âge moyen au mariage très avancé, ne font pas parler d'eux. Ce qui ne veut pas dire que les rapports clandestins n'existent pas, surtout depuis la généralisation de l'automobile, mais ils sont statistiquement à peu près inexistants [11].

Or, une telle constatation demande une autre confirmation que celle d'un seul observateur. Nous le trouverons, peut-être, dans un passage

9. Connell, 1950, pp. 47 et seq. V. surtout la note 5, p. 48.
10. Dutton, 1824, pp. 519-522.
11. Cf. encore P. MacNabb dans Newman, 1964, p. 239.

écrit par Arensberg et Kimball sur la campagne irlandaise d'il y a trente ans. Ils disent que d'après certains observateurs une morale plus puritaine semblait gagner les campagnes à cette époque, et que même les paysans s'en apercevaient. Ils concluent : « Il n'est pas impossible que la dernière génération ait vu une extension considérable de la moralité catholique avec le développement de l'éducation et l'ouverture des campagnes à l'influence des villes » [12].

Il semble que cette tendance vers un certain puritanisme soit liée aussi au remplacement du gaélique par l'anglais. Les auteurs font souvent remarquer que les conversations paysannes en gaélique sont plus crues et touchent davantage aux rapports sexuels que les conversations en anglais [13]. Dans ce cas il n'est pas impossible que les effets moralisateurs de l'Église aient été renforcés par l'identification des valeurs de la classe moyenne anglaise avec la lutte nationaliste. De même que le repas de harengs et de pommes de terre et la langue gaélique elle-même, les sujets de conversation un peu crus, les jeux trop suggestifs, en un mot tout ce qui touche à la sexualité, rappelleraient les anciens temps de misère et d'oppression, et seraient donc inconsciemment à proscrire.

Le nombre relativement restreint de mariages fit que pendant le séjour sur le terrain il ne se déroula pas un mariage qui put être observé ; il faut donc se fier à une description très générale. Autrefois les mariages avaient lieu la nuit. D'abord tout le monde se rassemblait à la maison de la mariée, puis tous se portaient à l'église vers 17 ou 18 heures. Après la cérémonie on se réunissait à la maison du marié, et on passait la nuit à chanter et à danser [14]. Actuellement le marié et la mariée, et leurs amis et parents, se rendent séparément à l'église le matin, puis retournent après la cérémonie à la maison du marié pour le repas de noce. En réalité, la plupart des repas de noces se font aujourd'hui dans des hôtels à Gort ou à Galway. Après le repas le couple part en voyage de noces, ce qui est une innovation datant d'une vingtaine d'années. A leur retour on les attend à la maison. Quand leur voiture est signalée, des bougies sont placées dans les fenêtres, des feux sont allumés, et le couple arrive entre une haie de torches enflammées. On danse, on chante, et on boit jusqu'à tard dans la nuit. Notons pour terminer que c'est la mariée qui paie les £ 10 à £ 20 du prêtre.

Les cartes 90 et 91 nous ramènent à des faits plus tangibles. Elles nous montrent les liens de parenté établis par les déplacements des femmes dans les mariages, et les déplacements des hommes qui épousèrent une paroissienne. Pour la période postérieure à 1868 les cartes furent à l'origine

12. Arensberg et Kimball, 1940, p. 206.

13. Cf. par exemple Cross, 1964, p. 6, et Arensberg et Kimball, 1940, chap. XI *passim*.

14. Cf. O Suilleabhhain, 1963, pp. 198-208.

dressées par décennies. Ces cartes ne sont pas reproduites, car aucune direction préférentielle, à une exception près, sur laquelle nous reviendrons, ne s'en dégage. Toutefois, nous pouvons remarquer que la carte qui traduit les déplacements de femmes pendant la période de 2 1/2 ans entre juillet 1831 et février 1834 démontre une certaine endogamie de paroisse, ou disons plutôt de région, car seulement 6 % des mariages vont au-delà de l'une quelconque des paroisses limitrophes.

Tableau 47. — MARIAGES INTRA- ET EXTRA-PAROISSIAUX EN POURCENTAGES.

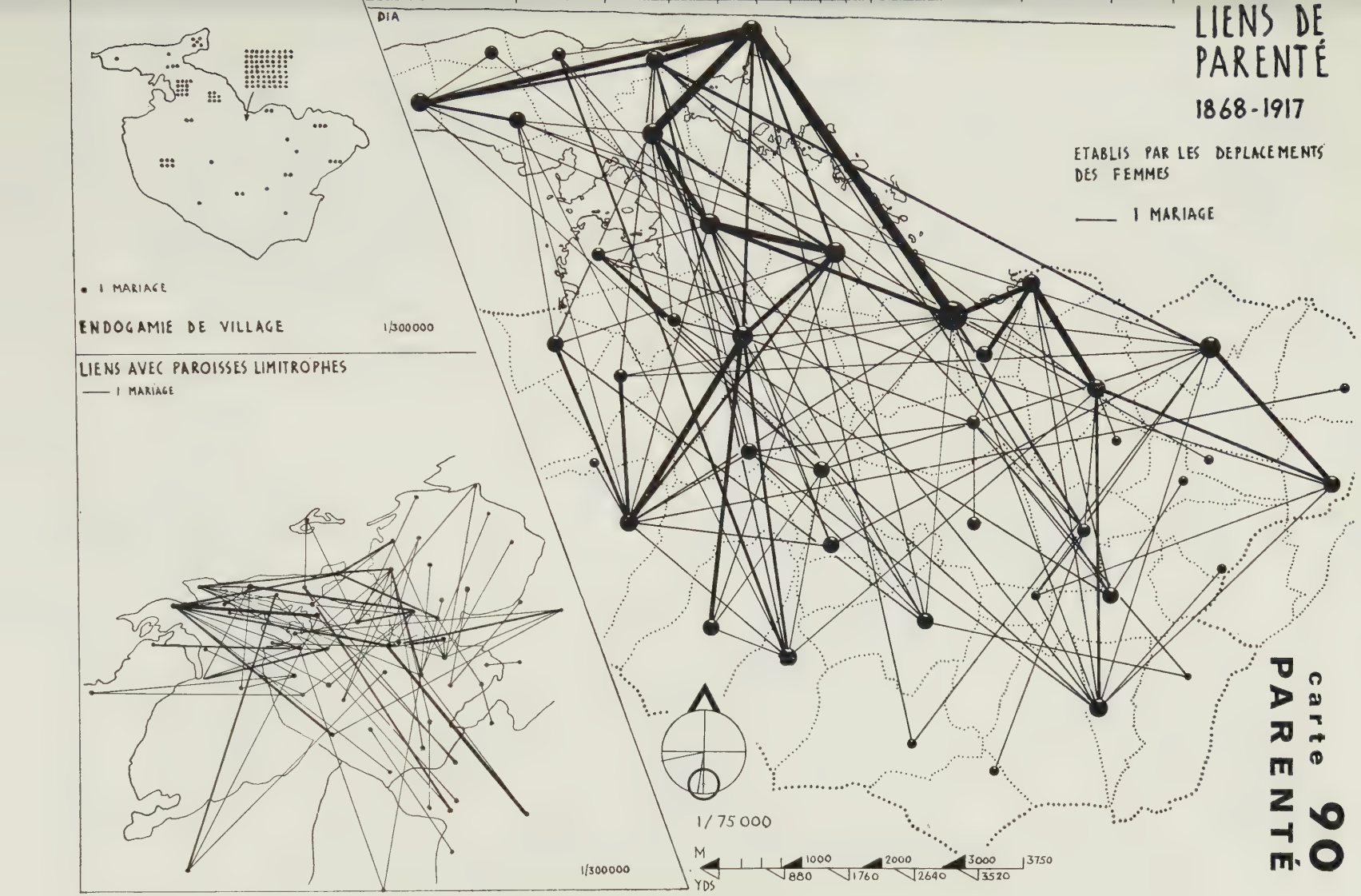
	Intraparoissiaux				Extraparoissiaux			
Periode	Ouest Ouest	Ouest Est	Est Est	Tot.	Paroisses limitrophes	Ailleurs	Tot.	Totaux
1831-1834	62 [a] (71)	14 (9)	24 (20)	77 [b]	76	24	23	107 [c]
1868-1877	54 (69)	9 (9)	37 (22)	60	45	55	40	100
1878-1887	47 (67)	8 (9)	45 (24)	74	61	39	26	90
1888-1897	44 (63)	20 (17)	36 (20)	67	48	52	33	64
1898-1907	46 (78)	13 (11)	41 (11)	58	73	27	42	68
1908-1917	41 (59)	17 (12)	42 (29)	69	63	37	31	74
1918-1927	64 (81)	8 (3)	28 (16)	61	63	37	39	65
1928-1937	50 (75)	14 (5)	36 (17)	67	50	50	33	46
1938-1947	56 (70)	28 (20)	16 (10)	43	55	45	57	50
1948-1957	22 (57)	17 (29)	61 (14)	47	45	55	53	32

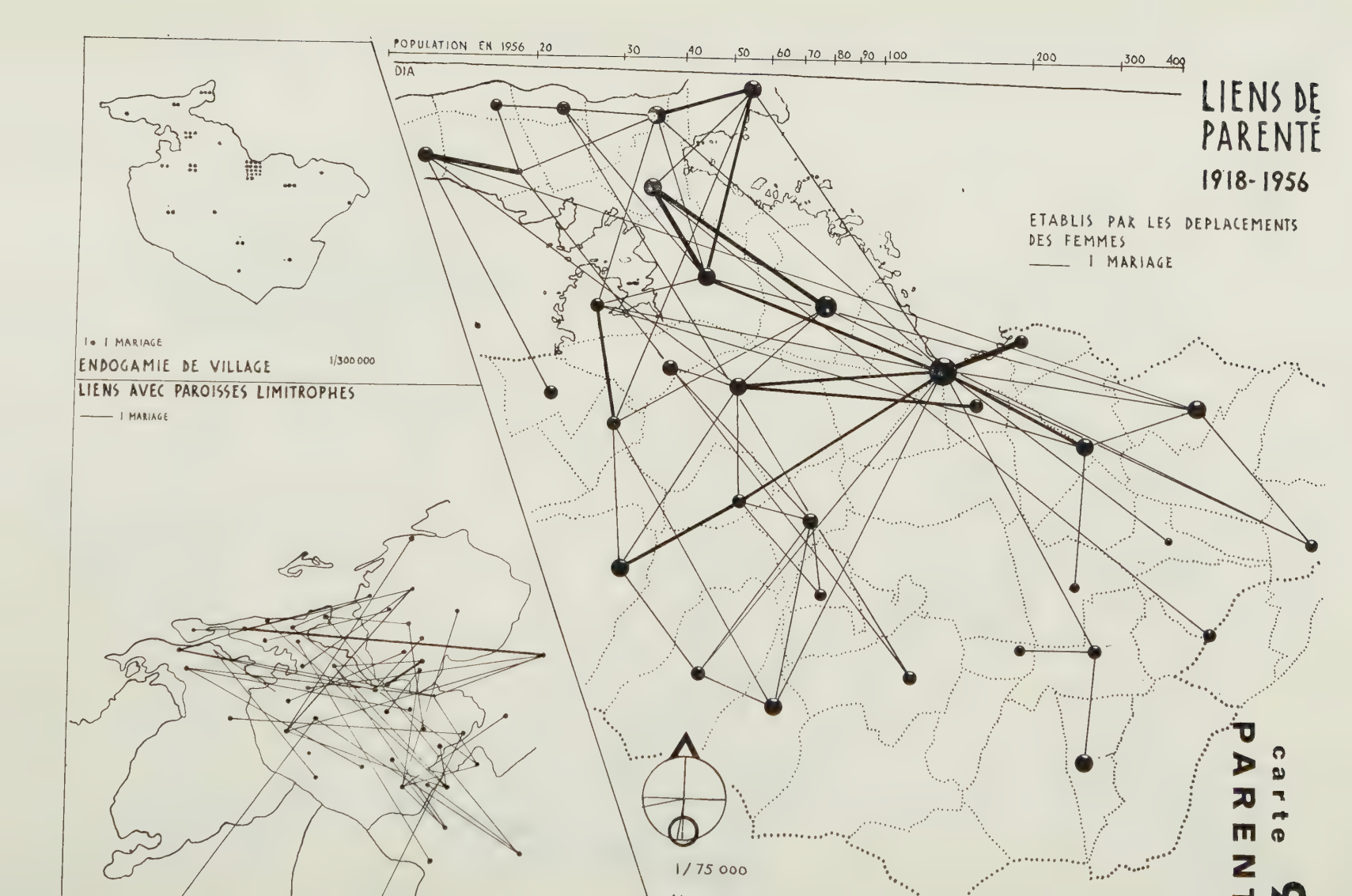
(*a*) Les pourcentages sont calculés séparément pour chaque catégorie. Par exemple, 62 % des mariages intra-paroissiaux de cette période eurent lieu entre un homme et une femme de la moitié occidentale de la paroisse. Le bourg de Kinvarra est compté comme faisant partie de la moitié occidentale. Les chiffres entre parenthèses sont les mêmes calculs faits sans compter le bourg.

(*b*) Les totaux représentent seulement les mariages de femmes. 77 % des femmes qui se marièrent pendant cette période restèrent dans la paroisse.

(*c*) Cette colonne se lit verticalement. Le nombre de femmes qui se marièrent pendant cette période représente 107 % de celles qui le firent entre 1868 et 1877, qui est la période prise comme base.

La carte 90 dessine les liens établis par les mariages célébrés entre 1868 et 1917. L'étude de ce document, et des dix cartes qu'il résume, rend évident que le clivage dans la paroisse, d'après les liens de parenté, est plutôt entre l'est et l'ouest qu'entre l'ancienne paroisse de Doorus dans


DIA
LIENS DE PARENTÉ
1868-1917
ETABLIS PAR LES DEPLACEMENTS DES FEMMES
—— 1 MARIAGE
• 1 MARIAGE
ENDOGAMIE DE VILLAGE
1/300000
LIENS AVEC PAROISSES LIMITROPHES
—— 1 MARIAGE
1/300000
1/ 75 000
M
1000
2000
3000
3750
880
1760
2640
3520
YDS
carte 90
PARENTÉ


POPULATION EN 1956 20 30 40 50 60 70 80 90 100 200 300 400
DIA
LIENS DE PARENTÉ
1918-1956
ETABLIS PAR LES DEPLACEMENTS DES FEMMES
—— 1 MARIAGE
1• 1 MARIAGE
ENDOGAMIE DE VILLAGE
1/300 000
LIENS AVEC PAROISSES LIMITROPHES
—— 1 MARIAGE
1/75 000
carte 9
PARENTÉ

le nord et celle de Kinvarra dans le sud. Entre 1868 et 1917, 17 % des déplacements de femmes traversent la route est-ouest séparant les deux anciennes paroisses, tandis que seulement 11 % traversent la route nord-sud reliant Kinvarra à Gort.

Parallèlement, il se dessine un axe très net nord-sud dans la partie occidentale de la paroisse. Entre les villages de Doorus et les villages du quartier sud-ouest se sont établis des liens de parenté très étroits pendant cette période.

Les liens, de Kinvarra avec le reste de la paroisse,qui sont non-préférentiels en direction et en lieu, montrent cependant que le village de Doorus dans la paroisse de Doorus jouit nettement d'une situation privilégiée. Sur 21 mariages entre gens du bourg et gens de la paroisse, 5 sont avec Doorus, et 4 de ces 5 impliquent le déplacement de la femme vers le bourg.

En ce qui concerne les mariages extra-paroissiaux, étant donné que nous ne voyons que les mouvements des épouses, il est difficile de tirer des conclusions, mais nous pouvons remarquer que la partie occidentale de la paroisse fournit des femmes surtout aux paroisses limitrophes à l'ouest.

Pour traiter du problème de l'endogamie et de l'exogamie, il faut compléter ces cartes par des statistiques.

Nous sommes manifestement en face de deux sous-groupes à tendance endogame, et il est probable qu'il faille étendre les territoires des deux groupes, l'un vers l'est et l'autre vers l'ouest. Par exemple, la consultation des archives paroissiales de New Quay nous donne le tableau suivant.

Tableau 48. — Déplacements de femmes a New Quay.

	Nombres			Pourcentages		
	A	B	C	B/A	C/A	C/B
Periode	Total	Extra paroiss.	Vers Kinvarra			
	—	—	—	—	—	—
1898-1907 [a]	43	18	12	42	28	67
1908-1917	40	27	8	68	20	34
1918-1927	26	11	4	42	15	36
1928-1937	29	17	4	59	14	23
1938-1947	28	20	3	71	11	15
1948-1957	17	13	3	77	18	23
1898-1957	183	106	34	58	19	32

(*a*) Les archives ne remontent pas au-delà de cette date.

Davantage qu'à Kinvarra les paroissiens de New Quay ont de plus en plus tendance à se marier à l'extérieur. Il est intéressant de remarquer que dans la même période où 34 jeunes filles se marièrent à des paroissiens de Kinvarra, 20 jeunes filles de Kinvarra épousèrent des habitants de New Quay. Ce fait semble justifier quelque peu la méthode employée pour

calculer le taux de mariage [15]. Mais encore plus il semble confirmer une tendance déjà notée par Arensberg et Kimball pour les mariages à déplacer les épouses des régions pauvres vers les régions plus fertiles [16].

Pour revenir à Kinvarra nous remarquerons, enfin, dans le tableau 49 qu'il n'y a pas de préférence dans les mariages extra-paroissiaux pour les paroisses limitrophes, bien que les chiffres traduisent une augmentation toute normale au long des années de ce type de mariage.

Le tableau suivant fait ressortir la position excentrique du bourg par rapport à la paroisse.

Tableau 49. — POURCENTAGE DES MARIAGES AU BOURG.

Période	Kinvarra Kinvarra	Kinvarra Paroisse	Kinvarra Ailleurs
1868-1877	48	8	44
1878-1887	73	12	15
1888-1897	53	10	37
1898-1907	74	10	16
1908-1917	58	16	26
1918-1927	66	12	22
1928-1937	47	27	26
1938-1947	17	33	50
1948-1957	40	40	20

Ce tableau est significatif. D'abord, jusqu'à l'Indépendance les gens du bourg se mariaient surtout entre eux, ou alors à l'extérieur. Ce fait est susceptible de l'interprétation que le bourg servait en partie de lieu d'émigration des habitants en surnombre de la campagne. C'est aussi une autre traduction de la dichotomie bourg-campagne. Puis, dans les dernières décennies cette dichotomie a tendance à disparaître en ce qui concerne les liens de parenté qui s'établissent.

La famille actuelle dans la paroisse tend très nettement à être nucléaire : 48 % des familles habitant sous un même toit en 1926, et 51 % en 1956, sont formées des époux (ou de l'un d'eux) et de leurs enfants non-mariés. Le pourcentage des familles étendues linéairement (époux, enfant non-mariés, avec ascendant(s) ou descendant(s), et bru ou gendre) baissa pendant la même période : 12 % à 10 % ; et celui des familles étendues collatéralement (époux et collatéraux de l'un ou de l'autre) baissa encore plus : 15 % à 10 %. Le pourcentage de collatéraux non-mariés (frères ou sœurs, ou frères et sœurs habitant ensemble) baissa légèrement : 10 % à 9 % ; et celui des personnes vivant seules augmenta : 12 % à 17 % ; de même que celui des familles étendues à la fois linéairement et collatéralement :

15. V. *supra*, p. 188.
16. Arensberg et Kimball, 1948, p. 226.

2 % à 3 %. On peut noter enfin que l'extension collatérale de la famille est plus fréquente dans le sud-ouest de la paroisse que dans la partie orientale. Il est donc possible de poser comme hypothèse de travail que la mauvaise qualité des sols dans le sud-ouest de la paroisse prolonge en quelque sorte les conditions sociales des siècles passés, lorsque l'héritage des exploitations avait une moindre importance et se passait donc autant par les collatéraux que par la filiation directe.

Avant de quitter les problèmes de parenté et de mariage, il faut citer la coutume de *fosterage*, dont les origines remontent très loin dans l'histoire irlandaise, et qui fut un des traits caractéristiques de la vie sociale de l'Irlande ancienne [17]. Il faut ajouter que si Joyce est cité, ce n'est point pour prétendre que l'échange des enfants de maison à maison qui se pratique actuellement partage toutes les significations de l'ancienne coutume, mais simplement que le fait même est ancien.

Par exemple, dans la maison natale de Finn habitaient, outre son père et sa mère, cinq autres garçons, quatre filles et un oncle, ce qui n'empêcha pas les parents de Finn d'élever aussi en grande partie quatre ou cinq neveux et nièces. Et le frère aîné de Finn alla vivre chez les parents de ces neveux et nièces en sortant de l'école. Nous avons déjà vu qu'un neveu et une nièce de Brian furent complètement élevés chez lui, et que le neveu hérita de l'exploitation. Les paroissiens disent que souvent autrefois les enfants allaient dans d'autres maisons pendant les vacances, puis, ne voulant plus revenir chez eux, y restaient un an ou deux. Ces échanges et ces visites ne sont jamais accompagnés de paiements d'aucune nature. Chose à signaler, peu importe la durée de l'absence du foyer paternel, quand les enfants parlent de « chez eux » (*home*), il signifient toujours la maison de leur père. De même une femme mariée dira qu'elle rentre « chez elle », quand elle part faire une visite à sa maison natale.

La signification de cette coutume se situe sur plusieurs paliers. Il y a d'abord un palier relativement superficiel, celui de l'aide entre familles proches. Dans un pays où les maisons sont toujours de la même grandeur, quelle que soit le nombre de gens qui doivent y habiter, des problèmes aigus se posent quand la famille devient grande.

Il serait peut-être plus exact de dire que les problèmes ne se posent pas uniquement à cause de la dimension de la maison, mais à cause du travail que l'éducation des enfants impose au père et à la mère, ce qui est fonction autant de la grandeur de l'exploitation que de la forme de l'habitation. Si une famille se trouve en difficulté, ses proches parents lui viennent en aide, quelle que soit la cause de la difficulté. Que cette interprétation du phénomène ne l'explique pas entièrement est démontré par les familles déjà nombreuses qui prennent encore d'autres enfants à leur charge.

17. Joyce, 1920, vol. 2, p. 14.

Nous dépassons déjà les contingences techno-économiques en ayant recours à la notion de la famille chez les Irlandais pour essayer de dévoiler les mobiles de ce comportement, les origines de cette coutume. Ce qui peut frapper est une certaine désinvolture apparente des parents vis-à-vis de l'enfant. Or, bien que l'unité psychologique de l'humanité ne soit pas encore prouvée au point de valider l'emploi de test psychologiques uniques pour toutes les cultures imaginables, il n'y a pas à revenir sur l'universalité de certains instincts fondamentaux. Donc, il n'est pas possible de dire que le *fosterage*, dans sa forme moderne, prouve que les Irlandais sont désinvoltes envers leurs enfants. Cette coutume ne peut trouver d'explication que dans le postulat d'une famille étendue trés unie, où les oncles et les tantes peuvent se mettre *in loco parentis*. Dans un sens littéral l'enfant sort de chez lui — sans pour autant perdre la notion de son foyer — mais dans un sens plus général il reste dans la famille.

Remarquons la différence, pourtant, avec l'ancienne coutume de *fosterage*. Celle-ci était conçue pour créer les liens, tandis que la coutume moderne exprime des liens. La pratique ancienne avait un aspect très *actif*, la pratique moderne est surtout *passive*.

Il existe au moins deux autres paliers où l'on pourrait trouver une signification sociale à cette coutume ; celui de la mystique des rapports entre l'homme et d'autres mondes, et celui des concepts des relations interindividuelles par rapport à la notion de la personnalité ; mais ces paliers se situent hors les limites définies au début de l'étude.

B. — *LES CLASSES SOCIALES*

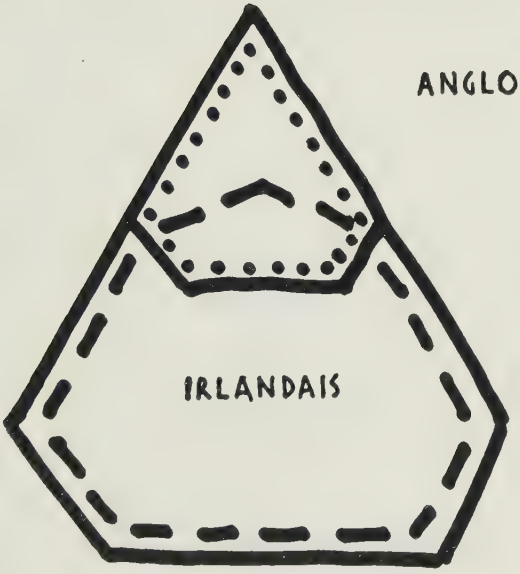
Sortons de l'intimité de la famille pour aborder les autres groupes sociaux. Nous nous heurtons tout de suite à un problème d'ordre méthodologique. Traiter des différents groupes en présence, qui se classent suivant le métier, le prestige, la fortune, l'éducation, etc., c'est escamoter à coup sûr la profondeur de champ que nous procure l'histoire et, partant, obscurcir la signification des groupes actuels. Tracer l'origine et l'évolution de ces groupes, c'est risquer de surestimer l'importance des classes sociales d'aujourd'hui. Choisissant le moindre de deux maux, nous allons suivre l'évolution des classes sociales depuis une cinquantaine d'années, tout en nous souvenant que les différences de prestige entre les différentes classes sociales sont assez estompées [18].

Au début de ce siècle on pouvait encore hiérarchiser les différents éléments de la structure sociale d'une façon relativement simple, mais véridique. De plus, les critères latents concordaient assez bien avec les cri-

18. V. *supra*, p. 119.

fig. 31

A. CLASSES SOCIALES



B.

tères perçus, et les attributs qui déterminaient le rang n'étaient pas diffus. Par exemple, un *lord* était noble, propriétaire terrien, riche, anglican et juge de paix. Il était membre de la classe la plus élevée dans la société irlandaise. Un cantonnier était roturier, sans terre, pauvre, catholique, et..... irlandais. Il faisait partie de la classe inférieure. Entre ces deux classes s'échelonnaient un certain nombre d'autres classes aux limites assez bien dessinées.

En haut donc, se trouvaient une classe supérieure dont les membres furent les nobles, les propriétaires terriens, les puissants en politique, ceux ayant atteint à un niveau supérieur d'éducation, etc. Cette classe n'était naturellement pas homogène ; un classement s'opérait dans ses rangs selon un certain nombre de critères de famille, de profession ou de fortune. Il est probable que ce classement interne différait de région en région dans les campagnes, et que les personnalités des individus en présence y jouaient un certain rôle.

En-dessous venait une classe comprenant les agents subalternes de la classe supérieure et des puissances politiques, et les Irlandais membres de leur propre classe supérieure. Les critères de sélection de ces derniers étaient l'éducation, la fonction (docteur, prêtre, etc.), ou tout simplement le degré d'ascendant sur ses compatriotes.

Puis venait la classe la plus nombreuse, composée de ceux qui travaillaient la terre. Cette classe aussi se décomposait en strates, dont la nature différait suivant la région.

Enfin, tout à fait en bas, se trouvaient tous ceux qui ne travaillaient pas les terres (en tant que famille ou groupe de familles, bien entendu). Il existait enfin un groupe de gens auquel on hésite à donner le nom de classe. C'étaient les grands propriétaires catholiques, qui formaient un trait d'union entre les deux mondes, surtout dans la mesure où ils étaient des descendants de vieilles familles gaéliques.

Cette hiérarchisation de la société comportait une particularité sur laquelle il convient de s'arrêter. Le dessin utilisé le plus souvent pour traduire la structuration de la société en des classes est un losange, tronqué quelque part entre les deux angles latéraux et l'angle inférieur. Or, ce qui particularise la société irlandaise avant l'Indépendance est que cette construction unique cache en réalité une structure double (figure 31 a). En haut existait la structure en classes sociales hiérarchisées des Anglo-Irlandais, qui était comme une miniaturisation de la structure de la société globale. En bas, la société indigène irlandaise, et entre les deux une certaine zone d'interpénétration. Après l'Indépendance, le haut disparaît (figure 31 b), laissant une société tronquée. Remarquons que cette analyse est valable surtout à l'échelle de la paroisse et de la région, car au niveau national existait un reflet purement irlandais de la classe supérieure anglo-irlandaise. Ce qui s'exprima politiquement, d'ailleurs, dans l'administra-

tion parallèle qui fonctionna entre 1919 et 1922 à côté de l'administration officielle anglaise.

Tous les efforts pour combler le vide sont gênés parce que les critères dont les habitants cherchent à se servir plus ou moins inconsciemment pour élaborer une classe supérieure sont forcément les mêmes que ceux utilisés par les anciens « occupants », et de ce fait suspects, voire inavouables. D'où, en partie, les places occupées par les religieux et les politiciens, dont la puissance ne peut être disputée par des gens se réclamant d'autres critères d'identification et, partant, d'autres critères d'action. Etre riche, être gros propriétaire terrien, parler avec l'accent d'Oxford plutôt qu'avec un soupçon de *brogue* [19], se situer en dehors de la plus stricte orthodoxie nationaliste ou religieuse, c'est s'exposer à voir saper les fondations mêmes de son comportement et de ses actions.

Les relations verticales dans cette structure ancienne ressemblait à des relations entre deux mondes différents, car il restait encore des traces de la polarisation de l'époque des Lois Pénales. Dans la région qui nous intéresse, si l'on excepte l'agitation agraire, les relations entre les échelons de la hiérarchie sociale se déroulaient sans trop de heurts, bien que certains comportements des membres de la classe supérieure ne pussent avoir d'autres résultats que la haine. Par exemple, quelques-uns des propriétaires faisaient parfois régler les loyers par les faveurs d'une des filles du locataire, ce qui évidemment ne faisait qu'envenimer les rapports entre la *Big House* et les paysans.

Un des notables du bourg prétend qu'autrefois les gens étaient beaucoup plus portés sur la noblesse, et que c'est seulement récemment qu'ils sont devenus plus démocratiques. Il est probable qu'il a raison en ce qui concerne les bourgeois, mais pas en ce qui concerne les paysans, si l'on peut en juger par les sentiments exprimés actuellement.

Voici donc l'état de la hiérarchisation saisie à un des moments de sa longue évolution. Passons au présent pour essayer de reconstituer le schéma des classes sociales actuelles. Nous commencerons par énumérer les groupes en présence avant de chercher s'ils peuvent être rangés dans une hiérarchie quelconque.

La première grande division qui s'opère dans la population de la paroisse est celle qui met les exploitants agricoles d'un côté et les non-exploitants de l'autre. Ceux-ci se subdivisent en groupes professionnels : religieux, médecins, commerçants, enseignants, artisans, manœuvres, etc. Les exploitants se subdivisent selon la grandeur et la richesse de leur fermes, comme nous l'avons déjà vu. D'autres groupements existent qui recrutent leurs membres partout dans la paroisse, mais surtout parmi les non-exploi-

19. Voir par exemple la lettre de *Irish and Proud of It*, Sunday Press, 14 oct. 1956 où l'accent « britannique » du Ministre des Finances est blâmé.

tants : courses, *Gaelic Athletic Association*, etc. Un certain groupement par classe d'âge peut être observé aussi, lors des réunions, fêtes, galas, etc. Il faut enfin noter les groupements géographiques : Doorus et Kinvarra, qui sont déjà les sujets d'une discussion dans ces pages ; Carrownamaddra, dont les habitants sont connus pour les soins qu'ils donnent à leurs terres ; et Cahermore, qui a la réputation d'abriter de fameux plaisantins.

La hiérarchie des classes sociales est le résultat des différents degrés de prestige qui s'attachent aux groupes. Dans la paroisse, le prestige découle d'une quantité de qualités et s'exprime par une quantité de signes extérieurs.

Le premier et le plus important facteur de prestige découle de la religion. Avoir des sœurs ou des prêtres dans la famille confère un prestige important, et rehausse le statut social de tous les membres de la famille. Etre l'un des quatre porteurs du dais dans la procession annuelle du Saint-Sacrement est un grand honneur. C'est d'ailleurs un honneur à effets subtils. Il rehausse le prestige et le statut de celui qui mérite de par sa position sociale d'être choisi, et il elève au niveau de ce même statut social original celui à qui échoit cet honneur en récompense de ses œuvres.

La richesse est aussi un facteur de prestige, à condition de ne pas être ostentatoire. D'une part, hormis les prêtres, les médecins, les enseignants, en un mot les *scholars*, depuis que les Anglais sont partis personne n'est « mieux » que son voisin, et surtout pas à cause de l'argent. Du moins on le proclame ainsi. D'autre part, une longue expérience des effets néfastes d'une amélioration du niveau de vie visible, a appris aux Irlandais à garder pour eux-mêmes la connaissance de leur état économique.

Nous venons de mentionner les *scholars*. Tout ce qui touche à l'éducation, aux connaissances livresques, aux belles-lettres, jouit d'une réputation sans égale au pays des *saints and scholars*. C'est une des raisons pour lesquelles le fils prêtre apporte à sa famille une telle auréole ; non seulement il est devenu religieux mais aussi, pour ce faire, il a dû parfaire son éducation.

Accessoirement, les signes extérieurs de bien-être matériel peuvent conférer un certain prestige à celui qui les montre, à condition que ce soit normal pour le groupe auquel il appartient. Le signalement social accompagne l'individu jusqu'à sa dernière demeure, car le nombre de voitures qui suivent un corbillard jusqu'au cimetière est fonction du statut social de celui auquel cet hommage importe peu.

Il y a aussi, bien entendu, des facteurs négatifs, des signes d'anti-prestige. L'avarice en est un, ou le manque d'hospitalité. Le dépassement trop évident de sa condition sociale, ou ce que les autres jugent être votre condition sociale, en est un autre. Dans la région il y eut avant la dernière guerre un homme qui mit une gourmette à son cheval, comme les prêtres et les

gens de la *Big House,* disaient les paysans. Il devint un tel objet de ridicule qu'il dut y renoncer.

Le pire est d'être un *spoiled priest,* c'est-à-dire un séminariste qui ne continue pas jusqu'aux ordres. Autrefois, cet état aboutissait à l'ostracisme social total, non seulement pour l'individu, mais aussi pour toute sa famille. Aujourd'hui il n'est pas mis au ban de la société, mais en général il préfère faire sa vie ailleurs que dans sa paroisse natale.

Il faut maintenant voir s'il est possible de combiner les groupes et les facteurs du prestige individuel pour faire ressortir des classes sociales hiérarchisées. Ce qui rend la recherche particuliérement difficile est la négation catégorique par l'esprit nationaliste irlandais de l'existence possible de classes sociales. On admettra tout au plus que *thruppence* méprisera parfois *tuppence.* Pourtant, le petit fermier touchera sa casquette et dira « Monsieur » au fermier influent. Et l'observation d'une année de comportements quotidiens ne fait que multiplier les exemples. En somme, au niveau de la conscience des structures perçues, la réalité des classes sociales est niée, mais le comportement observé l'affirme. Par contre, au niveau des structures latentes, quand on rassemble toutes les données qui déterminent le prestige, il est très difficile de constituer des groupes homogènes que l'on pourrait appeler classes sociales. La contradiction apparente (membre de phrase qui se trouve souvent sous la plume, il faut le dire, quand il s'agit de l'Irlande) vient de ce que dans le premier cas il est question d'interactions individuelles, et dans le second cas d'interactions sociales ou collectives.

Il existe des comportements culturels naturels pour deux personnes de rang différent, et le comportement approprié est utilisé par le supérieur et l'inférieur, bien que l'on refuse de reconnaître la nature de l'interaction. Par contre, la somme de toutes ces interactions observées ne livre que des classes aux contours très flous, et donne plutôt des agglomérats d'individus ayant peu de dénominateurs communs. Il faut ajouter, que plus on monte sur une échelle tout de même visible, plus on niera la possibilité des classes. Les notables de la paroisse parleront du G.A.A. ou l'intérêt dans les courses de lévriers ou de chevaux comme seul facteur de groupement. La raison en est évidente ; reconnaître qu'eux-mêmes font partie d'une classe supérieure c'est reconnaître qu'ils utilisent les critères d'une société condamnée et balayée.

On a prétendu qu'il existait neuf strates sociales dans un bourg de la campagne irlandaise. Il n'y en a pas tant, mais il est possible tout de même d'esquisser un schéma qui contient sept niveaux différents. Tout à fait en haut nous trouvons le prêtre de la paroisse, et les religieux qui dépendent de lui. Un peu à part, et dans la région de Kinvarra de façon éphémère, il y a la classe des gens qui sont appelés « *county* » en Angleterre, qui correspondent ici à d'anciennes grandes familles ou à des nobles. Les *county*

people peuvent prendre une certaine importance dans les Midlands. Après viennent les membres d'anciennes familles du bourg, tous ceux qui sont dans l'enseignement, et ceux des professions libérales. Puis les riches fermiers, suivis par les quatre strates des notables du bourg, les artisans et les moyens fermiers, les petits fermiers, et les manœuvres qui n'ont pas de terres. En bas, et à part, les nomades, tels les *tinkers*.

Ce schéma appelle plusieurs commentaires. D'abord, cette hiérarchie est recoupée par la dichotomie Doorus-Kinvarra surtout aux niveaux inférieurs. Puis les oppositions ne sont pas toujours symétriques. Dans les niveaux moyens, par exemple, B pense être au niveau A, ce que d'A ne pense pas. B considère également C comme étant d'un niveau inférieur, ce que C ne pense pas. Si le modèle de classes sociales que nous venons d'esquisser était moins schématique, nous pourrions parler de sous-classes, mais dans la paroisse ce n'est pas possible.

Pour saisir la raison de cette impossibilité, il faut passer à un degré supérieur d'abstraction dans l'analyse, en utilisant comme thème le manque d'uniformité dans le comportement qui est en grande partie responsable de l'absence de catégorisation rigide dans la société paysanne.

En effet, les multiples permutations qui existent potentiellement dans tout modèle de la société comportant des niveaux structuraux conceptuels et les humains qui y prennent place, se réalisent en Irlande. Dans d'autres sociétés où une certaine mobilité sociale verticale est possible, un individu adopte le comportement culturellement normal pour chaque niveau par lequel il passe, même, d'une façon générale, vis-à-vis de ceux qu'il connut sur d'autres niveaux ; bien que dans ce dernier cas des exceptions soient non seulement tolérées mais normales. Dans le milieu rural irlandais le même phénomène s'observe, mais uniquement sous l'aspect des interactions qui concernent les dons et contre-dons. Un individu accumule tout au long de sa vie des obligations et des droits sur ses parents et ses connaissances. Obligations et droits se modifieront peu, de même que son comportement envers lautre membre de la relation. A devra toujours autant à B, et en attendra autant de lui, quels que soient les rôles que B pourrait assumer ; une fois une relation établie entre les deux. Par contre, il pourra lui-même changer souvent de comportement selon la différence de statut existant entre lui et son interlocuteur. Cette différence de comportement a des limites, bien entendu, faute de quoi des troubles de la personnalité s'ensuivraient, mais les valeurs extrêmes sont bien plus écartées que celles trouvées normalement.

En fin de compte, tout se passe comme si les rôles sociaux, particulièrement en ce qui concerne les obligations et droits, n'étaient pas hiérarchisés, comme si en même temps un statut de supériorité et d'infériorité existait pour chacun selon le métier ou selon un autre facteur de prestige, et comme si ces statuts changeaient d'importance selon la nature de l'opé-

ration ayant lieu dans l'interaction. Chaque aspect de la vie sociale de ce groupe provoque ainsi une permutation, soit des individus dans les catégories utilisées pour dresser le tableau des classes sociales, soit des places des catégories dans le tableau. Et une permutation finale est opérée par l'interposition des structures extérieures, ou simplement des étrangers au groupe, dans les failles de cette structure-ci.

Ces permutations — soulignons qu'il ne faut pas entendre bouleversements — de la structure rend essentielle une simplification de notre tableau quand nous en venons à la discussion des rapports entre ces classes *qua* classes. Autrement le problème de savoir quand une interaction est individuelle et quand elle relève d'un contact entre deux classes demeure insoluble. Nous pouvons envisager une structure à trois classes. Dans la classe supérieure se trouvent les religieux, les enseignants, les anciennes familles ayant joui à un moment donné d'une importance économique, les exploitants riches, et les étrangers des professions libérales (avocats et notaires, vétérinaires, médecins, banquier, etc.) ayant des contacts occasionnels avec la population. Dans la classe moyenne se rangent les exploitant moyens, les artisans, les commerçants qui ne relèvent pas pour une raison ou une autre de la classe supérieure. Enfin, une classe inférieure.

La classe supérieure se considère comme effectivement supérieure, et ici l'opposition est symétrique, car les deux autres classes sont du même avis. Ces évaluations sont pourtant purement statiques, et quand nous passons sur le terrain des relations dynamiques, la symétrie fait place à la dissymétrie. La première classe estime normal que ses membres mènent les affaires de la paroisse, mais les exploitants agricoles ne sont pas de cet avis quand il s'agit de problèmes relevant de l'agriculture, et il faut dire que la plupart des problèmes qui se posent dans la paroisse touchent de près ou de loin à l'agriculture. D'où conflit larvé.

Dans un autre domaine, les deux classes inférieures accordent des signes de respect à la classe supérieure, mais ne tolèrent aucun écart de comportement aux normes culturelles, en dehors de certaines questions superficielles comme le vêtement. On est presque tenté de dire que les deux classes inférieures échangent leur respect contre une conformité culturelle. En tout cas il y a assez d'unité dans la paroisse pour que les gens du plus haut statut se sentent obligés de se conformer.

Les membres des deux autres classes auraient tendance à abaisser leur rang, et il y a ici aussi un manque de symétrie, car la lutte nationaliste mit à l'honneur les paysans. La classe moyenne est la moins distincte, celle dont les limites sont les moins définies, celle qui est pourtant la plus nombreuse. Ce manque de différenciation a une origine historique dans la structure des classes sociales d'autrefois, quand il était possible de parler d'une division tripartite de la société : les Anglo-irlandais, les Irlandais, et les intermédiaires. Les habitants des bourgs de la campagne relevaient

surtout de cette dernière catégorie, et il est probable que l'on pouvait effectivement compter neuf strates dans leur organisation sociale, car celle-ci était à l'image des classes supérieures. Mais la grande masse des paysans était organisée sur la base de l'exploitation, de la grande famille, voire des factions, et menée parfois par des chefs, sans que l'on puisse y distinguer de classes sociales autres qu'embryonnaires.

Finalement, les divisions de l'organisation sociale ne faisant pas partie des structures de la parenté se réduisent à des catégories éphémères, se désagrégeant devant la multitude d'étalons nécessaires pour les mesurer. Ces catégories sont caractéristiques d'une structure en pleine transformation.

C. — *LES GROUPES EXTÉRIEURS A LA PAROISSE*

Terminons avec les groupes extérieurs à la paroisse. Les paroissiens s'unissent pour trouver des épithètes caractérisant les paroisses ou les régions limitrophes. Dans la paroisse immédiatement au nord de Kinvarra, « les gens sont francs et vous disent immédiatement ce qu'ils pensent »[20]. Dans la paroisse à l'ouest, « ils sont très amicaux et hospitaliers », bien que les habitants de Kinvarra sachent l'opinion des gens du comté de Clare sur ceux de Connacht : « plutôt froids dans les relations avec d'autres ». « *Connacht peoples minds is always full of suspicion* », rédigea dans un devoir un enfant d'Aughinish ; ce qui montre, entre autres, que la frontière entre les deux provinces : Connacht et Munster, passe toujours entre Aughinish et Doorus.

Quant aux gens des régions au sud de la paroisse, ils ont la réputation d'être très fermés, et de vous laisser vous ridiculiser pendant qu'ils rient sous cape. D'une façon générale, les étrangers sont tenus à l'écart, et si ceux-ci essaient de s'immiscer dans les affaires de la paroisse, ils risquent, au mieux, de s'attirer les aiguillons de l'humour irlandais. Comme les experts agricoles qui parlent à la radio, ou parfois circulent dans la paroisse, caractérisés par les fermiers comme voulant se faire passer pour des agriculteurs par le port de guêtres, de casquettes à grands carreaux voyants, et de pipes.

Nous en arrivons à la vie politique. Pour les raisons déjà exposées celle-ci n'est, au niveau de la paroisse, que l'extension des structures des plus grandes unités. Dans une situation semblable il est logique de s'attendre à un fossé entre les administrés et les administrateurs et politiciens, ce

20. Et leur conversation est censée contenir plus de références à des *pishrogues* (manifestations des êtres invisibles) qu'à Kinvarra, mais il se pourrait que cette observation soit une variation sur le thème de ce qui se trouve chez le voisin.

qui est effectivement le cas. Il y a un climat général de méfiance de la part des paroissiens vis-à-vis des structures politiques ; souvent nuancé dans la classe supérieure, il est vrai, probablement parce que les membres de cette classe savent pouvoir tirer profit de leurs connaissances et amis appartenant aux mêmes structures.

Deux idées principales sont à la base de cette méfiance : d'une part « l'administration vous empêtre dans une procédure buraucratique » et d'autre part « les politiciens en général ne valent rien ». La plainte est souvent formulée que dès que l'on « essaie de faire quelque chose » un inspecteur vient s'en informer. Par ailleurs, l'opinion est émise que tout ce que savent faire les hommes politiques est de promettre monts et merveilles avant les élections. On pense aussi qu'il y a trop de partis sur la scène politique irlandaise. Il devrait y en avoir deux, comme aux U.S.A. Il faut se demander, sans pouvoir répondre, dans quelle mesure cette méfiance est le reliquat d'anciennes conditions politiques irlandaises et dans quelle mesure elle est le résultat d'une acculturation américaine, de l'assimilation d'un climat d'opinion qui est courant dans le milieu où se meuvent les émigrés irlandais, et transporté en Irlande par les *returned Yanks*.

Cette méfiance débouche parfois sur des idées proprement révolutionnaires — quelqu'un qui possède plus de 700 ha en a trop pour un seul homme, on devrait les lui enlever ; le gouvernement devrait acheter toute la production des exploitants agricoles, la mettre en dépôt, puis la redistribuer, empêchant ainsi la spéculation des agents privés ; etc. Pourtant un profond sentiment démocratique, dans le sens étymologique du mot, est fortement ancré chez les paysans. Ils jonglent dans la discussion avec des idées extrémistes de gauche et de droite, ils aiment bien un parti politique autoritaire comme *Fianna Fail*, ils admirent les personnalités fortes, mais ils veulent par dessus tout leur liberté individuelle.

C'est, d'ailleurs, effectivement Fianna Fail qui a le plus d'adhérents à Kinvarra. Après vient Fine Gael, dont les idées conservatrices en matière économique attirent un certain nombre de suffrages, Les autres partis ont peu d'audience et presque pas de votes. Quand il s'agit de politique locale, parfois un Indépendant cueille les votes, surtout s'il est le fils d'un ancien homme politique bien connu dans la région. Par exemple, l'un des notables au bourg était Conseiller de comté pendant plusieurs années pour cette raison. Il fut défait de son siège au Conseil pour avoir conseillé à ses adhérents de choisir un homme de Fianna Fail comme son co-listier, car il perdit ainsi toutes les voix de Fine Gael sans pour autant gagner celles de Fianna Fail.

Les deux grands partis sont organisés sur le niveau local en « clubs ». Fianna Fail a un seul club pour toute la paroisse, Fine Gael en a un à Doorus et un autre à Kinvarra. Si un paroissien veut obtenir quelque chose de l'un des Ministères ou d'une administration officielle quelconque, il s'adresse

au secrétaire de l'un des clubs pour solliciter une intervention directe. Théoriquement il s'adresse au club du parti aux principes duquel il adhère, mais en pratique il va toujours au club du parti au pouvoir.

En ce qui concerne l'administration, il existe dans la paroisse un comité de pensions censé pouvoir nommer ceux qui doivent recevoir la pension de vieillesse. En fait, le comité ne peut que recommander, car c'est un fonctionnaire du gouvernement qui détient le pouvoir final, et en plus les membres du comité recommandent tout le monde sans exception qui atteint l'âge requis.

Il existe enfin plusieurs organisations qui ne sont pas à base politique, bien que leur action puisse souvent être qualifiée de politique. La plus importante en est Muintir na Tire. Nous avons déjà examiné les principes et les buts de cet organisme, mais il serait peut-être utile de les rappeler. Selon le fondateur du mouvement, Muintir na Tire a pour but de résoudre les problèmes de l'Irlande en mettant en pratique les principes du « vocationnalisme ». Cette solution doit prévenir la lutte entre les différentes classes sociales de la nation, et faire contrepoids au pouvoir de l'État [21]. Organisé sur la base de la paroisse, Muintir na Tire doit amener la paix et l'harmonie dans cette organisation de la société sur laquelle est fondée toute organisation de l'économie [22]. Ces principes portent parfois cet organisme à adopter des positions contraires à celles communément admises à propos des problèmes irlandais. Par exemple, la diminution du nombre de propriétaires-exploitants est citée comme un des plus grands maux de la campagne irlandaise [23]. Peut-être la meilleure illustration de l'esprit de Muintir na Tire se trouve dans le refrain de sa nouvelle chanson :

> « *Spirit of Eire you can never die,*
> *Onward we march the Cross in sky*
> *The Plough digs deep in the golden sod,*
> *The Cross, the Plough for Eire and God.* » [24]

Muintir na Tire à Kinvarra est organisé en quatre sections : les exploitants agricoles, les manœuvres, les commerçants, et les hommes pratiquant une profession libérale. Les fermiers sont divisés en six groupes de villages, et ont 20 représentants au conseil exécutif. Les manœuvres y ont 4 représentants, les commerçants 8, et les professions libérales 3. Le président nominal de la « corporation » (*guild*) est le curé, mais c'est le secrétaire qui en est le chef réel. A vrai dire, le succès de Muintir na Tire dans une paroisse dépend en grande partie de son secrétaire. A Kinvarra

21. Discours de Canon Hayes dans Irish Independent, 23 avril 1956.
22. Discours de Canon Hayes dans Irish Independent, 13 août 1956.
23. Discours du R. P. McLoughlin dans Irish Independent, 13 août 1956.
24. Sunday Press, 19 août 1956.

l'un des instituteurs en fut le premier, mais celui qui donna le plus d'impulsion à l'organisation était le jeune et dynamique vicaire qui lui succéda.

Muintir na Tire fut fondé à Kinvarra en octobre 1949, par le curé et le premier secrétaire, après la visite d'un représentant du Conseil national de l'organisation. La corporation s'occupe actuellement de tous les aspects de la vie de la paroisse. C'est elle qui fut à l'origine de la campagne d'électrification rurale, ayant fait un sondage préalable pour constater si assez d'exploitants voulaient l'électricité pour motiver la venue de l'*Electricity Supply Board*. Elle arrange des conférences sur l'agriculture et sur l'élevage (en 1955 trois nuits par semaine pendant six semaines devant une assistance d'environ 60 exploitants) et envoie des jeunes gens suivre des cours agricoles. Elle attire l'attention du Conseil du comté sur les améliorations qu'il convient d'apporter à la paroisse : routes, éclairage public, pompes, etc. Enfin, elle obtient des semences et des engrais à des prix de gros, pour vendre aux exploitants.

Parfois la corporation conjugue ses efforts avec une autre organisation. Par exemple, elle s'est jointe à la *Gaelic Athletic Association* pour obtenir un terrain de *hurling*. Dans les premières réunions où ce problème fut débattu, on pouvait remarquer que l'assistance était surtout formée de gens qui habitaient près du bourg. Les principaux débats eurent lieu entre les notables, et il fut décidé d'entreprendre une collecte pour payer les £ 250 demandées pour le terrain, plutôt que de présenter une pièce de théâtre, donner un concert, ou organiser un bal. Dans la discussion on fit remarquer que l'avantage de ce terrain particulier était qu'il se trouvait à l'ouest du bourg, donc que les gens venant assister à des matchs de *hurling*, s'arrêteraient après au bourg [25].

La corporation mène une campagne pour que le gouvernement nomme un *Parish Agent*, un conseiller agricole qui assiste les exploitants de trois paroisses réunies. Elle vient aussi en aide aux paroissiens en difficulté. En 1958 une maison de paysan brula entièrement. Muintir na Tire organisa le secours, lui construisant une maison temporaire, puis arrangeant des danses et une fête pour collecter l'argent nécessaire à rebâtir l'ancienne demeure. Ce fut à ce propos que se fit jour une certaine opposition à Muintir na Tire parmi les commerçants du bourg. Ceux-ci lui reprochaient d'étouffer l'esprit d'initiative privée, d'être politisée par ceux de Fianna Fail, et d'être bureaucratique. Il est probable que cette opposition traduit bien plus une rivalité de personnes qu'une rivalité de principes. L'opposition par principe se dirige davantage contre Macra na Feirme, qui est une

25. Depuis la fin des travaux de terrain, ces efforts ont été couronnés de succès. La paroisse a trouvé quelques £ 2700 pour acheter et aménager le terrain. Peut-être l'aspect le plus intéressant de cet effort, du point de vue sociologique, est le « Carnaval » organisé à Kinvarra en 1959, avec « maire » *pro tempore*, dont le bénéfice s'est élevé à £ 1600.

organisation presqu'exclusivement économique, obtenant des produits agricoles pour les fermiers avec de fortes réductions, ce qui n'est pas pour plaire aux commerçants privés [26]. L'opposition des exploitants agricoles contre Muintir na Tire est aussi une opposition de principe : toutes ces organisations sont pour les « grands », pas pour « nous ». « Ils » décident les choses, comme quand ils décident d'avoir trois foires le même jour dans les trois centres principaux de la région. « De toute façon, toute la connaissance du monde n'empêche pas les mauvaises herbes de pousser ». D'une façon générale, tous les exploitants préfèrent une organisation comme Macra na Feirme qui est uniquement pour les fermiers, à une organisation comme Muintir na Tire ouverte à tout le monde.

La bibliothèque installée par Muintir na Tire est utilisée par tous. En 1956 il y avait 200 membres adultes et 150 enfants ; 60 % des lecteurs sont paysans, et le bibliothécaire fait observer que plus le paysan est pauvre, plus il lit. Les sujets préférés sont des romans policiers et des « westerns », peu d'œuvres non-romancées sont demandées. Chaque membre s'acquitte d'une cotisation de 2 s/an, et 4,5 d/£ de l'impôt sont réservés aux bibliothèques. Aucun des livres prêtés n'est sur l'Index, bien entendu, mais un lecteur peut en plus faire retirer un livre des rayons en déposant une plainte chez le bibliothécaire-en-chef à Galway. La Commission de Censure centrale à Dublin peut refuser de mettre le livre à l'index, mais il est peu probable que le volume revienne à la bibliothèque de la paroisse. Cette constatation sur la censure provoque une analyse dont la portée dépasse la situation de la lecture dans la paroisse, et sert utilement à résumer le chapitre sur l'organisation sociale.

D'un point de vue purement formel, il serait parfaitement possible pour un habitant de la paroisse de protester contre la mise au ban d'un livre, et de se battre pour le ramener sur les rayons de la bibliothèque. Il est même probable que la plupart des paroissiens lui accorderaient leur appui moral, en disant que les notables ont trop tendance à décider les choses sans tenir compte de l'avis des autres. Mais, d'une part le simple poids de l'inertie, et d'autre part la force des autorités constituées religieuses et civiles sont tels que, pour que le protestataire ait une chance de réussir dans son action, il lui faudrait s'attaquer aux bases mêmes du pouvoir constitué. Dans une communauté rurale comme Kinvarra il est très difficile de limiter une attaque à un aspect spécifique de l'organisation sociale, ou alors il faut que l'abus dénoncé soit aussi flagrant, soit aussi loin des normes culturelles que les moyens de bataille qu'on est forcé de mettre en œuvre.

26. Remarquons, néanmoins, qu'une branche locale de *Macra na Feirme* est toujours présidée par le curé ou son vicaire.

CHAPITRE 8

CONCEPTS, SIGNES ET SYMBOLES

A. — *RELATIONS AVEC L'AUTRE MONDE*

Ce chapitre concerne en réalité le domaine des communications : d'un monde à un autre, d'un individu à un autre, d'une génération à une autre. Ces questions relèvent d'ordinaire du domaine des études religieuses, psychologiques, ou pédagogiques, mais ici elles sont traitées sous une seule définition. La raison en est que ce travail vise à être monographique, mais ne prétend pas être encyclopédique. Il ne peut être question de faire un exposé sur la religion catholique, même pour montrer l'état du dogme et du rituel à l'échelon de la paroisse. Ou bien le sujet serait traité au niveau de l'anecdocte, ou bien le cadre de ce travail serait trop petit pour lui faire justice.

Regardons d'abord les relations et communications du paysan irlandais avec un autre monde que celui-ci. Un bon point de départ est fourni par ce que dit Sir Horace Plunkett en 1904 : « *an Irishman treats life as if he were a mere sojourner on earth whose true home is somewhere else...* »[1] Cet aspect de la nature de l'Irlandais n'est pas né avec le christianisme, l'Irlandais celtique savait qu'au delà des confins de l'Irlande et sous sa surface existait un autre monde. Les portails entre les deux mondes de son expérience se situaient sur les collines, dans les pierres et les arbres, dans les puits et le feu[2]. Ces lieux furent repris par les premiers missionnaires chrétiens, et « convertis ». Plus le lieu avait de puissance « païenne », plus sa réputation chrétienne était forte. Qu'un puits à Rossalia (carte 50) ait acquis une telle célébrité pour la guérison des yeux et des migraines qu'il soit mentionné dans un dictionnaire topographique[3], indique pro-

1. Johnston, 1951, p. 24.
2. Rees and Rees, 1961, p. 186.
3. Lewis, 1846. Cambrensis dit déjà au XII^e siècle que les puits miraculeux étaient nombreux en Irlande (Giraldus, 1188).

bablement une origine très ancienne. Ce n'est pas non plus tout à fait l'effet du hasard si Corcomroe devint le site d'une abbaye célèbre après avoir été le lieu où atterrirent les cordes liant Cú Chulainn pour l'empêcher de prendre part à la bataille opposant Méadhbh et Conchobhar, quand le héros fit éclater ses liens [4].

Pour résumer d'une façon systématique les antiquités religieuses, nous commencerons à Doorus avec le dolmen connu comme le « lit de St Ciarán » (carte 50). Autrefois on faisait un pèlerinage à ce monument le dernier dimanche de juillet. Son nom dérive du fait que trois saints, dont St. Ciarán, montèrent sur le continent venant à pied des Iles d'Aran, la mer s'ouvrant devant eux [5]. Le deuxième saint, Briocán, est le patron d'un puits dans les environs. Remarquons la proximité d'une église et de deux autres puits, portant les noms de Patrick et Francis, ce qui tendrait à montrer leur importance avant l'arrivée du christianisme, car on réservait les noms les plus prestigieux aux sites païens les plus célèbres. Remarquons aussi les propriétés curatives attribuées autrefois aux pierres meulières du moulin à marée à Doorus.

A l'ouest de la paroisse il existe un deuxième dolmen, marqué sur les cartes comme un « autel ». Tout près se trouve une église en ruines. Dans le *townland* de Ballykilladea, nous trouvons le puits de St. MacDuagh, probablement le troisième saint de la légende, et l'actuel saint patron de la paroisse. On faisait autrefois un pèlerinage le 15 août au puits de MacDuagh. Il semblerait que l'on y cueillait des baies. Ce fait, et l'éloignement de toute église, serait une indication que le pèlerinage perpétuait une ancienne fête de Lugh, le Lughnasa [6]. La date tardive pourrait s'expliquer par le changement de calendrier en 1751. Il est évident, en tout cas, que le pélerinage ne concernait pas à l'origine le saint patron, dont la fête tombe le 3 février. Le pèlerinage au lit de St. Ciaran est assurément un ancien Lughnasa [7].

Quoiqu'il en soit, que le pèlerinage au puits de MacDuagh à Ballykilladea remonte ou non à un Lughnasa, cette partie du pays est riche en associations anciennes car dans un rayon d'un kilomètre et demi se situent un dolmen, un puits sacré, deux églises et une croix de pierre ; outre de nombreux *raths* et une mine d'argent abandonnée.

Dans les paroisses limitrophes il faut remarquer deux centres au nord-est. Drumacoo possède un dolmen de St Sorney, un puits de St. Sorney, et une église. Plus à l'est à Kiltiernan se trouvent un groupe de tombeaux néolithiques, un puits sacré et de très nombreux *raths* dont le plus grand

4. O'Faolain, 1954, p. 82.
5. MacNeill, 1962, p. 620.
6. MacNeill, 1962, pp. 260 et *passim*.
7. MacNeill, 1962, p. 620.

contient une église. A environ deux kilomètre des frontières de la paroisse au sud-ouest, à l'ombre de Slieve Carran, se trouve « le rocher de l'aigle », où St MacDuagh se retira afin de méditer, et où les anges lui portèrent le repas du roi. Autrefois un *patron* avait lieu chaque année au puits de l'ermitage [8]. Enfin, il n'est pas sans intérêt de noter qu'un des trois sites de Lughnasa le plus importants de toute l'Irlande se trouvait à Liscannor (carte 2), comprenant un pèlerinage au puits de Ste. Bridget, un *patron* à Lehinch, et des jeux et des courses de chevaux [9].

La notion purement celte est toujours vivante qu'à certaines occasions les portes entre les deux mondes s'ouvrent, et l'existence d'un certain nombre d'habitants de l'autre monde n'est pas mise en question. Par exemple, un *wake*, une veillée de mort, fournit une occasion aux différents esprits de se manifester dans ce monde, et la plupart des femmes refusent de rentrer de nuit d'un *wake* sans la présence d'un homme. Ou encore il existe dans le sud de la paroisse un endroit où une « main noire » sort de derrière une muraille pour saisir le voyageur attardé la nuit sur les routes. Les preuves de manifestations spirituelles ne manquent pas. Plusieurs personnes virent un cheval emballé sauter un portail sans que la couverture sur son dos tombât par terre, ce qui prouve qu'un personnage invisible le chevauchait. Et plusieurs personnes ont vu des *banshees*, petites femmes d'un mètre vingt environ de haut qui, par leurs cris, annoncent la mort dans une famille. Les fées aussi sont là dans leurs demeures sous les *raths*, et celui qui prend quelque chose sur un *rath* habité par les fées ne serait-ce qu'une baie, possède doublement de courage, car il lui faut affronter non seulement la colère des fées, mais aussi celle de ses voisins.

Bien entendu, il faut toujours laisser la place à l'humour irlandais dans les histoires entendues. Certaines manifestations « spirituelles » de démons dans deux cas de possessions par les esprits qui secouèrent la région il y a quelque temps, sont connues pour être le fait de quelques « gaillards » du pays, qui y virent une occasion à ne pas manquer. De toute façon, la tradition meurt inéluctablement, car, pour qu'elle vive, il faudrait que les anciens l'enseignent aux jeunes. Autrefois celà se faisait autour des veillées, maintenant on écoute la radio, et les veillées ne se font plus. Comme disent les paroissiens, « la radio a tué les fées ».

Et puis l'Église a tout banni par la prière dite après la messe, disent encore les habitants de la paroisse. Cette pensée est importante parce qu'elle montre que l'autre monde a été banni et non pas détruit. Il existe toujours, mais l'Église a cadenassé toutes les portes qui y communiquent. Il ne peut donc avoir de l'influence sur ceux qui y croient encore, et dans les structures qui sont en train de s'élaborer dans la paroisse il n'y a pas de place qui

8. MacNeill, 1962, p. 621.
9. MacNeill, 1962, pp. 275 et seq.

lui soit réservée. Son destin est l'oubli, comme le reste de la tradition orale, en attendant qu'arrive le stade de développement de la culture industrielle où le besoin se fera sentir de rouvrir ces portes à moitié oubliées.

Cet oubli est en partie le résultat logique du concept originel. Cet autre monde n'est pas intégré au monde tangible, mais juxtaposé à lui, avec des voies et des moments de communication. L'effet de l'interdiction des chemins d'accès est de transformer la magie blanche en superstition, mais de laisser la magie noire à la portée de qui veut et qui sait invoquer ses formules. La conscience de cet autre monde qu'ont des habitants de la paroisse croit et décroit avec les instants ; aujourd'hui j'y crois un peu, demain ce n'est que superstition et histoires de vieilles femmes, après-demain je pense que l'œuf mis dans mon champ par un voisin malveillant va détruire ma récolte de pommes de terre.

Le cycle de vie du paysans comprend les rites de passage normaux dans la religion catholique romaine. Il est baptisé avant dix jours avec deux parrains, homme et femme, choisis non-préférentiellement. Vers sept ans il se confesse, reçoit la Communion pour la première fois, et commence à aller régulièrement à la messe, s'il n'habite pas trop loin de l'Église. Sa confirmation a lieu entre 11 et 14 ans. Il se marie. A l'occasion de chaque enfant sa femme fait ses relevailles afin de pouvoir fréquenter à nouveau ses voisins. Il reçoit l'Extrême Onction avant de mourir.

Étant donné l'importance des funérailles dans la tradition irlandaise, il faut discuter brièvement de cette pratique dans la paroisse. Si la mort a lieu avant midi, le défunt est amené dans l'après-midi à l'église. Si la mort a lieu après midi, la famille a la permission de veiller le défunt une nuit. Le lendemain les parents et amis viennent dire une prière sur le corps, et le défunt est amené à l'église vers 16 h. L'enterrement a lieu le lendemain. Ceux qui connaissent la littérature reconnaîtront à peine de quelle cérémonie il s'agit. Autrefois la veillée durait deux nuits, et, surtout quand il s'agissait d'un vieux ou d'une vieille, donc de quelqu'un dont la vie n'avait pas été écourtée, la veillée était l'occasion de renouveler les liens sociaux. Selon l'auteur que l'on lit, le *wake* était une orgie scandaleuse qui profanait la mémoire du défunt, ou une réunion respectueuse autant que joyeuse. La raison majeure invoquée pour supprimer le *wake* est la grande quantité de boissons alcoolisées absorbée, mais il est probable que la nature crue de certains des jeux en est certainement autant responsable que l'alcoolisme [10]. Assez curieusement, il paraîtrait que la coutume d'y amener un baril de bière date de la fin du XIX^e^ siècle, ce qui en fait un trait culturel de courte durée. Il n'y a pas si longtemps, enfin, que la pratique de la lamentation funéraire (*caoine*) a disparu. Cette lamentation

10. V. O'Suilleabhain, 1963, pp. 661 et seq. D'après les habitants, ce genre de jeux ne se fait plus dans la paroisse depuis environ 1920.

était criée par des femmes pendant les veillées, et puis trois femmes prenaient place sur le cercueil pour continuer la lamentation pendant le trajet à l'église. Autrefois, dans le comté de Galway, une classe spéciale de femmes, connues comme les « tricoteuses » parce qu'elles voyageaient à travers le pays tricotant pour les paysans, se familiarisant donc avec les histoires familiales de tout le monde, s'occupait plus particulièrement de cette tâche [11].

L'explication du fait qu'il y ait trois femmes sur le cercueil est, soit que les peuples celtiques ont eu une prédilection particulière pour le triplisme en matière religieuse [12], soit, à ce qu'en disent les paroissiens, que le cercueil n'était jamais assez grand pour que plus de trois des pleureuses puissent y prendre place à la fois.

B. — *L'ÉGLISE*

L'organisation même de l'Église dans la paroisse ne présente rien de spécifiquement irlandais, sinon que son pouvoir ne dépend pas d'une organisation formelle très poussée, mais davantage d'un état d'esprit qui s'infiltre dans tous les aspects de la vie sociale. Il faut pourtant mentionner les sodalités qui sont un élément important de la structure religieuse. Il y en a quatre : une sodalité pour les hommes, une pour les enfants, et, pour les femmes, celles du Sacré Cœur et les Enfants de Marie. Les sodalités sont organisées en *guilds* par groupe de villages, ou par village quand celui-ci est important. Chaque *guild* est sous la conduite d'un chef, qui doit rapporter aux autorités la mauvaise conduite éventuelle d'un des membres. D'un point de vue purement formel, une telle organisation a un relent de dictature, et concorde mal avec la constatation de liens très lâches faite au début du paragraphe. En réalité, et sans sous-estimer l'utilité de ces sodalités pour permettre au curé de savoir ce qui se passe parmi ses ouailles, le potentiel dictatorial de ces organisations n'est jamais réalisé. Comme disent les paroissiens, il faut vraiment avoir une conduite mauvaise avant de s'attirer des reproches. Par conduite mauvaise s'entend se promener la nuit par exemple. Pour les hommes il faut être un « scandale ambulant ». Les Enfants de Marie par contre sont très stricts, mais remarquons que ce sont surtout les femmes habitant le bourg qui en font partie.

Il existe enfin une branche des « Pionniers », qui est une organisation de lutte contre l'alcoolisme. Ses membres jurent de ne pas boire, et se rencontrent une fois par mois. On essaie d'obtenir un serment d'abstention

11. Mooney, 1888, p. 32.
12. Powell, 1958, p. 124.

de tous les jeunes gens vers 14 à 16 ans, car il faut remarquer qu'une fois l'habitude prise, il est très peu d'adultes irlandais dans les campagnes qui arrivent à une sobriété complète. La campagne rencontre un certain succès auprès des jeunes, comme nous l'avons déjà vu, car ils préfèrent garder leur argent de poche pour aller au bal.

Il existe une pratique formelle de l'Église qui est particulière à l'Irlande, celle de dire la Messe dans les maisons privées. C'est une pratique qui descend de l'époque des « Lois pénales », et il n'est même pas nécessaire d'obtenir la permission de l'évêque dans les diocèses de Kilfenora et Kilmacduagh. Deux fois par an, en mai et novembre, le curé fait une tournée dans les différents villages de la paroisse, écoutant les confessions le soir, et disant la messe et donnant la Communion le lendemain matin. Cette pratique lui permet de voir ses ouailles d'une façon plus individuelle et de suivre, en tant que curé, des gens qui pourraient avoir tendance à négliger leurs devoirs religieux.

La cérémonie religieuse la plus importante de l'année est la procession du Saint-Sacrement, qui a lieu à la fin de mai. Pendant la semaine qui précède la procession les habitants du bourg nettoient et repeignent l'extérieur de leurs maisons. Le jour de la cérémonie ils posent dans la rue, devant leurs maisons, des images saintes, des fleurs et des branches. En 1956 environ 600 personnes prirent part à cette procession qui fit le tour du bourg. L'ordre de marche, qui est inconsciemment symbolique, comprit d'abord quelques garçons de chœur, puis les petits garçons, suivis des petites filles dans leurs robes de première communion, les jeunes filles, les jeunes filles internes de l'école secondaire du couvent, une centaine de femmes, une quarantaine d'Enfants de Marie, et enfin les hommes. A la fin de la procession, précédé du chœur, se trouva le curé sous un dais tenu par quatre hommes. Etre l'un des quatre hommes est un signe de prestige.

Tous les trois ou quatre ans a lieu une mission dans la paroisse. En principe le délai est de cinq ans, mais les curés préfèrent trois ans, afin de prévenir d'éventuels « mouvements en arrière ». En octobre 1956 ce furent les Rédemptoristes qui conduisirent la mission, expliquant le dogme et promettant les flammes éternelles à ceux qui s'écarteraient de la voie. A la fin de la mission les vœux de baptême furent renouvelés. Tout le monde assiste aux missions — une seule exception dans toute la paroisse — mais les réactions parfois ne sont pas enthousiastes. Comme dit l'un des paroissiens, « Il y a trop de foi ; c'est comme plus vous avez d'argent, plus vous en voulez ».

Il faut maintenant soulever le problème du pouvoir de l'Église et de l'étendue de son immixtion dans les affaires quotidiennes de la paroisse. La forme même des rapports entre le clergé et les paroissiens a subi un changement depuis une quinzaine d'années. L'ancien curé s'occupait

activement et ouvertement des agissements de chaque jour de ses ouailles. Il se promenait la nuit, par exemple, pour repérer ceux de ses paroissiens qui se couchaient tard. Il révoqua temporairement un homme d'une des sodalités, parce que celui-ci ne sut pas empêcher sa sœur de tomber en difficultés. Il mit fin aux danses : aux carrefours en été, dans des maisons privées l'hiver. D'une façon générale, le clergé irlandais a arrêté partout dans le pays les danses dans les maisons, de même que les promenades de groupes mixtes de garçons et filles. L'ancien curé de Kinvarra était bien informé de ce qui se faisait dans sa paroisse, il entretenait des principes sans compromis, et il n'hésitait pas à passer à l'action quand les circonstances le demandaient. Une fois il apprit qu'une danse allait se tenir chez un tel. Au moment où les réjouissances battaient leur plein, vers deux heures du matin, il parut à la porte. Personne ne lui souhaita la bienvenue, tout occupé qu'était tout un chacun à partir par la porte d'en face. Tout un chacun sauf un vieux ayant un peu bu, assis à côté du feu en train de chanter, les yeux fermés. En se rendant enfin compte qu'il se passait quelque chose d'insolite, il ouvrit les yeux et « faillit mourir de peur. Il cru que c'était le diable lui-même venu le prendre ». Le curé mit définitivement fin aux activités de la soirée en renvoyant l'accordéon dans le feu d'un coup de pied. Puis il en parla en chaire le dimanche suivant, en précisant les identités, comme c'était son habitude.

Actuellement les relations entre le curé et ses ouailles ne revêtent pas cette nature. Les écarts individuels de comportement attirent des réprimandes, mais la relation est davantage celle d'un prêtre et d'un fidèle, que celle d'un père et d'un enfant.

Les curés des paroisses rurales de cette région ne prennent pas une part active à la politique. Parfois ils proposent ou appuient une candidature, mais en général ils s'en abstiennent. Il n'est pas impossible que le nationalisme et la religion soient en train de se séparer sur le plan politique, après avoir atteint ensemble leur but commun. Ceci ne signifie pas, bien entendu, que l'Église désapprouve les partis politiques qui affichent un nationalisme plus intransigeant que les autres — à l'exception toutefois du Sinn Fein actuel — mais simplement que les membres de la Hiérarchie qui ont l'esprit conservateur en ce qui concerne la politique peuvent maintenant s'exprimer plus librement. La lutte pour le catholicisme est terminée, tous les candidats politiques sont de bons catholiques, presque par définition, et les autres facteurs qui peuvent influencer un homme de religion à préférer un candidat plutôt qu'un autre sont suffisamment nuancés pour que le choix ne puisse jamais être un choix tranché. Les paroissiens agissent comme s'ils se rendaient inconsciemment compte de ce changement de situation. Dans leurs propos ils semblent demander de leurs prêtres et évêques que ceux-ci leur indiquent les bases qui doivent gouverner un choix, et non plus de faire ce choix à leur place.

Dans leurs relations individuelles avec les membres du clergé ils semblent témoigner d'un même genre de désir. Il veulent un exemple plus qu'une autorité dirigeante. Nous arrivons ici au cœur même de la source du pouvoir de l'Église en Irlande. Il ne fait pas de doute qu'une partie importante de ce pouvoir dérive de l'exemple montré par les prêtres, tout au moins dans les campagnes. Les principes de comportement que les curés demandent à leurs ouailles de suivre, sont effectivement suivis par les curés. Une conduite scandaleuse de la part d'un membre du clergé est pratiquement inconnue à la campagne, ce qui ne fait que renforcer le poids de la réprimande de la part du curé qu'attire la mauvaise conduite d'un paroissien.

Mais la religion des paysans n'est pas sectaire ou rigide. Quand il fait mauvais, on travaille le dimanche, bien qu'il soit très mal considéré de toucher l'argile un jour saint. Et ceux qui utilisent leurs camions pour aller chercher de la tourbe en Connemara le dimanche sont fortement désapprouvés par leurs concitoyens. Quand on est dans un *pub* au moment où sonne l'Angelus, on s'arrête de boire et on prie, sans qu'il y ait contradiction entre le geste et le lieu.

Le concept du geste sacré, d'ailleurs, est particulier, et fait penser au concept du rituel propre aux Celtes, dont nous avons déjà parlé. Pour décrire ce que fait le curé en bénissant l'huile et l'eau apportées par les fidèles pendant la période de Pâques, le mot employé est : travail. Ce qui n'implique pas que les paroissiens désacralisent ce que fait le curé, mais qu'ils semblent considérer le geste comme efficace en soi. La prière dans un *pub* ne perd pas de son efficacité parce qu'elle est offerte dans un lieu plus ou moins condamné par le clergé. Le curé qui bénit l'huile est un homme sacré, le geste qu'il accomplit est un geste sacré, mais les deux états sont autonomes, et, malgré le fait que le geste ne peut être accompli que par lui, les liens qui les unissent peuvent donc être assimilés à du travail. Sur un plan plus modeste le même concept semble être à la base de l'attitude des femmes envers les *tinkers*, dont elles déplorent les manières grossières. La charité est donnée au nom de Dieu, elles n'ont donc pas à se soucier de la manière dans laquelle elle est reçue.

Les éléments les plus conscients de la population font remarquer la contradiction entre certains actes et la religion — par exemple, la pratique du marché noir pendant la guerre, ou la méchanceté manifestée envers des voisins — mais non pas pour accuser les gens d'être sans religion. Les critiques disent que certaines gens ne se rendent pas compte de la contradiction entre leur comportement et leurs principes.

C. — *RELATIONS ENTRE LES INDIVIDUS*

En déplaçant le centre d'intérêt du sacré au profane, pour traiter des relations entre individus, on ne peut trouver mieux pour ouvrir la discussion que de citer Evans, qui met en garde l'enquêteur dans les campagnes irlandaises contre « ... *the countryman' facility of speech, his poetic licence and his fatal desire to please* » [13]. Il est un fait que l'Irlandais, bien plus que d'autres peuples, dira toujours ce qu'il pense que son interlocuteur veut entendre, jusqu'à faire des promesses solennelles qu'il n'a pas l'intention de tenir, même au moment de les faire. Mais ce n'est pas de la malhonnêteté de sa part, car seul un étranger peut se tromper. Les tons de voix, les nuances sémantiques, et la syntaxe fournissent des signes suffisants pour que chacun comprenne la réalité derrière les paroles.

Les notables expliquent cette attitude envers les promesses par l'invocation du comportement évasif que le paysan devait adopter quand il traitait avec les propriétaires et les autorités légales. Mais il est possible que des raisons plus psychologiques puissent fournir une explication partielle. Rien n'est plus dangereux que de faire des comparaisons intraculturelles, mais il est frappant de constater que sur l'île de Truk, afin de réduire des tensions nées des configurations culturelles, les gens concluent des accords verbaux que ni l'un ni l'autre des interlocuteurs n'ont l'intention de tenir [14]. Il ne faut naturellement pas chercher une similitude entre les structures sociales de l'Irlande et celles de Truk, où ce comportement traduit négativement les tensions nées des configurations culturelles, mais il faut se demander si justement le comportement irlandais ne traduit pas une tension, et puis chercher les sources de cette tension. Nous marchons ici tout à fait aux frontières du cadre que ce travail s'est fixé au début, car il s'agit de problèmes proprement psychologiques. Mais il est un fait que la juxtaposition de deux mondes est génératrice de tension, et l'Irlande d'antan peut être définie comme deux mondes en juxtaposition. Il est également un fait qu'une certaine tension, voire une certaine agressivité, n'était jamais absente de la scène irlandaise. Est-ce que cette agressivité était assez forte pour donner naissance au désir de traiter, dans les relations de vis-à-vis, la situation immédiate sans égard pour la réalité ? Une question qui doit rester pour l'instant sans réponse.

Cette agressivité n'a d'ailleurs pas entièrement disparu. Parfois elle prend une forme relativement bénigne, comme quand un paysan exprime

13. Evans, 1957, p. XIII.
14. Swartz, 1958, p. 474.

le désir de voir ses champs entourés d'un très haut mur afin d'empêcher ses voisins de savoir ce qu'il cultive. Mais elle peut prendre des formes bien plus sauvages. Un fermier peut remplir de pierres un puits pour éviter qu'un voisin puisse venir en tirer de l'eau. Et encore aujourd'hui un exploitant peut trouver un œuf ou le fœtus d'une vache avortée dans son champ, ou du beurre dans l'une de ses meules de foin, de la part d'un voisin qui veut lui « voler sa récolte ». Ce genre d'acte est en général aujourd'hui attribué à des vieilles.

Remarquons en tout cas qu'un dénominateur commun à la plupart des actes d'agression contre d'autres paroissiens est d'être caché et non pas ouvert. On se plaint aux Gardai des chardons dans le champ d'un voisin à condition que le voisin ne le sache pas. On offre de payer un avocat à quelqu'un impliqué dans un accident avec un de ses ennemis (inavoué) On rapporte à la compagnie de betterave à sucre qu'un tel a semé de la betterave deux ans de suite dans un même champ, ce qui est nuisible à toute la région car cela risque de propager l'une des maladies de cette plante, plutôt que d'aller voir l'exploitant afin de faire porter sur lui le poids de la raison et de l'opinion publique.

Mais il faut se garder de porter un jugement hâtif. Un méfait de ce genre risque de masquer de l'humour. A Cahermore quelques uns prirent des choux dans le jardin d'un autre, laissant une piste de feuilles de choux menant à la porte d'un troisième. Les conséquences de cette plaisanterie firent rire toute la région. Agression ou humour, les actes ne sont pas non plus toujours cachés. Bien que l'on ne voie plus les *faction fights* d'autrefois, les rixes ne sont pas inconnues. D'ailleurs, quatre cas qui parurent devant les tribunaux de la région peuvent nous donner une idée des querelles qui opposent les paroissiens les uns aux autres. Deux des procès concernèrent des hommes qui avaient bu un peu trop et dont l'un avait cassé la vitre d'une voiture et l'autre avait pris une bicyclette qui ne lui appartenait pas. Un autre avait mis un homme aux prises avec la justice parce qu'il avait coupée la queue d'un cheval qui appartenait à quelqu'un d'autre. Le dernier procés opposa deux hommes qui s'étaient battus sur la voie publique [15].

Quant aux relations d'une génération avec une autre, c'est-à-dire le processus d'enculturation, celles-ci revêtent un aspect formel et un aspect non-formel. L'aspect formel concerne l'éducation donnée aux enfants dans les écoles. L'enseignement est donné en langue gaélique, et comprend : Irlandais, Anglais, Arithmétique, Histoire, Géographie, Catéchisme, et Doctrine chrétienne. Réglons tout de suite le problème de la langue. A peu près tous les paroissiens s'opposent à l'enseignement en irlandais, même à l'enseignement de l'irlandais, pour deux raisons principales : la première

15. Connacht Tribune, 4 août 1956.

est que la langue enseignée est livresque et ne correspond pas à la langue parlée : pour cette raison, disent-ils, les enfants ne s'en souviennent absolument pas après leur sortie d'école. Il est un fait que peu d'enfants de plus de quatorze ans sont capables d'expliquer, en anglais s'entend, un programme de radio, par exemple, qu'ils viennent d'écouter en gaélique. Et ils ont souvent des difficultés à calculer, étant donné qu'ils ont appris les opérations dans ce qui est pour eux, tout compte fait, une langue étrangère. D'ailleurs, l'oubli de leur langue est, en un sens, normal, car la langue n'est pas parlée à la maison et, à moins de vouloir briguer un poste administratif, ils n'ont guère l'occasion de s'en servir après leur sortie d'école. L'autre objection soulevée est que les enfants feraient mieux d'apprendre quelque chose de réellement utile, pour eux et pour leur pays. La défaveur de la langue semble plus particulièrement liée dans cette région à la lutte nationaliste. Les consignes du « Grand Libérateur », Daniel O'Connell, ont été prises au sérieux, et les enfants encouragés à parler anglais. Finn et d'autres de sa génération se souviennent que leurs parents (donc vers la fin du siècle dernier) ne parlaient irlandais que quand ils voulaient se dire quelque chose que les enfants ne devaient pas entendre.

A côté de cet aspect purement formel de l'éducation, les enfants sont censés absorber une culture catholique dans les écoles. Les directives officielles précisent que les instituteurs doivent faire comprendre aux enfants que le pêché est une insulte à Dieu, et que personne ne peut se cacher de Dieu [16]. Dieu règle les affaires des hommes, et l'enfant qui ne met pas *please God*, quand il parle dans une rédaction d'une action qu'il compte accomplir dans l'avenir, se voit attribuer une faute.

En parlant des relations du paysan avec un autre monde, la constatation a été faite que les principes chrétiens étaient très suivis dans les campagnes. En terminant cette discussion sur les relations entre les individus par les relations entre les hommes et les femmes, nous soulevons de nouveau un problème qui a déjà paru deux fois dans ces pages. Pour en clore la discussion nous allons introduire un dernier élément nouveau. Lomax, en faisant des recherches sur la chanson populaire, remarque que la chanson irlandaise est particulière. Il pose qu'il y a une étroite corrélation entre la qualité détendue de la voix et la tolérance en matière de sexualité [17]. Il conclut en disant que « la société populaire irlandaise se caractérise par d'extraordinaires entraves aux mouvements personnels, par un réseau de rapports émotionnels élaborés et subtils, et par un puritanisme sexuel qui est sans doute unique dans le monde occidental » [18]. Malheureusement l'auteur ne cite pas ses sources, ce qui fait qu'il est

16. Mescal, 1957, p. 149.
17. Lomax, 1964, p. 53.
18. Lomax, 1964, p. 21.

impossible de savoir si cette évaluation de la société irlandaise appuie les conclusions tirées de son étude sur la chanson, ou si ces conclusions appuient l'évaluation.

En tout cas il est possible de dire que cette évaluation ne peut concerner que la société des trente dernières années. O'Crohan témoigne que les relations entre les garçons et les filles jouissaient d'une assez grande liberté, et seulement une soixantaine d'années se sont écoulées depuis l'époque dont il parle [19]. A cette même époque dans notre région £ 19 suffisaient à régler le différend entre un fermier et un notable à propos des relations que celui-ci entretenait avec la fille de celui-là. Les travaux d'Arensberg et Kimball décrivent une société où, certes, les interdictions restreignaient les relations entre les sexes, mais d'où ne se dégage nullement une atmosphère ni « d'extraordinaires entraves aux mouvements personnels » ni de « puritanisme sexuel ». Enfin, la période de la dernière guerre semble avoir été riche en incidents.

Et pourtant la description de Lomax, bien qu'exagérée, semble être assez près de la vérité actuelle. Nous ne pouvons qu'essayer de postuler une évolution depuis une trentaine d'années en matière de sexualité, et en suggérer les étapes.

Le point de départ de cette évolution ne se situe guère au-delà d'une soixantaine d'années. La société irlandaise d'alors, que probablement on peut caractériser comme encore empreinte de gaélicisme, respire une odeur de richesse, de tumulte, de santé paysannes dans les rapports entre les individus. Dans l'allusion que nous venons de faire à O'Crohan, celui-ci décrit une scène plusieurs fois répétée où un groupe de jeunes filles, le trouvant en train de couper de la tourbe, le renversent, le pincent, lui lancent des morceaux de tourbe et le taquinent en général. Et le même auteur rappelle les jours de marché à Dingle où, après avoir vendu les cochons qu'ils avaient amené des îles, tous les gens se réunissaient dans les *pubs*, où les femmes chantaient et les hommes buvaient. Dans la vie de Tomas O'Crohan le puritanisme était aussi loin que Cromwell.

Arensberg et Kimball démontrent que le comportement d'une jeune fille, en ce qui concerne les relations sexuelles, ne mettait pas en cause qu'elle seule, car l'activité sexuelle, autant que l'activité économique, fait partie intégrante du rôle social [20]. Mais ils disent aussi que les prêtres, les « bourgeois », et les notables jetaient tout le poids de leur autorité dans l'effort fait pour éliminer les occasions où filles et garçons pouvaient se promener ensemble — retours de danses, de pardons, etc.

Ces mêmes auteurs rapportent des conversations qui n'ont rien de puritain. Et enfin, ils disent que les jeunes filles pouvaient être « égarées »

19. O'Crohan, 1951, pp. 92 et seq.
20. Arensberg et Kimball, 1940, p. 215.

(*led astray*). Le terme est significatif. Aujourd'hui dans la paroisse quand la conversation roule sur ce sujet, on dit que les jeunes filles d'autrefois parfois « se trouvaient en difficulté » (*got into trouble*), mais on emploie le terme « scandale », pour caractériser de telles histoires qui sont actuelles. La description verbale d'aujourd'hui contient plus d'opprobre.

Notons que la victoire de l'Église sur les croyances anciennes ne datent que d'une trentaine d'années.

Enfin, le dernier élément de l'analyse est le fait que Lomax tire ses conclusions d'après les diagrammes de chants en anglais, plutôt que des chants en gaélique.

Il semble donc qu'il y a soixante ans l'Église agissait comme un frein sur certaines manifestations d'une société bien structurée et vivante, mais ne provoquait pas d'inhibition. Puis, peu à peu, les forces de l'Église augmentaient : victoire nationaliste, établissement officieux, alors qu'en même temps diminuaient les pouvoirs de résistance de l'ancienne société : disparition de la langue, transformation de l'économie, émigration. Ou, en d'autres termes, un renforcement de la puissance de ceux pronant le puritanisme, en même temps que se précipitait la destructuration de la société. L'ancien corpus de croyances spirituelles, l'ancienne cosmogonie, cédèrent en premier, suivis du comportement dans les relations entre hommes et femmes. L'ancien équilibre a été rompu, et à la suite de la victoire de l'une des forces en présence, un certain extrémisme s'installe. Mais les éléments d'une évolution future sont déjà en place, et la restructuration qui viendra surement restaurera l'équilibre.

Nous ne pouvons en terminer avec les signes et symboles sans parler du système d'orientation dans l'espace. Nous avons déjà vu que « ouest » et « arrière » sont synonymes dans la langue anglaise parlée dans la paroisse, comme ils sont synonymes en gaélique. Complétons cette information. Le langage courant nous donne aussi « nord » équivalant à « bas », et « sud » à « haut ». Ces faits nous disent que l'orientation celtique est toujours en vigueur, de même que le symbolisme des points cardinaux. Les anciens Irlandais manifestement s'orientaient par rapport à l'est. Non seulement l'est est devant et l'ouest derrière, mais aussi le nord est synonyme de gauche et le sud de droite [21]. De plus le nord équivaut à « mal » et le sud à « bien ». D'où il s'en suit normalement qu'aller vers le nord est aller vers le bas, et que le sud est la direction du haut. Nous pouvons ajouter qu'en faisant face au sud, l'observateur voit le soleil aller de gauche à droite, ce qui est la direction que l'on doit toujours suivre dans une opération pour en assurer le succès. Le forgeron obéit encore à cette consigne.

21. Rees et Rees, 1961, p. 382.

D. — *CONCLUSIONS*

Au terme de cette brève esquisse, pouvons-nous caractériser les différents types de communications des paroissiens ? En ce qui concerne celles avec l'autre monde, nous constatons que jusqu'à il y a environ un demi-siècle, l'autre monde n'était que très incomplètement un syncrétisme des mondes invisibles celtes et chrétiens, car, si les dieux païens furent remplacés par le Dieu et les saints chrétiens, tous les autres habitants, et, ce qui est encore plus important, tous les rites et gestes qui y étaient associés, gardèrent leur propre personnalité, présence, et puissance. Les saints et les saintes cohabitaient avec les fées, *leprechauns*, *banshees*, et autres, mais ne s'y confondaient pas quant aux attributs et pouvoirs. Tout au plus pourrait-on parler d'un certain syncrétisme en ce qui concerne la Vierge.

Peut-on déceler dans cet état de fait l'une des causes qui ont contribué au « puritanisme » irlandais ? En effet, la doctrine chrétienne serait restée assez pure et ascètique, car les aspects terriens de la vie paysanne auraient été veillés et réglés par d'autres êtres invisibles. Lorsque, pour des raisons évoquées, l'Église aurait triomphé d'un coup de la partie celte du monde invisible, il ne serait resté qu'un christianisme ascètique, somme toute assez rigide du point de vue doctrinal. Nous rejoignons ici en partie l'hypothèse élaborée à propos de la configuration générale de cette culture. Mais il faut noter que ce problème de l'origine du puritanisme irlandais ne doit son intérêt qu'à la coloration religieuse de tous les aspects de la vie quotidienne irlandaise, et à la puissance des signes et symboles qui caractérisent les concepts des relations entretenues avec l'autre monde.

En ce qui concerne les rapports et communications entre les générations et les individus, ils sont placés aussi sous le signe de la religion. Les paroissiens conçoivent les rapports entre les générations avec des solutions de continuité moins tranchées que celles d'autre fois [22], mais le thème régulateur de ces rapports reste toujours bien plus le statut familial que l'âge physique. Si ce concept a pour résultat certains stéréotypes de comportements, qui le symbolisent ainsi, il n'en reste pas moins qu'une assez grande souplesse caractérise les rapports non seulement entre les générations, mais aussi entre les individus. Tout au plus peut-on parler d'un léger décalage entre ceux qui ont moins de 25 ans et les autres, car ici les permutations et manipulations que sont en fin de compte les communications, ne jouent plus entièrement sur un fond commun de valeurs culturelles et de connaissances objectives.

22. On peut difficilement faire mieux que de renvoyer à Arensberg et Kimball pour tout ce qui relève des statuts et rôles successifs de la vie d'un paysan de la côte occidentale irlandaise.

CONCLUSION

A. — *AU NIVEAU DE LA PAROISSE DE KINVARRA*

Ce travail est un essai à double titre : méthodologique et substantif. A titre méthodologique car l'essai a été tenté de mener une recherche sur le terrain et d'en présenter les résultats de telle façon que non seulement le but de recherche soit atteint mais aussi que d'autres chercheurs puissent utiliser les faits rapportés afin de documenter des recherches orientées vers d'autres buts. A titre substantif car le travail a essayé de traiter ethnologiquement une communauté irlandaise, c'est-à-dire, d'en donner une image de synthèse, semblable à celles qui ressortent de travaux ethnologiques sur des communautés plus petites et plus homogènes. Ceci pour un groupe fortement inséré dans une organisation nationale.

Au début de l'ouvrage il a été question de filer l'écheveau du travail ethnologique. Les conclusions vont nous permettre de déterminer si le résultat de cette opération est la trame et l'étoffe de la vie irlandaise..... ou une pelote de fils épars.

Nous allons chercher à tirer des conclusions se situant sur quatre niveaux d'abstraction, ou sur quatre plans couvrant des territoires de plus en plus étendus : Kinvarra, l'Irlande, les communautés rurales européennes, et les communautés rurales en général. Ces conclusions relèveront en ce qui concerne Kinvarra et l'Irlande de l'analyse — résumé de tous les aspects actuels et de l'histoire qui en est responsable — et de l'interprétation — le devenir. Les conclusions touchant les communautés rurales européennes et les communautés rurales en général relèveront évidemment du domaine unique de l'interprétation, et de ce fait seront davantage des propositions d'hypothèses que des affirmations de certitudes.

Commençons donc par l'analyse de Kinvarra en nous souvenant justement qu'il s'agit d'une analyse et non de faits. Le peuplement de la paroisse que nous avons étudiée remonte au-delà du Néolithique, et fut le fait de groupes venant de l'est s'arrêtant au pied des montagnes et sur la côte. Dans l'aire couverte par la paroisse actuelle, les gens à cette époque vivaient probablement dans deux communautés distinctes : l'une orientée vers la

pêche, et l'autre vers l'élevage, mais toutes les deux pratiquant un peu d'agriculture.

Pendant plusieurs millénaires la vie s'écoula de façon semblable, perturbée probablement de temps en temps par une catastrophe, de la part des voisins un raid particulièrement féroce, ou un fléau naturel particulièrement meurtrier. La conquête de l'île par les Normands et l'établissement ultérieur de l'administration anglaise ne troublèrent guère la vie quotidienne des gens de la région. Ceux-ci virent s'ériger des donjons, subirent même peut-être quelques incursions armées, mais jusqu'au milieu du XVII^e siècle, quel que soit l'étalon utilisé, le taux de changement social resta voisin de zéro. A cette époque arrivèrent les gens de Cork et de Wexford, chassés de leurs terres par la spoliation des propriétaires catholiques. Bien qu'il ne soit pas permis de faire une extrapolation du rapport entre la population à laquelle était réduite l'Irlande d'alors et la population actuelle, car les chiffres de base sont trop incertains, nous pouvons estimer qu'il ne devait guère y avoir pour accueillir les exilés plus de 400-500 personnes dans le territoire de la paroisse actuelle.

Ces réfugiés représentaient la fin de l'ordre ancien, même s'ils ne présentaient pas de problème démographique. Les paroissiens devaient devenir par la suite des « serfs » du point de vue du régime foncier, des « sauvages » du point de vue de la culture, et des « papistes » du point de vue de la religion. Mais malgré tous les désavantages dans la vie du paysan catholique, et grâce en partie à l'introduction de la pomme de terre et de la charrue, celui-ci connut une période de prospérité, qui trouva son point culminant dans les années précédant la Grande Famine. La densité de la population à Kinvarra augmenta, et la région du sud-ouest de la paroisse fut colonisée par des gens venant surtout de Doorus.

La Grande Famine fit perdre à la paroisse plus de 35 % de sa population, et y introduisit la pratique de l'émigration. Dorénavant chaque recensement accusera une diminution des effectifs. A la fin du siècle, à Kinvarra comme ailleurs, le changement du régime foncier, de même que la généralisation de l'emploi de la charrue créèrent l'infrastructure techno-économique nécessaire aux changements sociaux survenus depuis. Ceux-ci ont eu lieu depuis la fin de la dernière guerre et comportent : outre des changements dans la nature de la production, l'ouverture du monde paysan « introverti » vers un monde extérieur géographiquement de plus en plus étendu, et l'oubli du monde invisible celtique tout proche.

Les changements dans l'agriculture ont abouti à des cycles de production de moins en moins autonomes. Dans l'économie qui était autrefois la leur, les paysans de Kinvarra consommaient sur la ferme les produits de leur travail, après avoir soustrait de quoi recommencer toute l'opération. Actuellement, les chaines opératoires de la production agricole comportent beaucoup plus de spécialisation, et le séjour sur la ferme n'en constitue

carte 92
UNITÉS FONCTIONNELLES

qu'une des étapes. Un des résultats a été de transformer l'économie en introduisant la monnaie dans le circuit des échanges. Mais cette transformation en même temps a rendu encore plus difficile le sort de petits exploitants, surtout depuis la dernière guerre.

En effet, depuis vingt ans un nouveau système de valeurs matérielles s'est répandu à la campagne. Pour satisfaire à ce système, l'exploitant doit chaque année soustraire de l'argent du circuit de la production. Ce n'est pas l'opération même de soustraire de l'argent qui est nouvelle ; autrefois, tous les exploitants réalisaient des bénéfices. Mais autrefois l'argent ainsi soustrait était thésaurisé pour doter les filles et récompenser les fils de la maison. Cette thésaurisation était à la taille des possibilités de la ferme. Personne ne s'attendait à ce qu'un petit exploitant donne une grande dot à sa fille. D'ailleurs la différence de niveau de vie ou tout simplement du mode de vie, entre le petit et le grand exploitant, était minime. Aujourd'hui, la différence de niveau devient beaucoup plus visible, et le petit exploitant, bien que plus d'argent qu'autrefois passe entre ses mains, arrive à peine à soustraire même le peu qu'il thésaurise pour ses enfants, s'il en a, sans détruire le fil sur lequel s'équilibre sa rentabilité.

Plusieurs conclusions ne concernent que Kinvarra. La première est la dichotomie de la paroisse. Nous en avons découvert deux, celle, perçue, qui divise la paroisse en partie nord et en partie sud, et celle plus ou moins cachée, qui la divise en partie est et partie ouest. Peut-être celle-là est tout ce qui reste d'un ancien symbolisme celte. La pensée dualiste était sous-jacente à tous les aspects de la vie des Cettes [1]. Leur division traditionelle d'un pays était en nord et sud et non pas en est et ouest [2], et ce fait est attesté dans tous les pays celtiques. Si donc des exigences géographiques et techno-économiques favorisaient les découpages des anciennes paroisses de Doorus, Kinvarra et Killinny, la tâche n'en fut que facilitée par le symbolisme. Ce qui est plus frappant est de trouver une polarisation sociale similaire dans la dichotomie campagne-bourg. Ne nous trompons pas, une partie de cette dichotomie est due au partage en deux de la société, effectué consciemment par les conquérants anglais. Les agriculteurs continuent simplement la tradition. Mais nous pouvons remarquer que la tradition en est très persistante, comme si l'arrangement dualiste des phénomènes était en résonance profonde avec les structures mentales.

Nous en arrivons aux unités sociologiques fondamentales. La base de l'enquête et de l'étude a été la paroisse, parce que celle-ci est l'unité perçue. Mais quand tous les facteurs sont pesés et examinés, il s'en dégage une unité fondamentale plus grande. Celle-ci est dessinée sur la carte 92. Elle représente l'aire minimum dans laquelle nous pouvons inscrire la plupart

1. Rees and Rees, 1961, pp. 84 et seq.
2. Rees and Rees, 1961, p. 174.

des phénomènes économiques et sociaux, que ce soit les mariages ou l'assistance aux foires. Ce territoire comprend toute l'étendue de la paroisse, de la paroisse voisine au nord, et les deux vallées cotières à l'ouest, bien que celles-ci soient dans un autre comté et province. Les limites sont, bien entendu, floues, car cette unité que nous venons de mettre en place n'est pas autonome, loin de là, et elle partage les régions limitrophes avec d'autres ensembles. Mais ses frontières, pour imprécises qu'elles soient, ne sont pas moins des frontières.

Dans cet ensemble le bourg de Kinvarra agit encore comme un centre d'attraction, bien que son rôle soit diminué par rapport à ce qu'il était il y a un siècle. A l'intérieur de l'ensemble, en dehors du bourg, existent d'autres groupements, indiqués sur la carte par des cercles, mais Kinvarra établit encore le lien entre toutes les différentes partie de l'ensemble. Les centres régionaux qui exercent une attraction sur cette unité se situent au nord-est (Galway et Loughrea) et au sud-ouest.

Nous n'avons que très peu fait appel à la linguistique, mais en ce cas précis cette discipline nous offre une confirmation du découpage du territoire de l'influence de Kinvarra. D'ordinaire il y existe une différence notable entre la langue gaélique parlée en Connacht et la langue de Munster, mais la frontière qui sépare les deux langues ne coïncide pas avec la frontière géographique à l'ouest de Kinvarra. La différence entre l'irlandais de Ballyvaghan et l'irlandais de Kinvarra a toujours été, paraît-il, minime.

Remarquons encore un trait de cette unité, trait qui nous rappelle la société celtique. Bien que nous puissions en tracer les limites physiques sur une carte, il ne faut pas croire que cet ensemble représente quelque chose de très stable et fixe. Il est très réel, mais il est plus concret à certaines époques de l'année qu'à d'autres. Tout se passe comme si nous avions affaire à un conglomérat de petites unités autonomes qui périodiquement — lors des foires, lors de l'établissement des alliances, lors des fêtes — se transmue en un seul élément. L'existence spatiale de cette unité est toujours attestable, mais temporellement son importance croit et décroit selon l'occasion sociale. Cet aspect nous rappelle les groupes des Gaéls vivant dispersés dans la campagne et se réunissant en de vastes campements à l'occasion d'événements sociaux importants.

Pour terminer avec ce qui concerne la paroisse de Kinvarra seule, notons que la perte d'importance du bourg de Kinvarra sur le plan commercial a joué un certain rôle dans la déstructuration générale. Bien qu'étant toujours le centre de l'ensemble, et de ce fait agissant toujours comme liant des parties constitutives, la puissance d'attraction du bourg est en nette régression par rapport aux autres centres régionaux. De ce fait, les formes de désintégration qui sont présentes dans la paroisse, et qui sont constituées principalement par le double antagonisme géographique et social ont bien plus de prise.

Est-ce qu'il est possible de faire de la prospective, de prolonger les tendances actuelles vers l'avenir afin de discerner le devenir de Kinvarra ? A condition de se souvenir qu'il s'agit de l'interprétation pure, nous pouvons élaborer quelques hypothèses.

Si une intervention directe dans les processus sociaux n'a pas lieu pour modifier consciemment la direction des tendances actuelles, la destructuration visible aujourd'hui dans la paroisse ne peut que poursuivre son chemin. Le bas taux de mariages, par exemple, affaiblit les liens de parenté, à un moment où tous les autres facteurs convergent pour limiter les voies d'interaction sociale de la famille à celles menant au monde extérieur à la paroisse paysanne. Ce même taux reflète aussi une légère tendance à un mouvement assymétrique des femmes, d'ouest en est, de fermes pauvres sur terrains difficiles vers des terres plus riches. Cette tendance crée un cercle vicieux, car dans cette société où la dot va avec l'épouse, une région pauvre qui ne reçoit pas de femmes se voit progressivement devenir plus pauvre, et c'est justement la pauvreté empêchant toute amélioration du confort qui ôte aux jeunes filles cherchant à se marier tout désir d'y aller.

Il faut remarquer que cette situation tend à la longue à retrouver un équilibre stable. En effet, les fermes pauvres et sans héritiers directs trouveront de plus en plus difficilement de preneurs, si ce n'est des exploitations voisines qui cherchent à s'agrandir. Bien que toute véritable solution aux problèmes agricoles de la région paraisse dépendre d'un remembrement des propriétés, une augmentation des superficies des exploitations individuelles ne peut qu'augmenter leur rentabilité, et, partant, leur situation financière.

Outre le problème des mariages, tous les facteurs de déstructuration, de « désintégration » de la vie sociale actuelle, ne peuvent que développer encore plus leur puissance. Les premières radios ont redonné de la vigueur aux veillées, mais au fur et à mesure de l'acquisition d'une radio par tout le monde, on sortait de moins en moins de chez soi pour aller passer la soirée chez un voisin ou un parent. Il serait presque possible de qualifier cette influence de physique, en opposition à une autre influence, commune à tous les moyens d'information, qui pour autant qu'elle est intangible n'en renforce pas moins le processus de déstructuration. Les programmes de la radio, les différents journaux [3], le cinéma même, ne sont pas en cause, car la culture irlandaise est suffisamment homogène pour que le contenu de l'information ne divise pas le public en groupes nettement opposés par leurs opinions. Mais les stimuli qui viennent de dehors, en partie à cause de l'homogénéité de la culture, provoquent une réaction chez l'individu qui ne peut jamais trouver d'expression à l'échelon de la

3. Une centaine de journaux sont vendus quotidiennement au bourg, et le jeudi 250 *Connacht Tribune*. Le dimanche 250 journaux sont vendus.

paroisse. En politique, par exemple, le paroissien ne peut réagir qu'individuellement, et anonymement, aux idées et pratiques des partis. Il peut utiliser au niveau de la paroisse les aboutissants des structures politiques et administratives : les clubs politiques et les agents des différents ministères et organismes, mais il ne peut exercer aucun contrôle, en tant que paroissien, ni sur le choix du personnel ni sur les buts poursuivis. En d'autres domaines le même phénomène se produit. Il n'est guère que dans le domaine religieux où son sens d'appartenir à une unité locale se renforce.

Le paysan, donc, privé de toute possibilité d'expression collective à l'échelon de la paroisse, ne peut réagir qu'en tant qu'individu. Les anciennes structures se désagrègent parce qu'elles n'ont pas pu s'adapter à la situation nouvelle consécutive au raccordement des structures locales aux structures générales de la nation et à la transformation de celles-ci. Elles se désagrègent aussi parce qu'elles se spécialisent, comme c'est normal dans une société qui s'industrialise. La même structure ne peut plus servir de véhicule commun aux configurations culturelles de parenté, de production, de distribution, de consommation, de religion, et de politique. Mais le remplacement des anciennes structures au niveau où l'individu humain peut encore comprendre, au sens étymologique du mot, les relations avec ses semblables, ne s'est pas encore fait. Les 1.500 habitants de la paroisse représentent probablement déjà la limite numérique de l'agrégat humain dans lequel un individu peut puiser les relations humaines qui lui sont nécessaires et en même temps se sentir comme en faisant partie intégrante. Et à Kinvarra, tout en se sentant membre d'un ensemble, le paroissien ne peut plus s'exprimer collectivement.

Les tendances actuelles, donc, prolongées vers l'avenir indiquent encore une période de déstructuration avant que les configurations culturelles ne trouvent d'autres formes d'expression. Néanmoins, certaines forces sont au travail pour hâter la fin de cette anomie. Muintir na Tire essaie consciemment de redonner vie à la paroisse. D'autres organisations essaient de rendre la vie quotidienne des paysans plus confortable. Muintir na Tire pratique une approche du problème plus large que les autres organisations, mais elles ont toutes une philosophie économique qui risque de faire empirer la situation qu'elles essaient de corriger. En effet, toutes agissent comme si l'introduction de plus d'argent dans les circuits économiques devait effectuer les réformes nécessaires. Or, plus les cycles de production et de distribution deviennent tributaires d'un système monétaire, plus la différence entre riche et pauvre s'aggrave. Les fermes non rentables n'abritent plus uniquement des pauvres économiques, mais aussi des pauvres sociaux. Hier encore le riche exploitant avait un mode de vie à peine différent de celui du pauvre, aujourd'hui il a une voiture, une maison moderne, des biens de consommation qui sont visiblement plus importants que ceux du pauvre. C'est proprement une réforme de structure qui est nécessaire,

et il faut probablement commencer avec le remembrement. Même, d'ailleurs, en ce qui concerne l'exploitant aisé, car pour l'instant celui-ci ne réinvestit que peu de ses gains dans son exploitation, et il est aussi à la merci d'une inflation que son concitoyen moins fortuné. Le remembrement est d'autant plus indiqué qu'il est socialement tout à fait possible, tandis que d'autres réformes de structure, telle la collectivisation des outils dans une sorte de coopérative, doivent attendre l'évolution des habitudes sociales de travail [4].

B. — *AU NIVEAU DE L'IRLANDE*

Passons aux conclusions qui sont tirées des documents de Kinvarra, mais qu'il semble possible de généraliser jusqu'à devenir valable pour toute l'Irlande. Le premier fait qui paraît généralisable est qu'il est nécessaire de distinguer entre rôle et statut pour élaborer le schéma des classes sociales. Les conditions sociales et historiques à la base de cette constatation sont générale, et donc il paraît probable qu'on retrouve une dissociation entre rôle et statut dans toutes les campagnes irlandaises. En tout cas c'est une hypothèse à explorer.

Le second fait découle en partie du premier et touche à la destructuration. La composition des classes sociales dans la paroisse de Kinvarra nous a amené à postuler une structure dont la partie supérieure est tronquée. Le départ de l'administration anglaise a laissé un vide, non pas politique, mais social, qu'il est difficile de remplir car les critères par lesquels on détermine sa place dans cette structure sont encore ceux de l'ancienne société honnie. L'absence de hiérarchisation a créé une fluidité sociale à un moment où d'autres forces sont en train de transformer les bases de tout l'édifice social irlandais. La conjonction de cette fluidité et de cette transformation a pour résultat de mettre en cause à la fois la forme et le contenu de la vie rurale irlandaise, et aboutit donc non pas à une transformation des structures, mais à leur destruction.

Une autre conclusion de ce travail semble applicable à toute l'Irlande. Nous avons vu comment l'Église a triomphé très récemment non seulement des croyances « païennes », mais aussi des fêtes et occasions de réjouissances populaires. L'exil des fées et des leprechauns, l'abandon des danses aux carrefours ne datent que d'à peine vingt ans. Pour expliquer la rapidité de cette transformation nous avons été amené à postuler un déséquilibre radical des forces en présence. Ce déséquilibre ne peut être que l'un des effets de la déstructuration. Pendant des siècles l'Église et la religion chrétienne n'étaient que l'une des forces sociales dont le jeu fournissait la substance de la vie sociale. D'une part le triomphe de la cause nationaliste

4. Cresswell, 1963.

accrut beaucoup la puissance de l'Église, et d'autre part la désagrégation des structures au niveau de la paroisse affaiblirent les forces en opposition. L'Église n'avait plus en face d'elle la force collective d'une communauté cohérente, mais des individus dont elle put facilement triompher.

Enfin, sur le plan purement irlandais, il semblerait que le clivage entre propriétaires et tenanciers, qui était une des causes principales des problèmes agraires irlandais, ne découle pas uniquement de l'absentéisme des propriétaires du XVIII^e^ et XIX^e^, mais remonte au moins en partie aux grandes confiscations du milieu du XVII^e^.

En ce qui concerne une interprétation du devenir irlandais, les documents de ce travail ne permettent pas de tirer des conclusions. Nous pouvons, néanmoins, attirer l'attention sur l'opinion de certains notables dans le sud de l'Irlande que les catholiques du nord ne voudront pas œuvrer réellement pour une union entre les deux parties de l'île tant que subsisteront des différences économiques entre elles.

C. — *AU NIVEAU DES COMMUNAUTÉS RURALES EN GÉNÉRAL*

Sur le plan des communautés rurales européennes, il n'est pas possible non plus de tirer des conclusions nettes. Au niveau des faits et de leur analyse, cette étude constitue un document, mais un document qui est trop spécifique pour permettre une conclusion générale. Il existe bien deux conclusions, deux hypothèses de travail plutôt, qui peuvent s'appliquer à des communautés rurales européennes, mais ces conclusions sont aussi applicables à l'ensemble plus vaste des communautés rurales en général. La première concerne le temps de loisir d'un paysan pauvre dans un pays où l'agriculture s'est déjà engagée sur la voie de la modernisation. Il semblerait que s'est renversée la corrélation positive qui existait autrefois dans l'agriculture traditionnelle : plus le paysan était riche, plus il avait de loisir potentiel. Aujourd'hui, dans une certaine mesure, le paysan pauvre profite de l'avance technique générale pour réaliser tout le potentiel de sa production, mais cette même pauvreté l'empêche de profiter du gain de temps qui en résulte.

Deuxièmement, d'une façon plus générale, il semblerait que l'accès d'un pays au niveau industriel crée en premier lieu une très forte pression sur les habitants des bourgs des campagnes agricoles. Ceux-ci deviennent en fait une charnière entre deux mondes avec des systèmes différents de valeurs. Ce sont eux, les habitants des bourgs, qui subissent en premier les effets de la distinction fondamentale à l'économie capitaliste, voire industrielle, entre valeurs économiques et valeurs sociales, bien qu'ils finissent souvent par repousser sur leurs « clients » paysans les désavantages d'avoir à opérer simultanément à l'intérieur de deux systèmes oppo-

sés. Corollairement, nous pouvons remarquer qu'un malaise social, tel que celui-là, exacerbe toujours les dichotomies et les clivages existants plutôt que d'en créer de nouveau.

Toujours sur le plan des communautés rurales en général, ce travail suggère, enfin, que chaque structure a des limites numériques quant aux éléments humains qu'elle doit comprendre pour pouvoir fonctionner. La baisse démographique irlandaise depuis cent ans a eu des effets profonds et graves dans la paroisse et dans la nation, mais peut-être l'effet le plus significatif est d'avoir détruit la possibilité de fonctionnement des structures traditionnelles dans les communautés rurales.

La structure sociale fondamentale dans le système traditionnel était celle de la parenté. Nous pouvons concevoir cette structure comme étant une série de points en relation où la plupart des points sont des jonctions. Chaque individu de la paroisse est en relation de parenté avec plusieurs autres individus et à travers eux une foule d'autres paroissiens. La baisse démographique finit par créer des vides dans cette structure, par ôter à tout jamais des points du réseau. On peut tracer de moins en moins les liens de parenté, car le nombre de jonctions possibles diminue. Quand ce processus a lieu, comme en Irlande, à un moment où d'autres facteurs sont la cause d'une spécialisation des structures, à un moment où la structure fondamentale de parenté est en train de se séparer des structures du pouvoir et de la production, le résultat en est non point une transformation de la société, mais une désintégration, au sens propre du mot, des parties constituentes de cette société, en un mot l'anomie. Celle-ci serait donc liée, lorsqu'il s'agit d'une communauté rurale traditionnelle dont la structure de base est celle de la parenté, aux problèmes démographiques. Une évolution démographique défavorable dans les campagnes aurait pour résultat la création de solutions de continuité infranchissables dans cette structure de base, et aboutirait à l'émiettement de tous les aspects de la vie quotidienne.

Mais désintégration et déstructuration ne signifient pas forcément destruction d'une société. L'Irlande traditionnelle, voire l'Irlande d'aujourd'hui, disparaît, certes, sans possibilité de retour, mais l'Irlande de demain existe en potentiel déjà. Et qui sait si les Irlandais — et il me plaît d'imaginer que ceux de Kinvarra seront toujours dans l'avant-garde — ayant déjà triomphé des Fir-Bolg, des Normands, et des Puritains, ayant déjà surmonté des catastrophes telles les Penal Laws et la Grande Famine, n'apporteront pas dans le monde industriel de demain, dont ils subissent pour l'instant les effets dévastateurs, l'âme poétique celte, l'une des rares émanations de l'esprit humain capables de se mettre au diapason de la mesure mathématique des structures de l'avenir, et, devant les portes que celles-ci auront inéluctablement fermées, de savoir retrouver les nécessaires ouvertures.

28. « *I will arise and go now, and go to Innisfree, ...*
And I shall have some peace there, for peace comes dropping slow... »

W. B. Yeats.

BIBLIOGRAPHIE

A. Sources manuscrites.

Agricultural Statistics, 1955, pour les *District Electoral Divisions* de Cahermore, Doorus, Killinny et Kinvarra.

Archives paroissiales comprenant :

Baptêmes — 1831-1833
1843-1853
1856-1956

Mariages — 1831-1834
1843-1853
1867-1956

Décès — 1920-1956

Liste nominale des habitants — 1834.

Plans terriers (*estate maps*) de la région dans les archives de la *Land Commission*.

Recensements nominaux du *Garda District* de Kinvarra pour les années : 1926, 1936, 1946, 1956.

Plan of estates and land in the County of Galway (« Trustees Survey») sold in 1702, surveyed in 1701, forfeit in 1688 by Act 11 & 12 Will III, au British Museum.

B. Sources imprimées [1].

Aalen, F. H. A.

1962 « Some historical aspects of landscape and rural life in Omeath, Co. Louth », in *Irish Geography*, Vol. IV, No. 4.

1964 « Transhumance in the Wicklow Mountains », *Ulster Folklore Journal*, Vol. 10.

The Agricultural Statistics of Ireland for the year 1859, Thom, Dublin, 1860.

The Agricultural Statistics of Ireland for the year 1867, Thom, Dublin, 1869.

American Institute of Management.

s. d. *The Roman Catholic Church management audit*, New York.

Arensberg, C. M.

1937 *The Irish countryman*, Macmillan, London.

1. Pour rendre plus aisées la lecture des notes et la consultation de la bibliographie, les références citent, après le nom de l'auteur : la date de rédaction du travail consulté, le titre, le nombre de l'édition lorsqu'il s'agit d'une révision, entre parenthèses la date de la première édition, le nom de l'éditeur, le lieu, et, éventuellement, la date de la réimpression.

1955 « American communities », *American Anthropologist*, Vol. 57, No. 6, Part I.
1961 « The community as object and sample », *American Anthropologist*, Vol. 63, No. 2, Part I.

ARENSBERG, C. M. & KIMBALL, S. T.
1940 *Family and community in Ireland*, Harvard University Press, Cambridge, Mass.

BAGENAL, P. H.
1882 *The American Irish and their influence on Irish politics*, Kegan Paul, Trench, London.

BAGWELL, R.
1909 *Ireland under the Stuarts*, 3 vols., Longmans, London.

BENEDICT, R.
1934 *Patterns of culture*, Houghton Mifflin, Boston.

BILHAM, E. G.
1938 *The climate of the British Isles*, Macmillan, London.

BINCHY, D. A., éd.
1936 *Studies in early Irish law*, Royal Irish Academy, Dublin.

BINNS, J.
1837 *The miseries and beauties of Ireland*, 2 vols, Longman, Orme, Brown, London.

BLAKE, M. J.
1905 « Will of Geoffrey French of Galway A. D. 1528 », *Journal of the Galway Archaeological and Historical Society*, Vol. IV, No. 4.
1917 « The families of French of Duras, Cloghballymore, and Drumharsna with tubular pedigrees », *Journal of the Galway Archaeological and Historical Society*, Vol. X, No. 3.

BLANSHARD, P.
1953 *The Irish and Catholic power*, Beacon Press, Boston.

BLOCH, M.
1931 *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*, nouvelle éd. 1964, 2 vols., Colin, Paris.

Books of Survey and Distribution, v. CHOILLE.

BORLASE, W. C.
1897 *The dolmens of Ireland*, 3 vols., Chapman and Hall, London.

BOSKOFF, A.
1949 « Structure, function and folk society », *American Sociological Review*, Vol. XIV.

BOURGEOIS, H.
1904 *L'acte agraire irlandais de 1903*, Giard et Brière, Paris.

BROWN, E. J.
1953 « The self as related to formal participation in three Pennsylvania communities », *Rural Sociology*, Vol. 18, No. 4.

BROWNE, The Most Reverend M.
1945 *Bulwark of freedom*, Catholic Truth Society, Dublin.

BUTLER, H. D.
1928 *The Irish Free State*, Department of Commerce, Washington .

BUTLER, W. F. T.
1917 *Confiscation in Irish history*, Fisher Unwin, London.

CAMPBELL, A.
1935 « Irish fields and houses », *Béaloidas*.
1937 « Notes on the Irish house », *Folk-Liv*.

1938 « Notes on the Irish House », *Folk-Liv.*

CARLISLE, N.
1810 *A topographical dictionary of Ireland,* Miller, London.

CARTER, E. H. & MEARS, R. A. F.
1937 *A history of Britain,* Oxford University Press, London.

CARTY, J. éd.
1951*a* *Ireland from the Flight of the Earls to Grattan's Parliament (1607-1782),* Fallon, Dublin.
— *b* *Ireland from the Great Famine to the Treaty (1851-1921),* Fallon, Dublin.
1952 *Ireland from Grattan's Parliament to the Great Famine (1782-1850),* Fallon, Dublin.

Catalogue of the manuscript maps, charts, and plans and of the topographical drawings in the British Museum, Vol. II, 1844.

Census of Ireland.
1831 *Abstract of answers and returns under the population Acts 55 Geo III, 3 Geo IV Chap 5, 2 Geo IV Chap 30, 1 Will IV Chap 19, Enumeration 1831,* London.
1841 —
1871 —
1911 —
1926 *Census of Population, Department of Industry and Commerce, Saorstát Eireann,* Dublin.
1946 *Census of Population of Ireland, Central Statistics Office, Eire,* Dublin.
1951 —
1956 —

Central Bank of Ireland, Report of, for the year ended 31st March 1956.

CHARLESWORTH, J. K.
1953 *The geology of Ireland,* Oliver and Boyd, London.

CHART, D. A.
1920 *An economic history of Ireland,* The Talbot Press, Dublin.

CHAUVIRÉ, R.
1936 *L'Irlande,* Firmin-Didot, Paris.

CHILDE, V. G.
1940 *Prehistoric communities of the British Isles,* Chambers, London.

CHOILLE, B MacG., éd.
1962 *Books of Survey and Distribution, being abstracts of various surveys and instruments of title, 1636-1703, Vol. III, County of Galway,* Coimisiún Laimhscríbhinní na hEireann, Dublin.

Clár Cuimheacháin Faithche Phádraic Cinn Mhara, Oscailt Oifigiúl, 16 ú Iuil 1961, Connacht Tribune, Galway.

CLARK, J. G. D.
1952 *Prehistoric Europe : the economic basis,* Methuen, London.

COLE, G. A. J. & HALLISSY, T.
1924 *Handbook of the geology of Ireland,* Murby, London.

COLLIER, A.
1953 *The crofting problem,* Cambridge University Press, Cambridge, Eng.

COLLINS, J.
1963 *Local government,* 2nd ed. by D. Roche (1954), Institute of Public Administration, Dublin.

Commission on emigration and other population problems, 1948-1954, Reports, Dublin.
1954 —
Congested Districts Board.
1915 *Twenty-Third Report of the Congested Districts Board*, Dublin.
Conndae na Gaillimhe.
1949 *Polling scheme for the administrative county of Galway*, Galway.
Connell, K. H.
1950 *The population of Ireland 1750-1845*, Clarendon Press, Oxford.
Cooke, J., éd.
1896 *Handbook for travelers in Ireland*, 5th ed. revised (1864), John Murray, London.
Coonan, T. L.
1954 *The Irish Catholic Confederacy and the Puritan revolution*, Clonmore Reynolds, Dublin.
Corkery, D.
1925 *The hidden Ireland*, Gill, Dublin.
Cresswell, R.
1963 « Évolution des outils agricoles dans l'ouest de l'Irlande », *VI^e Congrès International des Sciences Anthropologiques et Ethnologiques Paris 1960*, tome II (1^er volume), Musée de l'Homme, Paris.
Cross, E.
1942 *The Tailor and Ansty*, Chapman and Hall, London 1964.
Cross, T. P. & Slover, C. H.
1936 *Ancient Irish tales*, Harrap, London.
Curtis, E.
1923 *A history of medieval Ireland*, Macmillan, London .
1943 *A history of Ireland*, 4th ed. revised (1936), Methuen, London 1957.
Czarnowski, S.
1919 *Le culte des héros et ses conditions sociales, St. Patrick, héros national de l'Irlande*, Alcan, Paris.
Dail Eireann.
Doisboireachta Pairliminte (Parliamentary Debates), Dublin.
D'Alton, Cardinal.
1947 *The principles of Catholic education*, Catholic Truth Society, Dublin.
Dardis, P. G.
1920 *The occupation of land in Ireland in the first half of the 19th century*, Mounsel, Dublin.
Davitt, M.
1904 *The fall of feudalism in Ireland or the story of the Land League revolution*, Harper, London.
Deeney, D.
1901 *Peasant lore from Gaelic Ireland*, 2nd ed (1900), David Nutt, London.
Dillon, M., ed.
1954 *Early Irish society*, C. O'Lochlainn, Dublin.
La Documentation française.
1949 « L'Irlande », *Notes et Etudes Documentaires*, n° 1191.
1953 « Aperçu sur l'économie irlandaise et ses problèmes actuels », *Notes et Etudes Documentaires*, n° 1703.
Dottin, G.
1922 « Les légendes grecques dans l'ancienne Irlande », *Revue des Etudes Grecques*, XXXV, n° 163.

Du Bois, C.
1955 « The dominant value profile of American culture », *American Anthropologist*, Vol. 57, No. 6, Part I.
Duchaufour, P.
1956 *Pédologie*, École Nationale des Eaux et Forêts, Nancy.
1957 *Pédologie*, École Nationale des Eaux et Forêts, Nancy.
Duignan, M.
1944 « Irish agriculture in early historic times », *Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireladn*, LXXIV.
Dumezil, G.
1958 « La Rigsthula et la structure sociale indo-européenne », *Revue de l'Histoire des Religions*, 154.
Dutton, H.
1824 *A statistical and agricultural survey of the County of Galway*, University Press, Dublin.
Edwards, R. D.
1935 *Church and state in Tudor Ireland, a history of Penal laws against Irish Catholics 1534-1603*, The Talbot Press, Dublin.
Edwards, R. D. & Williams, T. D.
1956 *The Great Famine*, Browne and Nolan, Dublin.
Egan, Reverend P. K.
1960 *The parish of Ballinasloe Its history from the earliest times to the present days*, Clonmore and Reynolds, Dublin.
Eire.
1940 *Acht um Bainisti Chontae, 1940, County Management Act, 1940*, Dublin.
1947 *Electoral Amendment Act*, Dublin.
1957 *Election results and transfer of votes in general election* (March 1957) Dublin.
Evans, A. L.
1929 *The disestablishment of the Church of Ireland in 1869*, s. n., Lancaster.
Evans, E. E.
1942 *Irish heritage*, Dundalgan Press, Dundalk.
1956 « The ecology of peasant life in Western Europe, in *Man's Role in Changing the Face of the Eearth*, W. L. Thomas, ed., University of Chicago Press, Chicago.
1957 *Irish folkways*, Routledge and Kegan Paul, London.
Fahey, The Reverend J.
1893 *The history and antiquities of the Diocese of Kilmacduagh*, Gill, Dublin.
Falkiner, C. L.
1904 *Illustrations of Irish history and topography*, Longmans, Green, London.
Fitzgerald, W.
1925 *The historical geography of early Ireland*, G. Philip, London.
Fitzmaurice, E. B.
1920 *Materials for the study of the Franciscan province of Ireland A. D. 1230-1450*, University Press, Manchester.
Flatres, P.
1957 *Géographie rurale de quatre contrées celtiques, Irlande, Galles, Cornwall, et Man*, J. Plihon, Rennes.

FLETCHER, G.
1922 *Ireland — Provinces of Ireland*, 5 vols., Cambridge University Press, Cambridge, Eng.
FLOWER, R.
1944 *The Western island*, Clarendon Press, Oxford 1946.
1947 *The Irish tradition*, Clarendon Press, Oxford 1963.
FOSTER, G. M.
1962 *Traditional cultures : and the impact of technological change*, Harper, New York.
FOSTER, T. C.
1846 *Letters on the condition of the people of Ireland*, Chapman and Hall, London.
FOX, C.
1947 *The personality of Britain*, National Museum of Wales, Cardiff.
FRASER, J.
1854 *Handbook for travellers in Ireland*, 4th ed (1838), Curry, Dublin.
FREEMAN, T. W.
1954 « The Irish country town », *Irish Geography*, Vol. 3, No. 1.
1957 *Pre-Famine Ireland*, Manchester University Press, Manchester.
1960 *Ireland*, 2nd ed. revised (1950), Methuen, London.
GALLAGHER, Sister A. M.
1948 *Education in Ireland*, Catholic University of America Press, Washington.
GALLAGHER, P. H. & WALSH, T.
1942 « Characteristics of Irish soil types », Part I, *Proceedings of the Royal Irish Academy*, Vol. 47, B 8.
GALLOPIN, R.
1935 *Le conflit anglo-irlandais*, G. Thone, Liège.
Garda Directory, 1955.
GARNIER, C. M.
1939 *Eire*, Aubier, Paris.
GILL, W. D.
1956 *Irlande — Ireland, Lexique stratigraphique international, Europe*, fasc. 3*b*, C.N.R.S., Paris.
GIPSON, L. H.
1936 *The British Empire before the American Revolution*, Vol. I, Knopf, New York.
GIRALDUS CAMBRENSIS.
1188 *Topography of Ireland*, traduit par J. J. O'Meara, Dundalgan Press, Dundalk, 1951.
GOBLET, Y. M.
1930*a* *Les noms de lieu irlandais dans l'œuvre géographique de Sir William Petty*, Berger-Levrault, Paris.
— *b* *La transformation de la géographie politique de l'Irlande au XVII*e *siècle dans les cartes et essais anthropogéographiques de Sir William Petty*, 2 vol., Berger-Levrault, Paris.
1932 *A topographical index of the parishes and townlands of Ireland in Sir William Petty's Mss Barony maps*, Stationery Office, Dublin.
GOMME, A. B.
1964 *The traditional games of England, Scotland and Ireland*, corrected ed. (1894-1898), Dover Publications, New York.

GONDÉ, H., CARRÉ, G., & JUSSIAUX, P.
1953 *Nouvelles leçons d'agriculture*, La Maison rustique, Paris.
GREEN, A. S.
1925 *History of the Irish state to 1014*, Macmillan, London.
GREGORY, Lady.
1920 *Visions and beliefs in the West of Ireland*, G. P. Putnam's Sons, New York.
GURVITCH, G.
1958 « Problèmes de sociologie générale », *Traité de Sociologie*, tome I, Presses universitaires de France, Paris.
HARDIMAN, I.
1820 *The history of the town and the county of the town of Galway*, Connacht Tribune, Galway 1958.
HARDY, P. D.
1840 *The holy wells of Ireland*, Hardy and Walker, Dublin.
HARINGTON, J.
1879 *A short view of the state of Ireland written in 1605*, J. Parker, Oxford.
HAUGHTON, J. P.
1952 « Killaloe and district », *Irish Geography*, Vol. II, No. 4.
1955 « The live stock fair in relation to Irish country towns, *Irish Geography*, Vol. III, No. 2.
HERSKOVITS, M. J.
1949 *Man and his works The science of cultural anthropology*, Knopf, New York.
HOGAN, J.
1929 « The tricha cet », *Proceedings of the Royal Irish Academy*, Vol. 38.
HOOKER, E. R.
1938 *Readjustments of land tenure in Ireland*, University of North Carolina Press, Chapel Hill.
HOOTON, E. A. & DUPERTUIS, C. W.
1951 « Age changes and selective survival in Irish males », *American Journal of Physical Anthropology, Studies in Physical Anthropology*, No. 2.
1955 *The physical anthropology of Ireland*, 2 vols., Peabody Museum, Cambridge, Mass.
INGLIS, H. D.
1835 *Ireland in 1834*, 2. vols., Whitaker, London.
Irish Antiquities, General Guide, Stationery Office, Dublin, 1963.
Irish Catholic Directory and Almanac for 1957, Duffy, Dublin.
Irish Land Commissioners.
1956 *Reports of the Irish Land Commissioners for the year from the 1st April 1954, to 31st March 1955, and for the period ended 31st March 1955*, Dublin.
Itineracy, Report of the Commission on, Dublin, 1963.
JACKSON, J. A.
1963 *The Irish in Britain*, Routledge and Kegan Paul, London.
JAMMES, J.-M.
1957 « Statistiques du catholicisme américain », *Archives de Sociologie des Religions*, n° 3.
JOHNSON, J. H.
1958 « Studies of Irish rural settlement », *Geographical Review*, Vol. 48.

JOHNSTON, E. M.
1963 *Great Britain and Ireland 1760-1800*, Oliver and Boyd, London.
JOHNSTON, J.
1951 *Irish agriculture in transition*, Hodges, Figgis, Dublin.
JOYCE, P. W.
s. d. *Irish local names explained*, Gill, Dublin.
1870 *The origin and history of Irish names of places*, McGlashen and Gill, Dublin.
1875 —
1913*a* —
— *b* *The social history of ancient Ireland*, 2nd ed. revised (1903), 2 vols., Gill, Dublin 1920.
KAVANAGH, M.
1965 *A bibliography of the County Galway*, Galway County Libraries, Galway.
KELLY, R. J.
1905 « The forfeitures and settlements of 1661. Lands in Galway », *Journal of the Galway Archaeological and Historical Society*, Vol. IV.
1906 « The forfeitures and settlements of 1661. Lands in Galway », *Journal of the Galway Archaeological and Historical Society*, Vol. V.
1914 « Dungory Castle, Kinvara », *Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland*, Vol. XLIV.
KENNEY, J. F.
1929 *The sources for the early history of Ireland*, Columbia University Press, New York.
KILROE, J. R.
1907 *A description of the soil-geology of Ireland*, Thom, Dublin.
KINAHAN, G. H.
1865 *Explanation to accompany sheets 115 and 116 of the maps... of the Geological Survey of Ireland*, Thom, Dublin.
KING, F. C., éd.
1944 *Public administration in Ireland*, Vol. I, The Parkside Press, Dublin.
1949 —, Vol. II, The Parkside Press, Dublin.
1954 —, Vol. III, Civics Institute of Ireland, Dublin.
KOSSILOWSKI, G. de K.
1906 *La coopération agricole en Irlande*, Larose et Tenin, Paris.
LANE, R.
1955 « Change and organization in rural Ireland », *Human Organization*, Vol. 14, No. 2.
LEASK, H. G.
1951 *Irish castles and castellated houses*, revised reprinting of 2nd ed. revised (1941), Dundalgan Press, Dundalk 1964.
LECKY, W. E. H.
1892 *History of Ireland in the 18th century*, 5 vols., Longmans, London.
LE CONTE, R.
1925 « Histoire constitutionnelle de l'Irlande », *Revue du Droit public et de la Science politique en France et à l'Etranger*, avril-mai-juin.
LENNHOF, E.
1934 *Histoire des sociétés politiques secrètes au XIX^e^ et au XX^e^ siècle*, Payot, Paris.
LEROI-GOURHAN, A.
1943 *L'homme et la matière*, Albin Michel, Paris.

1945 *Milieu et techniques*, Albin Michel, Paris.
LEROUX, L. N.
1934 *La ligue gaélique*, Imprimerie commerciale de Bretagne, Rennes.
LEVI-STRAUSS, C.
1956 « Sur les rapports entre le mythe et le rituel », *Bulletin de la Société française de Philosophie*, 3.
1958 *Anthropologie structurale*, Plon, Paris.
LEWIS, S.
1846 *A topographical dictionary of Ireland*, S. Lewis, London.
LIONBERGER, H. J.
1953 « Some characteristics of farm operators sought as sources of farm information in a Missouri community », *Rural Sociology*, Vol. 18, No. 4.
LOMAX, A.
1962 « Song structure and social structure », *Ethnology*, Vol. I, No. 4.
1964 « Phonotactique du chant populaire », *L'Homme*, tome IV, nº 1.
LONGFIELD, A. K.
1929 *Anglo-Irish trade in the 16th century*, G. Routledge, London.
LOOMIS, C. P. & BEEGLE, A.
1948 « Life cycles of farm, rural non-farm, and urban families in the United States as derived from census materials », *Rural Sociology*, Vol. 13, No. 1.
LOT, F.
1927 *La fin du monde antique et le début du Moyen Age*, Albin Michel, Paris.
LYNCH, P. & VAIZEY, J.
1960 *Guiness's Brewery in the Irish economy 1759-1876*, University Press, Cambridge, Eng.
MACADAM, R.
« Ancient watermills », *Ulster Journal of Archaeology*, Vol. IV.
MACALISTER, R. A. S.
1937 *The secret languages of Ireland*, University Press, Cambridge, Eng.
1949 *The archeology of Ireland*, 2nd ed. revised (1928), Methuen, London.
MACCAFREY, J.
1910 *History of the Catholic Church in the nineteenth century (1789-1908)*, 2 vols., Gill, Dublin.
1915 *History of the Catholic Church from the Renaissance to the French Revolution*, 2 vols., Gill, Dublin.
MACDOWELL, R. B.
1949 *Irish public opinion 1750-1800*, Faber and Faber, London.
MACINERNY, M. H.
1916 *A history of the Irish Dominicans*, Browne and Nolan, Dublin.
MACLYSAGHT, E.
1950 *Irish life in the seventeenth century*, 2nd ed. revised (1939), Cork University Press, Cork.
MACNEILL, E.
1921 *Celtic Ireland*, Martin Lester, Dublin.
1935 *Early Irish laws and institutions*, Burns Oates and Washbourne, Dublin.
MACNEILL, J. G. S.
1917 *The constitutional and parliamentary history of Ireland till the Union*, Talbot Press, Dublin.

MACNEILL, M.
1962 *The festival of Lughnasa*, Oxford University Press, Oxford.
MACOURT, D.
1954 « Infield and outfield in Ireland », *Economic History Review*, Series 2, Vol. 7.
Markets and Tolls, Royal Commission on, Statistics, London, 1891.
MARTIN, C. P.
1935 *Prehistoric man in Ireland*, Macmillan, London.
MASON, W. S.
1819 *A statistical account or parochial survey of Ireland*, 3 vols., Faulkner Press, Dublin.
MAXWELL, C.
1949 *Country and town in Ireland under the Georges*, Dundalgan Press, Dundalk.
1954 *The stranger in Ireland*, J. Cape, London.
MCCRACKEN, J. L.
1958 *Representative government in Ireland*, Oxford University Press, London.
MCDOWELL, R. B., éd.
1957 *Social life in Ireland, 1800-1845*, Three Candles, Dublin.
MCDUNPHY, M.
1945 *The President of Ireland*, Browne and Nolan, Dublin.
MCQUAID, His Grace Most Reverend J. C.
1953 *Catholic education*, Catholic Truth Society, Dublin.
MEGHEN, P. J.
1964 *Local government : a guide for the citizen*, 2nd ed. revised (1960), Institute of Public Administration, Dublin.
MESCAL, J.
1957 *Religion in the Irish system of education*, Clonmore and Reynolds, Dublin.
MICKS, W. L.
1925 *An account of the constitution, administration and dissolution of the Congested Districts Board for Ireland, from 1891 to 1923*, Eason, Dublin.
MITCHELL, G. F.
1946 « Evidence of early agriculture », *Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland*, Vol. LXXVI.
MOGEY, J. M.
1947 *Rural life in Northern Ireland*, Oxford University Press, London.
MOONEY, J.
1888 « The funeral customs of Ireland », *Proceedings of the American Philosophical Society*.
1889 « The holiday customs of Ireland », *Proceedings of the American Philosophical Society*.
MOREAU, C.
1827 *The past and present statistical state of Ireland*, s. n., London.
MORISON, S. E. & COMMAGER, H. S.
1940 *The growth of the American Republic*, 2 vols., Oxford University Press, New York.
MORLEY, H. ed.
1890 *Ireland under Elizabeth and James the first, described by Sir Edmund Spenser, Sir John Davies, and Fynes Morison*, s. n., London.

Moss, W. W.
1933 *Political parties in the Irish Free State*, Columbia University Press, New York.
Movius, H. L.
1942 *The Irish Stone Age*, University Press, Cambridge, Eng.
Muirhead, F. ed.
1932 *Ireland*, (Guide bleu), Hachette, Paris.
Muldoon, J. & M'Sweeny, G.
1899 *A guide to Irish local government*, Eason, Dublin.
Murphy, G.
1955 *Sage and myth in ancient Ireland*, Three Candles, Dublin.
National Farm Survey 1955-1956, Interim Report, Dublin, 1957.
— Final Report, Dublin, 1962.
Newman, Reverend J. ed.
1964 *The Limerick rural survey*, Muintir na Tire Rural Publications, Tipperary.
Niveaux de consommation alimentaire dans les pays de l'OECE, Paris, 1951.
Nolan, J. P.
1901 « Galway castles and owners in 1574 », *Journal of the Galway Archaeological and Historical Society*, Vol. I, No. 2.
O'Brien, G.
1919 *The economic history of Ireland in the seventeenth century*, Maunsel, Dublin.
O'Brien, J. A. ed.
1953 *The vanishing Irish*, McGraw Hill, New York.
O'Crohan, T.
1929 *The islandman*, translated from the Irish by Robin Flower, Clarendon Press, Oxford 1951.
O'Curry, E.
1873 *On the manners and customs of the ancient Irish*, 3 vols., Williams and Norgate, London.
O Danachair, C.
1955 « The flail and other threshing methods », *Journal of the Cork Historical and Archaeological Society*, Vol. LX.
O'Donnell, J. D.
1965 *How Ireland is governed*, Institute of Public Administration, Dublin.
O'Donovan, J.
1839 *Letters containing information relative to the antiquities of the County of Galway*, 3 vols., s. n., Bray 1928.
1843 *The tribes and customs of Hy-Many*, Irish Archaeological Society, Dublin.
1844 *The genealogies, tribes and customs of Hy-Fiachrach*, Irish Archaeological Society, Dublin.
O'Donovan, J.
1940 *Economic history of livestock in Ireland*, Cork University Press, Cork
O Duilearge, S. ed.
1956 *Irish folk-tales collected by Jeremiah Curtin (1835-1906)*, Talbot Press, Dublin.
O'Faolain, E.
1954 *Irish sagas and folk-tales*, Oxford University Press, Oxford.
O'Faolain, S.
1949 *The Irish*, Devin-Adair, New York.

Ogburn, W. F.
1922 *Social change with respect to culture and original nature*, Viking Press, New York.
Olgyay, V.
1963 *Design with climate*, Princeton University Press, Princeton.
O'Neill, T. P.
1958 *Sources of local Irish history*, Library Association of Ireland, Bublin.
O'Rahilly, T. F.
1946 *Early Irish history and mythology*, Dublin Institute for Advanced Studies, Dublin.
O Riordain, S. P.
1953 *Antiquities of the Irish countryside*, 3rd ed. (1942), Methuen, London.
O'Reilly.
1902 « Ancient horizontal watermills, native and foreign », *Proceedings of the Royal Irish Academy*.
Orpen, G. H.
1911-1920 *Ireland under the Normans*, 4 vols., Clarendon Press, Oxford.
O'Shiel, K. R.
1956 *Land settlement in Ireland*, discours ronéotypé.
O Suilleabhain, S.
1942 *A handbook of Irish folk-lore*, Herbert Jenkins, London 1963.
O'Sullivan, M.
1933 *Twenty years a-growing*, rendered from the original Irish by M. L. Davies and G. Thomson, Oxford University Press, Oxford, 1962.
Otway, C.
1839 *A tour in Connacht*, W. Curry, Dublin.
Owners of land (Ireland). Return of the names of proprietors and the area and valuation of all properties in the several counties of Ireland, Thom, Dublin.
Palmer, N. D.
1940 *Irish Land League crisis*, Yale University Press, New Haven.
De Paor, M. & L.
1958 *Early christian Ireland*, Thames and Hudson, London.
The Parliamentary Gazetteer of Ireland, 3 vols., Fullarton, Dublin, 1846.
Platt, J. R.
1964 « Strong inference », *Science*, Vol. 146, No. 3642.
Pomfret, J. E.
1930 *The struggle for land in Ireland 1800-1923*, Princeton University Press, Princeton.
Poole, R. L. éd.
1902 *Historical Atlas of modern Europe*, Clarendon Press, Oxford.
Porter, A. C.
1931 *The crosses and culture of Ireland*, Yale University Press, New Haven.
Powell, T. G. E.
1958 *The Celts*, Thames and Hudson, London.
Power, P.
1925 *Early christian Ireland*, Gill, Dublin.
Praeger, R. L.
1901 *Irish topographical botany*, Hodges, Figgis, Dublin.
Prendergast, J. P.
1875 *The Cromwellian settlement of Ireland*, McGlashen and Gill, Dublin.

The problems of small Western farms, Report of the Inter-Departmental Committee on, Dublin, 1963.

RAFTERY, J.
1951 *Prehistoric Ireland*, B. T. Batsford, London.

RAMNOUX, C.
1947 « Les fées », *Psyché*, 2.

REES, A. & REES, B.
1961 *Celtic heritage*, Thames and Hudson, London.

REEVES, W.
1861 « On the townland distribution of Ireland », *Proceedings of the Royal Irish Academy*, Vol. VII.

RIVOALLAN, A.
1950 *L'Irlande*, A. Colin, Paris.

ROBERTS, A. H. & ROKEACH, M.
1956 « Anomie, authoritarianism, and prejudice : a replication, » *American Journal of Sociology*, Vol. LXI, No. 4.

An Roinn Rialtais Aitiúil, Department of Local Government, Report, 1954-1955.

An Roinn Talmhaiochta.
1954 *Livestock and dairying*, Dublin.
1955 *Crops*, Dublin.

RYAN, Reverend J.
1931 *Irish monasticism, origins and early development*, Longmans, London.

SALAMAN, R. N.
1949 *The history and social influence of the potato*, Cambridge University Press, Cambridge, Eng.

SCHRIER, A.
1958 *Ireland and the American emigration*, University of Minnesota Press, Minneapolis.

SHEEHAN, Reverend M.
1954 *Apologetics and the Catholic doctrine*, Gill, Dublin.

SIMMS, J. G.
1956 *The Williamite confiscation in Ireland 1690-1703*, Faber, London.

SMITH-GORDON, L. & STAPLES, L. C.
1917 *Rural reconstruction in Ireland*, P. S. King, London.

SOLCH, J.
1952 *Die Landschaften der Britischen Inseln*, 2 vols., Springen Verlag, Wien.

SOLLAS, W.
1896 « A map to show the distribution of eskers in Ireland », *Scientific Proceedings of the Royal Dublin Society*, Vol. 5, series 2.

SORRE, M.
1848-1952 *Les fondements de la géographie humaine*, 3 vol., A. Colin, Paris.

STAMP, L. D. & BEAVER, S. H.
1954 *The British Isles*, Longmans Green, London.

Statistical Abstract of Ireland, 1954, Dublin.
— *1958*, Dublin.

STRAUSS, E.
1951 *Irish nationalism and British democracy*, Methuen, London.

SULLIVAN, Monseigneur J. F.
1955 *The externals of the Catholic Church*, Longmans Green, London.

SWARTZ, M. J.
1958 « Sexuality and agression on Romonum, Truk », *American Anthropologist*, Vol. 60, No. 3.
Table de composition des aliments, FAO, Rome, 1954.
TASCA, G.
1907 *Considérations sur les lois relatives à la propriété rurale en Roumanie, Angleterre et Irlande*, Giard et Brière, Paris.
TAYLOR, G. & SKINNER, A.
1778 *Maps of the roads of Ireland*, G. Nicol, London.
TODD, W. G.
1857 *The Irish in England*, Dolman, London.
TONER, J.
1955 *Rural Ireland*, Clonmore and Reynolds, Dublin.
TRACY, H.
1953 *Mind you, I've said nothing*, Methuen, London.
A Traveller's new guide through Ireland, Dublin, 1815.
TRESAL, Abbe J.
1905 « Enquête sur l'organisation d'une grande église séparée de l'état », *Quinzaine*, Paris.
TROMP, S. W.
1963 *Medical biometeorology*, Elsevier, Amsterdam.
Tuberculosis in Ireland, Report of the National Tuberculosis Survey, Dublin 1954.
TWISS, R.
1777 *A tour in Ireland in 1775*, Sheppard et al., Dublin.
TYLOR, E. B.
1871 *Primitive culture*, Dover Publications, New York 1958.
VESSEREAU, A.
1950 *La statistique*, Presse Universitaires de France, Paris.
WAGNER, H.
1958 *Linguistic atlas and survey of Irish dialects*, Dublin Institute for Advanced Studies, Dublin.
WAKEFIELD, E.
1812 *An account of Ireland statistical and political*, Longman, Hurst, Rees, Orme and Brown, London.
WALLIS, W. A. & ROBERTS, H. V.
1956 *Statistics*, The Free Press, Glencoe.
WARREN, R. de.
1928 *L'Irlande et ses institutions politiques*, Berger-Levrault, Paris.
WEBB, J. J.
1918 *Municipal government in Ireland*, Talbot Press, London.
WESTROPP, T. J.
1901 « The ancient forts of Ireland », *Transactions of the Royal Irish Academy*, Vol. 31.
WHITAKER, I.
1959*a* « Some North Iust harrows », *Scottish Studies*, Vol. 3, Part I.
— *b* « Some traditional techniques in modern Scottish farming », *Scottish Studies*, Vol. 3, Part II.
WHITE, L.
1962 *Medieval technology and social change*, Clarendon Press, Oxford.
WIGGINS, J.
1844 *The « monster » misery of Ireland*, s. n., London.

WILDE, Lady.
1887 *Ancient legends, mystic charms and superstitutions of Ireland,* Ward and Downey, London.
WILLIAMS, W. M.
1956 *The sociology of an English village : Gosforth,* Routledge and Kegan Paul, London.
WILSON, W.
1786 *The post-chaise companion...,* Wilson, Dublin.
WOOD-MARTIN, W. G.
1902 *Traces of the elder faiths of Ireland,* Longmans, Green, London.
1955 Yearbook of food and agricultural statistics, FAO, Rome, 1956.
YOUNG, A.
1780 *A tour in Ireland in the years 1776, 1777, and 1778,* 2 vols., George Bell, London 1892.

TABLES DE CONVERSION

Poids :

1 oz = 0,028 kg
16 oz = 1 lb = 0,45 kg
14 lb = 1 stone = 6,35 kg
28 lb = 2 stone = 1 quarter = 12,7 kg
112 lb = 8 stone = 4 quarters = 1 cwt = 50,8 kg
2.240 lb = 160 stone = 80 quarters = 20 cwt = 1 ton = 1.016 kg
1 barrel de blé = 18 stone = 114,3 kg
1 barrel d'orge = 16 stone = 101,6 kg
1 barrel d'avoine = 12 stone = 76,2 kg

Surfaces :

1 ha = 2,47 acres (statute)
1 statute acre = 0,62 Irish acres

Monnaie :

1 penny (d, 0.0.1, –/1) = 4 francs français 1956
12 d = 1 shilling (s, 0.1.0, 1/–) = 48 francs français 1956
20 s = 1 pound (£, 1.0.0) = 960 francs français 1956

INDEX

Les chiffres en italique indiquent les pages des figures et des cartes.
s : et seq. ; n : note.

Act of Settlement, 61, 165 s ; *31*.
administration, 83, 93 ; — ancienne, 89 ; — religieuse, 94 ; *90*, *92*, *97*.
âge au mariage, 144, 190, 202.
agglomérations, 116, 253 ; *114*, *115*, *138*, *139*, *152*.
agriculture, 103 s, 238 s, 445, 522 ; *293*, *295*, *347-349*, *409*.
alcoolisme, 207 s.
alimentation, 473 s.
analyse structurale, (forme et contenu) 78.
anomie, 526.
anthropologie physique, 50.
antiquités, 161, 508.
artisanat, 419 s.
artisans, 422 s.
Auginish, 402-3, 502.

bail, 126.
Ballybuck, 283, 356 s ; *357*, *359*, *363*, *365*, *367*.
baptême, 510.
bénéfices, 354-6, 378, 397, 415.
betteraves à sucre, agent de la Compagnie de —, 471.
bibliothèque, 506.
bilan, 344-6, 397-8 ; — alimentaire, 476.
booley, 220.
bourg, dichotomie — campagne, 458 s, 492, 524.
bourgs, 150 ; *152*.
Bov, 401-2.
bovins, 309, 311-2, 392-3, 395, 450 ; *451*.
brasseries, agents des —, 470.
Brian, 356 s ; *357*, *359*, *363*, *365*, *367*.
budget, 344 s, 397 s.
Burren, 141.

calendrier, 313 s, 378 ; *377*.
calories, 475.
campagne, dichotomie bourg —, 458, 466, 492, 524.
carrefours, 446, 513.
catholicisme, 101.
célibataires, 143.
Celtes, 52 s.
censure, 100, 506.
chambre à l'ouest, 214-5, 225.
charpentier, 425.
chasse, 403.
chaume, 223.
chronologie agricole, 296, 341 s, 369 s ; *377*.
circulation, 284 ; *287*.
citoyens, droits des —, 71.
Clann na Poblachta, 75.
classes sociales, 119 s, 240, 494 s ; *495*.
climat, 39 s, 160, 218 ; *42*, *44-46*.
climeen, 261, 404.
conacre, 282 n, 289.
conjoint, choix de —, 484-5.

Conn, 402-3.
Conseil de comté, 77 s.
Coalition, 76.
commerçant, 423, 465, 472.
commerce, 148, 241, 464 s ; —s ambulants, 464 ; *245-252*.
Composition of Connaught, 60, 162.
configurations, 20, 118 ; — et structures, 117.
Constitution, 70 s, 80.
construction, 211 s, 222.
corrageen, 403.
crédit, 469.
cueillette, 403.
cuisson, 473.
culture, 20 ; — apollonienne, 121 ; — dionysienne, 121 ; — globale, 124.
cultures, 294, 346, 350, 532, 399 s, 410 ; *293, 295, 347-8, 367, 409*.
cycles, 17, 346 s, 445, 522 ; *347-9*.

Dail, 79.
danses, 513.
définitions, — des termes utilisés, 19 s.
démographie, 130 s, 177 s, 262, 266, 360, 522 ; *131, 133-7, 142, 182-5, 187*.
densités, 61, 140, 429 ; — rurales, 132 s.
dépeuplement, 177, 264, 266, 522 ; — et structure sociale, 147, 530.
déstructuration, 526, 528.
dichotomie, 175, 238 s, 458, 466, 487 s, 492, 497, 500, 524.
District Electoral Divisions, 77, 89.
documents agricoles, 297 s, 364, 366, 369 s, 378 s, 399, 400 s.
dolmen, 508.
domaines, 162, 253 ; *164, 166-8*.
Doorus, 175, 238, 491, 508.
dot, 484.
Dungory, 260 s, 399-400 ; *259, 263, 265, 269-272, 277-8, 280*.

East Connacht, 25.
économie, 103 s, 268.
éducation, 100 s, 201.
Église, 509, 511 s.
Electricity Supply Board, 84.
électrification rurale, 84.
élevage, 108, 289, 296, 309 s, 350, 356, 392 s, 399, 401-2, 412 s ; *349*.
émigration, 145 s.
engrais, 297-8, 302-3, 382 s.
entr'aide, 288 s, 352, 364, 398, 400-1 ; *270*.
ethnologie, et histoire, 81, 172.
évolution sociale, 123.
exode rurale, 180, 397.
exploitation, 256 s., 274, 281 s, 361 s, 399 s, 412, 416 ; — et propriété, 432, 434 ; implantation des —s, 225 s ; *272, 280, 365, 435*.

faction-fights, 239, 462-3.
famille, 71, 492.
faune, 48.
fées, 173, 225, 274, 509.
féodalité, 431.
Fergus, 399-400.
fermes, revenus des —, 109 s.
fertilité, 143.
feux de la Saint Jean, 274.
Fianna Fail, 68, 72 s, 503.
Fine Gael, 69, 75, 503.
Finn, 281 s, 493 ; *219, 259, 265, 269-272, 277-8, 280, 285, 287, 293*.
flore, 48.
foires, 170, 351, 398, 401, 446 s ; aspect social des —s, 461 ; péage aux —s, 461 ; techniques de vente aux —s, 458 s ; *451-2, 454-7*.
forêts, 158.
forge, 422 s.
forgeron, 422, 425.
fosterage, 493.
foyer, 221.
funérailles, 510.

Gaelic Athletic Association, 505.
Galway County Council, 77.
générations, rapports entre les —s, 516.

géographie humaine, 147 s, 211 s, 234.
géologie, 30 ; *29, 31.*
gestes, 209.
Gort, 364, 397.
Gortaboy, 401-2.
Grande Famine, 65, 171, 180, 188, 192, 433, 522 ; *191.*
guérisseurs, 206-7.

habitations, 236 ; *235, 237.*
héritage, 438, 482-3.
Hiérarchie, 99-100.
histoire, 121, 521-2 ; — et ethnologie, 81, 172 ; *51, 59, 62, 163.*
hydrographie, 39, 160 ; *40-1.*
hypothèses de travail, 15 s.

implantation des exploitations, 225 s.
industrie, 112 s, rapports entre les mondes industriels et traditionnels, 423, 426-7.
institution, 20.
Irlande du Nord, 67.

journaux, 526 n.
judiciaire, 86 s.

Killinny, 238, 358.
Kilmacduagh, 96.
Kinvarra (bourg), 232 s, 241 s, 492 ; *231, 233, 242-3, 245-252.*

Labour (parti), 75.
labours, 301, 379-381.
laine, agent pour la —, 471.
Land Commission, 128 s.
Land Purchase Acts, 65, 128 s.
laniérage, 148, 229 n.
lectures, 506.
légumes, 473.
lever man, 351, 458.
ley, 104, 107, 289, 410.
lignée patrilinéaire, 439, 462, 480 s.
loisir, 378, 505-6, 513.
Lois pénales, 63 s.
Lugh, 400-1.
Lughnasa, 508.

magasins, 466 s.
magie, 425, 510, 516.
maison, 211 s, 286, 364 ; *219, 285, 315.*
Manager (*County*), 79, 88.
mariage, 144-5, 188 s, 202, 239, 438, 482 s ; contrats de —, 438 ; *189, 191, 489, 490.*
match-making, 484.
mécanisation de l'agriculture, 111, 410, 419.
médecine traditionnelle, 206-7, 507.
menus, 474.
mer, 170, 199, 261, 404.
messe, 512.
méthodologie, — de l'analyse des matériaux, 18 ; —— de la paroisse, 157, 175 ; — de l'enquête, 17.
meubles, 218 s.
mission, 512.
modèles, — d'évolution sociale, 121 ; sociaux, 16.
modernisme agricole, 411, 419.
monde, — invisible, 123, 221, 463, 507, 509 ; rapports entre —s industriels et traditionnels, 423, 426-7, 472.
morcellement, 127, 433, 444.
mortalité, 141, 194, 203.
Mountscribe, 444 ; *440-3.*
Muintir na Tire, 120 s, 399, 410, 504.
murailles, 226 s.

natalité, 141, 192 s, 202 ; *191.*
nationalisme, 101.
New Quay, 491.
nourriture, qualités de la —, 473.

Oireachtas, 79.
organisation, 20 ; — sociale, 477 s.
orientation, — dans l'espace, 519 ; — des maisons, 225.
orographie, 35 ; *36-7.*
outfield-infield, 104, 148.
ovins, 310, 312, 393-4, 395, 450-3 ; *452, 454-7.*

pain, fabrication du —, 320.
Pâques sanglants, 66.

parcellement, 282, 284, 361, 444.
parenté, 268, 352, 364, 438-9, 477 s ; — et structure sociale, 530 ; système celtique de —, 56 ; termes de —, 478-9 ; *270*, *489-490*.
paroisse, 91, 98, 155 s, 229, 462 ; divisions internes de la —, 175, 238 s, 458, 466, 497-8, 500, 524.
partis politiques, 68, 503.
patronymes, 173, 480.
péage, 461 s.
pêche, 199, 404.
pédologie, 33 ; *34*.
pélerinage, 508.
« Pionniers », 511.
plan, 213 s. — masse, 225 s ; *219*, *285*, *365*.
poisson, 473-4.
police, 87.
politique, 502 s ; — et religion, 513.
pomme de terre, 104.
Poor Law Unions, 78-9.
population, 131, 147, 180, 266, 360 ; — active, 103 ; difficultés de comparaison entre —s, 199.
porcins, 311, 312, 394, 453.
port, 170.
préhistoire irlandaise, 50 ; paroissiale, 161 ; *51*, *163*.
Président, 82.
prestige, 119.
professions, 196 s, 241 ; *242-3*.
propriétaires (grands), 126, 437-8.
propriété, 444 ; — et exploitation, 432, 434 ; *435*.
prosélytisme, 171, 234.
prospérité, 170 s.
psychologie (traits de caractère et climat) 43-4, 205, 515 s.
puits, 507-8.
puritanisme, 121, 487, 517 s.
pyramides d'âges, 143, 186 ; *142*, *184-5*, *197*.

rapports sociaux, 238 s, 268, 288, 352 s, 364, 398, 461 s, 472, 499 s, 515 s ; *270*.
récolte, 299-300, 306-7, 388-90.
régime foncier, 125 s, 165, 274, 378, 410, 427 s ; *30-33*, *164*, *166-8*, *277-80*.
religieux, 95.
religion, 498, 511 s ; — et politique 513.
remembrement, 444 ; *440-43*.
rendements, 109, 296, 300, 308, 354, 391, 401, 403, 410.
représentation proportionnelle, 71.
réseau, 20, 148, 253 ; *149*, *151*.
revenus, 109, 417 ; *418*.
rôles sociaux, 500.
rotation de cultures, 289, 291, 366, 401.
rundale, 104, 128.
Rural Districts, 78, 89.

Saint Sacrement, procession du, 512.
santé, 204 s.
sarclage, 305, 386-7.
Seanad, 82.
sel, 474.
semences, 298, 304, 378, 384-5.
services, 470 s.
sexualité, 144, 485 s, 517 s.
Sinn Fein, 66, 75.
société celtique, 54 s.
sols, 33, 158, 275 ; *34*, *159*, *271*.
sport, 505.
statut social, 353 s, 425, 458, 465, 496, 498.
structure, 20, 117, 352, 378, 472, 527 ; — dans les villages, 268 ; — et configurations, 117 ; — sociale, 20, 147, 439, 494 s ; — — et parenté, 530 ; fonctionnement des structures administratives, 93 ; *270*, *495*.
superficies de culture, 290, 292, 368-9 ; *293*, *295*, *409*.

Taioseach, 79.
Tanaiste, 54, 79.
techniques, — agricoles, 284 ; — d'acquisition, 403.
thèmes sociaux, 121-2.
tinkers, 202 s.

toit, 222.
toponymie, 173, 176.
townland, 88, 147, 173, 229, 236, 432, 445.
traditionalisme, — agricole, 411 ; rapports entre monde traditionnel et monde industriel, 423, 426-7.
traits culturels, 118, 121-2.
trame, 20, 236, 253 ; *235*, *237*.
traveling vans, 464.
tuath, 54.

unités fonctionnelles, 174, 422, 445, 464, 488, 524-5 ; *523*.
urbanisation, 150 ; *152*.
urbanisme, 232.

varech, 404.
vecteurs sociaux, 121-2.
veillées, 289.
vents, 160.
viande, 473.
village, 229, 236, 260 s, 445 ; *235*, *237*, *270*.
villes, 56, 150.

wake, 510.

DOCUMENTS GRAPHIQUES ET TABLEAUX

Cartes.

Page

1. L'Irlande 26
2. La région de la paroisse 27
3. La paroisse 28
4. Région — géologie 29
5. Irlande — géologie 31
6. Région — sols 34
7. Région — orographie 36
8. Irlande — orographie 37
9. Région — hydrographie 40
10. Irlande — hydrographie 41
11. Irlande — hauteurs des précipitations. 44
12. Irlande — durée des précipitations 44
13. Irlande — isothermes de janvier 44
14. Irlande — isothermes de juillet 44
15. Irlande — moyennes annuelles de température 45
16. Irlande — variation annuelle des moyennes 45
17. Irlande — variation diurne des moyennes 45
18. Irlande — régions climatologiques. 45
19. Irlande — insolation diurne — moyennes annuelles. 46
20. Irlande — insolation diurne — juin 46
21. Irlande — insolation diurne — décembre 46
22. Irlande — anthropologie 49
23. Irlande — pré et protohistoire 51
24. Irlande — royaumes. 51
25. Irlande — 1640 — colonisation 51
26. Irlande — 1541-1641 — structure politique. 51
27. Irlande — provinces et diocèses — 1500 59
28. Irlande — schisme anglican — 1534 59
29. Irlande — l'église irlandaise 59
30. Irlande — régime foncier — 1641 62
31. Irlande — Act of Settlement — 1653 62
32. Irlande — régime foncier — 1688 62
33. Irlande — régime foncier — 1703 62
34. Région — administration 90
35. Région — administration ancienne 92
36. Région — administration religieuse 97
37. Irlande — agglomérations — 1911 114

38. Irlande — agglomérations — 1951 115
39. Région — densité rurale — 1841 133
40. Région — densité rurale — 1911 134
41. Irlande — densité rurale — 1911 135
42. Région — densité rurale — 1951 136
43. Irlande — densité rurale — 1951 137
44. Région — population agglomérée — 1841 138
45. Région — population agglomérée — 1951 139
46. Région — communications 149
47. Irlande — communications 151
48. Irlande — pourcentage de la population rurale agglomérée . . . 152
49. Paroisse — couverture du sol 1956 159
50. Paroisse — antiquités 163
51. Région — possessions de Hugh Buidhe 164
52. Paroisse — régime foncier — propriétés 1641 166
53. Paroisse — régime foncier — propriétés 1967 167
54. Région — régime foncier — propriétés French et Clanrickard . . 168
55. Bourg — centre 231
56. Bourg — 1840 233
57. Bourg — 1893 233
58. Bourg — 1956 233
59. Paroisse — habitations 1956 235
60. Paroisse — habitations 1840 237
61. Bourg — professions — 1926 242
62. Bourg — professions — 1956 243
63. Bourg — types d'activités — 1916 et 1956 245
64. Bourg — types d'activités — 1916 et 1956 246
65. Bourg — types d'activités — 1916 et 1956 247
66. Bourg — types d'activités — 1916 et 1956 248
67. Bourg — produits vendus — 1916 et 1956 249
68. Bourg — produits vendus — 1916 et 1956 250
69. Bourg — produits vendus — 1916 et 1956 251
70. Bourg — produits vendus — 1916 et 1956 252
71. Dungory — situation 259
72. Dungory — 1840 et 1893 263
73. Dungory — sol 269
74. Dungory — l'exploitation de Finn 272
75. Dungory — régime foncier — propriétés 277
76. Dungory — régime foncier — exploitations 278
77. Région — régime foncier — domaines 279
78. Ballybuck — l'exploitation de Brian 357
79. Ballybuck — régime foncier 359
80. Mountscribe — 1840 440
81. Mountscribe — 1919 441
82. Mountscribe — avant le remembrement 442
83. Mountscribe — après le remembrement 443
84. Région — foire de février 451
85. Région — foire de mai 452
86. Région — foire de juillet 454
87. Région — foire de septembre 455
88. Région — foire d'octobre. 456
89. Kinvarra — foire d'octobre. 457

90. Paroisse — liens de parenté — 1868-1917 489
91. Paroisse — liens de parenté — 1918-1956 490
92. Région — unités fonctionnelles 523

Figures.

1. Climat 42
2. Démographie : grandes unités 131
3. Pyramide d'âges : Irlande 1911 142
4. Pyramide d'âges : Irlande 1951 142
5. Démographie : petites unités — 1 182
6. Démographie : petites unités — 2 183
7. Pyramide d'âges : Kinvarra 1911 184
8. Pyramide d'âges : Kinvarra 1951 184
9. Pyramide d'âges : Kinvarra 1926 185
10. Espérance de vie : Irlande 1945-47 185
11. Pyramide d'âges : Achill Island 1951 187
12. Pyramide d'âges : Inisbofin 1951 187
13. Évolution des mariages dans la paroisse depuis 1868 189
14. Évolution des baptêmes et mariages dans la paroisse : 1844-1853 . 191
15. Dungory : généalogies 265
16. Structures à Dungory 270
17. Dungory : propriétés et sol 271
18. Dungory : filiations 280
19. Ferme de Finn : circulation 287
20. Cultures de Finn 293
21. Cultures des quatre District Electoral Divisions 295
22. L'ensemble des cycles de production 347
23. Cycles : cultures 348
24. Cycles : élevage 349
25. Généalogie de Brian 363
26. Cultures de Brian 367
27. Calendrier de Brian 377
28. Agriculture 409
29. Schéma des finances 418
30. Régime foncier 435
31. Classes sociales 495

Dessin.

1. Charrue en bois 105

Plans.

1. Habitation de Finn 219
2. Ferme de Finn 285
3. Ferme de Brian 365
4. Forge. 421

PHOTOGRAPHIES.

1. *Erin, that island of saints and scholars* 5
2. Aérienne verticale de l'ouest de la paroisse 32
3. Aérienne verticale du nord-est du Burren 38
4. Les vents prédominants viennent de l'ouest 153
5. Peu de gestes accompagnent la parole 210
6. *Is folamh's is traighte fagadh tiortha* 212
7. La maison traditionnelle est remplacée par 215
8. ..... une maison nouvelle 215
9. Le foyer traditionnel où se cuit le dîner sur un feu de tourbe . . 216
10. Les veillées actuelles se passent autour du fourneau. 216
11. « *Nor earth enough to bury him* » 228
12. Aérienne oblique du bourg 230
13. Aérienne verticale du nord-est de la paroisse. 258
14. On fait traverser la baie de Kinvarra par un *climeen* 262
15. Aérienne oblique : Dungory castle 273
16. La récolte de pommes de terre. 405
17. Fauchage 406
18. Fauchage 406
19. Le cochon sacrifié est plongé dans un baril d'eau bouillante . . . 408
20. Le forgeron. 420
21. Avec un fer rouge le forgeron aménage des trous dans une herse . 424
22. Le forgeron refroidit le bandage d'une roue 424
23. La rue principale de Kinvarra 447
24. La même le jour de la foire d'octobre 1956 447
25. Le jour de la vente de l'orge vers 1890 449
26. La foire est aussi une occasion de prendre des nouvelles 449
27. Un magasin dans le bourg 467
28. « *I will arise and go now,* ..... » 531

TABLEAUX.

1. Électrification rurale 86
2. Pourcentage de religieux dans la population 95
3. Production par hectare par catégorie d'exploitation 109
4. Traits associés aux vents 160
5. Toponymie 176
6. Évolution de la population de Kinvarra 177
7. Distribution de la population entre les différentes parties de la paroisse en pourcentages de la population totale 179
8. Proportion entre hommes et femmes ramenée à 100 180
9 Évolution de la population entre les recensements en pourcentage et par sexe 181
10. Différence d'âge entre les époux 190
11. Naissances (baptêmes) 193
12. Paramètres démographiques 195
13. Mortalité 196
14. Professions 197

15. Comparaison des professions 200
16. Ivresse 208
17. Échantillonage des agriculteurs 256
18. Grandeurs d'exploitation 257
19. Population de Dungory : I 266
20. Population de Dungory : II 267
21. Rotation des cultures de la ferme de Finn 291
22. Superficies de culture de la ferme de Finn 292
23. Documents agricoles de la ferme de Finn 297
24. Documents d'élevage de la ferme de Finn 309
25. Activités journalières pendant février 1956 chez Finn 314
26. Chronologie des travaux de la ferme de Finn pour 1956 341
27. Comptes de la ferme de Finn 344
28. Statut social à Dungory 355
29. Population de Ballybuck 360
30. La propriété de Brian 361
31. Rotation des cultures de la ferme de Brian 366
32. Superficies de culture de la ferme de Brian 369
33. Chronologie des travaux de la ferme de Brian pour 1956 370
34. Quantités de semences 378
35. Documents agricoles de la ferme de Brian 379
36. Documents d'élevage de la ferme de Brian 392
37. Livre de saillies du taureau de la ferme de Brian 396
38. Comptes annuels de Brian 398
39. Traditionalisme et modernisme 411
40. Statistiques d'élevage 412
41. Densités animales 413
42. Artisans 422
43. Exploitations et sol des quatre District Electoral Divisions . . . 434
44. Qualités de la nourriture 473
45. Bilan alimentaire 476
46. Termes de parenté 478
47. Mariages intra- et extraparoissiaux en pourcentages 488
48. Déplacements de femmes à New Quay 491
49. Pourcentages des mariages au bourg 492

TABLE DES MATIÈRES

Page

AVANT-PROPOS 7

INTRODUCTION.

A. Conditions de l'enquête 15

Le travail s'insère dans un effort d'expliciter les relations de cause à effet entre les structures sociales ; par l'élaboration de modèles ; menant à la comparaison entre modèles sur des niveaux d'abstraction identiques.

1. Hypothèses de travail 15
2. Méthodologie 17
3. Déroulement de l'enquête 17

B. Analyse des matériaux 18

C. Disciplines voisines 19

D. Définitions des termes utilisés 19

PREMIÈRE PARTIE

DESCRIPTION DU CADRE

CHAPITRE 1 — LES ÉLÉMENTS DE BASE.

A. Géographie. Texte et commentaire des cartes 25

1. *Géologie* 30
2. *Pédologie* 33
3. *Orographie* 35
4. *Hydrographie* 39
5. *Climat* 39

B. Populations.

1. *Flore* 48
2. *Faune* 48
3. *Anthropologie* 50

C. Histoire.

1. *Jusqu'au IIe siècle après J.-C.* 50
Néolithique, Ages de Bronze et de Fer, invasions, centres.

2. *200-1166* 53
La société celtique. Régime de propriété, techniques et économie, organisation sociale.

3. *1166-1534* 58
De l'arrivée des Normands à l'*Act of Supremacy*. Assimilation.

4. *1534-1691* 60
Le triomphe de la Réforme et ses conséquences politiques, économiques et sociale.

5. *1691-1845* 63
De Guillaume III à la Famine. Lois Pénales, nationalisme et religion.

6. *1845-1922* 65
De la Famine à l'Indépendance.

7. *1922-1956* 68
La nation.

CHAPITRE 2 — LES STRUCTURES GÉNÉRALES.

A. Politiques.

1. *Régime politique* 70
Structure du pouvoir, les constitutions, mode d'élection.

2. *Les partis* 73
Fianna Fáil, Fine Gael, et les autres.

3. *Gouvernement local* 77
Le conseil de comté et le *manager*.

4. *Gouvernement central* 79
Dail, Seanad, et Président.

B. Administratives.

1. *Exécutif* 83
Ministres, Départements d'État, électrification rurale.

2. *Judiciaire* 87
Tribunaux et police.

3. *Gouvernement local* 88
Le *manager* et le conseil de comté.

4. *Divisions administratives* 88
Du *townland* à la province.

C. Religieuses.

1. *Organisation* 95
Statistiques, découpages, administration.

2. *La hiérarchie* 98
Composition et relations extérieures.

3. *Les ordres religieux* 100

4. *L'éducation* 100

5. *Le catholicisme en Irlande* 101
Identification avec la cause nationaliste.

D. Économiques.

1. *Agriculture* 103
Histoire, et régions agricoles. Économie agricole, régionale et nationale. Problèmes.

2. *Industrie* 112

3. *Commerce intérieur* 113

4. *Commerce extérieur* 116

5. *Finances et investissements* 117

E. Configurations.

1. *Configurations et structures* 117

2. *Classes sociales* 119

3. Muintir na Tire 120

4. *La configuration générale est apollonienne* 121

5. *Un modèle d'évolution sociale* 121

CHAPITRE 3 — LA TERRE ET LES HOMMES.

A. Régime de propriété.

1. *Histoire* 125
Régime celtique, innovations anglo-normandes, la série de *Land Laws*.

2. *La* Land Commission 129
Composition, responsabilités et pouvoirs, buts et finances.

B. Démographie.

1. *Évolution de la population* 130
Baisse de 50 % depuis cent ans, statistiques régionales et nationales, densités rurales.

2. *Mortalité, natalité et fertilité* 141

3. *Pyramides d'âges* 143

4. *Mariages et émigration* 143
Age tardif du mariage, taux de célibataires, tendances de l'émigration 1841-1932, 1932-1956.

C. Géographie humaine 147
1. *La trame des habitations* 148
2. *Evolution des agglomérations rurales* 150

DEUXIÈME PARTIE

ANALYSE DE LA PAROISSE

CHAPITRE 4 — LE PAYSAGE ET LA POPULATION.

A. Introduction 157

B. La terre 158
Sols et climat.

C. Histoire.

1. *Préhistoire* 161
Celtes, Chrétiens, et arrivée des Normands.

2. *Protohistoire* 162
Surrender and Regrant du XVI^e^, confiscations du XVII^e^, généalogies du XVIII^e^, expansion de la première moitié du XIX^e^.

3. *La période récente* 170
Histoire réelle et « section » ethnologique sont pratiquement coextensives dans le temps.

4. *Interprétation* 173
Toponymie, mode de peuplement.

D. Les hommes.

1. *Nombres* 177
Baisse de 80 % depuis cent ans, évolution brute, par catégories de population, et par localités.

2. *Pyramides d'âges* 186
3. *Mariages* 188
4. *Natalité et mortalité* 192
5. *Professions* 196
6. Tinkers 202
7. *Santé* 204
8. *Comportement corporel* 209

E. Habitations et géographie humaine.

1. *Formes et généralités* 211
Évolution de l'habitation dans la paroisse, le plan, sa rigidité.

2. *Techniques de construction et entretien* 222
3. *Implantation et autres éléments d'ensemble* 225
Orientation des habitations, types de groupement, murailles, formes de champs, villages, le bourg.
4. *Distribution des ensembles dans la paroisse* 234
Caractères de la dispersion de l'habitation, dichotomie formelle nord-sud, dichotomie latente est-ouest.
5. *Analyse* 241
Théorie de l'histoire du bourg, pôles d'attraction dans la paroisse.

CHAPITRE 5 — LA PRODUCTION.

A. AGRICULTURE 255
Échantillonnage des agriculteurs, taille des exploitations.
1. *La ferme de Finn.*
Dungory — situation, population, sols, régime foncier, parenté, histoire 260
L'exploitation — parcellement, circulation, bâtiments 282
Rapports de voisinage et de travail 288
Superficies et rotation des cultures 289
Documents des travaux agricoles 1955-1956 297
Documents d'élevage 309
Horaires et calendriers 313
Budgets 344
Utilisation des produits et cycles de production . . 346
Structures sociales de Dungory 353
Statut social 354
Rentabilité et évolution 354
2. *La ferme de Brian.*
Ballybuck — situation, population 356
L'exploitation — parcellement, famille, bâtiments . 361
Superficies et rotation des cultures 364
Chronologie des travaux 370
Documents des travaux agricoles 1956 379
Documents d'élevage 392
Budgets 398
3. *La ferme de Fergus* 399
4. *La ferme de Lugh* 400
5. *La ferme de Bov* 401
6. *La ferme de Conn* 402
7. *Cueillette, chasse, et pêche* 403
8. *Les grandes lignes de la production agricole* 404
La pratique et les normes, comparaison des surfaces et notions de rentabilité, agriculture des propriétaires

et agriculture des tenanciers, traditionalisme et modernisme, les caractéristiques de l'élevage, comparaisons nationales et internationales, interprétation des données et extrapolations vers l'avenir.

B. L'ARTISANAT.

1. *Le forgeron* 419
2. *Le charpentier* 425

C. LE RÉGIME DE PROPRIÉTÉ.

1. *Histoire* 427
Confiscations du XVII[e], deux familles de propriétaires, le travail de la Land Commission.
2. *Les anciens grands domaines* 434
Rapports entre exploitations et propriété.
3. *Situation actuelle* 438
Évolution possible, héritage.
4. *Remembrement de Mountscribe* 444

D. CONCLUSIONS SUR LA PRODUCTION PAROISSIALE 445
1. *Production surtout agricole, polyvalente, et le fait de propriétaires-exploitants.*
2. *Disparition de la dichotomie agriculture-horticulture.*
3. *Les unités fonctionnelles et sociales sont les villages.*
4. *L'unité fonctionnelle qu'est la paroisse s'insère dans plusieurs types de cycles de production.*

CHAPITRE 6 — LA DISTRIBUTION ET LA CONSOMMATION.

A. LES FOIRES.

1. *Généralités* 446
2. *Les foires de Kinvarra* 448
Types, facteurs du déclin.
3. *Déroulement* 458
Chronologie, techniques d'achat et de vente.
4. *Signification* 461
Régions économiques, déclin de l'importance social des foires.

B. LES COMMERCES.

1. *Situation des commerçants* 464
2. *Description d'un commerce* 466

C. Les services 470

Agents des brasseries, pour la laine, de la compagnie de betterave à sucre.

D. L'alimentation 473

CHAPITRE 7 — L'ORGANISATION SOCIALE.

A. Parenté.

1. *Terminologie* 477
2. *Choix du conjoint* 482
3. *Rapports entre les sexes* 485
4. *Déplacements des femmes dans le mariage depuis 1868* . 487
5. *Liens de parenté créés par le mariage.* 488

Dichotomie est-ouest.

B. Classes sociales.

1. *Généralités irlandaises* 494
2. *Situation dans la paroisse* 497

Divers groupes et groupements, prestige, modes de classement, comportements.

3. *Sept strates* 499
4. *Trois classes* 501

C. Groupes extérieurs à la paroisse.

1. *Paroisses et régions voisines* 502
2. *Groupes organisés* 502

CHAPITRE 8 — CONCEPTS, SIGNES, ET SYMBOLES.

A. Relations avec l'autre monde 507

Lieux sacrés, fermeture des portes par le christianisme, rites de passage et cycles de vie.

B. L'Église 511

Organisation, sodalités, pratiques religieuses, missions, rapports du curé avec ses ouailles.

C. Relations entre les individus 515

Généralités, rapports entre les générations, éducation, fin de la discussion des rapports entre les sexes.

D. Conclusions 520

1. *Juxtaposition mais peu de syncrétisme entre les mondes invisibles celte et chrétien.*
2. *Ce fait contribue fortement à la naissance d'un certain puritanisme irlandais.*

CONCLUSION.

A. Au niveau de la paroisse de Kinvarra. 521

1. *Le peuplement de la paroisse remonte au Néolithique et fut le fait de peuples venant de l'est.*
2. *A l'origine il existait probablement deux groupes distinctes sur le territoire de la paroisse.*
3. *La paroisse actuelle perpétue l'ancienne division entre Doorus au nord et Kinvarra et Killinny au sud, mais accuse une autre division entre la partie occidentale et la partie orientale.*
4. *Bien que l'unité sociologique de base soit la paroisse, l'unité fondamentale, dans laquelle peuvent être inscrits la plupart des phénomènes économiques et sociaux, englobe en plus les deux vallées côtières à l'ouest de Kinvarra, la paroisse limitrophe au nord-est, et une grande partie des terres situées entre la frontière orientale de la paroisse et la route de rocade nord-sud.*
5. *La perte d'importance du bourg sur le plan commercial a joué un certain rôle dans la déstructuration.*

B. Au niveau de l'Irlande 528

1. *Il faut distinguer entre rôle et statut pour élaborer le schéma des classes sociales.*
2. *Le départ de l'administration anglaise a laissé une structure sociale dont le sommet est tronqué (figure 31), créant ainsi un vide qu'il est difficile de combler sans faire appel aux critères anciens.*
3. *La puissance actuelle de l'Eglise et la rapidité de la transformation qu'elle a effectuée, découlent en partie, dans les campagnes, d'un déséquilibre des forces en présence.*
4. *Le clivage entre propriétaires et tenanciers remonte à la période des confiscations du XVII^e^.*

C. Au niveau des communautés rurales en général, pas de conclusions, mais trois hypothèses 529

1. *Dans une communauté rurale d'une société où l'agriculture se modernise, le paysan pauvre jouit d'un temps de loisir plus grand que le paysan riche, car il profite de l'avance technique générale pour réaliser tout le potentiel de sa production, et sa pauvreté l'empêche d'utiliser le gain de temps qui en résulte.*

2. *L'accès d'un pays au niveau industriel crée en premier lieu une très forte pression sur les habitants des bourgs des campagnes agricoles.*

3. *L'anomie dans une société rurale, où la structure fondamentale est celle de la parenté, peut être le résultat d'une évolution démographique qui détruit des points de liaison de cette structure.*

BIBLIOGRAPHIE. 533

TABLES DE CONVERSION. 549

INDEX. 551

DOCUMENTS GRAPHIQUES ET TABLEAUX 557

Cartes, figures, dessins, plans, photographies, tableaux.

Vu, le 9 avril 1965 :
Le Doyen de la Faculté des lettres
et Sciences Humaines de l'Université de Paris,
Marcel Durry.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
Jean Roche.

IMPRIMERIE F. PAILLART
ABBEVILLE

N° d'impr. : 1551
Dépôt légal : 1er Trim. 1969.